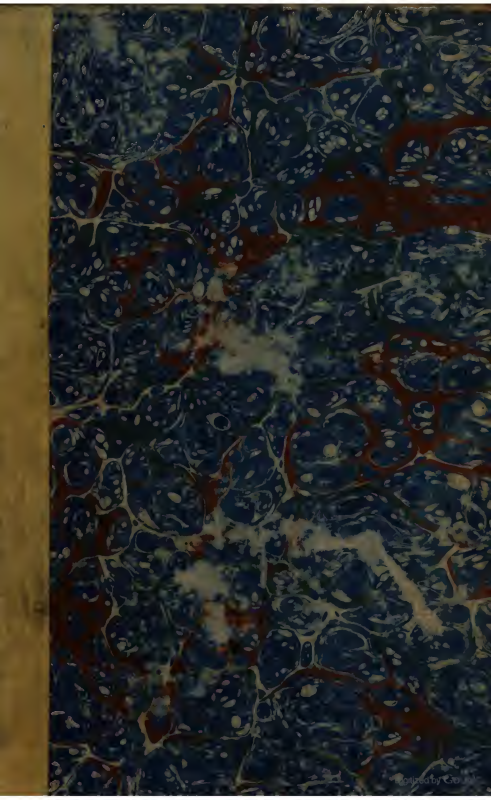
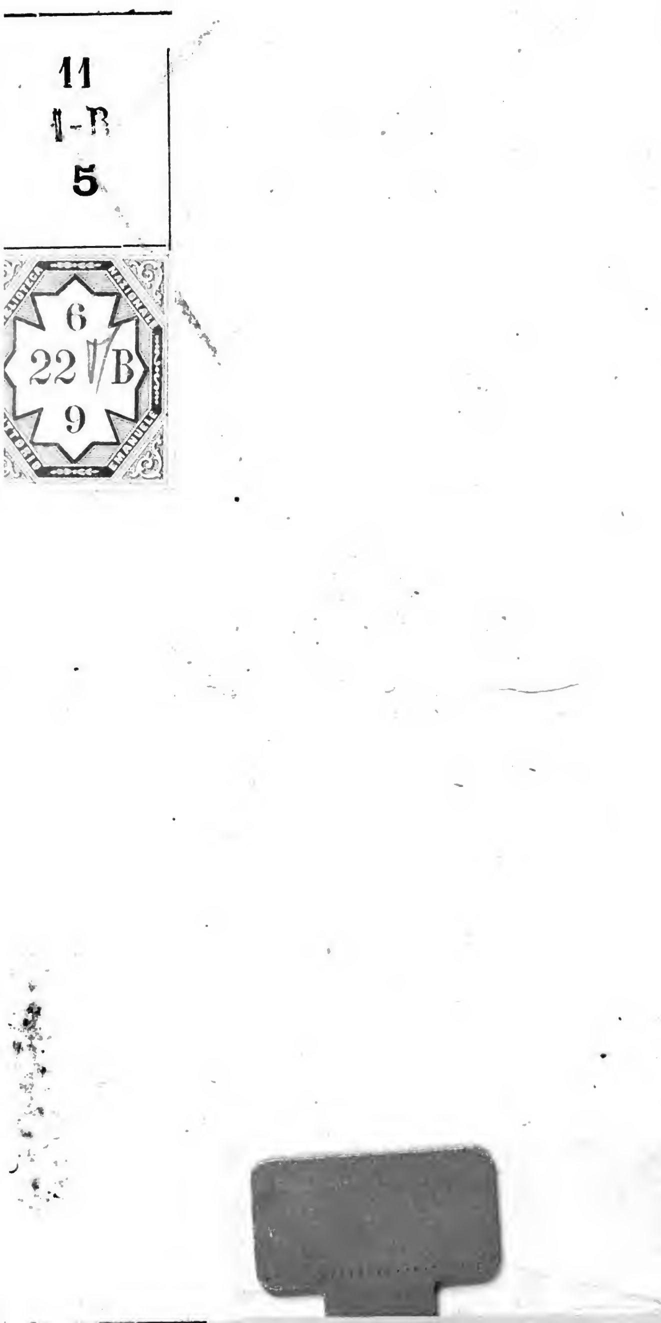



11
I-B
5
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
22 B
9



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

TOME V.



IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.

SEPTIÈME ÉDITION,

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES NOUVEAUX, INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE; CORRIGÉE SUR LES OBSERVATIONS DE NOS MEILLEURS BIOGRAPHES, ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

TOME CINQUIÈME.





PARIS.
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXVII.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

CINARE, femme de Thessalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui, s'étant préférées à Junon, furent changées par cette déesse en marches, qu'on foulait en entrant dans l'un de ses temples.

† CINCHON, ou plutôt CHINCHON (La marquise de), dame espagnole, née en 1598, femme du vice-roi du Pérou, don Pedro Cinchon. Se trouvant attaquée dans ce pays d'une fièvre opiniâtre, elle se décida à faire usage d'un remède qui, jusque là, n'avait été connu que des indigènes. C'était l'écorce d'un arbre qui croissait dans les montagnes. En 1632, elle transporta en Espagne une assez grande provision de cette écorce, sous le nom *quinquina*, ou *écorce du Pérou*. Mais ce furent les jésuites, missionnaires du Pérou, qui contribuèrent le plus à répandre en Europe ce remède salutaire; c'est pourquoi on l'appela aussi *poudre des jésuites*. Le *quinquina* eut d'abord des contradicteurs dans certains médecins, qui trouvaient que ce remède ne guérissait pas selon les règles; mais les effets salutaires leur fermèrent bientôt la bouche; et un d'entre eux, plus éclairé, Sébastien Badius, médecin du cardinal Lugo, publia sur ce remède un excellent traité, intitulé : *Anastasis corticis peruvianæ, seu chinæ defensio*, Gênes, 1661, in-4°. Linnée, pour perpétuer le souvenir du service important rendu par cette dame, a donné le nom de *Cinchona* à la plante qui renferme ce végétal précieux, et qui est de la famille des rubiacées.

CINCINNATUS (Lucius-Quintus, dit), ainsi nommé parce qu'il avait des cheveux bouclés, fut tiré de la charrue pour être consul romain, l'an 458 avant J.-C. Il maintint, par une sage fermeté, la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, et retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois, pour l'opposer aux Eques et aux Volsques. Le seul regret qu'il témoigna aux députés de la république, c'est que son champ allait demeurer sans culture cette année : mais le sénat, touché de sa naïveté généreuse, ordonna que le petit domaine du consul serait

cultivé aux dépens de l'état. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défit, et conduisit à Rome leur général et les autres officiers chargés de fers. On lui décerna le triomphe, et il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il était illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux; il les refusa constamment, et se démit de la dictature au bout de 16 jours pour aller reprendre sa charrue. Elu une seconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Prénestins, et abdiqua 21 jours après. Ainsi vécut ce Romain, aussi grand quand ses mains victorieuses ne dédaignaient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeait les rênes du gouvernement, et qu'il triomphait des ennemis de la république. Un historien a dit élégamment : *Gaudet tellus laureato vomere, et triumphali aratore.* [Cincinnatus avait été riche, mais ayant payé une grosse amende pour son fils, il fut obligé d'aller habiter une chaumière au-delà du Tibre, où il cultivait le peu d'arpents de terre qui lui restaient.]

CINEAS. *Voyez* CYNEAS.

CINNA (Lucius-Cornelius), consul romain, l'an 87 avant J.-C., ayant voulu rappeler Marius malgré les oppositions d'Octavius son collègue, partisan de Sylla, se vit obligé de sortir de Rome, et fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il lève promptement une armée de 30 légions, vient assiéger Rome, accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius, qui commandaient chacun un corps d'armée. La famine et les désertions ayant obligé le sénat à capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulèrent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgèrent sans pitié tous ceux qui venaient le saluer, et auxquels il ne rendait pas le salut : c'était le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. Octavius son collègue eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué 3 ans après, l'an 85 avant J.-C., par un centurion de son armée. Il avait, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, et aucun des talents qui peuvent y conduire. [Ce monstre républicain avait été quatre fois revêtu de la toge consulaire.]

CINNA (Cneïus-Cornelius) devait le jour à une petite-fille du grand Pompée. Il fut convaincu d'une conspiration contre Auguste, qui lui pardonna à la prière de l'impératrice Livie. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappela les obligations qu'il lui avait, et, après quelques reproches sur son ingratitude, le pria d'être de ses amis, et lui donna même le consulat, qu'il exerça l'année suivante, vers la 36e du règne d'Auguste. Cette générosité toucha si fort Cinna, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa ses biens en mourant, selon Dion. Voltaire doute beaucoup de la clémence d'Auguste envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre Auguste : aurait-il passé sous silence la plus célèbre ? La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus

noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand Corneille le sujet de l'un et peut-être du premier de ses chefs-d'œuvre tragiques.

CINNA (Caïus-Helvius), poète latin, vivait dans le temps des triumvirs. Il avait composé un poème en vers hexamètres, intitulé *Smyrnæ*, dans lequel il décrivait l'amour incestueux de Mirrha. Servius et Priscien nous en ont conservé quelques vers, insérés dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. [Le P. Briet, dans son livre de *Acute dicta veterum poetarum latinorum*, attribue à Cinna cinq épigrammes qui ne sont guère connues.]

CINNAMUS (Jean), historien grec du XIIe siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*Histoire* de ce prince en 6 livres. Le premier contient la vie de Jean Comnène, et les cinq autres celle de Manuel. C'est un des meilleurs historiens grecs modernes; mais, malgré son mérite, il n'est nullement comparable à Xénophon, ni à aucun des historiens anciens. Son style est noble et pur, les faits sont bien détaillés et choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec Nicétas son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins; et Cinnamus assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourraient bien avoir raison tous les deux. Du Cange a donné une édition de Cinnamus, in-f°., 1670, imprimée au Louvre, en grec et en latin, avec de savantes observations, et quelques autres traités.

CINQ-ARBRES (Jean), *Quinquarboreus*, natif d'Aurillac, nommé professeur royal en langue hébraïque et syriaque en 1554, avait beaucoup de piété, et y joignait beaucoup d'érudition. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé : 1° une *Grammaire hébraïque*, imprimée plusieurs fois, et dont la meilleure édition est de 1609, in-4°; 2° la *Traduction* de plusieurs ouvrages d'Avicenne, médecin arabe.

CINQ-MARS (Henri-Coiffier de Ruzé, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France, surintendant des finances, naquit en 1620. Il fut redevable de sa fortune au cardinal de Richelieu, intime ami de son père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maître de la garde-robe du roi en 1637, et, deux ans après, grand-écuyer de France. Son esprit était agréable, et sa figure séduisante. Le cardinal de Richelieu, qui voulait se servir de lui pour connaître les pensées les plus secrètes de Louis XIII, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnaissance qu'il devait au ministre et au roi : il haïssait intérieurement le cardinal, parce qu'il prétendait le maîtriser; il n'aimait guère plus le monarque, parce que son humeur sombre gênait le goût qu'il avait pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disait-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'en-*

nuie depuis le matin jusqu'au soir. Cependant Cinq-Mars, par l'espérance de supplanter le ministre et de gouverner l'état, dissimula ses dégoûts. Tandis qu'il tâchait de cultiver le penchant extrême que Louis XIII avait pour lui, il excitait Gaston, duc d'Orléans, à la révolte, et attirait le duc de Bouillon dans son parti. Ces princes envoyèrent un émissaire en Espagne, et firent un traité pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne, en 1642, conquérir le Roussillon, Cinq-Mars le suivit, et fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. Louis XIII lui parlait souvent de la peine qu'il ressentait d'être dominé par un ministre impérieux. Cinq-Mars profitait de ces confidences pour l'aigrir encore davantage contre le cardinal. Richelieu, dangereusement malade à Tarascon, ne doutait plus de sa disgrâce; mais son bonheur voulut qu'il découvrît le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne et conduit à Lyon. On instruisit son procès; il fallait des preuves nouvelles pour le condamner: le faible Gaston les fournit pour acheter sa propre grâce. Cinq-Mars eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22e année de son âge.

CINUS ou CINO, jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble, du nom de Sinibaldi, naquit dans cette ville en 1270. Après avoir rempli plusieurs emplois dans la magistrature, les querelles des *Blancs* et des *Noirs* l'obligèrent de quitter son pays. Il se réfugia chez un ami dont il voulait épouser la fille (*Selvaggia*), qu'il célèbre dans ses vers, mais elle mourut très jeune encore. Il voyagea en Italie, et était à Paris en 1312. Deux ans après, il retourna en Italie, et se fixa à Bologne. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur le Code et sur une partie du Digeste; 2° quelques *Poésies* italiennes. Crescimbeni dit qu'il est le plus doux et le plus agréable poète qui ait fleuri avant Pétrarque. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui ait su donner de la grâce à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le *Recueil* a été imprimé à Rome en 1559, et à Venise, en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme savant.

CINYRAS, roi de Chypre, et père d'Adonis, par sa fille Myrrha, est compté parmi les anciens devins. Il était si opulent, que les richesses qu'il possédait ont donné lieu au proverbe *Cinyrœ opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avait promis pour le siége de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos et de Smyrne, ainsi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du levier et de l'enclume. Ses descendants furent successivement grands-prêtres du temple de Vénus à Paphos.

CIOFANO (Hercule), de Sulmone en Italie, commenta savamment et avec élégance, dans le XVIe siècle, les *Métamorphoses* d'Ovide son compatriote, Francfort, 1661, in-fol., et donna une description de sa ville natale, sous ce titre : *Antiquissimæ et nobilissimæ urbis Sulmonis descriptio*, Aquilée, 1578, in-8°.

† CIOLEK ou VITELLIO, mathématicien et physicien polonais du XIIIe siècle. Il fut le pre-

mier qui fit connaître à l'Europe la science de l'optique, d'après un opticien arabe nommé *Al-Hazen*. Parmi ses productions, qui ne furent publiées que bien plus tard, après sa mort, nous citerons les suivantes : 1° *Vitellionis perspectivæ libri decem*, *Nuremberg*, 1533, in-folio; 2° *Vitellionis mathematici doctissimi de optica, id est, de natura, ratione et projectione radiorum, visus, luminum, colorum atque formarum, quam vulgo perspectivam vocant, libri decem*, Nuremberg, 1551; 3° *Opticæ thesaurus Al Hazeni Arabis, libri septem, nunc primum editi. Ejusdem liber de crepusculis et nubium ascensionibus. Ejusdem Vitellionis Thuringo-Poloni, libri decem, à Fr. Risnero*, Bâle, 1572; 4° *sur la physiologie, sur l'ordre des êtres, sur les conclusions élémentaires, sur la science des mouvements célestes.* — Il y a d'autres hommes distingués du même nom, comme — CIOLEK (Stanislas), nommé aussi VITELLIO, évêque de Posnanie, un des poètes les plus distingués de son temps. On croit qu'il est le premier qui écrivit des *satyres*, car l'histoire de la littérature polonaise ne fait pas mention que quelqu'un ait écrit avant lui en ce genre de poésie. Stanislas Ciolek mourut en 1438. — CIOLEK (Érasme), nommé aussi et plus connu sous le nom de VITELLIUS, né à Cracovie dans le XVe siècle, d'une famille obscure. Protégé pour ses talents par le grand-duc de Lithuanie, Alexandre, il obtint, en 1491, à Cracovie, le grade de docteur ès lettres, puis fut créé chanoine, et enfin évêque de Plotyk. Il fut envoyé en 1518, par Sigismond Ier, roi de Pologne, à la cour de Rome, à l'effet de concilier les différends qui s'élevaient entre Sigismond et Maximilien, archiduc d'Autriche, et pour prévenir la mésintelligence des Turcs contre la chrétienté. N'ayant pas réussi dans ses démarches, il ne put obtenir la barette de cardinal, et mourut à Rome en 1522. — CIOLEK (Jacques), ou VITELLIUS. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1° *Epinicion Uladislai IV*; 2° *Lachrymæ in funere Gregorii Bradouyxi*, Cracoviæ, 1617; 3° *Hermes Trismegistus*; 4° *Æternis manibus Jacob Janidlovii*, Cracoviæ, 1600.

CIRAN (Saint), ou SIGIRAN, né dans le Berri, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, et y exerça la charge d'échanson sous le roi Clotaire II. Sigelaic, son père, qui était évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran, qui pratiquait les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modegisile, qui avait succédé à son père, et fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiacre, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus, et rétablit partout la discipline. Son zèle et ses vertus ne pouvaient manquer de lui attirer des désagréments. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous prétexte de folie; mais le ciel confondit ses ennemis, et son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, et se retira dans le diocèse de

Bourges, sur les confins du Berri et de la Touraine, où il bâtit deux monastères, celui de Maubec, et celui de Lonreil, où il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa Vie a été publiée par Mabillon avec des remarques.

CIRANI (Elisabeth), fille célèbre par son talent pour la peinture, illustra l'école de Bologne sa patrie. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avait de belles idées qu'elle rendait heureusement. Son coloris est frais et gracieux; mais sa manière n'est ni ferme ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les sujets simples ou tendres, elle choisissait de préférence les sujets terribles; mais elle manquait de force pour les exécuter.

CIRCÉ, fille du soleil et de la nymphe Persa, était savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce secret dangereux contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Devenue odieuse à ses sujets par ce crime, elle se sauva dans un lieu désert sur les côtes d'Italie, qui fut appelé à cause d'elle le promontoire *Circéen*. C'est dans cette retraite qu'elle reçut Ulysse. *Voyez* ce nom.

CIRILLO (Bernardin), se fit connaître sur la fin du XVI[e] siècle par une *Histoire* curieuse et peu commune, en italien, de la ville d'Aquila sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4°. Pour avoir un corps d'histoire complet de cette ville, des savants qu'elle a produits, et des calamités qu'elle a essuyées, on y joint ordinairement celle de Sauveur Massonio, auteur du même pays: ce dernier ouvrage fut imprimé à Aquila en 1594, in-4°. Cirillo mourut à 75 ans le 15 juillet 1575, selon son épitaphe rapportée par le Toppi dans sa bibliothèque napolitaine. [Cirillo avait été secrétaire de la chambre royale de Naples, protonotaire apostolique, à Rome, archiprêtre de la *Santa Casa* (de Lorète), chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et commandeur de l'hôpital de Sainte-Marie *in Saxia*.]

† CIRILLO (Dominique), né en 1734 à Grugno, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, d'une famille noble, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine. Quoique jeune encore, il obtint au concours la chaire de botanique, restée vacante par la mort de Pedillo. Quelques années après, il vint en France à la suite de lady Walpole, où il connut Nollet, Buffon, d'Alembert, et s'attacha plus particulièrement à Diderot. Etant passé en Angleterre, il y suivit les leçons de Guillaume Hunter, et fut reçu membre de la société royale de cette ville. A son retour dans sa patrie, il fut nommé successivement professeur de médecine pratique et de médecine théorique. Il exerçait sa profession avec une noblesse et un désintéressement rares. Appelé sans cesse dans le palais des riches, il n'en volait pas avec moins de zèle dans la chaumière du pauvre; il se montrait partout un véritable ami de l'humanité; mais les Français étant entrés à Naples le 23 janvier 1799, et y ayant proclamé une constitution républicaine, il fut nommé représentant du peuple. Cirillo, abandonnant la profession qui avait fait sa gloire, accepta cet emploi, passa à la commission législative, dont il fut bientôt

élu président ; mais six mois étaient à peine écoulés, et la république *Parthénopéenne* n'existait déjà plus. Le roi Ferdinand rentra à Naples le 13 juillet 1799, et fit poursuivre tous ceux qui avaient pris part au nouvel ordre des choses. Cirillo fut arrêté dans un vaisseau sur lequel il passait à Toulon. Lord Nelson et Guillaume Hamilton employèrent tout leur crédit pour le sauver ; ils se flattaient d'avoir réussi, car il lui suffisait de manifester des signes de repentir et d'implorer la clémence du roi. Mais il se refusa constamment à cet acte de soumission, et périt sur l'échafaud le 24 août 1799. Ce savant médecin a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *Ad botanicas institutiones introductio*, Naples, 1771, in-4° (2e édition); 2° *Fundamenta botanica, sive philosophiæ botanicæ explicatio*, Naples, 1787, 2 vol. in-8° (3e édition). Cet ouvrage est un excellent commentaire de la philosophie botanique de Linnée. 3° *De essentialibus nonnullarum plantarum caracteribus*, Naples, 1784, in-8°; 4° *Plantarum variarum regni neapolitani fasciculus primus, cum tabulis æneis*, Naples, 1788, in-fol. ; *fasciculus secundus*, 1793, etc.; 5° *La Prigione e l'ospedale, discorsi accademici del dottor D. C.*, Nice, 1787, in-8°; 6° *Le Virtù*, etc., ou *Les Vertus morales de l'âne, discours académique du docteur N. N.*, ibid., 1786, in-8°. Ce discours, remarquable par l'esprit dont il est rempli et la pureté du style, se ressent beaucoup des principes *philosophiques*, que Cirillo avait puisés à Paris. 7° *Entomologiæ neapolitanæ specimen primum*, Naples, 1787, in-fol. ; les planches dont ce bel ouvrage est orné ont été gravées par Clener.

CIRINO (André), clerc régulier de Messine, mort à Palerme le 6 septembre 1664, à 46 ans, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la venaison. 1° *Variarum lectionum, sive de Venatione heroum, libri duo*, Messine, 1650, in-4°; 2° *De venatione et natura animalium*, Palerme, 1653, in-4°; 3° *De natura et solertia canum ; De natura piscium*, ibid., 4° *Istoria della peste*, Gênes, 1656, in-4°.

CIRO-FERRI, peintre et architecte romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par trois autres papes ses successeurs, et par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que Pierre de Cortonne son maître avait laissés imparfaits : le disciple s'en acquitta dignement. Une manière grande, une sage composition, un beau génie, feront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration serait encore mieux méritée s'il eût animé et varié davantage ses caractères. Ciro-Ferri mourut à Rome en 1689, de la jalousie, dit-on, que lui causa le mérite de Bacici, célèbre peintre génois. [Ciro-Ferri termina les admirables peintures du palais Pitti à Florence, et donna des dessins pour le Vatican.]

CIRON (Innocent), chancelier de l'église et de l'université de Toulouse, professa le droit en cette ville avec réputation au XVIIe siècle. On a de lui des *Observations* latines sur le droit canonique, qui sont estimées, et qui l'étaient davantage autrefois ; elles ont été imprimées à Toulouse, 1645, in-fol.

CISNER (Nicolas), luthérien, né à Mosbach le 24 mars 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, et ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1583, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula historica et politico-philologica*, Francfort, 1611, in-8°, parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'histoire et le droit public de l'Allemagne; et l'*édition* qu'il a donnée des Annales d'Aventin, Bâle, 1580, in-fol., parce que c'est la première exacte. Celles qui avaient paru auparavant étaient tronquées.

CITRY DE LA GUETTE (N.), s'est fait un nom dans la république des lettres par l'*Histoire des deux triumvirats, depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine*. « Cet ouvrage, dit » J.-N. Moreau, m'a toujours » paru un chef-d'œuvre; il ex- » pose avec la plus grande clarté » et beaucoup de chaleur une » des plus importantes révolu- » tions de l'histoire romaine, la » chute de la république, etc. » La dernière édition de Paris, 1719, en 4 vol. in-12, renferme l'*Histoire* d'Auguste par Larrey. Le même auteur a traduit de l'espagnol trois *Histoires* également curieuses et intéressantes. La première est celle de la *Conquête* du Mexique par Antonio de Solis, Paris, 1691, in-4°; la seconde, celle de la *Conquête* de la Floride, par Ferdinand Soto, Paris, 1684, in-12; et la troisième, celle de la *Conquête* du Pérou par Zarate, 1700. Ces traductions sont estimées. [On cite du même auteur une *Histoire de la Conquête de Jérusalem*, 1619, in-12. Il est mort vers 1740.]

CIVILIS (Claudius), chef batave du sang des rois de cette nation, illustre par sa valeur, vivait dans le premier siècle. Il avait été accusé faussement d'avoir voulu troubler le repos de l'empire sous Néron, qui le fit mettre aux fers. Galba l'en tira, et s'en repentit. Civilis, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves et leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse : ennemi déclaré sans le paraître, il sut abuser les Romains qui ne le soupçonnaient point de tels sentiments. Mais quelque temps après, il leva le masque, et, s'étant joint aux Gaulois, il défit Aquilius sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. Civilis, fortifié par ce secours, vainquit, en deux combats, Lupercus et Pérennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius, et feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur de Vespasien. Il se servit heureusement de ce prétexte, battit Vocula, et fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révolte des Gaules, qu'il avait suscitée l'an 70 de J.-C., eut détrompé les Romains, ils se rendirent près de Céréalis. Ce général fut attaqué dans son camp même, vers Trèves, où Tutor et Cassius s'étaient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé son courage et celui de ses troupes, il défit les ennemis, et prit leur camp. Une seconde victoire repoussa Civilis dans la Batavie. Ce rebelle sut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna.

En d'autres temps, un grand homme innocent, qui dédaignait de se justifier des inculpations de l'envie, était condamné pour prix de ses services : ici un imposteur trouve le moyen, grâce à ses belles paroles, d'éluder les justes accusations dont on le chargeait. La guerre de Civilis a été écrite par Tacite avec de nombreux détails qui ne peuvent trouver place ici ; elle remplit presqu'en entier les deux derniers livres de son histoire. Saint-Simon a écrit sur se seul sujet un vol. in-fol., intitulé : *Hitoire* de la guerre des Bataves et des Romains, Amsterdam, 1770, accompagnée d'un grand nombre de gravures et de plans de cartes.

CIVOLI, ou Cigoli (Louis), né au château de Cigoli en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie, car son vrai nom était *Cardi*. L'étude de l'anatomie lui dérangea l'esprit ; mais le repos et l'air natal le lui ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, et comme poète à celle *della Crusca*. Il touchait très bien le luth : on lui reprocha que cet instrument l'empêchait de finir ses tableaux, et il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais de Médicis, dans la place Madama, et celui du piédestal du cheval en bronze qui portait la statue de Henri IV, qui était avant la révolution sur le Pont-Neuf à Paris. Son pinceau était ferme, vigoureux, et décelait le génie. Le pape Paul V lui donna un bref pour le faire recevoir chevalier servant de Malte ; il reçut cet honneur au lit de la mort, en 1613. [Son meilleur ouvrage est le *Martyre de Saint-Etienne*, qui le fit surnommer *le Corrège florentin*.] Ses principaux ouvrages sont à Rome et à Florence. Un *Ecce Homo*, qu'il fit en concurrence avec le Baroche et Michel-Ange de Caravage, éclipsa les tableaux de ces deux peintres.

CLAIR, ou Clairs (Saint), premier évêque de Nantes, vint dans les Gaules, selon l'opinion la plus commune, vers l'an 280, sous le règne de Probus, et fut envoyé, non de Tours par saint Gatien, mais de Rome par le pape, avec le diacre Adéodat. On croit qu'il est le même que saint Clair d'Aquitaine, qui, de cette province, pénétra dans la Bretagne. On a toujours cru dans le diocèse de Vannes, qu'il y était mort, et qu'il y avait été enterré ; mais en 878, ses reliques furent portées à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, où elles se gardent encore.

CLAIR (Saint), né à Vienne, fut formé de bonne heure à la vertu par sa mère, qu'une piété solide rendait recommandable, et qui le mit dans le monastère de Saint-Ferréol, ayant pris elle-même de son côté la résolution de se retirer dans celui de Sainte-Blandine. Le jeune Clair s'acquit une telle réputation de sainteté, que l'évêque de Vienne le fit abbé du monastère de Saint-Marcel, et lui confia la direction des religieuses de Sainte-Blandine. Il devint bientôt le modèle d'un supérieur accompli, et fut favorisé du don des miracles. L'auteur de ses actes rapporte que, pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales et des Sarrasins, qui arrivèrent environ 72 ans après. Quelques jours avant sa mort, ce saint abbé s'étant fait porter

à l'église, se coucha sur un cilice et se mit en prières. Il mourut vers l'an 660, le 1er janvier, jour auquel on faisait sa fête dès le temps de Charlemagne. Ses reliques, qui furent transportées de l'église de Sainte-Blandine à celle de Saint-Pierre, furent dissipées dans le XVe siècle par les huguenots.

CLAIR (Saint), martyr, naquit à Rochester en Angleterre. Ayant quitté sa patrie après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins envoyés par une femme qui n'avait pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 894. Son culte est célèbre dans plusieurs diocèses de France.

CLAIR (Jean-Marie Le). V. LECLAIR.

CLAIRAC (Louis-André de la Mamie), ingénieur en chef à Bergue, mourut le 6 mai 1752. Nous avons de lui : 1° *L'Ingénieur de campagne* ou *Traité de la fortification passagère*, 1750, in-4°. C'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette matière. J.-L. Lecomte en a donné un extrait. 2° *Histoire de la dernière révolution de Perse, avant Thamas-Kouli-Kan*, 1750, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713, d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les éléments d'Euclide. Le jeune Clairaut lut, en 1726, n'étant âgé que de douze ans et 8 mois, un *Mémoire* à l'académie des sciences, sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. Il soutint l'idée qu'avaient donnée de lui de si heureux commencements, et il publia, en 1730, des *Recherches sur les courbes à double courbure*, in-4°, dignes des plus grands géomètres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à 18 ans, avant l'âge prescrit par ses réglements, et l'associa aux académiciens qui allèrent au Nord pour déterminer la figure de la terre. Au retour de Laponie, il calcula la figure du globe, selon les règles de l'attraction, c'est-à-dire quelle forme lui devait imprimer son mouvement de rotation, joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles et des planètes, que Bradley a le premier regardée comme un phénomène de la lumière, doit à Clairaut la théorie qu'on en a. Nous ne parlerons pas d'une infinité de *Mémoires* sur les mathématiques et l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est particulièrement d'après ses calculs et ceux de Halley (*voyez* ce nom), qu'on s'est déterminé, conformément à la théorie de Newton, à regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, et soumises à des lois universelles; quoiqu'à dire le vrai, leur cours périodique et régulier ne paraisse pas encore assez constaté. Clairaut lui-même s'est trompé sur celle de 1759, qui est la seule qu'on cite avec quelque apparence en faveur du cours régu-

lier. Halley a paru l'avoir prédite: tandis que d'autres l'avaient annoncée pour 1757, et d'autres pour 1758, Halley n'a osé déterminer l'année, il a mis l'alternative 1758 ou 1759. Mais cette comète était-elle la même que celle de 1682? C'est de quoi il est permis de douter. (*Voyez les Observ. philos. sur le syst.*, p. 170.) Nous avons de Clairaut: 1° *Eléments de géométrie*, 1741, in-8°, très estimables par leur clarté et leur précision; 2° *Eléments d'algèbre*, 1746, in-8°, qui ont le même mérite; en 1797 il en a paru une édition *avec des additions tirées en partie des leçons données à l'école normale par Lagrange et Laplace, et précédées d'un traité élémentaire d'Arithmétique*, 2 vol. in-8°; 3° *Théorie de la figure de la terre*, 1743, in-8°; 4° *Tables de la lune*, 1754, in-8°. Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers mathématiciens de l'Europe, et il obtint les récompenses qu'il méritait. Il était de la société du *Journal des savants*, qu'il remplit d'excellents extraits. Cet académicien mourut le 17 mai 1765 dans un âge peu avancé. Ses mœurs douces et son caractère bon, égal, obligeant, lui concilièrent l'estime des honnêtes gens.

CLAIRE (Sainte), née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de saint François, l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitente à Notre-Dame de la Portioncule. Elle s'enferma ensuite dans l'église Saint-Damien, près Assise, où elle demeura pendant 42 ans avec plusieurs compagnes de ses austérités et de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelé en Italie *delle Povere-Donne*, et en France de *Sainte-Claire*. Cette fondatrice le gouverna suivant les instructions qu'elle avait reçues de saint François. A l'imitation de son père spirituel, elle fit un testament pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle voyait dans cette vertu, dit » un historien, le retranchement » de tous les objets propres à en- » flammer les passions. Elle la » regardait comme l'école de la » patience, par les occasions » qu'elle fournit de souffrir di- » verses sortes de privations, et » comme le moyen de parvenir » à ce parfait détachement du » monde, dans lequel consiste » l'essence de la véritable piété. » Elle mourut le 11 août 1253. Son corps fut porté à Assise. Ce convoi, honoré de la présence du pape et des cardinaux, se fit comme un triomphe, au son des trompettes et avec toute la solennité possible. Alexandre IV la mit peu de temps après dans le catalogue des saints. Les religieuses de son ordre sont divisées en *Damianistes*, exactes observatrices de la règle donnée à leur fondatrice par saint François; et en *Urbanistes*, qui suivent les réglements mitigés donnés par Urbain IV. Ces dernières religieuses doivent leur origine à Isabelle de France, sœur de saint Louis, qui, en 1255, fonda le monastère de Long-Champ, près de Paris.

† CLAIRON (Claire-Josèphe Leyris de la Tude, plus connue sous le nom de mademoiselle), naquit en Flandre dans les environs de Condé en 1723. Elle est regardée comme une des plus grandes comédiennes qui aient paru sur la scène française. Ses

parents, quoique pauvres, lui avaient donné une éducation assez soignée. Destinée au théâtre, elle débuta à la comédie italienne, et joua ensuite successivement sur les théâtres de Rouen, de Lille, de Dunkerque et de Gand; sa voix ayant acquis beaucoup d'étendue, elle fut appelée à l'Opéra à Paris, en 1743, pour y doubler mademoiselle Le Maure. Cependant, ne voulant pas borner son talent aux pièces chantées, elle obtint un nouvel ordre de début à la comédie française. Obligée de jouer les petits rôles dans la tragédie, elle s'aperçut bientôt de la force de son talent, et demanda à débuter dans le rôle de *Phèdre*. Cette demande étonna les comédiens, qui ne l'avaient jamais vue que dans les soubrettes; mais le succès qu'elle obtint, les applaudissements unanimes qu'elle mérita, prouvèrent qu'elle n'avait pas été séduite par la présomption. Sa réputation fut bientôt établie par le talent qu'elle déploya dans les rôles de *Zénobie*, d'*Ariane*, d'*Electre*, et elle fut attachée au théâtre français. Cependant mademoiselle Clairon avait un orgueil et une fierté qui étaient encore au-dessus de son talent; elle laissa éclater son caractère altier dans le refus qu'elle fit de paraître avec le comédien Dubois, dans la tragédie du *Siége de Calais*. Le public indigné se mit à crier, *Clairon au Fort-l'Evéque!* et un exempt se présenta en effet le lendemain pour l'y conduire. L'épouse de l'intendant de Paris, qui se trouvait dans le moment chez elle, eut assez de faiblesse pour la conduire dans sa voiture. Cependant sa fierté ne se démentit pas, et à peine entrée, elle dit à l'exempt : « Je me rends aux ordres suprêmes, mais *mon honneur reste intact*, et le roi lui-même n'y peut rien.—Vous avez raison, dit l'exempt : où il n'y a rien le roi perd ses droits. » D'après cette aventure et l'affront qu'elle avait reçu, il était facile de prévoir que mademoiselle Clairon ne reparaîtrait plus au théâtre. Elle le quitta en effet au mois d'avril 1765. Elle avait acquis une fortune considérable; mais de mauvaises spéculations l'ayant dérangée, mademoiselle Clairon se trouva trop pauvre pour vivre dans la capitale, et se retira à la cour du margrave d'Anspach; elle y passa 17 ans, après quoi elle revint à Paris, où elle est morte le 18 janvier 1803. Elle a formé plusieurs élèves, parmi lesquels on compte M. Larive et mademoiselle Raucourt. Cette actrice a créé plusieurs rôles importants, et en a fait valoir de très faibles. Combien de mauvaises pièces qui n'ont dû leur succès qu'à son talent. Sa conduite privée et ses mœurs furent l'objet d'assez graves censures. Mademoiselle Clairon a publié : *Mémoires d'Hippolyte Clairon*, et *Réflexions sur la déclamation théâtrale*, Paris, 1799, 1 vol. in-8°. Ces mémoires ne sont que des morceaux détachés, où elle a soin de se peindre d'une manière fort avantageuse; et ce n'est pas là où l'on doit chercher des détails exacts sur sa vie.

† CLAPARÈDE (David), ministre protestant, naquit à Genève en 1727. Il se fit connaître par son talent dans la prédication et par ses ouvrages. Il exerça le ministère évangélique en qualité de pasteur, et fut ensuite professeur de théologie; il mou-

rut en 1801. Il a laissé : *Dissertations sur les miracles, sur l'authenticité des livres du nouveau-Testament, sur les démoniaques, sur le don des langues.* Il a aussi traité différents points de critique sur l'*Ecriture sainte.* Enfin il a travaillé aux psaumes et aux prophètes dans la traduction de la Bible, publiée à Genève en 1805, 3 vol. in-8°.

CLARA (Didia), fille de l'empereur Julien Ier, fut mariée au sénateur Cornelius Repentinus. Son père étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ère chrétienne, elle obtint le titre d'Auguste pour elle, et la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que pendant le règne de son beau-père. Septime Sévère, qui l'en dépouilla, priva aussi la même année Didia Clara de sa qualité d'Auguste et du patrimoine qu'elle tenait de son père. Ainsi elle éprouva, dans l'espace de quelques mois, toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune. Elle avait alors environ 40 ans.

CLARAMONTIUS, ou Claromontius (Scipion), dont le véritable nom est *Chiaramonti*, habile mathématicien et bon historien, né à Césène en 1565, fut professeur en philosophie successivement à Pérouse, à Pise et à Césène. Il embrassa l'état ecclésiastique dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, l'astronomie et l'histoire. Les principaux sont : 1° *De conjectandis cujusque moribus, libri* x ; 2° *De methodo ad doctrinam spectante ;* 3° *De universo ;* 4° *De altitudine Caucasi ;* 5° *De Cometa magna anni* 1618 ; 6° *De tribus novis stellis quæ annis* 1572, 1600 *et* 1604, *comparuere ;* 7° *De sede cometarum ;* 8° *Anti-Tycho ;* 9° *De phasibus lunæ ;* 10° *Cæsenæ historiarum lib.* xvi, Césène, 1641, in-4° ; 11° *Contentio apologetica de Cæsena triumphante.* Jean-Baptiste Riccioli a donné le catalogue des ouvrages de Claramontius, dans sa *Chronologia reformata.* [C'est de cette même famille Claromontius ou *Chiaramonte*, qu'est issu le pape Pie VII, né lui-même à Césène.]

CLARENDON, historien anglais. *Voyez* Hyde (Edouard), comte de Clarendon.

CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, avait d'abord embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où il demeura longtemps. Il est auteur de la partie de la *Chronique du monastère de Saint-Pierre-le-Vif*, qui s'étend jusqu'à l'an 1124 ; elle a été continuée jusqu'à l'an 1184. D. Luc d'Achery l'a publiée en grande partie dans son Spicilége, tom. 2. D. Bouquet en a inséré des morceaux dans la collection des historiens de France. Cette Chronique est importante pour l'histoire de France.

CLARIUS, ou Clario (Isidore), né au château de Chiari, près de Brescia, en 1495, de bénédictin du Mont-Cassin devenu évêque de Foligno, parut avec distinction au concile de Trente, et se fit aimer et respecter de son peuple pour son zèle, et surtout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages estimables, par l'érudition qu'ils renferment, et par leur utilité. Le principal est : *Vulgata editio veteris et novi Testamenti, quorum alterum ad hebraicam, alterum ad græcam veritatem emendatum est quam*

diligentissime, ut nova editio non facile desideretur, et vetus tum hic agnoscatur; adjectis ex eruditis scriptoribus scholiis, quæ multis certe locorum millibus, præsertim difficilioribus lumen afferant, Venise, 1542, 1557 et 1564, in-fol. Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. La première édition (1542) de son double commentaire fut mise à l'*Index*, pour quelques passages de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectait pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les députés du concile de Trente pour l'examen des livres. On excepta cependant la préface et les prolégomènes. On a encore de lui : 1° des *Sermons* latins, 1 vol. in-fol., et 2 vol. in-4°; 2° des *Lettres* avec deux *Opuscules*, publiées par D. Maur Piazzi, Modène, 1705, in-4°; 3° *Traduction latine* du livre de saint Nil : *De christiana philosophia*, dans le tome 10 de l'*Amplissima collectio* de D. Martenne. Ce savant et saint prélat mourut en 1555, à 60 ans. Il écrivait nettement et avec facilité.

CLARKE (Samuel), Anglais, très versé dans les langues orientales, naquit à Brackley, dans la province de Northampton, en 1623. Il fut fait directeur de l'imprimerie de l'université d'Oxford, et préfet de la bibliothèque *Bodleïenne*. Il a donné beaucoup de soins à la *Polyglotte* d'Angleterre, surtout à l'hébreu, aux versions chaldéenne et persane. Il avait même préparé les matières pour un septième volume; mais il n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé. On lui doit encore : *Scientia metrica et rythmica, seu Tractatus de prosodia arabica ex auctoribus probatissimis erecta*, Oxford, 1661. Il mourut le 27 décembre 1669. Walthon, principal rédacteur de cette Polyglotte, rend hommage à la science de Clarke dans ses prolégomènes.

CLARKE (Samuel), ministre ou prédicant anglais à Londres, eut beaucoup à souffrir du temps de Cromwel. Il fut député par ceux de sa secte en 1660, pour féliciter Charles II sur son rétablissement, et mourut le 25 décembre 1682, après avoir publié : 1° un *Martyrologe* en anglais, 1651, in-fol.; 2° *Vies de quelques personnages éminents du siècle passé*, avec figures, Londres, 1683, in-fol.; 3° *Vies des généraux anglais*; 4° un *Traité contre la tolérance*, etc.; 5° *Histoire de Guillaume le Conquérant*, Londres, 1669, in-4°.

CLARKE (Samuel), fils du précédent, partagea les mauvais traitements que Cromwel fit essuyer à son père, et perdit l'emploi qu'il avait au collége de Pembrock à Cambridge. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, ne s'occupant que de l'étude, et mourut en 1701, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Ecriture sainte, tous écrits en anglais, entre autres une *Concordance* des *Annotations sur toute la Bible*, un *Traité de l'autorité de l'Ecriture sainte*.

CLARKE (Samuel), né à Norwich, le 11 octobre 1675, obtint par son mérite la cure de la paroisse de Saint-Jacques de Londres. Il fut pendant quelque temps dans le parti des nouveaux *ariens*, parmi lesquels se trouvaient Newton et Wiston. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé : *La Doctrine de l'Ecriture sur la Trinité*, im-

primé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, et donné au public pour la 3e fois après sa mort, avec des augmentations trouvées dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avait embrassée, l'empêcha d'être archevêque de Cantorbéry. La reine Anne voulant lui donner cette dignité, Gipson, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant et le plus honnête homme d'Angleterre; il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien.* Clarke se distingua autant par son caractère que par ses talents. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers et par ses compatriotes. Il mourut le 17 mai 1729, après avoir abandonné l'arianisme; mais il n'eut pas le courage de s'élever jusqu'à la profession complète des vérités de la foi, quoique chez un esprit droit et conséquent, rien ne paraisse plus naturel. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1742, en 4 vol. in-fol., sont pour la plupart en anglais; quelques-uns ont été traduits en français. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique, qui met les matières les plus abstraites à la portée de tout le monde, par une netteté et une précision admirable. Le bel esprit qui l'a appelé une vraie *machine à raisonnement* devait ajouter que c'était une machine si bien dirigée, que dans tout ce qui ne concernait pas les préjugés de secte, elle n'en produisait ordinairement que de convaincants et de démonstratifs. On a de lui : 1° *Discours concernant l'être et les attributs de Dieu, les obligations de la religion naturelle, la vérité et la certitude de la révélation chrétienne;* contenus en 8 sermons, prêchés dans l'église cathédrale de Saint-Paul, en 1704 et 1705, à la *lecture* fondée par Robert Boyle. Cet ouvrage, traduit en français par Ricotier, Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8°, et dans lequel l'auteur a suivi le plan d'Abbadie, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, sans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques notes, et une dissertation du même docteur, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, traduite de l'anglais. 2° Des *Paraphrases sur les quatre Evangélistes*; 3° dix-sept *Sermons* sur différents sujets intéressants; 4° *Lettres à Dodwel* sur l'immortalité de l'âme, avec des réflexions sur le livre intitulé *Amyntor*, ou Défense de la vie de Milton; 5° *Lettres à M. Hoalley* sur la proportion de la vitesse et de la force; 6° la *Physique de Rohault*, traduite en latin, 1718, in-18; 7° une autre *Traduction*, dans la même langue, de l'Optique de Newton, 1719, in-8°. Clarke fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre physicien. 8° De savantes *Notes sur les Commentaires de César*, Londres, in-fol.; 9° l'*Iliade d'Homère* en grec et en latin, Londres, 1754, 4 vol. in-4°, avec des Observations pleines d'érudition. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avait encore publié que la moitié. [Il était l'ami de l'évêque de Norwick, qui le nomma son chapelain, et lui donna quelques *bénéfices*.]

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né dans le

Shropshire en 1696, mort le 21 octobre 1771, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, entre autres, par *Le Rapport qui se trouve entre les monnaies romaines, saxones et anglaises*, 1767, in-8°, en Anglais.

CLARKSON (David), né dans la province d'Yorck en 1621, s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques, fut ministre non-conformiste à Londres, et mourut en 1687. Clarkson a été le maître de Tillotson. On a de lui deux traités, l'un sur l'*état primitif de l'épiscopat*, l'autre *sur les liturgies*, en anglais, traduits en français, Rotterdam, 1716. On ne doit pas s'attendre à des notions exactes sur cette matière de la part d'un ministre protestant.

CLARUS (Julius), jurisconsulte habile, natif d'Alexandrie de la paille, remplit les premières places de la ville de Milan, et mourut à Carthagène le 13 avril 1575. Ses *OEuvres* sont imprimées à Francfort, 1636, in-fol., et ne sont plus d'aucun usage.

CLAUBERG (Jean), professeur calviniste à Duisbourg, né à Solingen en Westphalie, l'an 1622, mort le 31 janvier 1665, est un des premiers qui ait enseigné la philosophie de Descartes en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de son estime. Il épousa, en 1651, Catherine Mercator, fille de Gérard Mercator, habile géographe. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°, à Amsterdam, en 1691. Le plus estimable est sa *Logica vetus et nova*, dont il faisait cas avec raison. [On n'a pas admis dans cette collection un petit opuscule que Clauberg avait publié à Duisbourg, en 1663, in-8°, sous le titre d'*Ars etymologica Teutonum e philosophiæ fontibus derivata*. Morhof en fait un grand éloge dans son *Polyhistor;* Leibnitz l'a recueilli dans ses *Collectan. etymol.* Clauberg préludait par cette brochure à un grand ouvrage qu'il avait projeté, mais qui est demeuré sans exécution : *De causis linguæ germanicæ*.]

CLAUDE LYSIAS, tribun des troupes romaines qui faisaient garde au temple de Jérusalem. Il arracha saint Paul des mains des Juifs, qui voulaient le faire mourir; et pour connaître le sujet de leur animosité contre lui, il fut sur le point de l'appliquer à la question, en le faisant frapper de verges. Mais saint Paul ayant dit qu'il était citoyen romain, ce tribun n'osa passer outre, et il l'envoya dans la tour Antonia; d'où il le fit conduire sous une bonne escorte à Césarée, sur les avis qu'il reçut que plus de 40 Juifs avaient conspiré contre cet apôtre.

CLAUDE I[er] (Tiberius Claudius Nero Drusus), fils de Drusus et oncle de Caligula, né à Lyon 10 ans avant l'ère chrétienne, fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de Caligula, Claude fut proclamé empereur par les soldats, qui le rencontrèrent par hasard, comme il se cachait pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, il n'osa s'opposer à son élection, et le reconnut l'an 41 de J.-C. Il était alors dans sa 50e année. Les maladies de sa jeunesse l'avaient rendu faible et timide. Au commencement de son règne, il s'annonça assez

bien; mais il se démentit bientôt, et ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avait refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avait inventés; il avait orné Rome d'édifices publics, et l'avait charmée par son affabilité et sa politesse, son application aux affaires, et son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécile, qui ne connaissait ni sa force, ni sa faiblesse, ni ses droits ni son devoir. Le sénat, toujours flatteur, parce qu'il n'était plus maître, décerna l'honneur du triomphe à l'empereur, pour le succès de ses armes dans la Grande-Bretagne. Claude voulut le mériter lui-même, passa dans cette île l'an 43 de J.-C., et fut vainqueur par ses généraux. A son retour, il retomba dans sa stupidité. L'impudique Messaline, sa femme, le subjugua au point qu'il en apprit les débauches, et en fut même témoin, sans en être troublé. Ce monstre de barbarie et de lubricité voulait-elle se venger du mépris d'un amant, elle trouvait son faible époux toujours prêt à lui obéir. Trente sénateurs et plus de 300 chevaliers furent mis à mort sous son règne. Le barbare prenait plaisir à voir ces exécutions sanguinaires. Il était tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire, il répondit froidement: *Je ne vous avais pas dit de le faire mourir; mais qu'importe, puisque cela est fait ?* Camille, gouverneur de la Dalmatie, s'étant fait proclamer empereur, écrivit au fantôme qui régnait à Rome, une lettre pleine de menaces, s'il ne se démettait de l'empire; Claude allait se soumettre, si on ne l'en avait empêché. Après la mort de Messaline, sa troisième femme, dont il se défit, il épousa Agrippine, sa nièce, quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjugua encore: c'est à sa sollicitation qu'il adopta Néron, au préjudice de Britannicus. Elle l'empoisonna avec un ragoût de champignons; mais comme le poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon, son médecin, qui, feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servait ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge. Il en mourut l'an 54 de J.-C. Sa mère disait *que ce n'était qu'un homme ébauché, que la nature l'avait commencé sans l'achever*, et lorsqu'elle accusait quelqu'un de folie, elle disait *qu'il était plus fou que son fils Claude.* De lui-même il n'était qu'idiot; sa faiblesse en fit un tyran. Il composa quelques ouvrages qui se sont perdus, et il y a tout lieu de croire que cette perte n'est pas grande. Après sa mort, il fut mis au rang des dieux; et comme c'était un usage invariable pour les empereurs, il dit assez plaisamment, lorsqu'il vit approcher sa fin: « Je sens que je deviens dieu. » On a des médailles grecques et romaines de cet empereur.

CLAUDE II (Marcus Aurelius Flavius), surnommé *le Gothique*, né dans l'Illyrie en 214, d'abord tribun militaire sous Dèce, eut ensuite le gouvernement de sa province sous Valérien. L'armée le déclara empereur l'an 268, après la mort de Galien. L'empire reprit une nouvelle vie sous son gouverne-

ment. Il abolit les impôts, rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avait enlevés. Une femme, instruite de son équité, vint le trouver et lui dit : « Prince, un » officier nommé Claude a reçu » ma terre de Galien ; c'était » mon unique bien : faites-la moi » rendre. » Claude, reconnaissant que c'était de lui-même qu'elle parlait, lui répondit avec douceur : « Il faut que Claude » empereur restitue ce qu'a pris » Claude particulier. » Tandis qu'il faisait fleurir l'empire au dedans, il le défendait au dehors. Les Goths, au nombre de 320 mille, ayant fait une irruption dans la Thrace et la Grèce, qu'ils pillèrent, Claude marcha contre eux, les poursuivit jusqu'au mont Hæmus, et remporta les victoires les plus signalées. La peste qui était dans leur armée contribua à leur défaite. Elle se glissa malheureusement dans celle des Romains, y fit les mêmes ravages, et emporta Claude en 270, à l'âge de 56 ans. Cet empereur fut à la fois grand capitaine, juge équitable et bon prince. Un plus long règne eût rendu à Rome tout son éclat, et à l'empire son ancienne gloire. [Après la mort de cet empereur, le sénat, les soldats et le peuple lui érigèrent des statues d'or et d'argent.]

CLAUDE (Saint), natif de Salins en Bourgogne, fut chanoine et archevêque de Besançon. Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de Saint-Oyan, bâti sur le mont Jura, dont il fut abbé. On comparait ses moines avec ceux de l'ancienne Egypte. L'idée cependant de ceux qui ne jugent de l'état religieux que par ses rapports avec les solitaires, est absolument injuste et déraisonnable. Où est-il écrit que pour être religieux il faut vivre dans le désert, renoncer aux sciences, abandonner la défense de la religion, concentrer le zèle dans la recherche de son salut? « Si » les monastères de l'Occident, » dit un auteur, avaient ressem- » blé à ceux de la Thébaïde, il » est évident que les trésors de » l'antiquité ecclésiastique et » profane auraient été perdus » pour le monde chrétien. Que » reste-t-il de ceux de la Syrie? » Le souvenir des vertus de ces » saints solitaires, souvenir tou- » jours précieux à la religion, » mais dont l'impression sub- » siste à peine, parce qu'il n'a » rien laissé de sensible. » Saint Claude mourut à l'âge de 99 ans, en 703, selon le P. Chifflet, ou en 696, comme l'a prouvé l'auteur d'une Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon, couronnée par l'académie de cette ville en 1779. Son corps a subsisté jusqu'à la révolution sans la moindre marque de corruption, dans l'église du monastère de Saint-Oyan, qui porta ce nom jusqu'au XIIIe siècle, où il prit celui de Saint-Claude. Il fut brûlé en 1794, au milieu de la place publique de la ville qui s'était formée auprès du monastère, et qui en avait pris le nom. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché, suffragant de Lyon, et changea l'abbaye en église cathédrale. Les chanoines, pour être reçus, devaient prouver 16 quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels. Le concordat de 1801 supprima cet évêché, celui de 1817 l'a rétabli.

CLAUDE, évêque de Turin,

au VIIIe siècle, était Espagnol de naissance. Ayant puisé l'amour de la nouveauté dans l'école de Félix d'Urgel, et perdu ainsi la foi, qui est indivisible, il embrassa facilement les erreurs des iconoclastes, et poussa les choses plus loin que la plupart d'entre eux. Comme font tous les sectaires, il dissimula d'abord ses sentiments, de peur de nuire à son élévation dans le clergé; mais sitôt que son ambition fut satisfaite, il leva le masque sans nul ménagement. Dans la première visite qu'il fit de son diocèse, il brisa dans toutes les églises, non-seulement les images, mais encore les croix, et marqua la même fureur contre la vénération des reliques et l'invocation des saints. Un attentat si scandaleux révolta son peuple, qui montra par la vigueur de sa résistance quel était le véritable état de la croyance parmi les sujets des monarques français. On s'empressa de toutes parts à confondre l'impiété de Claude. L'abbé Théodémire, ami de l'hypocrite avant qu'il fût démasqué, et Dungal, reclus au monastère de Saint-Denis, usèrent de leurs talents pour écarter la contagion qui menaçait l'Eglise occidentale. « Quel orgueil, dit ce » dernier, de fouler aux pieds, » de briser avec mépris ce que » depuis 800 ans, c'est-à-dire de» puis l'établissement du chris» tianisme, les saints pères et les » plus religieux princes ont per» mis, ont ordonné qu'on expo» sât dans les églises, et même » dans les maisons particulières, » pour la gloire du Seigneur! » Peut-on compter au nombre » des chrétiens celui qui re» jette ce que reçoit toute l'E» glise? » Les écrits que Claude eut l'audace de produire en faveur de son impiété furent condamnés par les évêques.

CLAUDE, appelé par plusieurs auteurs François Claude, célestin, vivait sous le règne de Charles VI, au commencement du XVe siècle, et il était digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique : *Des erreurs de nos sensations et des influences célestes sur la terre*, contre l'astrologie judiciaire, où il s'exprime avec tant de justesse et de précision, qu'on le croirait l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisait du latin sans indiquer l'auteur. Oronce Finé le fit imprimer en 1542, chez Simon de Colines. L'auteur mérite d'être placé à côté des Bacon et des Locke.

CLAUDE (Jean), né à Sauvetat, près de Villefranche d'Agen en 1619, d'un père ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie et de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant 8 ans la théologie à Nîmes avec le plus grand succès. Claude s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui voulaient réunir les protestants à l'Eglise, le ministère lui fut interdit par la cour dans le Languedoc et dans le Quercy. Il vint à Paris, et fut ministre de Charenton, depuis 1666 jusqu'en 1685, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande, où ses talents et son nom l'avaient annoncé depuis long-temps. Le prince d'Orange le gratifia d'une pension. Il mourut peu de temps après, en 1687, regardé par son parti comme l'homme le plus capable de combattre Arnauld et Bossuet. Son éloquence était forte,

animée, serrée, pressante. Il manquait d'une certaine élégance; mais son style n'en était pas moins fort, pour être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesses de la logique et des autorités de l'érudition; il en tira tout le parti qu'on peut s'en promettre quand on a contre soi la vérité, et qu'on n'a à apposer que des principes faux. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont: 1° *Réponse au Traité de la perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8°. 2° *Défense de la Réformation, ou Réponse aux préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4° et in-12; 3° *Réponse à la Conférence de Bossuet*, in-12; 4° *Les plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France*, Cologne, 1713, in-12; ouvrage où il paraît avoir oublié les maux que la secte avait causés dans ce pays. Bayle lui même se moque des lamentations des calvinistes sur leurs prétendues persécutions, et leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France. 5° Plusieurs *Sermons*, in-8°, écrits avec une éloquence mâle et vigoureuse; 6° 5 vol. in-8° d'*OEuvres posthumes*, contenant divers traités de théologie et de controverse. Sa Vie a été écrite par Ladevèse, Amsterdam, 1687, in-12.

CLAUDE (Jean-Jacques), petit-fils du précédent, naquit à La Haye en 1684. Dès l'âge de 15 ans, il publia une *Dissertation latine sur la salutation des anciens*, Utrecht, 1702, in-12: à l'âge de 18 ans, une autre *Dissertation* dans la même langue, *sur les nourrices et les pédagogues*: ces deux dissertations ont été réunies et publiées à Utrecht en 1702, in-12. S'étant consacré ensuite à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'église française de Londres en 1710, et mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frère fit imprimer un vol. de ses Sermons, où il y a plus de solidité que d'ornements et de pathétique.

CLAUDIA QUINTIA, vestale, soupçonnée de libertinage parce qu'elle employait trop de temps à se parer, saisit l'occasion d'une grande solennité pour faire éclater son innocence. Le vaisseau qui transportait de Phrygie à Rome la déesse Idée, la *grande mère des dieux*, s'arrêta tout d'un coup à l'entrée du Tibre, sans qu'on pût le faire avancer; mais Claudia, dit l'histoire ou la fable, le tira sans peine avec sa ceinture. (*Voyez* VESTA.) Du reste, cette grande déesse, que les Romains reçurent avec une joie et une pompe incroyables, n'était autre chose qu'une pierre sans sculpture et sans forme. « Peut-on, dit Rollin, lire les » honneurs divins rendus à cette » pierre brute par un peuple si » sage d'ailleurs, sans déplorer » les funestes effets de l'idolâ- » trie, et sans remercier avec la » plus vive reconnaissance le » Dieu miséricordieux qui nous » en a préservés. »

CLAUDIA, dame romaine, convertie par saint Paul, dont parle cet apôtre sur la fin de la 2e épître à Timothée. On ignore de qui elle était femme.

CLAUDIA (Antonia), fille de l'empereur Claude, fut d'abord mariée à Cneïus Pompeïus, condamné à perdre la tête à l'instigation de Messaline; et ensuite à Sylla Faustus, dont elle eut un

fils. Ce second époux de Claudia fut assassiné par ordre de Néron l'an 62 de J.-C. Elle fut elle-même victime de la barbarie de ce prince. Devenu veuf de Poppée, morte enceinte sous ses coups, il offrit de donner la main à Claudia et de la faire reconnaître impératrice. Elle rejeta ses offres, et Néron lui fit ôter la vie, lorsqu'elle était encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN (Claudius), poète latin, natif d'Alexandrie en Égypte, florissait sous Théodose, puis sous Arcadius et Honorius, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de Stilicon, qui périt en voulant usurper le trône impérial. L'amitié d'un grand homme devenu coupable devint un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et la disgrâce. Ce poète était né avec un esprit vif et élevé : c'est le caractère de ses écrits. « Une » imagination qui a quelquefois » l'éclat de celle d'Homère, des » expressions de génie, de la » force quand il peint, de la pré» cision toutes les fois qu'il est » sans images, assez d'étendue » dans ses tableaux, et surtout » la plus grande richesse dans ses » couleurs : voilà les beautés de » Claudien. Peu de goût, sou» vent une fausse grandeur, une » majesté de sons trop monotone, » et qui, à force d'être imposante, » fatigue bientôt et assourdit l'o» reille ; et surtout aucune de » ces beautés douces qui repo» sent l'âme, voilà ses défauts. » C'est ainsi que l'a jugé Thomas dans son *Essai sur les éloges*. Les écrivains qui ont dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de Virgile, devaient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passa pourtant pour un des derniers poètes latins qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. Parmi les éditions de Claudien, on estime la première, Vicence, 1482, in-fol.; celle de Heinsius le fils, Elzevir, 1650, in-12 ; celle de Barthius, quoique chargée d'un long commentaire, Francfort, 1650, in-8°; celle des *Variorum*, 1665, in-8°; l'édition donnée in-4°, 1677, *ad usum Delphini;* celle-ci est peu commune ; enfin celle de Burmann, Amsterdam, 1760, in-4°. Les pièces que les connaisseurs lisent avec le plus de plaisir dans Claudien sont les *Invectives* contre Rufin, en deux livres ; celles contre Eutrope, aussi en deux. Après ces pièces, vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine*, que M. Michaut a reproduit très heureusement en vers français à la suite de son charmant poème qui a pour titre *Le Printemps d'un proscrit ;* celui du *Consulat d'Honorius* vient après, mais n'a pas le même mérite. Nous avons en français une traduction complète de Claudien, Paris, 1798, 2 vol. in-8°. Plusieurs critiques ont cru que Claudien était chrétien, mais il paraît qu'ils se sont trompés, et que ce n'est que par considération pour Honorius que le poète a quelquefois célébré cette religion.

CLAUDIEN MAMERT, prêtre et frère de Mamert, archevêque de Vienne, publia dans le cinquième siècle un *Traité sur la nature de l'âme* contre Fauste de Riez, qui prétendait, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle, Hanau, 1612, et Zwickau, 1655, 1 vol. in-8°. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine lui attribue une pièce de vers contre la poésie

profane; mais ce poème est une suite de la lettre de saint Paulin dé Nole à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la croix, que plusieurs diocèses chantent au vendredi saint: *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, etc. Elle se trouve dans la *Bibliothèque* des pères, et dans les livres d'église. Mamert avait été moine dans sa jeunesse et avait lu une partie des auteurs grecs et latins. Il était un des plus savants hommes de son temps, et mourut en 473 ou 474.

CLAUDIUS (Appius), décemvir romain, très connu par la mort de Virginie. *Voy.* VIRGINIE.

CLAUDIUS MARIUS VICTOR ou *Victorinus*, rhéteur de Marseille dans le v[e] siècle, mort sous l'empire de Théodose-le-Jeune et de Valentinien III, laissa un *Poème sur la Genèse* en vers hexamètres, et une *Epître* à l'abbé Salomon contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés in-8°, 1536, 1545, 1560, avec les Poésies de saint Avite de Vienne. Victor mourut vers l'an 445.

CLAUDIUS PULCHER (Publius), fils d'Appius Claudius Cæcus, consul romain l'an 249 avant J.-C. avec L Julius Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur *Trapani*, en Sicile, mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'embouchure de son port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'auprès de Lilybée. Les dévots du paganisme crurent que le mépris (bien louable en lui-même, s'il eût pris sa source dans une religion plus éclairée) que Claudius avait fait paraître des augures, lui avait attiré ce châtiment; car comme on lui présenta la cage où étaient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne voulaient point manger: *Qu'ils boivent*, dit-il, *puisqu'ils ne veulent pas manger;* et aussitôt il les fit jeter à l'eau. Claudius, de retour à Rome, fut déposé et condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna un certain C. Glaucia, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Attilius Collatinus. Claudius ne respectait pas plus sa patrie que sa religion. Il était un de ces téméraires trop communs aujourd'hui, qui se moquent également et des honneurs qu'on rend à Dieu et de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés au-dessus des autres hommes. [Claudius Pulcher (*le Beau*) fut collègue de Cicéron, comme augure, et son prédécesseur dans le gouvernement de la Cilicie.]

CLAVASIO. *Voyez* ANGE DE CLAVASIO.

CLAVER (Pierre), issu d'une des meilleures maisons de la Catalogne, entra chez les jésuites à Tarragone en 1602, et obtint, en 1610, d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires pour prêcher la foi à Carthagène et dans les provinces voisines. A peine fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentiments de compassion et de charité pour les pauvres nègres, qui gémissaient tout à la fois

sous l'esclavage du Démon et des hommes. Occupé nuit et jour des moyens de soulager leurs misères spirituelles et corporelles, on l'eût pris pour l'esclave des esclaves. Il visitait les prisons et les hôpitaux, et s'appliquait avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles et des mauvais chrétiens. Il est aisé de juger de quelles bénédictions furent comblés les travaux d'un tel ministre. Dieu favorisa aussi son serviteur du don des miracles. Le P. Claver mourut le 8 septembre 1654, âgé d'environ 72 ans. Benoît XIV confirma en 1747 le décret de la congrégation des Rites, qui déclara compétentes et suffisantes les preuves du degré d'héroïsme dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé et pratiqué toutes les vertus chrétiennes. (*Voy.* sa Vie par le P. Fleuriau, 1751, in-12.) On avait déjà deux vies en espagnol et une en italien de cet admirable missionnaire; mais celle du P. Fleuriau est infiniment au-dessus.

CLAVERS (Henri), né à Louvain le 14 décembre 1723, recteur de l'université, se rendit principalement célèbre par la vigoureuse résistance qu'il opposa en 1788, à la destruction de cette école illustre, par son exil et les durs traitements qu'il essuya dans une cause si honorable. Il mourut à Louvain le 7 juin 1790, n'ayant joui que très peu de temps de la consolation de voir les sciences et la religion vengées. L'université a publié sa *Notice nécrologique*, où l'on trouve en même temps un tableau touchant de la détresse où était réduite alors cette ancienne et orthodoxe école.

† CLAVIGERO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers l'an 1720, travailla presque toute sa vie à une histoire de sa patrie. Dans le cours de ses missions, il la parcourut dans tous les sens pendant 36 ans. Lors de la suppression de son ordre, retiré à Césène, il s'occupa à rédiger les matériaux qu'il avait recueillis, et enrichit sa collection des renseignements que lui donnèrent d'autres jésuites venant de différentes parties du Mexique; il écrivit son ouvrage en italien, et le publia sous ce titre: *Storia antica del Messico, etc., ou Histoire du Mexique, tirée des meilleurs historiens espagnols, et des manuscrits et peintures des Indiens*, Césène, 1780-81, 4 vol. in-8° L'auteur n'a pas déguisé dans son ouvrage les cruautés et les injustices des Espagnols. Cette histoire a été traduite en anglais par K. Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4°. Un abrégé de cette traduction a paru en allemand à Leipsick, 1789, 2 vol. in-8°. Le P. Clavigero mourut à Césène en octobre 1793.

CLAVIGNY (Jacques de la Mariouse de), du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, et abbé de Goudam, est auteur de plusieurs petits ouvrages in-16: 1° *Traduction libre des psaumes des vêpres du dimanche*; 2° *Du luxe, selon les sentiments de Tertullien, saint Basile et saint Augustin*, in-12; 3° *La Vie de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre*, Bayeux, 1675, in-12; 4° *Les Prières que David a faites à Dieu comme roi*. Il mourut en 1702.

† CLAVIJO Y FAXARDO (Don Joseph), littérateur espagnol, se fit d'abord connaître par son Journal périodique intitulé *el*

Pensador, et quelques autres bons ouvrages. Il jouissait paisiblement à Madrid de la réputation qu'il avait acquise dans les lettres, lorsque ses rapports avec une sœur de Beaumarchais, qu'il avait aimée et qu'il n'aimait plus, lui attirèrent une affaire d'honneur avec le frère, qui se vengea avec plus de méchanceté que de courage. C'est par là que ce dernier commença à se faire connaître dans le monde. Clavijo manqua d'y perdre la vie, et y perdit en effet toutes ses places, que Beaumarchais eut assez de crédit pour lui faire ôter en même temps qu'il l'accablait de ridicule. Un auteur allemand s'empara de cet aventure pour en faire un drame sous le titre de *Clavijo*, où, après l'avoir présenté, sur la foi de Beaumarchais, comme un infâme séducteur, il le fit mourir sur la scène, afin de donner à sa pièce un dénoûment tragique. Marsollier des Vivetières, et Cubières-Palmézeaux en firent autant; mais ces coups de poignard, dont on frappait Clavijo sur les théâtres de Vienne et de Paris, ne l'empêchaient pas de jouir à Madrid d'une parfaite santé, et de travailler à la rédaction du *Mercure historique et politique* de cette ville, dont il était chargé depuis 1773. Il recouvra toutes ses places, et il était vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut en 1806. Clavijo fut directeur du théâtre de *los Sitios*. Il a traduit en espagnol l'Histoire naturelle de Buffon, Madrid, Ibarra, 1785 et 1790, 12 vol in-8°. Loin de ressembler au portrait hideux qu'en a fait Beaumarchais, qui savait peindre des couleurs les plus odieuses ceux qui avaient le malheur de s'attirer sa haine, Clavijo avait des mœurs douces, et un esprit sain et éclairé.

CLAVILLE. *Voyez* MAISTRE.

CLAVIUS (Christophe), célèbre mathématicien et jésuite de Bamberg, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Il fut chargé d'expliquer et de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité de *Calendario Gregoriano*. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs protestants passionnés, entre autres par Joseph Scaliger; mais Clavius se défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce jésuite, aussi profond géomètre qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel Euclide. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis en cinq vol. in-fol. « Ce sont de ces collections, dit un auteur, dont un savant ne saurait guère se passer. » On y trouve : 1° des *Commentaires* sur Euclide, sur Théodore, sur Sacrobosco. 2° Des *Traités de mathématiques*; 3° Ses *Apologies du calendrier romain* contre Scaliger. Clavius mourut en 1612, à 75 ans, dans le grand collége des jésuites, ou, suivant d'autres, terrassé par un buffle en fureur, pendant qu'il visitait les sept églises de Rome.

CLAYTON, ou CLEYTON (Robert), prélat irlandais, membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, naquit à Dublin en 1695. Il fut évêque de Killala en 1729, puis de Corck en 1735, et enfin de Clogher en 1745, et mourut le 22 février 1758, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés, tous écrits en anglais : 1° *Introduction à l'histoire*

des Juifs, traduit de l'anglais en français, Leyde, 1747, in-4°; 2° la *Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4°; 3° *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8°; 4° *Le Dogme de la Trinité conforme aux lumières de la raison*, 1751, in-4°; ce qu'il faut entendre d'une conformité négative, c'est-à-dire d'une non opposition; ouvrage qui a beaucoup de rapport au traité de Leibnitz, intitulé: *Sacro-sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa*; 5° *Défense de l'histoire du vieux et du nouveau Testament*, contre milord Bolingbroke, 1752-1759, 3 v. in-8°; 6° *Journal d'un voyage du Grand-Caire au Mont-Sinaï, avec des remarques sur l'origine des hiéroglyphes, et la mythologie des anciens Egyptiens*, 1753, in-4°.

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, esclave de condition, sut gagner les bonnes grâces de l'empereur Commode, qui en fit son favori et son chambellan, l'an 182 de J.-C., après la mort de Perennius, puni du dernier supplice pour ses concussions et ses crimes. Cléandre, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédait. Créé ministre d'état, il vendait toutes les charges de l'empire, il mettait à prix d'argent des affranchis dans le sénat, et l'on compta, en une seule année, vingt-cinq consuls désignés. Il cassait les jugements des magistrats, et rendait criminels auprès de son maître ceux qui lui étaient suspects. Enfin son insolence et sa cruauté allèrent à un tel excès, que le peuple romain ne pouvant plus le souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner Cléandre à l'indignation publique, lui fit couper la tête, l'an de J.-C. 190. Hérodien rapporte que, dans l'intention d'usurper l'empire, ce ministre avait fait de grands amas de blé pour le distribuer à propos au peuple et aux soldats.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos dans la Troade en Asie, fut d'abord athlète, et se mit ensuite parmi les disciples de Zénon. Il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'aréopage l'ayant appelé pour savoir quel métier le faisait vivre, il amena un jardinier et une bonne femme: il puisait de l'eau pour l'un, et pétrissait pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent; mais le philosophe, que la singularité illustrait, refusa de l'accepter. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au portique, et eut pour disciples les rois Antigonus, et Chrysippe qui fut son successeur. Cléanthe, qui florissait environ l'an 260 avant J.-C., se laissa mourir de faim à l'âge de 70 ans, et selon quelques-uns à 99. Cet homme, qui n'avait pas le courage de supporter la vie, endurait assez patiemment les plaisanteries des philosophes ses confrères; mais ce n'était pas sans assaisonner ses réponses de quelque grain de vanité. Quelqu'un l'ayant appelé âne: *Je suis celui de Zénon*, répondit-il, *et il n'y a que moi seul qui puisse porter son paquet.* On lui reprochait un jour sa timidité: *C'est un heureux défaut*, dit-il, *j'en commets moins de fautes.* Il comparait les péripatéticiens aux instruments de musique, qui font du bruit et ne s'entendent pas eux-mêmes: comparaison qui peut être ap-

pliquée à bien des philosophes. De tous les ouvrages qu'il avait composés, il ne reste que des fragments dans les *Stromates* de Clément Alexandrin, et dans le *Carmina novem poetarum* de Plantin.

CLÉARQUE, général spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il aima mieux se réfugier dans l'Ionie près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxercès sur ce prince son frère, Cléarque, attiré chez Tissapherne, satrape d'Artaxercès, fut arrêté en trahison par celuici, ainsi que plusieurs officiers grecs. Ils furent tous envoyé au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité de paix, l'an 403 avant J.-C. Sa grande maxime était, qu'*on ne saurait rien faire d'une armée sans une sévère discipline:* aussi répétait-il souvent, qu'*un soldat doit plus craindre son général que les ennemis*. Xénophon fait un très grand éloge de Cléarque. Il ne dit rien de la manière dont ce général avait usurpé la tyrannie : il convient cependant qu'il avait été condamné à mort à Sparte.

CLÉARQUE, philosophe péripatéticien, et disciple d'Aristote, était natif de Soles. Les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, et assurent qu'il ne cédait en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages dont il ne reste qu'un fragment du *Traité touchant le sommeil*, conservé par Josèphe.

CLÉLIE, l'une des filles romaines données en otage à Porsenna, lorsqu'il mit le siége devant Rome, vers l'an 507 avant J.-C., pour rétablir les Tarquins sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva et passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tirait du rivage. Porsenna, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, et lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudrait : elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposait davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLÉMANGIS, ou CLAMANGES (Nicolas de), né à Clamanges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'antipape Benoît XIII. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la chartreuse de Valle ombrosa, en Toscane et y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, et mourut proviseur du collége de Navarre vers 1430, et selon quelques auteurs, en 1440. On lisait dans la chapelle de ce collége, où il fut enterré, son épitaphe que voici :

Belga fui, Catalaunus eram, Clamingius ortu.
Hic humus ossa tenet, spiritus astra petit.

Il avait été chanoine de Langres; il fut depuis chantre et archidiacre de Bayeux. On a de lui entre autres ouvrages : *De studiis theologicis*, inséré dans le Spicilége du père d'Acheri, et plusieurs *Lettres*. Son latin est assez pur pour un temps où la barbarie régnait. Il contribua beaucoup à ranimer l'étude des belles-lettres, et à rappeler dans sa na-

tion le style des anciens, dont il approche beaucoup pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance du style, les applications des auteurs profanes et sacrés. Quant au traité *De corrupto Ecclesiæ statu*, que quelques auteurs lui ont attribué, il paraît certain qu'il n'est pas de lui. *Voyez* JEAN DE CHELM.

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Havre-de-Grâce le 9 octobre 1717, chanoine de Rouen, s'est fait connaître par des ouvrages savants et solides, où le christianisme est défendu avec dignité et avec force : tels que la *Défense des livres de l'ancien Testament contre La Philosophie de l'histoire*, 1768 et 1776, in-8°; et l'*Authencité des livres tant du nouveau que de l'ancien Testament démontrée, et leur véridicité défendue spécialement contre l'auteur de La Bible enfin expliquée par les aumôniers du roi de Prusse*, in-8°(1). Ce dernier ouvrage décèle autant d'érudition que de critique; il est écrit d'une manière vigoureuse et avec tout le laconisme que la chose comporte. Sous ces considérations, on le préfère à celui que M. Contant de la Molette a écrit pour réfuter la même production de Voltaire. « En » reconnaissant, dit un critique, dans M. Contant un » grand nombre de bonnes observations, il faut convenir » qu'un étalage souvent inutile » de science hébraïque, et des » discussions grammaticales, » semblent y prendre la place des » raisonnements les plus victorieux que la matière fait naître comme d'elle-même; et » qu'en général sa manière n'a » ni la précision, ni la dignité, » ni la logique de M. Clémence.» Il y a cependant dans le traité de celui-ci quelques inadvertances et inexactitudes, qu'il était facile d'éviter. On a encore de lui, *Les Caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth*, Rouen, 1776, 2 vol. in-8°. Clémence mourut le 6 août 1792.

(1) Ces aumôniers du roi de Prusse n'étaient autre que Voltaire lui-même.

CLÉMENCET (D. Charles), né en 1703 à Painblanc, diocèse d'Autun, entra dans la congrégation de Saint-Maur le 7 juillet 1723. Après avoir enseigné la rhétorique à Pont-le-Voy, il fut appelé à Paris dans le monastère des Blancs-Manteaux. C'était un homme ardent, attaché à ses opinions, et souffrant avec peine qu'on les combattît. « Il ne fal» lait pas dire (au rapport de » D. Chaudon) en sa présence, » ni du mal de MM. de Port» Royal, ni du bien des jésuites.» Doué d'une mémoire heureuse, et né avec l'amour du travail, il écrivit jusqu'au tombeau. On a de lui : 1° *L'Art de vérifier les dates, ou faits historiques des chartes, des chroniques, et anciens monuments depuis la naissance de J.-C., par le moyen d'une table chronologique, etc., avec un calendrier perpétuel, l'histoire abrégée des conciles, des papes, des empereurs, des rois, etc., par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, commencé par D. Maur d'Antine, qu'il publia avec D. Durand, 1750, in-4°, et qu'il fit réimprimer avec D. Clément, corrigé et augmenté en 1770, in-fol. On l'a encore augmenté, et en 1784, il était en 2 vol. in-fol. M. de Saint-Allais en a donné une nouvelle édition, avec quelques changements et des augmentations. Dans cet ouvrage, il

y a beaucoup de recherches et d'érudition, mais aussi beaucoup d'idées singulières, de calculs exotiques, et pour ainsi dire arbitraires, revêtus d'un appareil de critique propre à subjuguer les âmes admiratrices des choses nouvelles. On voit sans peine que les rédacteurs ont moins cherché à instruire qu'à se distinguer, plus attentifs à quitter les routes battues qu'à saisir la vérité et l'ordre exact de l'histoire. L'édition de 1788 surtout est infectée de l'esprit de ce parti qui a produit les convulsions de Saint-Médard, et qui, sous des apparences opposées, se réunit à la philosophie du jour, pour travailler chacun à sa manière à démolir le grand édifice de l'Église catholique, comme les pharisiens et les saducéens travaillèrent sous les auspices de l'hypocrisie et du libertinage, d'une orthodoxie factice et du plus grossier matérialisme, à déshonorer et à perdre la synagogue. (*Voyez* Paris, Montgeron, Roche Jacques, et la fin de l'art. Jansénius.) Il a paru en 1750 sur cet ouvrage, une Lettre pleine de bonnes observations, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, 1750, novembre, pag. 2656. Voyez aussi le *Journal historique et littéraire*, 15 février 1785, pag. 241, — 1er octobre 1785, pag. 240, — 1er octobre 1790, pag. 185. On trouve dans ce dernier numéro la réponse à la prétendue apologie des auteurs. Un critique connu a nommé ce fameux ouvrage : L'*Art de vérifier les dates et de falsifier les faits*. 2° *Histoire générale de Port-Royal*, 1755-1757, 10 vol. in-12. On en a une autre de J. Racine, et encore une autre, publiée en 1786. Toutes ces histoires se réduisent à nous apprendre que l'esprit de dispute et de parti amena enfin la destruction totale et la démolition de ce monastère célèbre. « Louis XIV, dit un auteur, lassé de voir des fillettes » infatigablement argumenter » sur la grâce et la prédestina- » tion, rejeter les décisions de » l'Église, faire de leur maison » le rendez-vous de tous les fac- » tieux d'un parti fanatique et » dangereux, a pris enfin, de » concert avec le pape, la sage » résolution de mettre ces pau- » vres et inquiètes créatures dans » une situation plus paisible, en » les dispersant en diverses mo- » nastères, et de faire raser leur » maison. La charrue y a passé, » et on a vu croître de bons épis là » où l'on n'entendait que de tris- » tes ergoteries sur saint Augus- » tin. » 3° *Lettres d'Eusèbe Philalèthe à M. François Morenas, sur son prétendu abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, Liége, Paris, 1735, in-12. On y retrouve la chaleur de son esprit et de son parti. 4° Les tomes 10 et 11 de l'*Histoire littéraire de France* (*V.* Rivet de la Grange). Il en a paru un depuis par D. Clément. 5° *Justification du sommaire de l'Histoire ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12 (*V.* Racine Bonaventure); 6° il a travaillé au recueil des *Lettres des papes* avec D. Durand; ouvrage commencé par D. Constant; 8° *La vérité et l'innocence victorieuses de l'erreur et de la calomnie, au sujet du projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12 (*Voy.* Filleau). «Ce livre, » qui est écrit chaudement (dit » D. Chaudon), n'est pas le seul » dans lequel l'auteur ait réfuté » les jésuites. Il donna diverses



» brochures contre eux avant et » après l'arrêt du parlement de » 1762. Il aurait été sans doute » plus généreux de ne pas jeter » des pierres à des gens qui étaient » à terre. Mais puisqu'un reli- » gieux voulait écrire contre des » religieux, il aurait dû prendre » un ton plus modéré; le sien ne » l'était assurément pas. Qu'on » en juge par ce titre d'une de » ses brochures : *Authenticité » des pièces du procès criminel » de religion et d'état qui s'in- » struit contre les jésuites depuis » deux cents ans, démontrée*, » 1760, in-12. » C'est Clémencet qui a le plus contribué à la fameuse collection intitulée : *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses des ouvrages des jésuites*; ouvrage où l'on voit partout, selon l'évêque de Sarlat (Instrution pastorale du 28 novembre 1764), l'empreinte d'une main ennemie de Dieu et de ses saints, de l'Eglise et de ses ministres, du roi et de ses sujets. *Voy.* cette Instruction, celle de l'archevêque de Paris du 28 octobre 1763, où cet ouvrage est réfuté avec assez de détail. *Voy.* encore la Réponse des extraits aux assertions, 1763, 3 vol. in-4°, où l'on montre les falsifications et les altérations de toute espèce dont les *Extraits* sont remplis.

CLÉMENT (Cassius Clemens), sénateur, prit le parti de Pescennius Niger contre l'empereur Sévère. Comme ce prince lui faisait son procès en personne, il lui représenta, avec beaucoup de hardiesse, que la cause de Niger, quoique vaincu, n'était pas moins juste que celle de Sévère qui était vainqueur; qu'ils avaient tous deux eu le même but de détrôner un usurpateur, et que si Sévère punissait les partisans de Niger, il devait punir les siens propres; que c'était commettre une injustice dont il ne se laverait jamais aux yeux de la postérité. Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à Clément, avec une partie de ses biens, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT Ier (Saint), disciple de saint Pierre, dont il reçut l'ordination, suivant le témoignage de Tertullien, succéda l'an 91 à saint Clet ou Anaclet. Saint Paul parle de lui dans son Épître aux Philippiens. Ce fut sous son pontificat que Domitien excita la seconde persécution contre les chrétiens. Quelques savants prétendent que c'est à saint Clément qu'on doit la mission des premiers évêques dans les Gaules, que d'autres rapportent au pontificat de saint Fabien. Il mourut saintement, ou selon d'autres il souffrit le martyre l'an 100. Les Actes que Métaphraste nous a donnés de son martyre ne méritent aucune considération; mais cela ne prouve pas que saint Clément n'a pas versé son sang pour la foi. Rufin, le pape Zozime, et le concile de Bazas, tenu en 452, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis au nombre des martyrs dans le canon de la messe. On a attribué à ce saint pape : 1° les *Constitutions apostoliques*, livre ancien et utile; 2° les *Recognitions*, ouvrage cité par Origène, saint Epiphane et Rufin, qui ont cru qu'effectivement ce livre était de saint Clément, mais que les ébionistes l'avaient étrangement défiguré; le pape Gélase l'a mis au rang des livres apocryphes; 3° cinq *Lettres* qui sont du nombre des Décrétales. Les critiques convien-

nent aujourd'hui assez généralement que tout cela n'est pas de saint Clément. Ce qui en est indubitablement est une *Epître aux Corinthiens*, long-temps perdue, retrouvée dans le XVII[e] siècle, et publiée à Oxford en 1633 par Patricius Junius, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle est à la fin du nouveau Testament. C'est un des plus beaux monuments de l'antiquité. « Il y » a, dit Tillemont, beaucoup de » force et d'onction, accompa- » gnée de prudence, de douceur, » de zèle et de charité. Le style » en est clair. Elle a un grand » rapport avec l'Epître aux Hé- » breux. On y trouve le même » sens et les mêmes paroles; ce » qui a fait croire à quelques-uns » que saint Clément était le tra- » ducteur de cette Epître de » saint Paul. » Plusieurs critiques lui attribuent encore une autre *Lettre aux Corinthiens*, dont il ne nous reste qu'un grand fragment publié en latin par Godefroi Wandelin, et en grec par Patricius Junius. Il paraît en effet qu'il en est véritablement l'auteur. Saint Denys de Corinthe, dans sa lettre à Soter, évêque de Rome, atteste que de temps immémorial on la lisait dans son église. Saint Irénée la qualifie de *très puissante et très persuasive*. Clément d'Alexandrie la rapporte dans ses Stromates, section V, conforme au fragment que nous en avons. Origène la cite dans son Commentaire sur saint Jean, et dans son livre des Principes. Il est faux, comme le dit M. de Burigny, qu'*Eusèbe*, *saint Jérôme et Photius la rejettent absolument*. Philippe Rondinini a donné la Vie de ce saint pape sous ce titre : *De sancto Clemente papa et martyre, ejusque basilica in urbe Roma*, Rome, 1706, in-4°.

CLÉMENT II, Saxon, appelé auparavant Suidger, évêque de Bamberg, élu pape au concile du Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'était un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie.

CLÉMENT III (Paul ou Paulin), Romain, évêque de Preneste, obtint la chaire apostolique après Grégoire VIII, le 19 décembre 1187, et mourut le 27 mars 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu et du jour.

CLÉMENT IV (Guy Foulquois, Fouquet ou Foulques), né de parents nobles à Saint-Gilles sur le Rhône, au commencement du XIII[e] siècle, d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, devint secrétaire de saint Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, et légat en Angleterre. Ce fut pendant sa légation, qu'il lança, au nom du pape, l'excommunication contre Leincester, les évêques et les autres partisans qui voulaient exclure du trône leur roi légitime, Henri III. Il monta sur le saint-siége en 1265. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté, qu'il ne garda que trois ans, étant mort à Viterbe en 1268. Rien n'égale la modestie de ce pape, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Pierre le Gros son neveu. Il ne veut point que ses parents viennent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils s'enorgueil-

lissent, et cherchent des partis plus avantageux à cause de son élévation, ni qu'ils se chargent de recommandation pour personne. Ses filles étant recherchées en mariage, il leur offrit une dot si modique, qu'elles aimèrent mieux se faire religieuses. Celle qu'il promit à sa nièce ne fut que de 300 livres tournois, encore à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. On a dit que lorsque Charles de France, roi de Sicile, le consulta sur ce qu'il devait faire de Conradin, son prisonnier et son concurrent, le pontife lui conseilla de le faire mourir; mais Fleury et Muratori le justifient de cette fausse imputation, encore mieux détruite par le père Jacob Spon, qui prouve que Conradin fut mis à mort un an après celle du pape. On sait qu'après la mort de ce pape il y eut un interrègne de trois ans. « Ce fut » dans cet intervalle, dit un au- » tre historien, marqué avec » avec précision par Guillaume » de Pui-Laurent, et par la chro- » nologie de Montfort, qu'ont » suivi les critiques modernes » les plus estimables, et par con- » séquent après la mort de Clé- » ment IV, que Charles d'Anjou » fit mourir le jeune Conradin. » Il est donc inutile d'alléguer, » avec quelques apologistes si- » mulés, pour paraître défendre » Clément d'avoir contribué à » cette exécution barbare, il est, » dis-je, plus qu'inutile d'allé- » guer que Charles en fut repris » par ce pape et par ses cardi- » naux. » C'est sous le pontificat de Clément IV, que les confrères *du Gonfalon* s'associèrent à Rome en l'honneur de la sainte Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première et le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques ouvrages et des Lettres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLÉMENT V, appelé auparavant Bertrand de Gouth ou de Goth, né à Villandreau dans le diocèse de Bordeaux, fut archevêque de cette église en 1300. Après la mort de Benoît XI, le sacré collége, long-temps divisé, se réunit en sa faveur. Son couronnement se fit le 14 septembre 1305, à Lyon, où il appela les cardinaux. Matthieu Rosso des Ursins, leur doyen, dit à cette occasion; *L'Eglise ne reviendra de long-temps en Italie; je connais les Gascons.* Le vieux cardinal ne se trompait pas. Le nouveau pape établit la cour romaine sur le bord du Rhône. Il déclara vouloir faire son séjour *à Avignon*, et s'y fixa en 1309. « Ce- » pendant toutes les raisons, dit » l'abbé Bérault, faisaient du sé- » jour habituel de Rome un de- » voir indispensable pour le pape, » en qualité tant de chef de l'E- » glise que d'évêque de cette ca- » pitale du monde. C'était là que » le prince des apôtres avait » transféré de l'Orient la pri- » mauté de l'apostolat; et en » quittant le séjour d'Antioche, » il avait quitté en même temps » le titre de cette Église, à la- » quelle il avait eu soin de pré- » poser un nouvel évêque. Par » un enchaînement de révolu- » tions et de conjonctures, où » les plus hardis penseurs n'ont » pu méconnaître la conduite de » la providence, la souveraineté » de Rome, en passant à ses » pontifes, les y a mis sur un » pied aussi digne de la surémi- » nence de leur rang que fa- » vorable à la sainte liberté de » leur ministère. Les factions

» passagères des Romains, les » troubles et les dangers de l'Italie, de l'aveu même des apologistes de Clément V, n'en eussent point banni un saint Léon, un » saint Grégoire, tant d'autres » pontifes d'une héroïque vertu : » et que doivent donc être tous » les souverains pontifes, sinon » des hommes supérieurs aux » faiblesses ordinaires de l'humanité ! » Les Romains se plaignirent beaucoup, et malheureusement la conduite de Clément V semblait fournir à la médisance. Ils dirent qu'il avait établi le saint-siége en France pour ne pas se séparer de la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, dont il était éperdûment amoureux, et qu'il menait toujours avec lui. On l'accusait de faire un honteux trafic des choses sacrées, etc. Ces reproches, et d'autres qui peuvent être fondés à quelques égards, ont été beaucoup exagérés par Villani et d'autres historiens. Pour en juger sans préoccupation, il faut lire la sage et savante dissertation du P. Berthier, qu'on voit à la tête du 13e tome de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*. Clément se joignit à Philippe le Bel pour exterminer l'ordre des templiers, l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en 1310. On connaît les jugements divers que les historiens ont portés de cette abolition. Il paraît indubitable que le pape et le roi ont eu de très grands torts, au moins dans la manière de procéder. Nous observerons seulement que cette abolition ne s'est faite que par un décret provisoire, et non par un jugement définitif sur la réalité des crimes des accusés. *Non per modum definitivæ sententiæ, sed per viam provisionis et ordinationis apostolicæ*. Il est certain que les templiers, supposés même innocents, ne pouvaient plus exister avec honneur et avec fruit. Les historiens sont d'accord généralement des faits qu'on leur reprochait; soit crainte, soit espérance, ils ont beaucoup avoué, quoique quelques-uns se soient rétractés ensuite. Or, des hommes assez lâches pour se déshonorer eux-mêmes, pour se couvrir de la honte des crimes les plus énormes, ne pouvaient plus servir l'Eglise de Dieu sans scandale et sans murmure de la part des fidèles (*V.* Molay, Jacques de). Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure, près d'Avignon, comme il se faisait transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. Sa mort presque subite, qui parut être la suite de l'ajournement fait par Molay (*Voy.* encore ce nom), et divers accidents qui empoisonnèrent sa vie, furent regardés comme une punition de la conduite qu'il avait tenue à l'égard des templiers, et de la fausse démarche de faire d'Avignon la résidence du pontife romain. Son couronnement avait été suivi de présages que les Italiens regardèrent comme funestes. Ce spectacle avait attiré tant de monde, qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa Philippe le Bel, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape, et lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint-siége, *la captivité de Babylone*. On doit à Clément V une *Compilation* nouvelle tant des décrets du concile général de Vienne, auquel il avait présidé, que de ses épîtres ou

constitutions : c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence, 1460, 1467 et 1471, in-fol., sont rares.

CLÉMENT VI (Pierre Roger), Limousin, docteur de Paris, monta sur le siége pontifical en 1342, après la mort de Benoît XII. Il avait été bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une *Bulle* par laquelle il promettait des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteraient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de temps plus de 100 mille, qui inondèrent Avignon et fatiguèrent le pape. Clément ne trouva rien de mieux que de faire quantité de réserves de prélatures et d'abbayes, en dérogeant aux élections des chapitres et des communautés ; dérogation qui produisit peut-être un mal plus grand que le bien qu'il voulait faire. En 1343, il accorda pour la cinquantième année l'indulgence que Boniface VIII n'avait établie que pour la centième. Sa bulle est la première qui compare cette indulgence au jubilé de l'ancienne loi. On compta à Rome en 1350 depuis un million jusqu'à 1200 mille pélerins. Clément VI mourut en 1352 dans de grands sentiments de religion. L'année d'auparavant, étant tombé malade, il donna une constitution où il disait : « Si autrefois étant à un moindre rang, » ou depuis que nous sommes » élevés sur la chaire apostolique, il nous est échappé, en » disputant ou en prêchant, » quelque chose contre la foi catholique ou la morale chrétienne, nous le révoquons et » le soumettons à la correction » du saint-siége. » Pétrarque, qui vivait de son temps, lui donne le titre de très savant pontife. Clément VI n'oublia rien pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière, qui avait pris le titre d'empereur ; il envoya un légat dans le royaume de Naples pour travailler à la réunion des Grecs et des Arméniens. Ce pape a composé divers ouvrages, des *Sermons*, et un beau *Discours* à la canonisation de saint Yves. Fleury (tom. 20, liv. 93, n° 13) a tracé un portrait peu favorable de ce pape, sur la seule autorité de Matthieu Villani, historien passionné, créature de Louis de Bavière, d'autant plus suspect sur le compte de Clément, qu'il ne voit rien en lui que d'odieux, à l'exception de sa science, qu'il fait l'effort de donner pour médiocre ; tandis qu'une foule d'autres historiens lui accordent une érudition et des lumières supérieures, une extrême bienfaisance, un fonds d'humanité, de bonté et de douceur, qui a fait dire à Pétrarque lui-même, que jamais personne n'avait porté à plus juste titre le nom de *Clément*. Un particulier qui l'avait grièvement offensé dans sa première condition osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut pape. Clément se souvint de l'injure, et dit : *Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé ;* et sur-le-champ il accorda ce qu'on lui demandait. (*Voy.* AUDEBRAND.) La facilité confiante avec laquelle Fleury a répété les calomnies de Villani doit suffire pour tenir le lecteur en garde contre les jugements que cet historien de l'Eglise a portés sur plusieurs hommes illustres, et particuliè-

rement sur quelques souverains pontifes.

CLÉMENT VII (Jules de *Médicis*), d'abord chevalier de Rhodes, succéda à Adrien VI en 1523. Cru dans sa jeunesse fils naturel de Julien de Médicis, Léon X, son parent, le déclara légitime, sur la déposition de quelques personnes qui assurèrent qu'il y avait eu entre son père et sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous ce pape, la pourpre dont il fut honoré, lui frayèrent le chemin à la chaire pontificale. Il reçut une ambassade solennelle de David, roi d'Abyssinie, qui lui demanda des missionnaires, et reconnut sa primauté, dans l'assemblée de Bologne, en présence de Charles-Quint, qui venait d'être couronné empereur. Il se ligua avec François Ier, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre Charles. Cette ligue appelée *sainte*, parce que le pape en était chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de Bourbon, qui avait quitté François Ier pour Charles-Quint, fit sommer Clément VII de lui donner passage par Rome pour aller à Naples en 1527. Le pape refusa, et sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Il y avait beaucoup de luthériens parmi les Impériaux. Les soldats de cette secte s'étant saisis des habits du pape et de ceux des cardinaux, s'assemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits, et, après avoir dégradé Clément, ils élurent à sa place l'hérésiarque Luther. Le pape, assiégé dans le château Saint-Ange, n'en sortit qu'au bout de six mois, déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Henri Spelmann, protestant anglais, dans son *Histoire des Sacriléges*, attribue les disgrâces de ce pape à la facilité avec laquelle il se prêta à la suppression de plusieurs monastères demandée par Wolsey. Clément VII eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé, comme il le devait, des lettres de divorce à Henri VIII, et se voyant forcé de condamner son mariage avec Anne de Boulen, il lança contre lui une bulle d'excommunication, qui servit à ce prince de prétexte pour consommer un des plus odieux schismes qui aient désolé l'Eglise catholique. Des auteurs peu instruits, ou trop avides à saisir les fables débitées contre les papes, ont dit que Clément VII avait provoqué ce malheur par sa précipitation; mais c'est un conte réfuté par l'abbé Raynal dans ses *Anecdotes historiques*, et par Voltaire, lui-même, dans les *Annales de l'Empire*. Ce dernier dit expressément que le pape *ne put se dispenser d'excommunier Henri*. Cette calomnie d'ailleurs se réfute par toutes les circonstances d'un événement si désagréable au saint-siége, par tout ce qui avait précédé la consommation du schisme, par l'impossibilité évidente de ramener Henri à des principes chrétiens. L'abbé Bérault met tout cela en évidence dans son *Histoire de l'Eglise*, accumule les faits qui confondent l'imposture, réfute la relation de Martin du Bellay, qui, quand même elle serait vraie, ne prouverait rien, et conclut que, s'il y a quelque chose d'étonnant et d'excessif dans la conduite du pape, c'est sa constante et invin-

cible patience, qui s'est soutenue long-temps après l'évanouissement total de toute espérance de conciliation. Le caractère de Henri (*Voyez* ce nom) est une espèce de confirmation de ce que cet historien écrit sur cette matière. Il est constant d'ailleurs que l'excommunication ne fut portée que le 23 mars, et que dès le 14 du même mois le parlement avait fait une défense sévère de reconnaître le saint-siége. Il mourut le 26 septembre 1534, et eut Paul III pour successeur. Il avait eu, quelque temps avant sa mort, une entrevue à Marseille avec François Ier, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis Henri II, avec Catherine de Médicis. (*Voyez* GENÈVE Robert de.)

CLÉMENT VIII (Hippolyte Aldobrandin), natif de Fano, fut couronné pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Craignant que le calvinisme ne vînt à régner en France avec Henri IV, il y envoya un légat pour engager les catholiques d'élire un roi; mais Henri ayant su que le pape était secrètement bien disposé à son égard, envoya à Rome du Perron et d'Ossat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le saint-siége. Le pape, extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles qui portaient son portrait d'un côté, et de l'autre celui de Henri IV. Clément eut un nouveau sujet de joie dans la même année 1595; mais il ne fut que passager. Deux évêques russes vinrent prêter obédience au saint-siége, au nom du clergé de leur pays; mais de retour chez eux, ils trouvèrent leur église plus obstinée que jamais dans le schisme. Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses. Les députés abjurèrent entre ses mains les erreurs des Grecs, et reconnurent la primauté de l'Église romaine. Le livre du jésuite Molina ayant fait naître des disputes entre les dominicains et les jésuites sur les matières de la grâce, le roi d'Espagne renvoya les combattants à Clément VIII. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations *de Auxiliis ou des secours de la grâce*, composées de prélats et de docteurs distingués. Ces congrégations commencèrent à s'assembler le 2 janvier 1598. Le pape avait cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire finir ces disputes continuèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1605, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer : elles recommencèrent sous Paul V son successeur. Clément fut recommandable comme pontife et comme prince. Il condamna les duels, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église, et ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Jamais pape ne récompensa avec plus de soins les savants et les personnes de mérite; il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, du Perron, et plusieurs autres grands hommes. Après la mort d'Alphonse II, duc de Ferrare et de Modène, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. César d'Est, cousin germain d'Alphonse, mais déclaré bâtard, prit les ar-

mes inutilement, et s'accommoda avec le pape, en renonçant au Ferrarois. Clément VIII a corrigé le Pontifical romain, imprimé à Paris en 1664, in-fol., et 1683, in-12; et le cérémonial des évêques, ibid., 1633, in-fol. Un historien véridique a porté de ce pontife le jugement suivant : « Zélé pour la propagation de l'Évangile, pour l'extirpation des hérésies qui ravageaient l'Europe, pour la conversion des schismatiques de l'Orient, pour le rétablissement des mœurs et de la discipline; il était si infatigablement appliqué à tous ses devoirs, que les années et les infirmités ne lui firent jamais rien relâcher de son travail. Il aimait les sciences et il était fort savant lui-même, libéral, extrêmement charitable, sobre et frugal, ou plutôt austère, jeûnant fréquemment, et ajoutant à ses longues oraisons des pratiques de pénitence qui auraient édifié dans un simple religieux. Il se confessait tous les jours au pieux cardinal Baronius; et tous les jours, sans y manquer, il disait la messe avec une dévotion qui lui faisait bien souvent répandre des larmes. Humble de cœur et d'effet, nonobstant un certain air d'empire et un ton absolu, on le vit plus d'une fois au tribunal de la pénitence recevoir, comme eût fait un bon curé, tous ceux qui se présentaient. Jaloux encore de conserver les droits de son siége, il ne les outra point; ou du moins il évita les excès où avaient donné quelques-uns de ses prédécesseurs. Tel fut le pape que d'effrontés sectaires, par un article formel de leur foi, tinrent pour l'antechrist. »

CLÉMENT IX (Jules Rospigliosi), d'une famille noble de Pistoie, en Toscane, né dans cette ville en 1600, fut successeur d'Alexandre VII, en 1667; il se montra libéral, magnifique, ami des lettres, et illustre par son caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'État ecclésiastique des tailles et des autres subsides, et il employa ce qui lui restait de son revenu à procurer du secours à Candie contre les Turcs. Il ne souhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'Église de France. Les évêques de Beauvais, d'Angers, de Pamiers et d'Alet, qui avaient montré la plus grande opposition à la signature pure et simple du Formulaire d'Alexandre VII, voulant rentrer dans la communion du saint-siége, assurèrent Clément IX qu'ils y avaient enfin souscrit, sans exception ni restriction quelconque. Cependant, malgré ces protestations, ils assemblèrent leurs synodes, où ils firent souscrire le Formulaire avec la distinction expresse du fait et du droit, et ils en dressèrent des procès-verbaux qu'ils eurent soin de tenir secrets. Dix-neuf évêques se joignirent à eux pour certifier au pape la vérité de ce que ceux-ci lui avaient mandé. Des assertions aussi positives déterminèrent Clément IX à recevoir les quatre évêques à sa communion en 1668. Mais, à peine cette réconciliation fut-elle rendue publique, que les quatre évêques et leurs partisans publièrent les procès-verbaux qu'ils avaient dérobés jusqu'alors à la connaissance du clergé; et ils en inférè-

rent que le pape, en se réconciliant avec eux, avait approuvé la signature avec la distinction du droit et du fait. C'est ce qu'on a appelé, assez mal à propos, *la paix de Clément IX*. (*Voyez* les brefs de Clément IX à ce sujet, l'un adressé au roi, l'autre aux quatre évêques, le troisième aux évêques médiateurs; la *Relation* du cardinal Rospigliosi; la *Harangue* du cardinal Estiæus dans la congrégation du consistoire, du 4 janvier 1693; et la *Défense de l'histoire des cinq propositions*, p. 396.) Ce pontife, dont le règne fut trop court, mourut le 9 décembre 1669, du chagrin que lui causa la perte de Candie.

CLÉMENT X (Jean-Baptiste-Emile Altieri), Romain, fut fait cardinal par Clément IX, son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée, et lorsqu'Altieri vint le remercier de sa promotion, il lui dit: *Dieu vous destine pour mon successeur; j'en ai quelque pressentiment*. La prédiction de Clément IX s'accomplit; et son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux et aussi pacifique que lui. Il mourut en 1676, à 86 ans. Le cardinal-patron, son neveu, gouverna sous son pontificat; ce qui fit dire au peuple, « qu'il y » avait deux papes, l'un de fait, » et l'autre de nom. »

CLÉMENT XI (Jean-François Albani), né à Pesaro en 1649, créé cardinal en 1690, fut élu pape le 23 novembre 1700, après Innocent XII. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, et qu'après avoir consulté des hommes pieux et éclairés, pour savoir s'il se devait charger de ce fardeau. Le cardinal de Bouillon, depuis peu doyen du sacré collége, eut beaucoup de part à la nomination de Clément XI, dont l'esprit, la piété et la prudence s'étaient fait connaître sous les pontificats précédents. Il n'avait que 51 ans; l'Église avait besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie allait devenir le théâtre de la guerre : en effet, celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur Léopold I[er] l'obligea de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Clément, quoique naturellemeut porté pour la France, renonça à son alliance, et réforma les troupes qu'il avait armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du jansénisme. Il donna, en 1705, la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui soutenaient les cinq fameuses propositions, et qui prétendaient qu'on satisfaisait par le silence respectueux à la soumission due aux bulles apostoliques. En 1713, il publia la célèbre constitution *Unigenitus* contre cent et une propositions du nouveau Testament de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. L'abbé Renaudot, si on en croit Voltaire, rapportait qu'étant à Rome la première année du pontificat de Clément XI, un jour qu'il alla voir ce pape ami des savants, et qui l'était lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivit ensuite. *Voilà*, lui dit le pape, *un ouvrage excellent; nous n'avons personne à Rome qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrais attirer l'auteur auprès de moi*. Mais, outre que rien n'est plus suspect que ces sortes d'anecdotes dans la bouche de Voltaire, il ne faut pas regarder ces éloges, supposé

qu'ils soient réels, et les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, et en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y montrait de tous côtés; le mal, il fallait le chercher, mais il y était. Clément XI mourut le 19 mars 1721, dans sa 72e année, après un règne de plus de 20 ans. Ce pape était aussi pieux que savant; il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumetre à leur examen le Calendrier grégorien. On y reconnut quelques défauts; mais comme on ne pouvait les corriger que par des moyens très difficiles, on aima mieux le laisser tel qu'il était. Clément XI donna retraite au fils du prétendant d'Angleterre, qui a toujours joui des honneurs de la royauté dans cette capitale du monde chrétien. C'est encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtiments chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoya pour être distribuées pendant la peste de 1720. Clément XI écrivait bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape avait été publié en 1718, in-folio; les *Harangues consistoriales*, en 1722, in-fol. Le cardinal Albani, son neveu, recueillit tous ses ouvrages, et les fit imprimer à Rome en 2 vol. in-folio, 1729. Sa *Vie* est à la tête de ce recueil. Lafiteau et Reboulet l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne, 1752, 2 vol. in-12, et le second à Avignon, 1752, in-4°. Il n'y a pas de genre d'horreurs que les jansénistes n'aient répandu sur le compte de ce grand pontife; à l'imitation de tous les hérétiques, ils se sont élevés avec fureur contre celui qui a proscrit leurs erreurs. Sa constitution n'en est pas moins devenue une règle de foi dans toute l'étendue de l'Église, et une espèce de signal où l'on reconnaît ses véritables enfants: on peut dire qu'elle est comme l'*Omousios* et le *Théotocos* de ce siècle. *Voyez* ALEXANDRE VII.

CLÉMENT XII (Laurent Corsini), pape après Benoît XIII en 1730, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, était né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Il abolit une partie des impôts, et fit châtier ceux qui avaient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple, assemblé de toutes parts, avait crié à sa suite: *Vive le pape Clément XII! Justice des injustices du dernier ministère!* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avait pas 1500 écus en caisse. *Comment*, dit le pontife, *j'étais plus riche étant cardinal que depuis que je suis pape!* et cela était vrai. Après sa mort, le peuple romain lui érigea par reconnaissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

CLÉMENT XIII (Charles Rezzonico), d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord pronotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Riéti et de Fano, ensuite auditeur de la Rote pour la nation vénitienne. Clément XII, plein d'estime pour ses connaissances et ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siége de Padoue en

1743, et signala son épiscopat par une piété si tendre et une charité si généreuse, qu'après la mort de Benoît XIV, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera long-temps célèbre par l'expulsion des jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne et du royaume de Naples. Les efforts du pontife pour les soutenir, et la bulle *Apostolicum* qu'il donna en leur faveur, furent inutiles. Ayant voulu exercer en 1768, dans les états de Parme, une autorité qu'il croyait lui appartenir comme seigneur suzerain, il perdit le comtat d'Avignon et la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au saint-siége que sous son successeur. Clément XIII mourut au commencement de 1769, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Église. Un grand fonds de religion et de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets, et la vénération des ennemis même du saint-siége. « Les bons citoyens, dit le » comte d'Albon, ne peuvent, » sans une vive émotion, pro» noncer le nom de Clément XIII: » c'était vraiment le père du peu» ple; il n'avait rien de plus à » cœur que de le rendre heureux, » il y travaillait avec zèle. Le cha» grin qu'il ressentait le plus vi» vement, qui lui arracha même » souvent des larmes, était de » voir des infortunés dont il » ne pouvait soulager les maux.» M. de la Lande rapporte un trait qui prouve combien ce pontife était éloigné de faire entrer dans ses projets quelconques des motifs de vanité, ou le vain désir des applaudissements humains. « Le » pape, dit-il en parlant du des» séchement des marais Pontins, » le désirait personnellement: » lorsque je rendis compte à sa » sainteté de cette partie de mon » voyage, elle y prit un intérêt » marqué, et me demanda avec » empressement ce que je pen» sais de la possibilité et des » avantages de ce projet; je les » lui exposai en détail; mais ayant » pris la liberté d'ajouter que ce » serait une époque de gloire » pour son règne, le pontife re» ligieux interrompit ce discours » profane, et, joignant les mains » vers le ciel, il me dit, presque » les larmes aux yeux : Ce n'est » pas la gloire qui nous touche; » c'est le bien de nos peuples que » nous cherchons. » (*Voyage en Italie*, par M. de la Lande, seconde édit., Paris, 1786, tome 6, page 452.) Ceux qui lui ont fait un reproche de n'avoir pu être d'accord avec les puissances de la terre n'ont peut-être pas assez réfléchi sur les devoirs de sa place et l'esprit de la religion dont il était le pontife.

CLÉMENT XIV (Jean-Vincent-Antoine Ganganelli), naquit d'un médecin à Saint-Arcangelo, bourg près de Rimini, le 31 octobre 1705. Dès l'âge de 18 ans, il entra dans l'ordre des Mineurs conventuels; et après avoir professé la théologie en différentes villes d'Italie, il vint à l'âge de 35 ans enseigner cette science à Rome, au collége des Saints-Apôtres. La finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent aimer de Benoît XIV : sous le règne de ce pontife, il devint consulteur du saint-office, place importante à Rome. Clément XIII le décora de la pourpre en 1759. Ce pape étant mort en 1769, le conclave fut très orageux. Enfin le sacré collége,

décidé par le cardinal de Bernis, proclama le cardinal Ganganelli souverain pontife, le 19 mai 1769. Jamais pape n'avait été élu dans des temps plus difficiles. Un esprit de vertige répandu de toutes parts attaquait et le trône et l'autel. Clément XIV chercha d'abord à se concilier les souverains; il envoya un nonce à Lisbonne; il supprima la lecture de la bulle *In cœna Domini*, qui déplaisait aux princes (*voyez* BONIFACE VIII); il négocia avec l'Espagne et la France. Pressé de se décider sur le sort des jésuites, il demanda du temps pour examiner cette grande affaire. *Je suis*, écrivait-il, *le père des fidèles, et surtout des religieux. Je ne puis détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu et de la postérité.* Sollicité plus vivement que jamais, il donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteignit la compagnie de Jésus. Clément XIV ne survécut pas long-temps à cette suppression, il mourut le 22 septembre 1774. Sa maladie avait pris sa source dans des dartres rentrées, que l'art des médecins s'efforça vainement d'attirer au dehors. Le bruit de poison, que des gens de parti ont fait courir pour rendre odieuse la mémoire des jésuites, a été solennellement réfuté par les médecins du pape, en particulier par M. Salicetti, homme d'une probité égale à ses grandes connaissances médicinales; il l'était déjà par l'axiome de droit *Cui bono?* Clément XIV forma un *Muséum*, où il rassembla beaucoup de précieux restes de l'antiquité. Il fut sobre, désintéressé, et ne connut pas le népotisme. Sa succession ne passa pas 700,000 livres. On le pressait de faire un testament; il répondit que *les choses iraient à qui elles appartiendraient*. Le marquis de Caraccioli a donné sa *Vie*, Paris, 1775 et 1776, vol. in-12: ce n'est qu'une compilation des gazettes du temps, remplie de faussetés et de calomnies. Les *Lettres* publiées sous son nom, 1776 et 1777, 3 vol. in-12, sont entièrement de la façon de ce marquis. Le comte d'Albon, dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement*, etc., t. 2, p. 236, parle de ce pape dans les termes suivants: « Les esprits sont bien » partagés sur le compte de Clément XIV; et les portraits qu'en » ont tracés différentes mains se » ressemblent si peu, qu'il est » impossible d'y apercevoir la » physionomie et les traits d'une » même personne. Les uns en » parlent sur le ton de l'éloge le » plus outré; ils le vantent comme un homme rare, qui s'est » créé lui-même, et qui, dans » peu de temps, a eu le mérite » et la gloire de se rendre célèbre. Les autres, avec le mordant de la satire, assurent qu'on » le peint d'un seul trait, en disant qu'il n'a eu que le triste » et malheureux talent de se rendre fameux. Comment démêler » la vérité, et la tirer du milieu » des ombres épaisses dont on » affecte de l'envelopper? On » nous met en mains de gros volumes, pour étaler à nos yeux » les vastes connaissances du » pontife, l'étendue de son esprit, » la solidité de son jugement, » ses grandes vues, son habileté » dans le maniement des affaires. L'enthousiasme ne doit jamais tenir lieu de preuves: les » amis, les admirateurs du pape » Ganganelli, s'agitent, se tourmentent peut-être en vain,

» pour communiquer au public » les sentiments dont ils sont » échauffés. Une voie plus courte » et plus sûre se présente pour » résoudre le problème. Quel » bien ce pontife a-t-il fait? Voilà » quelle doit être son apologie, » sa conduite et ses œuvres. En » apprenant ce qu'il a fait, tout » le monde saura évidemment ce » qu'il fut. »

CLÉMENT VII, regardé comme antipape, prit le nom en 1378. *Voy.* GENÈVE (Robert de).

CLÉMENT VIII, antipape. *V.* MUGNOS (Gilles.)

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (Saint), philosophe platonicien, devenu chrétien, s'attacha à saint Panténus, qui gouvernait l'école d'Alexandrie, et qu'il compare à une abeille industrieuse, qui formait son miel des fleurs des apôtres et des prophètes. Clément fut mis après lui à la tête de cette école, l'an 190. Il eut un grand nombre de disciples, qu'on compta ensuite parmi les meilleurs maîtres : entre autres, Origène et Alexandre, évêque de Jérusalem. Il mourut vers l'an 217. Parmi ses ouvrages les plus célèbres, on cite, 1° son *Exhortation aux païens*, qui a pour objet de faire sentir l'absurdité de l'idolâtrie : et cette absurdité devient singulièrement frappante par le précis historique que donne l'auteur de la mythologie païenne. Saint Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs découvertes curieuses qu'il avait faites dans ses voyages, dont il se sert pour fortifier ses raisonnements, et qui attachent agréablement le lecteur. 2° Son *Pédagogue;* c'est, selon lui, un maître destiné à former un enfant dans la voie du ciel, et à le faire passer de l'état d'enfance à celui d'homme parfait; 3° ses *Stromates* ou *Tapisseries*, recueil de mélanges divisés en 8 livres, où il y a peu d'ordre. « On ne peut, » dit l'auteur lui-même, comparer cet ouvrage à un jardin, où » les arbres et les plantes sont » rangés avec symétrie; il res- » semble plutôt à un amas d'ar- » bres sauvages, venus d'eux- » mêmes, et qui sont épars çà et » là. » Il ajoute qu'il l'avait fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. On l'a accusé d'avoir trop suivi les principes des anciens philosophes, de ne s'être pas toujours exprimé avec assez d'exactitude. Mais on peut, en général, expliquer d'une manière favorable les endroits qui paraissent obscurs ou peu corrects. Si le style de cet ouvrage est un peu dur, on en est dédommagé par l'érudition qui y règne, et par l'abondance et la variété des matériaux qu'il renferme. 4° ses *Hypotyposes* ou *Instructions*, dans lesquelles il fait un peu trop d'usage du platonisme, surtout pour un docteur si voisin des apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas assez à éviter ce reproche : ses chefs, en inventant des systèmes fondés sur la métaphysique, parurent s'écarter de la simplicité de la foi. L'érudition de Clément était consommée dans le sacré et dans le profane. Il était beaucoup plus fort sur la morale que sur le dogme. Il écrit presque toujours sans ordre et sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue*, où il est plus fleuri. « Nous convenons, » dit un saint théologien, que ce » père est souvent obscur, qu'il » est difficile de prendre le vrai

» sens de ce qu'il dit ; mais les » philosophes qu'il copie ou qu'il » réfute n'étaient pas eux-mêmes fort clairs. Quiconque cependant se donnera la peine » de le lire, sera frappé de l'étendue de son érudition, des » grandes idées qu'il avait conçues de la miséricorde divine, » de l'efficacité de la rédemption, » de la sainteté à laquelle un » chrétien doit tendre. Il a jugé » les païens, qu'il connaissait très » bien, avec moins de sévérité » que n'ont fait plusieurs autres » pères; mais il n'a dissimulé ni » leurs erreurs, ni leurs vices. » La meilleure édition des ouvrages de saint Clément est celle d'Oxford, donnée par le docteur Potter en 1715, 2 vol. in-fol., qui a été réimprimée à Venise en 1758. On fait encore cas de celle de Paris, 1629 : celle-ci est peu commune. Une partie de ses ouvrages ont été traduits en français, Paris, 1696, in-8°. Benoît XIV, dans une Dissertation qui est à la tête du Martyrologe romain, lui conteste le titre de *saint;* mais il paraît qu'on doit le lui donner.

CLÉMENT (Jacques), dominicain, natif, selon quelques auteurs, du village de Sorbon, au diocèse de Reims, et, selon d'autres, de Sorbonne près de Sens, était âgé d'environ 22 ans, et venait d'être fait prêtre lorsqu'il prit la résolution d'assassiner Henri III. C'était un homme d'un esprit faible et d'une imagination déréglée. Il partit de Paris le dernier juillet 1589, avec plusieurs lettres de recommandation, et fut amené à Saint-Cloud par La Guesle, procureur-général. Celui-ci, soupçonnant un mauvais coup, et l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi, ayant son bréviaire ouvert à son côté, à la page où était cité le meurtre d'Holopherne par Judith. Le parricide, conduit le lendemain chez le roi, exécuta son projet abominable. Les seigneurs qui étaient près du monarque percèrent l'assassin de mille coups. Son corps fut ensuite traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux, et brûlé. Il est inutile et déraisonnable de détailler davantage les circonstances d'un fait odieux, dont le souvenir fait gémir également la religion et l'humanité. La division fatale qui déchirait le royaume, la haine réciproque des catholiques et des sectaires, ont dû naturellement produire des effets plus ou moins funestes sur les esprits divers, selon les différents degrés d'enthousiasme que les passions, l'esprit de secte, ou un zèle mal éclairé pour la religion, avaient fait naître ; mais quand ces dangereux paroxysmes ont fait place à la raison et à des situations plus calmes, il est prudent d'ensevelir, suivant l'avis d'un ancien, dans la nuit de l'oubli, tout le mal qu'ils ont fait.

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Secula : nos certe taceamus et obruta multa
Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.
STATIUS.

Les maximes de la philosophie moderne, en particulier celle de Raynal dans la révolution de l'Amérique, justifient ces sortes de forfaits, mais l'esprit du christianisme les dévoue à l'horreur. Les pères Frédéric Steill et Matthieu Dolmans, dominicains, ont publié des dissertations pour prouver que l'assassin de Henri n'était point Jacques Clément, mais un huguenot qui s'était revêtu de ses habits après l'avoir

tué. C'est à ceux qui ont lu ces dissertations à juger à quel point la vraisemblance y est portée.

CLÉMENT (Nicolas), né à Toul en 1647, se fixa à Paris, où il devint garde de la bibliothèque du roi, et y mourut en 1712. On a de lui; 1° *Défense de l'antiquité de la ville et siége épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8°. C'est une dissertation contre le système chronologique et historique des évêques de Toul, par l'abbé Riguet. 2° *Mémoires et négociations secrètes de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, in-fol., et en 4 vol. in-8°.; ce recueil de Clément a été publié par Jean Aymon. Il a beaucoup travaillé au catalogue de la bibliothèque du roi, et l'a enrichi de notes. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas Clément, aussi de Toul, qui a donné en latin les *Rois* et *Ducs d'Austrasie*, Cologne, 1593, in-8°; traduit en français par François Gribaudet, Epinal, 1617, in-8°.

CLÉMENT (Denis-Xavier), de l'académie de Nancy, doyen de l'église collégiale de Ligny, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, né à Dijon le 6 octobre 1706, mourut en 1771, avec une grande réputation de piété. Il se consacra de bonne heure à la chaire et à la direction, et il servit utilement l'Eglise dans ce double emploi. Il ramena, avec une charité douce et patiente, plusieurs incrédules et quelques libertins à la vérité et à la vertu. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1746, in-8°, 1770-71, 9 vol. in-12, y compris 3 vol. de *Panégyriques et Oraisons funèbres*. Il y règne l'éloquence simple et forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornements dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance du lait substantiel de l'Evangile. « Si » son élocution, dit un critique, » était moins inégale; si ses pen- » sées étaient plus justes et plus » profondes; si son coloris ré- » pondait toujours à la vivacité » de ses sentiments, on pourrait » le proposer aux orateurs chré- » tiens comme un modèle; mais » il n'a ni l'éloquence convain- » cante de Bourdaloue, ni l'élo- » quence persuasive de Massil- » lon, ni l'éloquence tendre et » onctueuse de Cheminais, ni » l'éloquence brillante et animée » du P. Neuville. Celle de l'abbé » Clément tient par intervalles » de chacun de ces prédicateurs, » sans atteindre à leur manière.» Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé Clément montre le même esprit que dans ses Sermons, avec un style plus froid et plus compassé. Les principaux sont : 1° *Avis à une personne engagée dans le monde*, in-8°; 2° *Méditation sur la Passion*, in-12; 3° *Instructions sur le sacrifice de la messe*; 4° *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*, in-18; 5° *Exercice de l'âme pour la Pénitence et l'Eucharistie*, in-12; 6° *Exercices spirituels de saint Ignace*, traduits en français, etc. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés.

CLÉMENT (Pierre), né à Genève en janvier 1707, demeura assez long-temps en Angleterre, où il publia, en 1751 et 1752, des feuilles périodiques, sous le titre de *Nouvelles littéraires de France*, qu'on recueillit en 1755 en 4 vol. in-8°, et qu'on réimprima à Lyon en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit d'un style léger

et saillant, assaisonné par le sel de la critique, et rempli de jugements impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, et que l'auteur affecte trop d'esprit et de gaieté. Il voulait paraître homme du monde et homme de plaisir, et il affiche trop souvent le ton de ces deux personnages. On a encore de lui trois pièces de théâtre : 1° *Les Francs-Maçons trahis*, hyperdrame en un acte et en prose, Londres, 1740, in-8°; 2° une *Mérope*; 3° *Le marchand de Londres*, tragédie traduite de l'anglais : cette dernière pièce est la seule dont on se souvienne. Cet auteur avait beaucoup de goût pour la satire, et il ne manquait pas de talent dans ce genre dangereux. Son extrême vivacité altéra ses organes, son esprit s'aliéna, et il mourut à Charenton en 1767. Depuis sa mort il a paru sous son nom des *Poésies* posthumes où il y a de la verve.

† CLÉMENT (Dom François), né à Berge près de Dijon en 1714, entra dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, et prononça ses vœux dans l'abbaye de Vendôme, le 31 mai 1731. Il avait fait ses études sous les jésuites de Dijon. Appelé par les supérieurs dans la maison des Blancs-Manteaux de Paris, il y fut chargé de travailler à la continuation de l'*Histoire littéraire de France*. Il en acheva le onzième volume, rédigea en entier le douzième. Il avait préparé en grande partie les matériaux qui devaient composer le treizième volume, lorsque sa congrégation le chargea de continuer le *Recueil des historiens de France*, que Dom Poiret avait abandonné. Dom Brial l'aida dans ce travail, et il en publia les douzième et treizième volumes. Par les recherches qu'il avait été obligé de faire pour la publication de ses ouvrages, Dom Clément se trouvait familiarisé avec la science des temps. Il entreprit alors une nouvelle *édition* de l'Art de vérifier les dates, à laquelle il travailla sans relâche pendant 13 ans. Elle parut en 1783, 1784 et 1787, en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est infiniment supérieur à ceux que Dantine et Clémencet avaient composé sur la même matière, ou plutôt on ne peut établir aucune comparaison ; c'est le plus beau monument d'érudition du XVIIIe siècle ; et pour peu qu'on y jette les yeux, l'imagination s'effraie de l'idée du temps et des travaux nécessaires pour faire un tout de tant de matériaux épars et souvent incohérents. Malheureusement les préjugés de l'école de Port-Royal se retrouvent à chaque pas dans ce savant ouvrage. Il doit être lu avec précaution et avec défiance, surtout pour ce qui a rapport aux troubles du jansénisme. (*Voyez* sur cet ouvrage les Mélanges d'histoire, t. 1er, p. 406.) La révolution vint bientôt troubler la paix dont jouissait ce savant dans sa retraite chérie. Mais, malgré les orages de cette malheureuse époque, il continua ses recherches avec ardeur. Il se proposait de donner l'*Art de vérifier les dates avant Jésus-Christ*; ce travail pénible était déjà avancé, mais la mort l'empêcha de le terminer. Il fut frappé d'apoplexie, et expira le 29 mars 1793. Ce travail précieux et ses autres manuscrits sont restés partie entre les mains de D. Brial, et partie entre celles de M. Du-

boy Laverne, son petit-neveu, préposé à l'imprimerie royale. M. de Saint-Allais a acquis le manuscrit concernant l'*Art de vérifier les dates*; il a donné une quatrième édition de cet ouvrage en plusieurs volumes in-8°, qui n'a pas répondu à l'attente du public. Dom Clément a laissé plusieurs autres ouvrages : 1° une *édition* des Nouveaux éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains, par dom Poncet, 1760, in-8. Une partie du neuvième chapitre sur la *Chronologie samaritaine*; tout le douzième sur les *Versions samaritaines et la langue des Samaritains* sont de dom Clément, ainsi que la préface. 2° *Catalogus manuscriptorum codicum collegii Claromontani, quem excipit Catalogus manuscriptorum domus professæ parisiensis, uterque digestus et notis ornatus*, 1764, in-8°. 3° Il avait lu à l'académie des inscriptions, dont il était membre, un *Mémoire sur l'époque de la mort du roi Robert, et la première année de Philippe Ier son fils*. Ce Discours fut inséré dans le recueil de cette société savante.

† CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), évêque constitutionnel de Versailles, né à Creteil en 1717, d'une famille de robe, se destina à l'état ecclésiastique. Mais, dévoué aux opinions de Port-royal, il refusa de signer le formulaire, et ne put recevoir à Paris les ordres sacrés; il se retira à Auxerre auprès de M. Caylus, qui lui conféra la prêtrise et le nomma trésorier de son église; en 1755, il fut nommé par le clergé du diocèse député à l'assemblée provinciale de Sens. Il avait toute la confiance de M. Caylus; mais il perdit son crédit sous le successeur de cet évêque, M. Condorcet, opposé au jansénisme. L'abbé Clément fit en 1752 un voyage à Rome pour faire élire, dit-on, un pape favorable à ses opinions. Il alla ensuite en Espagne où il se lia avec les ennemis des jésuites, et assista aux assemblées des jansénistes en Hollande. Il s'était démis en 1786 de la trésorerie d'Auxerre. A l'époque de la révolution, il s'attacha au parti constitutionnel, prit part aux assemblées que tinrent, sous le nom de synodes, ceux de ce parti, et fut nommé par eux en 1797 à l'évêché de Versailles. Il renonça à ce titre lors du concordat. Il a laissé plusieurs ouvrages composés en faveur des opinions qu'il avait embrassées, parmi lesquels on distingue: 1° *L'Épiscopat de France*, 1803; 2° *Lettre apologétique de l'Église de France, adressée au pape Pie VII*, Londres, 1803, in-4°, brochure de 32 pages; 3° *Journal*, *Correspondance*, et *Voyage en Italie et en Espagne dans les années* 1758 et 1768, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. Il écrivit aussi contre le Rituel de M. de Juigné. L'abbé Clément mourut le 13 mars 1804. On a publié en 1812, in-8°, des Mémoires secrets sur la Vie de M. Clément, évêque de Versailles, pour servir d'éclaircissements à l'Histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle. Ces Mémoires sont de peu d'intérêt.

† CLÉMENT DE BOISSY (Athanase-Alexandre), frère aîné du précédent, né à Creteil, le 16 septembre 1716, fut conseiller à la chambre des comptes, et travailla, pendant la plus grande partie de sa vie, à faire des recherches sur la jurisprudence et les priviléges de la

compagnie. Ce *Recueil*, en quatre-vingts cartons in-fol, est à la Bibliothèque royale. La table des pièces dont il est composé a été imprimée, en 1787, in-4°. On a de lui les ouvrages suivants: 1° *L'Enfant grammairien*, Blois, 1775, in-12; réimprimé sous le titre de *Grammaire latine*, Paris, 1777, in-12; 2° *L'art des langues*, Paris, 1777, in-12; 3° *Abrégé et concorde des livres de la sagesse*, Paris, 1767, in-12; 4° *L'Auteur de la nature*, Paris, 1785, 3 vol. in-12; 5° *De la grâce de Dieu, et de la prédestination*, Paris, 1787; 6° *Traité de la prière*, 1788, in-12; 7° *Jésus-Christ, notre amour*, 1788, in-12; 8° *Manuel des saintes écritures*, 1789, 3 vol. in-12; 9° *Le mépris des choses humaines*, 1791, in-12; 10° une *Traduction* de l'Imitation de Jésus-Christ. Enfin on lui attribue plusieurs brochures de circonstance, telles que *Le Maire du palais*, 1771, in-12; *De l'élection des évêques et des curés*, 1791, in-8°, etc. Clément avait composé pour ses enfants la plupart de ces ouvrages, fruits de ses lectures de piété. Il mourut le 22 août 1793.

† CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon, le 25 décembre 1742, fut alors destiné au barreau, mais il montra tant d'aversion pour cette carrière, que ses parents lui permirent de se livrer tout entier à l'étude des belles-lettres. Il obtint encore très jeune une chaire au collége de Dijon, qu'il quitta bientôt par suite d'un démêlé avec ses chefs, à qui il écrivit même une lettre aussi vive qu'imprudente; car ces messieurs se trouvant offensés, provoquèrent contre lui un arrêt du parlement; mais Clément avait su le prévoir, et il était déjà en sûreté à Paris. Ce littérateur avait un caractère franc, mais brusque, avec un goût sévère et un penchant à la critique; il ne pardonnait jamais, en matière de littérature, les fautes de ses ennemis ou de ses amis, quelle que fût leur réputation littéraire. Clément avait été d'abord grand admirateur de Voltaire, et, quoique depuis son admiration se fût bien ralentie, il n'aurait pas pensé à diriger contre lui sa critique sans une circonstance particulière. Saint-Lambert avait proclamé le vieillard de Ferney

Vainqueur des deux rivaux qui couronnent la scène.

Clément vit dans ce vers un outrage fait à la mémoire de Racine et de Corneille. Il réclama contre la sentence de l'auteur des Saisons; et de la critique d'un seul vers naquit une dispute aussi longue qu'opiniâtre. Voltaire s'en vengea à sa manière, il l'accabla d'un torrent d'injures, et lui donna le nom d'*Inclément*, que tout le monde a retenu. Saint-Lambert fut encore moins indulgent, car il parvint à faire renfermer au Fort-l'Evêque celui qui avait osé critiquer son poème. J.-J. Rousseau, indigné d'une tyrannie qui mettait aux fers un écrivain dont le seul crime était d'avoir trouvé des vers mauvais, et d'avoir osé le dire, employa son crédit en sa faveur, et le fit sortir trois jours après. Clément obtint même la permission de publier la *Critique* contre le poème des Saisons. Cet aventure ne l'empêcha pas d'écrire avec la même ardeur; il eut dans l suite de vifs démêlés avec

Harpe; mais ils se réconcilièrent après la révolution, et devinrent amis. Clément avait commencé la célébrité de Lebrun, en faisant connaître le mérite de quelques-unes de ses poésies; mais il cessa de le voir dès que ce poète fût devenu le Pindare de la révolution, et fit même contre lui une épigramme qui éteignit tout-à-fait leur amitié. Incapable d'intrigue et sans ambition, Clément trouva son bonheur dans la retraite et les entretiens de l'amitié, et ne se laissa pas aller, comme plusieurs de ses confrères, au délire des opinions politiques. Il mourut à Paris, le 3 février 1812. Clément a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Georgiques de Virgile, et les poèmes des Saisons; de la Déclamation et de la Peinture*, Genève, 1771, 1 vol. in-8°. Clément est accusé, avec raison, d'avoir critiqué trop sévèrement les Géorgiques de Delille, d'avoir appuyé sur des défauts trop légers, en négligeant d'analyser les grandes beautés; cet ouvrage triompha de sa censure : mais les Saisons n'ont pas eu tout-à-fait le même avantage. 2° *Nouvelles observations critiques sur différents sujets de littérature*, Paris, 1772, 1 vol. in-8° : Clément fait preuve dans cet ouvrage d'un goût exquis. 3° *Première lettre à M. de Voltaire*, suivie de huit autres, dont la dernière parut en 1776; 4° *Médée*, tragédie en trois actes, Paris, 1779. Malgré plusieurs beaux morceaux, elle n'eut point de succès. 5° *De la tragédie, pour servir de suite aux lettres de M. de Voltaire*, Paris, 1784, 2 parties in-8°; 6° *Essai sur la manière de traduire les poètes en vers*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage et le précédent sont regardés comme les meilleures productions de Clément. 7° *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, 1785, 2 vol. in-12; 8° *Satires*, 1786, 1 vol.; 9° *Traduction* de plusieurs harangues de Cicéron, 1786, 1787, 8 vol. in-12; les premiers volumes sont traduits par Desmeuniers; 10° *Petit Dictionnaire de la cour et de la ville*, Paris, 1788, 1 vol. in-12, très rare; 11° *Révolution des Welches prédite dans les temps anciens* : c'est un rapprochement très ingénieux de plusieurs passages de l'Écriture, applicables à la révolution française; 12° *Jérusalem délivrée*, poème imité du Tasse, 1800, 1 vol. in-8°. Ce poème, malgré d'assez beaux vers, est tombé dans l'oubli. 13° *Les Amours de Leucippe et de Clitophon*, nouvellement traduit du grec d'Achilles Tatius, évêque d'Alexandrie, Paris, 1800, 1 vol. in-12. Il travailla en outre à la rédaction de plusieurs journaux, tels que le *Journal de Monsieur*, le *Journal littéraire*, le *Journal français*. Clément avait un goût sain, un aperçu juste; mais on lui reproche d'avoir manqué de grâce dans ses écrits, et d'avoir jugé ceux des autres avec trop de sévérité.

CLÉNARD, ou KLEINARTS (Nicolas), né à Diest dans le Brabant, le 5 décembre 1495, professeur des langues grecque et hébraïque à Louvain, voyagea en France, en Espagne et en Portugal, pour se familiariser avec les langues vivantes. Vers l'an 1540, il passa en Afrique

pour apprendre l'arabe ; étant entré dans Fez, il salua le roi en langue arabe, et lui dit qu'il venait pour faire emplette de livres arabes, pour en enrichir les bibliothèques d'Europe : il s'y appliqua à traduire la Bible en langue arabe : son travail ne se borna pas là. Il tâcha d'éclairer ces peuples qui suivent la religion de Mahomet des lumières de la foi, ce qui lui attira des persécutions de la part du roi de Tanger; il fut dépouillé des livres arabes qu'il avait amassés à grands frais, et lui-même ne trouva son salut que dans la fuite. Il mourut à Grenade l'an 1542, âgé de 47 ans. On a de lui : 1° des *Lettres latines sur ses voyages*, curieuses et rares, et dont la meilleure édition est celle de 1606, in-8°, avec quelques additions. [Le latin n'en est pas très correct, mais les qualités de l'esprit et du cœur de celui qui les écrivait y brillent à chaque page : doué de beaucoup de sensibilité et de gaieté, Clénard assaisonne ses lettres, ou de ces effusions de sentiment qui captivent l'intérêt, ou de ces saillies heureuses, de ces rapprochements ingénieux qui ôtent aux discussions littéraires leur sécheresse et leur monotonie.] 2° Une *Grammaire grecque*, qui eut beaucoup de cours, et qui est encore estimée des savants : elle a été d'un grand secours à messieurs de Port-Royal, pour rédiger leur *Méthode grecque*. Vossius en publia une édition à Amsterdam, 1650, in-8° 3° Des *Fables hébraïques*, moins estimées.

CLÉOBIS et BITON étaient deux frères qui se rendirent célèbres par leur tendresse envers leur mère, prêtresse de Junon. Comme un sacrifice qu'elle devait faire exigeait qu'elle fût menée au temple sur un char, ils suppléèrent au défaut des bœufs, qu'on ne put avoir dans le moment, et s'étant eux-mêmes attachés au char, ils la traînèrent au temple. Leur mère, touchée de cette marque de tendresse pour elle, pria Junon de leur accorder le plus grand bien que les hommes pussent recevoir des dieux. Ces jeunes gens, après avoir soupé comme de coutume avec leur mère, allèrent se coucher; et le lendemain ils furent trouvés morts dans leur lit.

CLÉOBULE, fils d'Évagoras, l'un des sept sages de la Grèce, et descendant d'Hercule, fit un voyage en Egypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il était contemporain et ami de Solon. On ne le connaît guère que par ses maximes, qui la plupart sont très communes. Il recommandait de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction, d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, et ses ennemis pour en faire des amis; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petitesse, et l'autre une indiscrétion ; d'examiner avant de sortir de sa maison ce qu'on va faire, et à son retour ce qu'on a fait; de ne souhaiter ni de commander ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion, et le commandement en tyrannie. Il mourut vers l'an 560 avant J.-C., dans sa 70e année. Il avait succédé à son père sur le trône de Rhodes. — Il y a eu un autre Cléobule, hérétique du 1er siècle, et contemporain de Simon le magicien, mais ses erreurs ont

eu peu de partisans, et sa secte a peu duré.

CLÉOBULINE, fille du précédent, se rendit également célèbre par sa beauté et par son esprit. Les Egyptiens admirèrent ses énigmes. Il faut croire que les historiens ont fait parvenir à la postérité les plus mauvaises; car nous n'en avons aucune qui mérite d'être dans les derniers de nos journaux.

CLÉOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone, l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par Epaminondas, général thébain, l'an 371 avant J.-C.; le second, gendre de Léonidas, et qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-père. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, poursuivit le traître qui l'avait dépouillé de son royaume, et le condamna à la mort. Chilonis, épouse de Cléombrote, avait quitté son mari pour suivre son père dans sa retraite. Cette femme, fille et épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de Léonidas, qui change la peine de mort en un exil, et presse sa fille de rester à sa cour. Chilonis aima mieux suivre son mari. — On connaît un troisième Cléombrote, philosophe, natif d'Ambrané, qui, dans l'impatience de jouir des biens de l'autre vie, se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon, sur l'immortalité de l'âme; fruit ordinaire des spéculations philosophiques, même les plus sensées, quand elles sont destituées de la sanction et des lumières de la religion.

CLÉOMÈDES, fameux athlète, était si fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avait gagnée à la lutte sur Iccus, habitant d'Epidaure, l'an 492 avant J.-C., il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut 60 enfants écrasés. Il se sauva dans un sépulcre, et selon Plutarque, dans un coffre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il était le dernier des héros. Plaisant héros, qui croit signaler sa vengeance en exterminant tant d'innocents! Du reste, on croit apercevoir ici quelques traits défigurés de l'histoire de Samson.

CLÉOMÈNE Ier, roi de Lacédémone, successeur d'Anaxandride son père, l'an 519 avant J.-C., vainquit les Argiens, et délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides. Les premiers s'étaient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. Cléomène, à la tête des Lacédémoniens et de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée; mais il la souilla par une cruauté atroce. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine. Cléomène y fit mettre le feu malgré la prière des vaincus, qui furent bientôt consumés par les flammes. Il tourna ensuite ses armes contre les Egynètes, et ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours, et, dans un accès de frénésie, il se perça de son épée l'an 489 avant J.-C.

CLÉOMÈNE III, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J.-C., à l'âge de 17 ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux épho-

res, magistrats puissants dans Lacédémone, qui faisaient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui facilitèrent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit assassiner les éphores, qu'il remplaça par des magistrats appelés *patronomes*, et afficher le nom de plus de 80 citoyens, condamnés au bannissement. Le peuple, effrayé par ce coup d'éclat, reçut toutes les lois qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de Lycurgue, envahit la propriété des citoyens, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes, et s'attacha par ce moyen les dissipateurs et les libertins. Son autorité affermie, Cléomène parcourut, les armes à la main, l'Arcadie et l'Elide, reprit quelques villes sur les Achéens, et les défit en bataille rangée. Aratus, chef des vaincus, implora le secours d'Antigone, roi de Macédoine, contre le vainqueur. L'armée de celui-ci fut taillée en pièces à la bataille de Selasie; Cléomène, après cette défaite, retiré en Égypte, y mourut d'une manière tragique. Ayant été bien accueilli de Ptolémée Evergète, qui en était roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur, qui le fit mettre en prison. Cléomène brisa ses fers, excita une sédition, et finit par se donner la mort l'an 221 avant l'ère chrétienne. [La vie de Cléomène a été écrite par Plutarque, qu'il faut comparer avec Polybe pour le rectifier.]

CLÉOMÈNE, sculpteur athénien, fils d'Apollodore, avait fait les statues des *neuf Muses*, dans le costume des femmes de Thespis. On lui attribue aussi la fameuse statue de *Vénus de Médicis*; on lit sur la base de cette statue qu'elle a été faite par ce sculpteur; mais on doute de l'authenticité de cette inscription, qui se trouve sur un morceau rapporté.

CLÉONICE, jeune fille de qualité, que Pausanias fit enlever à Bysance pour en faire sa maîtresse. Arrivée dans la maison de ce général, Cléonice, timide encore et pleine de la pudeur de son âge, pria ses gens, avant que d'entrer dans la chambre de son ravisseur, qu'on éteignît toutes les lampes; mais comme elle s'approchait du lit, elle en renversa une. Pausanias, déjà endormi, s'éveillant au bruit, prend son poignard, et croyant courir sur un ennemi, frappe cette fille, qui mourut du coup qu'elle reçut. Cet accident acheva de révolter tous les alliés contre lui.

CLÉONYME, fils de Cléomène II, roi de Sparte, mécontent de sa patrie, qui l'avait privé de la couronne pour la donner à Aréus son neveu, sollicita le secours du célèbre Pyrrhus, roi d'Épire, contre Lacédémone. Pyrrhus l'assiégea, et fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte, qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchemens, contribua beaucoup à la levée du siége, l'an 273 avant J.-C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, femme de trois rois de Syrie, et mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Bala, ensuite Démétrius. Ce dernier prince lui ayant fait infidélité pour Rodogune, elle offrit sa main et sa couronne à Antiochus son frère. Séleucus, fils aîné de Démétrius, voulut monter sur le trône de son père. Il se fit un parti, et trouva dans Cléopâtre une mère cruelle et une ennemie irrécon-

ciliable. Cette femme ambitieuse, qui avait causé la mort du père, en lui refusant un asile à Ptolémaïs, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle; Cléopâtre l'appaisa, en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffrait impatiemment de partager avec sa mère la souveraine autorité. Cléopâtre, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer une coupe empoisonnée, qu'elle lui présenta au retour de quelque exercice. Son fils, soupçonnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avait apprêté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition et de cruauté, l'an 120 avant J.-C. C'est cette Cléopâtre qui joue un rôle dans la *Rodogune* du grand Corneille.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée Epiphanes, veuve et sœur de Ptolémée-Philométor, voulut assurer la couronne à son fils après la mort du père; mais Ptolémée-Physcon, roi de la Cyrénaïque, traversa ses projets. Un ambassadeur romain les accommoda, en les faisant convenir qu'il épouserait Cléopâtre; que le fils de la reine serait déclaré héritier du trône, mais que Physcon en jouirait durant sa vie. *Voyez* PTOLÉMÉE-PHYSCON.

CLÉOPATRE, fille de la précédente et de Ptolémée-Philométor, donna la main à son oncle Ptolémée-Physcon. Ce prince, qui avait répudié la mère pour épouser la fille, mourut bientôt après, et laissa à cette dernière la royauté d'Égypte et deux enfants, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudrait. Cléopâtre plaça sur le trône Alexandre son second fils, au préjudice de Lathyrus son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mère, à qui les plus grands crimes ne coûtaient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tînt seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. Cléopâtre ne pouvant plus supporter de partager l'autorité royale, résolut de lui donner la mort. Alexandre, informé de son dessein, prévint sa mère en la faisant mourir l'an 89 avant J.-C. Cette princesse ambitieuse et dénaturée avait tout sacrifié au désir effréné de régner. Elle fut punie de ses crimes par un autre crime qui égalait les siens.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fille de Ptolémée-Aulète. Son père, en mourant, laissa la couronne aux aînés des deux sexes, l'an 51 avant J.-C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. Ptolémée-Denys, frère de Cléopâtre, voulant régner seul, répudia et exila sa sœur, et fit casser le testament de son père par Pompée, qui lui adjugea le trône d'Egypte. Ce général ayant été vaincu par César, vers ce temps à la bataille de Pharsale, s'enfuit en Égypte, et y fut massacré par ordre de Ptolémée. César, qui le poursuivait, y arriva bientôt, et ce fut en cette conjoncture que Cléopâtre demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avait tout ce qu'il fallait pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros: c'était la plus belle femme de son temps, et la plus ingénieuse; elle parlait toutes les langues dont la connaissance

pouvait lui être utile, et n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse, voulant solliciter elle-même César, arriva de nuit au pied du château d'Alexandrie. Il fallait tromper la garde égyptienne : son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, et la porta ainsi sur ses épaules au palais de César qui la vit, et sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouvernerait l'Égypte, conjointement avec son frère. Son juge était déjà son amant. Il en eut un fils nommé Césarion, et promit de la mener avec lui à Rome, et de l'épouser. Il comptait faire passer dans l'assemblée du peuple une loi par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairait. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolémée s'étant noyé dans le Nil, en fuyant la poursuite de César qu'il avait été attaquer dans son palais, celui-ci assura la couronne à Cléopâtre, et à son autre frère, âgé pour lors de onze ans: mais cette princesse ambitieuse ne partagea pas long-temps le trône avec lui: elle le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa 15e année. Après la mort de César, elle se déclara pour les triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contre elle. Cléopâtre résolut dès lors d'enchaîner Antoine comme elle avait enchaîné César. Elle fit son voyage sur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie, couleur de pourpre, mêlées d'or, des rames d'argent qui ne se mouvaient qu'au son d'une infinité d'instruments de musique. Cléopâtre, habillée en Vénus sortant de la mer, paraissait sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentaient les Nymphes et les Grâces. La poupe et la proue étaient couvertes des plus beaux enfants déguisés en Amours. Il n'en fallait pas tant pour séduire Antoine. La reine d'Égypte s'empara tellement de son esprit, qu'il fit mourir à sa prière la princesse Arsinoé sa sœur, réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à Tarse se passa en fêtes et en banquets. Ces fêtes se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas que Cléopâtre, détachant de son oreille une perle inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, et l'avala aussitôt, pour dévorer en un moment autant de richesses qu'Antoine en avait employé pour satisfaire à leur luxe et à leurs débauches. Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes somptueuses. Cléopâtre, durant l'absence de son amant, rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de deux cent mille volumes. Ce n'est pas, à beaucoup près, le premier exemple d'homme ou de femme qui, dans le sein du vice et du crime, ont affiché l'amour des sciences. Antoine de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, et fit proclamer Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre et de Célésyrie. Octave ne tarda pas à déclarer la guerre aux

deux amans. Elle finit par la bataille d'Actium, dans laquelle Cléopâtre effrayée prit la fuite, et fut suivie par Antoine. Cette princesse, craignant de perdre sa couronne, trahit son amant, et ne désespéra point de faire la conquête d'Octave. L'essai qu'elle fit de ses charmes fut inutile. Alors, pour éviter la honte d'être menée en triomphe à Rome, elle se fit piquer le sein par un aspic, et mourut l'an 30 avant J.-C., à 39 ans. Ce récit, qui est exact, suffit pour convaincre d'adulation et d'infidélité historique le poète Horace, qui, dans l'ode *Nunc est bibendum*, etc., parle de cette empoisonnement comme d'un héroïsme. C'est bien dommage qu'une aussi belle pièce ait été consacrée à célébrer le mensonge. «Si » cette princesse, dit un histo- » rien, eût possédé les qualités » du cœur comme elle possédait » celles de l'esprit, c'eût été une » reine accomplie ;... mais les » qualités du cœur lui man- » quaient. Cette partie essen- » tielle, par laquelle l'homme » est tout ce qu'il est, ne faisait » pas son beau côté; et pour par- » ler vrai, elle avait naturelle- » ment le cœur gâté et corrompu. » Par goût et par caractère, elle » était débauchée et libertine... » Sa passion favorite était l'am- » bition ; et par une suite néces- » saire de cette première pas- » sion, elle était cruelle, d'une » dissimulation profonde, et » d'une noire perfidie. L'empire » du monde entier aurait à peine » rempli et satisfait ses désirs » ambitieux. Ce fut moins la pas- » sion de l'amour que l'espé- » rance de devenir la reine de » Rome, qui la fit maîtresse du » dictateur Jules-César, et dans » la suite la femme d'Antoine. » Peu scrupuleuse sur le choix » des moyens pour arriver où » son ambition la portait, nul » crime ne lui coûtait. Elle sa- » crifia à cette passion ses deux » frères et sa sœur, qu'elle fit » périr par le fer ou par le poi- » son. Antoine fut la dernière » victime de sa passion, et enfin » elle-même. » On a donné sous son nom deux ouvrages que personne n'a cru être d'elle, mais que sa coquetterie a fait imaginer à un plaisant de lui supposer : 1° *De medicamine faciei, epistolœ eroticœ*, dans le *Petrone variorum* ; 2° *De morbis mulierum*, dans *Gynœciorum libri ab Is. Spacchio collecti*, Strasbourg, 1597, in-fol. Une *Vie* de Cléopâtre, écrite en italien par le comte Landi (1551-1788), a été traduite en français par B. Barrère, Paris 1808, in-18. Calprenède en a faite une en français. [On connaît plusieurs tragédies dont le sujet est *Cléopâtre*. La plus ancienne est celle de Shakespear et de Jodelle : celle-ci parut en 1552. Marmontel en donna une en 1750, et Linguet *une autre*, en 1775.]

CLÉOPHAS, l'un des deux disciples qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent J.-C. le jour de sa résurrection, et l'entretinrent, sans le connaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion. Rien de plus touchant, de plus convaincant que la naïve et inimitable simplicité avec laquelle cette conversation est rapportée au chap. 24 de saint Luc.

CLÉOSTRATE, astronome grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J.-C., découvrit le premier les signes du zodiaque, et réforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT. *Voyez*. CLÉREMBAULT.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749, plut à Louis XIV par ses cantates. Ce prince le nomma surintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon. Il était déjà organiste de Saint-Cyr. On a de lui cinq livres de *Cantates*, 5 vol in-fol., 1703, 1710, parmi lesquels celle d'Orphée est regardée comme son chef-d'œuvre. On lui doit plusieurs *Motets*, et des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Clérambault unit à la qualité d'habile musicien celle de bon père, de bon mari, de bon ami; et les caprices, ordinaires à quelques artistes, ne ternirent jamais ses talents.

CLERC (Jean Le), dit *Bussy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise, pendant les troubles de la ligue. Il avait été d'abord tireur d'armes. Devenu un des chefs de la faction des Seize, il entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de cinquante satellites, et osa présenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les échevins et les bourgeois de Paris, pour la défense de la religion catholique contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille, en 1569, l'épée à la main, tous ceux qui étaient opposés à son parti. Le premier président, Achille de Harlai, et environ soixante autres membres de ce corps, suivirent cet insolent, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain et à l'eau pour obliger ces magistrats à se racheter de ses mains; c'est ce qui lui mérita le titre de *grand-pénitencier du parlement*. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des Seize en 1591, Le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole: il se réfugia à Bruxelles, où il vivait encore en 1634, parlant peu, mais magnifiquement, des grands projets qu'il avait manqués.

CLERC (Antoine Le), sieur de la Forest, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, naquit à Auxerre le 23 septembre 1563 d'une famille qui prouvait sa descendance en ligne directe de Jean Le Clerc, chancelier de France en 1420. Il combattit d'abord pour les calvinistes, et embrassa ensuite la religion catholique, à laquelle il consacra ses talents. Saint-François de Sales, saint Vincent de Paule, le cardinal du Perron, les personnes les plus vertueuses et les plus éclairées de son siècle, furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, en 1628, à 65 ans. On a écrit sa vie sous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal d'Estampes voulait le faire béatifier; mais la mort de cette éminence dérangea son projet. On a de Le Clerc quelques *ouvrages* de piété, de droit et d'érudition.

CLERC (Michel Le), natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des 40 de l'académie française, mourut en 1691. Il est principalement connu par une *Traduction* des cinq premiers chants de la Jérusalem délivrée du Tasse, qu'il a rendus presque vers pour vers, et

dans un style fort au-dessous du médiocre. Il avait entrepris un ouvrage en prose, qui devait avoir pour titre : *Conformités des poètes grecs, latins, italiens et français*. Son dessein était de montrer que la plupart des poètes ne font que se copier mutuellement, et qu'ils doivent presque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie*, d'*Iphigénie*, d'*Oreste*, et l'opéra d'*Oronthée*, joué en 1688. C'est cet auteur que Racine honora de l'épigramme : *Entre Le Clerc et son ami Coras*, etc.

CLERC (Sébastien Le), dessinateur et graveur, naquit à Metz le 26 septembre 1637, d'un orfévre, dessinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il maniait le burin. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, et fit, dans toute ces sciences, des progrès aussi rapides que dans le dessin et la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur géographe; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert, et le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier romain. Le Clerc joignait à un mérite supérieur, et au goût de tous les arts, un caractère doux et insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitait également bien tous les sujets : le paysage, l'architecture, les ornemeuts. On y aperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée, un dessin très correct, une fécondité admirable, des expressions nobles et élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 3000, auraient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont : un *Traité de géométrie théorique et pratique*, réimprimé en 1745, in-8°, avec la Vie de l'auteur; 2° un *Traité d'architecture*, 2 vol. in-4°; 3° un *Discours sur le point de vue*, matière que l'auteur avait approfondie. Après Callot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. (*Voy.* le Catalogue raisonné de l'OEuvre de Sébastien Le Clerc, avec sa Vie, par Jombert, Paris, 1775, 8 vol. in-8°; ouvrage curieux et intéressant.) — Il ne faut point le confondre avec Sébastien Le Clerc, peintre, mort à Paris en 1763.

CLERC (David Le), ministre et professeur en hébreu à Genève, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Quæstiones sacræ* ont été publiées avec les ouvrages d'Étienne Le Clerc, son frère, en 1685 et 1687, 2 vol. in-8°, par Jean Le Clerc son neveu, professeur à Amsterdam, dont nous allons parler.

CLERC (Daniel Le), médecin de Genève, et conseiller d'état de sa patrie, né en 1652, mort en 1728, à 76 ans, fut aimé et estimé de ses concitoyens par sa bonté, sa candeur, et la facilité de son caractère. Il était naturellement gai, mais d'une gaieté froide, qui par cela même était plus piquante, Il s'acquit une réputation assez étendue parmi ceux de son art : 1° par l'*Histoire de la médecine*, poussée jusqu'au temps de Gallien inclu-

sivement, Amsterdam, 1729, in-4°. Ce livre, plein de recherches savantes, est écrit avec netteté, et l'auteur y fait bien connaître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leur pratique, leurs remèdes. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage que Voltaire, qui lisait rarement les auteurs originaux, surtout les Grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre et sur les Égyptiens; 2° *Historia naturalis latorum lumbricorum*, Genève, 1715, in-4°. Ce traité des vers plats est très estimé. Il a aussi publié, avec Manget, la *Bibliothèque anatomique*.

CLERC (Jean Le), frère du précédent, neveu de David, naquit à Genève en 1657, avec la mémoire la plus heureuse, et des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre et la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues et la philosophie. En 1728, il perdit tout à coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire et son esprit s'affaiblirent, et il ne resta du savant Le Clerc qu'un automate languissant. Il parlait, il semblait même, à son air composé, qu'il pensait encore; mais toutes ses idées étaient sans ordre et sans suite. Il s'amusait dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnait ensuite ses brouillons à son copiste, pour les porter à l'imprimeur, qui les mettait au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de Grégoire Leti, au milieu de ces accidents en 1734. Il la suivit en 1736, sur la fin de sa 79e année. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matières; mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les composait, et de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avait presque toujours cinq ou six ouvrages sur le métier, et il y travaillait ordinairement à mesure que l'imprimeur manquait de copie. Soixante ans d'étude n'avaient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de Socin, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'ancien et le nouveau Testament, par des voies naturelles; pour détourner les prophéties qui regardent le Messie, et corrompre les passages qui prouvent la Trinité, et la divinité de J.-C. On l'accusa d'avoir composé le livre intitulé : *Sentiments de quelques théologiens de Hollande, touchant l'histoire critique du vieux Testament, par M. Simon*, et la *Défense* de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inspiration des livres sacrés; 2 vol. in-8°. Il tâche fort inutilement d'y montrer que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, que l'histoire de Job est une méchante tragi-comédie, et le Cantique des Cantiques, une idylle profane et amoureuse. Voici ceux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation : 1° *Bibliothèque universelle et historique*, journal commencé en 1686 et fini en 1693, faisant 26 vol. in-12. On y trouve des extraits fort étendus et assez exacts des livres de quelque conséquence, accompagnés souvent des savantes remarques du journaliste. Il

n'y garde cependant pas la charité qu'il recommande tant aux autres. Les saints pères et les théologiens catholiques y sont l'objet ordinaire de ses satires pleines de fiel. Jean Cornand de la Croze était associé à Jean Le Clerc pour cet ouvrage. La plus grande partie du tome 20 et des 5 suivants sont de Jacques Bernard. 2° *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, en 28 vol. Le premier est de 1703, et le dernier de 1713. 3° *Bibliothèque ancienne et moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelle et choisie, en 29 vol. in-12, depuis 1714 jusqu'en 1727; 4° *Ars critica*, 3 vol. in-8°, 1712 et 1730 : on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, et principalement sur les saints pères; 5° *Traité de l'incrédulité*, où l'on examine les motifs et les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne, 1714 et 1733, in-8°; 6° *Parrhasiana, ou Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique*, les unes justes, et les autres hasardées ou fausses, 1699, in-12. Il n'a guère eu d'autres peine que de compiler et d'ajouter à ses recherches quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique et de philosophie. 7° Des *Commentaires* latins sur la plupart des livres de l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1710 et 1731, 5 vol. in-fol; 8° *Harmonia evangelica*, en grec et en latin, Amsterdam, 1700, in-fol. : ce n'est guère qu'un pillage fait à M. Thoynard; 9° une *Traduction* du nouveau Testament en français, avec des notes, 1703, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sur l'Ecriture déplurent aux catholiques et aux protestants, par une foule d'interprétations sociniennes que Le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. 10° De nouvelles *éditions* de plusieurs auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes, de Pedo Albinovanus, de Cornelius Severus, de Sulpice Sévère, d'Eschine, de Tite-Live, de Ménandre, de Philémon, d'Ausone, d'Erasme, du Traité de la religion de Grotius; une *édition* des Dogmes théologiques du P. Petau, 2 vol. in-fol., avec des remarques, sous le nom de *Theophinus Alethinus*, qui doivent être lues comme étant de Jean Le Clerc, c'est-à-dire d'un socinien, quoiqu'il y en ait aussi beaucoup de judicieuses et d'utiles. Il donna aussi quatre *éditions* à Amsterdam du Dictionnaire de Moréri : celle de 1702 fut augmentée de 6 à 700 articles nouveaux; une *édition* des pères apostoliques par J.-B. Cotelier, avec des remarques, etc., Amsterdam, 1698 et 1724, 2 vol. in-fol.; 11° *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728: compilation inexacte et mal écrite, réimprimée à Amsterdam, 1738, 3 tom. en 2 vol. in fol.; 12° *Vie du cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des pièces en 5 vol. Les préjugés et les opinions de l'auteur y prennent souvent la place de l'histoire. On voit à la tête de l'édition de 1696 un plan du siége de la Rochelle, très bien exécuté dans le goût de Callot. 13° Beaucoup d'écrits polémiques, dans lesquels règne très souvent la présomption et l'aigreur; 14° *Opera philosophica*, Amsterdam, 1710, 4 vol. in-12; 15° *Compendium historiæ universalis*, Amsterdam, 1698, in-8.

(*Voy.* Nicéron, tom. 40, p. 294 et 362; sa *Vie* en latin, par lui-même, Amsterdam, 1711, in-8°, et le Dictionnaire de Moréri, où on trouve une liste détaillée des nombreux ouvrages de cet infatigable écrivain.)

CLERC (Paul Le), jésuite, né à Orléans en 1657, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, et mourut en 1740. Il est l'auteur des ouvrages suivants: 1° La *Vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, à la Flèche, 1786, in-16, et plusieurs fois réimprimée depuis. Le P. Jacques Biderman, de la même société, avait écrit cette vie en latin. 2° *Réflexions sur les quatre fins dernières*, Paris et ailleurs; 3° *Vérités et pratiques chrétiennes, avec des exemples propres surtout à former les mœurs des jeunes gens*; 4° plusieurs autres livres de piété.

† CLERC DE BEAUDERON, ou BEAUPERON (Nicolas-François Le), né à Condé-sur-Noireau en 1714, embrassa l'état ecclésiastique et professa la théologie à Caen pendant 50 ans. Il est connu par plusieurs ouvrages dont le principal a pour titre: *Tractatus theologico-dogmaticus de homine lapso et reparato*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-8°; ouvrage de théologie savant et profond: c'est un des meilleurs traités sur l'incarnation du Verbe. On prétend qu'il avait aussi composé plusieurs autres traités sur la *pénitence*, les *lois*, la *restitution*, et on a aussi de lui un *Mémoire pour les curés à portion congrue*, 1745, in-4°. Il est mort le 4 décembre 1790.

CLERGERIE. *Voyez* BAY.

CLERI (Petermau), né à Fribourg en Suisse l'an 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment suisse au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, et perdit la vie à celle de Moncontour en 1569, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. Henri II l'avoit créé chevalier en 1554.

CLERIC (Pierre), jésuite, natif de Béziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé 22 ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux-Floraux. Ce jésuite avait beaucoup de ce feu qui caractérise le poète; mais son imagination n'était pas assez réglée, et ses ouvrages manquent de correction. On a de lui la tragédie d'*Électre* de Sophocle en vers français, et plusieurs autres pièces de *poésie* en latin et en français. La traduction d'Électre est restée manuscrite.

† CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), fils du marquis de Clermont-Tonnerre, et petit-fils du maréchal de ce nom, naquit en 1747. Il s'engagea fort jeune dans la carrière des armes; il était colonel avant la révolution, et avait déjà manifesté ses idées de réforme. Président des électeurs de la noblesse de Paris, il fut le premier de cet ordre député aux états-généraux. Il s'y montra favorable aux prétentions du tiers-état et appuya ses demandes. Bientôt on le vit, avec plusieurs de ses collègues, protester contre les délibérations de la majorité de la noblesse, et se mettre à la tête de la minorité, qui le chargea de porter la parole lorsqu'elle alla se réunir au tiers-état qui s'était constitué

sous le nom d'*Assemblée nationale*. Le discours qu'il prononça fut assez véhément, il était terminé par ces mots : « Nous vous » apportons le tribut de notre » zèle et de nos sentiments, et » nous venons travailler avec » vous au *grand œuvre de la ré-* » *génération publique*. » Cependant ce discours, où il avait cherché en quelque sorte à excuser la majorité de son ordre, et où il n'avait pas donné aux députés du tiers le titre d'*Assemblée nationale*, dont ils étaient fort jaloux, déplut à tous les partis. Rempli d'admiration pour la constitution anglaise, il la présenta au comité chargé d'en préparer une; mais l'assemblée rejeta ce projet, et M. de Clermont-Tonnerre ne fit plus partie du nouveau comité chargé d'en présenter un autre. Dès ce moment, ses sentiments modérés et l'opinion qu'il manifesta en faveur du *veto absolu* lui firent perdre entièrement la popularité et lui attirèrent même la haine des démagogues. Il reçut des habitués du Palais-Royal dirigés par Camille Desmoulins et autres chefs, une lettre conçue en ces termes : « L'assemblée patriotique du Pa- » lais-Royal a l'honneur de vous » annoncer que si le parti de l'a- » ristocratie, formé par une par- » tie du clergé, par une partie » de la noblesse, et 120 mem- » bres des communes ignorantes » ou corrompues, continue de » troubler l'harmonie et veut en- » core la sanction absolue, 15,000 » hommes sont prêts à *éclairer* » leurs châteaux, et les vôtres » particulièrement, M. le comte. » Après la révolution du 14 juillet, M. Clermont-Tonnerre, sans toutefois défendre la conduite des ministres, s'opposa à leur renvoi, et dans la nuit du 4 août 1789, adhéra à tous les décrets d'abolition des priviléges, et fit accorder le droit de cité à tous les Français, sans égard à leur culte ou leur profession. Il vota ensuite pour l'institution des jurés, proposée par son collègue Syeyes, et fit en même temps l'éloge de cet *honorable membre*. M. Clermont-Tonnerre proposa vainement, le 22 février 1790, d'investir le roi de toute la puissance exécutive; et malgré l'exemple de plusieurs membres animés des mêmes principes que lui, qui avaient quitté l'assemblée après les événements du 5 et du 6 octobre, il resta jusqu'à la fin de la session, espérant faire adopter son système des deux chambres. Il fonda alors avec Malouet et quelques autres du parti qu'on appelait *monarchique*, une société politique pour s'opposer au club des Jacobins ; mais cette société fut bientôt dénoncée à l'assemblée par Barnave, comme une réunion de conspirateurs, et elle fut obligée de se dissoudre. Il voulut ensuite établir le *Journal des impartiaux*, et fut aidé en cela par M. Fontanes; les deux partis extrêmes firent supprimer cette feuille périodique; elle ne parut que deux mois. Alors M. Clermont-Tonnerre se vit exposé à toute la fureur populaire; son hôtel fut investi par la populace, qui l'auroit massacré, sans un décret de l'assemblée, qui la dissipa. M. Clermont-Tonnerre, pour ne pas exposer sa vie, parla ensuite avec beaucoup de modération, et ne parut à la tribune que pour discuter des points de législation ou de finance. Lors de la fuite du roi en 1790, il fut arrêté par la populace aux Tuile-

ries, et il envoya aussitôt son serment de fidélité à l'assemblée nationale. Le 10 août 1792, la populace, sous prétexte que son hôtel renfermait des armes, vint l'y investir. Conduit à la section, il se justifia et fut renvoyé absous; mais comme il revenait chez lui, la populace, ameutée de nouveau contre lui par un cuisinier qu'il avait renvoyé, l'attaqua dans la rue. Blessé à la tête d'un coup de faux, il se réfugia chez madame de Brissac, où il fut poursuivi jusqu'au 4e étage et massacré impitoyablement. Ses *Opinions politiques* ont été recueillies, 1794, 4 vol. in-8°. Il a aussi publié une *Analyse de la constitution de* 1791, in-8°. On lui attribue encore *Journal du journal de Prudhomme, ou Petites observations sur de grandes réflexions,* 15 numéros in-8°.

† CLERY (. . . .), né en 1762 dans un village des environs de Versailles, frère de lait du duc de Montbazon, depuis prince de Rohan, fut nommé, par la protection de madame de Guémenée, valet de chambre barbier du dernier fils de Louis XVI. En 1792, Pétion, maire de Paris, le désigna pour remplir les fonctions de valet de chambre auprès de ce monarque dans la prison du Temple. Cléry accepta cet emploi dangereux avec plaisir, et s'en acquitta avec le plus grand zèle. L'infortuné Louis XVI, dans l'impossibilité de lui témoigner comme il l'aurait voulu sa reconnaissance, le recommanda à sa famille dans son testament, et le chargea de remettre à son épouse et à ses enfants divers objets dont la commune de Paris s'empara. Après la mort de son maître, Cléry passa à Londres, où il publia en 1798 un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, roi de France*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage ne pouvait manquer d'exciter la curiosité et l'intérêt. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Cléry mourut à Vienne en Autriche le 10 juin 1809.

CLET (Saint). *Voy.* ANACLET.

CLEVELAND (Jean), poète anglais du temps de Charles Ier, se distingua autant par son attachement à son souverain que par ses ouvrages. Le parti de Cromwel lui fit perdre les places lucratives qu'il avait dans l'université de Cambridge, et il fut obligé de se cacher à Londres, où il vécut, avec son ami Samuel Butler (auteur d'*Hudibras*), de la libéralité des royalistes. Il y mourut le 29 avril 1659. Ses *Poésies*, relatives aux circonstances, et fort goûtées dans ce temps-là, ont été réimprimées plusieurs fois de son vivant, mais depuis on ne les a imprimées qu'une fois en 1687, in-8°.

CLICTHOUE (Josse), *Jodocus Clicthoveus,* natif de Nieuport en Flandre, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres l'an 1543, fut un des premiers qui combattirent Luther. Son *Anti-Lutherus,* Paris 1524, in-folio, est estimé. Si la critique et la science des langues ne lui avaient manqué, il aurait été mis au rang des meilleurs controversistes. Il possédait l'Ecriture, et avait lu les pères. Il réfute l'erreur avec solidité, sans s'emporter contre les errants. Son latin est plus pur que celui des scolastiques, et moins élégant que celui de plusieurs orateurs de son temps. On peut lire encore ses ouvrages avec fruit;

Erasme les appelle une source abondante de bonnes choses, *Uberrimum rerum optimarum fontem*. Les suivans sont principalement à remarquer : 1° *De veneratione sanctorum*, Cologne, 1525, in-4°; 2° *Elucidatorium ecclesiasticum*, Paris, 1516, in-fol.; 3° *De officio regis*, Paris, 1519, in-4°; 4° *De vita et moribus sacerdotum*, ibid., 1520, in-4°, etc.

CLIMAQUE. *Voyez* JEAN-CLIMAQUE (Saint).

CLING (Conrad), *Clingius*, Allemand, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait en 1550. Il a composé divers traités de controverse : 1° un *Catéchisme*, Cologne, 1570, in-8°; 2° *De securitate conscientiæ*, contre l'*Interim* de Charles-Quint, *ibid.*, 1563, in-fol. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit sur la justification.

CLINGSTET. *Voy.* KLINGSTET.

CLINIAS, père d'Alcibiade, fit revivre l'hospitalité entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Il se signala dans la guerre de Xercès sur une galère armée à ses dépens, et fut tué à la bataille de Coronée, l'an 447 avant J.-C.

CLINIAS, pythagoricien qui vivait vers l'an 520 avant l'ère chrétienne, égaya les leçons de la philosophie par les charmes de la musique. Il était d'un naturel prompt et bouillant ; mais il trouvait dans les sons de sa lyre un lénitif qui calmait les mouvements de sa colère. Il avait coutume de s'écrier dans ces occasions : *Je m'adoucis!*

CLIO, l'une des neuf Muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, préside à l'histoire. On la représente couronnée de laurier, une trompette dans la main droite, et un livre dans la gauche.

CLISSON (Olivier de), connétable de France en 1380, sous Charles VI, élève de Bertrand du Guesclin, était Breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais le duc de Bretagne, qu'il servait, ayant donné à Jean Chandos, Anglais, le château du Hâvre : « Au diable, monseigneur, lui dit Clisson, si jamais Anglais sera mon voisin. » Il courut aussitôt assiéger ce château, s'en empara et le démolit. Après cette action, il écouta les offres de Charles V, qui l'attira à son service par de fortes pensions, et par l'espérance des grandes charges de la couronne. Il commandait l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosbec, en 1382, contre les Flamands, qui y perdirent 25 mille hommes. Cinq ans après, s'étant rendu auprès du duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir comblé de caresses. Il ordonna à Bavalan, capitaine de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac, et de le jeter dans la mer. Bavalan, comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter son ordre. Son maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier ; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que Jean V, en mourant, laissa ses enfants sous la garde de Clisson. Il méritait cette confiance par son exacte probité ; car Marguerite, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles pour mettre la couronne ducale de Bretagne sur la tête de Jean de Blois son époux, Clisson fut si indigné de cette horrible proposition, que la duchesse aurait éprouvé les effets

de sa colère, si elle ne se fût retirée aussitôt de sa présence. Le connétable, de retour en France, s'occupa du projet de chasser les Anglais du royaume, lorsque Pierre de Craon, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fondit sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1391; Clisson, après s'être défendu assez long-temps, tomba de cheval percé de trois coups, et laissé pour mort par les assassins. Ses blessures n'étaient pas dangereuses, et il en guérit. Le roi Charles VI, peu de temps après, fut attaqué de ses accès de frénésie. Les ducs de Bourgogne et de Berry, régents du royaume, dépouillèrent le connétable de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel et à une amende de 100 mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, et mourut dans son château de Josselin le 24 avril 1407, aimé des gens de guerre, auxquels il permettait tout, et haï des grands, qu'il traitait avec hauteur. On le comparait à du Guesclin pour le courage; mais il lui était supérieur par l'art de se ménager des ressources, et de former des projets favorables à son ambition. [Moins désintéressé que son modèle, il laissa en mourant une fortune estimée 1,700,000 livres; ce qui est prodigieux si l'on se reporte à la valeur de l'argent au commencement du xve siècle. Ses contemporains en furent scandalisés; Sainte-Foix seul, son compatriote a essayé de le justifier dans ses *Essais sur Paris*.]

CLISTHÈNES, magistrat d'Athènes, de la famille des Alcméonides, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus au lieu de quatre, et fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*ostracisme*, par laquelle on condamnait un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devînt le tyran de sa patrie. Le nom d'*ostracisme* vient du mot *ostracon*, qui signifie écaille, parce que c'était sur une écaille qu'on écrivait le nom du proscrit. Clisthènes fit chasser par cette loi le tyran Hippias, et rétablit la liberté de la république l'an 510 avant J.-C. Il était aïeul de Périclès.

CLITE, fille de Mérops, roi de Rhyndaque, épousa Cyzicus, fondateur de la ville de Cyzique. Cette princesse s'étrangla pour ne pas survivre à son mari, qu'elle aimait tendrement : étrange manière de répandre des fleurs sur le tombeau d'un époux ! Cependant les peuples de l'Indoustan, du royaume de Juida en Afrique, et bien d'autres, ont jugé à propos de l'imiter, et l'imitent encore, même d'une manière plus terrible et plus barbare.

CLITOMAQUE, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans. Il se rendit à Athènes, où il fut disciple et successeur de Carnéade, vers l'an 150 avant J.-C. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus et dont on faisait cas. Il se donna la mort vers l'an 100 avant J.-C.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes ou Rhoda, colonie des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque considération. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants, dont il n'existe plus que des passages dans le livre des Fleuves, et des Petits parallèles attribué à Plutarque. (*Voyez* tom. 20 des *Mémoires des inscriptions*, in-4°, page 15.)

CLITUS, surnommé *le Noir*,

frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre le Grand, se signala sous ce prince, et lui sauva la vie au passage du Granique. Un satrape allait abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorsque Clitus coupe d'un coup de sabre le bras prêt à frapper. Ce service lui gagna l'amitié d'Alexandre. Il jouissait de sa confiance et de sa familiarité. Un jour, Alexandre et Clitus se trouvant pris de vin, dans un splendide banquet, et les flatteurs du conquérant s'étant mis à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père, Clitus, qui apparemment n'était pas moins échauffé que son maître, indigné de ce monopole de gloire, osa relever les actions de Philippe aux dépens de celle de son fils; il alla jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas et de Parménion. Alexandre, dans le feu de la colère et du vin, le perça d'un javelot, en lui disant : *Va-t-en donc aussi rejoindre Philippe, Parménion et Philotas.* Quand la raison lui fut revenue, et qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulut s'immoler à ses mânes; les philosophes Callisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent; on sait que cette sorte d'hommes est toujours plus prompte à secourir les rois que les victimes de la royale colère. —Il est fait mention de trois autres CLITUS dans l'histoire d'Alexandre : l'un commandait un corps d'infanterie dans son armée, le second un corps de cavalerie, le troisième était fils de Bardylis, roi d'Illyrie, et se révolta contre Alexandre.

CLODION ou CHLODIO le *Chevelu*, successeur de Pharamond, son tuteur, et, d'après Grégoire de Tours, fils de Théodemir, passe pour le second roi de France. Il monta sur le trône en 430 prit Tournai, Cambrai, et étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme. Mais Clodion s'étant conduit avec autant de sécurité que s'il n'eût pas été en pays conquis, Aetius accourut pendant qu'il le savait livré avec ses capitaines aux plaisirs de la table et à la joie la plus tranquille, le surprit et le défit. Clodion reprenant ensuite courage, se rendit maître de l'Artois et d'Amiens, et mourut en 448. [Clodion était, comme ses deux prédécesseurs (Théodomir et Pharamond), chef des Saliens, tribu des Francs, qui s'établirent en 207, dans la Toxandrie, aujourd'hui la Campine. Les Francs furent encore battus par Aetius, sous les murs de Soissons, qu'ils assiégeaient. Un fils de Clodion y perdit la vie. Il laissa deux autres fils, qui eurent pour tuteur Merovée.]

CLODIUS (Publius), sénateur romain, mauvais citoyen et ennemi de la république, fut surpris en un rendez-vous avec Pompeïa, femme de César, dans la maison même de son mari, où l'on célébrait ce jour-là les mystères de la Bonne Déesse. On sait qu'il était défendu aux hommes d'y paraître. Clodius, s'y introduisit déguisé en musicienne. On lui fit son procès. Il corrompit ses juges à force d'argent, et fut absous. Clodius, devenu tribun, fit exiler Cicéron, et fut tué ensuite par Milon, l'an 53 avant J.-C. Cicéron se chargea de la défense du meurtrier, qui n'en fut pas moins exilé à Marseille.

CLODOALDE. *Voyez* CLOUD (Saint).

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, héritier du royaume d'Orléans, déclara la guerre à

Sigismond, roi de Bourgogne, le fit prisonnier, le condamna à mort, et fut tué lui-même en 524, dans un combat qu'il livra à Gondemard, devenu roi de Bourgogne après la mort de saint-Sigismond. Clodomir laissa trois enfants de sa femme Gondiuque: les deux premiers (Gontaire et Theodebal) furent massacrés par Childebert et Clotaire, leurs oncles; le troisième (Clodoalde, art. précédent) se sauva dans un cloître et s'y sanctifia.

† CLOOTS (Jean-Baptiste du Val-de-Grâce), baron prussien, naquit à Clèves en 1755; il était neveu du fameux écrivain Cornélius de Pauw, et fut envoyé à Paris dès l'âge de 11 ans pour y faire son éducation. Possesseur d'une fortune considérable, il ne pensa pas à retourner en Prusse, et adopta Paris pour sa patrie. Les lectures pernicieuses auxquelles il se livra exaltèrent à un tel point son imagination délirante, qu'il se crut appelé à réformer les peuples, et il voulut faire de Paris la métropole du genre humain. Pour mettre son nom en harmonie avec ses projets sublimes, il ne voulut plus être appelé *Jean-Baptiste*, mais *Anacharsis Cloots*, et c'est sous ce nom qu'il parcourut l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et autres contrées de l'Europe, promenant partout ses folies. A son retour à Paris, il renonça pour toujours à son pays natal, à la noblesse allemande, à ses priviléges, et remplaça tous ses titres par celui d'*Orateur du genre humain*. Avec des idées aussi extravagantes, il ne pouvait qu'embrasser avec fureur les principes de la révolution, dans laquelle il devait voir une occasion favorable à son projet de réforme universelle; aussi le vit-on inonder l'assemblée nationale de félicitations, de pétitions et de discours. Le bruit se répandit un jour dans Paris qu'il était arrivé dans cette capitale des députés de toutes les nations de la terre pour féliciter l'assemblée nationale. Une séance du soir est indiquée pour recevoir cette ambassade; elle était composée de Cloots, de l'auteur d'un journal anglais, et de quelques valets nègres ou mulâtres qu'on avait affublés de costumes étrangers. Cloots porta la parole au nom du genre humain. L'assemblée nationale reçut avec gravité cette mascarade, et les députés du genre humain lui ayant demandé l'honneur de faire partie de la fameuse fédération du 14 juillet, elle leur assigna une place particulière. Les massacres de septembre ayant répandu la terreur dans toute la France, les factieux désignaient aux colléges électoraux les députés qu'ils devaient envoyer; ils firent nommer Cloots par les électeurs de l'Oise, qui ne l'avaient jamais connu. Devenu membre du corps législatif, Cloots ne mit plus de bornes à son délire. Non content d'attaquer toutes les puissances de la terre, il se déclara l'adversaire du roi du ciel, et se nomma le chef de tous les athées. Il prêcha partout sa république universelle, déclarant la guerre à tous les trônes; injuria d'abord son souverain, qu'il appela le *Sardanapale* du Nord, et supplia l'assemblée de mettre sa tête à prix, ainsi que celle du duc de Brunswick, offrant sa fortune en récompense d'une si belle action. Il exalta l'action d'Anckarstroëm, assassin du roi de Suède, et vota la mort de Louis XVI,

en ajoutant : « Je condamne pa-
» reillement à mort l'infâme Fré-
» déric-Guillaume. » Il fit l'apologie des massacres de septembre, et défendit avec la plus grande ardeur ces assassins, que le parti modéré de la convention voulait faire punir. C'est dans ce sens qu'il publia en 1792 un pamphlet intitulé : *la République universelle*. Il avait déjà professé ces mêmes principes dans un autre écrit publié à Londres en 1780, sous le titre de *Certitude des preuves du mahométisme*, dont il fit hommage à la convention le jour où elle célébrait ces fêtes de la *Raison*, aussi impies qu'extravagantes. (*Voyez* Chaumette.) La convention daigna accueillir son hommage et envoya le livre au comité d'instruction publique ; mais cette exaltation, en lui attirant la faveur de la multitude, excita contre lui la jalousie de Robespierre, qui résolut de le perdre avec tous ses partisans. La terreur était dans ce moment à son comble, les révolutionnaires se méfiaient les uns des autres, et il s'élevait un nouveau club où n'entraient que les membres les plus *épurés*. Le baron prussien s'y présenta, et pour qu'on le jugeât digne d'être admis, il déclara que *son cœur était français et son âme sans culotte ;* mais Robespierre l'apostropha vivement, lui reprocha la députation de l'univers, sa république universelle, et sa monstreuse incrédulité. Il fut couvert d'applaudissements ; et le baron exclu de la société. Quelque temps après, Cloots fut arrêté avec Hébert et quelques autres de son parti, mis en accusation, et condamné à mort le 24 mars 1794. Il persista jusqu'à son dernier moment dans ses principes et son délire, et demanda que son exécution n'eût lieu qu'après celle de tous ses complices. « Afin, » disait-il, d'avoir le temps d'éta-
» blir certains principes pendant
» que leurs têtes tomberaient. » Si l'on en croit les journaux du temps, il appela de son jugement au genre humain, en montant sur l'échafaud. En effet, son titre d'*orateur du genre humain* lui donnait ce droit. Ce révolutionnaire fanatique a publié les ouvrages suivants : 1° *Adresse d'un Prussien à un Anglais*, 1790, in-8°. Cet Anglais est Edmond Burke. 2° *Lettre sur les Juifs à un ecclésiastique de mes amis, lue dans la séance publique du Musée de Paris, le 21 novembre 1782*, Berlin, 1783, in-12 ; 3° *L'Alcoran des princes*, Saint-Pétersbourg, 1783, in-8°. On reconnaît aujourd'hui que cet ouvrage n'est pas de lui. 4° *Anacharsis à Paris, etc.*, 1791, in-8° ; 5° *Vœux d'un Gallophile*, 1786, in-12 ; 6° *Motion* (pour que le roi habite dans Paris), 1790, in-8° ; 7° *Correspondance avec le chevalier d'Eon*, 1791 ; 8° *L'Orateur du genre humain, ou Dépêches du Prussien Cloots, etc.*, 1791, in-8° ; 9° *Base constitutionnelle de la république du genre humain*, 1793, in-8°.

CLOPINEL, ou Jean de Mehun, naquit à Mehun en 1280, et fut appelé Clopinel, parce qu'il était boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chimie, à l'arithmétique, et surtout à la poésie. Il amusa la cour de Philippe le Bel par son esprit et par son enjouement. Il s'était d'abord fait connaître par quelques petites pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les

mains, il résolut de le continuer : Guillaume de Lorris, premier auteur de cet ouvrage, n'avait pas pu l'achever. L'amour profane, la satire, la morale et l'érudition, mais surtout les deux premiers, y règnent tour à tour. C'est un tas informe de satires, de contes, de saillies, de grossièretés, de traits moraux et d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instants d'ennui. Il y a une naïveté qui plaît, parce qu'elle n'est plus de notre siècle : voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé Lenglet, qui nous a donné une édition de ce roman en 1735, 3 vol. in-12. (*Voyez* Molinet.) Clopinel a fait encore une *Traduction* du livre De la consolation de la philosophie, par le célèbre Boëce, 1494, in-folio ; une autre des *Lettres* d'*Abailard ;* un petit ouvrage *sur les réponses des Sybilles*, etc. On croit qu'il mourut vers l'an 1364.

CLOPPENBURG (Jean), né à Amsterdam en 1597, visita presque toutes les universités protestantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, il exerça l'emploi de ministre en plusieurs endroits, fut professeur en théologie, et prédicateur de l'université de Franeker, où il mourut en 1652. Il publia plusieurs ouvrages qui ont été presque tous recueillis par Jean de Marck son petit-fils, sous le titre : *J. Cloppenburgii theologica opera omnia*, Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4°. Ils renferment des dissertations, entre autres sur les sacrifices des patriarches, sur le jour que J.-C. et les Juifs ont mangé l'agneau pascal, sur quelques passages difficiles de l'ancien et du nouveau Testament, contre les anabaptistes et et les sociniens, sur l'usure, etc. Ces écrits montrent qu'il était versé dans les langues savantes et dans la critique sacrée. On fait moins de cas, même chez les protestants, de ses écrits polémiques. Quelques-unes de ses *Dissertations* ont trouvé place dans les *Critici sacri.*

CLORIS, ou Chloris, fille d'Amphion et de Niobé, épousa Nelée et ensuite Nestor. Apollon et Diane la tuèrent, parce qu'elle avait osé se vanter de mieux chanter que le premier, et d'être plus belle que Diane.

†CLORIVIERE (Pierre-Joseph Picot de), jésuite, naquit en Bretagne vers 1735. Il entra chez les PP. de la compagnie, et, après la suppression de cet ordre, il fut curé de Parame, près Saint-Malo. Sous le régime de la *terreur*, il rendit beaucoup de services à la religion, et s'exposa à perdre la liberté et peut-être même la vie, en donnant des retraites, et administrant secrètement les sacrements aux fidèles, qu'il édifiait par ses exemples et ses discours. Quelques-unes des pieuses associations qu'il avait formées subsistent encore. Soupçonné sous Buonaparte d'avoir des relations avec les royalistes de la Bretagne, il fut arrêté et languit en prison pendant plusieurs années. Lors de la restauration, plusieurs anciens jésuites ayant établi leur première maison à Paris, rue des postes, Clorivière alla se joindre à eux, et mourut dans leurs bras, le 5 janvier 1820, âgé de près de 82 ans. C'était un excellent ecclésiastique et un bon écrivain. On a de lui plusieurs ouvrages, comme : 1° *Vie de*

Louis-Marie Grignon de Montfort, dédié à madame Victoire; Saint-Malo, 1785, in-12; 2° *Exercices de dévotion de Louis de Gonzague*, traduit de l'italien, du père Galpin, 1785, in-12; 3° *Considérations sur l'exercice de la prière et de l'oraison*, 1802, in-12; 4° *Explication des épîtres de saint Pierre*, 1809, 3 vol. in-12; C'est un fort bon ouvrage et digne d'être plus connu. Il pèche par un peu trop de prolixité, mais l'auteur rachette ce défaut par sa doctrine, sa piété, et les développements qu'il donne à son sujet. Nous connaissons du P. Clorivière quelques autres ouvrages anonymes, publiés même sans nom d'imprimeurs. Nous pouvons citer entre autres des *Conférences sur les vœux*.

CLOS. *Voy*. Duclos.

CLOTAIRE Ier, 4e fils de Clovis, et le 3e et dernier né de Clotilde, naquit en 497, fut roi de Soissons en 511, et joignit ses armes à celles de Clodomir et de Childebert contre Sigismond, roi de Bourgogne. Il suivit Thierri à la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit ensuite avec son frère Childebert, et fit de concert avec lui une course en Espagne en 542. Après la mort de Thierri, Clotaire eut le royaume d'Austrasie; et après celle de Childebert en 558, il réunit tout l'empire français. Il se signala contre les Saxons et les Thuringiens, et mourut à Compiègne en 558, dans la 61e année de son âge. L'année d'auparavant, Chramne son fils naturel s'était révolté. Son père l'ayant surpris les armes à la main, le brûla, avec toute sa famille, dans une cabane où il les avait fait renfermer. Le crime de Chramne était sans doute odieux, mais la punition ne l'était pas moins. La nature vengea ses droits par les remords qu'éprouva Clotaire, qui ne survécut qu'un an à cet horrible sacrifice; car il mourut l'année suivante, le même jour et à la même heure, qu'il avait fait périr son fils. Se voyant au lit de la mort, il s'écria : *Que le Roi du ciel est puissant, puisqu'il dispose ainsi des plus grands rois de la terre!* « Paroles, dit un historien, » qu'un prince, né comme lui » pour aller au grand, aurait dû » méditer pendant sa vie, au » lieu d'attendre sa dernière » heure pour les prononcer. » Adultères, incestes, cruautés, » meurtres et horreurs souillent » l'histoire de son règne, et Clo- » taire pourtant eut de grandes » qualités. » Il laissa quatre enfants qui lui succédèrent. Son corps fut porté à Soissons et enterré dans l'église de Saint-Médard, qu'il avait commencée, et que Sigebert son fils acheva. [Ce prince était aussi cruel que désordonné dans ses mœurs; il eut une grande part dans l'assassinat de ses neveux, fils de Clodomir, auxquels il enleva une partie du royaume d'Orléans. Il eut six femmes à la fois, et il épousa en même temps deux sœurs, nommées *Tugonde* et *Arégonde*. Il força la veuve de Clodomir (sa belle-sœur), dont il avait fait assassiner les enfants, à partager son lit. Après avoir fait tuer le frère de Radégonde, sa captive, il la contraignit à l'épouser. Il fut heureux dans toutes ses expéditions, excepté en Espagne, où il fut défait devant Saragosse.]

CLOTAIRE II, fils et successeur de Chilperic Ier dans le royaume de Soissons, à l'âge de 4 mois, en 584, fut soutenu

par Frédégonde sa mère contre les efforts de Childebert. Elle remporta sur ce prince une victoire signalée près de Soissons en 593. Après la mort de sa mère, il fut défait par Théodebert et par Thierri. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie française. Il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc Berthoad, et ne songea plus, après la victoire, qu'à assurer la paix de l'état, en y faisant régner la justice et l'abondance. Il mourut en 628, âgé seulement de 45 ans, laissant deux fils, Dagobert et Charibert. L'amour des lois, l'art de gouverner, le zèle pour l'observation des canons, ont fait oublier en partie sa cruauté. Il fit égorger les quatre enfans de Théodoric son cousin; il condamna Brunehaut à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du soldat, etc. Ce fut sous son règne que commença la dangereuse institution des maires du palais. Les historiens contemporains lui ont donné les surnoms de *Grand* et même de *Débonnaire ;* sans doute en le décorant de ces glorieuses épithètes, ils ont eu plus d'égard aux circonstances dans lesquelles il se trouvait qu'à ses actions.

CLOTAIRE III, fils aîné de Clovis II, fut roi de Bourgogne et de Neustrie. Après la mort de son père en 655, Bathilde sa mère, aidée de saint Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastère de Chelles, Ebroïn, maire du palais, s'empara de toute l'autorité, et se fit détester par ses cruautés et ses injustices Clotaire III mourut sans postérité en 670, suivant quelque chroniqueurs; l'époque précise de sa mort n'est point certaine.

CLOTHO, ou Clothon, l'une des trois Parques, tient la quenouille, et file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, et une couronne ornée de sept étoiles sur la tête.

CLOTILDE (Sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique. Quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens, les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau firent sur son âme des impressions profondes. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde; et ses sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnait de toutes parts. Ce fut en 493 qu'elle épousa Clovis, premier roi chrétien de France. Elle contribua beaucoup à sa conversion par son esprit et par ses vertus. (*Voyez* Clovis.) Après la mort de son époux, en 511, la guerre s'étant allumée entre ses enfants, elle se retira à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, où elle passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres exercices de la pénitence. Dans sa dernière maladie, ayant envoyé chercher ses fils, et les ayant exhortés de la manière la plus touchante à servir Dieu, et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles, la paix et la tranquillité

publique, elle mourut le 30e jour, après avoir reçu les sacrements; et avoir fait une profession publique de sa foi, le 3 juin 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, où Clovis était enterré. Outre la collégiale de Saint-Pierre-le-Puellier, possédée autrefois par des vierges chrétiennes, on compte parmi les magnifiques fondations de cette sainte reine, les monastères d'Andely, de Saint-Germain-d'Auxerre, et de Chelles.

CLOU (Saint), en latin *Clodulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*, fils de saint Arnoul, fut premier ministre de Clotaire II. Ayant été élevé sous les yeux de son père, il fit paraître dès son bas âge beaucoup d'inclination pour la vertu, et se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, posséda les premières places sous Dagobert Ier et Sigebert II, et n'employa la considération dont il jouissait que pour la gloire et le bonheur de l'état. Mais l'expérience lui ayant appris combien il est difficile aux âmes même les plus vertueuses de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, il choisit un état où il fût moins exposé à la séduction. L'église de Metz ayant perdu son chef, saint Clou fut nommé unanimement, et malgré lui, pour le remplacer. Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de remplir en bon pasteur les devoirs de sa charge. « Son amour pour les » pauvres, dit un auteur, était » si tendre, qu'il se privait, » pour les assister, des choses » les plus nécessaires à la vie. » En méditant au pied de la » croix, il nourrissait son âme » du pain de vie, et acquérait » cet esprit de ferveur et d'onction qui donne tant de force » à la prédication de la parole de » Dieu. Plein de zèle pour la » gloire de J.-C. et de tendresse » pour son troupeau, il travail- » lait avec une ardeur infatiga- » ble à la sanctification des âmes » confiées à ses soins. » Ce saint évêque mourut en 696, à 91 ans, après en avoir employé 40 au gouvernement de son église. Sa Vie authentique a été publiée par le père Penschenius, avec des notes.

CLOUD (Saint), *Clodoaldus*, le plus jeune des enfants de Clodomir; naquit en 522. Échappé par une protection spéciale de la Providence, à la fureur de Clotaire, qui avait massacré ses frères, et lui reservait le même sort, il se retira auprès de saint Severin, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de Paris. L'occasion s'étant plus d'une fois présentée de recouvrer le royaume de son père, il ne voulut jamais en profiter. « La grâce, dit un historien, lui avait découvert le » néant des grandeurs humai- » nes; elle lui avait appris qu'un » chrétien gagne plus à en être » privé qu'à les posséder; que le » veritable roi est celui qui sait » se commander à lui-même, et » mépriser les passions dont les » princes de la terre ne sont que » trop souvent les esclaves. Il » remporta cette victoire sur ses » penchants, et s'appliqua con- » stamment à la conserver par la » pratique de toutes les vertus » du christianisme. La paix dont » il jouissait dans sa petite cel- » lule était inaltérable; il goû- » tait une joie solide, qu'il n'eût » pas voulu échanger contre les » délices des cours, dont les

» charmes sont empoisonnées par » le trouble, la confusion et l'in- » quiétude. » En 551, il fut ordonné prêtre par Eusèbe, évêque de Paris, bâtit un monastère au village de Nogent, appelé Saint-Cloud, et changé depuis en collégiale. Il mourut saintement en 560. C'est le premier prince du sang des rois de France que l'Église ait honoré d'un culte public.

CLOVIO (Julio), peintre esclavon, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excellait dans la miniature. On a de lui des figures admirables en ce genre, qu'on conserve au palais Farnèse, dans un office de la Vierge, écrit à la main.

CLOVIS Ier, regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie française, naquit l'an 465, et succéda à Childéric son père l'an 481. Il étendit les conquêtes des Français, affermit leur puissance, et détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules située entre la Somme, la Seine et l'Aisne. Siagrius, général romain, fut vaincu par lui, et décapité près de Soissons, où le vainqueur établit le siége de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. Clovis les défit à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans l'électorat de Cologne, en 496. Ses troupes commençant à plier, ce prince s'élança tout à coup au milieu de la mêlée, leva les yeux et les mains au ciel, et s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse : « Seigneur, dit-il, dont on m'a cent » fois relevé la puissance au-des- » sus de toutes les puissances de la » terre et de celle des dieux que » j'ai adorés jusqu'à présent, » daignez m'en donner une mar- » que dans l'extrémité où je me » trouve réduit : si vous me fai- » tes cette grâce, je me fais bap- » tiser au plutôt pour n'adorer » plus désormais que vous. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qui furent entendues d'un grand nombre de ses officiers et de ses soldats, que, par une assistance manifeste du ciel, il remporta la victoire la plus éclatante. Dès qu'il fut arrivé à Reims, saint Remi, évêque de cette ville, le pressa d'accomplir la promesse solennelle qu'il avait faite. Le roi répondit qu'il ne délibèrerait pas là-dessus, mais qu'il avait une armée à qui il voulait faire agréer sa résolution, et qu'il voulait même engager à suivre son exemple. Ayant assemblé ses soldats et les plus notables de la nation française, il les harangua avec ce ton de conviction qui ne manque jamais de faire impression. Il leur remit devant les yeux la journée de Tolbiac, la promesse qu'il avait faite au Dieu des chrétiens en leur présence; la révolution subite et heureuse qui, de vaincus qu'ils étaient, les avait eu un instant rendus vainqueurs. Des acclamations interrompirent le discours du prince. La plus grande partie s'écria comme de concert : « Nous renonçons aux » dieux mortels, et nous ne vou- » lons plus adorer que l'immor- » tel : nous ne reconnaissons » plus d'autre Dieu que celui » que le saint évêque Remi nous » prêche. » Clovis fut baptisé le jour de Noël de la même année, par saint Remi, avec 3000 personnes de son armée. Ce grand évêque lui parla avec une fermeté chrétienne : « Prince sicambre, » dit-il, baissez la tête sous le » joug de J.-C.; brûlez ce que

» vous avez adoré, adorez ce que » vous avez brûlé. » Clovis était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur Anastase favorisait les eutychiens; le roi des Vandales en Afrique, Théodoric roi des Ostrogoths en Italie, Alaric roi des Visigoths en Espagne, Gondebaud roi des Bourguignons, étaient *ariens*. L'année d'après son baptême, en 497, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine et de la Loire, ainsi que les Romains qui gardaient les bords de la Loire, se donnèrent à lui. Ayant tourné ses armes contre Alaric, roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, et le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelais, l'Auvergne, le Querci, le Rouergue, l'Albigeois; prit Angoulême et Toulouse; mais il fut vaincu près d'Arles, par Théodoric en 509. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya les titres et les ornements de consul, de patrice et d'Auguste, avec une couronne d'or et un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes, il triompha encore davantage par la force de son génie, et surtout par les lumières et les secours inestimables qu'il trouva dans le christianisme. « Nous croyons, dit le » président Hénault, que les évê» ques et la religion ont beau» coup contribué aux succès de » Clovis. Les Gaulois n'avaient » ni lois, ni gouvernement; les » empereurs d'Orient, qui en » étaient les seuls maîtres, lais» saient ce peuple se gouverner » par les factions. Tout était » dans l'anarchie, lorsque Clovis » parut avec son armée; le clergé » favorisa ses conquêtes, lui fit » abandonner ses faux dieux, » négocia son mariage avec Clo» tilde, princesse aussi distin» guée par l'élévation de son es» prit, que par sa prudence et sa » piété : alors le gouvernement » féodal rendait les grands vas» saux oppresseurs, multipliait » les serfs, et outrageait la di» gnité de l'homme. Le clergé » s'occupa à détruire l'autorité » de ces tyrans, et se servit de la » religion pour donner au peu» ple quelques lumières et quel» ques vertus. Voilà des bienfaits » qui méritent la justice du » prince et la reconnaissance de » la nation. » Malgré l'avantage inestimable du christianisme, Clovis fut d'une cruauté qui ne répondait guère à la douceur que la religion aurait dû lui inspirer. Il exerça des barbaries inouïes, contre tous les princes ses parents. Il s'empara de leurs états. Sigebert roi de Cologne, Cararic roi des Morins, Ranacaire roi de Cambrai, Renomert roi du Mans, furent les malheureuses victimes de son ambition sanguinaire. Les signalés services qu'il a rendus à la religion donnent lieu de présumer que le Seigneur lui aura fait la grâce de se repentir de ses fautes. L'on rapporte qu'avant de marcher contre Alaric roi des Goths, et d'avoir mis le pied sur les terres ennemies, il défendit à toute son armée d'y piller aucun vase ni aucun ornement des autels, de

faire aucune insulte aux vierges ou aux veuves sacrées, aux clercs, à leur famille, à leurs domestiques, ni même aux serfs des églises; et qu'après la guerre, il fit dire aux évêques, que chacun pouvait répéter ce qu'il avait perdu, et demander la liberté des esclaves. Par un respect tout particulier que ce prince portait à saint Martin, il fit encore publier, en passant près de Tours, la défense d'y rien prendre que l'herbe et l'eau. Un soldat ayant pris du foin à un pauvre homme, en disant que ce n'était que de l'herbe, le roi le fit mourir sur-le-champ : *Et comment remporterions-nous la victoire*, dit le monarque, *si on offense le grand saint Martin?* La grande vénération qu'il avait pour la mémoire de saint Hilaire fut la cause qu'il veilla avec le plus grand soin à la conservation des terres de l'église de Poitiers. Il fut enterré à Paris, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, aujourd'hui Sainte-Geneviève, qu'il avait commencée et fondée, avant d'entreprendre la conquête des Gaules sur les *ariens*, pour attirer les bénédictions du ciel sur ses armes. On observe qu'il y avait dans sa vaste étendue beaucoup de peintures qui représentaient des saints de l'un et de l'autre Testament, et qu'il se fit d'abord beaucoup de miracles au tombeau de sainte Geneviève. Cette église fut ensuite achevée par les soins de la reine Clotilde. Le mausolée de Clovis, qu'on voyait dans le chœur de cette église, est un ouvrage récent; c'est le cardinal de la Rochefoucauld qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, attribuée par quelques-uns à saint Remi, et qui commence par ces vers:

Dives opum, virtute potens, clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodoveus, et idem
Patricius magno sublimis fulsit honore.

Ses quatre fils, Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire, partagèrent entre eux les états de leur père. C'est sous ce prince que l'usage des vers à soie fut apporté des Indes. Nous avons une *Vie* de Clovis par M. Viallon, pleine de recherches, mais dans laquelle on désirerait plus de critique. [Le nom des Clovis est diversement rendu dans les anciennes chroniques. Les Allemands l'appelaient Chlodoveus, ce qui est le même nom que *Lodeveus*, *Lodovichus*, *Louis*. Dans le testament de Saint-Remy, il est appelé *Hludovicus*. Sur les monnaies, on lit *Chlodoveus* ou *Clodovius*. Le roi Théodoric, son beau-frère, l'appelait dans ses lettres, *Luduin* et *Lodoin*, comme on le voit dans la lettre que le monarque des Ostrogoths écrivait au roi des Francs, lorsqu'il lui adressa un musicien de l'Italie.]

CLOVIS II, fils de Dagobert, régna après lui en 638, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, étant à peine âgé de 9 ans, sous la tutelle de Nantilde sa mère, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa Bathilde, et mourut en 655, à 23 ans. Il fut le père des pauvres. Dans un temps de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever les lames d'argent dont son père Dagobert avait fait couvrir le chevet de l'église de Saint-Denis, et en fit distribuer le produit aux pauvres. Ce prince, dans une assemblée d'évêques, obtint, en dédommagement pour

cette abbaye, une exemption de toute juridiction, laquelle fut confirmée par Landeric, évêque de Paris. Il laissa trois fils, Thierri, Clotaire III, et Childéric II. [Clovis II est le premier roi de France qui ait fait usage d'une voiture; jusqu'alors réservée pour les reines : elle était attelée de quatre bœufs. Il faut considérer que ce prince était d'une très faible santé.]

CLOVIS III, fils de Thierri III, roi des Français, lui succéda en 691. Il régna cinq ans sous la tutelle de Pepin Héristal, maire du palais, qui s'était emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

CLUENTIUS, Romain, fut accusé, par sa mère Sosie, d'avoir fait mourir Oppinianicus, son beau-père, l'an 54 avant J.-C.; mais Cicéron prit sa défense, et prononça en sa faveur la belle oraison *pro Cluentio*.

CLUGNY (François de), né l'an 1637, à Aigues-Mortes, en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris. Après avoir enseigné avec réputation dans divers colléges, il fut envoyé à Dijon, en 1665. Il y passa le reste de ses jours, occupé à la direction des âmes, prêchant, confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon, en 1694, à 57 ans. Ses *OEuvres spirituelles* sont en 10 vol. in-12 : on les lit peu, parce qu'elles sont pleines d'idées singulières et bizarres, et d'expressions peu assorties à la dignité des choses.

CLUSE (Jacques de), nommé aussi de *Parades* ou plutôt *de Paradiso*, du nom d'un monastère qu'il habitait en Pologne, ordre de Cîteaux, diocèse de Posen. On dit qu'ensuite il se fit chartreux, et vécut 20 ans dans la Chartreuse d'Erfort, où il mourut à 80 ans, en 1465. On a de lui un traité *De apparationibus animarum post exitum a corporibus*, et *de earumdem receptaculis*, imprimé à Burgdorff, en 1745, in-fol. Quelques auteurs distinguent *Jacques de Cluse de Jacques de Paradiso*, et un *Jacques de Paradiso* d'un autre du même nom, auteur d'un *Speculum religiosum*. Nous avons suivi l'opinion qui nous a paru la plus vraisemblable; c'est à tort qu'on attribue à un auteur de ce nom le traité intitulé : *Onus Ecclesiæ*, etc. (*Voyez* Jean de Chelm.) — Il y a aussi un Paul Parades ou Paradisi. (*Voyez* ce nom.)

CLUSIUS. *Voyez* Écluse.

CLUVIER, ou plutôt Cluwer (Philippe), naquit à Dantzick en 1580. Il quitta l'étude du droit pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, et se fit partout des amis illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres, et principalement pour les langues, trouva beaucoup d'admirateurs. Il en parlait dix avec facilité; le grec, le latin, l'allemand, le français, l'anglais, le hollandais, l'italien, le hongrois, le polonais et le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques : 1° *De tribus Rheni alveis, atque ostiis et de quinque populis quondam accolis*, Leyde, 1611, in-4°; ouvrage plein d'érudition; il se trouve aussi dans le suivant : 2° *Germaniæ antiquæ libri tres, necnon Vindelicia, et varium*, Leyde, 1616, 2 vol. in-fol.; 3° *Siciliæ antiquæ libri*

duo, *Sardinia ac Corsica antiquæ*, ibid., 1619, in-fol.; 4° *Italia antiqua*, Leyde, 1624, 2 tom. en 1 vol. in-fol., publié après la mort de Cluvier, par les soins de Daniel Heinsius. [On peut joindre à cet ouvrage les *Annotationes* de Lucas Holstenius, qui avait voyagé avec l'auteur, et qui le rectifie presque toujours heureusement.] 5° *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, traduite en français par le père Labbe en 1697, in-4°, Amsterdam, avec les notes de Reikius, et réimprimée en latin, en 1727, in-4°, par les soins de Bruzen de la Martinière, qui l'a enrichie de ses remarques, et de celles de différents savants; 7° *Disquisitio de Francis et Francia*. Cluvier mourut à Leyde, en 1623, à 43 ans, regardé comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, et les réduire à des principes. S'il se trompe souvent, c'est qu'en matière de géographie il n'est presque pas possible d'éviter toutes les erreurs sans des connaissances locales, qu'un écrivain ne peut acquérir, sans voir tout par lui-même. Un reproche plus grave est d'exercer une critique aigre et dédaigneuse contre des assertions vraies, et de s'élever contre des gens mieux instruits que lui sur ces articles.

CLUVIER (Jean), père du précédent, professeur d'histoire dans l'académie de Leyde, est connu par un *Epitome historiarum totius mundi*, plusieurs fois réimprimé en Hollande, et toujours avec des *suppléments*; la première édition est de l'an 1630, in-4°, et une des dernières de l'an 1668. C'est un ouvrage utile, particulièrement pour l'histoire de l'Empire, qui y est mieux détaillée que celle des autres empires.

CLYMÈNE, nymphe, fille de de l'Océan et de Thétis. Apollon l'aima et l'épousa. Elle eut de lui Phaéton, et ses sœurs Lampecie, Phaétuse et Lampetuse.

CLYTEMNESTRE, fille de Jupiter et de Léda, femme d'Agamemnon, se livra à sa passion pour Egysthe pendant qu'Agamemnon était au siége de Troie. Egysthe, de concert avec elle, le fit massacrer au milieu d'un festin, le jour même de son retour à Sparte. Après ce meurtre, Clytemnestre épousa publiquement son amant, et lui mit la couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son père, et tua ses meurtriers.

CLYTIE, fille de l'Océan et de Thétis, fut aimée du Soleil, et conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoé, qu'elle se laissa mourir de faim; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée héliotrope ou tournesol, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumière.

CNOX. *Voyez* KNOX.

COBERGER. *Voyez* COEBERGER.

COCCAIE (Merlin). *Voyez* FOLENGIO).

COCCEIUS (Auctus), habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelait du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns, tels que le temple que Calfurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzol, au royaume de Naples, et sur lequel

est bâtie la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé : c'est la grotte qui allait de Cumes au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzol et l'entreprise de la grotte de Cumes sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzol. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addisson, voyageur très sensé, pense, avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord en vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville et les môles de Naples, et qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, et paraît se confirmer par l'aspect des carrières qu'on voit dans le voisinage de Maëstricht, qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très longue étendue.

COCCEIUS (Jean), né à Brême en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *cocceïens*. Voët et Desmarets combattirent avec beaucoup de zèle ses sentiments, et firent passer leur auteur pour hérétique. Coccéïus croyait qu'il devait y avoir dans le monde un règne visible de J.-C., qui abolirait le règne de l'antechrist, et que ce règne étant aboli avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs et de toutes les nations, l'Eglise catholique serait dans sa gloire. Il s'était fait un système particulier de théologie; disposant l'économie du vieux et du nouveau Testament d'une manière nouvelle, et trouvant presque partout la venue de J.-C. et celle de l'antechrist. Il a surtout établi son système dans sa *Summa docrinœ de fœdere et Testamento Dei*. Sa *Summa theologiæ ex Scripturis repetita* s'écarte moins des manuels ordinaires. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses ouvrages en 10 tomes in-fol., dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, et les deux derniers à Amsterdam en 1706. On a donné de lui en 1708, *Opera anecdota, theologica et philologica*, 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un cocceïen. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux et modeste, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres, et y ajouter les siennes, que pour penser solidement.

COCCEIUS (Henri), né à Brême en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public, par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne, l'empereur, qui l'avait employé dans des affaires secrètes et importantes, l'honora, en 1713, de la qualité de baron de l'Empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisconsulte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée, très estimés en Allemagne. 1° *Juris publici prudentia compendiose exhibita*, 1695, in-8°; 2° *Hypomnemata juris*, 1698, in-8°; 3° *Prodromus justitiæ gentium*, in-8°; 4° *Deductiones*, *Consilia*, in-fol.; 5° un recueil de ses *Thèses*, en 4 vol.

in-8°. Coccéius n'était redevable de son habileté qu'à la méditation et au travail. Il n'avait jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du droit.* Son caractère était doux et obligeant; sa probité et son désintéressement étaient extrêmes.

COCCEIUS (Samuel de), baron allemand, fils du précédent, né à Heidelberg en 1679, et mort à Berlin le 22 octobre 1755, s'éleva par sa profonde connaissance du droit public aux places de ministre d'état et de grand-chancelier du roi de Prusse, Frédéric II. Ce prince confia au baron Coccéius la réformation de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savants, moins encore les vues du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité et d'incertitude, et finit par être arbitraire, le monarque, rebuté ou irrité du peu de fruits des innovations introduites, ayant pris le parti de décider souvent lui-même les causes quelconques, avant ou après la sentence des juges; ce qui a produit des scènes fort étranges : celle du meûnier Arnold, entre autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde. Outre cet ouvrage, qui est en 3 vol. in-8°, on a du baron Coccéius une *édition* latine du Traité de la guerre et de la paix de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1755 à Lausane, 5 vol. in-4°. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Coccéius le père.

COCCHI (Antoine-Célestin), né à Bénévent le 3 août 1695, fut successivement professeur de médecine à Pise, de philosophie et d'anatomie à Florence, et antiquaire du grand-duc, qui cultivait les gens de lettres de tous le pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. Ce fut lui qui traduisit en latin le roman d'*Abrocome et Anthia*, par Xénophon, qui fut imprimé à Londres en 1726, grec et latin, in-4°. Il prononça aussi plusieurs *Discours* italiens sur des objets de médecine, et sur quelques savants, qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 parties. Sa *Dissertation sur le régime pythagoricien* a été traduite en français, in-8°. On a encore de lui : 1° *Epistolæ physico-medicæ*, 1732, in-4°; 2° une *édition* grecque et latine d'Orobase et de Soranus sur les fractures et luxations, Florence, 1754, in-fol. Ce savant mourut le 1er janvier 1758.

COCCIUS (Josse), savant controversiste, natif de Bifeld, d'abord luthérien, embrassa la religion catholique à Cologne, et fut chanoine de Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé : *Le Trésor catholique*, réimprimé à Cologne en 1674, 2 vol. in-fol.; moins lu que Bellarmin, et moins digne de l'être. Il mourut le 31 décembre 1618.

COCCOPANI (Jean), originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathématicien, s'acquit une grande réputation, et fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand II, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, le grand-duc l'employa à bâtir le palais de *Villa Impériale*; c'est sur ses dessins et sous sa direc-

tion que l'on construisit aussi le beau couvent des Carmélites. Le grand duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1649.

COCHEM (Martin de), capucin, né à Cochen, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712 dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'*ouvrages de dévotion*, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques de l'Allemagne.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), d'abord secrétaire du duc d'Orléans régent, ensuite conseiller et président au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1738, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'indult*, en 3 vol. in-8°, 1747. L'auteur approfondit une matière qui jusqu'alors n'avait été traitée que fort légèrement par Raynaudin et par Pinson. Ce savant jurisconsulte laissa en 1725, un fonds de quinze mille livres de rente dont le produit était destiné à fournir à deux demoiselles nobles et pauvres de la Provence, une dotation à l'une pour se marier, et à l'autre pour se faire religieuse. Tous les bons citoyens ont loué la fondation et le fondateur.

COCHIN (Henri), né à Paris en 1687, avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il semblait que la nature l'avait fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence celle des orateurs et des philosophes anciens et modernes, grecs, latins, italiens et français. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand-conseil, et y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'aurait eu un vieil orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom était mis à côté de celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux Le Normand, appelé l'*Aigle du barreau*. Sa bouche et sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, et mourut à Paris le 24 février 1747, à 60 ans. Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus et de ses talents. Un de ses confrères (le même M. Le Normand) lui dit après sa première cause, qu'il n'avait jamais rien entendu de si éloquent: *On voit bien*, lui répondit Cochin, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent.* Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages forme 6 vol. in-4°, Paris, 1751 et suiv. On y trouve des *Mémoires*, des *Consultations*, des *Discours*, des *Plaidoyers*, etc. On a publié des *Extraits* choisis de ses ouvrages. La nouvelle édition de ses OEuvres, que l'on vient de faire en 8 vol. in-8° est digne de son auteur. On a dit de lui qu'il était dans le barreau ce que Bourdaloue était dans la chaire. Son éloquence est à la fois noble et simple, pleine de nerf, d'élégance et de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paraître sous des faces différentes, et toujours avec le même avantage. Il plaidait la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits les plus pathétiques et les plus brillants naissaient dans le feu de l'action. « J'ai lu » avec attention, dit l'abbé Au-

» ger (*Traduction* de Démosthène » et d'Eschine), les principaux » plaidoyers et Mémoires de nos » célèbres avocats; Cochin est le » seul qui m'ait paru pouvoir » soutenir le parallèle avec l'ora- » teur d'Athènes; mais je crois » qu'il lui est bien inférieur par » la subtilité et l'abondance des » raisons, par la simplicité pi- » quante et la rapidité du style. » Il écrit avec noblesse, avec » force; il a du nombre et de » l'harmonie; son style s'élève » et s'anime dans les grandes » causes. A l'exemple de Démos- » thène, il discute et approfon- » dit l'esprit des lois, il généra- » lise les idées particulières, et » en tire des principes lumineux » qui frappent et saisissent par » leur évidence. La raison prin- » cipale et victorieuse ne lui » échappe pas; il la présente plu- » sieurs fois sous des jours diffé- » rents; il en fortifie ses autres » moyens. Ce sont là de grandes » parties dans lesquelles il ne le » cède guère à l'orateur grec. » L'on n'a conservé de ses *Plaidoyers* que ceux qu'il avait fait imprimer lui-même en forme de *Mémoires*. Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme peuvent consulter la préface dont M. Bernard a orné le premier volume de ses ouvrages. Cochin y est peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. On rapporte de cet avocat un trait qui prouve combien il était pénétré des vérités de la religion. Une femme de qualité, pour qui il venait de plaider, lui ayant dit qu'il était si supérieur aux autres hommes, que, si c'était le temps du paganisme, elle l'adorerait comme le dieu de l'éloquence : *Dans la vérité du christianisme, madame*, dit Cochin, *l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire*. Ce n'est certainement pas ainsi qu'auraient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes; eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, et qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. « Que penser, dit un judicieux » critique, de cette éloquence » prétendue légère, qui semble » être l'unique but de nos ora- » teurs modernes, et principa- » lement de ceux du barreau? » L'esprit frivole de notre siècle » y règne comme partout ail- » leurs. Après avoir étouffé le » goût des beautés vraies et so- » lides, il ouvre une libre car- » rière aux prétentions les plus » bizarres. De là naissent ces ré- » putations acquises à si bon » marché, qui dégradent la di- » gnité de cette partie des belles- » lettres. Est-ce par des phrases » philosophiques, par des iro- » nies indécentes, par un style » épigrammatique, par un ton » et des manières conformes aux » mœurs énervées de notre temps, » qu'on prétendrait nous retra- » cer dans la plus noble des fonc- » tions, cette élévation, et sur- » tout cette décence qui caracté- » risait chez les Romains les dé- » fenseurs des lois? »

COCHIN (Jacques-Denis), docteur de Sorbonne, né à Paris le 1er janvier 1726, trouva dans Claude-Denis Cochin un père tendre et vertueux qui ne négligea rien pour lui procurer une éducation propre à développer ses heureuses dispositions, en même temps qu'elle était conforme au goût qu'il avait témoigné dès son enfance, de se livrer aux honorables fonctions du sa-

cerdoce. Déjà il avait acquis une réputation aussi brillante que bien méritée, lorsqu'à l'âge de 30 ans il fut nommé à la cure de Saint-Jacques du Haut-Pas. C'est là que son zèle parut dans tout son éclat, surtout sa charité pour les pauvres. « On seroit » véritablement étonné, dit un » auteur, qu'un seul homme » eût pu faire tout ce qu'il a fait, » former tant d'établissements, » procurer tant de secours à tou- » tes les classes d'indigents, si » l'on ne savait que l'on est ca- » pable de tout lorsqu'à l'esprit, » au bon sens et aux lumières » acquises, telles que les réunis- » sait M. Cochin, se joint le désir » de faire le bien, qui devient » une espèce de besoin pour cer- » tains hommes, et surtout pour » ceux qu'anime la religion, le » plus pur et le plus puissant des » motifs. » De tous ses établissements, celui qui lui fait le plus d'honneur est l'hospice qu'il fonda pour les pauvres malades de sa paroisse, et qu'il eut la satisfaction de voir achevé avant sa mort, arrivée le 3 juin 1783. On a de ce charitable et zélé pasteur : 1° des *Prônes*, 4 vol. in-12; 2° *Exercices de retraite*, in-12; 3° *OEuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort. M. Cochin avait un talent très distingué pour faire des prônes et des instructions. On allait l'entendre avec empressement, et on était autant édifié du ton de sentiment et de conviction avec lequel il débitait ses discours, que charmé du naturel et de la facilité de son élocution. On retrouve ces qualités dans les instructions qui composent ses *OEuvres spirituelles*.

COCHIN (Charles-Nicolas), graveur célèbre parisien, mort en 1754, à 66 ans, s'occupa dans sa jeunesse à la peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette harmonie et cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont *Rebecca*, *Saint Basile*, *L'origine du feu*, d'après F. Le Moine; *Jacob et Laban*, d'après M. Restout, *La Noce de village*, d'après Watteau; et le recueil des *Peintures des Invalides*, que des soins pénibles et un travail continuel pendant près de dix ans, l'ont mis à portée de publier avec succès.

COCHIN (Charles-Nicolas), né à Paris le 22 février 1715, fils du précédent, fut destiné par son père, graveur du roi en son académie de peinture et sculpture, et par sa mère, exerçant le même talent, au dessin et à la gravure. A l'âge de 15 ans, ce jeune artiste, déjà rebuté du travail froid et monotone des commencements de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînait vers la gravure à l'eau-forte, et ce fut dès lors qu'il déploya et fit connaître les talents rares dont il était doué, une touche spirituelle, le génie poétique et la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissait aux grands talents les qualités de l'esprit et du cœur propres à le faire aimer de ses égaux et de ses supérieurs. Il fut choisi pour aller à Rome le 20 décembre 1749, en compagnie de M. de Vandières, désigné par le roi pour être directeur-général de ses bâtiments, en la place de Tournhem son oncle; voyage qui dura jusque vers la fin de septembre 1751. Ce fut en cette

même année 1751, le 27 novembre, que Cochin fut reçu académicien par acclamation, et sans avoir donné à l'académie de morceau de réception, et fut admis, le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire entre les mains de Coypel, premier peintre du roi, directeur et recteur de l'académie royale de peinture et sculpture. Le décès de Coypel, arrivé le 23 juin 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre; Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connaître, non-seulement comme artiste habile, mais aussi comme homme de lettres; nombre de discours par lui lus en différents temps à l'académie, sur différents objets de l'art, et dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui ont mérité d'être élu secrétaire et historiographe de l'académie royale de peinture et sculpture, le 25 janvier 1755. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, et l'admit ensuite dans l'ordre de Saint-Michel, dans lequel il fut reçu le 24 novembre 1756. Il mourut le 29 avril 1790. Il est peu d'artistes des mains desquels il soit sorti plus d'ouvrages que de celles de Cochin, auquel la Providence a conservé l'exercice de ses talents jusqu'à l'âge de 75 ans passés, qui a fait le terme de ses travaux. [Ses principaux ouvrages sont : *Lycurgue blessé dans une sédition*; le *Frontispice de l'Encyclopédie*, les *Figures de Boileau* qu'il a gravées lui-même, les seize *grandes batailles de la Chine*, composées par des missionnaires à Pekin, et dont il a refait les desseins en partie. Ces estampes ont été gravées par les plus habiles artistes. du XVIIIe siècle. La collection des *Figures de la Jérusalem délivrée*, pour l'édition de Monsieur; celle des *Figures pour l'Histoire de France* du président Hénault, etc., etc.]

COCHLÉE, en latin *Cochlœus* (Jean), né à Wendelstein, près de Nuremberg en 1479, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchthon, Calvin, et les autres auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étaient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les catholiques, ni tant craint par les protestants. Il se tenait ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières; et s'attachait plutôt à réfuter les erreurs qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Historia hussitarum*, Mayence, 1549, in-fol.; livre rare et curieux, l'un des meilleurs de cet auteur; 2° *Commentaria de actis et scriptis Lutheri ab anno* 1517 *ad* 1546, in-fol., 1549. Coclée avait beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, et ceux des autres protestants; il s'en servait utilement pour les convaincre de variations et de contradictions. 3° *Speculum circa missam*, in-8°; 4° *Vita Theodorici regis quondam Ostrogothorum et Italiæ*, Ingolstadt, 1544, in-4°; Stockholm, 1699, in-4°. On a joint dans cette dernière édition ce qui se trouve dans plusieurs auteurs anciens sur ce prince; et c'est ce qui la

fait rechercher; 5° *Concilium cardinalium de emendanda ecclesia, conscriptum et exhibitum anno* 1538. *Accessit discussio, etc., ad tollendam, etc., in religione discordiam,* 1539, in-8°, rare. Pour faire voir que les luthériens, ne reconnaissant point l'autorité de l'Eglise, pouvaient abuser de l'Ecriture sainte, il fit paraître en 1527 un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que J.-C. n'est pas Dieu; et un autre en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au Diable, et que la sainte Vierge avait perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Ecriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1552, à 72 ans.

COCK. *Voyez* Coeck, Coke, Cook.

COCKBURN (Catherine), fille de David Trotter, gentilhomme écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679; elle s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, et donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle intitula les *Neuf Muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie, et fit l'*Apologie* du traité de l'Entendement humain de Locke. Elle se convertit à la religion catholique, épousa M. Cockburn en 1708, et mourut en 1749, à 70 ans. On a donné la collection de ses OEuvres en 2 vol. in-8°. [On y trouve plusieurs tragédies qui eurent du succès, comme *Inès de Castro*, l'*Amitié fatale*, le *Malheureux pénitent*, la *Révolution de Suède*, *deux Comédies*, et un écrit très estimé qui a pour titre : *Remarques sur les principes et les raisonnements du docteur Rutherforth dans son Essai sur la nature et les obligations de la vertu*. Elle écrivit cet ouvrage à 68 ans.]

COCLÈS. *Voyez* Horace.

COCLÈS (Barthélemi *della-Rocca*, dit) naquit à Bologne le 9 mars 1467. Il se mêla de prédire, et plusieurs de ses prédictions se trouvèrent véritables. Il en composa un *Recueil*, Strasbourg, 1536, in-8°, où son art était expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis et des ennemis de l'art de deviner. Coclès, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endurerait bientôt un supplice sans l'avoir mérité; mais qu'il n'en mourrait pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'était avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il serait chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Coclès mourut, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Capponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête comme il ouvrait sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Capponi étant allé consulter Coclès, dont il n'était point connu, celui-ci lui dit : *Hélas! mon ami, vous commettrez un meurtre avant qu'il soit nuit*. Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connaissance dont il avait vu la main et le visage, qui se trouvèrent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour

qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire. [Le *Recueil* de Coclès était intitulé *Physionomiæ* ac *Chiromanciæ anastasis, sive compendium ex pluribus et pene infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achilini*, Bologne, 1504-1523. Il donna ensuite un autre *Traité* sur la physiognomonie de la tête, etc., de sorte qu'on peut le considérer comme le précurseur et le premier maître de Lavater et du docteur Gall. Ce Traité ou *Compendium*, imprimé à Strasbourg, 1533-36-51-86, in-8°, fut traduit en français, Paris, 1546-60-1698, etc.]

COCQ (Florent de), chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, fut professeur de théologie, et se fit une réputation par ses grandes connaissances dans les saintes lettres. On connaît de lui : *Principia totius theologiæ moralis et speculativæ ex sacra Scriptura, sanctis Patribus, maximo sancto Augustino et aliis, probatis auctoribus compendiose deprompta*, 3 vol. petit in-8°, Cologne, 1682. Cet ouvrage est dédié au cardinal Azzolini. Il a laissé aussi plusieurs autres traités de théologie. Il mourut en 1691.

COCUS (Robert), théologien anglais, vicaire de Leeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé : *Censuræ quorumdam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum a pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4°. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des pères de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue faussement. C'est dommage que l'esprit et le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE (Guillaume van der), protestant, né à Leyde en 1575, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale; il en fut dégradé, parce qu'il avait pris le parti des arminiens; effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui : 1° des *Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4°; 2° *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623, etc. Guillaume van der Codde avait trois frères, *Jean*, *Adrien* et *Gilbert*, qui, avec un nommé *Antoine Cornelissoon*, donnèrent naissance à la secte nommée des *prophètes* en Hollande. Ils commencèrent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogeaient le droit de parler seuls dans l'Eglise, et qui menaient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, et soutinrent qu'il n'était pas permis aux chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejetèrent généralement toutes les confessions de foi, et s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean van der Codde se vantait d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les apôtres, et que quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé *Oudaan*, boulanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort de van der Codde.

CODDE (Pierre), né à Amsterdam en 1648, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste, et vicaire apostolique des Provinces-Unies; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercas-

sel (*voyez* ce nom), et devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le Formulaire, et par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son Église de troubles et de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal, qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, et mourut le 18 décembre 1710. La secte dont il avait été le promoteur le canonisa, et fit graver une estampe où saint Pierre était représenté le recevant dans le ciel. « Je ne sais, dit l'auteur des *Mémoires chronologiques*, si saint » Pierre lui ouvrit le ciel : mais » le pape défendit de prier pour » lui comme étant mort dans son » obstination et dans ses er- » reurs. »

CODINUS (George), curopalate de Constantinople, vers la fin du xve siècle, laissa : 1° un *Extrait sur les antiquités de Constantinople*, 1655, in-fol., avec Constantin Manassès, qui font partie de la *Bysantine*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les Opuscules d'Hesychius de Milet : *De originibus constantinopolitanis*, publiés par Meursius en 1613; 2° *De imperatoribus constantinopolitanis*, publié par Lambecius en 1665; 3° *De signis, statuis et aliis spectatu dignis Constantinopoli*, Genève, 1607, in-8°; 4° *Des offices du palais et des églises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648, in-fol.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides, qui ravageaient son pays. Il lui fut répondu, que le peuple dont le chef serait tué demeurerait vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan; il l'exécuta, et fut tué par un soldat qu'il avait blessé à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J.-C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, et furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'*Archontes*; Médron, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvénal, était si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivait sous l'empire de Domitien, et avait composé un poème intitulé la *La Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODRUS (Urceus). *Voy.* Urceus Codrus.

CODURE (Philippe), natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la religion catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1651, in-4°, et inséré dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam; et quelques autres ouvrages, tels que le *Traité des mandragores*, contre lequel Bochard a écrit. Il était savant dans la langue hébraïque.

COECK, Koeck, ou Kock, architecte, peintre et graveur, né à Alost dans les Pays-Bas, le 16 août 1502, voyagea en Italie et en Turquie pour perfectionner ses talents. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins, gravés depuis en bois, qui représentaient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il était. Il mourut à Bruxelles le 6 décembre 1550, peintre et architecte de Charles-Quint. On a de lui des *traités* de géométrie, d'architecture et de perspective,

avec quelques gravures en bois et en cuivre. Il a eu pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU (Nicolas), né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il était fort sujet, l'avait rendu très infirme. Il avait été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie, *in partibus*, avec la qualité d'administrateur et suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses sermons et ses livres, écrits très purement pour le temps auquel il vivait. Les principaux sont : 1° des *Réponses* au roi de la Grande-Bretagne, à Duplessis-Mornay, et à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avait choisi pour écrire contre le premier, et Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, et non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps. 2° *Histoire romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*, in-fol., Paris, 1647; ouvrage qui, quoique inexact, était lu encore avec quelque plaisir avant les derniers livres publiés sur cette matière; 3° une *Traduction* de Florus, qui fut prônée pendant quelque temps comme le chef-d'œuvre de la langue française. Vaugelas la citait comme un modèle. Aujourd'hui elle est entièrement oubliée. 4° L'*Argenis*, roman politique de Barclay, traduit en français, Paris, 1621, in-8°.

COEHORN, on prononce *Couhorn* (Memnon), le Vauban des Hollandais, naquit en 1632. Son génie pour la guerre et pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur et lieutenant-général au service des états-généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siége de Namur, Vauban assiéger le fort Coehorn défendu par Coehorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, et qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France et reçu garnison française dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif et si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à La Haye en 1704, laissant aux Hollandais plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disait son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisaient regarder comme imprenable. On a de Coehorn un *Traité* en flamand sur une nouvelle manière de fortifier les places. [Plusieurs souverains voulurent l'attirer à leur service; mais il refusa les offres les plus magnifiques. Une seule fois, piqué de ce que le prince d'Orange ne lui avait pas donné un régiment qu'il lui avait promis, il fut sur le point de s'attacher à la France. Le prince d'Orange fit alors arrêter comme ôtages la femme de Coehorn et ses huit enfants. Coehorn changea aussitôt d'avis, revint dans sa patrie, et le prince d'Orange le combla de bienfaits.]

COELUS. *Voyez* CIEL.

COETIVY (Prégeut, seigneur de), gentilhomme breton, se distingua par sa valeur et sa prudence en plusieurs siéges et combats. Il fut fait amiral de France en 1439, et tué d'un coup de canon au siége de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. — Alain de COETIVY, son frère, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, et mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'était un homme habile, mais téméraire, et parfois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul II, qu'il était orgueilleux, avare, dissimulé, et qu'il avait masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré collége.

COETLOGON (Alain-Emmanuel de), né en 1646 d'une famille illustre de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entre autres aux combats de Bantry en Irlande en 1688, de La Hogue en 1692, et de Velez-Malaga en 1704. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, et honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans six mois, ayant toujours vécu dans le célibat. [Vers la fin de sa carrière, fatigué de plusieurs injustices, il se retira au noviciat des jésuites. C'est à son lit de mort qu'il reçut le bâton de maréchal, qu'il avoit long-temps vainement désiré. Il s'écria en le recevant : *Non, nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* La postérité de ses frères fut éteinte dans la personne du marquis de Coëtlogon, mort à Paris en 1791.]

COEUR (Jacques), natif de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, et devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire et les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200 mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'aurait jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendait dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, 300 facteurs répandus en divers lieux, le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausane, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis et ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre en rendant suspectes ses relations avec le dauphin, depuis Louis XI. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison; le parlement lui fit son procès, et le condamna à faire amende honorable et à payer 400 mille écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyait morte de poison : mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien qui avait quitté son maître, et qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture et

une générosité qui le dédommagèrent des chagrins qu'il essuyait. Il se cotisèrent presque tous pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, l'enleva du couvent des cordeliers de Beaucaire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'île de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'a démontré dans un *Mémoire* lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Essai* sur l'Histoire générale n'a pas eu apparemment connaissance de cette dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfants, en considération des services de leur père. Un d'eux, *Jean Cœur*, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, et mourut en 1483.

COFFIN (Charles) naquit à Buzanci dans le diocèse de Reims en 1676. Il vint à Paris achever ses études commencées à Beauvais. Des productions en vers et en prose, où l'on remarquait la latinité du siècle d'Auguste, des *Poèmes* sur les événements publics, des *Discours* sur des circonstances qui lui étaient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du collége de Beauvais en 1713. Il sortit de cette école une foule de sujets dignes du directeur de leurs études par leurs connaissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur, et son rectorat fut illustré par le rétablissement de l'instruction gratuite; événement auquel il eut beaucoup de part, et qu'il célébra par un très beau mandement. Cet homme, cher aux lettres qu'il avoit constamment cultivées avec succès, leur fut enlevé en 1749. Sa mort fut le commencement des disputes entre le parlement et l'archevêque de Paris. Coffin, janséniste ardent et opiniâtre, ayant refusé, dans sa dernière maladie, de présenter un billet de coufession pour recevoir les derniers sacrements, en fut privé, et mourut sans les secours de la religion. Cet événement fit du bruit, et un magistrat en porta ses plaintes au parlement. C'est par là que commencèrent cette longue suite de dénonciations dont les tribunaux retentirent contre les refus des sacrements faits aux appelants. Il s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendus aux lettres, en servant la religion. Il est principalement connu par les *Hymnes* qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les bréviaires nouveaux. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Ecriture; une simplicité et une onction admirables; une latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil

s'est distingué par la verve et la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié en 1755 un *Recueil complet de ses OEuvres*, en 2 vol. in-12. Il y a plusieurs petites pièces de poésies, entre autres l'*Ode sur le vin de Champagne*, digne d'Ovide et de Catulle, par la délicatesse et la facilité, et bien supérieur à toutes ses poésies profanes. Il y règne un esprit et un feu dignes de la liqueur qu'il célèbre. La ville de Reims en reconnut le mérite par un présent annuel de ses meilleurs vins.

COGER (François-Marie), professeur de rhétorique au collége Mazarin et ancien recteur de l'université, né à Paris en 1723, a fait plusieurs *Poèmes* latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiome, à cause de la pureté du style, mais non par les vrais poètes, parce que ces pièces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connaître, c'est la *Critique de l'Eloge de monseigneur le dauphin*, par M. Thomas, 1766, in-8°; et celle du *Bélisaire*, par Marmontel, 1767. Le bon goût et les vrais principes littéraires et religieux y brillent. Voltaire, qui n'est pas ménagé dans la dernière, s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appela plus l'habile critique, que *Coge pecus*. Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomies contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération et le mépris, et se contenta de proposer pour le prix de l'université, cette vérité si aisée à démontrer par des principes et des faits qui n'éclatent que trop, que *la philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des rois que de la religion*. Coger mourut le 18 mai 1780, emportant les regrets de ceux dont il avait secondé les bonnes dispositions à l'étude par ses libéralités, et qui n'auraient pu les réaliser sans ce secours, par le défaut de fortune. [On trouve dans le Journal de Paris du 29 mai 1780, une *Notice* historique sur Coger.]

COGESHALLE (Raoul, ou *Radulphus*), savant anglais, chanoine, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, florissait sur la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe. On a de lui une *Chronique de la Terre-Sainte*, d'autant plus précieuse qu'il avait été témoin des faits qu'il raconte; il était à Jérusalem, et il y fut même blessé, lorsque Saladin en fit le siége en 1188. Elle a été publiée dans le 5e vol. de l'*Amplissima collectio* de D. Martenne, ainsi que *Chronicon anglicanum ab anno* 1066 *ad annum* 1200, et *Libellus de motibus anglicanis sub Joanne rege*, qui sont du même auteur. Pitseus en fait mention dans ses *Illustres écrivains* d'Angleterre. Cogeshalle est mort, à ce que l'on croit, en 1228.

COGNATUS. *Voy.* COUSIN.

COGOLIN (Joseph de Cuers), gentilhomme provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusât constamment à ce service. Il s'adonna ensuite à la poésie; la traduction en vers français de l'épisode d'*Aristée* au 4e livre des Géorgiques de Virgile, et celle de la *Dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille*, tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un de ces deux poèmes. On a encore de lui

une *Ode sur les arts*, un *Poème contre le matérialisme*, et un *sur l'éducation*, 1657, in-8°. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poëtes modernes, de ses talents pour prôner le vice et l'irréligion. Il mourut à Lyon le 1er janvier 1760, âgé de 57 ans.

COHORN. *Voy.* COEHORN.

COIGNET (Michel), mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la navigation* en français, 1581, qui de son temps lui acquit de la réputation.

COIGNY (François de Franquetot, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison-d'or, naquit au château de Franqueto en Basse-Normandie, l'an 1670, et mourut le 18 décembre 1759. Il servit l'état avec distinction. Il gagna la bataille de Parme sur les Impériaux, le 29 juin 1734, et celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant. [Il avait eu pour secrétaire le fameux poète Bernard.]

✝ COIGNY (Le duc de), maréchal de France, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, entra au service dès sa première jeunesse, et fit une partie des guerres d'Hanovre, où il commanda un corps de cavalerie, avec le grade de mestre-de-camp. Il parvint successivement aux différents grades, et fut nommé lieutenant-général le 1er mars 1780. Député de la noblesse de Caen aux états-généraux de 1789, il signa toutes les protestations de la minorité, demeura toujours dans le sentier de l'honneur, et émigra en 1792. Il fit les campagnes des armées des princes, se signala par une valeur long-temps exercée, et se rendit ensuite en Portugal, où, de même que M. de Vioménil, il était devenu capitaine-général; ce qui équivaut au grade de maréchal de France. Le duc de Coigny rentra en France avec le roi en 1814, fut nommé par ce prince gouverneur de l'hôtel des Invalides le 13 janvier 1816, et y fut reçu en cette qualité le 29 du même mois par le général d'Arnaud, commandant de l'hôtel. Il fut appelé dans le même temps à la chambre des pairs, et remplit ses fonctions toujours de la manière la plus honorable; élevé par ordonnance du 3 juillet 1816 au grade de maréchal de France, il est mort dans un âge très avancé le 19 mai 1821.

COINTE (Charles Le), né à Troyes en 1611, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Bérulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un père de l'Oratoire pour aumônier, Le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, et fournit les mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder une pension de 1000 liv. en 1659, et trois ans après une autre de 500. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé : *Annales ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-fol., qui commencent à l'an 235, et finissent à l'an 835. C'est une compilation sans ornements, mais d'un travail immense et pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement et de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1er vol. pa-

rut en 1667, et le dernier en 1679. Le Cointe mourut à Paris en 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumières que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avait connu à Munster, l'honorait souvent de ses lettres.

COISEVAUX. *Voy.* COYSEVOX.

COISLIN (Henri Charles du Camboust, duc de), évêque de Metz, né à Paris le 15 septembre 1664, mort en 1732, avait des vertus et des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes et un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Le P. Montfaucon a publié le *Catalogue* des manuscrits grecs de cette collection en 1715, in-fol. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1713, in-4°, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi; on peut même dire trop, car cet excès d'éloges, surtout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son Mandement pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent une propositions condamnées, et censura le Mandement comme propre à conduire au schisme et à l'erreur; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à Sa Sainteté et aux prélats de l'assemblée du clergé. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal de COISLIN, évêque d'Orléans, né à Paris en 1636, et mort le 5 février 1706, estimé de Louis XIV, et cher à ses diocésains par sa régularité et ses grandes charités. Le duc de Saint-Simon en parle dans ses *Mémoires* avec tant d'admiration, que si ce prélat n'était pas connu d'ailleurs, on aurait quelques doutes sur ses sentiments. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation de gens de bien. Quoi qu'il en soit, Saint-Simon en rapporte le trait suivant : « Il » donnait 400 livres de pension » à un pauvre gentilhomme ruiné, qui n'avait ni femme ni » enfants, et ce gentilhomme » était presque toujours à sa table tant qu'il était à Orléans. » Un matin, les gens de M. d'Orléans trouvèrent deux fortes » pièces d'argenterie de sa chambre disparues, et un d'entre » eux s'était aperçu que ce gentilhomme avait beaucoup fureté là autour. Ils dirent leur » soupçon à leur maître, qui ne » put le croire, mais qui s'en » douta, sur ce que le gentilhomme ne parut plus. Au bout de » quelques jours, il l'envoya quérir, et tête à tête il lui fit avouer » qu'il était coupable. Alors M. » d'Orléans lui dit qu'il fallait » qu'il se fût trouvé étrangement » pressé pour commettre une action de cette nature, et qu'il » avait grand sujet de se plaindre » de son peu de confiance de ne » lui avoir pas découvert son besoin. Il tira vingt louis de sa » poche, qu'il lui donna, et le pria » de venir manger chez lui à l'ordinaire. » Son mérite éminent le fit choisir pour occuper la place de grand-aumônier de France. Le roi le nomma en outre commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et le pape le décora de la pourpre romaine.

COITER (Volcher), né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise et à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en

Allemagne et en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, et mourut en 1600, avec la réputation d'habile médecin et d'excellent anatomiste. On a de lui : 1° *De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ*, Bologne, 1566, in-fol. 2° *Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ, etc.*, Nuremberg, 1573, in-folio; Louvain, 1653, in-folio, etc.

COKE, ou COOKE (Edouard), chef de justice du banc-royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, et mourut à Stokepoges en 1634, après avoir exercé différents emplois dans la magistrature. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Les Instituts des lois d'Angleterre*. Voyez COECK et COOK. [Coke eut à prononcer sur plusieurs fameux procès, tels que ceux du comte d'Essex, de sir Raleitz, de sir Overbury, que le duc et la duchesse de Sommerset avaient fait empoisonner à la tour de Londre. C'était un magistrat sévère, mais juste. Sa devise était : « La loi est le meilleur de tous les casques.... » Il se fit un ennemi dans la personne du duc de Bukingham, favori de Jacques Ier. L'opposition de Coke sur la disposition de quelques évêchés en commande, aigrit contre lui le roi. Sa conduite fut censurée, il fut suspendu de ses fonctions, et obligé d'entendre son arrêt à genoux. Accusé ensuite de prévarication dans l'affaire du duc de Sommerset, il fut mis à la tour de Londres, d'où il passa en Irlande avec une mission, puis nommé schérif du comté de Buckingham. Accablé de chagrins, il se retira dans une de ses terres, où il mourut dans un âge avancé.]

COLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenai-le-Comte sa patrie, mourut le 20 mars 1669, âgé de 79 ans. Il sut allier les amusements de la poésie à l'étude sèche des lois. On a de lui : 1° *Larvina, Satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette pièce se ressentent du style obscur d'Apulée, que l'auteur a affecté d'imiter; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs. 2° Les *Tableaux des victoires de Louis XIII*; 3° *Description du château de Richelieu*. Ces deux poèmes en vers français annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers et de la force dans ses descriptions.

COLARDEAU (Charles-Pierre), né à Janville dans l'Orléanais, le 12 octobre 1732, cultiva dès l'enfance les Muses françaises. Il débuta en 1758, par la *Traduction* en vers de l'Épître d'Héloïse à Abailard par Pope. L'original est plein de feu, et la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression et des images : mais l'on comprend que dans ces sortes de productions, non seulement les mœurs et la sagesse trouvent peu à gagner, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour le sujet, ni pour l'exécution. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, l'une jouée en 1758, et l'autre en 1760, eurent moins de succès. On y admira plutôt le mécanisme d'une

versification heureuse et brillante que le talent du théâtre. *L'Épître à M. Duhamel*, *Le Temple de Gnide*, mis en vers, *Les Hommes de Prométhée*, et la comédie des *Perfidies à la mode*, qui parurent depuis, sont en général versifiées d'une manière douce et harmonieuse; mais la vraie philosophie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres et la fin des grands ouvrages. L'académie française le nomma à une de ses places au commencement de 1776; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant qu'il prononçât son discours de réception. [Les *OEuvres* de Colardeau ont été recueillies en 2 vol. in-8°, Paris, 1779.]

COLAS (Jean-François), appelé aussi *Guyenne*, du nom de sa mère, naquit à Orléans en 1702. Il fit de très bonnes études chez les jésuites, entra dans cette société, et y professa pendant 30 ans. Il la quitta ensuite pour vivre en ecclésiastique séculier, et devint successivement chanoine de Saint-Pierre-Empont, et de l'église royale de Saint-Aignan. Son habileté dans l'administration du temporel le rendit très utile à ces deux chapitres. Il fut nommé membre et ensuite un des directeurs de la société littéraire d'Orléans. Colas mourut le 3 novembre 1772. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Oraison funèbre de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang*, Orléans, 1752, in-4°; 2° *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, 1766; 3° le *Manuel du cultivateur dans les vignobles d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume*, Orléans, 1770, in-8°.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, ministre secrétaire d'état, contrôleur général des finances sous Louis XIV, né à Reims, le 29 août 1619, avait un oncle secrétaire du roi et négociant à Troyes, qui le plaça chez Maseranni et Cenami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connut ses talents et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, dit le président Hénault, qu'elle se trouva tout établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connaît le sonnet injurieux que le poëte Hénault lança contre Colbert; et sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y était offensé : *Non*, dirent-ils; — *Je ne le suis donc pas*. Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avait troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis commençait à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France et aux savants étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnait ces grâces étaient encore plus flatteuses que les présents

mêmes. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain*, écrivait-il à Isaac Vossius, *il veut néanmoins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre de change, comme une marque de son estime et un gage de sa protection.* Le roi, connaissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments semblèrent alors revivre. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture; la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même, en 1663. Celle des sciences fut érigée trois ans après, et celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avaient été fondées long-temps auparavant, comme l'académie française, et celles de peinture et de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordait à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, et d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil, formé pour discuter toutes ces matières, donna ces réglements et ces belles ordonnances qui sont encore aujourd'hui le fondement de notre gouvernement. Le commerce que la France n'avait exercé jusqu'alors qu'imparfaitement fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique: toutes ces compagnies furent encouragées et récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de galères furent construits en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer-blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendaient très chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, dans l'année 1669, 44,200 métiers en laine dans le royaume. Avant le ministère de Colbert la taille s'élevait à 53 millions, et avant sa mort elle se trouvait réduite à 35 millions. A son entrée au ministère, la dette était de 89 millions, il la réduisit, en 1683, à 32 millions Le revenu disponible n'était, sous Mazarin, que de 32 millions, il le porta à 83 millions, tout en diminuant les impôts. Colbert racheta pour 5 millions, la ville de Dunkerque, qu'on avait dû céder à Cromwell. Par ses soins, la France avait (en 1681) 198 bâtiments de guerre, et 166,000 hommes de mer. Aussi il parvint à faire respecter le pavillon français, réprima les barbaresques, et dans un mois, 65 grands navires partirent du

port de Saint-Malo, pour la pêche de la morue, qui introduisit en France un commerce très lucratif. L'arc de triomphe de la porte Saint-Martin, celui de la rue Saint-Denis, l'Hôtel des Invalides, une partie des quais et des boulevards, et les chemins voisins de la capitale furent construits sous le ministère de Colbert. Avant lui, les bourgeois de Paris étaient chargés de l'entretien du pavé et de l'éclairage; il mit l'unet l'autre au rang des dépenses publiques. Ce furent les vives représentations de Colbert qui portèrent Louis XIV à signer la paix de Nimègue, qui rendit le repos à l'Europe. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étaient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à 64 ans et 6 jours, consumé (dit un historien) des chagrins que lui donnait Louvois en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avait enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre telle que le méritait un hommequi, en créant le commerce et en animant tous les artistes, avait donné cent millions de rente à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on était peu sensible à ces attentions, quand on était prêt à rendre compte au Roi des rois. Il répondit à madame Colbert, qui ne cessait de lui parler d'affaires : *Vous ne me laisserez donc pas même le temps de mourir?* Au milieu des occupations du ministère, il trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Écriture sainte, et de réciter le bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8°, qui est peu commun. « Ce ministre, qui doit » être l'objet de la reconnais» sance éternelle de la France, » dit l'auteur de la *Décadence* » des lettres et des mœurs, plus » loué, plus admiré qu'imité; » auquel des enthousiastes ont » rendu un culte hypocrite, » pour se faire égaler à lui par la » multitude prévenue et tou» jours trompée; et dont d'au» tres enthousiastes, conduits » par la folie, et détracteurs de » ce grand homme, ont détruit » les heureux travaux ce fonda» teur de la richesse du royau» me, par ses utiles et nombreux » établissements, par les tributs » qu'il a tirés de toutes les par» ties du monde, en joignant » les deux mers, en protégeant » le commerce, en rendant la » marine redoutable, Colbert » animait tous les arts et tous » les artistes. Mécène de tous les » savants français et étrangers » indistinctement, il répandait » sur eux les dons de la muni» ficence royale, et la grâce » dont il les accompagnait en re» haussait encore le prix. » Cependant, comme rien n'est parfait dans les choses humaines, et que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par Colbert aux lettres, au commerce et aux arts, avait fait négliger les travaux simples et utiles; que l'agriculture en a souffert; que les campagnes se sont dépeuplées

par l'agrandissement des villes, où le luxe et le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs ; que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec, et que l'esprit raisonneur, qui marche toujours à la suite des sciences et des lettres, a préparé la révolution qui, un siècle après, a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministère de Colbert. Sa *Vie* se trouve dans le tome 5 des *Hommes illustres* de France, par d'Auvigny. *Voyez* l'article COURTILZ.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelai, et fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut le 3 novembre 1690 à 39 ans.

COLBERT (Charles), marquis de Croissi, ministre et secrétaire d'état, oncle de Seignelai, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, neveu du précédent, naquit le 14 septembre 1665. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant-général des postes en 1699, et conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différents. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck et en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, membre honoraire de l'académie des sciences. Il avait épousé une fille du ministre d'état Arnauld de Pompone, dont il eut plusieurs enfants. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Riswick jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, et la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces Mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, et on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV. On a encore de lui : *Relation de la fontaine sans fond de Sablé en Anjou.* (Mém. de l'académie des sciences.)

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, ministre d'état et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur et de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1693.

COLBERT (Jacques-Nicolas) fils du grand Colbert, docteur de la maison et société de Sor-

bonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 53 ans. Son zèle, sa charité, sa science, le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissi, frère du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se préparait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Fustemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome, après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de Lettres, de Mandements, d'Instructions pastorales, dont quelques-unes sont très violentes, et lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques, sont les apologistes de *propositions monstrueuses et abominables.* Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appelants de la bulle *Unigenitus,* il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité et ses décisions. Il était très ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les jansénistes plus modérés regardaient comme la honte de la secte, et voyait dans les farces de Saint-Médard des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étaient soumis aux jugements de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au 7e tome des Actes du clergé. « Nous souffrons, disent les évêques en s'adressant au roi, » nous souffrons depuis longtemps, avec la plus vive douleur, tout ce que la licence et » la mauvaise foi ont jusqu'ici » fait entreprendre aux ennemis » de la constitution *Unigenitus*, » pour anéantir, s'il était possible, ce jugement de l'Eglise. » Nous attendions que le temps » et la réflexion pussent ramener » ces esprits inquiets. Aux artifices, aux calomnies, aux invectives qu'il n'ont cessé de » mettre en œuvre contre nous, » nous n'avons opposé qu'une » modération dont nous n'éprouvons que trop l'inutilité » et le préjudice. Mais pourrons-» nous, sire, ne pas nous élever » contre une lettre téméraire et » séditieuse, écrite à V. M. par » M. de Montpellier, dans laquelle il s'efforce de décrier » ses adversaires et de les rendre » suspects au roi; dans laquelle » il prend des auteurs protestants les faits et les expressions » les plus odieuses, pour détruire, dans l'esprit des peuples, le respect qu'ils doivent » au chef de l'Eglise, et dans laquelle enfin il établit des prin-

» cipes capables de ruiner tous » les fondements de notre foi. » Après avoir écrit contre les évêques, Colbert attaqua le pape, et publia contre Clément XII une *Lettre pastorale*, datée du 21 avril 1734. Las de s'agiter et d'agiter l'Eglise en faveur d'une secte inquiète et tracassière, il mourut en 1738, à 71 ans. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis en 3 vol. in-4°, 1740. Son *Catéchisme*, qui est, à bien des égards, un très bon ouvrage (*voy.* Poujet), et la plupart de ses *Instructions pastorales*, ont été condamnés à Rome, et quelques-unes de ces dernières par l'autorité séculière.

† COLBERT (Michel), parent du ministre de ce nom, entra fort jeune dans l'ordre de Prémontré, fit ses cours de théologie en Sorbonne, où il fut reçu docteur. Il remplit successivement dans son ordre les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de ses bonnes qualités et de ses talents, l'abbé général Le Scellier, qui voulait se retirer, résolut de faire son possible pour le faire nommer son successeur; dans le chapitre où il donna sa démission, il parvint à le faire élire; mais l'élection n'ayant pas été faite selon les formes usitées, les *capitulants* firent opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert obtint ses bulles par le crédit de sa famille. Ce prélat, bon admistrateur et ami des sciences, protégea les bonnes études, et chercha à faire fleurir son ordre en y recevant des hommes célèbres par leur talents, entre autres l'abbé Vertot. Il fit reconstruire le collége des prémontrés qui tombait en ruines, et lui procura une dotation suffisante pour y entretenir un certain nombre d'étudiants. On a de Colbert : 1° *Lettre d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8°; 2° *Lettres de consolation*, adressées à madame Plot sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen. L'abbé Colbert gouverna son ordre pendant 32 ans, et mourut à Paris le 29 mars 1702, âgé de 69 ans.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief, se fit un nom célèbre sur la fin du XVIe siècle, par la finesse et l'élégance de son travail. Ses portraits étaient aussi ressemblants que délicats. On présume que Coldoré est un sobriquet, et que le vrai nom de cet artiste est *Julien de Fontenai*, le même que Henri IV qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre, et de son graveur en pierres fines. [On l'appelait *Coldoré*, à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré, qu'il portait pendues à son col, à titre de récompenses accordées par le roi, suivant l'usage de ces temps.]

COLEONI (Barthélemi), natif de Bergame, d'une famille qui avait la souveraineté de cette ville, et qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de Philippe Visconti, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappelèrent, et le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même temps le 4 novembre 1475. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre de bronze. C'est lui qui

a introduit, dit-on, l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

COLET (Jean), né à Londres en 1466, docteur et doyen de l'église de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, et mourut en 1519. On a de lui des *Sermons*, un *Traité de l'éducation des enfants*, et d'autres ouvrages.

† COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, appartenait à une famille que l'amour des lettres plutôt que celui du gain avait engagée dans la profession de libraire-imprimeur. Son oncle J.-D. Coleti avait eu le projet de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de l'*Italia sacra* de Ferdinand Ughelli, ouvrage rempli d'erreurs et d'omissions, et qui n'allait que jusqu'à l'an 1648. Nicolas Coleti acheva d'exécuter ce projet, et l'édition qui avait été commencée en 1717, fut terminée en 1733. Elle est dédiée au pape Clément XI, et forme 10 vol. in-fol. Cependant, malgré le soin qu'il apporta à cette édition, l'ouvrage n'est pas encore exempt de fautes. Lorsqu'on parla à Venise de réimprimer, avec des additions et des corrections, la *Collection des Conciles* du père Labbe, Coleti s'en chargea, et les notes dont il a enrichi cet ouvrage sont infiniment précieuses. Il était infatigable, et la vieillesse semblait augmenter en lui son ardeur pour l'étude. Outre ces deux immenses éditions, Coleti a laissé : 1° *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4° ; 2° une histoire en latin de l'église de Saint-Moïse, sous ce titre : *Monumenta ecclesiæ venetæ Sancti-Moïsis*, 1758, in-4°. Il mourut en 1765, âgé de 85 ans. — Jean-Antoine Coleti, libraire comme le précédent, est connu par les ouvrages suivants : 1° *Catalogo della storia d'Italia*, qu'il rédigea de concert avec son frère, Venise, 1779, in-4°; 2° *Oraison funèbre du pape Clément XIII*, Venise, 1766; 3° une autre du *grand-chancelier Jérôme Zuccaro*, Venise, 1772. Ces deux oraisons sont en latin. 4° *I versi di san Gregorio nazianzeno sovra la carità, ridotti in versi sciolti*, etc. — Coleti (Jean-Dominique), de la même famille que les précédents, né en 1727, appartenait à la société des jésuites. Il avait entrepris de continuer l'*Italia sacra*, à laquelle les savants de sa famille avaient déjà tant contribué; il travailla avec ardeur à l'exécution de ce projet jusqu'à l'an 1798, où il est mort. Son travail, qui aurait ajouté 10 volumes aux 10 qui existent, est resté en manuscrits. Il a laissé pareillement inédites plusieurs *Dissertations* sur les monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc. Ce savant jésuite avait été au Mexique dans le dessein d'y écrire, sur les lieux, l'histoire de ce pays et des missions qui y avaient été faites; mais au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III ayant banni tous les jésuites de ses états, il fut obligé d'abandonner son projet et de retourner en Europe, où il publia : 1° *Dizzionario geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, d'après les renseignements les plus sûrs, est le plus utile que puisse consulter celui qui s'occupe de la géographie de l'Amérique. 2° *Notæ et siglæ quæ in nummis et lapidibus apud. Romanos obtinebant*,

explicatæ, avec des notes de Villoison, Venise, 1785, in-4°. — COLETI (Jacques), autre savant jésuite de la même famille, né en 1734, et mort en 1812 à l'âge de 78 ans, est connu par les ouvrages suivants : 1° *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, Venise, 1784, in-4°. Cette dissertation se trouve insérée dans la collection des *Opuscoli ferraresi*. 2° *De situ Aridonis urbis natalis sancti Hieronymi*, Venise, 1784, in-4°. Ce jésuite a aussi travaillé à la collection de *L'Illyrium sacrum*, de son confrère le père Daniel Ferrati.

COLETTE (Sainte), réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, née à Corbie en Picardie le 13 janvier 1380, était fille de Robert Boilet, charpentier, et de Marguerite Moyon, qui était presque sexagénaire. Elle passa les premières années de sa vie dans la pénitence; et après la mort de son père et de sa mère, ayant distribué aux pauvres ce qu'ils lui avaient laissé, elle se retira dans un couvent de béguines, qui vivaient sous la direction des religieux de Saint-François. Ayant trouvé cet institut trop relâché, elle passa dans celui des Urbanistes, puis dans celui des Bénédictines; mais ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi satisfaire son zèle, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint François, dit *de la Pénitence*, fit un vœu particulier de clôture, et pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de Ste-Claire, et alla, en 1406, trouver à Nice Pierre de Lune, que l'on reconnaissait en France pour pape sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvait souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui se répandit par la suite dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand le sixième de mars de l'an 1447, âgée de 66 ans et 52 jours. Quelques religieux de Saint-François embrassèrent aussi sa réforme; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelait les Colettans; mais on les réunit en 1517 aux Observantins. Sixte IV lui donna de vive voix la qualité de *beata et sancta*. Clément VIII permit aux claristes de Gand d'en faire solennellement l'office au commun des vierges. Urbain VIII étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-François. Le grand obstacle à sa canonisation venait de ce qu'elle avait reçu sa mission d'un anti-pape, et qu'elle avait voulu mourir dans le voile qu'il lui avait donné. Cependant son corps ayant été relevé du tombeau en 1747, il s'y opéra des miracles dont le procès-verbal a enfin déterminé sa canonisation, qui a été solennellement prononcée par Pie VII le 3 mars 1807. Pendant la persécution suscitée par Joseph II, les colettines de Gand, obligées de quitter leur patrie, transportèrent en 1783 son corps à Poligni en Franche-Comté, où elle avait été dix ans abbesse. Sa *Vie*, écrite par divers historiens, et réduite en abrégé par un anonyme, a été donnée au public par l'abbé de Montis, avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12.

COLIGNI (Gaspard de), premier du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit

établi en France; depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, et un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage contribua au moins autant que son mérite à l'avancer. Il avait épousé, vers la fin de 1514, Louise de Montmorency, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, et sœur aînée d'Anne, duc de Montmorency, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère, qui était alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui était due: il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, et lieutenant-de-roi en Champagne et en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournai à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Acqs l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI (Odet de), cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19 ans, et évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le 2e fils du précédent. Son frère d'Andelot, qui avait déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre et de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avait quitté l'habit de cardinal, et qui se faisait appeler simplement le comte de Beauvais, le reprit et se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidèle à son souverain qu'il ne l'avait été à sa religion, ces deux infidélités allant toujours de pair; il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de Saint-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné le 14 février 1571, par un de ses domestiques, qui s'étant sauvé en France, fut pris à la Rochelle, et puni de mort.

COLIGNI (Gaspard de), 2e du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit le 16 février 1517 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François Ier à la bataille de Cérisoles, et sous Henri II, qui le fit colonel général de l'infanterie française, et ensuite amiral de France en 1552. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, et surtout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, et fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siége, sous le titre de *Mémoires de l'amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12; Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes, et forma un parti si puissant, qu'il faillit ruiner la religion catholique en France. « La cour, dit un historien, n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité, aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire: orné d'ailleurs d'autant de ver-

» tus que des temps si orageux » et l'esprit de parti pouvaient » le permettre. » Il comptait son sang pour rien. Ayant été blessé, et ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un flegme incroyable : *Le métier que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer à la mort comme à la vie?* La première bataille rangée qui se donna entre les huguenots et les catholiques fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit et sauva l'armée. Le duc de Guise ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siége d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit à Jean Poltrot, assassin de Henri, duc de Guise. Sa justification, qu'il publia sous le titre de *Réponses aux interrogatoires, etc.*, 1563, in-8°, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avait trempé dans cette conjuration, tant il s'y défendait mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni et Condé donnèrent la bataille de Saint-Denis contre le connétable de Montmorency. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac en 1569; fatale aux calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, et fut vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles en 1571. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses, comme tous ceux de son parti. Charles IX, pour se l'attacher et l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, et lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre, on lui tira d'une fenêtre un coup d'arquebuse dont il fut blessé dangereusement à la main droite et au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, et donna à Coligni le nom de *père*. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accréditaient (nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs mal instruits), il prit tout à coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de Saint-Barthélemy, 1572. (*Voy.* CHARLES IX.) Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, et jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours à la fureur du peuple, irrité des longues et cruelles guerres qu'il avait excitées dans le royaume, et enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorency, son cousin, l'en fit retirer, pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilli. Un italien ayant coupé la tête de l'amiral pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et l'envoya à Rome. Coligni tenait un Journal, qui fut remis après sa mort entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvait ce Journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatien de Courtilz, 1686, in-12;

on en trouve une plus moderne dans les *Hommes illustres de France*; l'une et l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie prenaient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte dont malheureusement il était devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée de huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France : ce que Charles, qui était en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. « M. l'admiral, dit Brantôme, à » cette occasion, voyait bien le » naturel de ses huguenots; que » s'il ne les occupoit et amusoit » au dehors, que pour le seur ils » recommenceroient à brouiller » au dedans, tant il les cognois- » soit brouillons, remuants, » frétillants et amateurs de la » picorée. Je sçay ce qu'il m'en » dict une fois à la Roschelle, » que je l'estois allé voir. » (*Voy.* CALVIN, LOUIS XIII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.) Il n'est pas moins vrai qu'il semblait approuver les horreurs exercées par des *Adrets*, que les protestants, tant soit peu chrétiens, détestaient, et que dans plus d'une occasion, il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire et féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit M. Desormeaux dans son *Histoire* de la maison de Bourbon; ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des protestants, et rendre odieuse celle des catholiques.

COLIGNI (François de), seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1er du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi et la religion de ses pères. Il fut colonel général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1551, par la démission de l'amiral son frère, et mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, et du poison suivant d'autres.

COLIGNI (Gaspard de), 3e du nom, colonel général d'infanterie et maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guienne, se signala en divers siéges et combats. Il gagna la bataille d'Avent, le 20 mai 1635, avec le maréchal de Brézé, et mourut à son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI (Gaspard de), 4e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649, à 39 ans.—Sa veuve, Elisabeth-Angélique de Montmorency, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, et mourut à Paris en 1695, à 69 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique et calomnieux de Bussi Rabutin. Elle avait eu du duc de Châtillon un fils posthume, mort en 1657, et en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

* COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français, épousa la veuve de Henri-Etienne, 1er du

nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères: mais en employa dans la suite de plus beaux. Il introduisit en France le caractère *italique*, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce, qui en est l'inventeur. Comme il vécut long-temps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les *éditions* qu'il a données de quelques ouvrages grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du nouveau Testament, le passage de la Vulgate : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo*, etc., Joan. 1, ep. 1, c. 5. Il mourut à Paris vers l'an 1547. On ne connaît cependant point d'ouvrages souscrits par ses héritiers avant 1550.

† COLLADO (Didace), dominicain, naquit à Mezadas en Estramadure. Brûlant d'ardeur d'aller porter la foi aux infidèles, il partit pour le Japon en 1619, et la persécution qu'il eut à y souffrir ne relentit pas son zèle. Il fut député à Rome par ses confrères pour demander au pape Urbain VIII des pouvoirs plus étendus. De Rome il alla en Espagne; le roi lui donna des lettres-patentes pour les Philippines, où il se rendit avec vingt-quatre missionnaires de son ordre; étant revenu en Europe, il se remit bientôt en mer pour aller à Manille; mais le vaisseau qui le portait fit naufrage. Le père Collado nageait parfaitement, et aurait pu se sauver, mais ne voulant pas quitter ses malheureux compagnons au moment où son ministère leur devenait le plus nécessaire, il périt avec eux, martyr de sa charité. Cet événement date de 1638. Le P. Collado a laissé plusieurs ouvrages qui sont presque tous dans l'intérêt des missions; nous citerons : 1° *Ars grammatica japonicæ linguæ*, Rome, 1631, in-4°; ibid., 1632; 2° *Historia ecclesiastica de los sucesos de la christiandad de Japon*, etc., Madrid, 1633, in-4°; 3° *Dictionarium linguæ sinensis cum explicatione latina et hispanica, charactere sinensi et latino*. Il paraît que ce dernier ouvrage est resté manuscrit.

COLLANGE (Gabriel de), né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet-de-chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, et comme tel assassiné à la Saint-Barthélemy en 1572. Il a traduit et augmenté la *Polygraphie universelle, et l'Ecriture cabalistique* de Trithême, Paris, 1561, in-4°, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donnée sous son nom sans faire mention ni de Trithême ni de Collange, à Emdden, 1620, in-4°. Collange avait aussi quelques connaissances dans les mathématiques et dans la cosmographie.

COLLATINUS (Lucius Tarquinius), époux de Lucrèce, violée par Sextus, fils de Tarquin. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J.-C.; mais comme il était de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il était d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il était plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat, pour lui redemander ses biens et ceux de ses amis et de ses parents qui l'avaient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat.

« Brutus (dit un auteur moderne), impitoyable, fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, propose un décret par lequel la nation décidait elle-même que les biens de Tarquin, de ses amis et de ses parents, tous *aristocrates*, appartenaient à la nation : mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes et bons citoyens, furent indignés de l'infamie et de l'injustice d'un pareil décret ; ils opinèrent pour qu'on rendît les biens à Tarquin et à ses amis, quand ils devraient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante ; qu'aucune considération, qu'aucune crainte, ne devait l'emporter sur les droits sacrés et inviolables de la propriété. Cependant le parti de Brutus pouvait s'appuyer de spécieux sophismes : le roi est l'homme de la nation ; il ne peut rien posséder, il ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux de l'état ; Collatinus, chef du parti contraire, avait pour lui l'honnêteté, la justice et l'humanité ; il allait l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut à la place publique, en criant que Collatinus était un traître, et *qu'il voulait donner de quoi entretenir la guerre et la tyrannie à ceux à qui c'était un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil*. Brutus s'attendait, sans doute, que le peuple n'écoutant que la haine et l'intérêt, allait immoler sur-le-champ l'honnête Collatinus ; mais il n'y avait point alors de *lanternes* à Rome, et surtout le progrès de la philosophie et des lumières n'était pas encore assez considérable chez ce peuple simple et vertueux ; la raison n'y était pas assez avancée, pour qu'on pût même imaginer des expédients politiques de cette nature. On ne s'était pas avisé d'établir un comité de recherches et une horrible inquisition contre des hommes malheureux, contraints de s'expatrier : l'honnêteté et la grandeur d'âme de Collatinus parurent aux yeux du peuple préférables au fanatisme injuste et barbare de Brutus ; il décida que, puisqu'il jouissait du précieux trésor de la liberté, il fallait renvoyer aux tyrans leurs méprisables richesses. Un tel peuple était digne de la liberté, il était fait pour donner des lois à l'univers. »

COLLATIUS. *Voyez* APOLLONIUS.

COLLÉ (Charles), lecteur du duc d'Orléans, et l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques, entre lesquelles on distingue la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excellait dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8°, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austère en eût retranchées. Il y donne les règles de la bonne et vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, et y jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne. [La première pièce régulière que donna Collé fut *Dupuis et Desronais*, louée par la Harpe. Son *Théâtre de société* ne fut composé que pour entretenir le vice

dans une cour corrompue. C'est en présence du régent que l'on jouait *Nicaise*, l'*Amant escroc*, la *Tête à perruque*, la *Vérité dans le vin*, etc., pièces aussi contraires aux mœurs qu'aux convenances sociales. Il était un des membres et des créateurs du fameux *Caveau*, ou café souterrain, où se réunissaient (et se réunissent de nos jours) les chansonniers de la capitale.

COLLENUCCIO (Pandolfe), jurisconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Maximilien Ier par le duc de Ferrare. Jean Sforce, tyran de Pesaro, le fit étrangler en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*, en italien, qui a été publiée avec des additions et des notes par Thomas Costo, Venise, 1561, in-4°, et traduite en latin par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1572, in-4°; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Collenuccio : *Oratio ad Maximilianum I*, dans le second tome de *Rerum germanicarum scriptores* par Freher. Ange Politien, Léander Alberti, parlent avec éloge de ce savant.

COLLEONI. *Voy.* COLÉONÉ.

COLLET (Jean). *Voyez* COLET.

COLLET (Philibert), né à Châtillon-les-Dombes, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les jésuites. Il mourut en 1718, à 66 ans. Il était très laborieux, mais il avait des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa long-temps pour n'en point avoir, quoique son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui : 1° *Traité des excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur était dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il était patron. 2° Un *Traité de l'usure*, in-8°, 1690, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital d'une somme exigible; 3° *Entretiens sur les dîmes et autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin, ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial; opinion solidement réfutée par la vraie notion des dîmes, rétablie sur les principes de la jurisprudence canonique et civile, par M. Ghesquière, Liége, 1785, in-8°. 4° *Entretiens sur la clôture des religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal Camus, évêque de Grenoble, qui venait de gagner son procès avec les religieuses de Mont-Fleuri. 5° *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey*, etc., *précédée d'un Abrégé de l'histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol., et plusieurs ouvrages manuscrits. La figure de Collet était originale, ainsi que son esprit. Il avait l'air d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignait des opinions communes lui plaisait, et il soutenait ses idées avec feu. Ceux qui vivaient avec lui étaient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avaient pas également lieu d'être contents de son jugement. La *Vie* de Philibert Collet, écrite par l'abbé

Papillon se trouve dans le tome 3 des *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Ternais dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : 1° *Vie de saint Vincent de Paule*, 2 vol. in-4°, 1748, ou 4 vol. in-8°, avec quelques additions; 2° *Histoire abrégée du même*, 1 vol. in-12, 1764. L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux qui n'intéressent presque personne: ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. 3° *Vie de M. Boudon*, 2 vol. in-12, 1753. La même, abrégée, 1 vol. in-12, 1762; 4° *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; 5° *Traité des dispenses en général et en particulier*, 3 vol. in-12, 1753. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru en 1788 une édition corrigée et augmentée par M. Compans, 2 vol. in-8°: cette édition a de grands avantages sur la première; 6° *Traité des indulgences et du jubilé*, 2 vol. in-12, 1770; 7° *Traité de l'office divin*, 1 vol. in-12, 1763; 8° *Traité des saints mystères*, 2 vol. in-12, 1768 ou 1817, avec des additions, par un professeur du séminaire de Paris; 9° *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1 vol. in-12, 1770; 10° *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience de Pontas*, 2 vol. in-4°, 1764 et 1770; 11° *Lettres critiques* sous le nom *du Prieur de Saint-Edme*, 1 vol. in-8°, 1744; 12° *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8°. Cette brochure est peu de chose; l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connût pas, soit que, malgré leur utilité, il crût y apercevoir quelques endroits répréhensibles. 13° *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8°; 14° *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 7 vol. in-12, 1744 et suiv.; 15° *Eædem, breviori forma*, 4 vol. in-12, 1768; 16° *De Deo, ejusque divinis attributis*, 3 vol. in-8°, 1768; 17° *Les devoirs des pasteurs*, 1 vol. in-12, 1769; 18° *Devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-12, 1765; 19° *Traité des devoirs des gens du monde*, 1 vol. in-12, 1763; 20° *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12; 21° *Instructions pour les domestiques*, 1 vol. petit in-12, 1763; 22° *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, petit in-12, 1770; 23° *Sermons et discours ecclésiastiques*, 2 vol. in-12, 1764, écrits avec plus de netteté que d'éloquence; 24° *Méditations pour servir aux retraites*, 1 vol. in-12, 1769; 25° *La Dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1 vol. in-16, 1770. (*Voy.* MARGUERITE-MARIE ALACOQUE.) Il préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit par ce catalogue que la plume de cet écrivain était très féconde; mais son style est un peu dur en latin (quoiqu'en général plus pur que celui des scolastiques, et incorrect en français). Il avait dans la conversation de l'esprit et du feu: on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de

ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux, mais ses railleries ne sont guère à leur place. Il s'était corrigé, dans sa vieillesse, de ce défaut; et à tout prendre, ses livres sont estimables par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, et devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuaient de dispenser dans les lois de l'Eglise universelle, nommément dans les empêchements dirimants. Cet article y est discuté avec une attention particulière.

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1598, et mourut dans cette ville en 1659, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit du nombre des cinq auteurs qu'il avait choisis pour la composition des pièces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, et travailla aux comédies intitulées: *L'Aveugle de Smyrne* et *les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La cane s'humectant dans la bourbe de l'eau...;

Richelieu lui fit présent de 600 liv. pour six mauvais vers qui suivaient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres?

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée Conception; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avait épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante; et, pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paraître sous son nom plusieurs *Pièces* de poésie; mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, et se moquèrent de la Sapho supposée et du dieu mesquin qui l'inspirait. Les *OEuvres* de Colletet parurent en 1653, in-12 : ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, et quelques ouvrages en prose; mais ils sont depuis long-temps au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET (François), fils du précédent, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses Satires, et par l'*Abrégé des Annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit aussi, comme son père, des vers et de la prose, des *Cantiques* spirituels, et des *Pièces* bachiques, amoureuses et burlesques. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in-12. Il mourut en 1676.

COLLIBUS (Hippolyte), célèbre jurisconsulte, né à Zurich en 1561, mort le 21 février 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, et employé en diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre, et publia quelques ouvrages sur le droit, tels que *Consiliarius principis*, *Commentarius ad titul. ff. de diversis regulis*, *Axiomata de nobilitate*, etc. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que *Lampurgnanus*, *Wernerus*, etc. C'était un homme de génie et de beaucoup de savoir, mais plein d'orgueil et fort inquiet; ce qui

lui attira beaucoup de désagréments.

COLLIER (Jérémie), né à Stowqui, dans la province de Cambridge, en 1650, devint lecteur de Grays-Inn; mais, ayant refusé de prêter le serment du test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia pour défendre son procédé lui attirèrent la disgrâce et les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut et mourut zélé non-conformiste. Il réunissait parfaitement l'esprit de retraite du chrétien, avec la politesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées et profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables : 1° d'un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie du Moréri, et augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol.; 2° des *Essais de morale* sur différents sujets, 3 vol. in-8° publiés successivement en 1697, 1705 et 1709; 3° d'un *Traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal; 4° *Coup d'œil sur l'immoralité et la dépravation du théâtre anglais, avec le sentiment des anciens sur ce sujet*, traduit en français par le P. de Courbeville, jésuite; 5° d'une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, principalement de l'Angleterre, depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du règne de Charles II, avec un précis des affaires religieuses en Irlande*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol., en anglais. Collier mourut en 1726, à l'âge de 76 ans (1).

(1) Il avait été sacré évêque par les non-conformistes, en 1713.

COLLIN, ou Koellin (Conrad), religieux dominicain, natif d'Ulm, était supérieur du couvent de son ordre à Cologne, lorsque Luther publiait ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force. Entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque, l'un intitulé *Confutatio epithalamii*, 1527; l'autre *Contra Lutheri nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN (L'abbé N.), mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine et celles de la française. Cette connaissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance *L'Orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible et assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente *préface*, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, et des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avait remporté trois prix à l'académie française. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polaillon*, institutrice des filles de la Providence, 1744, in-12.

† COLLIN DE BAR (Alexis-Gilles-Henri), naquit à Pondichéry, en 1768, d'une ancienne famille de Lorraine, qui prétendait descendre des illustres comtes de Bar. En 1785, il fut nommé secrétaire de l'intendance de Pondichéry, ensuite assesseur au tribunal inférieur, puis président supérieur, et enfin commissaire de justice dans la même ville. Il y exerçait ces fonctions en 1803, lorsqu'au départ de la division française il fut fait pri-

sonnier par les Anglais. Étant venu à Paris, après avoir recouvré sa liberté, on lui conféra les croix de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, et il obtint la charge de procureur-général des cours supérieures de l'Inde. Frappé d'une violente apoplexie, il est mort à Paris, le 2 juillet 1820, à l'âge de 52 ans. Il a laissé: *Histoire » de l'Inde, ancienne et moderne*, ou *l'Indostan, considéré relativement à ses antiquités, à sa géographie, à ses mœurs, à la religion de ses habitants, à ses révolutions politiques, à son commerce et à son état actuel; avec une carte de l'Inde et des subdivisions actuelles de l'Indoustan et des pièces inédites à l'appui*, » Paris, Le Normant, 1814, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus complet qui existe sur cette vaste partie du monde, et il est très intéressant pour les faits qu'il détaille sur la chute de l'empire de Mysore, les guerres d'Hyder Aly, et de Typoo-Saïb, son fils et son successeur; faits dont l'auteur, né d'ailleurs dans l'Inde, a été témoin, et dont il a pu vérifier par conséquent l'identité sur les lieux mêmes.

COLLIN DE VERMOND (Hyacinthe), membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, né à Versailles en 1693, et mort dans cette même ville en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. On voyait: 1° plusieurs de ses *tableaux* dans la nef des Capucins-du-Marais; 2° l'*Annonciation* à Saint-Médéric; 3° *La Manne qui tombe dans le désert* à Saint-Jean-en-Grève.

COLLINS (Antoine), né à Heston, à dix milles de Londres, en 1676, d'une famille noble et riche, trésorier du comté d'Essex, occupe un place dans la liste des incrédules. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la religion, et mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avait toujours pensé que chacun devait » faire tous ses efforts pour servir de son mieux, Dieu, son » prince et sa patrie, et que le » fondement de la religion consistait dans l'amour de Dieu et » du prochain. » Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit: car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'aveu du spinosiste auteur du *Système de la Nature*; et s'il y a une loi *d'aimer le prochain*, il n'y a que la religion qui puisse en être la sanction et la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incrédulité, sont: 1° *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain*, plein d'une fausse logique, et propre à jeter les esprits faibles dans le désolant état du scepticisme; 2° *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*; ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendrait-il pas, comme tant d'autres, les raisons pour des injures? Celles de Clarke étaient bien capables d'embarrasser son adversaire; 3° *Discours sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*; 4° *Modèle des prophéties littérales*. C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers, dans sa Nécessité de la révélation divine. 5° *Discours sur la liberté de pen-*

ser; ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, et qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins. Il fut traduit en français en 1714, in-8°.

COLLINS (Jean), né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, publia l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il a publié aussi une *Arithmétique* en anglais, 1665, in-fol. On le nommait le *Mersenne* anglais, et il méritait ce titre. Il était en commerce avec tous les savants de l'Europe. Les Anglais prétendent qu'on peut prouver clairement par son *Commercium epistolicum de analysi promota*, imprimé in-4°, en 1712, par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Cet habile mathématicien mourut en 1683.

COLLIUS (François), docteur de Milan au XVIIe siècle, se rendit très célèbre par son traité *De animabus paganorum*, publié en 2 vol. in-4° à Milan en 1622 et 1623. Il examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des sept sages de la Grèce, ni de celui de Socrate; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote, et plusieurs autres, quoiqu'il reconnaisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que si ce juge des morts avait bien apprécié la vie et le caractère de ses élus, il ne leur eût pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. (*V.* ANDRADA (Thomas), LUCIEN, ZÉNON, etc.) Du reste, l'ouvrage de Collius n'est, à proprement parler, qu'un jeu d'esprit, choisi par l'auteur pour faire parade de son érudition. Il y en a effectivement beaucoup dans son livre; mais il y a encore plus d'inconsidération et de vanité. On a aussi de lui *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4°; et un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches et de citations, digne du précédent, mais plus commun : il parut à Milan en 1617, in-4.

COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée, chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, et maréchal général des armées des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III, se signala par sa valeur et par son attachement à la maison d'Autriche. Il mourut le 24 janvier 1657.

† COLLOREDO (Jérôme-Joseph-François de Paule de), archevêque de Saltzbourg, et en cette qualité prince du Saint-Empire, légat apostolique et primat d'Allemagne, naquit le 31 mai 1732, et fut élevé au siége de Saltzbourg le 14 mars 1772. Fils d'un ministre de Joseph II, empereur d'Autriche, il aida ce prince à exécuter son plan de réformes ecclésiastiques. Il adressa, en 1782, une lettre pastorale aux curés de son diocèse, dans laquelle il blâme le luxe des églises, désapprouve les images et les tableaux, et taxe de *superstition* quelques pratiques de dévotion particulières aux catholiques. Il apprend dans la même lettre à ceux qui se destinent aux fonctions du ministère, que l'instruction qu'ils puiseraient dans l'Écriture sainte et les saints pères ne ferait d'eux que des pasteurs médiocres; qu'ils doivent surtout s'appliquer à l'étude des beaux arts, de l'économie rurale de la phy-

sique, de l'histoire naturelle. Ces sciences sont sans doute loin d'être déplacées dans un ministre de Dieu, mais ne peuvent guère être la matière d'une recommandation dans une instruction pastorale. A ces instructions singulières, l'archevêque Colloredo mêle quelquefois des assertions téméraires; avançant que le culte des saints n'est pas un point essentiel de la religion, et en en parlant avec peu de respect, il s'élève contre les *grimaces religieuses et la charlatanerie ecclésiastique*. L'évêque de Pistoie et plusieurs autres prélats adoptèrent cette doctrine: l'un d'eux, F. S. de Salm, évêque de Gurck, alla encore plus loin: il dispensa ses curés du bréviaire; heureusement d'autres prélats, à la tête desquels figurent le cardinal de Migazzi, archevêque de Vienne, le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, et l'évêque de Neustad-Kerens, s'élevèrent contre ces innovations. Cette lutte se termina à la mort de Joseph II, arrivée en 1790. On dit que ce prince regretta, à ses derniers moments, d'avoir été si mal conseillé. L'archevêque de Saltzbourg vécut assez pour être témoin des funestes suites de ces innovations; il en fut même la victime. Son siége, qui durait depuis 16 siècles, fut compris dans le système des sécularisations, et cessa d'exister. Colloredo, forcé de donner sa démission, se retira à Vienne, avec une pension qu'il avait reçue en indemnité, et mourut dans cette ville, le 20 mai 1812. Si, comme archevêque, Colloredo a mérité le blâme de tous ceux qui sont attachés au maintien des traditions de l'Église et de sa discipline, il a acquis, comme prince temporel, l'amour et l'estime de ses sujets, par une sage administration. Il fit le sacrifice d'une partie de ses revenus pour préserver ses états de la famine; ordonna une nouvelle répartition d'impôts qui pesaient trop sur la classe industrieuse et pauvre, s'appliqua à faire régner la justice dans ses états, et encouragea l'étude des lettres, par la protection qu'il accorda aux savants.

COLLOT (Germain), chirurgien français sous Louis XI, est le premier de la nation qui ait tenté l'opération de la pierre par le grand appareil. Avant lui, on appelait des chirurgiens italiens pour cette maladie. Collot les ayant vus opérer, s'essaya sur des cadavres, et enfin sur un criminel condamné à mort. Ce misérable soutint courageusement l'opération, et par ce moyen il racheta sa vie (Louis XI la lui ayant accordée en cas qu'il échappât), et ne fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récompensé comme il le méritait. Sa famille, héritière de son adresse, n'a cessé, depuis lui, de travailler avec les mêmes succès. — Philippe COLLOT, mort à Luçon, en 1656, à 63 ans, mit en pratique les préceptes de l'art de ses pères, avec une dextérité supérieure à celle qu'ils avaient montrée. Il dégagea leur manière d'opérer de tout ce qu'elle avait de rude et de difficile. Il était tellement occupé à Paris, que le cardinal Chigi (depuis Alexandre VII) ne put l'engager à se rendre à Cologne.

† COLLOT-D'HERBOIS (J.-M.), l'un des révolutionnaires les plus exaltés. Son air, ses gestes, sa démarche, tout an-

nonçait en lui un caractère dur et d'une basse méchanceté; enfin sa figure était telle que peut l'imaginer un peintre qui veut représenter un conspirateur. Comédien ambulant avant la révolution, il avait joué dans plusieurs villes, et avait ensuite établi à Genève un théâtre dont il était directeur. C'est sans doute dans cette ville qu'il puisa les principes républicains qui, dans la suite, par l'abus des boissons fortes, dégénérèrent en démence furieuse. La vigueur de son organe et sa déclamation théâtrale commencèrent à le faire connaître au club des Jacobins; mais ce qui commença sa fortune politique, ce fut un opuscule qu'il composa, intitulé l'*Almanach du père Gérard*, et qui remporta le prix que le club des Jacobins avait proposé pour l'ouvrage qui ferait sentir le mieux l'avantage du nouvel ordre des choses. Après la victoire de Bouillé, sur les rebelles de Nanci, Collot, pour captiver la faveur de la multitude, présenta à l'assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats suisses du régiment de Château-Vieux, qui, d'après les lois de leurs cantons, avaient été envoyés aux galères, à Brest, pour s'être joints aux rebelles. La pétition fut accueillie, et ces soldats, après avoir été fêtés sur toute leur route, arrivèrent à Paris, où un banquet somptueux les attendait dans le local de la société. Pétion, maire de Paris, institua pour ces *martyrs de la liberté* une fête civique; placés sur un char attelé de chevaux blancs, au haut duquel dominait leur protecteur, environné de petits drapeaux tricolores, ils furent promenés en triomphe, depuis l'emplacement de la Bastille, jusqu'au Champ-de-Mars, où, au milieu des chants républicains, on renouvela le serment de vivre libres ou de mourir. Ces patriotes galériens, présentés ensuite à l'assemblée, obtinrent les honneurs de la séance. Ce triomphe est l'origine du bonnet rouge des révolutionnaires. Enhardi par le succès, Collot-d'Herbois osa briguer le ministère de la justice, et n'ayant pu l'obtenir, il devint l'ennemi le plus acharné de Louis XVI. Membre au 10 août de la nouvelle municipalité de Paris, il présida ensuite l'assemblée électorale qui nomma les députés à la convention, et fut choisi un des premiers. Il fut aussi un des premiers à demander à la convention l'abolition de la royauté. Se trouvant à Nice lors du procès de Louis XVI, et voulant participer au crime, il écrivit qu'il votait *la mort*. Lié avec Robespierre, il le seconda dans ses abominables projets, et contribua peut-être plus que lui aux proscriptions atroces qui signalèrent le règne de ce pouvoir. Le comité de salut public délibérant un jour sur le parti que les révolutionnaires devaient prendre pour se délivrer des personnes suspectes, et plusieurs membres ayant été d'avis de les déporter : « Il ne faut rien déporter, dit Collot, il faut détruire tous les conspirateurs; que les lieux où ils sont détenus soit minés; que la mèche soit toujours allumée pour les faire sauter, si eux ou leurs partisans osent encore conspirer contre la république. » Envoyé successivement dans les départements de l'Oise et du Loiret, il y préluda, par de nom-

breuses arrestations, aux massacres atroces de Lyon. Envoyé dans cette malheureuse ville, en 1793, il y fit périr, par la main du bourreau, par la fusillade ou le canon, seize cents victimes, dont le seul crime était d'avoir voulu secouer le joug de la tyrannie. Bientôt après, un décret du 21 vendémiaire, ordonnant la démolition de Lyon, portait que les ruines de cette belle cité s'appelleraient *Ville affranchie.* Collot adressa alors à la convention un Discours où se trouvait ce passage : « Nous le » jurons, le peuple sera vengé; » le sol qui fut rougi du sang des » patriotes sera bouleversé...... » et sur les débris de cette ville » superbe et rebelle, qui fut as» sez corrompue pour demander » un maître, le voyageur verra » avec satisfaction quelques mo» numents simples élevés à la » gloire des amis de la liber» té, etc. » Il entreprit même d'éteindre la pitié dans tous les cœurs. Dans une proclamation, il appelait *faiblesse antirépublicaine* la désolation générale, et déclarait qu'on devait traiter comme suspects tous ceux qui laisseraient échapper le moindre signe de tristesse ou de compassion. Une pétition en faveur des malheureux Lyonnais fut présentée à la barre; mais Collot arrêta l'effet qu'elle pouvait produire. Il chercha à exalter la fureur populaire, en promenant dans Paris l'effigie de Chalier (exécuté à Lyon), comme autrefois Antoine avait excité le peuple romain en lui montrant les restes sanglants de César. Ce coup de théâtre eut le résultat qu'il en avait attendu; l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré : mais Collot n'étant pas retourné à Lyon, elles s'y ralentirent insensiblement, et avaient presque cessé, lorsqu'elles devenaient plus multipliées dans la capitale. Cependant la division commençait à s'allumer parmi ces affreux démagogues. Robespierre et Collot s'observaient mutuellement. Celui-ci rentrant chez lui à une heure du matin, le 23 mai 1794, fut attaqué par un jeune homme nommé *Admiral*, qui lui tira deux coups de pistolet, mais dont il ne fut pas atteint. Cette aventure, en augmentant sa popularité, éveilla toute la jalousie de Robespierre, qui se déclara son ennemi; et c'est alors que se forma ce ridicule triumvirat de Robespierre, Couthon et Saint-Just; mais il ne dura que quelques semaines, et fut dissous le 9 thermidor, lors de l'arrestation de Robespierre, à laquelle Collot-d'Herbois contribua beaucoup. Cependant accusé à son tour par Lecointre, il vit s'élever, à la fois, contre lui ses collègues, les journaux, les pamphlets, et la convention. Craignant de résister à l'opinion publique, cette convention, qui venait d'applaudir aux massacres que Collot avait fait faire, ordonna son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à la Guiane. Quelque semaines après, une insurrection qu'on attribuait à ses partisans s'étant manifestée, la convention ordonna qu'il fût mis en jugement devant le tribunal de la Charente; mais il était déjà parti pour la Guiane. A son arrivée, ayant cherché à soulever les noirs contre les blancs, il fut enfermé dans le fort de Sinnamari, où, attaqué d'une fièvre chaude, il but dans un moment de délire une bouteille d'eau-de-vie qui lui brûla

les entrailles, et mourut au milieu des douleurs les plus cruelles, au moment où on le transportait à l'hôpital, le 8 janvier 1796. On dit qu'à son dernier moment il témoigna le plus grand regret de sa conduite passée, et des maux dont il avait été l'auteur. Collot avait des talents dramatiques, qu'il employa malheureusement à la propagation des principes anarchiques. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : 1° seize pièces de théâtre, parmi lesquelles on comptait *Adrienne ou Le Secret de famille*, 1790, in-8°; *Le Bon Angevin, ou L'Hommage des cœurs*, 1777; *Le Procès de Socrate*, 1791, in-8°; *Le Paysan magistrat*, imité de l'espagnol de Calderon, 1790, in-8°; *La Famille patriote, ou La Fédération*, 1790, in-8°; 2° *Etrennes aux amis de la constitution française, ou Entretiens du père Gérard avec ses concitoyens*, 1792, in-12; traduit en hollandais, en anglais et en allemand. Il parut en même temps un écrit anonyme, intitulé : l'*Almanach de l'abbé Maury, ou Réfutation de l'almanach du père Gérard*, qui eut trois éditions. Collot-d'Herbois a en outre laissé des *Lettres*, et une *Apologie de sa conduite, ou Réponses aux accusations dirigées contre lui.*

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 315. Il s'avisa d'ordonner des prêtres, et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son Église, et de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui était nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'*arianisme*. Cet hérétique enseignait que Dieu n'a point créé les méchants, et qu'il n'est point auteur des peines et des afflictions de cette vie. Le concile d'Alexandrie le condamna en 321, et déposa les prêtres qu'il avait ordonnés. Colluthus mourut vers l'an 340.

COLMAN (Saint), *Colomanus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckeraw à Mœlck. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 13 du mois d'octobre. L'Autriche l'a mis au nombre de ses patrons.

COLMENAR (Jean-Alvarez de), est auteur des *Délices de l'Espagne et du Portugal*, ouvrage curieux et beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle est celle de Leyde, 1715, 6 vol in-12, fig.; mais elle est très défigurée par les artifices et les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Église catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne et de Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol, in-4°, et 8 vol. in-12.

COLMENARES (Diego de), Espagnol, natif de Ségovie, curé de la paroisse de Saint-Jean, dans la même ville, mourut en 1651. On a de lui l'*Histoire de la ville de Ségovie*, avec *l'Abrégé de celle de Castille*, Ségovie, 1637, in-fol., en espagnol.

COLOMB (Christophe) naquit en 1441, dans l'état de Gênes; on ignore précisément le lieu. On a lieu de croire que son pays natal était Cogoreo, château que l'empereur Othon II avait donné à sa famille, qui, quoi qu'on en ait pu dire, était distinguée. Quelques voyages sur mer, et le

bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent aimer la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors; et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre, et résolut d'aller le découvrir. Plusieurs circonstances le confirmèrent dans son opinion. Les habitants de Madère et de Porto-Santo avaient cru remarquer quelques indices d'une terre à l'*ouest.* Pierre Torrea, parent de la femme de Colomb, avait trouvé sur le rivage de Porto-Santo des pièces de bois, apportées sur les flots par un vent impétueux d'ouest; d'autres navigateurs avaient vu, au large de cette île, des cannes d'une grosseur extraordinaire, et des plantes inconnues également, apportées par les voyageurs. Ayant proposé son projet à la ville de Gênes, sa patrie, il en fut traité de visionnaire, et ne fut pas mieux reçu ensuite de Jean II, roi de Portugal. Il se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle, après de longues hésitations, lui confia trois vaisseaux. Il partit du port de Palos le 3 août 1492, mouilla aux îles Canaries, et, après une navigation de 35 jours, toujours en tirant vers l'ouest, découvrit, dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, la première île du Nouveau-Monde, à laquelle il donna le nom de *San-Salvador.* Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut, que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi, ce téméraire qu'ils voulaient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux : ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacique, ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois, dans l'île qu'ils avaient appelée l'*Espagnole.* Colomb y laissa 38 des siens, et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait : ils le firent asseoir et couvrir en leur présence, comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-amiral et vice-roi du Nouveau-Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagême singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune : il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et

leur refuserait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaître la lune. Elle reparut quelques moments après; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. *Rien n'était plus aisé*, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb; *mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.* C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son voyage pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué, soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin on l'avait renvoyé dans son Nouveau-Monde; et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur: *De insulis nuper inventis epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, et dans les *Gesta Dei per Francos*: l'original est en espagnol; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gênes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la *Vie* de son père, traduite en français, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, la gloire n'en serait pas à lui: elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois en qualité d'amiral et de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaim, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner: mais il paraît vrai, néanmoins, que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. *Voyez* BEHAIM.

COLOMB (Don Barthélemi), frère de Christophe, se fit un

nom par les *Cartes marines* et les *Sphères*; qu'il faisait fort bien pour son temps. Il avait passé d'Italie en Portugal avant son frère, dont il avait été le maître en cosmographie. Don Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation, et qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une Mappemonde de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avait de pénétrer dans l'Océan, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait; que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il était déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, et surtout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paraissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemi eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe; et en 1493, ces deux frères, et Diègue Colomb, qui était le troisième, furent anoblis. Don Barthélemi partagea avec Christophe les peines et les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un et l'autre. Il mourut à Saint-Domingue en 1514, comblé d'honneurs et de biens.

COLOMB (Don Ferdinand), fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque, composée, dit-on, de vingt mille volumes imprimés avec des manuscrits rares, qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée *la Colombine*. Il écrivit la *Vie* de son père, vers l'an 1530. *Voyez* Colomb (Christophe).

COLOMBAN (Saint), né vers l'an 540 dans le pays de Lenister en Irlande, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avait doué de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraits de la volupté, et les vains plaisirs que le monde lui promettait, et se mit sous la conduite d'un saint vieillard nommé Silen, dans le monastère de Bancor. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, et de là dans les Gaules avec 12 religieux. Un vieux château ruiné dans les déserts des Vosges fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode à Luxeuil, et bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierri l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunehaut, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis salutaires, avec une franchise dont elle était offensée. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobbio, et y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui une *Règle* qui a été long-temps pratiquée dans les Gaules, qui se trouve dans le *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane, imprimée

avec des notes de dom Hugues Menarden, 1638, in-4°, quelques pièces de poésies, quelques lettres, et d'autres ouvrages ascétiques qui se trouvent dans la Bibliothèque des pères. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velly dans son Histoire France; mais il est justifié d'une manière victorieuse des fausses imputations de cet écrivain, dans l'Avertissement du 12e volume de l'*Histoire littéraire* de France (p. 9), par les bénédictins de Saint-Maur; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, surtout dans ses disputes sur la Pâque, où il s'approchait des *quartodecimans*, plus de docilité et de modération. Ses *OEuvres* ont été recueillies et ornées de remarques par Patrice Flemingus, et publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-fol.

COLOMBE (Sainte), vierge et martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins le 17 septembre 853. — Il y a une autre sainte COLOMBE, vierge et martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève d'Eustache Le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura long-temps en Italie pour se former sur Raphaël et le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches, et accompagnées de beaux fonds d'architecture, qu'il entendait bien, de même que la perspective; mais son ton de couleurs est trop dur, et ses têtes, très communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui était à la ménagerie de Versailles. Colombel mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il était membre de l'académie de peinture. Les autres tableaux de ce peintre sont, *Moïse sauvé des flots*, *Moïse défendant les Filles de Jethro*, et *Mael et Prea*, qui est au Musée de Paris.

COLOMBI (Jean), jésuite, né en 1592 à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les collèges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon, après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition et de la critique. Les principaux sont : 1° *Hierarchia angelica et humana*, in-fol., Lyon, 1647; 2° *In S. Scripturam*, tom. 1, in-fol., ibid., 1646. L'ouvrage devait avoir 12 vol.; 3° *Historia Guillelmi junioris, comitis Forcalquieri*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume *le jeune* est mort en 1207. 4° *De rebus gestis episcoporum sistarensium*, Lyon, 1663, in-8°; 5° *De Manuesca, urbe provinciæ, libri tres*, 1663, in-12. Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son territoire. 6° *De rebus gestis episcoporum vasionensium*, Lyon, 1656, in-4°; 7° *Episcoporum valentinorum et diensium*, 1638, in-4°; 8° *Vivariensium*, 1651, in-4°. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis en 1 vol. in-fol., Lyon, 1668.

COLOMBIÈRE (Claude de la), jésuite célèbre, né à Saint-Symphorien, à deux lieues de Lyon, se fit un nom par ses talents pour la chaire. La cour du roi Charles II l'écouta pendant deux ans avec plaisir et avec fruit; mais, accusé, et non convaincu, d'être entré dans une conspiration, il fut banni de

l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, en 1682, à Parai, dans le Charolais. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Sacré cœur de Jésus*, et qui en a composé l'office. Ce jésuite avait l'esprit fin et délicat, et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet en parlant de ses sermons, publiés à Lyon, 1757, en 6 vol. in-12. Il avait surtout le cœur vif et sensible : c'est l'onction du P. Cheminais, mais avec plus de feu. L'amour de Dieu l'embrasait. Tout dans ses sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en connais point même qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme d'un des hommes de son temps qui pénétraient le mieux les finesses de notre langue. On a encore de lui des *Réflexions morales* et des *Lettres spirituelles*.

COLOMBIÈRE. *Voy.* VULSON.

COLOMBINI (St. Jean), fondateur de l'ordre des *Jésuates* de Saint-Jérôme, était natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété, répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes désirèrent l'imiter: en peu de temps on vit naître un nouvel ordre religieux. Urbin V approuva cet institut en 1367 à Viterbe. Jean Colombini ne survécut que trente-cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de Saint-Augustin. Le nom de *Jésuates* leur fut donné parce que le fondateur avait toujours le nom de *Jésus* à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de saint Jérôme, parce qu'ils le prirent pour protecteur. Pendant plus de deux siècles les jésuates n'ont été que frères lais. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Moriggia, général des jésuates, a écrit la Vie de Jean Colombini, et celle de ses premiers disciples.

† COLOMBO (Dominique), poète italien, né à Brescia en janvier 1749, eut dès sa jeunesse une inclination presque invincible pour la poésie pastorale. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais un peu contre son goût, comme il le rapporte lui-même dans une histoire de sa vie en vers. Il fut nommé professeur de belles-lettres à Brescia, et forma plusieurs disciples qui se distinguent aujourd'hui dans la carrière littéraire. Il critique sévèrement le style adopté par Alfieri dans ses tragédies : on l'attaqua vivement; il se défendit avec force et se vit soutenu dans cette lutte par Corriani, auteur des *Secoli della letteratura italiana*; mais le succès qu'obtint ce poète tragique contribua plus à faire tomber sa censure que tout ce qu'il avait pu dire pour sa défense. Cette dispute l'ayant un peu dégoûté du séjour des villes, Colombo se retira dans les champs de Gabbiano, où il vécut au milieu des bergers. Lors de l'envahissement de l'Italie par les Français, il eut quelques persécutions à essuyer pour avoir voulu protéger sa commune, dont il avait été nommé officier municipal, contre des com-

missaires chargés d'y faire des réquisitions de grains. Au rétablissement de la paix, il fut appelé de nouveau à la chaire d'éloquence de Brescia; mais il refusa de quitter son cher village de Gabbiano, où il mourut le 2 avril 1813. Parmi ses ouvrages, on distingue particulièrement deux églogues que le célèbre abbé Parrini inséra dans le *Journal encyclopédique* de Milan (t. 10, 1781; tome 5, 1792). Il a encore laissé : 1° *Piaceri della solitudine*, Brescia, 1781; *Il dramma e la tragedia d'Italia*, *dissertazione*, Venise, 1794; 3° *Sciolti*, ou *Poésies champêtres en vers libres*, Brescia, 1796. Il reste encore entre les mains d'André Castellani, un de ses anciens écoliers, plusieurs de ses manuscrits.

† COLOMEZ (Dom Juan), jésuite espagnol, se retira en Italie lors de la suppression de son ordre. Il eut beaucoup de goût pour la poésie, et étudia la langue italienne avec soin. Il a composé dans cette langue trois tragédies qui eurent beaucoup de succès. La première, *Coriolano*, parut en 1779; la seconde, *Ines de Castro*, en 1781; et la troisième, *Scipion a Cartageni*, en 1783. Les gens de lettres d'Italie s'empressèrent de rendre hommage à son talent. Colomez mourut à Bologne en 1799.

COLOMIÈS (Paul), né à la Rochelle le 2 décembre 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France et la Hollande, et mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée. 1° *Gallia orientalis*, la Haye, 1665, in-4°, réimprimée en 1709, in-4°, avec ses autres Opuscules, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de M. de la Monnoye. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie et les écrits des Français savants dans les langues orientales. 2° *Italia et Hispania orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4°, dans le goût du précédent; 3° *Bibliothèque choisie*, en français, réimprimée en 1731 à Paris, avec les remarques de la Monnoye; on y voit une grande érudition bibliographique; 4° La *Vie du P. Sirmond*, 1671, in-12; 5° *Theologorum presbyterianorum icon.* Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des épiscopaux. Le ministre Jurieu, beaucoup moins impartial et moins honnête homme que Colomiès, le traita fort mal dans son livre de l'Esprit d'Arnauld. 6° Des *Opuscules critiques et historiques*, recueillis et mis au jour en 1709 par Albert Fabricius 7° *Mélanges historiques*, etc., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux et agréables, sur quelques gens de lettres. Colomiès n'était pas un savant à découvertes. Son talent était de profiter de ses lectures : il mettait à part les choses singulières, et en ornait ses livres. Il y a du bon dans les siens; mais l'ordre y manque. Il connaissait bien la bibliographie, et il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science. [Colomiès a composé d'autres ouvrages qu'il serait trop long de citer ici.]

† COLOMME (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur général des *barnabites*, né à Paris le 12 avril 1712, et mort à Paris en 1788, est connu par les ouvrages suivants : 1° *Plan raisonné de l'éducation publique pour ce qui*

regarde la partie des études, Avignon et Paris, 1762, in-12. M. Barbier croit que cette brochure n'est pas de lui. Ce livre parut au moment de la suppression des jésuites. Le vide qu'ils laissaient dans l'éducation, la nécessité de remplacer tant de colléges qui étaient sous leur direction, attiraient alors toute l'attention des écrivains. La Chalotais composait un Essai d'éducation nationale pour la substituer à celle des jésuites, qu'il prétendait être vicieuse. Diderot écrivait sur la même matière, et J.-J. Rousseau publiait son Emile. L'expérience nous fait voir si elle a été meilleure depuis qu'ils ne s'en sont plus mêlés. 2° *Vie chrétienne, ou Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol in-12; 3° *Dict. portatif de l'Ecriture sainte*, 1775, in-8°. C'est une description topographique, chronologique, historique et critique des royaumes, provinces, villes, etc., dont il est fait mention dans la Vulgate. Cet ouvrage avait déjà été publié sous le titre de *Notices sur l'Ecriture sainte*. 4° *Manuel des religieux*, 1778, in-8°; 5° *Eternité malheureuse, ou le Supplice éternel des réprouvés*, traduit du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12. Dans une longue préface, il s'élève avec force contre les incrédules et les philosophes modernes.

† COLON (François), né à Nevers en 1764, étudia la médecine à l'université de Paris, et fut reçu docteur à celle de Reims en 1789. Colon proposa des réformes utiles pour l'hospice de Bicêtre, dont il était directeur. Il fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, qu'il administra gratuitement à tous ceux qui se présentaient chez lui. Il mourut le 17 juillet 1812. Tous les ouvrages qu'il a publiés ont pour objet la vaccine: 1° *Essai sur l'inoculation de la vaccine, ou Moyen de préserver pour toujours et sans danger de la petite-vérole*, Paris, 1801, in-8°; traduit en hollandais par Pruys, Rotterdam, 1800, in-8°; en espagnol par Piguillem, Madrid, 1800, in-8°; 2° *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine, etc.*, 1801, in-8°. 3° *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, 1801, in-8°; 4° *Mémoire présenté au premier consul, sur la nécessité et les moyens de répandre la vaccine en France*, Paris, an XI (1803), in-8°.

COLONIA (Dominique de), né à Aix le 25 août 1660, jésuite en 1675, mourut à Lyon le 12 septembre 1741. Cette ville, qui le posséda pendant 59 ans, lui faisait par estime et par reconnaissance une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont: 1° *De arte rhetorica libri quinque*, 1710, in-12, imprimé jusqu'à vingt fois, ouvrage très méthodique, et orné d'exemples bien choisis; 2° *La Religion chrétienne autorisée par les témoignages des auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. Colonia avait lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il était membre; cette compagnie applaudit à l'entreprise et à l'exécution. L'auteur n'avait jamais séparé l'étude de la religion de celle des auteurs profanes; on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. 3° *Histoire littéraire de la ville de Lyon, avec une Bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes*, Lyon, 1729,

1730, 2 vol. in-4°. L'historien a omis beaucoup d'écrivains lyonnais, et a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. 4° *Antiquités de la ville de Lyon, avec quelques singularités remarquables*, Lyon, 1701, in-4°; 5° *Bibliothèque des livres jansénistes*, in-12, 2 vol., censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée et augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes*, in-12, 4 vol., 1752 (les 3 derniers vol. sont du père Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque anti-janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait quelquefois apercevoir où elle n'est pas : ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation, et en partie de la difficulté de saisir toujours avec sûreté et avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse et dissimulée, qui, plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques et les subtilités du langage. Le P. Colonia était très versé dans l'étude de l'antiquité et la connaissance des médailles : s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, l'on aurait tort de conclure de là contre son savoir réel, puisqu'il n'y a aucun genre de science où les plus habiles n'aient fait des bévues, et que d'ailleurs l'étude des antiques offre des occasions d'erreur, où les savants sont pris plus aisément que des ignorants.

COLONNA (Victoria). *Voyez* Avalos.

COLONNE ou plutôt Colonna, ainsi que les suivants (Jean), est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres de Rome, et très féconde en grands hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, et déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs et les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier, le condamnèrent à être scié par le milieu du corps ; mais, sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'ils lui donnèrent la vie et la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE (Jean), dominicain, neveu du précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut à Rome entre 1280 et 1290. On a de lui : 1° *Traité de la gloire du paradis*; 2° un autre *Du malheur des gens de cour*; 3° *Mare historiarum ab orbe condito ad sancti Galliæ regis Ludovici IX tempora inclusive* ; on en trouve de beaux manuscrits à la Bibliothèque royale (nº 4684 et 4684-2). Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée la Mère des histoires, Paris, 1488, 2 vol. in-fol., et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin nommé Brochart, qui la fit paraître en latin l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum novitiorum*, in-fol.

COLONNE (Jacques) fut élevé au cardinalat par Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitèrent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui était celle de Cajetan, du parti des Guelfes, n'avait jamais été en bonne intelligence avec celle des Colonnes, de la faction des Gibelins. Les cardinaux de cette famille s'é-

taient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne, et Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, et craignant peut-être son ressentiment, se jetèrent dans Palestrine, où Sciarra Colonne, un de leurs cousins, commandait alors, et levèrent l'étendard de la rébellion. Boniface s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditieux, priva Jacques et Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, et mit leur tête à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, et mis à la chaîne. Philippe-le-Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avaient conduit, et l'envoya en Italie l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonne lui donna sur la joue un coup de son gantelet. (*Voyez* BONIFACE VIII.) Jacques Colonne mourut en 1318, après avoir été rétabli dans sa dignité de cardinal par Clément V.

COLONNE (Prosper), de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des Français, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515, il entreprit de défendre le passage des Alpes contre les Français, qui le surprirent au moment qu'il dînait à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier et mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance et par son courage, il défit les Français à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivet ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1523, à 71 ans. Il avait une si grande réputation, qu'on n'entendait que ces mots dans le camp français: *Courage! Milan est à nous, puisque Colonne est mort.* Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi; mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne, commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alphonse, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique et dans les armes.

COLONNE (Marc-Antoine), se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français. La paix ayant été conclue en 1516, François I[er] l'attira dans son parti, et en reçut de grands services. Il fut tué au siége de Milan en 1522, d'un coup de couleuvrine, que Prosper Colonne son oncle avait fait pointer contre lui sans le connaître. Il était dans la 50[e] année de son âge.

COLONNE (Pompée) eut pour

tuteur Prosper Colonne son oncle, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant était pour les armes, et il ne les quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes et de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un Espagnol, et fut si fâché qu'on vînt les séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasiona l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat et de ses bénéfices : il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après (1527), le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au dedans à la discorde, et exposée au dehors aux armes des Impériaux. Clément, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avait dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, et lui donna la légation de la Marche d'Ancône. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimait les lettres, et les cultivait avec succès. On a de lui un poème *De laudibus mulierum*, qu'on trouve en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne sa parente, veuve du marquis de Pescaire, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie.

COLONNE (François), né à Venise, et mort en cette ville en 1527, à l'âge de 94 ans, était dominicain. Il s'est fait connaître par un livre singulier et rare, intitulé : *Hipnerotomachia Poliphilis* : le premier mot signifie *combat du sommeil et de l'amour;* le second ne contient point le nom de l'auteur, mais celui de la jeune personne qui le faisait ainsi rêver; imprimé à Venise en 1499, et en 1545, in-fol. Le style obscur et énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens, d'ailleurs pleins de bons sens, ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand œuvre, et n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français, Paris, 1561, in-fol.

COLONNE (Fabio), naquit à Naples, en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle et surtout à celle des plantes. Il chercha à les connaître dans les écrits des anciens; et, par une application opiniâtre, il dévoila, à travers les fautes dont les manuscrits fourmillaient, ce qui aurait été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil et canonique, remplirent les moments qu'il ne donnait point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre étaient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouît du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit : 1° Φυτοβάσανος, *sive plantarum aliquot historia; in qua describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie veribus*

respondentes antiquorum, Theophrasti, Dioscorodis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis hucusque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot plantarumque novarum historia, Naples, 1592, in-4°, accompagnée de planches, gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très applaudie. Il y en a une édition de Milan, 1744, in-4°, qui vaut moins que la première. 2° *Minus cognitarum rariarumque stirpium descriptio; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, Rome, 1616, deux parties in-4°. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières, les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens et des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exercer souvent une critique judicieuse contre Matthiole, Dioscoride, Théophraste, Pline, etc. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aqua-Sparta, qui avait été très satisfait de la première. L'impression de l'une et de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lyncæi*, compagnie de savants que ce duc avait formée, et dont l'objet était de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta, Achillini, Colonne, en étaient les ornements. 3° Une *Dissertation sur les glossopètres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4°; 4° Il a travaillé aux *plantes de l'Amerique* de Hernandez, Rome, 1651, in-fol., fig. 5° Une *Dissertation sur la pourpre*, en latin; pièce fort estimée, mais devenue rare, et réimprimée à Kiel en Allemagne, 1975, in-4°, avec des notes de Daniel Major, médecin allemand. La 1re édition est de 1616, in-4°. Colonne mourut à Naples en 1650, âgé de 83 ans.

COLONNE (Marc-Antoine), duc de Palliano, grand connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant général et de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des chrétiens, voulut que Colonne entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entre autres des enfants du pacha Ali. Il monta au capitole, et vint de là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du christianisme pouvait recevoir le vainqueur des infidèles; et le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne le 2 août 1584. — Marc-Antoine Colonne est aussi le nom d'un savant cardinal de la même famille, qui fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V, et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla le 13 mars 1597.

COLONNE (Ascagne), savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, était fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *Lettres* et d'autres ouvrages, entre autres un *Traité* contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE (Frédéric), duc de Tagliacoti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité et sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE DE GIOÉNI (Laurent-Onuphre), connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison-d'Or, prince de Palliano et de Castiglione, et mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, laquelle s'était flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires* (petit in-12, Cologne, 1676, et en italien, 1678), par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet, Charles Colonne, est mort cardinal en 1739.

COLONNE (Gilles), autrement GILLES DE ROME (*Ægidius Romæ*), général des augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où, quoique simple docteur, il parla pour les évêques contre les frères mendiants. Son siècle, selon la coutume d'alors, de caractériser les docteurs célèbres par quelque épithète propre, le surnomma *le Docteur très fondé* (*Doctor fundatissimus*). Philippe le Hardi, à qui son mérite l'avait rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe le Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De regimine principis*, 1473, in-fol., et Venise, 1498. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevrait ses opinions dans les écoles. Cet ouvrage a été traduit en français par Simon de Hesdin, Paris, 1497, in-fol. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voit son tombeau chargé de cette épitaphe emphatique : *Hic jacet aula morum, vitæ munditia, archi-philosophiæ Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor theologiæ*, etc. On a encore de lui divers ouvrages de philosophie et de théologie, Rome, 1555, in-fol.

COLONNE (François-Marie-Pompée), habile philosophe, laissa quelques ouvrages curieux, dont le principal est l'*Histoire naturelle de l'univers*, 1734, 4 vol. in-12. Il périt dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris, en 1726.

† COLQUHOUN (Patrice), naquit à Dumbacton, bourg en Écosse, le 14 mars 1745, et le célèbre Smollet fut son premier instituteur. Devenu orphelin avant l'âge de seize ans, il s'embarqua pour la Virginie, qui appartenait alors aux Anglais, et s'établit dans la péninsule appelée Côtes de l'Est, près de la baie de Chesapeake. Il y étudia le commerce, et en 1766 il revint en Écosse, se fixa à la ville de Glascow, où il se maria et

établit une maison de commerce qui prospéra en peu de temps. Lors de la guerre de l'Amérique, en 1776, il se rangea du parti des ministres, et fut un des quarante principaux souscripteurs qui se cotisèrent pour lever un régiment qu'ils mirent à la disposition du roi. En 1780, il fut nommé membre du conseil de Glascow, et contribua beaucoup aux embellissements de cette ville : deux ans après, il en fut élu magistrat. On le nomma, peu de temps après, président d'une chambre de commerce et des manufactures de Glascow, qu'il avait établies en vertu d'une chartre royale dont il avait dressé le plan. En 1779, il vint s'établir à Londres, et la première chose qui le frappa fut le mauvais état de la police de cette ville immense. Il publia différents écrits sur cette matière, qui le firent nommer magistrat d'un des bureaux de police établis en 1772. Infatigable dans son zèle pour le bien, il ouvrit, dans une rue de Westminster, une école gratuite pour les indigents, où quatre cents enfants des deux sexes apprenaient à lire, à écrire, et à compter. Les infirmités et un âge avancé lui rendant le repos nécessaire, M. Colquhoun demanda à se démettre de sa place : sa demande ne fut accordée à ses vives sollicitations qu'un an après, en 1798. Il avait, pendant trente-neuf années d'un service non interrompu, occupé dix postes différents. Ses ouvrages, connus dans toute l'Europe, la prospérité qu'il répandit sur diverses branches de commerce, ses mesures pour la police intérieure et maritime, lui méritèrent l'estime générale, dont il reçut des témoignages flatteurs. La ville d'Édimbourg l'honora des droits de cité ; les négociants qui commercent avec les Indes lui décernèrent un don de 500 livres sterling ; et la compagnie russe faisant le même commerce lui fit présent d'un bassin d'argent de la valeur de 100 guinées. Après de si longs et si honorables travaux, M. Colquhoun mourut, le 25 avril 1820, à l'âge de soixante-seize ans. On a de lui : 1° *Situation des négociants anglais qui trafiquaient avec l'Amérique avant la guerre de* 1787 ; 2° *Observations touchant les bénéfices de la compagnie des Indes sur les expéditions précédentes et relatives aux pertes qu'éprouve la nation par l'importation des marchandises qui peuvent être manufacturées en Angleterre*, Londres, avril 1788 ; 3° *Courte exposition des pertes des négociants anglais qui faisaient le commerce avec les États-Unis*, etc., ibid. 1789 ; 4° *Réflexions sur les causes qui ont produit la détresse actuelle du crédit commercial, avec des indications des moyens pour remédier au mal*, 1793 ; 5° *Observations et faits concernant les tavernes, adressés aux magistrats de toutes les parties de l'Angleterre*, ibid. 1794 ; 6° *Plan pour procurer aux pauvres artisans des secours par le moyen d'une souscription, dont le produit serait destiné à racheter leurs effets engagés, leurs instruments de métier*, etc., ibid. 1794 ; 7° *Propositions favorables au soulagement des ouvriers, en imposant une légère taxe qui produirait une grande économie sur l'article du pain*, ibid., 1795 ; 8° *Traité de la police de la métropole, où sont exposés les crimes et forfaits de tout genre qui*

pèsent actuellement sur cette ville, avec l'indication des remèdes. Cet ouvrage, souvent cité aux parlements et dans les tribunaux d'Angleterre, a eu huit éditions de 1795 à 1806. Il a été traduit en français sur la sixième édition (1800) avec le titre de *Traités sur la police de Londres,* par Le Coigneux de Belâbre, Paris, Collin, 1807, 2 vol. L'auteur anglais propose la police de Paris comme un modèle à suivre dans toute l'Europe. 9° *Traité du commerce et de la police de la Tamise, contenant une histoire abrégée du commerce du port de Londres, et indiquant les moyens de prévenir les déprédations qui s'y commettent, au moyen d'un système législatif approprié à la police de la rivière*, etc., 1800; 10° *Nouveau système d'éducation approprié aux ouvriers*, etc., *pour l'instruction morale et religieuse des enfants des deux sexes, admis dans l'école libre de Westminster*, etc., 1806, in-8°; 11° *Traité de l'indigence, offrant un tableau général des ressources nationales pour le travail productif, avec des propositions pour améliorer la condition des pauvres, ainsi que leurs habitudes morales; pour accroître le bien-être des ouvriers, particulièrement de ceux qui appartiennent à la génération présente*, etc., 1808, in-8°; 12° *Traité de la population, de la puissance et des ressources de l'empire britannique dans toutes les parties du monde, y compris les Indes orientales*, première édit., 1804; deuxième édit. 1815, in-4°; traduit en allemand, et (en grande partie) en français, sous le titre de *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales,* Paris, 1816, in-8°. M. Colquhoun a aussi publié d'autres traités *sur les manufactures de coton; sur les lois relatives aux blés; sur les devoirs du constable; sur les travaux du café de Lloyd pour le soulagement des pauvres*, etc.

COLUMELLE (Lucius Junius Moderatus), natif de Cadix, philosophe romain sous Claude, vers l'an 42 de J.-C., laissa 12 *Livres sur l'agriculture*, et un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes et par le style; celui de Columelle se ressent encore de la latinité d'Auguste. On trouve le traité *De re rustica*, et celui *De arboribus* dans le *Rei rusticæ scriptores*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonneterie a donné une traduction française du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1773, 2 vol. in-8°, qui font partie de l'*Économie rurale*, 6 vol. in-8°. [L'oncle de Columelle possédait aux environs de Cadix de riches terres, avec de nombreux troupeaux. Pour améliorer la toison de ses troupeaux, il fit venir de la Mauritanie des béliers à laine fine, qu'il croisa avec les brebis d'Espagne, et c'est de là que l'on croit qu'est venue la belle race des *Mérinos*.]

COLUMNA (Guy), natif de Messine en Sicile, suivit Édouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *Chronique* en 36 livres, et quelques *Traités historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siége de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4°, et à Strasbourg,

1486, in-fol. Ces éditions sont très rares, de même que les traductions italiennes de cette histoire, Venise, 1481, in-fol., par Philippe Ceffi, Florentin; et Florence, 1610, in-4°, par Sébastien de Rossi; mais celle de Naples, 1665, in-4°, l'est bien moins.

COLUTHUS, poète grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase Ier, au commencement du VIe siècle. Il nous reste de lui un poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, retrouvé à Otrante, par le cardinal Bessarion, imprimé à Bâle, 1555, in-8°; Francfort, 1600, in-8°; traduit en français par M. du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques. Le jugement de Pâris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle. Coluthus avait écrit aussi un poème en 6 livres intitulé les *Calydoniaques*, un autre nommé les *Persiques*, et des *Éloges* en vers. Coluthus vint dans un temps où la bonne poésie était perdue, et son génie n'était pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

COLVIUS (Pierre), né à Bruges en 1567, et mort à Paris l'an 1594, à 26 ans, a donné: 1° *Lucii Apulei opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8°. Le P. André Schott a fait un grand éloge de cette édition. 2° *Sidonii Apollinaris opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8°.

COMBALUSIER (François de Paul), médecin, né au bourg Saint-Andéol, dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avait des connaissances très étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, et celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des écrits polémiques sur les querelles des chirurgiens et des médecins, et par un *Traité* latin *sur les vents* qui affligent le corps humain, 1747, in-12; traduit en français, 1754, 5 vol. in-12.

COMBAULT (N.), né au commencement du XVIIIe siècle, et mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisait souvent de tels sujets, elle n'aurait pas eu sans doute autant de contradicteurs. Celle qu'il reçut lui donna l'amour inaltérable de la vertu, du travail et des lettres, choses qui vont si bien ensemble, et qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Père de famille, avocat et homme de lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état et à ses concitoyens, et répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de *poésie*, imprimés, qui font honneur à son talent. Contemporain, ami et émule de Coffin, il composa, en société avec son ami, des *Hymnes* que l'Église de Paris a adoptées. Il avouait, entre autres, la part qu'il avait eue à l'Hymne de saint Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, par un bref à M. Coffin, sa satisfaction : nous citerons ici les deux strophes les plus remarquables de cette hymne, qui sont entièrement de lui, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connaisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il est impossible de faire passer en français par une traduction, quel-

que bien faite qu'elle puisse être :

Superba sordent Cæsares cadavera,
Queis urbs litabat impii cultus ferax ;
Apostolorum gloriatur ossibus,
Fixamque adorat collibus suis crucem.

Nunc ô cruore purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum tropheis socia, quanto verius
Regina fulges orbe toto civitas !

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, *in Natali Petri et Pauli*. On reconnaît dans la seconde strophe, celle du bréviaire romain : *O Roma felix quæ duorum principum, etc.*, mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE (Marie de). *Voy.* CYZ.

COMBE (Jean de). *Voy.* COMBES.

COMBE (Guy du Rousseau de la), reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public : 1° un *Recueil de jurisprudence civile du pays de droit écrit et coutumier*, 1 vol. in-4°, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769; 2° il donna en 1738 une nouvelle *édition* du Praticien universel de Couchot, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requêtes;* 3° une nouvelle *édition* des Arrêts de Louet, augmentée de plusieurs arrêts; 4° un *Nouveau traité des matières criminelles*, 1736, in-4°; 5° *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les Mémoires de Fuet, 1 vol. in-fol., 1748. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas prévôtaux.*

COMBEFIS (François), né à Marmande dans la Guienne en 1605, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de 1000 l. par le clergé de France, qui l'avait choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des pères grecs. Avant lui, aucun régulier n'avait eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable : 1° de l'*édition* des Œuvres de saint Amphiloque, de saint Méthode, de saint André de Crète, Paris, 1644, 2 vol. in-fol., et de plusieurs *Opuscules*, des pères grecs; 2° d'une *Addition à la bibliothèque des pères*, en grec en latin, 2 vol. in-fol., Paris, 1672. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia Monothelitarum*, dont il est auteur; 3° d'une *Bibliothèque des pères pour les prédicateurs*, 1662, 8 vol. in-fol.; 4° de l'*édition* des cinq Historiens grecs qui ont écrit depuis Théophane, pour servir de suite à l'Histoire byzantine, 1 vol. in-fol., Paris, 1685. Ce fut par ordre du grand Colbert qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui : *Originum rerumque constantinopolitanarum ex variis auctoribus manipulus*, 1665, in-4°. Ce sont divers Traités de plusieurs auteurs anciens sur l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, l'assiduité à l'étude, et les douleurs de la pierre. Il aurait été à souhaiter que le P. Combefis eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seraient plus claires et plus intelligibles; mais les ecclésiastiques peuvent

y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES (Jean de), avocat du roi au présidial de Riom, publia, en 1584, un *Traité des tailles et autres subsides, et de l'institution et origine des offices concernant les finances*. Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre de COMBES, qui donna, en 1705, in-fol., les *Procédures civiles des officialités*. Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4°.

†COMBES-DOUNOUS (Jean-Jacques) écrivain déiste et révolutionnaire, naquit à Montauban, le 22 juillet 1758. Il était de la religion protestante, et paraissait avoir des dispositions pour l'étude. On dit qu'il apprit le grec tout seul et sans maître, ce qui pourrait sembler un peu douteux. Il eut pour maître dans les mathématiques un certain M. Valette, ancien secrétaire de Voltaire, dont les principes étaient analogues aux siens. S'étant rendu à Toulouse pour faire son cours de droit, il y fut reçu avocat, et exerça cette profession pendant quelques années. Lorsque la révolution éclata, Combes-Dounous se trouvait à Paris et se montra un zélé partisan des nouvelles maximes. Il n'eut pas lieu de se faire trop remarquer, car, s'étant procuré la connaissance de lord Pelty, depuis marquis de Landsdown, celui-ci l'engagea à faire un voyage à Londres, et lui donna plusieurs lettres de recommandation. A son retour en France, Combes-Dounous fut nommé juge au tribunal du district de Montauban, et ensuite président du département du Lot. Il faut lui rendre la justice de dire qu'au temps *de la terreur*, il n'approuva pas les mesures violentes de ses confrères les républicains, et que, n'ayant pas su se placer à la *hauteur des circonstances*, il fut mis en prison, où il demeura treize mois, jusqu'à la mort de Robespierre, le 9 thermidor. Il fut alors placé dans les écoles centrales, qui venaient d'être fondées. Nommé ensuite commissaire du gouvernement près des tribunaux civil et criminel du département du Lot, on l'élut, en 1795, député de Tarn-et-Garonne au conseil des cinq-cents. Républicain, quoique *modéré*, par principes et par sentiments, il n'adhéra pas à la révolution du 18 brumaire, qui livra la France entre les mains de Napoléon. Il se retira à Montauban, et y devint juge (en 1810) au tribunal civil. Pendant ce temps, il s'occupa de littérature, jusqu'à ce que, au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, il fut choisi comme député par le même département de Tarn-et-Garonne, à la nouvelle chambre, où il se borna à voter. En 1816, on le destitua de sa place de juge, et on la lui rendit trois ans après. Il n'en jouit pas long-temps; frappé d'une apoplexie foudroyante, il mourut le 14 février 1820, âgé de soixante-deux ans. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite du grec d'Alicris, Paris, 1800; 2° *Dissertations de Maxime de Tyr, avec des notes critiques*, 1802; 2 vol. in-8°. On a relevé dans cette traduction beaucoup de fautes de style. 3° *Essai sur la divine autorité du*

nouveau Testament, traduit de l'anglais de Bogne, Paris, 1803, in-12. L'auteur, en publiant ce livre, en avait sans doute fait un objet de spéculation, car, à en juger par ses autres ouvrages, il ne croyait pas trop au nouveau Testament, et encore moins à son autorité divine, 4° *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, trad. du grec d'Appien, Paris, 1808, 3 vol. in-8°; 5° *Essai historique sur Platon, et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, Paris, 1809, 2 vol in-12. Cette essai n'était qu'une traduction en français, d'une édition nouvelle des œuvres de Platon; le traducteur devait y ajouter aux traductions faites par Grou, de la *République*, des *Lois*, et de plusieurs *dialogues*, celle de quatorze dialogues authentiques, et de sept autres qui ne le sont pas. C'est dans cet ouvrage que Combes-Dounous dévoile son âme tout entière; et l'*Essai historique sur Platon* devient sous sa plume une attaque directe contre le christianisme. Les plus admirables préceptes de J.-C. y sont représentés comme absurdes et ridicules; et le Sauveur y est désigné comme le *Socrate* de Jérusalem. Non content d'avoir altéré une savante *Vie* du philosophe grec par quelques suppositions fausses et d'impies sarcasmes, tels que Voltaire luimême s'en est à peine permis, Combes-Dounous pose les bases d'un *Évangile de la raison*, dont il prophétise l'adoption prochaine. Il passe ensuite à la politique; et, après avoir, dans sa préface, exalté les talents militaires, la grandeur d'âme de Buonaparte, et après s'être indigné de lui voir comparer Louis XIV, il déclame dans le cours de son livre contre la *tyrannie* et *l'usurpation*, d'une manière si évidente qu'il ne laisse aucun doute qu'il n'eût en vue celui-là même qu'il venait d'encenser: on y trouve entre autres choses ces deux vers de l'*Héraclius* de Corneille.

.... Qui comme moi d'une obscure naissance,
Monte par la révolte à la toute-puissance.

Et, en rapportant ensuite l'espoir qu'a Denis l'ancien de laisser à son fils *un pouvoir tissu de fils de diamants*, il ajoute: « C'est ainsi que calculent les » tyrans. Ils croient sérieusement » travailler pour les siècles, lors» qu'ils ne tiennent au vrai que » des bulles de savon: témoin » Denis, témoin Alexandre, té» moins César, Attila, les Ab» doulrahman, Thamas Kouli» Kan, Borgia, témoin.... Dans » deux mille ans d'ici on pourra » alonger cette note. » On s'étonne que la censure de Buonaparte ait laissé passer cette juste, mais amère diatribe: on s'étonnera encore davantage qu'elle ait échappé aux regards vigilants de celui qui était alors à la tête de la censure littéraire, et qui, dit-on, avait naguère empêché que les journaux rendissent compte des ravages que causait un loup dans les campagnes avoisinant Paris, de crainte *qu'on n'assimilât ce loup à Buonaparte.* 6° *Notice sur le 18 brumaire*, par *un témoin oculaire qui peut dire :* Quod vidi testor (anonyme), 1814, in-8°. Il publia en outre un *Mémoire* en 1789, qu'il adressa aux étatsgénéraux, et a laissé plusieurs manuscrits, entre autres une tragédie intitulée *Myssy*, ou *la Prise de Mégare*. Si ses vers res-

semblent à sa prose, on n'a pas beaucoup perdu par la non publication de cette tragédie. Le style de Combes-Dounous est faible, sans couleur, diffus, bas, trivial et digne en tout d'un *sans-culotte*. Ses principes en matière de religion semblent avoir eu beaucoup de connexion avec ceux d'Hébert, de Chaumette et autres fameux athées; et si Chaumette voulut établir l'absurde et impie culte de la *raison*, Combes-Dounous s'était proposé d'en répandre *l'évangile*.

COME. *Voy*. COSME.

COMENIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit au village de Comma en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non-seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom partout, sans pouvoir faire adopter ses idées. Comenius, après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol., sa *Nouvelle méthode d'enseigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles. La réformation des écoles ne fut sa seule folie; il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imaginaient avoir la clé des prédictions de l'Apocalypse. Cet enthousiaste promit aux fous qui l'écoutaient, un règne de mille ans, qui commencerait infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainsi ses visions et ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ses disciples, et comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius: 1° des *Commentaires sur l'Apocalypse*; 2° un livre intitulé: *Pansophiœ prodromus*, Oxford, 1637, in-8°; 3° *Historia fratrum Boemorum*, Hale, 1702, in-4°; 4° enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8°, et dont l'édition de 1661, in-8°, est en cinq langues. Adelung (Hist. de la folie humaine, tome 1er) donne la Vie de Comenius, avec la liste de ses ouvrages au nombre de quatre-vingt-douze, et cette liste n'est pas encore complète. Nous n'avons cité que les principaux. [Comenius, ainsi que sa famille, était de la secte dite des *Frères Moraves*; espèce de visionnaires qui vivent ensemble, en des campagnes solitaires, où ils exercent le commerce. On peut les considérer comme des *deistes* ou *unitaires*; se mariant entre eux et affectant d'être philantropes. Ils ont leurs lois particulières, et on en trouve en Moravie, et autres parties de l'Allemagne, en Angleterre, en Ecosse, etc.]

COMES (Natalis), ou Noël le COMTE, Vénitien, appelé par Scaliger *homo futilissimus*, a laissé une pitoyable *Traduction* d'Athénée, en latin. Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avait été aveuglé de présomption et d'amour-propre, il aurait vu qu'il n'était

nullement capable de traduire, et qu'il entreprenait une chose qui passait ses forces. Il a aussi laissé une *Histoire* de son temps, en 30 livres, en latin, Venise, 1581, in-fol., depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1581; traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4°; et une *Mythologie* latine, in-8°, traduite en français, in-4°. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582. — Il ne faut pas le confondre avec Jérôme Comès de Syracuse, peintre et poète, qui florissait vers l'an 1655. On a de lui plusieurs poèmes en italien.

COMESTOR. *Voy.* Pierre Comestor.

†COMEYRAS (Victor Delpech de), né le 11 septembre 1733, à Saint-Hippolyte du Gard, de François Delpech de Comeyras, brigadier des armées du roi, fut abbé commendataire de Sylvanez, et chanoine-grand-vicaire de Beauvais. On connaît de lui les ouvrages suivants: 1° *Considérations sur la possibilité, l'intérêt et les moyens qu'aurait la France de rouvrir l'ancienne route de l'Inde, accompagnées de recherches sur l'isthme de Suez, et sur la jonction de la mer Rouge*, 1798, in-8°; 2° *La voix du sage, ou l'intérêt des peuples bien entendu dans l'exercice du droit de guerre et de conquête*, 1799, in-8°; 3° *Suite de l'abrégé de l'histoire générale des voyages de la Harpe*, depuis le tome 22 jusques et compris le tome 32; 4° *Abrégé de l'histoire générale des voyages faits en Europe*, 1804-1805, 12 vol. in-8°. Cet ouvrage est peu estimé. 5° *Le Géographe manuel*, 1801, in-8°; 1803, in-8°. M. Debray a contribué à cette édition. 6° *Histoire politique et raisonnée du consulat*, 1801. L'auteur ne s'y occupe pas seulement du consulat romain. 7° *Tableau général de la Russie moderne, et situation politique de cet empire, au commencement du XIXe siècle*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°; 8° *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne, par Bailly*. Ouvrage où l'on a conservé le texte en supprimant les calculs abstraits, les notes hypothétiques, les digressions scientifiques, 1806, 2 vol. in-8°. On lui a encore attribué l'*Examen de l'esclavage en général, etc.*, 1804, 2 vol. in-8°. Mais cet ouvrage est de Valentin de Cullion. L'abbé de Comeyras a laissé en manuscrit une *Histoire de Marie Stuart*, une *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, et un ouvrage intitulé: *Balance politique des différents états de l'Europe*. On reproche à l'abbé de Comeyras d'avoir fait des fautes grossières, principalement dans ses ouvrages qui ont rapport à la géographie. C'était un ecclésiastique vertueux et estimé de tous ceux qui l'ont connu; il est mort à Paris le 29 mars 1805.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun, sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au Journal des Savants. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine et de controverse. Les principaux sont: 1° *La Nouvelle science de la nature des comètes*; 2° *Discours sur les comètes*, inséré dans le Mercure de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur. 3° Trois *Discours sur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un

article de la gazette de Hollande, sur un Louis Galdo, italien, qu'elle faisait vivre 400 ans. Ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire et de la physique. 4° *Traité des lunettes*, dans l'Extraordinaire du Mercure de juillet 1682; 5° *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et pronostications*, contre le ministre Jurieu, in-12; 6° *Traité de la parole, des langues et écritures, et l'art de parler et d'écrire occultement*, Liége, 1691, in-12, rare, etc. [On lui attribue aussi une 7° *Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'Eglise romaine*, Paris, 1778. Dans son *Traité des prophéties*, l'auteur se vante d'avoir fait poser les armes à plusieurs mutins des Cévènes; d'avoir engagé le comte de Dona à céder au roi la principauté d'Orange, moyennant 200,000 liv.; d'avoir empêché, avec le marquis de Saint-André, la fabrication des poisons, en France, qu'avait introduit Denis Lhomme, moine apostat. Il donne encore d'autres détails non moins curieux sur sa vie, outre une foule de *dissertations* (insérées dans le Mercure de 1683), sur la conduite des eaux, la versification, les langues, les sciences, etc. Il s'appellait l'*Aveugle royal*, parce que Louis XIV lui avait accordé une pension; ainsi que, pour le même bienfait, Scarron s'appelait le *Malade de la reine*.

COMINES. *Voy*. COMMINES.

COMITOLO (Paul), jésuite de Pérouse en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : 1° *Consilia moralia*, in-4°; 2° un *Traité des contrats*, etc. Il attaqua avec beaucoup de force le probabilisme.

COMMANDINO (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort le 3 septembre 1575, possédait les mathématiques et le grec. Il se servit de ses connaissances pour traduire en latin : 1° *Archimède*, Venise, 1558, in-fol.; 2° *Apollonius de Perge*, Bologne, in-fol.; 3° *Ptolomée*, Venise, 1558, in-4°; 4° *Euclide*, Pesaro, 1572, in-folio, etc. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa Vie. Commandin avait une humeur douce et un commerce aisé. Sa conversation était pesante, et il paraissait fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire et sa conception étaient lentes; mais dès qu'il avait appris une chose, il ne l'oubliait jamais.

COMMANVILLE (connu sous la qualité d'abbé Echard), prêtre du diocèse de Rouen, vivait à la fin du XVII° siècle. Il a publié : 1° une *Vie des Saints*, 1701-1714, 4 vol. in-12; 2° *Histoire de tous les archevêchés et évêchés de l'univers, avec un dictionnaire où l'on trouve l'explication de ce qu'il y a de plus curieux*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8°. La table chronologique de cette histoire a été reproduite par D. Vaissette dans sa Géographie historique, ecclésiastique et civile. L'abbé de Commanville a composé quelques autres ouvrages.

COMMELIN (Jérôme), célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France; mais l'Allemagne lui paraissant un plus beau théâtre, il s'établit et mourut à Heidelberg, en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimait. On a de lui de

savantes *Notes* sur Héliodore et sur Apollodore, et *Britannicorum rerum scriptores vetustiores et præcipui*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque palatine d'Heidelberg, dans le temps qu'elle était encore florissante. Les réviseurs qu'il employait répondaient à ses soins et à son zèle. Casaubon faisait beaucoup de cas de ses éditions. Plusieurs ouvrages sortis de ses presses portent sur le frontispice ces mots : *Ex officina S. Andreana*. Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

COMMELIN (Gaspard), mort en 1731, a donné, avec son oncle, Jean Commelin, *Horti medici amstelodamensis plantarum descriptio et icones*, 1697 et 1701, 2 vol. in-folio. Il a donné seul *Plantæ rariores exoticæ horti amstelodamensis*, 1725, in-4°, et d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus malabaricus*, 1696, in-fol., qu'on joint à cet ouvrage, 1678 et suiv., 12 vol. in-fol., fig., et qui a donné une *Description de la ville d'Amsterdam*, en latin, 1694, in-4°. — Jean Commelin est auteur de la *Vie de Frédéric Henri, prince d'Orange*, Amsterdam, 1951, in-fol., en hollandais; traduite en français, Amsterdam, 1656, in-fol., avec fig.

COMMENDON (Jean-François), cardinal, naquit à Venise, en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe et excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il improvisait des vers latins. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules III. Ce pontife dit qu'il valait trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers; il lui confia plusieurs affaires aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Angleterre pour engager la reine Marie, qui venait de monter sur le trône, à retablir la religion catholique dans ses états ; en Flandre et en Portugal. Commendon s'acquitta avec zèle et prudence de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV, qui l'honora de la pourpre à la prière de saint Charles Borromée, et les pères du concile de Trente, le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, Commendon contribua beaucoup par ses soins à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, et loua publiquement les grands services qu'il avait rendus à l'Église; mais dans la suite il parut le négliger et l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale; et ils l'auraient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La » cour de Rome, dit Flèchier, » n'eut jamais de ministre plus » éclairé, plus agissant, plus dés-

» intéressé, ni plus fidèle. Il » soutint le poids des négociations les plus importantes, en » des temps très difficiles. Il » passa dans les royaumes les plus » éloignés avec une diligence in- » croyable. Il s'acquit l'amitié » des princes, sans jamais con- » descendre à leurs erreurs ni à » leurs passions. Il travailla sans » relâche à rétablir la foi et la » discipline de l'Église ; et il » s'opposa au torrent des héré- » sies naissantes avec une fer- » meté et une sagesse extraordi- » naires.» Il laissa quelques pièces de vers dans le Recueil de l'académie des *Occulti*, dont il avait été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Graziani, évêque d'Amélie, 1669, in-4°, traduite élégamment en français par Fléchier, évêque de Nîmes, in-4°, et 2 vol. in-12. On imprima à Paris, en 1573, in-4°, son *Oratio ad Polonos*, et il en parut la même année une traduction française, in-8°, par Belleforest.

COMMINES (Philippe de), né en 1445, au château de ce nom, situé sur la Lys, à deux lieues de Menin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnait rien pour enlever aux princes de son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. Commines gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa, sous ce roi, d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII), et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches et à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connaissent le monde, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avait essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui étant parvenu à la couronne. Commines avait épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Monsoreau en Anjou, et il mourut dans son château d'Argenton en Poitou, le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agréments de la figure, les talents de l'esprit. La nature lui avait donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictait souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parlait diverses langues, le français, l'espagnol, l'allemand. Il aimait les gens d'esprit et les protégeait. Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparait à tout ce que l'antiquité offrait de

mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, et lui ont donné le nom de *Tacite français*. Ce zèle les a emportés trop loin. « Commines, » dit un historien, n'a ni leurs » grâces, ni leur belle ordonnance, ni ce style dont notre » langue n'était pas capable, et » qui dans les anciens, à côté » de qui on le place, a tant de » force et de beauté : mais plus » naturel, plus ouvert, moins » mystérieux que Tacite, plus » sincère que Polybe, trop attaché aux Romains, Commines moins admiré sera plus aimé qu'eux, sa probité l'emportera sur leurs charmes. » On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. On ne peut lui contester pourtant les charmes d'un langage naturel et flexible qui reçoit toute l'empreinte des pensées, et les laisse voir dans leur vraie nuance; de l'intérêt et surtout une profonde connaissance des hommes et des affaires. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé Langlet du Fresnoi, 4 vol. in-4°, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzevir, 1648, in-12, est d'un format plus commode, et n'est pas commune. Sleidan a donné une version latine abrégée de ces Mémoires, Strasbourg, 1545, in-4° ; Francfort, 1578, in-fol. ; Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidèle. Possevin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commines avait écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Bartius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien et en espagnol.

COMMIRE (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui 2 vol. in-12 de *Poésies latines* et d'*OEuvres posthumes*, 1754. L'aménité, l'abondance, la facilité, sont en général le caractère de sa versification; mais, plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *Paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très beaux vers. Ses *Iyles sacrées* et ses *Idyles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses paraphrases, des images riantes, une élocution pure, des pensées vives, une harmonie heureuse. Il réussissait encore mieux dans les fables et dans les odes, et dans celles surtout du genre gracieux; il semblait avoir emprunté de Phèdre sa simplicité élégante; et d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'oraison *De arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du premier volume, est pleine de sel attique, et d'excellentes vues sur les réputations factices et les petits moyens de se la procurer. On y lit entre au-

tres ce passage remarquable, qui apprécie bien les éloges des philosophes et des gens de secte : *Exercent quasi quædam monopolia famæ et societates laudum. Laudant mutue ut laudentur, fœnore gloriam dant et accipiunt, cæteris omnibus obtrectant.* C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié l'Art d'acquérir à peu de frais une brillante réputation éphémère, Berlin, 1776. Le P. Commire était d'une grande vivacité, et poussait rudement les contradicteurs ; le P. la Rue lui dit un jour en riant, que, s'il lui survivait, il lui ferait cette épitaphe :

Commirus jacet hic, ipsa re et nomine mirus,
Turo fuit patria, moribus Huro fuit.

COMMODE (Lucius, ou Marcus Ælius Aurelius), Antonin, empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière-petit-fils de Trajan par Faustine sa mère, vint au monde l'an 161 de l'ère chrétienne. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur, l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur et son esprit ; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'avait eu l'éducation philosophique de Néron (*Voyez* ce nom). Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, et persécuta cruellement les chrétiens. Ses parents ne furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, Phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avait déjà eu pour ministre un Perennis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort ; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entrait par un endroit obscur, et lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* L'empereur eut le temps d'éviter le coup, et depuis conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquait de prétextes pour avoir des victimes, il feignait des conjurations imaginaires. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble (*voyez* Néron), il corrompit ses sœurs, destina 300 femmes et autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, et de donner celui de sa mère à l'une de ses concubines ; au lieu de porter le nom de Commode, fils de Marc-Aurèle, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter ; et malheur à quiconque niait sa divinité ! Le nouvel Alcide se promenait dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres, à l'exemple de l'ancien. Il faisait assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvait malades ou estropiés, et, après leur avoir fait lier les jambes, et leur avoir donné des éponges au lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il tombait sur ces misérables et les assommait à coups de massue. Il ne rougissait point de se montrer sur le théâtre, et de se donner en spectacle. Il voulut paraître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Latus, préfet du prétoire, et Electre son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir était, non pas de gouverner ses états ou de conduire

ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avaient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler dans sa 31[e] année, 192 de J.-C. Son nom est placé parmi ceux des Tibère, des Domitien, et de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Commode, tout barbare qu'il était, avait la lâcheté des tyrans : n'osant se laisser raser par personne, il se brûlait lui-même la barbe, comme Denys de Syracuse. [Il voulut changer le nom de Rome en celui de *Colonia Commodiana*, et l'on voit, par ses médailles, que le lâche sénat y consentit. Dans ces médailles, il est représenté dans le costume d'*Hercule*. Il essayait d'en imiter les *travaux* : il tua dans un jour cent lions, les uns après les autres, avec un égal nombre de javelots. Au lieu de sages conseillers, il avait à sa cour des archers maures et parthes. Les premiers lui avaient appris à lancer les javelots ; et les seconds, les flèches. Un jour, il fit ôter la tête à une statue du soleil; il y fit placer la sienne, avec cette inscription : *Commode victorieux de mille gladiateurs*. Telles étaient les barbares extravagances de cet empereur, que plusieurs historiens ont cru que lui, ainsi que Caligula, avaient avec un instinct cruel, des moments de folie réelle.] *Voyez* la fin de l'article CALIGULA.

COMMODIANUS GAZAEUS, espèce de versificateur chrétien du IV[e] siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Instructions*. Il est composé en forme de vers, sans mesure et sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprît un sens achevé. L'auteur prend la qualité de *Mendiant de J.-C.* Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été long-temps dans l'obscurité. Rigaud le publia pour la première fois en 1650, in-4°, et Daviès l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius Felix*.

† COMNENE (Démétrius-Stéphanus-Constantin), naquit en Corse, en 1749, de Constantin Comnène, dont la famille s'était établie dans cette île. Le frère aîné de Démétrius, pieux ecclésiastique, fut attaché à l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, et mourut vers 1800. Le plus jeune, le comte Georges, vit encore, est chevalier de l'ordre de Saint-Louis et capitaine d'infanterie. Démétrius Comnène, qui fait l'objet de cet article, se rendit à Rome, où la protection du maréchal d'Aubeterre, ambassadeur de France auprès du saint-siége, le fit entrer au collége de la *Propagande*; mais, n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il revint en Corse à l'âge de 18 ans, et entra au service en 1775. Quatre ans après, il fut nommé capitaine de cavalerie, et on lui confia ensuite une mission dans le Levant, où se renouvelèrent en lui les souvenirs de sa puissante et illustre famille, à laquelle il a consacré tous ses écrits. C'est au retour de sa mission qu'il fit connaître ses titres comme descendant des Comnène, empereurs de Constantinople. Ces titres, qui comprennent la gé-

néalogie des Comnène, furent examinés par M. Chérin, généalogiste de Louis XVI. Il en résulte que les Comnène, après avoir occupé le trône de Constantinople et celui de Trébisonde, d'où ils furent chassés par les Turcs, étaient passés dans le pays des Maniotes, où ils régnèrent pendant deux siècles. Expulsés encore de cette contrée par leurs constants ennemis, ils s'étaient réfugiés en Corse. Enfin Constantin, père de Démétrius, était le 41e descendant de Nicéphore, le premier des Comnènes qui ait occupé le trône d'Orient. D'après tous ces faits, M. Chérin conclut en ces termes : « On ne » peut pas douter que M. de » Comnène ne soit issu en ligne » directe de David, dernier em- » pereur de Trébisonde, tué par » ordre de Mahomet II, l'an » 1460. » C'est ainsi que, par les vicissitudes de la fortune, les descendants des augustes Comnène étaient devenus de simples particuliers et sujets du roi de France. Démétrius obtint l'honneur de monter dans les carrosses du roi, auquel il resta toujours fidèle. Il se maria, en 1784, avec mademoiselle Boucherville de la Chaussée, dont il n'eut pas d'enfants. C'était un homme d'un esprit très cultivé; il possédait le grec ancien et moderne, et parlait plusieurs langues vivantes. Lors de nos troubles politiques, et par suite du voyage de Louis XVI à Varennes, où ce prince fut arrêté, M. Comnène devint suspect aux anarchistes, qui le mirent en prison. Ayant recouvré sa liberté, il alla à Coblentz rejoindre les princes émigrés de la famille des Bourbons. En 1796, Mgr. le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X) l'envoya remplir une mission auprès de Ferdinand IV, roi de Naples. Il passa ensuite en Espagne, et de là à Parme, où les souverains de ces pays lui firent chacun une pension. Les Français ayant envahi l'Italie et s'approchant de Parme, Démétrius Comnène fut obligé de quitter cette ville pour ne pas tomber entre leurs mains. Il trouva un asile en Bavière jusqu'en 1802. M. de Vaubecourt, chargé d'affaires de Louis XVIII à Munich, l'invita alors à rentrer en France pour être son correspondant. Quoique M. Comnène eût connu Buonaparte en Corse, et qu'il fût son compatriote, il ne sollicita jamais de lui aucune faveur, et vécut retiré jusqu'à la rentrée des Bourbons. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis avec le grade de maréchal-de-camp. Il est mort à Paris le 8 septembre 1821, âgé de 72 ans. On a de lui : 1° *Précis historique de la maison impériale des Comnène, où l'on trouve l'origine, les mœurs et les usages des Maniotes, précédé d'une filiation directe et reconnue par lettres-patentes du roi, du mois d'avril 1782, depuis David, dernier empereur de Trébisonde, jusqu'à Démétrius Comnène, actuellement capitaine de cavalerie*, Amsterdam (Paris) 1784, in-8° de 184 pages; 2° *Lettre de Démétrius Comnène à M. Koch, membre du tribunat, auteur de l'ouvrage intitulé* Des révolutions de l'Europe, *sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène, dernier empereur de Trébisonde, précédé et suivi d'une notice historique sur la maison impériale de Comnène*, Paris, 1807, in-8°; 3° *Notice sur la*

maison Comnène, sur les vicissitudes et les circonstances qui l'ont transplantée en France, et sur le dévouement du prince Démétrius Comnène à la cause du roi pendant la révolution, Paris, 1815, une feuille. Démétrius Comnène a laissé un ouvrage manuscrit, où il démontre qu'avant Homère les peuples de la Grèce n'étaient nullement barbares, et jouissaient déjà du bonheur de la civilisation.

COMNÈNE. *Voyez* les articles des princes de cette illustre famille sous leurs noms de baptême.

COMO (Ignace-Marie), mort à Naples en 1750, s'est fait un nom par ses Poésies latines, par ses connaissances dans l'antiquité, et encore plus par sa piété. Nous avons de lui : 1° *Inscriptiones stylo lapidario historicas vitas exhibentes summorum pontificum et cardinalium regni neapolitani*; 2° une *Histoire de la fondation célèbre de la confrérie de la très sainte Trinité de Naples*, en italien ; un grand nombre de *Poésies* et des *Epigrammes*.

COMTE (Louis Le), sculpteur, natif de Boulogne, près de Paris, reçu à l'académie de peinture et de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis le Grand* vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*; deux groupes représentant *Vénus et Adonis*, *Zéphir et Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, et par son goût pour l'ornement.

COMTE (Louis Le), jésuite, mort à Bordeaux sa patrie en 1729, fut envoyé à la Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour, il publia 2 vol. de *Mémoires*, in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lut que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai dieu ; qu'il avait sacrifié au créateur dans le plus ancien temple de l'univers; que les Chinois avaient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avait été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème qui mettait ce peuple presque au niveau du juif. La faculté proscrivit dix-neuf extraits de divers ouvrages du missionnaire, et le livre d'où on les avait tirés. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du P. Le Comte se faisaient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'Histoire de la Chine du P. du Halde. On peut encore les consulter, en se défiant de la partialité de l'auteur, et se tenant en garde contre ses préjugés en faveur des Chinois : préjugés dont ni le P. du Halde, ni aucun de ses confrères n'ont été entièrement exempts. On sait d'ailleurs que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exacte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole et vain. Ce serait un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connaissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius. (*Voyez* DU HALDE et le Journal hist. et litt., 1er février 1777, pag. 171.) On doit donc apprécier sur cet

état de contrainte, les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, et enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique.

COMTE. *Voyez* COMÈS (Natalis.)

COMTE (Florent Le), sculpteur et peintre parisien. Il est plus connu par le *Catalogue* des ouvrages d'architecture, de sculpture, de peinture et de gravure des différents maîtres, que par les siens propres. Les curieux surtout en gravure le recherchent pour les notions qu'il donne du caractère, des marques, et du nombre des ouvrages des différents graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinet de singularités d'architecture, peinture, sculpture et gravure*, Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699; mais l'auteur sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches qui, jointes aux éclaircissements pour les précédents, en formèrent un troisième qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal, et l'histoire des différents auteurs est exposée d'une manière un peu confuse. Le Comte mourut à Paris vers 1712.

COMUS, dieu qui présidait aux festins, aux réjouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient à se parer. On le représentait en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'un main, et un plat de fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHES (Guillaume de), grammairien et philosophe, était de Normandie, et mourut vers 1150. Il est auteur d'une *Glose* sur les évangiles, et de divers *Traités* philosophiques. Ayant expliqué le mystère de la sainte Trinité à peu près comme Abailard, il se retracta dans un écrit intitulé *Dragmaticon*, qui est un dialogue entre Henri II, duc de Normandie, et lui. Il s'est conservé en manuscrit dans la bibliothèque du Mont-Saint-Michel. Le plus considérable de ses ouvrages, *De naturis creaturarum, sive de opere sex dierum lib.* 33, a été imprimé peu après la naissance de l'imprimerie, sans date ni lieu de l'impression, en deux grands vol. in-fol. très rares.

CONCHYLIUS. *Voyez* COQUILLE.

CONCINA (Daniel), théologien dominicain, né dans un village du Frioul en 1686, passa tout le temps de sa vie à prêcher et à écrire. Benoît XIV, qui connaissait tout son mérite, forma très souvent ses décisions sur les avis de ce savant religieux. Il mourut à Venise en 1756, regardé comme le plus grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : 1° *La Discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine sur le jeûne du carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV, avec des observations historiques, critiques et théologiques, in-4°, 1742; 2° *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748; 3° *Dissertations théologiques, morales et critiques sur l'histoire du probabilisme et*

du rigorisme, dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, et on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne, 2 vol. in-4°, Lucques; 1743, en italien; 4° *Explication des quatre paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*, in-4°, 1746. Cet ouvrage a été traduit en français par le père Dufour. Dans cet ouvrage, Concina se defend de quatre griefs que ses adversaires lui reprochaient. 5° *Dogme de l'Eglise romaine sur l'usure*, in-4°, Naples, 1746; 6° *De la religion révélée*, etc., in-4°, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont: 1° *Theologia christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°, 1746; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; 2° *De sacramentali absolutione impertienda aut differenda recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4°. On a traduit cette dissertation en français, et on l'a enrichie de l'*éloge* historique de l'auteur et du *catalogue* de ses ouvrages; elle est très propre à corriger les abus que la facilité et l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de pénitence. 3° *De spectaculis theatralibus*, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable aux théâtres, etc., etc. [On cite aussi du P. Concina, 4° un *Traité de la religion révélée, contre les athées, les déistes, les matérialistes et les indifférents*, Venise, 1754, in-4°.]

CONCINI, ou CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'*Ancre*, naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, et obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, et ministre, sans connaître les lois du royaume, pour mieux régner....., etc., La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, et sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7,000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçait sous le nom d'un roi enfant et d'une reine faible. Léonore Galigaï n'abusait pas moins insolemment de sa faveur: elle refusait sa porte aux princes, aux princesses, et aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un et de l'autre. Louis XIII, qui se conduisait par les conseils de Luynes, son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; et sur son refus, il le fit tuer sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril de l'anné 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, et traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avait fait dresser pour ceux qui parleraient mal de lui. Après l'avoir

traîné à la Grève et en d'autres lieux, on le démembra et on le coupa en mille pièces. Chacun voulait avoir quelque chose du Juif excommunié: c'était le nom que lui donnait cette populace mutinée. Ses oreilles surtout furent achetées chèrement; ses entrailles jetées dans la rivière, et ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain, on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart d'écu l'once. La fureur de la vengeance était telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, et le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, et déclara leur fils ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°, la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou *La Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 1,985,000 liv. en papier, et dans son petit logis pour 2,200,000 livres d'autres rescriptions. C'était là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dépouillé. Léonore Galigaï avoua qu'elle avoit pour plus de 120,000 écus de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorcière. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portait pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'était servie pour ensorceler la reine. Galigaï, indignée contre le conseiller, et mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : *Mon sortilége a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles*. [Il serait difficile d'établir sur le maréchal d'Ancre un jugement certain; cependant Anquetil, Bassompierre et le maréchal d'Estrées l'ont jugé avec moins de sévérité que Louis XIII et le peuple de Paris. Pour mieux régner sous le nom du jeune roi, il s'assura de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et les seules distractions qu'il lui permettait, étaient la chasse et la promenade aux Tuileries. Son insolence était telle que, jouant un jour au billard avec le roi, il mit son chapeau sur sa tête en disant : « Sire, votre majesté me » permettra bien de me cou- » vrir. »]

CONCORDE, divinité que les Romains adoraient, et en l'honneur de laquelle ils avaient élevé un temple superbe. Elle était fille de Jupiter et de Thémis : on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE (Charles-Marie de la), chevalier de Saint-Lazare, des académies française et des sciences de Paris, de l'académie royale de Londres, naquit à Paris le 28 janvier 1701, et y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il était attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, et entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique et de l'Asie, il fut choisi en 1736 avec messieurs Godin et Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public. (*Voy.* SNELL Willebrod.) Notre observateur manqua d'y périr par l'incon-

duite d'un de ses compagnons; un M. Séniergues ayant, par son libertinage et sa morgue, irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui et sur les académiciens une tempête dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine partit quelque temps après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, et lui accorda la dispense qui lui était nécessaire pour épouser une de ses nièces. Il épousa, à l'âge de 55 ans, cette nièce, qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il était accablé, et le consola de l'espèce d'injustice qu'il croyait avoir essuyée à son dernier voyage d'Angleterre, et dont il n'avait pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages : 1° *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre partout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir et de connaître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues et de dangers n'ont peut-être pas été essuyés précisément pour l'avancement des sciences et le service de l'humanité, mais aussi pour satisfaire des vues et des prétentions particulières. 2° *La figure de la terre, déterminée par les observations de MM. de la Condamine et Bouguer*, 1749, in-4°. Les savants qui n'étaient attachés à aucun système, ont cru que ces *observations* n'avaient pas péremptoirement *déterminé* la chose qui en fait l'objet. « La terre, » dit un physico-géomètre, ne » peut être déterminée dans sa » figure et son étendue, sans » qu'on sache l'étendue de cha- » que degré dans la direction du » méridien : or, cela ne se sait » pas. Picard, Maraldi, de Maydran, Eisenschmid, les deux » Cassini, etc., ont trouvé les » degrés méridiens ou de latitu- » de plus longs vers l'équateur : » les observations faites par or- » dre de la cour de France, à » Tornéa en Laponie, et à Quito » en Amérique, disent au con- » traire que les degrés de lati- » tude sont plus petits vers l'é- » quateur, plus longs vers les pô- » les. L'auteur des Études de la » nature prétend que si les de- » grés polaires sont plus longs, » la terre est allongée vers les » pôles; le gros des physico-ma- » thématiciens assure le contrai- » re. Enfin, quelques mathéma- » ticiens, rebutés par la diffé- » rence des calculs qu'ils remar- » quaient dans toutes les obser- » vations, ont avancé que les » deux hémisphères pourraient » bien n'être pas égaux; d'autres » ont soutenu que la terre avait » au moins de grandes irrégula- » rités dans sa figure, et que ses » méridiens n'étaient pas sem- » blables; opinion que le P. » Boscowich a entrepris de met- » tre dans tout son jour. Le ré- » sultat que l'homme impartial » forme de tout cela, est que la » terre n'est point mesurable, » conformément à ce passage de » l'Écriture : *Quis posuit mensu-* » *ras ejus, si nosti? vel quis* » *tendit super eam lineam?* Job, » c. 38, v. 5. *Altitudinem cœli* » *et latitudinem terræ quis di-* » *mensus est?* Eccl., c. 1, v. 2. » 3° *Mesure des trois premiers degrés du méridien dans l'hémi-*

sphère austral, 1741, in-4°.; 4° *Journal du voyage fait par ordre du roi à l'équateur*, avec un *Supplément*, en 2 parties, 1751, 1752, in-4°, suivi de l'*Histoire des pyramides de Quito*, qui avait été imprimée séparément en 1751, in-4°.; 5° divers *Mémoires sur l'inoculation*, recueillis en 2 v. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, et il mit dans cet objet toute l'activité qui formait son caractère. « Après avoir perdu sans fruit, » dit M. Linguet, une partie de » sa vie et de sa santé dans cette » expédition, aussi célèbre que » puérile, de la mesure des de» grés, il était devenu l'apôtre » de la petite-vérole artificielle.» Le style des différents ouvrages de la Condamine est simple et négligé; mais il est semé de traits agréables et plaisants, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère était un des talents de cet académicien, et on a de lui des *vers de société* d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchaient, parce qu'il était plein d'anecdotes et d'observations singulières, propres à amuser leur curiosité. [La sienne était extraordinaire; on en cite des traits presque incroyables. Un jour, passant dans l'appartement de madame de Choiseul, qui écrivait une lettre, il ne put résister à la tentation de s'approcher derrière elle pour lire ce qu'elle écrivait. Madame de Choiseul, qui s'en aperçut, continua d'écrire, en ajoutant : « Je vous en dirais bien davanta» ge, si M. de la Condamine n'était » pas derrière moi, lisant ce que » je vous écris. — Ah! madame, » s'écria la Condamine, rien n'est » plus injuste, et je vous assure » que je ne lis pas. »]

† CONDE (Joseph-Antoine), orientaliste espagnol, très versé dans la langue et les monuments arabes, naquit vers 1740, fit ses études dans l'université de Salamanque. Il fut ensuite conservateur de la bibliothèque royale de Madrid, et membre de l'académie espagnole, et on a de lui dans cette langue: 1° *Description de l'Espagne écrite (en arabe) par le schérif Aledris, connu sous le nom de Nubien, avec des notes*, Madrid, 1779, 1 vol. in-12. Cet ouvrage est accompagné du texte arabe, écrit dans le XIIe siècle; 2° *Mémoire sur les monnaies arabes, et notamment sur celles qui furent frappées en Espagne par les premiers musulmans* (Inséré dans les *Mémoires* de l'académie espagnole, au tome 5, 1804, in-4°). 3° *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, Madrid, 1820-1821, petit in-4° avec planches. Ce livre, très estimé en Espagne, a été rédigé uniquement d'après les historiens arabes; il éclaircit plusieurs faits obscurs, rétablit d'autres faits ignorés, et, comparé avec ce que les auteurs espagnols ont écrit sur ce même sujet, donne lieu à une sage et lumineuse critique. M. Condé est mort, à Madrid, le 20 octobre 1820.

CONDÉ (Turstin de), archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule près de Bayeux. Il reçut l'an 1119 la consécration des mains de Callixte II, dans le concile de Reims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère,

et se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin sut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecossais ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, et remporta une victoire complète sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, et mourut peu de temps après. Il eut pour frère Audouën de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur et sa libéralité.

CONDÉ (Louis de Bourbon, premier du nom, prince de), naquit en 1530, de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de Saint-Quentin, et recueillit à La Fère les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux siéges de Calais et de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition et son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, et il aurait péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, et le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des protestants. Il se rendit maître de diverses villes, et il se proposait de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris et blessé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit ensuite celle de Saint-Denis en 1567, et périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : *Apprenez*, leur dit-il, *que les chevaux fougueux nuisent plus qu'il ne servent dans une armée.* Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe et sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avait à se venger de quelque injure particulière, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé était petit, bossu, et cependant plein d'agréments, spirituel, l'homme des femmes galantes : avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima, en 1565, un *Recueil de pièces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, et un autre en 1571. Mais l'édition de ces différents *Mémoires*, donnée par Secousse et l'abbé Lenglet, en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare. [Louis premier de Condé servit d'abord comme simple volontaire au siége de Metz. Il haïssait les Guises, qui gouvernaient le royaume. Ayant demandé le gouvernement de Pi-

cardie, ceux-ci le lui firent refuser. Il proposa dans la première assemblée des seigneurs mécontents, de prendre les armes pour les chasser de la France; mais ce projet fut rejeté. Accusé de complicité dans la conjuration d'Amboise, il fut arrêté et jugé. Il nia solennellement et défia en champ clos quiconque oserait élever un soupçon sur sa conduite. Le duc de Guise, lui-même, offrit d'être son second. Bientôt les Guises découvrirent un autre complot contre eux: Condé fut encore arrêté; mais après la mort de François II il recouvra sa liberté. Le massacre de Vassy, que les protestants avaient excité, mit définitivement Condé à leur tête; son frère, le roi de Navarre, le secondait. Dans la bataille de Dreux, il eut d'abord quelques avantages, mais Montmorency vint décider la victoire, et Condé fut fait prisonnier. Le duc de Guise le reçut avec distinction, et ne s'étant trouvé qu'une seule chambre et un seul lit, ils soupèrent et couchèrent ensemble. La paix fut conclue; Catherine de Médicis, pour retenir Condé à la cour, lui assigna un revenu de 50,000 écus pris sur les biens du clergé. De nouvelles dissensions s'élevèrent: Catherine traite avec les Espagnols pour soumettre les protestants, tandis que Condé obtient pour les soutenir des secours des princes d'Allemagne. Il vient assiéger le roi dans Paris, et livre, près de Saint-Denis, bataille à Montmorency, qui est tué dans le combat. Le traité du 23 mars 1568 rendit encore un instant la paix à la France; pendant ce temps la reine cherche à s'emparer de Condé: il se réfugie à La Rochelle, et de là commence (en 1569) une guerre d'extermination. La campagne s'ouvrit par la bataille de Jarnac, où Condé fut tué.]

†CONDÉ (Henri Ier de Bourbon, prince de), fils de Louis Ier, naquit à la Ferté-sous-Fouarre, le 9 décembre 1552. Il avait à peine seize ans quand il perdit son père, et alla joindre l'armée des protestants, dont l'amiral de Coligni était devenu le chef. Le jeune prince s'y distingua par sa valeur et ses belles manières, et Brantôme dit de lui « ..... qu'il » était très libéral, doux, gra» cieux, très éloquent, et il pro» mettait d'être aussi grand capi» taine que son père.... » Arrêté dans la journée de la Saint-Barthelemy, il n'échappa au massacre qu'en promettant d'embrasser la religion catholique; mais à peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il passa en Allemagne. Il adressa, de là, une requête à Henri III pour demander le libre exercice de sa religion. N'ayant pas obtenu de réponse favorable, il rentra en France, leva des troupes, à la tête desquelles il se rendit au camp du duc d'Alençon, généralissime des protestants. En 1585, il fut excommunié, avec Henri IV, son cousin, par le pape Sixte V, et il mourut empoisonné à Saint-Jean-d'Angely, le 5 mars 1588, âgé de 36 ans. Les historiens ne sont pas d'accord sur les auteurs de ce crime: les uns en accusent ses domestiques, gagnés par des ennemis particuliers du prince; d'autres, et c'est le plus grand nombre, en accusent sa propre femme, Charlotte de la Trémouille, qui aurait voulu, par cet attentat, dérober à son mari les suites d'une liaison criminelle

avec un de ses pages, ou plutôt avec Henri IV lui-même. Il est cependant certain qu'on instruisit son procès, et que le roi de Navarre en fit jeter les pièces au feu. C'est alors qu'un arrêt du parlement de Paris reconnut son innocence.

† CONDÉ (Henri II de Bourbon, prince de), fils du précédent, naquit, six mois après la mort de son père, à Saint-Jean d'Angely, le 1er septembre 1588. Amené à la cour à l'âge de sept ans, il fut élevé dans la religion catholique, et eut pour gouverneur le marquis de Pisani, homme d'un mérite éminent. Quoique Henri IV parût épris de Charlotte-Marguerite de Montmorency, il la lui fit épouser, en 1609, mais le roi ne pouvant cacher son inclination pour cette dame, le prince en devint jaloux, et s'enfuit à Bruxelles. Henri IV se plaignit au gouvernement espagnol de l'accueil qu'on avait fait à un prince de son sang, qui avait quitté la France sans sa permission. Cependant ce serait une absurdité de croire que la jalousie et le dépit furent les causes de la guerre que Henri IV se préparait à faire à l'Espagne. Ne se croyant pas en sûreté à Bruxelles, le prince de Condé se rendit en Italie, et ne rentra en France qu'après la mort du roi. Se voyant négligé par la cour, il se mit à la tête des mécontents; la reine fit alors des sacrifices pour l'appaiser; mais Condé n'en parut pas satisfait. Il publia un manifeste sanglant contre la régence, et quitta de nouveau la cour. Déclarés criminels de lèse-majesté, lui et ses adhérents, on les priva de leurs biens; mais quelque temps après, la reine et le prince s'étant rapprochés, ils signèrent le traité de Loudun, qui rétablit la paix entre eux. Elle fut de courte durée. De retour à Paris, le prince intrigua de nouveau, et il fut mis à la Bastille, et de là transféré à Vincennes, où il resta trois ans. Au bout de ce temps, il sollicita sa liberté et un commandement en Languedoc. Il obtint l'une et l'autre, et depuis lors il se montra aussi bon général que sujet fidèle. Il entra en 1636 en Franche-Comté, prit plusieurs places, et mit le siége devant Dole, qu'il fut contraint de lever pour porter ses forces en Picardie, menacée par les Espagnols. Par la faute du duc de la Valette, il échoua, en 1638, à Fontarabie, mais il prit sa revanche l'année suivante, en s'emparant de Saliès, en Roussillon, et d'Elne en 1642. Louis XIII étant mort, il revint à la cour, et fut admis au conseil de la régente, à laquelle il rendit des services signalés. Il mourut à Paris le 11 décembre 1646, âgé de 58 ans. « Sa plus grande » gloire, dit Voltaire, est d'avoir » été le père du grand Condé. » Bourdaloue fit l'éloge de ce prince : il prit pour texte *In memoria æterna erit justus*.

CONDÉ (Louis de Bourbon II, surnommé *le Grand*, prince de), premier prince du sang et duc d'Enghien, fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621. La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. Après avoir fait ses premières armes, à l'âge

de 17 ans, au siége d'Arras, en 1641, il gagna, à 22 ans, en 1643, la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de La Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette affaire qui dura trois jours; le vieux comte de Fuentès, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5,000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon et le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora son triomphe de Rocroi par sa religion et son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, et remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus et de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avait pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville, et de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg; donna trois combats de suite en quatre jours, et fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Landau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et le bat le 3 août 1645; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siége. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III, assiégeait, en 1648, Lens en Artois; Condé le battit et délivra la place. Une guerre civile, dite de la *Fronde*, troublait le ministère de Mazarin, déchirait Paris et la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'appaiser : la reine l'en pria, les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi et de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes et ridicules, dans une conférence tenue à Saint-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, devant Paris, défendu par un peuple innombrable, et y fit entrer le roi, la reine et le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençait à donner, le firent enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes. [Il avait voulu empêcher le mariage de la nièce de Mazarin avec le duc de Mercœur, et s'était permis des railleries très vives sur le gouvernement de ce ministre, et ce furent ses principaux torts.] Après avoir été, avec son frère, le prince de Conti, transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. Mazarin avait été exilé, et le prince rentra en triomphe dans

la capitale. La cour crut lui faire oublier sa captivité, en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre et pour traiter avec l'Espagne. « Je suis entré, » disait-il, en prison le plus in- » nocent des hommes, et j'en » sors le plus coupable. » Il courut de Bordeaux à Montauban, prenant des villes et grossissant partout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures et déguisé en courrier, à cent lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève plusieurs quartiers, et l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. De là il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchait de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un et de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître (dit un historien célèbre), en fut augmentée. Cette journée cependant aurait été décisive contre lui, si les Parisiens n'avaient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de temps après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Forcé par Turenne de lever le siége d'Arras qu'il avait entrepris, il assure la retraite des Espagnols, et défait, en 1656, le maréchal de la Ferté, qui commandait en second le siége de Valenciennes, et le fait prisonnier. L'année suivante, il se jette dans Cambrai, que Turenne cernait, et lui fait lever le siége. Il ne put cependant empêcher Don Juan d'Autriche d'être battu par ce même général, à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre espagnol, que l'Espagne, en cas de refus, procurerait à ce prince des établissements dans les Pays-Bas; établissements qui auraient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, et continua les années suivantes à rendre des services importants. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des Français, s'oppose au dessein des armées des alliés, et parut avoir l'avantage à Senef, contre le fameux Montecuculli, quoique les alliés s'attribuassent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il était tourmenté, l'obligea de se retirer; et dans la douce tranquillité de

sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, et fortifia son âme par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut à Fontainebleau en 1686, à 65 ans; il s'y était rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avait la petite-vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut-être l'objet des connaissances de l'homme, ne le cédait point dans lui à ce génie presque unique, pour conduire et pour commander les armées. Turenne, parvenu par son mérite aux premiers emplois militaires, donnait ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenait si on réussissait; l'officier qui en était chargé était responsable de l'événement, s'il éprouvait quelque infortune. Condé s'en chargeait, donnant ses ordres par écrit. De là l'officier qui devait les exécuter allait au combat avec plus de calme et de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire, qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquière, rendirent long-temps la France victorieuse et triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous » lui, dit un orateur célèbre, se » formaient et s'élevaient ces sol» dats aguerris, ces officiers » expérimentés, ces braves dans » tous les ordres de la milice, » qui se sont depuis signalés » dans nos dernières guerres, et » qui n'ont acquis tant d'hon» neur au nom français, que » parce qu'ils avaient eu ce prince » pour maître et pour chef. » Sa physionomie annonçait ce qu'il était, il avait le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formaient son caractère, lui firent aimer la société des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue, étaient souvent à Chantilli, et ne s'y ennuyaient jamais. M. Désormeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funèbre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre sa patrie, et surtout la manière touchante et profondément raisonnée dont il parle de sa religion. « Au milieu même » des égarements du monde, il » avait une raison saine, et son » cœur, qui était droit, a tou» jours été sur le point de la reli» gion, d'intelligence et d'ac» cord avec sa raison. S'il avait » eu moins de lumières, sem» blable à ces demi-savants, qui » ne sont impies que parce qu'ils » sont ignorants, il aurait, com» me dit l'Apôtre, témérairement » condamné tout ce qu'il aurait » ignoré. S'il avait eu moins de » droiture, il n'aurait cru que » ce qu'il aurait voulu; et à » l'exemple de l'insensé, il au» rait dit dans son cœur : *Il n'y* » *a point de Dieu*. Mais parce » que la droiture de son cœur » répondait parfaitement à l'a» bondance de ses lumières et à » l'intégrité de sa raison, il a » toujours dit et dans sa raison » et dans son cœur : *Il y a un* » *Dieu*; et par un enchaînement » de conséquences, contre l'évi» dence desquelles il a cent fois » confessé que le libertinage le

» plus fier n'avait rien à opposer » que de faible et de pitoyable, » son cœur, de concert avec sa » raison, lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a* » *une religion, qui est le vrai* » *culte de Dieu. De toutes les* » *religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu.* » *De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que la catholique* » *où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent* » *où réside l'esprit de Dieu.* C'est » ainsi que raisonnait ce grand » prince; et c'est à quoi, s'en » ouvrant lui-même à ses plus » confidents amis, il protestait » qu'il s'en était toujours tenu.» Il y a aussi d'excellents morceaux dans l'Eloge que Bossuet a fait du même prince; la péroraison surtout est d'un intérêt vif et touchant, d'une éloquence négligée et en même temps inimitable. [Le Grand Condé ne fut blessé qu'une fois. Au passage du Rhin, un officier allemand courut à Condé, et lui appuya un pistolet contre la tête; le prince détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Sa bravoure était égale à ses talents militaires, qui lui ont justement mérité le surnom de *Grand*.]

†CONDÉ (Henri-Jules de Bourbon, prince de), fils du grand Condé, naquit en 1643. Son père surveilla de près son éducation, et l'emmena avec lui lorsqu'il passa au service d'Espagne. Il le plaça ensuite chez les jésuites de Namur, et quand il en sortit, il l'instruisit lui-même dans l'art de la guerre. De retour en France, il partagea la disgrâce de son père, mais au bout de cinq ans, en 1665, il accompagna Louis XIV au siége de Tournai, et s'y distingua par sa valeur : étant tombé malade, il ne put continuer la campagne. Il suivit encore le roi au siége de Dole, en 1668, et à celui de Besançon en 1674. A la bataille de Senef, il combattit à côté de son père, et lui sauva la vie, en aidant le comte d'Estain à le replacer sur son cheval. En 1675, et après huit jours de tranchée ouverte, il s'empara de Limbourg. Il mourut le 1er avril 1709. Naturellement parcimonieux, il devenait prodigue dans les grandes occasions. Froid et sévère dans son intérieur, il était en société aussi aimable que spirituel. Vers les dernières années de sa vie, il souffrait des vapeurs, maladie qui excitait souvent les fades plaisanteries des courtisans. Saint-Simon parle de ce prince peu favorablement; mais on connaît assez la maligne causticité de cet écrivain. Le prince de Condé avait épousé Anne de Bavière, princesse palatine du Rhin.

CONDÉ (Louis IIIe du nom, duc de BOURBON), fils de Henri-Jules et d'Anne de Bavière, grand-maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, marcha sur les traces de son aïeul, le grand Condé. Il se trouva au siége de Philisbourg, sous les ordres de monsieur le dauphin; il suivit le roi en 1689 à celui de Mons, et en 1692 à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde. Il fit encore la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, l'an 1710, à 42 ans.

CONDÉ (Louis-Henri prince de), duc de Bourbon, d'Enghien, etc., fils du précédent, né à Versailles

en 1692, fut nommé chef du conseil royal de la régence sous la minorité de Louis XV, ensuite surintendant de l'éducation de ce monarque, et enfin premier ministre d'état, après la mort du duc d'Orléans régent, arrivée en 1723. Il en remplit toutes les fonctions jusqu'au 11 juin 1726, qu'il fut exilé. Livré pendant son court ministère à des financiers, qui proposèrent des taxes odieuses, et qui irritèrent la noblesse et le peuple, il fut obligé d'abandonner sa place. Il mourut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

† CONDÉ (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), fils unique du duc de Bourbon, premier ministre après la régence, et de Caroline de Hesse-Rhienfels, naquit à Chantilly le 9 août 1735. Son père étant mort le 27 janvier 1740 et sa mère l'année suivante, le jeune prince de Condé se trouva orphelin à cinq ans, et eut pour tuteur son oncle, le comte de Charolais. Louis XV, qui le chérissait comme un père, lui accorda la charge de grand-maître de sa maison, charge que le duc de Bourbon avait possédée, et en donna la survivance au comte de Charolais; il en fit de même pour le gouvernement de Bourgogne, et en attendant que le jeune prince eût atteint sa dix-huitième année, il en confia la surveillance au duc de Saint-Aignan. Le 2 février 1752 le jeune Condé fut créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et il épousa, le 2 mai de l'année suivante, la princesse Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise. Après avoir présidé, le 13 août 1754, l'ouverture des états de Bourgogne, le prince de Condé passa en Allemagne, où il fit ses premières armes; il déploya, à la bataille de Hactemberck, ce courage inné dans son illustre famille. M. de Touraille, son premier gentilhomme, l'engageant à s'écarter de côté pour se mettre à l'abri d'une batterie qui répandait la mort autour de lui : « Je ne trouve pas ces précau» tions, dit le prince, dans l'his» toire du grand Condé. » A la bataille de Minden, en 1757, il fit des prodiges de valeur dans une charge contre les Prussiens, et battit ensuite plusieurs fois le prince Ferdinand de Brunswick, à la tête d'un corps séparé qu'il avait sous ses ordres immédiats. En 1762, il remporta à Johannesberg une victoire éclatente sur le prince héréditaire de Brunswick; le roi, pour récompenser sa valeur, lui fit présent d'une partie des canons qu'il avait pris dans ce glorieux combat. Il était aussi modeste que brave; le prince héréditaire étant venu quelques années après lui rendre visite à Chantilly, S. A. craignant que la vue de ces canons ne lui fît de la peine en lui rappelant sa défaite, eut soin de les faire disparaître. Le duc de Brunswick, appréciant une telle délicatesse, lui dit : « Vous » avez voulu me vaincre deux » fois : à la guerre par vos ar» mes, et dans la paix par votre » modestie. » Après ces campagnes, le prince de Condé revint à Paris, et le roi lui fit l'accueil le plus flatteur et le plus honorable. La première fois qu'il parut à la Comédie-Française, le public lui appliquant ce mot prononcé par un acteur, *et moi je bois à Mars*, le couvrit d'applaudissements. Le prince de Condé était sincèrement attaché à son roi; mais il l'était aussi à ces anciennes institutions qui avaient

fait fleurir la monarchie pendant tant de siècles; il refusa de reconnaître les nouvelles cours souveraines lorsque Louis XV eut dissous le parlement. Il fut exilé avec les autres princes qui s'étaient rangés du parti de l'opposition, et lors de son rappel il manifesta toujours les mêmes sentiments, et il défendit que, dans toute l'étendue de ses domaines, on eût recours aux nouveaux tribunaux pour les affaires contentieuses. Cependant le roi eut toujours pour lui une tendre affection; et après la mort du dauphin, il lui accorda le régiment de ce nom. S. A. réunissait à Paris dans son palais de Bourbon plusieurs hommes de lettres, comme Désormeaux, Saint-Alphonse, Valmont de Bomare, et deux autres qui dans la suite, se montrèrent bien indignes de ses bienfaits, Grouvelle et Champfort. Le prince de Condé demeurait habituellement à Chantilly, qu'il se plaisait à embellir; tous les princes étrangers qui venaient en France ne manquaient jamais d'aller le visiter dans cette magnifique retraite, que le comte du Nord, depuis Paul I[er], aurait voulu changer contre toutes ses possessions. En 1787, lorsque les troubles de la France commencèrent, le prince de Condé présida le quatrième bureau de l'assemblée des notables. Il la présida aussi l'année suivante, et signa avec les autres princes le mémoire présenté au roi pour la défense des anciennes institutions. Cette même année, le ministre de la guerre ayant fait former trois camps, le prince de Condé eut le commandement de celui de Saint-Omer; et le duc d'Enghien l'y accompagna. Lorsqu'il vit les deux ordres réunis au tiers-état, il quitta la France avec sa famille, se retira à Bruxelles et ensuite à Turin. Il forma d'abord une petite armée des gentilshommes qui l'avaient suivi, et, pour subvenir aux frais, après avoir épuisé ses finances, il engagea ses bijoux, à Gênes, pour la somme de cinq cent mille francs. Bientôt après il reçut de Gustave III, roi de Suède, qui était avec son armée dans la Finlande russe, une lettre très flatteuse, datée du 21 août 1789, dans laquelle ce monarque l'engageait à venir dans ses états; mais le prince, pour ne pas trop s'éloigner de Louis XVI, qu'il espérait bientôt pouvoir secourir contre les révolutionnaires, resta sur la frontière d'Allemagne où il voyait son armée grossir tous les jours. Au mois de juillet 1790, le prince de Condé se déclara dans un manifeste le protecteur de la noblesse française, invita tous les Français fidèles à leur roi à venir se ranger sous ses drapeaux, et protesta hautement qu'il irait à Paris délivrer l'infortuné Louis XVI. Les révolutionnaires, pour arrêter l'effet que ce manifeste énergique pouvait produire, tâchèrent de le tourner en ridicule, et ameutèrent tellement la populace, qu'elle se porta sur Chantilly, et dévasta ce beau séjour. L'assemblée nationale, de son côté, annula, le 16 mars 1791, la donation du Clermontais, faite en faveur du grand Condé en 1648, et qui, après la cession que ses descendants en avaient faite à l'état, produisait six cent mille francs de rente. L'abbé Maury et plusieurs autres membres s'opposèrent inutilement à cet acte de violence. Peu de temps après, la même

assemblée força le roi d'écrire au prince de Condé pour l'engager à rentrer en France, et à « renon- » cer à combattre pour des droits » *que la nation avait abolis.* » (C'étaient les expressions de la lettre.) Mais le prince de Condé, après en avoir conféré à Coblentz avec Monsieur le comte d'Artois, répondit respectueusement à S. M. qu'il persistait dans la résolution qu'il avait prise de faire tous ses efforts pour rendre au monarque la liberté, et au trône sa première splendeur; il avait eu peu auparavant à Aix-la-Chapelle, avec le roi de Suède une conférence qui aurait produit les meilleurs résultats pour la cause royale, sans l'attentat commis sur le monarque suédois. Cependant l'assemblée nationale séquestra tous les biens du prince de Condé, et interdit à tous les Français de correspondre avec lui ou ses officiers, sous peine d'être déclarés traîtres. Pendant qu'on le traitait ainsi à Paris, le prince de Condé, ayant ouvert un nouvel emprunt à Amsterdam, exerçait sa petite armée, qu'il réunit à l'armée autrichienne, commandée par le général Wurmser. Il marcha ensuite sur Landau, dont il espérait se rendre maître, d'accord avec le commandant de cette place; mais celui-ci avait été remplacé par un autre moins attaché à la cause royale. Après la retraite des Prussiens, le prince se replia sur Brisgaw, et se vit encore obligé de mettre en gage ses diamants et ceux de la princesse de Monaco, pour subvenir à l'entretien de son armée; il obtint ensuite que ses troupes fissent partie du contingent des troupes fournies par les cercles à l'empereur, et qu'elles en fussent soudoyées. Condé apprit avec la plus vive douleur la mort de l'infortuné Louis XVI, et prononça son oraison funèbre avant d'ouvrir la campagne de 1793. Le duc de Bourbon et le duc d'Enghien vinrent se réunir à lui dans la Forêt-Noire, après le licenciement de l'armée royaliste de Flandre. Les trois Condé se couvrirent de gloire dans les nombreux combats livrés pendant cette campagne. L'armée royale se distingua surtout à la prise du village de Berstheim, obstinément défendu par les républicains; le prince de Condé y entra le premier. Le duc d'Enghien se montra digne de la gloire de ses illustres ancêtres, et prit 18 canons. L'occupation de Berstheim fut d'un grand avantage pour les émigrés, en leur assurant les communications avec l'armée autrichienne. Après cette affaire brillante, le général Wurmser étant venu visiter le prince de Condé, S. A. lui dit : « Eh bien, M. le maré- » chal, comment trouvez-vous » ma petite infanterie? — Mon- » seigneur, elle grandit au feu, » répondit Wurmser. » Après le combat, le prince de Condé ne voyant que des Français dans ses ennemis, fit prodiguer des secours aux blessés républicains. Le 4 juillet, le prince annonça à son armée la mort du jeune et malheureux dauphin, dans un discours éloquent, qui finissait par ces mots : « Messieurs, le roi » Louis XVII est mort; vive » Louis XVIII! » L'armée des émigrés était, depuis 1795, à la solde d'Angleterre. S. A. avait établi son quartier général à Mulheim, où les envoyés anglais, MM. Crawford et Vickam, vinrent le trouver pour lui re-

mettre de fortes sommes et gratifier les officiers. Le prince devait employer cet argent à entretenir sur la rive gauche du Rhin des négociations avec le général Pichegru, qui était à Huningue, et qui paraissait disposé à venir se ranger sous les bannières des royalistes; mais le directoire, qui fut averti de ces intelligences, lui ôta le commandement. Dans la campagne de 1796, l'armée du prince de Condé se distingua dans toutes les actions. A Steintad (24 octobre), un officier du génie fut tué entre Monseigneur le duc de Berry et le prince de Condé, qui se trouvaient toujours aux endroits les plus périlleux. Lorsque la France et l'Autriche eurent conclu la paix en 1797, le prince de Condé se retira en Russie, et son armée se cantonna en Pologne et ensuite à Dubno. S. A. se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, où elle reçut de Paul Ier l'accueil le plus distingué; cet empereur acheta pour lui l'hôtel de Czernichef, fit graver sur la porte, en lettres d'or, *Hôtel de Condé*. Ce monarque ayant ensuite déclaré la guerre à la France, le prince de Condé suivit, avec son armée, le maréchal Souvarow en Suisse, et soutint à Constance, avec la plus grande bravoure, un combat qui dura trois jours; après le désastre de l'armée russe, Paul Ier s'étant séparé de l'Autriche, l'armée royale passa de nouveau à la solde de l'Angleterre, fit avec les Autrichiens la campagne de 1800, et fut ensuite licenciée. Le prince de Condé fut navré de douleur, en voyant tomber les tentes de son camp, et lorsqu'il fut obligé de se séparer de ses braves frères d'armes qui avaient fait de si généreux, mais inutiles efforts pour la défense d'une cause sacrée; il se retira en Angleterre, et résida à l'abbaye d'Amesbury. Le prince de Condé avait perdu sa femme le 15 mai 1760; il épousa en Angleterre, en secondes noces, la princesse douairière de Monaco (morte en 1813). Il fut vivement affligé de la mort tragique de son petit-fils, le duc d'Enghien, et en conserva toute la vie le plus douloureux souvenir. Le prince de Condé rentra à Paris, avec le roi, le 3 mai 1814. Le 15, sa majesté lui rendit le titre de colonel-général de l'infanterie française; le 20, il obtint le commandement du 10e régiment de ligne, et fut ensuite réintégré dans la dignité de grand-maître de France. L'association des chevaliers de Saint-Louis, créée en 1814, se mit sous sa protection. Le 18 mars 1815, il partit avec S. M. pour la Belgique, après avoir assisté à la fameuse séance royale tenue la veille. Rentré à Paris avec le roi, il fut désigné par S. M. pour présider un de ses bureaux à tous les renouvellements. Dès ce moment, le prince de Condé demeurait habituellement à Chantilly, où le vandalisme révolutionnaire lui avait à peine laissé une modeste habitation, au milieu d'un tas de ruines. C'est là où mourut ce héros, le 13 mai 1818. Ce prince, aussi vertueux qu'il avait été brave, mourut dans les sentiments religieux qu'il avait constamment professés. Il répondit à son aumônier, qui l'exhortait à pardonner à ceux qui l'avaient offensé : « Si » Dieu me pardonne, comme je » pardonne à ceux qui m'ont » offensé, je suis sûr d'être avec » lui. » Il fut inhumé à Saint-Denis dans la tombe de nos rois;

M. l'abbé Frayssinous prononça son oraison funèbre, in-8°, 1818.

CONDILLAC (Etienne-Bonnot de), abbé de Mureaux, de l'académie française, né à Grenoble en 1715, et mort dans sa terre de Flux près de Baugenci, le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. Il était neveu du cardinal de Tencin, et frère de l'abbé de Mably. On a de lui : 1° *Traité des systèmes*, 1749, 2 volumes; 2° *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12; 3° *Traité des animaux*, 1755, in-12; 4° Une *Logique*, in-8°; 5° *Le Commerce et le Gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776, in-12. On découvre dans tous ces ouvrages beaucoup de connaissances, un esprit fécond et varié, mais en même temps le goût des systèmes et des paradoxes. Les idées sont souvent obscures et confuses, et l'auteur ne cache pas assez l'embarras où il se trouve parfois de les débrouiller. [Aux ouvrages déjà indiqués, il faut ajouter encore : 6° *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, 2 vol. in-12. L'auteur prétend que c'est à l'usage des signes que nous devons le développement de nos facultés; que c'est à l'institution des langues que commencent les progrès de la pensée. 7° *Traité des sensations*, 1754, 2 vol. in-12. Condillac essaie, assez imparfaitement, dans cet écrit de décrire le progrès des idées et le développement de nos facultés, d'après nos sensations jusqu'aux notions les plus élevées, principe qui conduit au *spiritualisme* de Berkeley. *Dans son cours d'études*, on trouve une *Grammaire*, un *Art d'écrire*, un *Art de raisonner*, un *Art de penser*, et une *Histoire générale des hommes et des empires*. Ses *ouvrages* ont été reimprimés à Paris, 1803 et suiv. 32 vol. in-12.]

† CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de) naquit en Picardie aux environs de Saint-Quentin, en 1743. Jacques-Marie de Condorcet, son oncle, évêque de Lisieux, prit soin de son éducation; il le fit entrer au collége de Navarre, où le jeune Condorcet fit des progrès rapides, particulièrement dans les mathématiques. Il soutint à l'âge de 16 ans une thèse sur cette science; d'Alembert, Clairaut et Fontaine qui étaient présents, lui donnèrent des applaudissements qui l'engagèrent à se livrer entièrement à cette étude, pour laquelle il avait un goût particulier. Condorcet vint en 1762 se fixer à Paris; il était sans fortune, mais le duc de la Rochefoucauld l'introduisit dans les maisons les plus distinguées, et lui fit obtenir des pensions. Intimement lié avec Fontaine, il étendit les principes de ce célèbre géomètre dans son *Essai sur le calcul intégral*, publié en 1765. Cet ouvrage et son *Problème des trois corps*, qu'il donna en 1767, lui ouvrirent les portes de l'académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Pour justifier ce choix, Condorcet publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique*; mais, pour ne pas faciliter aux autres, selon son expression, des routes qu'il craignait de parcourir lui-même, il se borna à présenter de nouvelles formules, sans les accompagner d'applications utiles. Ses premiers tra-

vaux avaient été réunis sous le titre d'*Essai d'analyse* (1768, in-4°). Condorcet reprit de nouveau ce travail et le refondit dans un nouveau traité. L'impression de cet ouvrage commença en 1786; mais elle fut tout à coup arrêtée à la onzième feuille. Les mémoires des académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Turin, de Bologne, conservent ses autres écrits du même genre. Pour mériter la place de secrétaire de l'académie des sciences, à laquelle il aspirait, Condorcet publia, en 1773, les *Éloges des académiciens morts avant* 1699. Grandjean de Fouchy s'était déjà exercé avec succès à ce genre de littérature. Condorcet fut jugé inférieur à son modèle, et il obtint cependant l'emploi qu'il ambitionnait. Il ne désirait pas avec moins d'ardeur d'être reçu à l'académie française, mais elle ne lui fut ouverte qu'en 1782. Son discours de réception traitait *des avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. Il lut dans la suite à cette assemblée un grand nombre d'*Éloges*, comme ceux de Bergmann, Buffon, Francklin, Linnée, d'Alembert, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire. En 1777, un *Traité* qu'il composa *sur la théorie des comètes*, remporta le prix à l'académie de Berlin. Grand admirateur de Voltaire, il fit un voyage à Ferney pour visiter ce patriarche de la philosophie; cependant, Voltaire, dans sa correspondance, blâme hautement l'ouvrage intitulé *Lettres d'un théologien à l'auteur des Trois Siècles*, 1774; craignant que les traits sanglants qu'il y avait répandus ne fussent nuisibles à son parti. Pendant la guerre de l'Amérique septentrionale, Condorcet avait déjà manifesté ses principes républicains, en approuvant dans ses écrits l'indépendance de ces états, en défendant les nègres, et en se déclarant contre ce qu'il appelait le despotisme : aussi, dès la première étincelle de la révolution, il se rangea du parti des innovateurs, et publia en 1788 un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*, où il indiquait les moyens de réformer les abus. On les réforma en effet, mais en leur en substituant d'autres bien capables de faire regretter les premiers. Condorcet travailla ensuite avec Cérutti à la rédaction de la *Feuille villageoise*, qui ne contribua pas peu à entretenir le peuple dans une effervescence continuelle. En 1791, il fut nommé commissaire à la trésorerie, et ensuite député à l'assemblée législative, dont il fut élu secrétaire le 3 octobre. Il y prononça un discours où il demanda la peine de mort pour les émigrés qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, proposa de déclarer que Lous XVI était censé avoir abdiqué, par son voyage à Varennes, et rédigea *l'adresse aux Français*, dans laquelle il rendait compte à l'Europe des motifs qui avaient autorisé la suspension du roi. Nommé député à la convention par le département de l'Aisne, il y vota le plus souvent avec les *Girondins*, et après avoir demandé dans un discours, que Louis XVI fût jugé par les députations des départements, il vota, lors du procès de ce monarque, « pour » la peine la plus grave qui ne » fût pas celle de mort. » C'est à

cette époque que la czarine et le roi de Prusse ordonnèrent qu'il fût rayé du tableau des académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Condorcet jouissait d'une assez grande popularité; il avait été nommé successivement membre du premier comité dit de *salut public* et de celui de *constitution*. Quoiqu'il eût tenu ordinairement le parti des *Girondins*, il ne fut pas compris dans leur proscription le 31 mai. Ce ne fut que le 8 juillet qu'il fut dénoncé par Chabot comme complice de Brissot. Il fut mandé à la barre le 3 octobre et mis ensuite *hors de la loi*. Condorcet se cacha pendant huit mois chez une amie généreuse, qui n'oubliait rien pour adoucir son infortune; mais un nouveau décret frappant de mort ceux qui donneraient asile aux personnes mises hors de la loi, Condorcet ne voulut pas exposer davantage sa généreuse bienfaitrice, et quitta cet asile malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir. Il sortit de Paris vers le milieu de mars 1794, sans passeport, vêtu d'une simple veste et la tête couverte d'un bonnet. Il se dirigea vers une maison de campagne, où il croyait trouver un ancien ami; mais son espérance ayant été trompée, il fut obligé de se cacher pendant plusieurs jours dans des carrières abandonnées. Bientôt la faim le chassa de ces tristes lieux. Il entra dans un cabaret de Clamart, et demanda une omelette. L'hôtesse ayant conçu des craintes sur le paiement, en voyant sa longue barbe et son triste équipage, Condorcet, pour la rassurer, tire un portefeuille élégant; mais cette élégance même qui contrastait avec son extérieur misérable, servit à le faire arrêter. Un membre du comité révolutionnaire, qui avait été averti, le fit conduire au Bourg-la-Reine; il fut ensuite jeté dans un cachot, et quand on vint le lendemain pour l'interroger, le 28 mars 1794, on le trouva mort; il avait fait usage d'un poison qu'il portait habituellement sur lui, pour se soustraire au supplice qu'il avait prévu. Ainsi périt Condorcet, victime de cette révolution dont il avait allumé les fureurs. Il avait un extérieur paisible, la bonté brillait dans ses yeux; et dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il se proposait pour but le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Condorcet n'a pas été un géomètre du premier ordre; mais on en a vu peu qui aient annoncé plus tôt des talents aussi distingués. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, un style entortillé et de fréquentes négligences; mais il peut trouver une excuse dans sa fécondité. Outre ses ouvrages déjà cités, on a de lui: 1° *Éloge et pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8°; 1778, avec des notes de Voltaire. Condorcet professe dans cet ouvrage les principes subtils d'un athéisme décidé; il s'efforce de relever l'homme, que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vues et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales et non une preuve de l'existence de Dieu; 2° *Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France relatives aux protestants*, 1778; 3° *Essais sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4°; 1804, avec des nombreuses additions



et une *Notice sur Condorcet*; 4° *Vie de Turgot*, Londres, 1786, in-8°; 5° *Vie de Voltaire*, Genève, 1787; Londres, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en anglais. Condorcet y déclame avec violence contre la religion et ses ministres, contre tout ce qui tient au christianisme; et, pour faire un éloge complet d'un des plus grands ennemis de cette religion, il va jusqu'à louer le livre le plus licencieux qui soit sorti de la main de Voltaire. 6° *Rapports sur l'instruction publique, présenté à l'assemblée nationale*, Paris, 1792, in-8°; 7° *Bibliothèque de l'homme public, ou Analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances*, etc., Paris, 1790-1792. Il fut aidé dans cette volumineuse compilation par Chapelier et Peyssonel. Elle forme 28 vol. in-8°. 8° *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume 1795, in-8°. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher et qu'il était victime des ennemis des rois et des prêtres; et cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contre les rois et les prêtres, disant que tout n'ira bien que lorsqu'il n'y aura plus de trône ni d'autel. 9° *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, 1799, in-12, Paris; 10° *Réflexions d'un citoyen non gradué*. « Il est aisé de l'y reconnaître, » dit Grimm en parlant de ce livre, à cette précision d'idées » qui caractérise sa manière d'écrire, et à cette amertume de » plaisanterie qui, mêlée aux » apparences d'une douceur et » d'une bonhomie inaltérables, » le fait appeler, même dans la » société de ses meilleurs amis, » le *mouton enragé*. » Condorcet a aussi travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique des mois*, au *Républicain*, au *Journal d'instruction publique*, etc. Il a donné, avec M. Lacroix, une nouvelle *édition* des Lettres à une princesse d'Allemagne, par Euler. Ses Œuvres complètes forment 21 volumes in-8°, Paris, 1804. Son éloge a été publié par A. Dianneyère sous ce titre : *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, 1796-1799, in-8°. Un honnête homme ne voudrait pas d'un pareil éloge. Condorcet a contribué aux progrès des mathématiques; il a aussi manifesté dans ses écrits un désir constant de procurer le bonheur des hommes; mais comment concilier ce désir avec ses violentes déclamations contre la religion et les rois, qui sont les plus fermes soutiens de la société?

CONDREN (Charles de), second général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri de Henri IV, naquit à Vaubuin près de Soissons en 1588. Son père, qui avait dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation était trop forte. Le cardinal de Bérulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, et l'employa très utilement. Le père de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Reims et celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec

moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé longtemps pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du sacerdoce de J.-C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres* et des *Discours* en 2 vol. in-12. C'est lui qui comparait les vieux docteurs ignorants *aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avaient plus de lettres*. Le P. Amelotte a écrit sa *Vie*, in-8°. M. Tabaraud en a publié une autre, non pour louer le P. de Condren, mais ceux qui, dans la congrégation de l'Oratoire avaient embrassé le jansénisme.

CONFUCIUS, ou plutôt Koung-Fut-Tsée, le père des philosophes chinois, naquit à Chanping, d'une famille qui tirait son origine de Ti-Y, 27e empereur de la seconde race (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine), vers l'an 550 avant J.-C. temps où la Chine était encore très peu de chose. Il devint mandarin et ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chan-Ton; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avait envoyées au roi de Lou, il renonça à son emploi, et se retira dans le royaume de Sin, pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains, et certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs chinois), que dans peu de temps il eut jusqu'à 3000 disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occupèrent les postes les plus éminents dans différents royaumes. Ses disciples avaient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendaient des honneurs qu'on n'avait accoutumé de rendre qu'à ceux qui étaient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, et y mourut à 73 ans. Quelque temps avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle. *Hélas!* disait-il, *il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes; je suis inutile au monde. il ne me reste plus qu'à en sortir*. Son tombeau est dans l'académie même où il donnait ses leçons, proche la rivière de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colléges magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptiosn en lettres d'or: *Au grand maître.... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs et des rois... Au saint... Au roi des lettres*. Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, et fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendants sont mandarins nés, et ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux et de chèvres, et exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'était l'homme le plus sage et le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connaîtrait point les exagérations chinoises, on pourrait réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse et de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide et corrompu. On attribue à ce philosophe *quatre livres de morale*. Le P. Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-fol.; et on les traduisit l'année suivante en

français, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (*Voy.* COUPLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses et triviales, on en trouve de fort bonnes; mais il est très douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On sait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de 2 à 3000 ans, des écrits qui datent depuis la naissance du christianisme, entre autres, le *Choue-Ouen*, où il est parlé du mystère de la Trinité, dans des termes absolument inconnus avant Jésus-Christ (*V*. le Journ. hist. et lit., 1er février 1777, pag. 175). Il ne serait donc pas étonnant que les Œuvres de Confucius eussent du moins quelques additions d'un temps très postérieur : peut-être aussi cette matière bien approfondie répandrait-elle des doutes sur l'époque où vivait Confucius, et l'avancerait de plusieurs siècles; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire, et surtout de la chronologie chinoise, n'aurait rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J.-C., si toute l'histoire chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve M. Goguet? Du reste, sa morale, quelle qu'elle soit, est sans nerf et sans sanction : c'est un amas de sentences et de vues incohérantes. « Confucius, dit M. » Sonnerat dans son *Voyage aux » Indes orientales et à la Chine*, » ce grand législateur qu'on élève au-dessus de la sagesse humaine, a fait quelques livres » de morale adaptés au génie de » la nation; car ils ne contiennent qu'un amas de choses obscures, de visions, de sentences » et de vieux contes mêlés d'un » peu de philosophie.... Ses ouvrages, quoique pleins d'obscurités, sont adorés... Confucius » et ses descendants ont écrit des » milliers de sentences qu'on a » accomodées aux événements, » comme nous avons interprété » celles de Nostradamus et du » Juif errant. Aujourd'hui, en » France, il n'y a que les bonnes » femmes et les enfants qui y » croient; à la Chine, c'est d'après elles qu'on dirige toutes » les opérations. » Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connaît depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique* des principaux traits de la vie de Confucius, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :

> De la seule raison salutaire interprète,
> Sans éblouir le monde, éclairant les esprits,
> Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète :
> Cependant on le crut, et même en son pays.

Ceux qui connaissent la haine implacable des philosophes contre J.-C. ne seront pas surpris de cet excès d'audace et d'absurdité. « On comprend sans peine, » dit un auteur, que le misérable jongleur du pays de Lou, » qui n'a jamais su lier ensemble » deux maximes de morale, qui » a dogmatisé par boutade et par » caprice, sans sanction et sans » garantie; dont les leçons, si » elles ont eu quelque efficacité, » ont formé le plus frivole, le » plus lâche et le plus fripon de » tous les peuples; on voit, « dis-je, que ce verbiageur chinois est mis ici en parallèle et » bien au-dessus du divin législateur des chrétiens. Il est » connu que Voltaire aimait s'entendre appeler par ses sup-

» pôts, *mon cher Antechrist* : » ainsi cette impiété n'a rien » d'obscur ni d'étonnant dans sa » bouche; mais qu'on ose l'afficher publiquement par manière d'épigraphe, et en faire » le frontispice d'un livre, c'est » ce qui montre à découvert, » et la hardiesse des blasphémateurs, et la faiblesse de l'autorité. »

CONGRÈVE (Guillaume), né en Irlande, dans le comté de Corck, en 1672; mort en 1729. Son père le destina d'abord à l'étude des lois; mais il s'y livra sans goût, et par conséquent sans succès. La nature l'avait fait naître pour la poésie. C'est, de tous les Anglais, celui qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique. Ses pièces sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse; mais on y trouve en même temps cette liberté, ou, si l'on veut, cette licence qui est le fruit et en même temps la cause de la corruption publique. Il quitta de bonne heure les Muses, se contentant de composer dans l'occasion quelques pièces fugitives que l'amitié ou l'amour lui arrachait. On a de lui, outre ses *Comédies*, des *Odes*, des *Pastorales* et des *Traductions* de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses *OEuvres* parurent à Londres, 1730, 3 vol. in-12. Baskerville en a donné une édition en 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK (Gilles), jésuite, né à Bailleul en 1571, et mort à Louvain le 31 mai 1633, a publié, 1° des *Commentaires* sur la Somme de saint Thomas, sous ce titre : *Commentarium, ac disputationum in universam doctrinam D. Thomæ, de sacramentis et censuris, auctore Ægidio de Conninck, societatis Jesu, postrema editio*, Rothomagi, 1630, in-fol; 2° *De Deo trino et incarnato*, Anvers, 1645, in-fol.

CONNAN (François de), seigneur de Coulon, maître des requêtes, se distingua sous le règne de François Ier par sa science. Il mourut à Paris en 1551, à 43 ans. Il a laissé 4 livres de *Commentaires sur le droit civil*, en latin, Paris, 1558, in-fol., que Louis Le Roi, son intime ami, dédia au chancelier de l'Hôpital. Connan avait aussi le dessein de donner au public un ouvrage semblable à celui que Domat a exécuté depuis. Ce jurisconsulte joignait à une mémoire heureuse, un esprit juste et capable de réflexion.

CONNOR ou DE CONOR (B.), médecin irlandais, vint en France à l'âge de 20 ans. Il fut chargé de l'éducation des fils du grand chancelier du roi de Pologne, qui étaient à Paris. Après avoir voyagé avec eux en Italie, en Sicile, en Allemagne et ailleurs, il devint médecin de S. M. polonaise, qui le donna à l'électrice de Bavière sa sœur. Il repassa en Angleterre, devint membre de la société royale, et embrassa extérieurement la communion de l'Église anglicane. Un prêtre catholique, déguisé, ayant obtenu de l'entretenir en secret dans sa dernière maladie, on vit au travers d'une porte, qu'il lui donna l'absolution et l'extrême-onction. Le malade mourut le lendemain 30 octobre 1698, à 33 ans. On a de lui un livre intitulé : *Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis, reliquisque quæ Medici indagini subjici pos-*

sunt, in-8°, Londres, 1697. Connor, trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Evangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort lui en ayant parlé comme d'un livre très suspect, il répondit qu'il ne l'avait pas composé dans l'intention de nuire à la religion chrétienne, et qu'il regardait les miracles de J.-C. comme un témoignage de la vérité de sa doctrine et de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étaient pas tout-à-fait irreligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais: on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avisera jamais de regarder comme naturelle cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader et Thomas Bartholin ont tout autrement raisonné sur les maladies et les guérisons dont il est parlé dans l'Evangile. « Entre » les différents événements rapportés dans l'Histoire sainte, » dit un auteur, il en est dont » le surnaturel saute aux yeux » de tout homme de bon sens, » et sur lesquels il n'est besoin » ni de dissertation ni d'examen. » Qu'un malade guérisse par les » remèdes, lentement, en reprenant des forces peu à peu, » c'est la marche de la nature; » qu'il guérisse subitement à la » parole d'un homme, sans conserver aucun reste ni aucun » ressentiment de la maladie, » c'est évidemment un miracle. » Qu'un thaumaturge par sa parole, ou par un simple » attouchement, rende la vie » aux morts, la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la » voix aux muets, la force et le » mouvement aux paralytiques, » marche sur les eaux, calme » les tempêtes, sans laisser aucune marque d'agitation sur » les flots, rassasie 5000 hommes avec cinq pains, etc., ce » ne sont certainement pas là des » œuvres naturelles. Pour en décider, il n'est pas nécessaire » d'être médecin, philosophe » ou naturaliste, il suffit d'avoir » la plus légère dose de bon » sens. » On a encore de Connor, *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8°, en anglais; estimé.

CONON, général des Athéniens, forma de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur; il fit ses premières armes dans le Péloponèse, où les Spartiates lui firent éprouver d'abord plusieurs échecs, mais, secouru par Artaxercès, qui lui avait confié le commandement de sa flotte, il remporta sur eux la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J.-C., coula à fond 50 galères, tua un grand nombre de soldats, et enveloppa dans le combat l'amiral Lysandre, qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athènes de toutes les pertes qu'elle avait faites à la journée de la Chèvre, 16 ans auparavant. Conon, qui venait de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, et lui fit présent des sommes immenses qu'il avait recueillies dans la Perse. Avec cet argent et un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de temps le Pirée et les murailles de la ville. Les Lacédémoniens ne trouvè-

rent d'autre moyen de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxercès de vouloir enlever l'Ionie et l'Éolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribaze, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. Mis en liberté par ordre du roi, il retourna dans l'île de Chypre, où il mourut de maladie, vers l'an 390 avant J.-C. On rapporta son corps dans l'Attique, où on lui érigea un tombeau. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats. Sa *Vie* a été écrite en abrégé par Cornelius Népos.

CONON, astronome de l'île de Samos, était en commerce de littérature et d'amitié avec Archimède, qui lui envoyait de temps en temps des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations une boucle des cheveux de Bérénice, sœur et femme de Ptolémée-Évergète, vers l'an 300 avant J.-C. Cette reine, inquiète du sort de son époux, qui était alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer une boucle de ses cheveux s'il revenait triomphant. Ses désirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés disparurent le lendemain. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Évergète désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avait été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avaient fait partie d'aucune constellation; l'astronome, les indiquant au roi, lui dit que c'était la chevelure de sa femme, et Ptolémée voulut bien le croire. Catulle a laissé, en vers latins, la traduction d'un petit *poème* grec de Callimaque sur ce sujet.

CONON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 22 octobre 688. C'était un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité et sa candeur.

CONRAD (Saint), évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il serait un saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissait alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, et ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad, qui ne voulait plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frère contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à sa cathédrale et aux pauvres. « Plein de » mépris pour les choses du » monde, dit un historien, il se » livra au service de Dieu avec » une ferveur extraordinaire. » Son air sérieux décelait la pro» fonde impression que la pen» sée de l'éternité faisait sur son » âme; il n'était cependant ni » triste ni mélancolique. Sa gaie» té était la suite de cette paix » intérieure que les événements » de la vie ne troublent jamais. » La simplicité chrétienne rele» vait toutes ses actions; son hu» milité et sa piété donnaient à » toute sa conduite un certain » air de dignité qui n'appartient » qu'à la vertu, et qui est bien » supérieur à celui que donnent » les grandeurs humaines. Ceux » qui approchaient de lui se sen-

» taient pénétrés d'un respect » mêlé de confiance et d'affec- » tion, tant son affabilité et sa » charité avaient de charmes. » Conrad mourut en 976, après avoir rempli pendant 42 ans tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle infatigable et la plus parfaite exactitude. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Le pape Calixte III le canonisa vers l'an 1120. Leibnitz a publié sa Vie.

CONRAD Ier, comte de Franconie, fut élu roi de Germanie en 911, après la mort de Louis IV, dernier des carlovingiens par la ligne masculine. Othon, duc de Saxe, avait été choisi par la diète; mais se voyant trop vieux, il proposa Conrad, quoique son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. « Cette » action n'est guère dans l'esprit » de ce temps presque sauvage, » dit un historien qui contredit souvent tous ceux qui l'ont précédé; « on y voit de l'ambition, » de la fourberie, du courage, » comme dans tous les autres » siècles; mais, à commencer par » Clovis, » ajoute-t-il non moins témérairement, « on ne voit pas » une action de magnanimité. » C'est calomnier la nature humaine. Il est très sûr qu'il y avait moins de raffinement dans ce siècle que dans le nôtre; il y avait plus de franchise, de générosité et de véritable vertu. Tous les peuples reconnurent Conrad, à l'exception d'Arnoul, duc de Bavière, qui se sauva chez les Huns, et les engagea à venir ravager l'Allemagne. Ils portèrent le fer et le feu jusque dans l'Alsace et sur les frontières de la Lorraine. Conrad les chassa par la promesse d'un tribut annuel, et mourut en 918, sans laisser d'enfant mâle. Il imita, avant de mourir, la générosité d'Othon à son égard, en désignant pour son successeur le fils du même Othon, Henri, qui s'était révolté contre lui, et envers lequel, en effet, il s'était montré peu reconnaissant.

CONRAD II, dit *le Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort de Henri, eut à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, qui avait aussi armé, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule était: *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfants orphelins, et nous t'envoyons, au nom du Diable, aux quatre coins du monde.* L'année d'après, 1027, Conrad passa en Italie, et fut couronné empereur à Rome avec la reine son épouse. Ce voyage des empereurs allemands était toujours annoncé une année et six semaines avant que d'être entrepris. Tous les vassaux de la couronne étaient obligés de se rendre dans la plaine de Roncale pour y être passés en revue. Les nobles et les seigneurs conduisaient avec eux leurs arrière-vassaux. Les vassaux de la couronne qui ne comparaissaient pas perdaient leurs fiefs, aussi-bien que les arrière-vassaux qui ne suivaient pas leurs seigneurs. C'est depuis Conrad principalement que les fiefs sont devenus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, et à titre de mari de Gisèle, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans un

bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht, le 4 juin de l'année d'après, après avoir régné avec beaucoup de gloire et de piété. L'empereur saint Henri l'avait recommandé à sa mort aux électeurs, et Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avait fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1093. Après la mort de Lothaire II, à qui il avait disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur, l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire et dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la Bavière. Welft, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales près du château de Winsberg. Cette bataille est très célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si on en croit quelques auteurs, aux noms des *Guelfes* et des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avait été *Welft*, nom de leur général, et celui des impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, avait été élevé. Peu à peu ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, et qu'on nomma *Welfts* tous ceux qui étaient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvait recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent, et en composèrent leurs *Guelfes* et leurs *Gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnèrent de ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, et il faut convenir qu'elle paraît forcée (1). L'expédition de Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. Ayant excité les soupçons de l'empereur de Constantinople, celui-ci lui donna des guides infidèles qui égarèrent l'armée des Allemands. Ses soldats, épuisés de fatigues, furent facilement taillés en pièces par les Turcs. De retour à Constantinople, Manuel Comnène, qui ne le craignait plus, lui donna des vaisseaux pour se rendre en Syrie, où se trouvait Louis VII, roi de France. Il montra beaucoup de courage au siége de Damas, qui cependant ne fut pas emporté. Conrad revint en Europe en 1143, et mourut à Bamberg en

(1) D'autres rapportent ces deux noms à deux frères, *Guelphes* et *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour le pape Grégoire IX, et le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'Empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis: « Il y avait sur les confins de » l'Allemagne et de l'Italie, vers la source du Rhin, » deux maisons très illustres et très anciennes: l'une » des Henri de Guibeling, l'autre des Guelphes d'A» dorf, qui, par une émulation de gloire et une ja» lousie d'ambition, étaient presque toujours en que» relle, et causaient souvent, par leurs dissensions » un grand désordre dans l'Empire. Les empereurs » Conrad *le Salique* et les trois Henri ses successeurs, » étaient de cette première maison; et la seconde a » produit les ducs de Bavière, fort connus sous le » nom de Guelphes. » On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle et la plus vraisemblable.

1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winsberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes et de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourraient (1). Elles prirent leurs maris sur leur dos, et leurs enfants sous leurs bras. L'empereur, touché de ce dévoûment héroïque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitants.

CONRAD IV, duc de Souabe, et fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV, qui lui connaissait des sentiments trop semblables à ceux de son père, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger; il prit Naples, Capoue, Aquino, et mourut bientôt après à l'âge de 26 ans, l'an 1254. On accusa Mainfroi, fils naturel de son père, de l'avoir fait empoisonner, comme il avait empoisonné Frédéric son père.

CONRAD, de précepteur de l'empereur Henri IV, devint, l'an 1075, évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné, l'an 1099, dans son palais, où il était en prière après avoir dit la messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenait les terres que l'empereur lui avait données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avait surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers écrits en faveur de Henri IV, dans le Recueil des Pièces apologétiques de cet empereur, Mayence, 1520, et Hanovre, 1611, in-4°.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III; et l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé parce qu'il était né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas uspergensis*, ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les prémontrés en 1207, fut nommé à la prévoté d'Usperg, dans le diocèse d'Augsbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, et dont il devint le premier abbé, et mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, et qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle, en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, et ne ménage pas assez les pontifes romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélanchthon s'empressa d'en donner une édition à Bâle, l'an 1540, in-fol.

CONRAD DE MAYENCE, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., et dans les recueils de Reuberus et d'Urstisius: compilation indigeste, mais

(1) Quelques historiens ajoutent que le duc, renfermé dans Winsberg, devait subir le sort commun des assiégés, lorsque la duchesse, son épouse, profitant de la concession de Conrad, sortit à la tête des femmes, portant comme elles son mari sur son dos

utile pour l'histoire de ce temps-là.

CONRADIN, ou CONRAD le jeune, fils de Conrad IV et d'Élisabeth, fille d'Othon, duc de Bavière, petit-fils de Frédéric II, naquit en 1251, et n'avait que trois ans lorsque son père mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, et gouverna en tyran. Urbain IV, fatigué des courses qu'il ne cessait de faire sur les terres de l'Église, appela Charles d'Anjou, et lui donna, en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume désolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les *Gibelins* d'Italie le reçurent dans Rome au capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étaient à lui, et, par une destinée singulière, dit un historien, les Romains et les Musulmans se déclarèrent en même temps en sa faveur. D'un côté, l'infant Henri, frère d'Alphonse X, roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, et se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent et des galères; et tous les Sarrasins restés dans le royaume de Naples prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, fait prisonnier après la perte de la bataille de Tagliacozzo, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples, en 1268. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avait épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avait produit tant de rois et d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avait que 17 ans lorsqu'il fut décapité. Il est très faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voyez* son article.

CONRART (Valentin), conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'académie française le regarde comme son père. Ce fut dans sa maison que cette compagnie se forma en 1629, et s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuait beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur et sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, et quoique ses *Lettres familières à Félibien*, Paris, 1681, in-12; son *Traité de l'action de l'orateur*, Paris, 1657, in-12 (1), qui a reparu en 1686 sous le nom de *Michel Le Faucheur*, et quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut le 23 septembre 1675. Il était de la religion prétendue réformée. On dit qu'il revoyait les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart était parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venait de la province, il logeait chez lui; les gens de lettres s'y assemblaient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poé-

(1) Conrart n'est pas l'auteur, mais l'éditeur de cet ouvrage.

sies : et voilà la première origine de l'académie.

CONRINGS (Herman), professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne et sur l'histoire moderne, qu'il possédait parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence et d'histoire : 1° *De antiquitatibus academicis dissertationes sex*. Ces dissertations ont été réimprimées en 1739, in-4°, à Gottingue, par les soins de Heumann, sous le titre de : *De antiquitatibus academicis dissertationes septem ; una cum ejus supplementis, recognovit Christophorus-Augustus Heumann, adjecitque bibliothecam historicam academicam ; accedunt Georgiæ Augustæ privilegia ;* 2° *Opera juridica, politica, et philosophica ;* 3° *De origine juris germanici*, etc. Son patriotisme et sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hasard, surtout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conrings a paru en 6 vol. in-fol., à Brunswick, 1730. [Ces ouvrages roulent en général sur les *peuples de la Germanie*, sur les *antiquités*, sur la *médecine*, sur les *dissidents*, etc.]

† CONSALVI (Hercule), cardinal et ministre d'état à Rome, naquit dans cette ville le 8 juin 1757. Il était fils du marquis Joseph Consalvi, et de Marie Carandini. Après avoir fait ses études avec succès, il fut créé prélat par le pape Pie VI. Il remplit plusieurs places en divers tribunaux ; et s'y étant fait remarquer par des talents peu communs et une grande application au travail, le même pontife le nomma, en novembre 1792, auditeur *de Rote*, pour Rome. A l'approche des Français, il fut particulièrement chargé par Pie VI de veiller à la sûreté de cette ville, et défendit jusqu'à la dernière extrémité, de vive voix et par écrit, les droits du saint-siége, contre l'invasion des troupes républicaines. Il adressa à leur général une lettre dans laquelle il prouvait incontestablement la légitime possession des papes sur les états romains ; possession reconnue et consolidée depuis plus de dix siècles. Cette noble fermeté ne pouvait que déplaire à ceux qui voulaient tout envahir et tout changer. Lorsque les Français s'emparèrent de Rome, en 1798, après avoir fait prisonnier Pie VI dans son propre palais, Consalvi fut aussi arrêté, mis en prison, et condamné ensuite à l'exil. Il suivit le sort du cardinal Chiaramonte, auquel il s'attacha. Sur ces entrefaites, Buonaparte, revenu d'Égypte, avait changé le gouvernement en France, et s'était fait proclamer consul : n'ignorant pas que sans religion on ne saurait gouverner les peuples, il pensa à rétablir le culte que l'athéisme anarchique avait anéanti. Pie VI était mort dans son exil à Valence (en Dauphiné), et le siége de Saint-Pierre demeurait vacant. On tint donc un conclave à Venise, où assista le cardinal Chiaramonte. Consalvi le suivit, et fut déclaré secrétaire du conclave, qui appela Chiaramonte au saint-siége, sous le nom de Pie VII. De retour à Rome, ce pape nomma Consalvi secrétaire d'état, et, le 11 août 1800, il le créa cardinal-diacre. Son zèle et la sagesse de ses vues lui cap-

tivèrent la confiance du pontife, qui remettait entre les mains du cardinal Consalvi presque toutes les affaires temporelles et ecclésiastiques. Quelques mois après, le cardinal vint à Paris, et signa, de concert avec MM. Spina et Caselli (à présent cardinaux), le concordat du 15 juillet 1801. Buonaparte reçut le cardinal Consalvi avec distinction, et pendant quelques années le saint-siége fut en assez bonne intelligence avec le gouvernement français. Mais Buonaparte, devenu empereur, visait à la conquête de toute l'Europe, et l'ancienne capitale du monde ne pouvait échapper à ses projets gigantesques. Il commença par exiger de Pie VII des concessions impossibles et contraires à la dignité de pontife et de souverain de Rome. Le cardinal Consalvi était trop clairvoyant pour ne pas apercevoir, à travers les raisons captieuses de Buonaparte, ses véritables intentions. Aux prétentions injustes succédèrent bientôt des actes despotiques. La noble fermeté de Pie VII l'irrita, et il l'attribua en grande partie à l'influence du cardinal Consalvi. Dans ses dépêches à Rome, il répétait souvent que le pape était entouré de mauvais conseillers. Le secrétaire d'état, croyant, par son propre sacrifice, ramener la tranquillité entre les deux gouvernements, se démit volontairement de sa place, eut pour successeur le cardinal Casoni, et se retira au mois de juin 1806. Intime ami du cardinal Caprara, il lui écrivit une lettre pour lui annoncer sa retraite; il en détaillait les motifs avec autant de modestie que de circonspection. On trouve cette lettre dans le *Précis des contestations entre le saint-siége et Buonaparte*, par M. Schoëll, Paris, 1809, tom. Ier, p. 148. Malgré son éloignement des affaires, le cardinal Consalvi fut obligé de venir à Paris lors du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en 1810. N'ayant pas voulu assister à la cérémonie nuptiale, Buonaparte lui fit défendre de porter les marques de sa dignité, et l'exila ensuite à Mézières, où il resta jusqu'en 1813. Pie VII, ainsi que son prédécesseur, avait été enlevé de Rome, et on lui avait assigné Fontainebleau pour lieu de son exil. Le cardinal Consalvi eut la permission d'aller le rejoindre et le suivit à Béziers, où l'on transporta le pontife. La chute de Buonaparte mit fin à la captivité de Pie VII et de ses cardinaux; et, aussitôt qu'il fut de retour à Rome, il rendit au cardinal Consalvi son premier emploi, avec celui de secrétaire des brefs. Les souverains alliés s'étant réunis à Londres, le cardinal s'y rendit en qualité de plénipotentiaire de la cour de Rome. Cette mission avait apparemment pour but de faire rendre au saint-père tous les états romains; mais la *Balance politique de l'Europe* exclut, entre autres choses, de son équilibre, le comtat Venaissin, envahi pendant la révolution, et qui resta définitivement à la France. Avant de passer en Angleterre, le cardinal Consalvi vint à Paris complimenter Louis XVIII sur son heureuse restauration. Il paraît aussi que, dans cette circonstance, le cardinal voulut entamer quelques négociations au sujet du comtat Venaissin; il n'obtint que des réponses évasives. Arrivé à Londres, il y parut

publiquement revêtu des marques de sa dignité, ce qui produisit une espèce de sensation dans une capitale où depuis deux siècles on n'avait point vu de légat apostolique. Admis à une audience du prince régent (aujourd'hui Georges IV), il fut reçu avec distinction, et même avec bienveillance. Il lui présenta son bref ainsi qu'aux autres souverains, dont il réclama la protection pour l'Église romaine. Il se rendit ensuite à Vienne, où les mêmes souverains tenaient un congrès pour régler les différentes affaires de l'Europe. L'empereur François II n'étant pas allé à Londres, c'est dans sa capitale que le légat lui présenta son bref. Il obtint des souverains, ainsi qu'il avait été pratiqué jusqu'alors, que les légats et les nonces romains auraient la préséance sur les ministre de toutes les autres cours, sans excepter celles du culte non catholiques. Par une décision de ce congrès, on rendit au saint-siége ses anciennes provinces, à l'exception du comtat Venaissin et de la partie de la légation de Ferrare, située sur la rive gauche du Pô, et comprise dans les états vénitiens, que l'on avait adjugés à l'empereur d'Autriche. Cette affaire étant ainsi terminée, le cardinal Consalvi conclut des concordats avec l'Autriche, la France, la Bavière, la Prusse, Naples, la Savoie, le royaume de Pologne, la Toscane. Consalvi parlait avec facilité, avait des manières nobles, affables, accompagnées d'un esprit modéré et conciliant; aussi il obtint l'estime de tous les souverains et des ministres, au milieu desquels il joua un rôle très distingué. Ayant rempli honorablement sa mission difficile, il revint à Rome, et s'occupa de donner aux affaires leur marche primitive. Le 10 avril 1821, il publia un édit contre les sociétés secrètes, par lequel on soumettait les coupables aux peines les plus sévères. Cette rigueur était d'autant plus nécessaire, que le royaume de Naples, limitrophe des états romains, était le foyer de la secte des *carbonari*. Il y avait à Rome un parti nombreux, qui comptait de grands personnages, et qui, tenant beaucoup à un gouvernement séculier, avait secondé le projet de Buonaparte de soustraire Rome au gouvernement ecclésiastique, et de donner son fils pour roi à cette antique cité. Le cardinal, pour désarmer ce parti, fit quelques concessions importantes, et qu'on pouvait révoquer à l'occasion. Le cardinal Consalvi pleura sincèrement la mort de Pie VII; et après l'élection de Léon XII, il se retira à Porto-d'Anzo. Depuis plusieurs mois, sa santé avait commencé à dépérir. On consulta les médecins les plus renommés de l'Italie et de la France; mais leurs ordonnances se trouvaient souvent en opposition et ne faisaient qu'empirer l'état du malade. L'air de la mer ne l'ayant pas non plus soulagé, il revint à Rome, et le 22 février il fut frappé d'une fièvre péripneumonique. Sentant sa fin approcher, il désira recevoir la bénédiction papale; et Léon XII lui envoya, à cet effet, le grand pénitencier M. le cardinal Castiglione. Le malade ne survécut que 48 heures à sa dernière attaque, et mourut le 24 janvier 1824, à l'âge de 67

ans. A la dissection du corps, on trouva les véritables causes de la maladie et de la mort du cardinal: c'était la conformation vicieuse du cartilage, qui était ossifié et très saillant; on remarqua aussi le poumon droit adhérent au diaphragme et au dos; et enfin, outre que le cœur était double de la grosseur ordinaire, et qu'il y avait une extravasion de sang dans la cavité du péricarde, l'artère pulmonaire était extraordinairement dilatée. Ses restes reposent dans l'église de Saint-Marcel, dans une urne de marbre.

CONSENTES, nom qu'on donnait aux dieux et aux déesses du premier ordre. Ils étaient douze, savoir : Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces douze divinités présidaient aux 12 mois de l'année. Chacune avait un mois qui lui était assigné, et leurs douze statues, enrichies d'or, étaient élevées dans la grande place de Rome. On appelait leurs fêtes, *Consentes*.

CONSTANCE (Saint), un des premiers magistrats de la ville de Trèves, souffrit le martyre au IIIe siècle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrse, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisda, Papyrius, Constant, Jovinien, et une multitude innombrable d'habitants de la même ville, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Saint Félix, évêque de Trèves, transféra au IVe siècle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer, et de plusieurs autres, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la sainte Vierge, hors des murs, où il venait de déposer également le corps de saint Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cède à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE Ier, surnommé *Chlore*, à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope et père de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la Haute-Mésie vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse et de courage, il fut nommé César en 292, et mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne et dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'empire avec Galère-Maximien en 305. Il s'attacha à faire des heureux, et y réussit. Les chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers qui ne renonceraient pas au christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts, et d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avaient trahi leur Dieu trahiraient bien plus aisément leur prince, et il confia aux seconds sa personne et ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck en 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusèbe qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyait au vrai Dieu.

On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force et les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste et doux; maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avait pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il voulait que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeait de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque temps, et promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis et au peuple la circonstance où il se trouvait, et les pria de lui prêter ce qu'ils pourraient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours : ses appartements furent aussitôt remplis d'or, d'argent et de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; et les voyant étonnés, il leur dit *qu'ils ne pouvaient plus douter que l'amour et les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince*. Les jours de fête, il empruntait la vaisselle d'or et d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avait pas lui-même. Tandis que les autres empereurs ses collègues persécutaient, par une superstition inquiète et féroce, les chrétiens, qu'ils ne connaissaient pas, Constance les connut, et en devint le protecteur. [Constance Chlore eut, comme César, pour partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Aussi, il eut à combattre de puissants ennemis, Carausius, dans la Grande-Bretagne, et les Francs qui s'étaient emparés du pays des Bataves.]

CONSTANCE II (Flavius Julius Constantius), second fils de Constantin le Grand et de Fausta sa seconde femme, naquit à Sirmich, au mois d'août de l'an 317 de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, et élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, et tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat et de Gallus son frère. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre : saint Anastase le lui reproche ouvertement; et le caractère qu'il décela lorsqu'il fut empereur semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagèrent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace et la Grèce. Il marcha, l'an 338, contre les Perses, qui assiégeaient Nisibe, et qui levèrent le siége et se retirèrent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux perses, vainqueurs à leur tour, taillèrent en pièces ses armées, et remportèrent neuf victoires signalées. L'Occident n'était pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, Germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, et Vétranion, élu aussi vers le même temps à Sirmich, dans la Pannonie, s'étaient partagé les états de Constantin le jeune et de Constant. Constance leur frère marcha contre l'un et l'autre. Vétranion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, et en obtint des biens suffisants pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murse,

aujourd'hui Esseck, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenants de Constance, il se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi, tout l'empire romain, partagé entre les trois enfants de Constantin, se vit alors réuni, l'an 353, sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisait d'être soupçonné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné ou puni de mort. Quiconque passait pour riche était nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha et s'y fit mépriser. On transporta, par ses ordres, l'obélisque que Constantin avait tiré d'Héliopole en Égypte, et il fut dressé dans le grand cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillèrent sa jalousie, surtout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il était alors, que l'armée lui avait donné le titre d'Auguste. Il marchait à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopsueste, au pied du Mont-Taurus, l'an 361. Euzoïus, *arien*, lui donna le baptême quelques moments avant sa mort. Cette secte avait triomphé sous son règne, et la vérité et l'innocence furent opprimées. On sait avec quel courage Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui voulait faire déposer saint Athanase, parce qu'il s'opposait aux vues pernicieuses des ariens (*V.* Osius). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques et ses courtisans, fut enfin dupe de ses faiblesses; et s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la manière suivante : « Faible, inconstant, » curieux et superstitieux, mais, » par-dessus tout, poussé de la » manie de dogmatiser, Con- » stance fit plus de mal à la vraie » religion que les persécuteurs » infidèles. Séducteur d'abord, » tout le temps qu'il eut quelque » chose à craindre, violent et » cruel, depuis qu'il se vit maî- » tre absolu de l'empire, sa mort » eût été un sujet de joie pour » tout le monde chrétien, si à un » persécuteur hérétique n'eût » succédé un apostat idolâtre. » Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nysse, général des armées romaines, sous le règne de Théodose le Grand, chassa les Goths des Gaules, et fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidia en 417, et l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, et mourut en 421, regretté comme un guerrier et un politique. Valentinien III son fils régna après lui dans l'Occident. [Il avait été vainqueur, dans les Gaules, de Géronce et de Constantin, généraux qui s'étaient révoltés. Quand Honorius lui accorda la main de sa sœur Placidia, cette princesse était captive et au pouvoir d'Ataulphe, roi des Goths, qui, au lieu de la rendre, l'épousa, et ne la céda qu'après la défaite d'Attale, fantôme d'empereur, dont Ataulphe se servait pour intimider Honorius. Le mauvais caractère de Placidia fit perdre à Constance toutes ses vertus : elle le

rendit avide, injuste et oppresseur. C'est alors qu'il regretta les douceurs de sa vie privée.

CONSTANCE FAULKON, ou PHAULKON, ou PAULKON, dont le véritable nom était *Constantin*, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble vénitien qui était fils du gouverneur de cette île, selon d'autres, devint, par son esprit, *barcalon*, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, et engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présents, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque français, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec sa nation; qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours prêt à seconder les moyens de propager le christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi et six jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre religion; mais quelques mandarins, à la tête desquels était Pitracha, fils de la nourrice du roi, formèrent une conspiration pour chasser les Français du pays, et se rendre maître des affaires. Constance périt dans les tourments. Pitracha tint le roi captif dans son palais, et monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pitracha à entrer dans son sérail; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfants. On a deux *Vies* de Constance, l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien et un chrétien zélé; l'autre, par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires; mais, comme tout ce qui tenait à la religion était odieux à cet écrivain, et que Constance en avait assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paraître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connaissait mieux le ministre siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT Ier (Flavius Julius Constans), troisième fils de Constantin le Grand et de Fausta, naquit en 320, et fut proclamé César en 333. En 337, après la mort de son père, il eut l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie; les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin, son frère, qui venait de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des *ariens*. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendait pas justice à saint Athanase, il irait lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, et les punir comme ils le méritaient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, et s'efforça d'éteindre le schisme des donatistes. Ce protecteur de l'Église périt d'une manière bien funeste. Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées, l'an 350. Les chrétiens ont beaucoup

loué ce prince. Les païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paraître suspect. Constant n'avait que 30 ans lorsqu'il fut égorgé; il en avait régné 13. [Magnence, que l'empereur avait comblé de bienfaits, et qui commandait à Autun en 340, se révolta, et se fit proclamer César. Constant, effrayé, s'enfuit vers l'Espagne; mais Paison, émissaire de Magnence, l'atteignit avec quelques soldats au pied des Pyrénées, lorsqu'il n'avait pour tout défenseur qu'un seul Franc, nommé Lemogaise, et il le massacra.]

CONSTANT II (Héraclius Constantinus), fils d'Héraclius-Constantin, et petit-fils d'Héraclius, fut mis à la place de son oncle Héracléonas, en 641. Les monothélites l'avaient élevé; il les protégea et s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit, l'engagea à supprimer l'*Ecthèse*, et à mettre en sa place le *Type*. C'était un édit dans lequel, après avoir exposé les raisons pour et contre, on défendait aux orthodoxes et aux hérétiques de disputer sur les deux volontés de J.-C. Le pape Martin Ier, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649, dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose son frère, à qui le peuple marquait beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussitôt, et présentaient sans relache à son esprit égaré l'image de Théodose, qui le poursuivait un calice à la main, en lui disant: *Bois, frère barbare!* L'an 662, il passa en Italie pour réduire les Lombards et de là à Rome, où il enleva tout ce qui servait à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur et l'avarice des barbares n'avaient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, et enleva des églises les trésors, les vases sacrés, et jusqu'aux ornements des tombeaux, et fit périr les plus grands seigneurs dans les tourments. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versait de l'eau, et lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranquillité les Sarrasins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique et d'une partie de l'Asie, sans oser paraître à la tête de ses troupes.

CONSTANT (Germain) juge-garde de la monnaie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la cour des monnaies, et de l'étendue de sa juridiction*, un vol. in-fol. L'auteur avait fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savants.

CONSTANT (Jacques), médecin célèbre de Lausane, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles; tels sont: 1° *le Médecin, Chirurgien et Apothicaire charitables*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°;

2° *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT DE REBECQUE (David), d'une famille française réfugiée, professeur de théologie dans l'académie de Lausane, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connaître des savants par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il était en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui : 1° des *éditions* de Florus, des Offices de Cicéron, et des Colloques d'Erasme, enrichies de *remarques* choisies et judicieuses ; 2° des *Dissertations sur la femme de Loth, le buisson de Moïse, le serpent d'airain*, et *le passage de la mer Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style et pour le fond, sont en latin ; 3° un *Abrégé de politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée ; 4° son *Système de morale théologique*, en 25 dissertations. [Son petit-fils, Samuel Constant de Rebecque, mort en 1800, a publié quelques romans, et a donné le jour à M. Benjamin Constant, écrivain et député.]

CONSTANTIA (Flavia Julia Valeria), fille aînée de l'empereur Constance-Chlore et de Théodora, joignait à une beauté régulière et à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe et une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le christianisme en 311, avec son frère Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-frères s'étant brouillés irréconciliablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resterait maître de l'empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avait déjà une fois accordé la paix, quel'inquiet Licinius n'avait pas tardé à rompre. A peine Constantia avait-elle achevé le temps du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius, son fils unique, prince d'une grande espérance, et qui faisait toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, et le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs ; et après la mort d'Hélène, mère de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frère. Elle soutint à la cour les *ariens*, dont elle avait embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusèbe de Nicomédie, et mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA (Flavia Julia), première femme de l'empereur Gratien, était fille posthume de Constance II et de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disait son parent, s'étant fait reconnaître empereur en 366, porta cette enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance était chère. Constantia était dans sa 13e année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, et qui la perdit l'an 383. Elle n'avait que 21 ans.

CONSTANTIN, Syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 4 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecossais venaient d'être ramenés, par les soins de saint Céolfrid, abbé des célèbres monastères de Viremouth et de Jarrou, aux usages de l'Église universelle. Mais il eut en même

temps des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une manière qui avait tout l'air d'un commandement, à le venir trouver en Grèce. On n'avait point oublié à Rome ce qui était arrivé au pape saint Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avait à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. « Son espoir, dit un au» teur, ne fut pas trompé. Si le » prince eut de mauvais desseins, » la présence du pontife lui en » imposa tellement, qu'il ne lui » dit pas un seul mot de l'objet » pour lequel il l'avait fait venir. » A Nicomédie, où se fit l'entre» vue, le pape célébra les saints » mystères; l'empereur commu» nia de sa main, le pria d'inter» céder pour ses péchés, et re» nouvela tous les priviléges ac» cordés par ses prédécesseurs à » l'Église romaine. » Ce n'est pas le seul exemple de changement subit et inattendu qu'ait produit dans des princes altiers et superbes la présence du pontife des chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zèle et par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBÈRE, anti-pape, s'empara du saint-siége en 767, avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré et sacré évêque de Rome par Georges, évêque de Préneste. Tout tremblait devant la faction de l'anti-pape, qui demeura plus d'un an en possession du saint-siége. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une manière également frappante, quelle peine méritaient ceux mêmes qui ne s'étaient prêtés que par crainte à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilége de Constantin, l'évêque de Préneste fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, et fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvait plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque temps d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé, le 6 août 768, de l'Église de de Rome, condamné à perdre la vue, et enfermé dans un monastère jusqu'à sa mort dont on ignore l'époque.

CONSTANTIN LE GRAND (Caïus Flavius Valerius Aurelius Claudius), fils de Constance-Chlore et d'Hélène, naquit à Naïsse, ville de Dardanie, en 274. Lorsque Dioclétien associa son père à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, et surtout de ses qualités militaires. Après que Dioclétien et Maximilien-Hercule eurent abdiqué l'empire, Galère, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes sortes de dangers pour se délivrer de lui. Constantin s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son père. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut délaré empereur à sa place en 306; mais Galère lui refusa le titre d'Auguste, et ne lui laissa que celui de César. Il hérita pourtant des pays qui avaient appartenu à son

père, des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Ses premiers exploits furent contre les Francs, qui alors ravagaient les Gaules, et fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le Rhin, les surprend les taille en pièces, Ses armes se tournèrent bientôt contre Maxence, ligué contre lui avec Maximin. Comme il marchait à la tête de son armée pour aller en Italie, on assure qu'il aperçut, un peu après midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription, *In hoc signo vinces.* (*C'est par ce signe que tu vaincras*). Jésus-Christ lui apparut, dit-on, la nuit suivante : il crut l'entendre qui lui disait de se servir pour étendard de cette colonne de lumière qui lui avait apparu en forme de croix. A son réveil, il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum*; elle figurait une espèce de P, traversé par une ligne droite; ce qui représentait, outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé Voisin a savamment défendu cette vision de Constantin dans une Dissertation publiée en 1774, contre Godefroy, Hornbeck, Oisel et Tollius, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de Rome, il défit les troupes de Maxence, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le Tibre. Le lendemain de sa victoire, Constantin entra en triomphateur dans Rome. Il fit sortir de prison tous ceux qui étaient détenus par l'injustice de Maxence, et fit grâce à tous ceux qui avaient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier Auguste, et grand-prêtre de Jupiter, quoiqu'il fût alors catéchumène, singularité qu'on remarque dans tous ses successeurs jusqu'à Gratien. L'année suivante 313 est remarquable par l'édit de Constantin et de Licinius, en faveur des chrétiens. Ces princes donnaient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croirait la plus convenable, et ordonnaient de faire rentrer les chrétiens dans la possession des biens qu'on leur avait enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges et des emplois publics. C'est depuis ce rescrit qu'on doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, et la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, et recommença à persécuter les chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant que de combattre, Constantin, environné des évêques et des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins et à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains : le dernier fut vaincu, et contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avait passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcédoine, et poursuivit le vaincu,

qui s'était sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, et le fit étrangler en 323. Par cette mort, le vainqueur devint maître de l'Occident et de l'Orient. Il ne s'occupa plus qu'à assurer la tranquillité publique, et à faire fleurir la religion. Il abolit entièrement les lieux de débauché. Il voulut que tous les enfants des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques et des pasteurs : cérémonie qui ne se faisait autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, et de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seraient fondées. Il accorda aux chrétiens non-seulement de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement et des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitaient l'Église. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des donatistes. Un autre concile œcuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, et baisa les plaies de ceux qui avaient confessé la foi de J.-C. pendant la persécution de Licinius. « Constantin, » dit un auteur, ne fut point un » prince peu jaloux de son auto- » rité, ni incapable d'en con- » naître l'étendue et les bornes; » on peut en juger par ses *lois*. » Lorsqu'il embrassa le christia- » nisme, il ne put ignorer le » nombre des conciles qui avaient » été tenus dans l'empire, ni les » décrets de discipline qui y » avaient été faits, ni le pouvoir » que s'attribuaient les évêques. » Présent au concile de Nicée, il » ne leur contesta pas plus le » droit de fixer la célébration de » la Pâque, que le pouvoir de » décider le dogme attaqué par » Arius. Il ne réclama contre au- » cun des décrets de discipline » portés par les autres conciles » tenus sous son règne : au con- » traire, il ne crut pouvoir faire » un usage plus utile de l'auto- » rité souveraine, que de les » soutenir et les faire observer. » Nous savons bien que les in- » crédules ne lui pardonnent pas » cette conduite; mais tout hom- » me sage peut juger si l'on doit » s'en rapporter à eux plutôt qu'à » lui. » Les *ariens*, outrés de ce qu'il s'était déclaré contre eux, jetèrent des pierres à ses statues. Ses courtisans l'exhortèrent à s'en venger, lui disant qu'il avait la face toute meurtrie; mais, ayant passé sa main sur son visage, il dit en riant : *Je n'y sens aucun mal;* et ne voulut tirer aucune vengeance de ces insultes. Constantin avait formé depuis quelque temps le projet de fonder un nouvelle ville pour y établir le siége de l'empire. C'était bien mal connaître, dit l'abbé Mably, les intérêts de l'empire; mais il était décidé par les décrets éternels, que Rome n'aurait plus d'autre splendeur que celle que lui donnerait le siége de son pontife et sa qualité de capitale du monde chrétien. Les fondements de Constantinople furent jetés le 26 novembre 329, à Byzance dans la Thrace, sur le détroit de l'Hellespont, entre l'Europe et l'Asie. Cette ville avait été presque entièrement

ruinée par l'empereur Sévère; Constantin la rétablit, en étendit l'enceinte, la décora de quantité de bâtiments, de places publiques, de fontaines, d'un cirque, d'un palais, et lui donna son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Byzance, ajoute l'auteur déjà cité, devint la rivale de Rome, ou plutôt lui fit perdre tout son éclat; et l'Italie tomba dans le dernier abaissement. La misère la plus affreuse y régna, au milieu des maisons de plaisance, et des palais à demi ruinés, que les maîtres du monde y avaient autrefois élevés. Toutes les richesses passèrent en Orient; les peuples y portèrent leurs tributs et leur commerce, et l'Occident fut en proie aux barbares. Une suite encore plus fâcheuse de la transmigration de Constantin, ce fut de diviser l'empire. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les barbares, et de les attirer sur leurs domaines, n'osèrent donner aucun secours à l'Occident. Ils lui suscitèrent même quelquefois des ennemis, et donnèrent une partie de leurs richesses aux Vandales et aux Goths, pour acquérir le droit de consumer l'autre dans les plaisirs. Constantin ne se borna pas à cette translation; il changea la constitution du gouvernement, divisa l'empire en quatre parties, sur lesquelles présidaient quatre principaux gouverneurs, nommés préfets du prétoire. Ces quatre parties, considérées ensemble, comprenaient quatorze diocèses, dont chacun avait un vicaire, ou lieutenant, subordonné au préfet qui résidait dans la capitale du diocèse. Les diocèses contenaient 120 provinces, régies chacune en particulier par un président, dont le séjour ordinaire était la plus considérable ville de la province. Constantin, après avoir affaibli Rome, frappa un autre coup sur les frontières. Il ôta les légions qui étaient sur les bords des grands fleuves, et les dispersa dans les provinces: ce qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit, l'un, que les barrières furent ôtées, et l'autre, que les soldats vécurent et s'amollirent dans le cirque et sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin que, dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie, l'un des plus ardents fauteurs de l'arianisme; mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise; et que le lieu où le prince reçut le baptême était de son diocèse: d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre saint Athanase et plusieurs saints évêques, et d'accréditer, sans le vouloir,

le parti des ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât. (*Voyez* Constantin II.) Il mourut le 22 mai en 337, jour de la Pentecôte, après avoir ordonné par son testament que ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partageraient l'empire: autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius son beau-frère, de Licinien son neveu, de Maximien son beau-père, de son propre fils Crispe, de l'impératrice Fausta son épouse. « S'ils étaient tous vrais, dit un » judicieux critique, il serait » étonnant que Julien, qui ne » ménage pas Constantin dans la » *Satire des Césars*, n'en eût » rien dit, pendant qu'il traitait » de monstres les deux compéti» teurs de Constantin; que Zo» zime, historien païen, très in» disposé contre lui, ne lui eût » pas reproché ces crimes; que » Libanius et Praxagoras, autres » païens zélés, eussent osé faire » un éloge complet des vertus de » Constantin, lorsqu'il n'existait » plus, et que l'on pouvait flé» trir impunément sa mémoire. » Mais les païens contemporains » ont été moins injustes que les » philosophes du XVIIIe siècle; » les premiers l'ont adoré comme » un dieu, après sa mort; les se» conds veulent le faire détester » comme un scélérat. » Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du premier lit, que Fausta sa seconde femme avait faussement accusé d'avoir voulu la séduire (*voyez* Fausta); sa lenteur à se faire initier dans les mystères de la religion, le zèle mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine (quoiqu'il ne prétendît jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques). Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long règne; et malgré ses grandes qualités, il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise ne s'anéantit pas par les faiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que dans les premiers temps de son règne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, et qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps et de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumeræ in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens même en ont parlé de la manière la plus avantageuse. (*Voy.* Praxa-

GORAS.) Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avait orné de ses dons les plus précieux. « Sa taille, » dit-il, était haute, sa contenance majestueuse, son maintien gracieux. Il faisait admirer » sa force et son agilité dans tous » ses exercices; et, depuis sa » plus tendre jeunesse jusqu'à » l'âge le plus avancé, il conserva la vigueur de son tempérament par la régularité de » ses mœurs, et par sa frugalité. » Il déposait avec plaisir la fatigante majesté du prince, pour » se livrer comme ami aux charmes d'une conversation familière; et quoiqu'il lui échappât » quelquefois des traits de raillerie peu convenables à sa dignité, il gagnait le cœur de » tous ceux qui l'approchaient, » par sa courtoisie et par son urbanité. On l'accuse d'avoir » trahi l'amitié. Cependant il a » prouvé, en différentes occasions de sa vie, qu'il n'était » pas incapable d'un attachement vif et durable. Une éducation négligée ne l'empêcha » pas d'estimer le savoir, et d'accorder sa protection aux sciences et aux arts. Il était d'une » activité infatigable dans les affaires. Une partie de son temps » était employé à la lecture et à » la méditation; l'autre à écrire, » à donner audience aux ambassadeurs, et à recevoir les plaintes de ses sujets. Ceux qui se » sont élevés le plus vivement » contre sa conduite ne peuvent » nier qu'il ne conçût avec grandeur, et qu'il n'exécutât avec » fermeté les desseins les plus » hardis, sans être arrêté, ni par » les préjugés de l'éducation, ni » par les clameurs du peuple. » A la guerre, il faisait des héros » de tous ses soldats, en se » montrant lui-même soldat intrépide, et général expérimenté; il dut moins à la fortune » qu'à ses talents les victoires » signalées qu'il remporta contre » ses ennemis et contre ceux de » l'état. Il cherchait la gloire » comme la récompense, peut-» être comme le motif de ses travaux. L'ambition qui, depuis » l'instant où il fut revêtu de la » pourpre, à Yorck, parut toujours être sa passion dominante, peut être justifiée par » le danger de sa situation, par » le caractère de ses rivaux, par » le sentiment de sa supériorité, » et par l'espoir de rendre la » paix à l'empire. Dans les guerres civiles contre Maxence et » contre Licinius, il avait pour » lui les vœux du peuple, qui » comparait les vices effrontés de » ces tyrans, aux règles de justice et de modération qui semblaient toujours diriger l'administration de Constantin. » On voit dans Eusèbe plusieurs preuves de son savoir. Il composa et prêcha plusieurs sermons. On en a encore un intitulé : *Discours à l'assemblée des saints*, prêché à Constantinople pour la fête de Pâques. *Rien n'excite davantage les hommes vertueux et éclairés à bien faire*, disait-il à quelques-uns de ses courtisans qui voulaient le détourner d'assister à une harangue, *que quand ils savent que l'empereur entendra ou lira leur ouvrage.* Son affection pour les évêques et les prêtres, son zèle pour la considération et le respect des peuples envers les ministres des autels étaient tels, qu'on l'entendit dire un jour : « Si je surprenais dans le crime » un prêtre du Seigneur, j'ac-

» courrais pour le couvrir de » mon manteau. » Belle leçon pour les esprits pervers et corrompus, qui insultent le sacerdoce pour les fautes de quelques particuliers, et font, d'un scandale isolé, la matière d'une calomnie générale! Plusieurs martyrologes de différentes églises d'Occident, qui l'ont honoré depuis long-temps comme un saint, marquent sa fête le 22 mai. Les Grecs et les Moscovites la célèbrent encore le 21 du même mois. On ne croit point devoir parler de la prétendue donation que ce prince fit au pape saint Silvestre de la ville de Rome et de plusieurs provinces d'Italie, rejetée aujourd'hui par tous les critiques. Quelques savants croient que cette erreur historique vient de ce que dans les temps d'ignorance, on a confondu les donations de Pepin avec la permission accordée aux églises par Constantin, d'acquérir des places et des fonds de terres. La translation du siége de l'empire à Constantinople, et l'abandon de Rome, qui n'était plus considérés que par la demeure du pape, peuvent avoir également influé sur cette opinion. *Voy.* la Vie du grand Constantin, par D. de Varennes, Paris, 1728, in-4°. [Il paraît que c'est Eusèbe de Césarée, qui le premier a écrit une *Vie* de Constantin. Le jésuite Membrun a composé un *Poëme* latin sur le même sujet; et sous le nom d'*Historia litteraria Constantini magni.* Vogt a publié une biographie de 180 auteurs qui ont écrit sur Constantin *le Grand*. Hambourg., 1720, in-8°, 68 pages.]

CONSTANTIN II, dit le *Jeune*. (Claudius Flavius Julius Constantin), fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son père, il eut en partage les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédait son frère Constant était plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dressèrent des embûches; il y tomba, fut défait et tué auprès d'Aquilée, l'an 340, trois ans après la mort de son père, n'étant encore âgé que de 24 ans. Son corps fut jeté dans la rivière d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira pour lui ériger un tombeau à Constantinople, auprès de celui de son père. Ce prince ne fut pas favorable aux *ariens*. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer saint Athanase à son Église, et adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'était, leur écrivit-il, » l'intention du grand Constantin, de rendre Athanase à son » Église, s'il n'eût été prévenu » par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, ce fut de le soustraire » à la rage de ses ennemis, ou, » pour mieux dire, de ces bêtes » féroces prêtes à le dévorer. Je » l'ai traité de manière à convaincre tout l'univers de l'estime » que j'ai pour lui, et qu'on ne » peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. » Que la divine Providence vous » le conserve, et termine à jamais votre affliction, que j'ai » moi-même ressentie. » On regrette qu'avec d'aussi beaux sentiments, ce prince n'ait pas su s'élever au-dessus d'une passion qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition,

jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths et les Français, son zèle pour la foi catholique, et sa douceur envers ses sujets, avaient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*, parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avait point de barbe, et qu'elle lui était venue lorsqu'il reparut. Il était fils de Constant II. Après avoir puni Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque temps après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille, et les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étaient contraires, aux efforts des Romains qui étaient animés par la présence de leur empereur, et à l'adresse du fameux *Callinique*, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignait point le feu. Lorsque le combat était prêt à commencer, l'ingénieur envoyait des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, et, quelque chose qu'on fît pour l'éteindre, il n'était pas possible d'y réussir. C'est ce qu'on a appelé le *feu grégeois*, *ignis græcus*. Les Sarrasins revinrent pendant sept ans consécutifs et toujours inutilement. Enfin, ils demandèrent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'état, il voulut pacifier l'Église. Il fit assembler le 6e concile général de Constantinople, en 681. Il y eut la présidence d'honneur et de protection, et les légats du pape celle de puissance et de juridiction. On y condamna les *monothélites*. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il fallait trois empereurs, et que Constantin devait partager la puissance souveraine avec Tibère et Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ce discours furent pendus, et ses frères furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Justinien II, son fils aîné, lui succéda. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au dehors par ses armes, craindre et aimer au dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses frères, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire.

CONSTANTIN IV, *Copronyme* (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisait), naquit à Constantinople, en 718, de Léon l'Isaurien et de Marie. Il succéda à son père en 741, et renchérit sur sa fureur contre les images des saints : il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses saintes que cet impie profanait. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux aux autres, et teignit toutes les villes de son empire du sang de ces illustres martyrs. Des églises, il fit des ateliers pour la fabrique des armes; et les ouvriers, entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinèrent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monastères, et en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égalait

l'aversion qu'il avait pour ceux de ses sujets qui avaient des parents moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiétèrent à leur tour. Il marchait contre eux, quand tout à coup il sentit ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugements de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif, et sentait déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avait pas craint de faire à la mère de Dieu. Telle fut la fin de Constantin IV: punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettait au rang des Néron et des Caligula, le fit exhumer quatre-vingts ans après, ordonna de brûler le cadavre, et de détruire le tombeau de ce monstre, qui avait été, de son vivant, également haï de ses sujets et méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son règne, en 763, qu'il y eut un si grand froid en automne, que le Bosphore et le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de soixante lieues, depuis la Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avait en plusieurs endroits jusqu'à 30 coudées de profondeur, et elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par des vents furieux, ébranlèrent les murailles des villes, et manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople. [Constantin était devenu l'objet de la haine publique, et lorsqu'il quitta sa capitale pour aller combattre les Sarrasins, Artabase, son beau-frère, soutenu par le patriarche Anastase, fut proclamé empereur. Constantin vint à la rencontre d'Artabase, le vainquit, défit ensuite, en Arménie, son fils Nicétas, assiégea Constantinople, et l'emporta d'assaut en 743. Au milieu des cruautés qu'il y exerça, il épargna le patriarche Anastase, dont il connaissait la lâche complaisance, et après l'avoir fait promener sur un âne, il le laissa sur le siége de Constantinople, en même-temps qu'il protestait de sa soumission envers le pape Zacharie. En 746, il reprit sur les Sarrasins la province de Comagène, mais l'année suivante, la peste désola sa capitale: elle dura trois ans, que Constantin employa à s'emparer des biens des pestiférés. En attendant, les Lombards lui enlevaient l'exarcat de Ravène, et menaçaient Rome. Etienne II ayant réclamé en vain le secours de l'empereur, les Romains se jetèrent dans les bras de Pepin le *Bref*; il délivra Rome, qui dès lors fut perdue pour l'empire d'Orient. Constantin s'occupait alors à rassembler un concile d'*iconoclastes* (briseurs d'images), à la tête duquel était un moine nommé Constantin. Il voulut, peu après, introduire l'hérésie de Nestorius, et le patriarche Constantin s'y étant opposé, eut la tête tranchée dans l'amphithéâtre. Les Sarrasins et les Bulgares ravageaient ses états lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie.]

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Bénévent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs, qui pillaient les frontières de l'empire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'Église et de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employait tout son temps à lire, et devenait aussi habile architecte et aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent et d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences et des savants, laissa plusieurs ouvrages qui auraient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'aurait pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres; mais il leur a lui-même nui, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles : « Car » en excitant les savants de son » temps à faire des extraits des » anciens écrivains, pour répan- » dre dans la société des lumières » générales qui fussent comme » un germe de sciences » (germe qui disposa insensiblement les esprits à des connaissances plus profondes), « on s'accoutuma à » se passer des originaux. En » multipliant les secours et la » facilité de s'instruire, on con- » tribua à éteindre le goût du » travail et de l'étude. Ce que » l'esprit gagna en superficie, il » le perdit en profondeur. La pa- » resse, si naturelle à l'homme, » d'ailleurs vain et présomp- » tueux, lui fit négliger les sour- » ces mêmes où ces connaissances » superficielles avaient été pui- » sées. » Ses principaux ouvrages sont : 1° la *Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, Francfort, 1551, in-8°; Cologne, 1653, in-8°, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, et sent trop le panégyrique; 2° deux Livres de *Thèmes*, c'est-à-dire, des positions des provinces et des villes de l'empire; publiés par le P. Bandury, dans l'*Imperium orientale*, Leipsick, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importants pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il était de son temps : il est plein de fautes grossières, dans tout le reste. 3° un *Traité du gouvernement de l'empire*, dans l'ouvrage cité du P. Bandury. Il fait connaître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, et la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressants 4° *De re rustica*, Cambridge, 1704, in-8°; 5° *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo*, etc., etc., Paris, 1634, in-4°; 6° *Excerpta de legatis*, grec et latin, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine; 7° *De cœremoniis aulæ byzantinæ*, Leipsick, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe, de même que les

notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius et de Reiskius. 8° une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN *Dracosès*, dernier empereur de Constantinople, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1449. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentements de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer et par terre. Son armée était de 300 mille hommes, et sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avaient que 9 mille hommes en état de porter les armes, et 13 galères. Constantinople, après un siége de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivaient : tout couvert de sang, et resté seul, il s'écrie : *Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste ?* A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince, véritablement grand, magnanime, religieux, était digne d'un meilleur sort. Les enfants et les femmes qui restaient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123 depuis sa fondation par le grand Constantin. [Sous Constantin *Dracosès*, l'empire était réduit au territoire de Constantinople, et à quelques villes de la Grèce et de la Morée. Les Génois, commandés par Giustiniani, et les Vénitiens vinrent au secours de Constantin ; mais ils ne purent tenir contre les forces supérieures des Turcs, qui avaient avec eux des canons d'un calibre jusqu'alors inconnu ; et 9000 hommes ne pouvaient défendre une ville qui avait 16 milles de tour. Giustiniani se voyant blessé, se retira précipitamment : cela découragea les assiégés, dont la plupart quittèrent les murs, et les janissaires remportèrent alors la victoire : il n'y eut que l'empereur qui combattit jusqu'à la dernière extrémité.]

CONSTANTIN (Flavius Claudius), de simple soldat se fit proclamer empereur, l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, et passa aussitôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui fit au commencement beaucoup de peine ; mais enfin il le chassa, et après avoir battu les barbares qui étaient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Vérinien et Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avait fait César, ayant pris ces deux seigneurs, les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger, était prêt à reconnaître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espérait jouir de l'autorité souveraine. Constant se préparait à aller combattre Géronce ; mais les Alains, les Vandales et les Suèves entrèrent dans les Gau-

les, où ils firent des ravages étonnants, et personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêchèrent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, et ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, et assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeants et les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, et força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siége. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'était fait ordonner prêtre avant de se rendre, mais on n'eut point égard à ce caractère: on le fit mourir lui et Julien, le seul fils qui lui restait, et leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411. [Quelques historiens placent cet usurpateur avant Constantin *Pogonat*, et le considèrent comme le IIIe de ce nom.]

CONSTANTIN II, roi d'Écosse, s'étant mis en marche contre les Danois, qui s'avançaient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, et le mit en fuite, un débordement subit de la rivière de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frère. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, et tué sur le champ de bataille, près du bourg de Cararia. Dans ses derniers moments, tout occupé du sort de ses sujets et de l'Église, il répétait avec ferveur ces paroles du Psalmiste: *Seigneur, ne permettez pas que ceux qui vous servent deviennent la proie des bêtes féroces.* Sa mort arriva en 874, selon Buchanan et Lesley. Il fut enterré dans l'île de Jona ou d'Y-Colm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de Kings, sous le 11 de mars, jour auquel il était honoré à Saint-André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était originaire de Carthage, était membre du collége de Salerne. Il florissait vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, et il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque et arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1539, 2 vol. in-fol.; le premier a pour titre: *Constantini Africani post Hippocratem et Galenum quorum, grecæ linguæ doctus, sedulus fuit lector, medicorum nulli prorsus, multis doctissimis testibus, posthabendi opera conquisita modique magno studio, etc.* Et le second: *Summi in omni philosophia viri Constantini Africani operum reliquæ, hactenus desiderata, nuncque primum impressa ex venerandæ antiquitatis exemplari quod nunc demum est inventum, etc.*

CONSTANTIN (Manasses), historien grec, florissait vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnène. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'histoire*, traduit en latin par Leunclavius, et imprimé au Louvre en 1665, in-fol.:

il fait partie de la Byzantine. C'est proprement une Chronique depuis Adam jusqu'à Alexis Comnène. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style et la crédulité. Il est encore auteur d'un roman en vers grecs sur les *Amours d'Aristandre et de Callithée*, dont on trouve des fragments dans les *Anecdota græca* de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN (Robert), docteur en médecine, et professeur de belles-lettres en l'université de Caën sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps ni celles de son âme. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit : 1° un *Dictionnaire grec et latin*, 2 vol. in-fol., imprimé à Genève, 1592. Henri-Étienne avait rangé dans le sien, les mots grecs sous leurs racines; Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. 2° Trois livres d'*Antiquités grecques et latines*; 3° *Thesaurus rerum et verborum utriusque linguæ*; 4° *Supplementum linguæ latinæ, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, etc., Genève, 1573, in-4°. Il avait été domestique de Jules Scaliger, et il publia après la mort de ce savant une partie de ses Commentaires sur Théophraste. Au reste, le P. Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans; et l'on peut voir ses raisons dans le tome 27e de ses Mémoires, p. 247.

CONSTANTINE (Flavia Julia Constantina), fille aînée de l'empereur Constantin et de Fausta, fut mariée l'an 335 par son père à Hannibalien, tué quelque temps après; puis donnée l'an 351 par son frère Constance à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse, fière, avare et inhumaine, abusant du caractère dur et borné de son époux, lui fit commettre des injustices criantes et des cruautés sans nombre; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354; et Constantine ne se déroba au même châtiment que parce qu'elle fut emportée peu de temps auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avaient élevé un autel sous un petit toit dans le grand cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple était enfoncé de la moitié en terre. On célébrait des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendait que ce dieu avait conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

CONTANT (Joseph), célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, et fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables: tels sont l'*église de Panthemont*, dont on admire surtout les voûtes hardies; le *Palais-Royal*, le *belvédère de Saint-Cloud*, l'*église de la ville de Condé* en Flandre, l'*hôtel du gouvernement* à Lille, l'*église de la Madelaine* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'*église de Saint-Wast* à Arras. On a de lui un volume in-fol., gravé, de ses procédés d'archi-

tecture. Il mourut à Paris le 1er octobre 1777.

† CONTANT DE LA MOLETTE (Philippe de), né à Côte-Saint-André en Dauphiné le 29 août 1737, se destinant à l'état ecclésiastique, fit ses études en Sorbonne, où il fut reçu docteur en 1765. Ayant étudié l'hébreu et les autres langues orientales, il soutint sur l'Écriture sainte une thèse en six langues, qui fut imprimée en un volume in-4°. Il fut ensuite nommé grand-vicaire du diocèse de Vienne, où les travaux attachés à sa dignité ne l'empêchèrent pas de composer plusieurs ouvrages. Ce savant et respectable ecclésiastique fut une des victimes des révolutionnaires, et périt sur l'échafaud en 1793. On connaît de lui les ouvrages suivants : 1° *Essai sur l'Écriture sainte*, ou *Tableau historique de l'avantage qu'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, 1775, in-12. Il y a à la tête de ce volume une planche contenant plusieurs alphabets orientaux. 2° *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Écriture sainte*, 1777, 2 vol in-12; 3° *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules*, 1777, 3 vol. in-12. Il donne des réponses très solides à plusieurs objections prises des ouvrages de Voltaire. 4° *L'Exode expliqué*, 1780, 3 vol. in-12; 5° *Les Psaumes expliqués*, 1781, 3 vol. in-12; 6° *Le Lévitique expliqué*, 1785, in-12; 7° *Traité sur la poésie et la musique des Hébreux*, 1781, in-12; 8° *Nouvelle Bible polygotte*, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est devenu fort rare. L'abbé Contant de la Molette est cité avec éloge dans le Rapport sur l'histoire fait à Napoléon, par M. Dacier au nom de l'Institut; ce qui est assez difficile à concilier avec le reproche qu'on lui a fait d'être superficiel dans ses ouvrages, de ne connaître que médiocrement l'hébreu, etc. Quoiqu'il en soit, on ne peut nier qu'il n'ait été un écrivain laborieux qui a employé ses talents à repousser les attaques dirigées contre la religion.

† CONTANT D'ORVILLE (André-Guillaume), naquit à Paris vers 1730. Cet écrivain voyagea beaucoup, travailla pour les théâtres de province, fit des romans et des compilations parmi lesquelles il s'en trouve de très intéressantes. Il est mort en 1804. Dans les nombreux ouvrages qu'il a laissés on distingue : 1° *Pensées philosophiques, morales et politiques des philosophes Sans-Souci et Bienfaisant* (Frédéric II et Stanislas), Nanci, 1768, in-8°; 2° *Fastes de la Pologne et de la Russie*, 1769, 2 vol. in-8°; 3° *Histoire des différents peuples du monde, contenant les cérémonies religieuses et civiles*, 1770, 1772, in-8°, 6 vol.; 4° *Sophie*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des femmes du* XVIIIe *siècle*, 1779, 2 vol. in-12; 5° *Anecdotes germaniques*, 1769, in-8°, 6° *Fastes de la Grande-Bretagne*, 1769, in-8°; 7° *L'humanité*, ou *Histoire des infortunes du chevalier de Dampierre*, 1765, 2 vol. in-12. Contant d'Orville a eu aussi une grande part à la rédaction des *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, dirigée par le marquis de Paulmy.

CONTARINI (Gaspard), cardinal, naquit à Venise en 1483. Il était de l'ancienne famille des Contarini de Venise, féconde en hommes illustres dans les armes

et dans les lettres, et fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, et l'envoya légat en Allemagne en 1541, et l'année d'après à Bologne, où il mourut le 24 août, âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre, qu'il gagna pour avoir soupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisait trop sentir. On lui doit plusieurs *Traités de philosophie, de théologie et de politique*, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivait en latin avec beaucoup de politesse et de netteté; mais il était plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Traité de l'immortalité de l'âme*, contre Pomponace son maître; 2° un *Traité des sacrements*, qui est plutôt une belle instruction qu'un ouvrage de controverse; 3° des *Scolies sur les Epîtres de saint Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral; 4° une *Somme des conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée et superficielle; 5° différents *Traités de controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentiments de saint Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés à parler de cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, et de recourir toujours à la hauteur des jugements de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. 6° deux livres du *Devoir des évêques*, très utiles pour la conduite des premiers pasteurs; 7° un *Traité* en latin *du gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *Vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4°. [Jean Casa en a donné aussi *une* dans ses *Latina monumenta*, Florence, 1564, in-4°.]

CONTARINI (Vincent), professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise, sa patrie, en 1617, à 40 ans, cultiva, comme Muret son ami, les belles-lettres avec beaucoup d'application et de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime surtout son traité *De frumentaria Romanorum largitione*, et celui *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°; tous deux contre Juste-Lipse; et ses *Variarum lectionum liber, in quo multis veterum cum græcorum tum latinorum scriptorum loci illustrantur atque emendantur*, Venise, 1606, in-4°, qui renferment des remarques savantes. L'édition d'Utrecht, 1754, in-8°, est augmentée de remarques de Nicolas Bond.

CONTE (Antoine Le), *Constius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges et à Orléans. Il écrivit contre Duaren et Horman. Ses *OEuvres* ont été imprimées en un vol. in-4°. Le public leur fit dans le temps un accueil assez favorable.

† CONTÉ (Nicolas-Jacques), peintre, chimiste et mécanicien habile, né à Saint-Cénery près de Séez en Normandie, le 4 août 1755, mort à Paris le 6 décembre 1805. Sa mère, étant devenue veuve fort jeune, espérait le garder auprès d'elle, pour faire valoir leur commun héritage; mais son génie, qui ne tarda point à se développer,

lui ouvrit une autre carrière. Dès l'âge de 12 ans, un penchant irrésistible l'entraînait vers la mécanique, ou plutôt vers tous les arts. A cet âge si tendre encore, sans conseils, sans autre secours que celui de son couteau, il parvint à fabriquer un violon assez bon pour être entendu avec plaisir dans plusieurs concerts, et que conserve encore aujourd'hui l'un de ses amis. Dans le même temps, il se livrait aussi à la peinture. Ses premiers essais faits en cachette, à l'aide d'instruments qu'il avait inventés, sans le secours et les avis d'aucun maître, durent nécessairement manquer de correction et d'élégance; mais déjà ils annonçaient du talent et surtout cet esprit d'invention dont Conté devait donner dans la suite tant de preuves. Madame de Prémeslé, supérieure de l'hôpital de Séez, informée des dispositions qu'il montrait, l'engagea à peindre, pour l'église de sa maison, quelques sujets religieux. Ces tableaux, qu'on montre encore à Séez, et qui n'ont d'autre défaut que quelques incorrections de dessin qu'il serait ridicule de reprocher à l'artiste, étonnent les connaisseurs qui les voient. Encouragé par un succès qu'il n'avait osé se promettre, Conté s'appliqua dès lors plus particulièrement à peindre le portrait, en même temps qu'il se livra à l'étude des sciences physiques et mathématiques, qui avaient pour lui un attrait particulier. Bientôt sa réputation se répandit dans toute la province. On admira la ressemblance parfaite de ses portraits, ainsi que la fraîcheur et la vérité de son coloris. Un seigneur des environs d'Alençon, avec lequel il avait contracté une amitié particulière, l'ayant prié de lever le plan de ses domaines, Conté, trouvant longue et peu sûre la méthode usitée jusqu'alors dans ces sortes d'opérations, inventa, pour mesurer les distances, un instrument de la plus grande simplicité. Il fit aussi exécuter une machine hydraulique, qui fut soumise à l'examen de l'académie des sciences, et qui obtint son approbation. Cette machine est maintenant dans le beau cabinet de physique de M. Charles, qui s'en sert pour ses démonstrations. Les talents et encore plus les qualités du cœur obtinrent à Conté l'amour et la main d'une dame issue, par ses parents maternels, d'une des premières familles de Normandie. Fixé à Paris avec son épouse, l'état de médiocrité dans lequel se trouvait sa fortune l'obligea de consacrer une partie de son temps à la peinture du portrait; mais il trouva celui de perfectionner ses talents et de donner de l'extension à ses études. La révolution, en le tirant de sa retraite, le plaça sur le théâtre où il put enfin développer toutes les ressources de son génie inventif. En 1793, chargé avec plusieurs autres savants de répéter en grand l'expérience de la décomposition de l'eau par le fer, afin de substituer ce nouveau procédé à l'emploi de l'acide sulfurique, qu'on trouvait trop coûteux, ses essais produisirent des résultats favorables : il les répéta de nouveau et plus en grand encore à Meudon, où on lui donna la direction de l'école des aérostiers, qu'on y avait établie. La plupart des élèves placés sous sa direction, arrivés

à Meudon sans la moindre teinture de chimie, de dessin, ni de mathémathiques, sont sortis de son école avec des connaissances qui leur ont permis de suivre la carrière des arts qu'il leur a ouverte, et plusieurs d'entre eux ont rendu à l'état et à la société d'importants services. Pour le récompenser de son zèle, le gouvernement lui donna le titre de chef de brigade avec le commandement en chef des aérostiers. A la même époque, il n'existait aucun dépôt public des modèles, machines, outils, instruments relatifs aux arts mécaniques et aux métiers; ce qui avait été recueilli des inventions le plus frappantes en ce genre était disséminé, et en quelque sorte livré à l'abandon dans diverses maisons de la capitale : Conté donna l'idée du Conservatoire, et fut nommé l'un des membres de l'administration qui devait le régir. A cette époque encore, on se trouvait privé, par suite de la guerre, de ces crayons qu'on tirait de l'étranger, à grands frais et en petit nombre; l'agence des mines désigna Conté pour reproduire ou pour remplacer, à force d'industrie, une matière inconnue jusque là parmi les productions de notre sol. Il réussit en moins d'une année, et établit la manufacture de crayons qui porte son nom; il songeait à y joindre un nouveau genre de couleur inattaquable à tous les agents chimiques connus, lorsqu'il fut appelé pour faire partie de la réunion de savants que Buonaparte, alors sur le point d'entreprendre son expédition d'Égypte, se proposait d'emmener avec lui. Il partit en qualité de chef de brigade des aérostiers qu'il avait commandés à Meudon. Arrivé à Alexandrie, il s'occupa des travaux les plus urgents pour le service de cette place, dénuée des choses les plus nécessaires à une armée. Il commença par proposer la construction d'une ligne télégraphique, laquelle aurait signalé à notre flotte stationnée à Aboukir l'apparition en mer de la flotte anglaise; et c'est parce qu'on négligea cet avis si sage, que l'ennemi obtint un succès si funeste. Après le combat qui ruina notre marine, et faisait déjà pressentir l'impossibilité de conserver la conquête, les Anglais menaçaient Alexandrie, qu'ils pouvaient enlever d'un coup de main en deux jours : Conté éleva un phare, et construisit, par des moyens de la plus grande simplicité, des fourneaux à rougir les boulets, qui servirent à contenir l'ennemi, et à donner aux Français le temps de fortifier la place. Peu de temps après, il fut appelé au Caire pour y établir des ateliers réclamés par le service public et par celui des différentes armes. La révolte de cette ville ayant mis au pouvoir des Arabes les instruments et les machines importés de France pour l'expédition, on ne pouvait y suppléer que par une création nouvelle pour laquelle on manquait même d'outils : le génie de Conté pourvut à tout. Il construisit des moulins à vent dans un pays où l'on ne se doutait point que le vent fût une puissance motrice assujettie à la volonté de l'homme. Il construisit des machines pour la fabrication des monnaies, de la poudre, pour l'imprimerie orientale, et établit diverses fonderies. On faisait dans ces

ateliers de l'acier, du carton, des canons et des toiles vernissées. En moins d'un an, il fit naître sur cette terre, réduite aux grossières pratiques de l'ignorance, les arts de l'Europe. Poussé par sa bienveillance pour tout le genre humain, il visitait les manufactures du pays, et remplaçait par des procédés faciles ceux qui étaient incertains ou pénibles. Quelques années eussent suffi pour perfectionner l'industrie des habitants, et les leçons de Conté auraient été pour eux un dédommagement immense des pertes que leur avait occasionées la conquête. Attentif à tout ce qui pouvait étendre le domaine des arts et varier leur pratique, il étudiait pendant ses visites les procédés de ses disciples, dessinait leurs ateliers, leurs instruments, leurs machines, recueillait de nombreux renseignements, et se composait un immense porte-feuille dans lequel on a retrouvé, pour le grand ouvrage que publie la commission d'Egypte, une multitude de tableaux représentant des travaux, des scènes domestiques, des costumes du pays, qui avaient échappé aux autres voyageurs. L'armée lui fut redevable d'une amélioration considérable dans la fabrication de son pain; elle lui dut des sabres, des tambours, des trompettes, des ustensiles pour ses hôpitaux, des instruments de mathématiques pour les ingénieurs : par lui seul les astronomes obtinrent des lunettes, les dessinateurs des crayons, les naturalistes des loupes. Il établit une nouvelle espèce de télégraphe, et il eut à vaincre, pour y parvenir, des obstacles occasionés par le *mirage* et autres phénomènes analogues et propres à l'atmosphère du pays. Il étonna les Egyptiens par l'ascension des mongolfières. Souvent contrarié par des événements imprévus, il était obligé d'abandonner des projets utiles, pour des soins plus pressants. Par exemple, au moment où il s'occupait de suppléer, par des caisses ou citernes de plomb, aux tonneaux qui manquaient pour la provision d'eau de l'armée sur le point de repasser en France, le succès de la mémorable bataille d'Héliopolis le rappelle au Caire, où tous les établissements ont besoin d'être réorganisés. Il fallait pourvoir à l'habillement de l'armée; et l'état de blocus des ports empêche de se procurer le drap nécessaire. Parvenir à créer des manufactures qui pussent suffire aux besoins de l'armée et à la consommation du pays, ne fut pour Conté qu'un succès ordinaire que tout autre n'eût osé se promettre. Tant de services rendus, et sans lesquels tous les talents militaires auraient été paralysés, méritèrent à Conté l'estime des trois généraux qui tour-à-tour commandèrent en Égypte une armée qui n'aurait pu rien faire sans lui. Le retour de cette armée le força d'abandonner tout ce qu'il avait cru commencer pour le bien de sa patrie, dans un pays qu'il lui croyait acquis. Il revint s'en consoler au sein de sa famille, où il ne jouit pas long-temps du bonheur qu'il se promettait d'y retrouver. Il perdit bientôt une épouse chérie, et rien ne put modérer ses regrets. Cependant sa douleur et des infirmités qui commencèrent à se déclarer ne ralentirent point ses travaux. Chargé de diriger

le grand ouvrage que devait publier la commission d'Égypte, son génie inventif lui inspira le dessein d'en faciliter et d'en abréger l'exécution ; la gravure seule de l'immense quantité d'objets qu'il fallait représenter aurait entraîné des années, si l'on avait été réduit à l'emploi des procédés ordinaires. Conté imagina donc une machine à graver, au moyen de laquelle tout le travail des ciels, des fonds et des masses, s'opère avec une promptitude et une régularité incroyables. Déjà plusieurs artistes, pénétrés de l'utilité de cette machine, l'emploient dans leurs ateliers. Désintéressé à l'excès, Conté ne songea pas plus à rendre cette découverte utile à sa fortune, qu'il n'y avait pensé en publiant les autres ; il fallut même tout le crédit qu'avaient sur lui ses amis les plus chers, pour le déterminer à prendre le privilége de la fabrique de ses crayons, dont l'invention lui avait causé tant de peines et de dépenses. L'estime publique, dont le chef du gouvernement se rendit l'organe, en décernant à cet artiste l'une des premières croix d'honneur, put alléger les chagrins de Conté, mais n'en effaça point la trace trop profonde ; sa santé continua de dépérir, et il mourut le 6 décembre 1805.

CONTENSON (Vincent), né dans le diocèse de Condom en 1640, dominicain en 1657, mort à Creil au diocèse de Beauvais le 27 décembre 1674, se distingua dans son ordre par ses talents pour la théologie et pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis et cordis*, en 9 vol. in-12, et 2 vol. in-fol., augmentée. L'auteur a corrigé la sécheresse des scolastiques, en faisant un choix de tout ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus solide, et en joignant le dogme à la morale.

CONTI (Armand de Bourbon, prince de), fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son père l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de Saint-Denis, de Cluny, de Lerins et de Molême. Après la mort de son père, il quitta l'Église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par affection pour sa sœur la duchesse de Longueville, et en fut fait généralissime. On l'opposa à son frère le grand Condé, qui défendait alors la reine et le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un et l'autre contre cette princesse et contre son ministre. Conti fut arrêté et conduit à Vincennes avec son frère, et n'en sortit que pour épouser une des nièces du cardinal auquel il avait fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées de Catalogne, où il prit quelques villes ; enfin grand-maître de la maison du roi, et gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut 4 ans après à Pézénas, dans de grands sentiments de religion, que lui avait inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi. (*Voy.* ce nom.) On a de lui : 1° un *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise* ; 2° *Devoirs des grands*, avec un *Testament* ; 3° *Devoirs des gouverneurs de provinces*, Paris, 1667, 3 vol. in-12. Il eut de son maria-

ge deux fils. — Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, marié à mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de la Vallière ; ce jeune prince donnait de grandes espérances, mais il mourut de la petite-vérole, en 1685, en Turquie, où il avait suivi son frère, dont il est parlé à l'article suivant.

CONTI (François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, puis de), né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siége de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus et de Nerwinde, et dans d'autres occasions. L'art de plaire et de se faire valoir avait répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697 ; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme, qui avait fait les délices de la cour et de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux ; et même long-temps avant que ce moment arrivât, il ne s'entretenait qu'avec son confesseur le P. Latour, et ne faisait attention qu'à ce qui lui rappelait Dieu. « Il conserva, dit le » duc de Saint-Simon, sa pré» sence d'esprit jusqu'au dernier » moment, et en profita. Il mou» rut dans son fauteuil, dans les » plus grands sentiments de pié» té, dont j'ai ouï raconter au père » Latour des choses admirables. »

CONTI (Louis-François de Bourbon, prince de), petit-fils de François-Louis, naquit à Paris le 13 août 1717. Doué de beaucoup d'esprit et de courage, il signala ses talents militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître, le 23 avril 1744, de Montalban, et ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin et Demon, il forma le siége de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, et quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrents, rendirent cette victoire inutile ; le vainqueur fut obligé de lever le siége et de repasser les monts. Le prince de Conti, de retour à Paris, y cultiva la littérature et les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans. On trouve dans les *Mémoires secrets* (mars 1776) quelques anecdotes sur le prince de Conti.

CONTI. *Voy.* LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.

CONTI (Giusto de), poète italien, d'une ancienne famille de Rome, où il était né, mourut à Rimini vers le milieu du XVe siècle. On a de lui un recueil estimé de vers galants, sous ce titre : *La bella mano*, Paris, 1595, in-12, avec quelque pièces de vers de divers anciens poètes toscans. Ce recueil avait été publié pour la première fois à Venise en 1492, in-4°. L'abbé Salvini (et non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces et des notes ; mais elle est moins complète que celle de Paris, et

celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI (L'abbé Antoine Schinella), noble vénitien, poète et savant litérateur, mort en 1749, à 72 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, et se fit estimer des gens de lettres par ses lumières et son caractère. Il a laissé : 1° des *Tragédies* (imprimées à Lucques en 1765), qui sont plus agréables pour le lecteur qu'intéressantes pour le spectateur; 2° un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere;* et le plan d'un autre, où il se proposait de traiter à peu près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée :* mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquait ses idées, et lui révélait tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit et un cœur tout anglais. Ses ouvrages en prose et de poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, et ses OEuvres posthumes en 1756, in-4°. Quoique les opuscules de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme a dit un journaliste italien, ils donnent une idée avantageuse de leur père. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressants.

CONTILE (Luc), de l'académie de Venise, né dans l'état de Sienne à Cetone, l'an 1505 ou 1507, s'est fait connaître au XVIe siècle par des ouvrages de différents genres : 1° *Traduzione della Bolla d'oro*, 1558; 2° *Origine degli elettori*, 1559, in-4°; 3° *La Pescara, La Cesarea Gonzaga*, comédies, 1550, in-4°; 4° *La Nice*, 1551, in-4°; 5° *Rime, divise in tre parti, con discorsi ed argomenti di M. Francesco Patricio, e M. Antonio Borghesi, e con le sei canzoni dette le sei sorelle di Marte*, 1560, in-8°; 6° *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°; 7° *Fatti di Cesare Maggi*, 1564, in-8°. On trouve dans cette histoire tout ce qui s'est passé de son temps pendant les guerres de Lombardie, et des autres parties de l'Italie. 8° *La proprietà delle imprese degli affidati*, 1574, in-folio.

CONTO-BERTANA (D. Joseph), mort à Lisbonne en 1735, a donné dans son poème épique de *Quiterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût et de naturel.

CONTUCCI (André), architecte et sculpteur d'Italie, naquit à Sansovino en Toscane, en 1460. Ses statues, qui ornent Gênes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talents en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa Casa*, à Lorette; et c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il bâtit à ses frais, dans sa ville natale, un couvent et une chapelle pour les religieux de l'ordre de saint Augustin. Il mourut en 1529.

CONTZEN (Adam), jésuite, né à Montjoie, dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'Ecriture sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédait les langues savantes, et excellait aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beau-

coup de prudence, et mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé: 1° *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol.; 2° — *in Epistolam sancti Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol.; 3° — *in Epistolas ad Corinthios et ad Galatas*, Cologne, 1631, in-fol.; 4° *Politicorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du père Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

CONYBEARE (Jean), savant évêque anglican, naquit en 1692 à Pinhose, près d'Exeter. Après avoir été ministre de Fetcham dans le comté de Surrey, prédicateur du roi au palais de Witehall, et rempli plusieurs autres fonctions, il fut nommé évêque de Bristol en 1750. Il mourut à Bath le 13 juillet 1754. On a de lui: *Défense de la religion révélée*, Londres, 1732, in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre le livre de Tyndal, intitulé: *Le Christianisme aussi ancien que le monde.* Il est remarquable par sa modération et la solidité des raisonnements, et de tous les ouvrages publiés contre le déiste Tyndal, celui de Conybeare est regardé comme le meilleur. Il fut si bien accueilli, que l'année suivante on en publia une troisième édition. 2° Des *Sermons* imprimés après sa mort en 1757, au nombre de 20, 2 vol. Ses enfants étaient demeurés sans fortune, on proposa cette édition par souscription à leur profit. On peut juger de l'intérêt que l'on prenait à la mémoire de ce digne et savant prélat, par le nombre des souscripteurs, qui s'éleva à 4600.

COOK (Jacques), célèbre navigateur anglais, né le 27 octobre 1728, à Marton, village du duché d'Yorck, et mort le 16 février 1779, dans une île de la mer de Kamtschatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant un passage sûr par le nord de l'Asie. Les Anglais ont regretté beaucoup cet observateur; mais si on fait attention au peu de lumière que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paraît qu'on pourra se consoler de sa perte. Son premier voyage avait pour but d'observer le passage de Vénus, et quelques côtes de la Nouvelle-Hollande. Il confirma dans le second, la non existence du continent austral, dont on était déjà assuré depuis le voyage de M. Surville en 1769. Dans le troisième, il trouva entre l'Asie et l'Amérique, à 65 degrés de latitude, un détroit déjà observé en 1741 par le capitaine Bhéring, et qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continents ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite le convainquit de l'impossibilité du passage, si long-temps essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations anglaises, Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires et ses matelots, au sujet d'une femme. L'inclination de ce voyageur et des gens de ses équipages pour les femmes sauvages s'était déjà fait remarquer à Otahiti, où sa galanterie le fit aborder pour la seconde fois; mais où, par l'indifférence des maris, elle n'eut pas de suites aussi fâcheuses que dans les frimas de l'Asie. Les relations les plus favorables à Cook conviennent qu'on a très mal agi envers les habitants de l'île où il

périt; que pour de petits vols considérés parmi eux comme des butins légitimes, on les traitait avec une cruauté révoltante. Il faut convenir qu'une telle conduite des hommes à découvertes n'honore pas les sciences, et qu'il faudrait beaucoup mieux avoir quelques vices de moins, que de connaître quelques îles de plus. On a publié son premier *Voyage* en 5 vol. in-4° et 8 vol. in-8°, Paris, 1774; son second *Voyage* en 6 vol. in-8° et 4 vol. in-4°, Paris, 1778; et son troisième *Voyage* en 8 vol. in-8° et 5 vol. in-4°, Paris, 1785; chacun est accompagné d'un volume de cartes et de figures. Ces diverses relations sont écrites avec beaucoup d'emphase et d'importance; mais le lecteur judicieux y trouve peu de choses qui fixent son attention. [Nous ajouterons encore que les premières grandes découvertes de Cook sont les côtes de la Nouvelle-Zélande, et les Anglais ont nommé le canal qui en sépare les deux îles, le *détroit de Cook*. Il reconnut l'entrée du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van-Diemen. Dans un second voyage, il visita le prolongement de la mer Atlantique. Entre le 50° et 60° de latitude, quand il se trouva environné par ces glaces, il ne put jamais s'avancer que de quelques milles au-delà du 71°, sans qu'il découvrît aucune terre. En changeant de route, il découvrit la Nouvelle-Calédonie, et en reconnut la côte orientale. Au troisième voyage, il fit la découverte de la partie occidentale des îles Sandwick. Entré dans la baie de *Karakakona*, il reconnut les îles septentrionales de cet archipel, et relâcha à celle dite *Atis*. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec le roi de cette île, et ses habitants; mais les vols commis par les insulaires, excitèrent des rixes, et au milieu du tumulte, Cook reçut par derrière, et de la main d'une femme, un coup de poignard, qui termina ses jours.]

COOPER (Thomas), né en 1517 à Oxford, où il prit les degrés en théologie, se distingua tellement par son fanatisme pour les nouvelles erreurs, qu'il mérita les bonnes grâces de la reine Elisabeth. Son zèle pour la religion anglicane fut récompensé par l'évêché de Lincoln en 1569, et ensuite par celui de Wincester en 1584, où il mourut en 1594. On a de lui : 1° *Abrégé des chroniques*, depuis la 17e année après J.-C., jusqu'en 1540, et de là jusqu'en 1560, publié fautivement en 1559, sous le titre de *Chronique de Languet*. Thomas Languet était en effet l'auteur des deux premières parties et du commencement de la troisième. Cooper en donna lui-même en 1560, une édition correcte, connue sous le nom de *Chronique de Cooper*, 1565, in-4°. 2° *Thesaurus linguæ romanæ et britannicæ*, Londres, 1565, in-fol.

† COOTE (Eyre), général anglais, naquit en 1726. Il fit ses premières armes contre les rebelles d'Ecosse en 1745, et passa l'année suivante dans les Indes avec le régiment dans lequel il servait. En 1757, il prit possession de Calcutta, dont il fut nommé gouverneur. Chargé de réduire Houghly et Chandernagor, il se signala à la bataille du Plassey, et prit Vandavaschi. Le 22 juillet 1760, il battit le général Lally, le força de se renfermer dans Pondichéry, et de se

rendre à discrétion le 26 novembre, après 15 mois de siége. En 1762, Coote se rendit en Angleterre, où les directeurs de la Compagnie des Indes, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui offrirent une épée montée en diamans. En 1771, il fut décoré de l'ordre du Bain, et nommé ensuite membre du conseil suprême du Bengale et commandant des forces britanniques dans l'Inde. Hyder-Ali ayant envahi le Carnata, Coote se porta sur la côte de Coromandel et le battit en juillet 1781, près de Porto-Novo. Le Carnata ayant été de nouveau menacé en 1783, Coote, quoique infirme et presque mourant, se rendit à Madras; mais il mourut le 29 avril, deux jours après son arrivée dans cette ville.

COOTWYK (Jean), né à Utrecht, vers le milieu du XVIe siècle, docteur en droit canon et en droit civil. Après avoir parcouru divers pays de l'Europe, il passa en Asie, alla dans la Terre-Sainte, et visita exactement tous les lieux qui pouvaient intéresser sa curiosité. La relation de son voyage du Levant parut sous ce titre : *Itinerarium hierosolymitanum et syriacum, in quo variarum gentium mores et instituta, insularum, regionum, urbium situs*, etc., *dilucide recensentur*, Anvers, 1619, in-4°, avec un grand nombre de figures. Cet ouvrage de Cootwyk prouve qu'il s'était rendu habile dans la littérature grecque et latine, dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut dans sa patrie en 1629.

COP (Guillaume), médecin de Bâle, mort en 1532, vint en France sous le règne de Louis XII. Il fut honoré du titre de premier médecin de François Ier, vers 1530. C'est un des savants que ce prince chargea d'écrire au fameux Érasme, pour l'engager à venir en France. Il est connu par des *Traductions* de quelques ouvrages grecs d'Hippocrate, de Galien et de Paul-Æginète.

COPEL. *Voyez* ELISÉE (Le P.).

COPERNIC (Nicolas), naquit à Thorn, ville de la Prusse royale, en 1473. Après avoir étudié en philosophie et en médecine, il se fixa aux mathématiques et à l'astronomie. Son goût pour ces sciences lui persuada d'aller consulter ceux qui les cultivaient avec le plus de succès, dans les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta long-temps à Bologne, auprès de Dominique Maria, habile astronome; ensuite long-temps à Rome, où il professa les mathématiques. De retour dans son pays, il eut un canonicat dans l'église cathédrale de Frawenbourg. On y montre encore son appartement. Les chanoines reçoivent encore l'eau aujourd'hui par une machine de son invention, qui élève l'eau à une grande hauteur, d'où elle est distribuée dans toutes les parties de leur résidence. Ce fut alors que, jouissant du repos nécessaire pour faire un *système*, il renouvela les anciennes idées de Philolaüs, philosophe pythagoricien, agitées et défendues quelque temps avant lui, par le cardinal de Cusa. Le Soleil, suivant ce système, est au centre de l'univers. Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne, tournent sur leur axe autour de cet astre, d'occident en orient. Les différentes révolutions de ces six planètes, sont proportion-

nées à leur différente distance du Soleil. Les cercles qu'elles décrivent coupent l'écliptique en des points différents. La Terre fait aussi son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et ce mouvement s'accomplit en un an. Elle en a encore un autre qui se fait en 24 heures autour de son axe, et c'est par ce mouvement qu'on explique le jour et la nuit. La Lune n'est pas dans la règle générale; elle se meut et décrit son cercle autour de la Terre. Les cieux sont immobiles dans ce système, et les étoiles y sont placées à une distance immense du Soleil. Copernic ne crut pas devoir rendre ses idées publiques, sans s'assurer par lui-même que ce nouvel arrangement répondait à tous les phénomènes célestes. Cependant son système ayant depuis été enseigné par Galilée comme une vraie démonstration, fut condamné par l'inquisition de Rome en 1616; mais peu de temps après (en 1620), l'inquisition donna un décret pour permettre de l'enseigner comme hypothèse. Copernic, plus circonspect, plus convaincu de l'incertitude des sciences humaines, ne l'avait jamais envisagé autrement. Ce grand astronome n'ignorait pas que tandis qu'une chose pouvait s'exécuter sur un autre plan et présenter les mêmes phénomènes, il était impossible de démontrer que le Créateur avait adopté tel ou tel plan exclusivement à tous les autres. Copernic mourut à Frawenbourg en 1543, et fut enterré à Thorn sa patrie. Il a publié deux traités: l'un *De motu octavæ spheræ*, dans lequel il développe son système; et l'autre *De orbium cœlestium revolutionibus*, imprimés ensemble, in-fol., 1566. Nicolas Muler en donna une nouvelle édition avec quelques notes, sous le titre de *Astronomia instaurata*, Amsterdam, 1617 et 1640, in-4°. Gassendi a écrit sa Vie à la suite de celle de Tycho-Brahe, Paris, 1654, in-4°. [Henri Westphal a publié à Constance, 1822, *Nicolaus Copernicus*, mauvaise compilation, où l'auteur répète à satiété les prétendues persécutions que Rome fit souffrir à ce savant. Copernic dédia son livre *De Orbium cœlestium*, etc., au pape Paul III..... « C'est (dit-il à » ce pontife), pour que l'on » ne m'accuse pas de fuir le ju- » gement des personnes éclai- » rées, et pour que l'autorité de » Votre Sainteté, si elle ap- » prouve cet ouvrage, me ga- » rantisse des morsures de la ca- » lomnie... »]

COPPENSTEIN (Jean-André), savant dominicain allemand, né vers l'an 1570, prêcha avec distinction à Coblentz, travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des hérétiques dans le Palatinat, par ordre de Maximilien, duc de Bavière, et devint curé de Saint-Pierre à Heidelberg. On croit qu'il mourut dans cet emploi vers 1627. On a de lui plusieurs écrits de controverse, contre quelques ministres de son temps, insérés dans l'*Abrégé* qu'il a donné du corps de controverses du cardinal de Bellarmin, sous ce titre : *Controversiarum inter catholicos et hæreticos nostri temporis, ex R. Bellarmino in epitomen redactarum*, Mayence, 1626, 3 vol. in-4°.

COPROGLI-PACHA ou Kropoli, ainsi que les suivants (Mahomet), grand-visir durant la minorité de Mahomet IV, était

Albanais, fils d'un prêtre grec, et neveu d'un renégat, à la persuasion duquel il embrassa le mahométisme, et s'établit dans l'île de Chypre. Le bacha de cette île le mena avec lui à la guerre de Perse. Le jeune Coprogli y signala sa valeur. Son mérite parvint à la cour. On lui donna le gouvernement de Baruth, et ensuite celui d'Alep. Le grand-visir Achmet, jaloux de sa faveur, le fit emprisonner dans le dessein de le mettre à mort; mais ce méchant ministre ayant été tué, et l'empereur Ibrahim qu'il gouvernait, étranglé, Mahomet IV, son successeur, tira Coprogli des fers, pour l'élever à la dignité de grand-visir, par les conseils de la sultane sa mère, régente de l'empire. Il justifia ce choix par sa douceur, par son zèle pour le bien de l'état et la gloire de son prince, par ses égards pour les grands et sa clémence envers les petits. Il conquit une partie de la Transilvanie, et mourut à Andrinople en 1663, regretté du sultan et du peuple : chose extraordinaire dans l'empire ottoman, où les ministres ne meurent guère ni dans leur lit, ni dans leur emploi. [Coprogli était contemporain du cardinal de Richelieu, avec lequel, dit-on, il était en commerce de lettres. On lui reproche quelques cruautés, et d'avoir violé le droit des nations dans la personne de M. de la Haye, ambassadeur de Louis XIV.]

COPROGLI-PACHA (Achmet), fils du précédent, grand-visir après son père, à l'âge de 22 ans, se rendit maître de Candie en 1669. Après avoir travaillé utilement à l'agrandissement de l'empire ottoman et à la gloire de son prince, il donna ses soins au bien public, et ôta une partie des impôts. Ses ennemis voulurent le perdre auprès de Mahomet. Il découvrit leurs menées, punit les coupables, et pardonna aux autres, quoiqu'il eût pu les écraser sous le poids de son autorité. La paix de Pologne fut le dernier ouvrage de ce grand ministre, mort en 1676, à 35 ans, pour avoir bu immodérément d'une eau de cannelle dont il se servait au lieu de vin.

COPROGLI-PACHA (Mahomet), frère du précédent, grand-visir en 1689, rétablit les affaires des Turcs, en Hongrie, où ils avaient essuyé bien des échecs. Ses succès le conduisirent jusqu'à Belgrade, qu'il prit d'assaut, et où il fit passer 6000 chrétiens au fil de l'épée. De là il fit jeter du secours dans plusieurs places bloquées depuis long-temps, en prit plusieurs autres, et finit par l'incendie de Valcovar. Il attaqua les Impériaux, le 16 août 1691, près de Salankemen, et commençait à espérer la victoire, lorsqu'il fut tué d'un coup de canon.

COQ (Le). *Voy.* NANQUIER.

COQ (Pierre Le), né dans la paroisse d'Ifs, près de Caen, le 29 mars 1728, fit ses études dans l'université de cette ville, avec la plus grande distinction. N'étant encore que sous-diacre, il entra, l'an 1753, dans la congrégation des *eudistes*. Il ne tarda pas à y être employé : on lui donna la commission d'enseigner la théologie, avec la préfecture des ordinands. Il fut successivement supérieur du grand séminaire de Rennes et de celui de Rouen. Enfin les eudistes, dans une assemblée générale, l'élurent, le 6 octobre 1775, supérieur-général de leur congréga-

tion. Il ne jouit pas long-temps de cette place, étant mort à Caen des suites d'une paralysie le 1er septembre 1777, âgé de près de 50 ans. C'était un ecclésiastique vertueux, humble, aimant la retraite, et faisant ses délices de l'étude. On a de lui quelques ouvrages de morale. 1° *Dissertation théologique sur l'usure du prêt de commerce, et sur les trois contrats*, Rouen, 1767, in-12; 2° *Lettres sur quelques points de la discipline ecclésiastique*, Caen, 1769, in-12; 3° *Traité de l'état des personnes, selon les principes du droit français et du droit coutumier de la province de Normandie, pour le for de la conscience*, Rouen, 1777, 2 vol. in-12; 4° *Traité des différentes espèces de biens*, 1778; 5° *Traité des actions*, 1778.

COQ de Villeray (Pierre-François de), natif de Rouen, exerça ses talents sur différents sujets qui n'avaient guère de rapport entre eux, et réussit assez bien. Ses productions sont: 1° *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique et civile de la ville de Rouen*, 1759, in-12; 2° *Traité historique et politique du droit public d'Allemagne*, 1748, *in-4°*; 3° *Réponse aux Lettres philosophiques de Voltaire*; 4° *Abrégé de l'Histoire de Suède*, 1748, 2 vol in-12; 5° *Ariane; ou la Patience récompensée*, 1757, in-12; traduit de l'anglais de Hankersworth. Il mourut à Caen, en 1777.

COQUELET (Louis), né à Péronne, en 1676, mort le 26 mars 1754, à 78 ans, a amusé le public par quantité de pièces, qui prouvent, à la vérité, moins de solidité que de facilité et d'enjouement, mais qui sont estimables par la décence et la sagesse que l'auteur a su conserver dans un genre d'où elles sont aujourd'hui malheureusement bannies. Voici les noms de ces brochures: *Eloge de la goutte*; *de Rien*; *de Quelque chose*; *de la méchante femme*; *L'Ane*; *le Triomphe de la charlatanerie*; *Le Calendrier des fous*; *L'Almanach burlesque*; *L'Almanach des dames*. Il a eu part aux *Mémoires historiques* d'Amelot de la Houssaye.

† COQUELIN (Dom François), général des *feuillants* d'Italie, connus sous le nom de *Réformés de Saint-Bernard*, naquit à Salins, dans le XVIIe siècle. Etant passé en Italie, il fut si édifié de la ferveur des feuillants, qui faisaient revivre parmi eux le premier esprit de Citeaux, qu'il en embrassa l'institut, dans le monastère de Sainte-Pudentiane de Rome. Coquelin avait, outre les sciences de son état, cultivé la bonne littérature et même la poésie; tous ces talents étaient relevés par une rare modestie. Ses confrères ne tardèrent pas à connaître son mérite, et le nommèrent supérieur dans différents monastères, et procureur-général de l'ordre à Rome. L'habileté qu'il déploya dans ces divers emplois augmenta la bonne opinion qu'ils avaient de ses talents et de ses vertus; ils lui en donnèrent une marque éclatante, en l'élisant général de la congrégation, dans un chapitre tenu en 1654, au monastère de Saint-Bernard d'Almario, près de Gênes. Il montra tant de sagesse et d'habileté dans son administration, que, lorsque le temps de son généralat fut expiré, ses successeurs crurent ne pouvoir mieux gouverner qu'en s'aidant de ses conseils et de ses lumières.

Il mourut en 1672, au monastère de Pérouse, où il s'était retiré vers la fin de ses jours. Il a laissé : 1° *Vie de saint Claude*, archevêque de Besançon, en latin, Rome, 1652, in-8°. Elle fut traduite en italien la même année. 2° Une *Traduction* d'un livre français intitulé : Le Chrétien du temps ; 3° un ouvrage assez considérable, intitulé : *De avitis dogmatibus cœterisque erroribus hæreticorum omnium a Christo ad nostram usque ætatem.*

† COQUELIN (Dom Jérôme), dernier abbé de Favernay, naquit à Besançon d'une ancienne famille de robe, le 21 juillet 1690. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, à peine âgé de 18 ans. Dès qu'il fut prêtre, on lui confia la direction des jeunes novices, et il composa, à leur usage, un *Cours complet de philosophie et de théologie.* Il aimait l'étude, et s'était appliqué particulièrement à la connaissance de l'histoire et des antiquités. Devenu abbé de Favernay, il voulut faciliter à ses religieux les moyens de s'instruire ; il enrichit la bibliothèque de son monastère d'une collection de livres rares et précieux, et forma un nombreux médaillier. Il mourut à Favernay, le 1er septembre 1771, âgé de plus de 80 ans. Il avait été un des premiers membres de l'académie de Besançon. Droz, secrétaire perpétuel de cette académie, y prononça son Éloge. Il a laissé en manuscrit : 1° *Dissertation sur le port Abucin ;* 2° *Dissertation sur l'antiquité de l'église de Besançon ;* 3° un *Cartulaire de l'abbaye de Favernay ;* 4° un *Abrégé chronologique des comtes de Bourgogne.*

COQUES (Gonzalès), peintre d'Anvers, naquit l'an 1618. Il se forma sur les ouvrages de Rubens et de Van-Dyck. Le *portrait* fut le genre dans lequel il eut le plus de réputation après l'histoire. Il mourut à Anvers, selon Descamps, le 18 avril 1684. [On voit, de Coques, au Musée royal, le charmant tableau représentant *un jeune homme près d'une table couverte d'objets d'arts, écoutant une jeune fille qui joue du clavecin.*]

COQUILLART (Guillaume), official de Reims vers l'an 1478, dont les *Poésies* ont été imprimées à Paris en 1533, in-16, eut beaucoup de réputation de son temps. Sa muse est grossière, mais elle a les grâces piquantes de la naïveté. On désirerait qu'il eût respecté davantage l'honnêteté et les mœurs. Les *OEuvres* de Coquillart ont été réimprimées par Coustelier, à Paris, 1723, in-12.

COQUILLE (Gui), *Cochylius Romanus*, né dans le Nivernais en 1523, seigneur de Romenai, et avocat au parlement de Paris, mort en 1603, à 80 ans, conserva jusqu'au dernier moment la mémoire la plus fidèle et l'esprit le plus sain. Henri IV lui offrit une place de conseiller d'état, s'il voulait quitter la province ; mais il la refusa. A des lumières très étendues sur le droit coutumier, Coquille joignait un cœur très modeste et plein de probité. Son amour pour les pauvres était extrême ; il les aidait de sa bourse et de son crédit, et mettait à part, pour faire ses largesses, une portion de ce qu'il gagnait. La plus grande partie de ses ouvrages, qui intéressèrent dans le temps l'Église et l'état, ont été recueillis à Bordeaux en 1703, en

2 v. in-fol. Les principaux sont : 1° l'*Histoire du Nivernais*, la meilleure qu'on ait de cette province ; 2° plusieurs *Mémoires* concernant la même province ; 3° d'autres *Mémoires sur divers événements du temps de la Ligue* ; 4° *Mémoire touchant la réformation de l'état ecclésiastique* ; 5° plusieurs *Traités des libertés de l'Église gallicane* ; 6° *Institution au droit français* ; 7° des *Poésies latines*, 1590, in-8° ; 8° *Psaumes mis en vers latins*, Nevers, 1592, in-8°.

CORAS (Jean de), né à Toulouse d'une famille originaire de Réalmont, petite ville du diocèse d'Albi, en 1513, donna des leçons publiques du droit avant l'âge de 18 ans, à Toulouse, et ensuite en divers endroits. Devenu conseiller au parlement de cette ville, puis chancelier de Navarre, et s'étant montré avec beaucoup de chaleur pour la nouvelle réforme, il fut chassé en 1562. Le chancelier de l'Hôpital, ami des huguenots, le fit rétablir ; mais ce retour lui coûta la vie. Après les nouvelles de la fameuse journée de la Saint-Barthélemy, en 1572, les écoliers le massacrèrent avec deux autres conseillers. Ses différents ouvrages sur le *droit civil et canonique*, en latin et en français, ont été recueillis en partie à Lyon, en 1556 et 1558, 2 vol. in-fol. ; il est inutile de dire qu'ils se ressentent des préjugés de la secte que Coras professait. [La version la plus certaine sur la mort de ce jurisconsulte est que de retour à Toulouse il fut mis à la conciergerie avec deux autres conseillers. Des gens inconnus et armés s'étant fait ouvrir les portes de la prison, le massacrèrent ainsi que ses deux collègues, tandis qu'on délibérait au parlement sur leur condamnation. Ils furent ensuite revêtus de leurs robes et pendus à l'orme du palais.]

CORAS (Jacques de), de la famille du précédent, dont il a écrit la *Vie* en français et en latin, in-4°, en 1673, était originaire de Toulouse. Il abjura le calvinisme, après avoir lu les *Controverses* du cardinal de Richelieu. Il avait beaucoup d'amour pour la poésie française, mais très peu de talent. Son poème de *Jonas* ou *Ninive pénitente*, sèche dans la poussière, suivant l'expression de Boileau, et ne mérite pas d'en être tiré. Ses autres poèmes sont : *Josué*, *Samson*, *David*. On a aussi de lui, *Lettre à Boileau*, où il répond à des satires par des satires. Il mourut en 1677. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 1665, in-12.

CORBARIO. *Voy.* CORBIÈRE.

CORBEIL (Pierre de), docteur de Paris, vécut sous Philippe-Auguste, et fut successivement chanoine de cette capitale, évêque de Cambrai et archevêque de Sens. Il eut pour disciple le pape Innocent III, qui employa ses talents dans plusieurs affaires importantes. Sa science, sa vertu et ses ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, lui firent un nom distingué. Il mourut à Sens en 1222. On a quelques fragments de ses *Ordonnances synodales*, et elles peuvent servir à la connaissance de la discipline de son siècle.

CORBEUIL (François), dont le nom était *Villon*, encore plus connu par ses friponneries que par ses poésies, naquit à Paris en 1431. Ayant été condamné à être pendu pour vols, sa gaîté ne l'abandonna point, et il fit

deux *épitaphes*, l'une pour lui, l'autre pour ses compagnons. Il appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui commua la peine de mort en celle du bannissement. Il n'en fut pas plus honnête. Ses récidives lui méritèrent une seconde fois la corde; mais Louis XI lui sauva la vie. Depuis cette aventure, Villon ne parut plus; il serait difficile de fixer le lieu et le temps de sa mort. Il se retira, si l'on en croit Rabelais, en Angleterre, et y fut accueilli par Edouard IV, qui en fit son favori. La nature l'avait fait naître avec du talent pour la poésie simple, naïve et badine. C'est *le premier*, suivant Despréaux, *qui débrouilla, dans des siècles barbares, l'art confus de nos vieux romanciers*; mais il tomba comme eux dans la bassesse et dans l'indécence, et ses ouvrages se ressentent beaucoup de la corruption de ses mœurs. François Ier, qui se donna le tort d'aimer ce poète, chargea Marot de donner une édition correcte de ses *Poésies*. C'est sur cette édition que fut faite celle de Coustelier, in-8°, en 1723. On en a donné une autre dans le même format, à La Haye, en 1742.

CORBIERE (Pierre de), religieux de l'ordre de Saint-François, fut élu antipape, l'an 1328, sous le nom de Nicolas V, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains; mais l'année suivante, ce pontife intrus fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou: il avait déjà fait son abjuration à Pise. Il mourut deux ou trois ans après.

CORBIN (Jacques), avocat, natif du Berry, et mort en 1653; il a laissé un *Recueil de plaidoyers*, 1611, in-4°, et plusieurs livres de jurisprudence, imprimés en différentes années. Il entendait très bien la partie qui concernait son état; mais voulant briller en d'autres genres, il n'a pas réussi de même: témoin sa mauvaise *Traduction de la Bible*, en 8 volumes in-16, 1643 et 1661; son *Histoire des Chartreux*, in-4°, 1663; et des *Poésies* insipides, qui ont excité contre leur auteur la bile de Boileau, dans son art poétique. En tête d'un poème en douze chants intitulé la *Sainte Franciade*, ou *Vie de saint François*, l'auteur avait mis ce quatrain, qui peut faire juger de son talent pour la poésie.

À genoux, Énéide, à genoux, Iliade,
Adorez toutes deux ma sainte Franciade;
Car, vous n'êtes que fable et pure vanité:
Ma sainte Franciade est toute vérité.

CORBINELLI (Jacques), Florentin, était allié de la reine Catherine de Médicis. Il vint en France sous le règne de cette princesse, qui le plaça auprès du duc d'Anjou, en qualité de savant. Il fut lié avec le chancelier de l'Hôpital, et protégea tous les gens de lettres, sans y mettre une distinction raisonnable et nécessaire. Il faisait souvent imprimer leurs écrits à ses dépens, et y joignait des notes. Il publia le poème de *Fra-Paolo del Rosso*, intitulé: *La Fisica*, Paris, 1578, in-8°; et le Dante, *De vulgari eloquentia*, 1577, in-8°.

CORBINELLI (Jean), petit-fils du précédent, mort à Paris en 1716, fut l'ami des beaux-esprits épicuriens, par l'enjouement de son caractère et de son esprit. Il affichait la volupté, et se piquait d'en connaître le bon ton. C'est de lui que madame de Sévigné parle dans plusieurs de ses lettres. Il a laissé quelques

ouvrages peu connus : 1° un *Extrait de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres auteurs de ce temps*, en 1681. 2° *Les anciens historiens latins réduits en maximes*, en 1694, avec une préface attribuée au P. Bouhours ; 3° l'*Histoire généalogique de la maison de Gondi*, Paris, 1705, in-4°. Tous ces ouvrages sont au-dessous du médiocre. Il mourut âgé de plus de 100 ans.

CORBINIEN (Saint), né à Châtres (1), sur la route d'Orléans, mena d'abord pendant 14 ans la vie d'un reclus, dans une cellule qu'il avait fait construire près d'une chapelle. Sa sainteté ne tarda pas à le rendre célèbre dans tout le pays. Des personnes pieuses ayant demandé à vivre sous sa conduite, le mirent bientôt en état de former une communauté religieuse. Mais les distractions que lui occasionait le commerce qu'il avait avec ceux qui s'adressaient à lui, le portèrent à chercher une solitude où il pût être inconnu au monde. Il se rendit à cet effet à Rome, et il y fixa sa demeure dans une cellule près de l'église du prince des Apôtres. Le pape, qui reconnut en lui autant de lumières et de capacité que de vertus, lui ayant représenté qu'il ne devait pas vivre pour lui seul, tandis que plusieurs nations manquaient d'ouvriers apostoliques, le sacra évêque, et le chargea du soin d'aller prêcher l'Evangile. Corbinien, forcé d'obéir, pour ne pas résister à la volonté du ciel, revint dans sa patrie, où ses prédications produisirent les plus grands fruits. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il passa par la Bavière, où il convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape Grégoire II lui ordonna de retourner dans ce pays, qui était abandonné, et d'en faire le principal théâtre de ses travaux. Comme les chrétiens s'y multipliaient de jour en jour, il fixa son siége épiscopal à Freisingue, dans la Haute-Bavière. « Malgré l'activité de » son zèle et la continuité de ses » fonctions, dit un historien, il » s'occupa assidument de tout » ce qui pouvait contribuer à sa » propre sanctification. Il va» quait à ses exercices avec fer» veur, et avait tous les jours » des heures réglées, pour mé» diter la loi de Dieu, pour ré» parer les forces de son âme, » pour examiner son cœur, et » pour l'exciter à la vigilance » dans toutes ses actions. » Le saint évêque ayant reproché courageusement à Grimoald, duc de Bavière, son mariage incestueux avec Biltrude, veuve de son frère, l'un et l'autre jurèrent sa perte, et subornèrent des assassins pour lui ôter la vie. Mais le Seigneur fit manquer ce criminel dessein, par la mort de ses ennemis, qui périrent misérablement avant d'avoir pu exécuter leur projet. Corbinien, qui avait été obligé de s'enfuir et de se cacher, revint alors à Freisingue, et y continua ses travaux jusqu'à l'an 730, où il mourut. Aribon, troisième évêque de Freisingue, a donné sa *Vie* et la relation de plusieurs miracles opérés par son intercession, l'une et l'autre écrites 30 ans après sa mort.

CORBUEIL. *Voy.* CORBEUIL.

CORBULON (Cneus Domitius), général romain, célèbre par sa valeur, rétablit l'honneur de l'empire sous Claude et sous

(1) Aujourd'hui Arpajon.

Néron. Il prit plusieurs forteresses sur les Arméniens, assiégea Artaxate leur capitale, rasa ses murs, en brûla toutes les maisons, et en épargna toutefois les habitants, qui lui avaient ouvert leurs portes. Il chassa Tiridate d'Arménie, remit Tigrane sur le trône, et contraignit Vologèse, roi des Parthes, à demander la paix. Néron, plus jaloux que reconnaissant de ses services, ordonna de le mettre à mort, au port de Cenchrée. L'illustre général ayant appris ce cruel ordre, tira son épée et s'en perça, l'an 66 de J.-C., en disant: *Je l'ai bien mérité!* Corbulon avait composé des *Mémoires* sur les guerres qu'il avait faites, dans le genre des *Commentaires* de César; il ne nous en est rien parvenu.

CORDARA (Jules-César), connu par l'*Histoire de la société des jésuites*, continuée après par Orlandin, Sacchini et Jouvency, est mort à Alexandrie de la paille le 6 mars 1784. Il était né dans cette ville le 16 septembre 1704, quoique originaire de Nice et descendant des comtes de Calamandrano. Entré chez les jésuites en 1719, il fit sa profession en 1734. Un an après la suppression de la société, il revint dans sa patrie, se retira dans le collége de Saint-Ignace, qui avait été destiné par le roi de Sardaigne aux jésuites qui voudraient vivre ensemble, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Outre l'*Histoire* dont nous avons parlé, écrite d'un style pur, élégant et plein de dignité (1 vol. in-fol., Rome, chez Rossi, 1750), on a de lui: 1° l'*Oraison funèbre de l'empereur Charles VI*, prononcée et imprimée à Rome en 1741; 2° la *Vie de la B. Eustochie, religieuse de Padoue*, Rome, 1769; 3° plusieurs poésies, parmi lesquelles on distingue, *Carmen in numerorum divinatores, vulgo Cabalistas*.

† CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte), naquit en 1768 à Saint-Saturnin près de Séez en Normandie. Après la révolution du 31 mai 1793, les chefs du parti girondin, ayant été proscrits par Robespierre, allèrent se réfugier dans les départements de l'Eure et du Calvados, dans l'espoir de faire soulever en leur faveur la Normandie. Charlotte Corday, touchée de leurs plaintes et exaltée par l'énergie de leurs discours et par le tableau des malheurs dont leurs persécuteurs affligeaient la France, oublia la douceur et la résignation de son sexe. Née avec un cœur sensible et une imagination ardente, et voyant le peu d'empressement que ses compatriotes mettaient à tirer vengeance des oppresseurs de leur pays, elle se détermina à frapper elle-même un grand coup qui portât le trouble et l'effroi dans les rangs de la faction triomphante. L'esprit rempli de son projet audacieux, elle se rend à Paris, et se fait, par l'abbé Fauchet (*voyez* FAUCHET), admettre aux tribunes de la convention. L'assemblée retentissait alors des plus violentes invectives contre les proscrits dont les malheurs avaient tant intéressé Charlotte. Ces horribles déclamations redoublent son indignation; et dès ce moment elle ne balance plus à exécuter son projet. Ayant appris que Marat, qui avait été un des principaux promoteurs de la proscription des *Girondins*, était retenu chez lui par une indisposition, Charlotte

lui écrit pour le prier de lui accorder un entretien secret, ayant à lui révéler les choses les plus importantes. Cette première lettre et une seconde restèrent sans réponse. Charlotte ne se rebutant pas, écrivit une troisième fois, et suivant le porteur du billet, arriva presque aussitôt que lui à la porte du député. Deux femmes qui étaient dans l'antichambre, voulurent l'empêcher d'entrer; mais Marat ayant compris à leurs discours, qu'il s'agissait de la personne qui lui avait écrit, ordonna qu'on l'introduisît. Il était dans ce moment dans une baignoire, dévoré par une maladie honteuse qui le faisait tomber en putréfaction. Ayant demandé à Charlotte les noms des députés qui se trouvaient dans le Calvados, il les écrivit sur ses tablettes et lui dit qu'il les ferait tous *guillotiner* sous peu de jours. Charlotte ne pouvant à ces horribles paroles contenir son indignation, tire un couteau qu'elle tenait caché sous sa robe, et le plonge tout entier dans le sein de Marat, qui expire en poussant ce seul cri : « A moi, ma chère amie ! » Les deux femmes accourent et voient encore le couteau ensanglanté dans la main de Charlotte; n'osant l'arrêter, elles poussent de grands cris; la garde arrive et Charlotte est arrêtée et livrée aussitôt au tribunal révolutionnaire. Charlotte y parut avec fermeté, et Fouquier-Tinville ayant voulu faire l'éloge de Marat, elle l'interrompit brusquement en disant que Marat était un monstre, et s'applaudit d'en avoir délivré la France. Elle avoua le délit avec toutes les circonstances; le tribunal ne pouvait être embarrassé pour prononcer sur une affaire aussi claire. On lui donna cependant un défenseur (Chauveau-Lagarde), qui n'eut autre chose à faire valoir en faveur de l'accusée, que sa fermeté et son calme en présence de la mort. Charlotte le remercia avec grâce, en lui disant qu'il avait saisi le véritable côté de la question, et, pour lui en témoigner sa reconnaissance, elle le pria d'acquitter quelques petites dettes qu'elle avait contractées dans la prison. Elle entendit son arrêt de mort avec calme, et les huées dont la populace l'accompagna jusqu'à l'échafaud, ne purent ébranler un moment sa fermeté. Sa belle et noble figure était animée des plus vives couleurs, et ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération. Nullement occupée de la perte de la vie qu'on allait lui ravir, elle laissa apercevoir sur son visage le sentiment de la pudeur lorsque l'exécuteur la dépouilla d'une partie de ses vêtements. Elle fut décapitée le 17 juillet 1793, âgée de 25 ans. Marat avait mérité depuis longtemps d'expier ses crimes par le dernier supplice; mais l'action de Charlotte Corday n'en est pas plus excusable. Les livres de quelques écrivains, et surtout ceux de l'abbé Raynal, avaient exalté ses idées et inculqué dans son esprit les principes irréligieux. Elle refusa l'assistance d'un prêtre à ses derniers moments. Couet de Gironville a publié une brochure intitulée : *Charlotte Corday décapitée à Paris le 16 juillet 1793, ou Mémoires pour servir à l'histoire de cette femme célèbre*, Paris, an 6 (1796), in-8°. [On trouve dans l'édition des œuvres de P. Corneille, rédigée par M. Lepan,

un tableau généalogique de la famille de Corneille, dans lequel on voit que Charlotte Corday descend de lui en ligne directe.]

CORDEMOY (Gérauld de) quitta le barreau pour la philosophie de Descartes. Un discours qu'il publia sur la nature de l'ame, le fit connaître avantageusement de Bossuet, qui le plaça auprès du dauphin en qualité de lecteur. Il remplit cet emploi avec succès et avec zèle, et mourut en 1684 membre de l'académie française. On doit à sa plume : 1° *Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie jusqu'en* 987, Paris, tome 1er, 1685; tome 2, 1689, in-fol.; déprimée par le P. Daniel, et louée par d'autres. Cordemoy écrit d'un style lâche et diffus, et adopte trop facilement des récits fabuleux. Il devait d'abord se borner à l'*Histoire de Charlemagne*, à l'usage du dauphin, pour qui Fléchier avait entrepris son *Histoire* de Théodose. Celui-ci eut bientôt fini son ouvrage; mais l'autre, voulant mieux faire, remonta jusqu'aux temps les plus obscurs de la monarchie, et s'engagea dans des digressions étrangères à ce sujet, dans des discussions longues et épineuses, qui, en nous procurant l'histoire des deux premières races, nous privèrent de celle de Charlemagne. Malgré cela, l'on doit convenir que Cordemoy avait des idées justes et saines. Les règles qu'il établit sur la manière d'écrire l'histoire sont pleines de sagesse, et méritent d'être scrupuleusement méditées et suivies par ceux qui prennent aujourd'hui si mal à propos le titre d'historien.

CORDEMOY (Louis Gérauld de) fils du précédent, licencié de Sorbonne, et abbé de Feuières, naquit à Paris le 7 décembre 1651, aida son père dans la composition de son *Histoire de France*, et la continua par ordre du roi. Cette suite, depuis Hugues Capet jusqu'à la mort de Henri Ier en 1060, est restée manuscrite. Zélé catholique et habile controversiste, il rapporta presque toutes ses études à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1722, à 71 ans. On a de lui : 1° *Traité de l'invocation des saints*, in-12; 2° *Traité des saintes reliques*; 3° *Traité des saintes images*; 4° la *Conférence du Diable avec Luther*, en latin, français et allemand, in-8°; 5° *Traité contre les sociniens*, in-12, dédié à Bossuet. L'auteur y développe la conduite qu'a tenue l'Église dans les trois premiers siècles, en parlant de la Trinité, et de l'Incarnation du Verbe, le vrai sens et l'usage des termes dont elle s'est servie. Il appuie ses preuves sur l'Écriture et sur la tradition, méthode qu'il a suivie dans tous ses autres ouvrages. *Voyez* Bull, Denys d'Alexandrie, Petau.

CORDER (Balthasar), jésuite d'Anvers, où il naquit en 1592, professa long-temps la théologie à Vienne en Autriche, avec beaucoup de réputation. Il mourut à Rome en 1650, à 58 ans. Le succès avec lequel il cultiva la langue grecque le mit en état de donner : 1° une *édition* des OEuvres de saint Denis l'Aréopagyte, en 2 vol. in-fol., Anvers, 1634, grec et latin, avec des notes; 2° *Expositio patrum græcorum in psalmos ex vetustissimis manuscriptis codicibus concinnata, in paraphrasin, commentarium et catenam digesta*,

1643-46, 3 vol. in-fol., grec et latin; la version latine et les notes sont de Corder; 3° *Chaînes des saints pères sur saint Luc*, 1628, in-fol.; 4°—*sur saint Jean*, 1631, in-fol.; 5°—*sur saint Matthieu*; 6° *Job elucidatus*, grec et latin, 1646, in-fol; 7° *Joannis Philoponi, in cap. prim. Geneseos de mundi creatione libri quatuor, una cum disputatione de paschate*, Vienne en Autriche, 1631; grec et latin, avec une *Dissertation sur la Pâque*; 8° *Sancti Cyrilli Alexandrini in Jeremiam prophetam*, Anvers, 1648.

CORDES (Jean de), né en 1570, chanoine de Limoges sa patrie, mort en 1642, a laissé: 1° une *édition* des ouvrages de Georges Cassander, in-fol; 2° la *Traduction* de l'Histoire des différends entre le pape Paul V et la république de Venise, par Fra-Paolo, in-8°; 3° une autre *Traduction* de l'Histoire des troubles du royaume de Naples sous Ferdinand Ier, par Camillo Porcio. On lui attribue aussi la version française du *Discours sur les défauts du gouvernement des jésuites*, que quelques auteurs ont cru être de Mariana, in-8°. Le traducteur avait été quelque temps dans cette société; mais il pouvait y prendre quelques leçons pour le style: le sien est fort mauvais. Vitré imprima le Catalogue de sa bibliothèque, Paris, 1642, in-4°. Ce livre est aujourd'hui rare et recherché; la bibliothèque de de Cordes, qui était une des plus belles de Paris, contenait des livres rares et bien choisis, et beaucoup de manuscrits précieux. Le cardinal Mazarin acheta cette bibliothèque après la mort de de Cordes, dont les manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque du roi.

CORDES (Denis de), de la même famille que le précédent, était avocat au parlement de Paris, et conseiller au Châtelet. Il cultiva la littérature avec beaucoup de succès, et devint le modèle d'un magistrat chrétien, par une douceur mêlée de fermeté. Son intégrité était si reconnue, qu'un homme condamné à mort par le Châtelet voulant en appeler au parlement, se soumit dès qu'il apprit que de Cordes avait été un de ses juges. *Il faut*, dit il, *que je mérite la mort, puisqu'un si grand homme de bien m'a condamné*. Ce sage magistrat mourut à Paris en 1642, plein de jours et de vertus. Il fut l'ami de Saint Vincent de Paule, et la maison de Saint-Lazare est en partie l'ouvrage de sa charité et de son zèle. Godeau a écrit sa *Vie*.

CORDIER (Mathurin), Normand, devint professeur d'humanités en l'université de Paris, mourut en 1564, à l'âge de 85 ans, à Genève, où il s'était retiré pour professer plus librement la réforme. Il a laissé: 1° des *Dialogues latins* en 4 livres, qui, pendant plus d'un siècle, ont été très à la mode, quoique Cordier ne les eût composés que pour servir de thèmes et de versions à ses écoliers. On y trouve d'excellentes maximes et de bons principes de morale. 2° *Civilité puérile et honnête*, dont les éditions se sont multipliées presque à l'infini depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Entre les divers préceptes, dont quelques-uns ne sont plus applicables, nos mœurs étant dégénérées, il s'en trouve qu'on ne saurait trop inculquer aux enfants, mais qui

sont presque ridicules dans le langage de l'auteur. Il leur recommande, par exemple, de ne pas ricaner, ni de se moquer des gens, *parce que cela n'appartient qu'à des happelopins et écornifleurs effrontés.* On a encore de lui des *Distiques* attribués à Caton, avec une interprétation latine et française; et d'autres ouvrages qui réussirent mieux dans leur temps que dans le nôtre. Il eut le malheur d'avoir pour disciple le trop fameux Calvin.

CORDOUE. *Voyez* GONSALVE (Fernandès).

CORDUS (Euricius), médecin et poète allemand, mourut à Brême le 24 décembre 1538, après avoir publié divers ouvrages de médecine. Il était en liaison avec plusieurs savants de son temps, entre autres avec Erasme; mais sa trop grande sincérité et son caractère trop ouvert lui firent quelquefois des ennemis. Ses *Poésies latines* parurent à Leyde en 1623, in-8°. [Cordus publia aussi des ouvrages de *médecine* et de *botanique* oubliés de nos jours.]

CORDUS (Valérius), fils du précédent et digne de son père, naquit à Simsthausen dans la Hesse, le 18 février 1515. Il s'appliqua avec un succès égal à la connaissance des langues et à celle des plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne, pour y recueillir des simples. Il passa ensuite en Italie, s'arrêta à Padoue, à Pise, à Lucques, à Florence; mais ayant été blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, il finit ses jours à Rome, le 23 septembre 1544, à 29 ans. Les ouvrages dont il a enrichi la botanique, sont: 1° des *Remarques sur Dioscoride*, Zurich, 1561, in-fol.; *Historia stirpium, libri* v, posthume, Strasbourg, 1561 et 1563, 2 vol. in-fol. Melchior Adam parle d'un 6e livre, mais il est resté manuscrit. 3° *Dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt*, Leyde, 1627, in-12. La pureté de ses mœurs, la politesse de ses manières et l'étendue de son esprit, lui concilièrent les éloges des justes estimateurs du vrai mérite.

CORÉ, fils d'Isaar, un des principaux chefs de la révolte des Lévites contre Moïse et Aaron, auxquels ils voulaient disputer le pouvoir dont Dieu les avait revêtus, fut englouti tout vivant dans la terre. (*Voy.* ABIRON.) Les fils de Coré ne furent pas compris dans le châtiment de leur père, et David accorda de grands honneurs à leurs descendants. Ce roi leur donna l'office de portiers du temple, et les chargea de chanter devant l'arche.

CORELLA (Jacques de), capucin navarrois, devint prédicateur de la cour d'Espagne sous le roi Charles II; et, quoique mort à 42 ans, en 1699, il laissa après lui un grand nombre de productions, écrites en langue espagnole, qui eurent un prodigieux succès, si l'on en juge par la multiplicité des éditions. L'un de ces ouvrages, ayant pour objet les *Devoirs du confesseur*, avec une explication des propositions condamnées par Alexandre VII et Innocent XI, fut réimprimé à Madrid en 1742, pour la 24e fois. Un autre, contenant des *Conférences morales*, en 3 vol. in fol., a joui des honneurs d'une 10e édition.

CORELLI (Arcangelo), mu-

sicien italien, né à Jusignano, près de Bologne, en 1653, mort à Rome, en 1713, à l'âge de 60 ans, s'est fait un grand nom par ses symphonies, en Italie et en France. Il a eu l'art de piquer le goût de ces deux nations, et de réunir leurs suffrages, presque toujours opposés en matière de musique. Il fut long-temps au service de l'électeur de Bavière, et jouit de la protection de plusieurs souverains, comme d'Innocent XI, d'Innocent XII, de Jacques II, roi d'Angleterre, de Christine, reine de Suède. Il excellait sur le violon, et a laissé des *chœurs*, des *fugues*, des *sonates*, des *trios*, etc., estimés même de nos jours par tous ceux qui se livrent à l'étude du violon et du forte-piano. On a érigé dans le Vatican une statue en l'honneur de Corelli, avec cette inscription flatteuse : *Corelli princeps musicorum*.

CORET (Jacques), jésuite célèbre par ses vertus et par son zèle, mort à Liége le 16 décembre 1731, et dont la mémoire est encore en vénération dans cette ville, est auteur de plusieurs ouvrages où il y a beaucoup de piété, mais en même temps quelque chose d'original et d'excessivement simple, qui empêche les esprits délicats de les goûter; tels sont le *Journal des anges*, la *Maison de l'éternité*, le *Cinquième ange de l'Apocalypse*, etc.

CORET (Pierre), né à Ath en Hainaut, fut chanoine de Tournai, où il mourut vers l'a 1602. On a de lui : 1° *Défense de la vérité* contre les assertions de M. de la Noue, en latin, Tournai, 1591. Cet ouvrage a été inséré dans un recueil publié par le P. Possevin, intitulé : *Judicium de Nuæ scriptis*, Lyon, 1593; 2° l'*Antipolitique*, contre Jean Bodin, en latin, Douai, 1599.

†CORGNE (Pierre), chanoine de Soissons, naquit dans le diocèse de Quimper, vers 1790. Il était docteur de Navarre, et il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Dissertation sur la dispute entre saint Étienne et saint Cyprien*, 1725; 2° idem, *sur le concile de Rimini*, 1733; 3° idem, *sur le pape Libère*, 1736; 4° *Mémoires sur les juges de la foi*, 1736; 5° *Dissertation sur le monothélisme* et sur *le sixième concile général*, 1741. L'assemblée du clergé de l'année 1760 lui accorda 4,000 livres de gratification pour son ouvrage intitulé, 6° *Défense légitime des pouvoirs des évêques*, qui était encore en manuscrit, et pouvait former 4 vol. in-fol. Pierre Corgne mourut en janvier 1794.

† CORGNE de Lunay (Jean-Baptiste-Gabriel Le), docteur et professeur de théologie en Sorbonne, chanoine et archidiacre de l'église de Paris, abbé de Vierzon. Il fut plusieurs fois député à l'assemblée du clergé, et publia : 1° *Réponse à la lettre d'un docteur de Sorbonne*, 1759; 2° *Réflexions sur l'examen de cette réponse*, On lui attribue la rédaction des *actes de l'assemblée du clergé en* 1765. Il est mort dans un âge très avancé en 1804.

†CORILLA, c'est le nom qu'on donnait en Italie à une femme célèbre par ses connaissances, ses talents poétiques, et surtout par la facilité étonnante avec laquelle elle improvisait sur tous les sujets. Après avoir parcouru l'Italie, elle se fixa à Rome, où elle produisit le plus grand en-

thousiasme. Elle fut admise dans les plus brillantes sociétés, et eut l'honneur de faire preuve de son talent devant l'ambassadeur de France auprès du saint-siége, le cardinal de Bernis. L'Arcadie de Rome la reçut parmi ses membres, et lui donna le nom de *Corilla*. Elle fut couronnée au Capitole avec la plus grande pompe. Mais cet honneur, qui jusque là n'avait été la récompense que des grands génies, et que le Tasse eut peine à obtenir, et surtout ses mœurs, qui n'étaient pas très réglées, lui attirèrent des satires mordantes. Elle n'y répondit pas en réformant sa conduite, mais par des épigrammes, des sonnets et des chansons. C'était prendre son parti gaiement. Corilla mourut à Rome en mai 1791 ; elle avait amassé des richesses considérables. On a publié un *Recueil* de ses poésies, parmi lesquelles on remarque un *Éloge* en chant de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne.

CORINNE, surnommée la *Muse lyrique*, née à Tanagre, près de Thèbes en Béotie, entra en lice avec Pindare, et le vainquit jusqu'à cinq fois, quoique fort inférieure à ce poète. Selon Pausanias, sa beauté contribua à ses succès, au moins autant que ses talents. Pindare, outré de l'injustice des juges, n'épargna pas à sa rivale les injures et les plaisanteries. Corinne avait composé quantité de poésies ; mais il ne nous en reste que quelques fragments, dont on peut voir le détail dans la *Bibliothèque grecque* du savant Fabricius. Ovide a célébré, sous le nom de *Corinne*, une de ses maîtresses : c'est Julie, fille d'Auguste, suivant quelques savants. Suidas cite deux autres *Corinne*, l'une de Thèbes, et l'autre de Thespies.

CORINUS, poète grec, plus ancien qu'Homère, selon Suidas, était, dit-on, disciple de Palamède. Il écrivit en vers l'*Histoire* du siège de Troie, et la guerre de Dardanus. On ajoute qu'il employa dans ses poèmes les lettres doriques, inventées par Palamède, et qu'Homère profita beaucoup de ses vers ; mais tous ces récits ont bien l'air d'être fabuleux.

CORIO (Bernardin), né en 1459, d'une famille illustre de Milan, fut choisi par le duc Louis Sforce, surnommé *le Maure*, pour écrire l'histoire de sa patrie. Le chagrin vint troubler son travail. Les Français s'étant emparés du Milanais, et le duc, son protecteur, ayant été fait prisonnier, il mourut de douleur en 1500, selon Paul Jove et Vossius ; mais il paraît certain que Corio vécut encore dix-neuf ans après cette catastrophe. Paul Jove lui-même convient, ainsi que Trithême, que Bernardin Corio mourut sexagénaire en 1519. Il était décurion de la ville en 1513. La meilleure édition de son *Histoire* est celle de Milan en 1503, in-fol. ; elle est belle, rare et beaucoup plus recherchée que les suivantes, défigurées par un éditeur qui les a mutilées. On fait cependant quelque cas de celles de Venise, 1554, 1565, in-4°, et de Padoue, 1646, in-4°. Quoique cet historien écrive d'un style dur et incorrect, il est estimé à cause de son exactitude à mettre des dates certaines, et à rapporter les circonstances des faits qui intéressent la curiosité. [Corio ajouta à son *Histoire* de Milan ses *Vitæ Cesarum continenter descriptæ, a Julio ad*

Fredericum Ænobarbum.] Son neveu, Charles Como, s'occupa du même objet que son oncle, et nous a laissé en italien un *Tableau de la ville de Milan*, où se trouvent rassemblés les monuments antiques et modernes de cette ville, célèbre par des vicissitudes sans nombre.

CORIOLAN (Caius Marcius, surnommé), d'une famille patricienne de Rome, servait en qualité de simple soldat au siége de Corioles, l'an 493 avant J.-C. Les Romains ayant été repoussés, il rassemble quelques-uns de ses camarades, tombe sur les ennemis, entre pêle-mêle avec eux dans la ville, et s'en rend maître. Le général voulait qu'il eût la portion la plus riche du butin; mais Marcius n'accepta que le seul nom de *Coriolan*, un cheval et un prisonnier (son ancien hôte), auquel il donna aussitôt la liberté. Deux ans après, n'ayant pu obtenir le consulat, malgré ses services, et ayant été accusé d'affecter la tyrannie et de vouloir emporter d'autorité les suffrages, il fut condamné par le tribun Decius à un banissement perpétuel. Rome le vit bientôt à ses portes, à la tête d'une armée de Volsques, ennemis les plus implacables du nom romain. Il reprit toutes les places qu'ils avaient perdues, entra dans le *Latium*, et vint assiéger sa patrie. Le sénat lui envoya deux députations pour fléchir sa colère, la première, composée de consulaires, la deuxième de pontifes, revêtus de leurs habits de cérémonie. Coriolan les reçut en roi et en vainqueur, assis sur son tribunal, et environné de la plus brillante noblesse des Volsques. Il fut inexorable. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie son épouse, accompagnées de plusieurs dames romaines, eurent plus de pouvoir sur lui: leurs larmes le touchèrent. Il reprit le chemin d'*Antium*, sans commettre sur son passage aucune hostilité. Les Romains élevèrent un temple à la *Fortune féminine*, dans le lieu où les dames avaient triomphé de Coriolan, à 4 mille de Rome. Au moment que ce vainqueur ramenait l'armée chez les Volsques, il fut massacré, comme coupable de trahison. Actius Tullius, son collègue, fut son accusateur auprès des Volsques, et le peuple son bourreau, l'an 489 avant J.-C. Les dames romaines, à la prière desquelles il avait sauvé Rome, prirent à sa mort le deuil pour dix mois. Avec une certaine grandeur d'âme, Coriolan avait cette ambitieuse férocité qui anima les Sylla et les Marius, dans un temps où Rome fut plus puissante, et la république plus faible. Si les Volsques le firent périr, ce fut une assez juste punition de l'espèce de trahison qu'il avait commise envers eux. Fabius Pictor, historien fort ancien, le fait mourir de vieillesse dans son exil, et ce sentiment paraît avoir été suivi par Tite-Live. [Shakespear a donné une tragédie de *Coriolan*; M. de Ségur en a donné une *autre*, en français, qui est restée au théâtre. Laharpe a traité ce même sujet; mais ce n'est pas celui de ses ouvrages qui lui fit le plus d'honneur.]

CORIOLAN (François de), capucin, ainsi nommé parce qu'il était de Coriolan, ville de la Calabre supérieure, se distingua dans son ordre par un grand nombre d'ouvrages théologiques

et ascétiques; les principaux sont : 1° *Summa conciliorum omnium, quæ a sancto Petro usque ad tempora Gregorii papæ XV celebrata sunt, cum variis annotationibus*, etc.; 2° *Summa theologiæ sancti Bonaventuræ, ad instar Summæ D. Thomæ aquinatis, variis annotationibus et commentariis illustrata*, etc., 7 vol.; 3° *Tractatus de casibus reservatis, juxta decretum Clementis VIII impressus.*

CORIPPUS (Flavius Cresconius), grammairien africain, vivait au temps de l'empereur Justin le Jeune. Il était aussi mauvais poète que flatteur outré. On a de lui un *Poème* latin, en 4 livres, à la louange de ce prince, Paris, 1610, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

† CORMATIN (Pierre-Marie-Félicité Desoteux), né dans un village de Bourgogne vers 1750, suivit le baron de Viomenil en Amérique, en qualité d'aide-de-camp; il s'attacha ensuite à MM. de Lameth. A l'époque de la révolution, on prétend qu'habillé en femme, il prit part à la journée du 6 octobre 1789; mais cette assertion n'est pas suffisamment prouvée. Il fut employé, comme officier d'état-major, sous les ordres de Bouillé, à Metz, travailla à faciliter l'évasion de Louis XVI, et émigra quelque temps après. Rentré en France, il fut nommé lieutenant de la garde constitutionnelle du roi, mais après le 10 août 1792, il émigra de nouveau. En 1794, il était major-général de la Puisaye, chef des insurgés sur la rive droite de la Loire; et, en cette qualité, il signa l'acte de la pacification de la Vendée. Mais, accusé d'avoir fait des infractions au traité, il fut arrêté. Il allait être soumis à une commission militaire, lorsqu'il réclama l'amnistie et les lois constitutionnelles, et parvint, en décembre 1795, à faire placarder dans Paris des affiches, où il affirmait que le comité de salut public lui avait promis garantie et impunité. Les membres du comité l'ayant démenti, il fut condamné à la déportation, tandis que ses coaccusés, au nombre de sept, furent acquittés. Après avoir été successivement détenu dans le fort de Cherbourg et à Ham, il recouvra la liberté sous le pouvoir consulaire, et se retira dans ses propriétés, près de Mâcon. Cormatin mourut à Lyon le 19 juillet 1812.

† CORMAUX (François-Georges), curé de Plantel, dans le diocèse de Saint-Brieuc, naquit près de Lamballe, dans la petite paroisse de Saint-Brieuc en 1746. Cet ecclésiastique, plein d'ardeur pour le salut des âmes, y travaillait avec un zèle infatigable lorsque la révolution éclata. Il fut arrêté en 1794, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cormaux fut exécuté sur la place de la Bastille, ayant à peine atteint sa 47e année. [M. l'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la *Vie* de Cormaux, à laquelle il a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve beaucoup d'onction, et une grande simplicité évangélique.]

CORMIER (Thomas), historien et jurisconsulte, mort vers 1601, à l'âge de 81 ans, était né à Alençon, de Guy Cormier, médecin de Henri II, roi de Navarre. Cormier est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de jurisprudence. Les premiers

sont : 1° *Rerum in Gallia Henrico II rege gestarum historia, lib. V*, Paris, 1384, in-4°; 2° celles de *François II*, de *Charles IX*, et de *Henri III*, qui sont restées en manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin. Ceux de jurisprudence : 1° *Codex juris civilis romani in certum et perspicuum ordinem artificiose redacti, una cum jure civili gallico*, Lyon, 1602, in-fol.; 2° Le *Code de Henri IV*, Paris, 1608, in-4°, et réimprimé en 1615. On découvre dans presque tous ces ouvrages la secte que Cormier avait embrassée. Il s'était fait protestant.

CORMIS (François de), avocat au parlement d'Aix, sa patrie, laborieux, savant et très consulté, mourut dans cette ville en 1734, à 70 ans. On a publié ses *Consultations*, qui sont estimées, Paris, 1735, 2 vol. in-fol.

CORNARA-PISCOPIA (Lucrezia-Helena), de l'illustre famille des Cornaro de Venise, naquit dans cette ville le 5 juin 1646. Sa rare érudition, jointe à la connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, espagnole et française, lui aurait procuré une place parmi les docteurs en théologie de l'université de Padoue, si le cardinal Barbarigo, évêque de cette ville, n'eût cru devoir s'y opposer. On se contenta de lui donner le bonnet de docteur en philosophie. Elle le prit avec les autres ornements du doctorat dans l'église cathédrale, les salles du collége n'ayant pu suffire à l'affluence du monde. Plusieurs académies d'Italie se l'associèrent. Cette fille savante avoit fait vœu de virginité dès l'âge de 12 ans; mais dans la suite elle y ajouta les vœux simples de religion, en qualité d'oblate de l'ordre de Saint-Benoît. La république des lettres la perdit en 1684. On recueillit, 4 ans après, tous ses ouvrages en 1 vol. in-8°, enrichi de sa vie. On y trouve un *Panégyrique italien de la république de Venise*; une *Traduction* de l'espagnol en italien, des *Entretiens de Jésus-Christ avec l'ame dévote*, par le chartreux Lanspergius; des *Lettres*, etc. Ces ouvrages ne répondent pas assez aux éloges dont plusieurs savants la comblèrent. [On trouve de ses vers dans *le Recueil de poésie des femmes célèbres*, par madame Bergalli.]

CORNARIUS, ou Hagenbut, (Jean), médecin allemand, né en 1500 à Zwickaw, chercha avec grand soin les écrits des meilleurs médecins grecs, et employa environ 15 ans à les traduire en latin. Il s'attacha surtout à ceux d'Hippocrate, d'Aëtius, d'Ægineète, et à une partie de ceux de Galien. Ces versions sont fort imparfaites. Cornarius connaissait médiocrement la langue grecque, et il ignorait les finesses de la langue latine. Ses travaux littéraires ne l'empêchèrent point de pratiquer la médecine avec réputation à Zwickaw, à Francfort, à Marpurg, à Northausen et à Iéna, où il mourut d'apoplexie le 16 mars 1558, à 48 ans. Son précepteur lui avait fait changer son nom de *Hagenbut* en celui de *Cornarius*, sous lequel il est plus connu. Outre ses traductions, on a de lui : 1° quelques *Traités de médecine*; 2° des *éditions* de quelques poèmes des anciens sur la médecine et sur la botanique; 3° des *Poésies latines*; 4° Des *Traductions*

de quelques écrits des Pères de l'Eglise, entre autres du Sacerdoce de saint Chrysostôme, des OEuvres de saint Basile, et d'une partie de celles de saint Épiphane; 5° *Theologia vitis viniferæ*, Heidelberg, 1614, in-8°; 6° *Præceptiones de re rustica*, Bâle, 1538, in-8°.

CORNARO (Louis), de Venise, était d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, et qui a produit une reine de Chypre (Catherine Cornaro) dans le xve siècle, laquelle en mourant laissa son royaume aux Vénitiens. Louis Cornaro mourut à Padoue en 1566, âgé de plus de cent ans. Il est auteur du livre *Des avantages de la vie sobre*. Cet ouvrage a été traduit en latin par Lessius, et en français sous le titre de *Conseils pour vivre long-temps*, 1701, in-12. [Il se compose de quatre parties, que l'auteur rédigea successivement depuis l'âge de quatre-vingt-trois ans jusqu'à celui de quatre-vingt-quinze. La première est intitulée, *Trattato della vita sobria*; la seconde, *Compendio della vita sobria;* la troisième, *Amorevole esortazione, nella quale con vere ragioni persuade ognuno a seguir la vita ordinaria e sobria*; la quatrième, *Lettera al reverendissimo Barbaro, patriarca eletto di Aquileja.* Il est plein de leçons utiles, toujours vérifiées avec le plus grand avantage par ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. Il était le fruit des réflexions et surtout de l'expérience de l'auteur, qui était d'une santé délicate, affaiblie encore par une jeunesse très déréglée. Cornaro, se voyant aux portes de la mort, se détermina enfin à changer de vie et de régime; il s'en trouva bien, et parvint à une très longue vieillesse.

†CORNARO (Flaminio), nommé aussi *Corner* et *Cornelio*, célèbre sénateur vénitien, né à Venise le 4 février 1693, fit ses études chez les jésuites, et y soutint une thèse de philosophie d'une manière fort brillante. En 1730 il fut élu sénateur, et se montra dans cette place éminente, homme d'état aussi éclairé que citoyen vertueux. Son goût le portant vers l'érudition, et n'étant pas moins pieux que savant, il se proposa de diriger ses recherches vers des objets utiles à la religion. Il entreprit d'écrire l'histoire des églises vénitiennes et de celles de Torcello, ville près de l'état de Venise, aujourd'hui presque ruinée; ces travaux exécutés, il en commença d'autres non moins importants et du même genre; ses dernières productions sont des ouvrages ascétiques. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 85 ans, le 27 décembre 1778. Dom Anselme Costadoni a écrit sa Vie, Bassano, 1780, in-8°. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Ecclesiæ venetæ antiquis monumentis, nunc etiam primum editis, illustratæ ac in decades distributæ*, Venise, 1749 et suivantes, 18 vol. in-4°, y compris l'*Histoire des églises de Torcello*, le supplément à la grande table; 2° *Notizie storiche delle chiese e de' monasteri di Venezia e di Torcello, tratte dalle chiese venete e torcellane di Flaminio Cornaro, senator veneziano*, Padoue, 1758, in-4°. C'est une traduction abrégée de l'ouvrage précédent, faite par l'auteur lui-même, en faveur de ceux à qui le latin n'est pas familier, et qui néanmoins désireraient avoir une idée de ces histoires.

3° *Creta sacra, sive de episcopis utriusque ritus græci et latini in insula Cretæ*, Venise, 1755, 2 vol. in-4°; 4° *Catarum, Dalmatiæ civitas in ecclesiastico et civili statu documentis illustrata : et accedit episcoporum methonensium et coronensium series expurgata*, Padoue, 1759, in-4°; 5° *Hagiologicum italicum*, Bassano, 1773, 2 vol. in-4°. Il s'y trouve au-delà de sept cents vies de saints de plus que dans le Catalogue des saints du P. Philippe Ferrari, imprimé depuis 1613. 6° *Esercizio di perfezione e di christiana virtù, composto dal padre Alfonso Rodriguez, etc., nuovamente accomodato ad ogni stato di persone, etc.*, Bassano, 1779, 3 vol.; 7° *Relazione delle imagini miracolose di Maria conservate in Venezia, e notizie storiche della B. V. Maria del Miracolo venerata in Desenzano*, Venise, 1758; 8° *Apparitionum et celebriorum imaginum deiparæ virginis Mariæ in civitate et dominio Venetiarum enarrationes historicæ*, avec fig. L'ouvrage a été traduit en italien par l'auteur. A cette liste des ouvrages du savant Cornaro, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, soit imprimés, soit inédits. Plusieurs ont été insérés dans la *Nuova raccolta* du P. Calogera. On conçoit à peine, malgré sa longue vie, comment Cornaro a pu suffire à de si nombreux travaux. Le clergé de Venise, en reconnaissance de ceux qui le concernaient, fit frapper une médaille en l'honneur de leur auteur, et Benoît XIV lui adressa un bref honorable et flatteur qui fut souvent réimprimé.

CORNAZANI (Antoine), Italien, de Ferrare ou de Parme, florissait vers 1492. On a de lui : la *Vie de J.-C.*, et la *Création du monde*, en vers latins et italiens, 1472, in-4°; la *Vie de la Vierge*, en vers italiens, 1472, in-4°; *Poema sopra l'arte militare*, Venise, 1493, in-folio; Pesaro, 1507, in-8°.

CORNEILLE (Saint), capitaine romain d'une compagnie de cent hommes, reçut le baptême par les mains de saint Pierre, l'an 40 de Jésus-Christ. Cet apôtre étant à Joppé, eut une vision dans laquelle une voix venue du ciel lui ordonna de manger de toutes sortes de viandes indifféremment, sans distinction des animaux mondes et immondes (image symbolique qui anéantissait la distinction des Juifs et des gentils), et de suivre sans hésiter trois hommes qui le cherchaient. C'était Corneille qui les envoyait. Pierre se rendit à Césarée, où demeurait le centenier, qui se fit instruire avec toute sa famille. Le Saint-Esprit descendit sur eux, et cet apôtre les baptisa sur-le-champ.

CORNEILLE (Saint), successeur de saint Fabien dans le siége de Rome, l'an 251, après une vacance de plus de seize mois, fut troublé dans son élection par le schisme de Novatien, choisi par quelques séditieux, à la sollicitation de Novat, prêtre de Cartage (*Voy.* l'article Novatien). Une peste violente, qui ravageait l'empire romain, ayant été l'occasion d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, le saint pontife fut envoyé en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, et y mourut en 252. Saint Jérôme dit, dans la Vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien, dans sa lettre 55°

à Antonien, donne de grandes louanges au zèle et à la piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, » dit-il, compter parmi les confesseurs et les martyrs les plus » illustres, celui qui se vit exposé » si long-temps à la fureur des » ministres d'un tyran barbare; » qui courait continuellement les » risques de perdre la tête, d'être » brûlé, d'être crucifié, d'être mis » en pièces par des tortures également cruelles et inouïes; qui » s'opposait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir » puissant de la foi, méprisait les » supplices dont on le menaçait? » Quoique la bonté de Dieu l'eût » sauvé jusque là, il donna cependant des preuves suffisantes » de son amour et de sa fidélité, » étant dans la disposition de » souffrir tous les tourments » imaginables, et de triompher du » tyran par son zèle. » Il y a deux *Lettres* de ce pape parmi celles de saint Cyprien, et dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de D. Constant, in-fol.

CORNEILLE DE LA PIERRE. *Voy*. PIERRE (Corneille de la).

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts, parut au barreau, n'y réussit point, et se décida pour la poésie. Une petite aventure développa son talent, qui avait été caché jusqu'alors. Un de ses amis le conduisit chez sa maîtresse; le nouveau venu prit bientôt, dans le cœur de la demoiselle, la place de l'introducteur. Ce changement le rendit poète, et ce fut le sujet de *Mélite*, sa première pièce de théâtre. Cette comédie, tout imparfaite qu'elle était, fut jouée avec un succès extraordinaire. *Mélite* fut suivie de *La Veuve*, de *La Galerie du palais*, de *La Suivante*, de *La Place royale*, de *Clitandre*, et de quelques autres pièces qui ne sont bonnes à présent que pour servir d'époque à l'histoire du théâtre français. Corneille prit un vol plus élevé dans sa *Médée*, et surtout dans le *Cid*, tragi-comédie jouée en 1636. Les Espagnols, dont il avait emprunté le sujet (c'était une imitation de *Guilem de Castro*), voulurent bien copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenait; mais qui, par les embellissements dont l'avait accompagné l'auteur français, était au-dessus de tout ce qu'a produit le théâtre espagnol. Il fit ensuite les *Horaces* et *Cinna*. Le grand Condé, à l'âge de 20 ans, étant à la première représentation de cette dernière pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Corneille augmenta encore sa gloire par *Polyeucte*. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna*, mais cette pièce a quelque chose de plus touchant. Cependant des personnes pieuses furent choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur un théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain avec l'héroïsme de l'amour divin. Après *Polyeucte* vint *Pompée*, dans laquelle l'auteur profita de Lucain, comme dans sa *Médée* il avait imité Sénèque;

mais, dans les endroits où il les copie, il paraît original; et dans ceux qu'il n'a pas empruntés d'eux, le poète français est fort au-dessus de ces deux Romains. *Le Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol (de Lope de Véga), suivit la tragédie de *Pompée*. Au *Menteur* succéda *Rodogune*, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il disait que pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna*, quoique le public penchât plus du côté de la dernière. *Héraclius* (imitée de l'espagnol, de Calderon), parut ensuite, et le public ne trouva point cette tragédie indigne des chefs-d'œuvre qui l'avaient précédée. Puis vinrent *Sertorius* et *Othon*, où, malgré une certaine dureté de style, il y a encore de grands traits. Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria, dit-on : *Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre?* Ce fut par *Agésilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Bérénice* et *Suréna*, que ce père du théâtre finit sa carrière; ce sont les ouvrages d'un vieillard, mais ce vieillard est Corneille. Si nous n'en jugeons que par les pièces du temps de sa gloire, quel sublime dans les idées! Quelle élévation de sentiments! Quelle noblesse dans ses portraits! Quelle profondeur de politique! Quelle vérité, quelle force dans ses raisonnements! Chez lui les Romains parlent en Romains, les rois en rois; partout de la grandeur et de la majesté. On sent, en le lisant, qu'il ne puisait l'élévation de son génie que dans son âme. C'était un ancien Romain parmi les Français, un Cinna, un Pompée, etc. Corneille, débarrassé du théâtre, ne s'occupa plus qu'à se préparer à la mort. Il avait eu, dans tous les temps, beaucoup de religion. Il traduisit l'*Imitation de J.-C.* en vers; version fort accueillie, mais qui manque du plus beau charme de l'original, de cette simplicité touchante, de cette naïveté tendre, qui opèrent plus de conversions que tous les sermons. Corneille (à ce que disent quelques auteurs, peut-être sans fondement), s'étant accusé à confesse de quelques poésies qui pouvaient avoir des effets fâcheux sur les mœurs, avait reçu pour pénitence de traduire le premier livre de cet ouvrage précieux; le succès qu'eut cet essai l'engagea à le traduire entièrement. Il mourut doyen de l'académie française en 1684, regardé comme le créateur de l'art dramatique en France. [A ses côtés s'éleva Racine, qui fit paraître dans ses productions cette perfection qu'il est impossible d'atteindre à celui qui ouvre la carrière; moins grand, moins élevé, moins sublime peut-être que son modèle, sans manquer lui-même de grandeur d'élévation, le chantre d'Athalie ne laisse jamais voir ces inégalités qui désespèrent quelquefois les lecteurs de Corneille. Nous ne considérons pas s'il a fallu plus de talent pour dissiper les ténèbres de l'art que pour jeter le plus vif éclat au milieu du *véritable siècle des lumières*. Ceux qui voudront établir les rangs entre ces deux grands écrivains si souvent comparés, et qui, peut-être, ne peuvent l'être à cause de la diversité de leur génie, n'ont qu'à lire le *Cours de littérature* de de la Harpe, où cet habile critique a analysé avec beaucoup de soin les divers ouvrages de ces

deux auteurs.] Joly publia, en 1738, une nouvelle édition du *Théâtre de Pierre Corneille*, en 10 vol. in-12. C'est la plus correcte que nous ayons. Voltaire, qui doit tout au grand Corneille, et, pour nous servir de ses expressions, soldat de ce général, donna, en 1764, une nouvelle édition de ses OEuvres en 12 vol. in-8°, avec de jolies figures. On l'a réimprimée depuis, avec des augmentations, en 8 vol. in-4°, et en 10 vol. in-12. Voltaire a joint au texte des tragédies et des comédies : 1° un *Commentaire* sur la plupart de ces pièces, et des réflexions sur celles qui ne sont plus représentées ; 2° *Traduction* de l'Héraclius espagnol, avec des notes au bas des pages ; 3° une *Traduction* littérale en vers du Jules César de Shakespeare ; 4° un *Commentaire* sur la Bérénice de Racine, comparée à celle de Corneille ; 5° un autre *Commentaire*, sur les tragédies d'Ariane et du Comte d'Essex, de Thomas Corneille, qui sont restées au théâtre. Cette belle édition est remplie d'observations critiques, et peut-être trop critiques ; on a accusé (1) le commentateur, non sans fondement, d'avoir voulu déprécier le mérite du grand Corneille, pour renforcer le sien. On trouve les principales dans un livre imprimé à Paris, en 1765, in-12, sous ce titre : *Parallèle des trois principaux poètes tragiques français, avec les observations des meilleurs maîtres sur le caractère particulier de chacun d'eux.* Les talents de Corneille et sa grande célébrité ne contribuèrent pas à l'enrichir. Il vécut dans une médiocrité qui approchait quelquefois de l'indigence, comme on voit par une lettre de 1679, trouvée dans des papiers de famille, et publiée dans le *Journal de Paris*, 22 janvier 1788. « J'ay veu hier M. » Corneille, nostre parent et ami. » Il se porte assez bien pour son » aage. Il m'a pryé de vous faire » ses amitiez. Nous sommes sortys ensemble après le disner, » et, en passant par la rue de la » Parchemineryе, il est entré » dans une boutique pour faire » accommoder sa chaussure qui » estoit décousue. Il s'est assis » sur une planche, et moi auprèz de lui, et lorsque l'ouvrier eust refait, il lui a donné » trois pièces qu'il auoit dans sa » poche. Lorsque nous fusmes » rentrez, je lui ay offert ma » bourse, mais il n'a point voulu » la recevoir, ni la partager. J'ai » pleuré qu'un si grand génie » fust réduit à cet excez de » misère.» [Aux tragédies de Corneille il faut ajouter *Le martyre de sainte Théodore*, imprimée et non représentée. Ses autres ouvrages sont : 1° *Mélanges poétiques*, 1632, in-8° ; 2° *OEuvres diverses*, avec la *Défense du grand Corneille*, par le Père Tournemine, 1738 ; 3° *Lettre en réponse aux observations du sieur Scudéry, sur le Cid* ; 4° *Imitation de J.-C. traduite en vers français*, Rouen, 1656 ; 5° *Louanges de la Sainte Vierge, composées en rimes latines, par S. Bonaventure, et mises en vers français*, 1665, in-12 ; 6° *L'Office de la sainte Vierge, traduit en français ; tant en vers qu'en prose, avec les sept psaumes pénitentiaux, les Vêpres et Com-*

(1) Cette accusation n'est que trop bien fondée. ...taire a poussé la mauvaise foi jusqu'à faire reparaître dans sa critique les vers qu'il était allé chercher ... une ancienne édition, et dont Corneille avait ... lui-même justice dans une édition postérieure que ...itique ne pouvait ignorer.

plies du dimanche, et toutes les *hymnes du Bréviaire romain*, 1670, in-12. On trouve plusieurs poésies latines et françaises de Corneille dans les *Recueils* du temps. Il laissa trois fils : les deux premiers suivirent la carrière militaire, le cadet prit les ordres et obtint le bénéfice d'Aigue-Vive près de Tours. Indépendamment de la petite nièce de Corneille, que Voltaire établit, il existait encore, en 1814, une descendante directe de ce grand homme, en faveur de laquelle le gouvernement accorda en 1808, une pension de 6000 francs. Parmi les divers *Eloges* de Corneille, on distingue celui de M. Victorin Fabre, qui remporta le prix en 1807.

CORNEILLE (Thomas), frère du grand Corneille, de l'académie française et de celle des inscriptions, naquit à Rouen le 20 août 1625, et mourut aux Andelys en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès. Quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre, et qu'il fût au-dessus de nos meilleurs poètes pour la conduite d'une pièce, il avait moins de feu et moins de génie. Despréaux avait raison de l'appeler *un cadet de Normandie*, en le comparant à son aîné; mais il avait tort d'ajouter *qu'il n'avait jamais pu rien faire de raisonnable*. Le satirique avait oublié apparemment un grand nombre de pièces qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent de bons morceaux de versification. Voltaire, juste une fois dans ses critiques, a dit de lui : « C'était un homme » d'un grand mérite et d'une » vaste littérature, et, si vous » exceptez Racine, auquel il ne » faut comparer personne, il » était le seul de son temps qui » fût digne d'être le premier au-» dessous de son frère. » *Ariane*, *Le Comte d'Essex*, tragédies; *Le Geôlier de soi-même*, *Le baron d'Albikrac*, *la Comtesse d'Orgueil*, *Le Festin de Pierre*, *L'Inconnu*, comédies en 5 actes, ne sont pas sans mérite. Thomas Corneille joignait à ses talents toutes les qualités de l'honnête homme et du citoyen. Il était sage, modeste, attentif au mérite des autres, charmé de leurs succès; ingénieux à excuser les défauts de ses concurrents, comme à relever leurs beautés, cherchant de bonne foi des conseils sur ses propres ouvrages; et sur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis sincères, sans craindre d'en donner de trop utiles. Il conserva une politesse surprenante jusque dans ses derniers temps, où l'âge semblait devoir l'affranchir de beaucoup d'attention. L'union entre son frère et lui fut toujours intime. Ils avaient épousé les deux sœurs. Ils eurent le même nombre d'enfants; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique, qu'un même cœur. Après 25 ans de mariage, ni l'un ni l'autre n'avaient songé au partage du bien de leurs femmes, et il ne fut fait qu'à la mort du grand Corneille. Le *Théâtre de Thomas* a été recueilli en 5 vol. in-12; mais ce ne sont pas ses seuls ouvrages. On a encore de lui : 1° la *Traduction en vers français* des Métamorphoses d'Ovide, d'une partie des Elégies et des Epîtres du même poète, en 3 vol. in-12; 2° un *Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., qui parut pour la première fois l'an 1694, en même temps que celui de l'académie

française, dont il était comme le supplément. Fontenelle, son neveu, donna une seconde édition de cet ouvrage en 1731. Il le revit, le corrigea, l'augmenta considérablement, surtout pour les articles de mathématiques et de physique. 3° Un *Dictionnaire universel, géographique et historique*, 3 vol. in-fol., en 1707, très exact pour la partie géographique qui concerne la Normandie, et très fautif dans tout le reste. Quoiqu'il fût devenu aveugle sur la fin de ses jours, il préparait une nouvelle édition de ces deux dictionnaires, mais la mort l'empêcha de donner au dernier l'exactitnde dont il serait susceptible. 4° des *Observations sur les remarques de Vaugelas*. [Nous finirons cet article par cette remarque de Voltaire : « Le cadet, dit-il, n'a» vait pas la force et la profon» deur du génie de l'aîné, mais » il parlait sa langue avec plus de » pureté, quoique avec plus de » faiblesse, et il aurait eu une » grande réputation s'il n'avait » pas eu de frère. » On compte parmi les autres pièces de Thomas Corneille, *Timocrate*, *Bérénice*, *La Mort de l'empereur Commode*, *Darius*, *Stilicon*. La première eut un succès prodigieux; pendant six mois elle fut jouée sans interruption; *Camma et Pyrrus*, *Maximien*, *Persée et Démétrius*, *Antiochus*, *Laodice*, *la Mort d'Annibal*, *Théodore*, etc, tragédies; les *Engagements du hasard*, *Don Bernard de Cigarral*, *L'Amour à la mode*, *Le Berger extravagant*, *Les Illustres ennemis*, comédies imitées du théâtre espagnol.]

CORNEILLE (Michel), peintre et graveur, naquit à Paris en 1642. Un prix de peinture qui lui fut adjugé lui mérita la pension du roi pour le voyage de Rome. De retour à Paris, après s'être formé sur les tableaux des Carraches, il fut reçu à l'académie, et ensuite nommé professeur. Le roi employa son pinceau à Versailles, à Trianon, à Meudon et à Fontainebleau. Louis XIV aimait et estimait ses ouvrages. A une grande intelligence du clair obscur, il joignait un dessin correct. Ses airs de tête sont pleins de noblesse et d'agrément. Il excellait dans le *paysage*; mais il avait contracté une manière de coloris qui tirait trop sur le violet. [Ses ouvrages, pour la plupart, ont été perdus pendant la révolution. Il mourut à Paris en 1708, sans avoir été marié.]

CORNEILLE - BLESSEBOIS (Pierre), poète dramatique du XVII siècle, dont on a *Eugénie*, *Marthe le Hayer*, ou *Mademoiselle de Scay*; *les Soupirs de Sifrey*, *Sainte-Reine*, un roman intitulé, *le Lion d'Argelie*, 1676, 2 part. en 1 vol. in-12.

CORNEJO (Pierre), carme espagnol, vint en France du temps de la ligue, et fut un des plus zélés ligueurs. Il mourut en 1615. On a de lui : 1° *Histoire de la Ligue, depuis 1585 jusqu'en 1590*, écrite en espagnol, Paris, 1590, in-8°; Madrid, 1592. Selon M. de Thou, dans son Histoire sous l'année 1590, Cornejo a écrit avec peu d'exactitude; mais on sait que, quant à la ligue, de Thou n'a pas été plus exact, et que sa haine contre les Guises a étrangement égaré sa plume. 2° *Histoire des guerres de Flandre*, en espagnol, Léon, 1577, in-8°; traduite en français par Chapuys, Lyon, 1578, in-8°.

CORNÉLIE, fille de Scipion

l'Africain, et mère des deux Gracchus, posséda les vertus propres à son sexe, et donna ses soins à l'éducation de ses fils. Une dame de la Campanie ayant fait étalage devant Cornélie de ses bijoux, la pria de lui montrer les siens à son tour, Cornélie appelant ses enfants : *Voilà*, dit-elle, *mes bijoux et mes ornements*. On doit cependant lui reprocher d'avoir trop excité leur ambition, passion qui, augmentant avec l'âge, devint fatale à la république et à eux-mêmes. (*Voy.* GRACCHUS.) Pendant le court triomphe de la faction dont ses fils étaient les boute-feux, on lui érigea une statue de bronze, avec cette inscription : *Cornelia, mater Gracchorum.*

CORNÉLIE, fille de Cinna, et femme de Jules-César, dont elle eut Julie, qui épousa Pompée. César eut tant d'amour pour elle, qu'il fit son oraison funèbre, et rappela de l'exil Cinna son frère, en sa considération, vers l'an 46 avant Jésus-Christ.

CORNÉLIE (Maximille), vestale, fut enterrée toute vive par arrêt du barbare Domitien, qui conçut l'extravagante pensée d'illustrer son règne par un tel exemple. Il la fit accuser de galanterie avec Celer, chevalier romain ; et, sans vouloir qu'elle se justifiât, il condamna cette vierge innocente au supplice des vestales criminelles. Elle s'écria, en allant au supplice : *Quoi ! César me déclare incestueuse ! moi dont les sacrifices l'ont fait triompher.* Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant sa robe fut accrochée, elle se retourna, et se débarrassa avec autant de tranquillité que de modestie. Suétone prétend qu'elle fut convaincue ; mais la plus commune opinion est qu'elle était innocente.

CORNELIUS (Antonius), licencié en droit, de Billy en Auvergne, vivait au commencement du XVIe siècle. Il est auteur d'un livre rare, intitulé : *Infantium in limbo clausorum querela adversus divinum judicium ; Apologia divini judicii : Responsio infantium, et æqui judicis sententia*, Paris, Wechel, 1531, in-4°. Cet ouvrage singulier renferme plusieurs propositions hasardées qui le firent supprimer, et fut, sinon la cause, du moins l'époque de la ruine de l'imprimeur.

CORNELIUS NEPOS. *V.* NEPOS.

CORNELIUS TACITUS. *Voy.* TACITE.

CORNET (Nicolas), docteur en théologie de la faculté de Paris, natif d'Amiens, déféra, l'an 1649, en qualité de syndic, sept propositions de Jansénius, dont les cinq premières étaient celles qui ont été condamnées depuis. Il laissa quantité de legs pieux, et mourut en 1663, après avoir refusé l'archevêché de Bourges, que lui offrit le cardinal Mazarin. Ce ministre l'avait fait président de son conseil de conscience. Le cardinal de Richelieu l'avait aussi admis à son conseil, et s'était servi de lui, dit-on, pour la préface de son livre de *Controverse*. Ce ministre avait voulu l'avoir pour confesseur ; mais Cornet refusa un emploi si délicat. [Le grand Bossuet, qui avait été son élève, prononça son oraison funèbre.]

CORNETO (Adrien Castellesi, dit le *Cardinal*) devint secrétaire d'Alexandre VI, qui lui donna le chapeau de cardinal en 1503. Peu de mois après, César Borgia, fils de ce pontife, ayant

voulu (selon quelques-uns) l'empoisonner pour avoir sa dépouille, il s'empoisonna lui-même avec son père. Supposé que ce fait soit vrai, Corneto échappa à cet attentat. Jules II l'exila; Léon X le rappela, mais ce ne fut que pour le voir entrer dans une conjuration contre lui. Le cardinal Corneto fut obligé de s'enfuir. Il partit, dit-on, de Rome pendant la nuit, déguisé en moissonneur, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Ce prélat, méprisable par son caractère, avait des connaissances et des talents. Son traité *De sermone latino*, dédié à Charles-Quint, pour lors prince d'Espagne, contient d'excellentes remarques sur la pureté de cette langue. Corneto fut aussi poète. Il reste de lui quelques productions dans ce genre, recueillis à Lyon en 1581, in-8°.

CORNHERT, ou KOORNHERT (Dideric, fils de Volcart), né à Amsterdam en 1522 dans la classe bourgeoise, gagna d'abord sa vie en exerçant son talent pour la gravure. S'étant dégoûté du burin, il apprit le latin. Ses progrès furent rapides; et il devint secrétaire de la ville de Harlem. Le prince d'Orange, gouverneur de Hollande, se servit de sa plume pour composer son premier manifeste, en 1566. La duchesse de Parme, ayant su qu'il en était l'auteur, le fit enlever de Harlem et conduire à La Haye. Sa femme, craignant qu'il ne sortît jamais de sa prison, voulut gagner la peste pour la lui communiquer et mourir avec lui. Cornhert n'eut pas besoin de cette singulière ressource. Il s'évada furtivement, et reprit son métier de graveur. Ce fut alors qu'il commença à dogmatiser. Quoique ennemi de la religion catholique, il ne laissa pas de s'élever contre Luther, Calvin, et contre les ministres du protestantisme. Il prétendait que, sans une mission extraordinaire, appuyée par des miracles éclatants, personne n'avait droit de faire des innovations ou des réformes dans l'Eglise; ce qui, à le bien prendre, n'était point absolument déraisonnable. « Il » devait ajouter, dit un théolo- » gien, que des réformes et in- » novations telles que celles que » Luther et Calvin avaient intro- » duites, ne pouvaient être ap- » puyées ni de miracles ni d'au- » cune autre marque de mission » céleste, puisqu'elles supposent » l'Église tombée en erreur con- » tre la promesse expresse de » J.-C., qui nous assure de sa » persévérance dans l'enseigne- » ment de la vérité jusqu'à la fin » des siècles. » Les sectes chrétiennes devaient, selon lui, se réunir sous une forme d'*interim*, en attendant que Dieu envoie quelqu'un pour arranger les choses. Son plan était qu'on lût au peuple le texte de la parole de Dieu, sans proposer aucune explication, sans rien prescrire aux auditeurs: projet digne d'un enthousiaste. Il mourut en 1590. Ses *Œuvres* furent imprimées en 1630, 3 vol. in-fol. Les plus estimés furent: *De l'origine des troubles des Pays-Bas*, *De la permission et des décrets de Dieu*, *Du bon et du mauvais usage de la fortune*, poème. Ses compatriotes le considèrent (avec Spiégel et Visscher) comme le restaurateur de la langue et de la poésie hollandaise.

CORNIFICIA, sœur du poète Cornificius, brilla par son esprit sous l'empire d'Auguste. Elle

égala en tout genre de poésie son frère Cornificius, qui était un excellent versificateur. *La science*, disait-elle, *est la seule chose indépendante de la fortune;* ce qui n'est peut-être point parfaitement vrai, puisqu'elle suppose des ressources et des moyens, et de plus un esprit calme et tranquille, ce qui semble exclure l'indigence et le soin pénible de la combattre.

CORNUTUS, philosophe stoïcien, natif d'Afrique, précepteur du poète Perse, fut mis à mort par ordre de Néron, vers l'an 54 de J.-C. [Néron l'avait appelé, ainsi que d'autres savants, pour le consulter sur le nombre de livres qu'il donnerait à l'*Histoire romaine*, que ce tyran voulait mettre en vers de sa façon. Une réponse franche de Cornutus ayant blessé sa vanité, il l'exila; Suidas dit qu'il le fit mourir. On a de Cornutus un *Traité de la nature des Dieux*, publié par Alde avec les *Fables d'Esope*, *Palaphate*, etc., Venise, 1505.]

CORNUTUS (Jacques), médecin de Paris du XVIIe siècle, a donné en latin une *Description de l'Amérique*, Paris, 1635, in-4°.

† CORNWALLIS (Charles, marquis et comte de), général anglais, naquit le 31 décembre 1738. Il fit ses premières armes en Allemagne dans la guerre de sept ans, sous le nom de *lord Broome*. Lorsque la guerre s'alluma entre l'Angleterre et les colonies, Cornwallis passa en Amérique; il y remporta d'abord plusieurs avantages qui soutinrent pendant quelque temps la puissance des Anglais. Ayant reçu de nouveaux renforts, il marcha contre le général Lafayette, qui commandait les troupes américaines; mais il ne put obtenir sur lui aucun avantage. Le général Clinton, qui craignait pour New-York, ayant blâmé Cornwallis de s'être trop éloigné de cette ville, il concentra ses forces à York-Town, à Glocester et entre les rivières d'Yorck et de James. Ce fut alors que Washington, après avoir concerté son projet avec les généraux français Rochambeau et le comte de Grasse, résolut de frapper un coup qui terminât la guerre. Les deux armées combinées parurent devant New-Yorck le 28 septembre 1781, tandis que la flotte française bloqua cette ville par mer. Cornwallis, dans l'espoir d'être secouru, concentra toutes ses forces; mais voyant que le secours n'arrivait pas, il tâcha de sauver son armée en passant la rivière. Une tempête l'en empêcha, et il fut forcé de se rendre prisonnier de guerre avec toute son armée, forte de 8000 hommes, le 19 octobre. Cornwalis, malade, fut confié à la garde du colonel Laurent, fils de l'ancien président du congrès, détenu à cette époque à la tour de Londres, dont Cornwallis était gouverneur. Arrivé en Angleterre, il se justifia auprès de son gouvernement, malgré les efforts que fit le général Clinton pour l'accuser dans une relation qu'il publia. La relation de Cornwalis ne parut en Europe que deux mois après celle de Rochambeau, et elle se trouva conforme en tout à celle de ce général français. Il y rendait les témoignages les plus éclatants à la générosité dont les Français en avaient usé envers leurs ennemis vaincus. Ainsi les accusations de Clinton ne purent faire

perdre à Cornwallis la confiance du roi et sa réputation d'un général habile et courageux. Il en eut en 1786 un témoignage certain, ayant été nommé gouverneur général du Bengale, dans un moment où les affaires de l'Inde demandaient un homme expérimenté. Tippo-Saïb ayant alors attaqué le rajah de Travancor, allié des Anglais, le gouvernement du Bengale déclara de son côté la guerre au sultan du Misore. Les écrivains anglais nous présentent eux-mêmes cette guerre comme une des plus injustes; mais elle offrait à l'Angleterre de grands avantages, et l'utilité parut préférable à la justice. L'armée anglaise ayant éprouvé, en 1789, des revers considérables, Cornwallis prit le commandement des troupes, et, trompant l'ennemi par de fausses marches, il arriva sans obstacle au centre des états de Tippo-Saïb. Il prit d'assaut Bangalore, le 21 mai 1791, et, après avoir défait son adversaire, il s'avança jusqu'à la vue de Seringapatam. La saison l'empêcha d'en former le siége; mais, ayant fait reposer ses troupes à Bangalore, il se remit en campagne le printemps suivant, et s'avança de nouveau aux portes de Seringapatam. Tippo-Saïb ne pouvant secourir cette capitale, fut obligé de signer un traité le 16 mars 1792, par lequel il perdit une grande partie de ses provinces. Cornwallis partagea les possessions cédées entre les trois princes indiens alliés de l'Angleterre, et revint à Calcutta, où il fut remplacé dans son gouvernement par lord Wellesley (aujourd'hui lord Wellington). Revenu en Angleterre, il obtint des récompenses glorieuses de ses services. La compagnie des Indes lui vota une pension viagère de 6000 liv. sterl.; la ville de Londres lui donna le diplôme de citoyen, renfermé dans une boîte d'or, et le roi le nomma membre du conseil privé et grand-maître de l'artillerie. Nommé, en 1798, vice-roi en Irlande, il sut, par une administration douce et modérée, appaiser les révoltes que les violences de ses prédécesseurs avaient augmentées. Lorsque les Français firent une descente dans cette île, il marcha contre eux à la tête de 20,000 hommes, et força à capituler le général Humbert, qui n'en avait pas plus de 800. Il fut nommé, en 1801, pour négocier le traité définitif entre la France et l'Angleterre; il arriva à Paris le 7 novembre, fut présenté au premier consul, et traité avec beaucoup d'égards. Le traité fut signé le 27 mars 1802. Après avoir encore passé une année en Irlande, il revint en Angleterre en 1803, et fut nommé deux ans après gouverneur général de l'Inde. Il partit aussitôt malgré le mauvais état de sa santé. Dès son arrivée, il s'occupa à faire de sages réformes et à relever la compagnie du mauvais état où l'avait plongée son prédécesseur par ses profusions. Il se disposait à aller prendre le commandemant des troupes, et était déjà en marche lorsqu'il mourut à Ghazepour, dans la province de Bénarès, le 5 octobre 1805. On transporta son corps à Londres, et un monument fut élevé à sa mémoire dans l'église de Saint-Paul. Il avait été de la chambre des communes, et à la mort de son père il avait pris place dans la chambre haute.

COROEBUS, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre. Etant venu au secours des Troyens contre les Grecs, Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort infaillible qui l'y attendait. Il s'obstina à rester, et fut tué par Pénélée, la nuit que les Grecs se rendirent maîtres de Troie.

CORONEL (Alphonse), grand seigneur espagnol, se défiant de Pierre le Cruel, roi de Castille, forma un parti dans l'Andalousie pour se maintenir contre ce monarque. Il leva des troupes, fortifia des places, et envoya en Mauritanie Jean de la Cerda son gendre, pour demander du secours. Il comptait principalement sur la ville d'Aguilar, où il commandait. Le roi de Castille mit le siége devant cette place. Coronel s'y défendit avec beaucoup de vigueur pendant 4 mois; mais la ville ayant été emportée d'assaut en février 1353, il fut pris et puni du dernier supplice. [Sa fille (Marie), mariée à Jean de la Cerda, qui périt avec Alphonse, se réfugia dans un couvent. Ayant appris que le roi, attiré par sa beauté, venait l'arracher de sa retraite, elle se mutila le visage à coups d'épée, et parut couverte de sang devant Pierre le Cruel, qui en fut saisi d'horreur; mais, toujours entraîné par son incontinence, il prit pour maîtresse Alphonsine, sœur de Marie, qui lui ressemblait beaucoup, et qui n'en avait pas les vertus.]

CORONEL (Gregorio). *Voy.* MINES.

CORONEL (Paul), savant ecclésiastique de Ségovie, professeur de théologie à Salamanque, fut employé par le cardinal Ximenès pour l'édition des Bibles d'Alcala. Il mourut en 1384, regardé comme un des meilleurs interprètes des langues orientales.

CORONELLI (Marc-Vincent), minime, natif de Venise, cosmographe de sa république en 1685, professeur public de géographie en 1689, fut enfin général de son ordre en 1702. Le cardinal d'Estrées l'employa à faire, pour Louis XIV, des globes qui eurent les suffrages des connaisseurs; ils ont 12 pieds de diamètre; ils sont aujourd'hui à la bibliothèque du roi. Il mourut à Venise en 1718, après avoir fondé une académie cosmographique, et publié plus de 400 cartes géographiques. On a de lui d'autres ouvrages, la plupart assez mal digérés. 1° *Peloponesi descriptio*, traduite en français, Paris, 1686, in-8°, qui manque d'exactitude; 2° *Atlas Venetus*, Venise, 1690, 24 vol. Cet ouvrage, bien imprimé, outre les cartes assez bien gravées, contient encore un traité sur la navigation, accompagné de cartes marines. 3° *Dux peregrinorum per urbem Venetiam*; 4° *Iter anglicanum*; 5° *Regnorum, provinciarum, civitatumque nomina latina et italica*, Venise, 1716, 2 vol. in-fol.; 6° *Roma antico-moderna*, Venise, 1716, in-fol. avec fig.; 7° *Histoire de Venise*, depuis l'an 421 jusqu'à l'an 1504, Venise, 3 vol. in-fol. en italien; 8° *Nomenclatura successorum sancti Francisci de Paula*; 9° *Bibliotheca universalis*, par ordre alphabétique, 45 vol. Elle est restée manuscrite.

CORONIS, fille de Phlégias. Apollon l'aima; mais un jour elle le quitta pour un jeune homme appelé Ischys. Cette infidélité

piqua tellement ce dieu, qu'il les tua l'un et l'autre. Cependant il tira des flancs de Coronis un enfant qu'il fit élever par Chiron, et qu'il nomma Esculape. Apollon se repentit bientôt de la vengeance qu'il avait prise sur Coronis, et pour punir le corbeau qui l'avait informé de son infidélité, il le changea de blanc en noir.

CORRADINI DE SEZZA (Pierre-Marcellin), né en 1658, à Sezza, devint, dès sa première jeunesse, un des plus célèbres avocats de Rome. Son mérite lui procura la pourpre sous Clément XI, en 1721. Il mourut en 1743, laissant plusieurs ouvrages : 1° *Vetus Latium profanum et sacrum*, in-fol., 2 vol., réimprimé à Rome, de 1704 à 1736, 7 vol. in-4° ; production curieuse et pleine de savantes recherches ; 2° *De civitate et Ecclesia setina*, Rome, 1702, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique et profane de la patrie de l'auteur : elle est faite avec soin.

CORRADO (Sébastien), né au château d'Arcetô, dans le Modenais, professeur de belles-lettres à Bologne, mort en 1556, eut un nom parmi les grammairiens du XVI[e] siècle. On a de lui : 1° *In M. T. Cicerone quæstura*, Venise, 1537, in-8°. C'est le recueil des recherches que l'auteur avait faites pour expliquer différents passages de Cicéron, son auteur favori. 2° *De copia latini sermonis*, Venise, 1582 ; 3° *Annotationes in epist. Ciceronis familiares*, Bâle, 1660, etc. ; livres utiles à ceux qui veulent lire les ouvrages de ce père de l'éloquence romaine. Corrado forma une académie de littérature à Reggio, qu'il anima par ses leçons et ses exemples. il laissa aussi des *Élégies* qui ont mérité les éloges du cardinal Bembo.

CORRADUS (Pyrrhus), de Terra-Nuova, dans le diocèse de Rossano, dans la Calabre, protonotaire apostolique, chanoine de Naples, et grand inquisiteur à Rome, vivait dans le XVII[e] siècle. Nous avons de lui un ouvrage estimé des canonistes : *Praxis dispensationum*, etc., Venise, 1656, in-fol.

CORREA (Thomas), de Coïmbre, en Portugal, d'abord jésuite, quitta de bonne heure cette société, et mourut à l'âge de 58 ans, l'an 1595, à Bologne, où il enseignait la grammaire. On a de lui des ouvrages latins, *en vers* et *en prose*, qui sont estimés dans sa patrie.

CORREA DE SAA (Salvador), naquit en 1594 à Cadix, où son aïeul maternel était gouverneur. Son père étant mort dans le gouvernement de Rio-Janeiro, le fils lui succéda dans cet emploi, augmenta et embellit la ville de Saint-Sébastien, bâtie et peuplée par son grand-père maternel. Il fonda celle de Pernagua dans le Brésil. Le roi de Portugal lui permit d'ajouter à ses armes *deux rois nègres pour supports*, en mémoire de ses belles actions. Correa mourut à Lisbonne, en 1680, à 86 ans. Il avait déjà remporté plusieurs victoires sur les Hollandais, lorsque la révolution de Portugal ayant fait passer cette couronne dans la maison de Bragance, en 1641, il se rangea sous les drapeaux de son roi légitime, Jean IV, qui le nomma vice-amiral. Il continua ses succès contre les Hollandais, défit l'armée du roi de Congo, et conquit le royaume d'Angola.

CORREA (Emmanuel), né à

Scalapa, bourg du Portugal, d'une famille ancienne et noble, en 1712, entra chez les jésuites, en 1729, et fut quelque temps après envoyé en Amérique, où après avoir enseigné la philosophie à Fernambuco, et la théologie à Bahia (Baie de tous les Saints), et s'être livré en même temps à tous les travaux du zèle évangélique, il fut arrêté avec les autres jésuites, par ordre du ministre Carvalho, transporté à Lisbonne et de là à Rome, où il est mort en 1761. Sa *Vie*, élégamment et judicieusement écrite en latin, 1789, in-12, est accompagnée de notes très intéressantes, et propres à expliquer divers événements de ce siècle, dont les vraies causes sont encore inconnues.

CORREGE (Antoine Allegri, dit le), naquit à Corregio dans le Modénais, en 1494. La nature l'avait fait naître peintre, et ce fut plutôt à son génie qu'à l'étude des grands maîtres qu'il dut ses progrès. Il peignit presque toujours à Parme et dans la Lombardie. Son pinceau était admirable; c'était celui des grâces. Un grand goût de dessin, un coloris enchanteur, une manière légère, des agréments infinis, répandus dans tous ses ouvrages, fermeut la bouche des critiques. On ne s'aperçoit pas qu'il y a un peu d'incorrection dans ses contours, et quelquefois un peu de bizarrerie dans ses airs de tête, ses attitudes et ses contrastes. C'est le premier qui ait représenté des figures en l'air, et celui de tous qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et la magie des plafonds. Il était grand homme, et il l'ignorait. Le prix de ses ouvrages était très modique : ce qui, joint à sa bienfaisance, le fit vivre lui-même dans l'indigence. Un jour, ayant été à Parme pour recevoir le prix d'un de ses tableaux, on lui donna 200 liv. en monnaie de cuivre. La joie qu'eut le Corrège de porter tant d'argent à sa femme, l'empêcha de faire attention à la charge qu'il avait, et à la chaleur du jour. Il avait douze milles à faire, revint chez lui attaqué d'une pleurésie, et mourut à Corregio, en 1534, à 40 ans. Ce qu'il a peint à fresque au dôme de Parme est un de ses meilleurs ouvrages. On estime surtout ses *Vierges*, ses *Saints* et ses *Enfants*. Il joignit au talent de la peinture celui de l'architecture. On connaît son exclamation après avoir considéré long-temps dans un profond silence un tableau de Raphaël : *Anch'io son pittore*; c'est-à-dire, *Je suis peintre aussi moi*. Il avait coutume de dire que sa pensée était au bout de son pinceau. Le Musée royal possède neuf tableaux de ce peintre : celui de *saint Jérôme* est le plus beau de tous. On admire aussi, avec juste raison, celui qu'on a appelé *La Nuit du Corrège*; c'est dans ce tableau que le Bassau et ensuite l'école flamande ont appris les beaux effets de lumière, qu'ils se sont plu à répéter tant de fois. Les autres chefs-d'œuvre du Corrège sont l'*Ascension*, l'*Assomption* (fresques), et le tableau du *Christ mort*.

† CORRODI (Henri), naquit à Zurich, en 1752. Son père, d'un caractère sombre et sévère, loin de favoriser ses dispositions, par une éducation soignée, mit des obstacles au développement de ses talents. Mais s'étant rendu à Leipsick et à Halle, Platner et

Semler ne tardèrent pas à voir sous son extérieur désagréable et sa timidité presque sauvage un génie qui n'avait besoin que d'être développé; ils lui donnèrent des soins particuliers, et le jeune Corrodi répondit à leurs espérances. Il acquit de grandes connaissances, non-seulement en théologie et en droit positif, mais encore dans les sciences mathématiques et philosophiques. Revenu en Suisse, il fut nommé, presque malgré lui, en 1786, professeur de droit naturel et de morale au gymnase de Zurich. Écrivain laborieux et fécond, il a publié en allemand de nombreux ouvrages : 1° une *Histoire critique du millenarisme*, 1781; ouvrage rempli d'érudition, et judicieux; 2° *Histoire du canon des livres saints chez les Juifs et chez les chrétiens;* 3° *Recueil de discours et de mémoires philosophiques*, 1786; 4° un *Journal théologique*, qui parut depuis 1781, sous le titre de *Fragments pour servir à l'examen impartial des doctrines religieuses.* Il donna dans ce journal quelques essais de l'*Histoire de la religion et du fanatisme*, dont il s'occupait, mais qu'il n'a point terminée. Corrodi mourut à Zurich, en 1793. Sa probité et sa bienfaisance le firent chérir de tout le monde. Meister a publié, en allemand, une *Notice sur la Vie de Henri Corrodi*, Zurich, 1793.

CORROZET (Gilles), libraire, né à Paris en 1510, dont on a divers ouvrages en vers et en prose, mourut en 1568, à 58 ans. Il eut un nom comme auteur et comme imprimeur. Nous avons de lui : 1° les *Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, 1568, in-8°. Corrozet est un des premiers qui aient débrouillé les antiquités de cette ville, et son ouvrage est encore estimé. 2° Le *Trésor des histoires de France*, 1583, in-8°. Ce n'est qu'un recueil court et imparfait des noms des rois et des princes, de leur âge, du temps de leur règne, etc. Le reste de ce trésor est une rapsodie pleine de contes ridicules. 3° Les *Divers propos des illustres hommes de la chrétienté*, Lyon, 1558, in-16, rare. [A ces ouvrages il faut ajouter le *Catalogue* des villes *et cités assises èz trois Gaules, avec un traité des fleuves et fontaines d'icelles*, Paris, 1540, in-16, goth. fig., augmenté d'un 2e livre par Champier. *Parnasse des poètes français modernes*, Paris, 1577, etc.]—Jean CORROZET, son petit-fils, se rendit digne de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta considérablement le *Trésor*, etc., composé par Gilles, et l'imprima en 1628, avec des additions.

CORSIGNANI (Pierre-Antoine), né à Celano dans l'Abruzze en 1686, évêque de Venosa en 1738, puis de Sulmona, mort en 1751, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent qu'il était très versé dans l'histoire et les antiquités de son pays. 1° *De viris illustribus Marsorum*, etc., Rome, 1712, in-4°; 2° *De Aniene ac viæ Valeriæ fontibus enarratio, cum inscriptionibus locorum adjacentium;* 3° *Acta S. S. M. M. Simplicii, Constantini et Victoriani vindicata*, Rome, 1750, in-4°. Les *bollandistes*, regardant ces actes comme suspects, ne les ont point insérés dans leur collection. Corsignani en prend ici la défense. 4° *Mémoires topographiques et historiques sur*

la province de Marsi et les environs, en italien, etc.

CORSINI (Saint André), né à Florence en 1302, de l'illustre famille de Corsini, se fit religieux dans l'ordre des carmes, dont il fut tiré pour être placé sur le siége de Fiesoli; les exercices de la plus austère pénitence, et sa vie vraiment pastorale, lui attirèrent l'admiration et le respect des peuples. Il mourut en 1373. Urbain VIII le mit au nombre des saints en 1629. Clément XII, qui était de la même famille, et le marquis de Corsini son neveu, ont orné avec magnificence la chapelle où l'on garde le corps du saint. Cette chapelle est dans l'église des carmes de Florence. Le même pape fit aussi bâtir dans l'église de Saint-Jean de Latran une chapelle magnifique et digne de la première église du monde, qu'il dédia sous l'invocation de saint André Corsini, et où il voulut être enterré. La vie du saint a été écrite, 1° par un de ses disciples; 2° par Pierre-André Castagna, carme, qui vivait dans le siècle suivant; 3° par François Venturi, évêque de San-Severo: celle-ci a été imprimée à Rome en 1620, in-4°, et le P. Maffei, jésuite, en a donné un abrégé.

CORSINI. *Voy.* CLÉMENT XII.

CORSINI (Édouard), religieux des écolespies, né à Fanano dans le Modenais, l'an 1702, mourut en 1765 à Pise, où le grand-duc lui avait donné une chaire de philosophie. Cette science remplit ses premières études, et ses succès parurent d'abord par des *Institutions philosophiques, métaphysiques et mathématiques*, en 6 vol. in-8°, 1723 et 1724. Il substitua à l'étude d'Aristote, qui subjuguait alors une partie de l'Italie, un genre de philosophie plus utile; mais il le fit avec une sagesse et une modération qui n'offensa personne. Il savait douter là où d'autres ne voient que des démonstrations complètes. En parlant du système du monde, il fait une réflexion qui paraîtrait bien remarquable, si l'événement la vérifiait un jour, *Novæ adeo stellæ observari poterunt quæ hypothesim Copernici destruant*. Réflexion qui peut s'étendre sur toutes les parties de la nature physique qui ont quelque rapport au mouvement de la terre ou du soleil. « Une observation, » dit un physicien moderne, qui » paraît souvent fort indifférente, et qui ne semble regarder » qu'un objet de très peu de conséquence, suffit pour donner » un ébranlement général à toutes les opinions reçues. Que » d'idées n'a pas tout à coup » anéanties le petit tube de Toricelli? L'horreur du vide était-elle alors moins accréditée, » moins universellement enseignée que ne l'est aujourd'hui » le mouvement de la terre? » Encouragé par l'accueil favorable qu'on fit à cet ouvrage, le P. Corsini publia, en 1735, un nouveau cours d'*Éléments géométriques* écrits avec précision et clarté. Dès qu'il eut été nommé professeur à Pise, il revit et retoucha ces deux ouvrages. Le premier parut avec des corrections considérables à Bologne en 1742; et le second, augmenté des *Éléments de géométrie pratique*, fut publié à Venise l'an 1738, en 2 vol. in-8°. L'hydrostatique et l'histoire lui étaient connues. Après s'être nourri, pendant quelques années, des auteurs classiques, et particu-

lièrement des Grecs, il se proposa d'écrire les *Fastes des archontes d'Athènes*. Le 1er vol. de cet important ouvrage parut en 1734, in-4°; le 4e et le dernier 10 ans après. Nommé en 1746 à la chaire de morale et de métaphysique, et entraîné par son goût, il composa un *Cours de métaphysique*, qui parut depuis à Venise en 1758. Bientôt les savants Muratori, Gori, Maffei, Quirini, Passionei, ses amis, l'enlevèrent à la philosophie. Leurs sollicitations le rendirent aux objets de critique et d'érudition. En 1747, il mit au jour 4 *Dissertations* in-4°, sur les jeux sacrés de la Grèce, où il donna un catalogue très exact des athlètes vainqueurs. Deux ans après, il donna, in-fol., un excellent ouvrage sur les abréviations des inscriptions grecques, sous ce titre: *De notis Græcorum*. Ce livre exact et plein de sagacité fut suivi de beaucoup de Dissertations relatives aux objets d'érudition. La haute estime que ses vertus et ses travaux avaient inspirée à ses confrères, interrompit ses travaux mêmes. Il fut nommé général de son ordre en 1754. Le loisir que les fonctions pénibles de sa place lui laissèrent, il l'employa à ses anciennes études. Le terme de son généralat étant expiré, il s'empressa de retourner à Pise et d'y reprendre ses fonctions de professeur. Elles valurent au public plusieurs nouvelles dissertations, et surtout un excellent ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur: *De præfectis urbis*. Enfin il s'occupa uniquement de l'*Histoire de l'université de Pise*, dont il avait été nommé historiographe. Il était près d'en publier le 1er volume, lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie qui l'enleva, malgré toutes les ressources de l'art. Le style de Corsini est diffus et ses opinions sont quelquefois hasardées. On trouve la liste complète de ses ouvrages, qui sont très nombreux, dans Tiraboschi, *Bibl. des écrivains de Modène*.

CORT (Corneille), maître de gravure d'Augustin Carrache, était de Hoorn en Hollande, où il naquit l'an 1536; mais les chefs-d'œuvre de Rome l'attirèrent et le fixèrent dans cette ville superbe. Il mourut en 1578. Il est au rang des graveurs les plus corrects. Des connaisseurs prétendent que les élèves doivent préférer les gravures de ce maître à toutes les autres, pour se perfectionner. Une pièce qui représente son *Académie* est recherchée des curieux. [Cort demeura longtemps à Venise, où le Titien lui fit graver plusieurs de ses tableaux. Ses meilleures estampes sont: la *Transfiguration*, de Raphaël, et qui n'a été surpassée que par Mengs (1810); l'*Académie des beaux arts*, d'après Jacq. Strada; le *Massacre des Innocents*, d'après le Tintoret, etc.]

CORTE (Dieudonné), né à Brescow dans la Basse-Lusace en 1698, professeur de droit à Leipsick, mort en 1731, âgé seulement de 33 ans, travailla aux journaux de cette ville, et publia en 1724, in-4°, une excellente *édition* de Salluste, avec de savantes notes, et les *Fragments des anciens historiens*. On a encore de lui: *Tres Satyræ Menippeæ*, Leipsick, 1720, in-8°, et d'autres ouvrages.

CORTEZ (Fernand ou Ferdinand), gentilhomme espagnol, né à Medellin dans l'Estramadure, en 1485, se dégoûta de bonne heure des belles-lettres,

et se sentit un violent penchant pour les armes. Il passa dans les Indes en 1504. Ovando, son parent, gouverneur de Saint-Domingue, l'associa à l'expédition de l'île de Cuba, commandée par Diego Velasquez: celui-ci devenu gouverneur de cette île et mécontent de son lieutenant Grijalva, qui avait découvert le Mexique, chargea Cortez de la conquête de ce vaste pays; mais bientôt, jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, il se rétracta et voulut le faire arrêter. Cortez, adoré de ses troupes, déjoua les projets du gouverneur, et partit en 1518, avec 10 vaisseaux, 600 Espagnols, 18 chevaux et quelques pièces de campagne, pour tenter cette grande entreprise. Il arriva sur les côtes du Mexique, le 4 mars 1519; et après avoir fait brûler ses vaisseaux pour montrer à ses soldats qu'il fallait vaincre ou périr, il avança le long du golfe de ce nom, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt répandant l'effroi par ses armes. Les Indiens de Tabasco furent vaincus et perdirent leur ville. La vue de ces animaux guerriers sur lesquels combattaient les Espagnols, le bruit de l'artillerie, qu'on prenait pour le tonnerre, les forteresses mouvantes qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tous ces objets, nouveaux pour ces peuples, leur causèrent un étonnement mêlé de terreur. C'était d'ailleurs une nation lâche, amollie, dégradée par des abominations de tous les genres. Après avoir jeté les fondements de la ville de Vera-Cruz, Cortez marcha vers celle de Mexico, qu'on lui avait désignée comme la capitale du royaume, et le séjour d'un souverain très puissant, auquel obéissaient trente caciques différents, et dont les richesses étaient immenses. Il y entra le 8 novembre 1520. Montezuma, roi du pays, se soumit, et fut bien traité par les vainqueurs. Les Espagnols s'étant fait ouvrir les portes du grand temple de Mexico, ne purent contenir ni leur pitié ni leur indignation, en voyant ce vaste édifice barbouillé de sang humain, et affreusement orné de crânes et d'ossements, restes des infortunés qu'on immolait sans cesse pour fléchir de hideuses divinités; ils se regardèrent comme les vengeurs de la nature outragée par un fanatisme atroce. « Je fis » renverser toutes ces idoles, dit » Cortez dans une de ses lettres » à l'empereur Charles-Quint; je » fis nettoyer toutes les chapelles » particulières où se faisaient les » sacrifices humains, et j'y pla- » çai des images de Notre-Dame » et d'autres saintes. » Montézuma fut très affecté de ce changement. Un des généraux du prince indien, qui avait des ordres secrets, ayant attaqué les Espagnols en trahison, Cortez se rend au palais, met à mort le général, et emprisonne Montézuma. Ensuite il lui ordonne de se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Le prince obéit; il ajoute à cet hommage un présent de 600 mille marcs d'or pur, avec une quantité prodigieuse de pierreries. Cependant le gouverneur de Cuba, Velasquez, envoyait une armée contre son lieutenant, dont la gloire excitait sa jalousie. Cortez, aidé d'un renfort venu d'Espagne, défait et range sous ses drapeaux ces troupes qui venaient pour le détruire. A son retour à Mexico, il en trouve les habitants

révoltés contre Montézuma, qui paraissait s'être attaché de bonne foi aux Espagnols, et qui périt bientôt, tué d'un coup de pierre, par ses sujets, au moment où il voulait les haranguer. Guatimozin, son neveu et son gendre, lui succède et obtint d'abord quelques succès contre Cortez, qui est obligé de se retirer; mais celui-ci ne tarde pas à revenir, et secouru par les Tlascatiques, autre nation indienne, il rentre en vainqueur dans Mexico. L'empereur, son épouse, ses ministres et ses courtisans tombèrent en sa puissance le 13 avril 1521. Les soldats n'ayant pas trouvé les trésors qu'ils espéraient, se mutinèrent, et mirent Guatimozin sur des charbons ardents, pour le forcer à les découvrir. Cortez ne put empêcher ce premier moment de fureur; mais il ne tarda pas d'arracher le prisonnier des mains de ses bourreaux. Robertson lui-même, quoique peu favorable à ce héros, lui rend ce témoignage... Cortez, maître absolu de la ville de Mexico, la rebâtit en 1529, dans le goût des villes de l'Europe. Le conquérant revint en Europe pour défendre ses biens contre le procureur fiscal du conseil des Indes. Il suivait cette grande affaire à la cour d'Espagne, lorsque l'empereur partit pour la seconde expédition d'Afrique. Ce prince lui avait fait présent de la vallée de Guaxaca au Mexique, érigée en marquisat, de la valeur de 150 mille livres de rente; mais malgré ce titre et ses trésors, il fut traité avec peu de considération. A peine put-il obtenir une audience. Un jour, il fendit la presse qui entourait la voiture de l'empereur, et monta sur l'étrier de la portière; Charles lui demanda : *Qui êtes-vous ?* — *Je suis un homme*, lui répondit fièrement le vainqueur des Indes, *qui vous ai donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes.* Il mourut dans sa patrie, en 1554, à 63 ans. Un historien, aussi célèbre que véridique, en a fait le portrait suivant : « Ame haute et pleine d'énergie, d'un courage et d'une » activité à l'épreuve de tous les » travaux et de tous les périls, » d'une constance que tous les » obstacles ne faisaient qu'affermir, sans opiniâtreté néanmoins, et sans témérité; n'abandonnant rien au hasard de » tout ce qui était du ressort de » la prudence, à laquelle suppléait alors cet instinct martial » qui est un guide encore plus » sûr, toujours il prenait conseil, » et jamais il ne se piqua de faire » prévaloir son avis qu'il ne fût » en effet le meilleur. Du reste, » il était d'un caractère doux, » ouvert, affable, d'une générosité qui captivait la confiance » et lui enchaînait tous les cœurs; » plein de gaieté dans le commerce ordinaire de la vie, insinuant » et persuasif dans les conférences et les négociations, fertile » en expédients, prompt à trouver des ressources, enfin rempli d'honneur, de probité, et » plus encore de foi et de religion. Cortez fut, en un mot, » tout ce que devait être le héros destiné à fonder et à cimenter le double empire d'une » nouvelle Espagne et d'une » nouvelle Église dans le Nouveau-Monde. Quelque vive » que fût sa passion pour la » gloire, à laquelle la soif de » l'or, si contagieuse de son » temps, ne parut jamais rien

» ôter, il témoigna beaucoup » plus d'ardeur encore pour établir le règne de J.-C. » Il a paru sous son nom : *De Insulis nuper inventis narrationes*, Cologne, 1532, in-fol. La meilleure *Histoire des conquêtes de Cortez* est celle de don Antoine de Solis, traduite de l'espagnol en français par Citri de la Guette, et imprimée à Paris en 1701, 2 vol. in-12, réimprimée en 1775. Le traducteur raconte sommairement dans sa préface les actions de Cortez, depuis qu'il s'était rendu maître du Mexique, jusqu'à sa mort. Nous avons encore sur les exploits de Cortez, trois *Lettres* écrites par lui-même, traduites et publiées en 1778 par M. de Flavigny. Elles sont écrites d'une manière très intéressante : on ne peut guère leur reprocher que quelques exagérations à l'égard de la magnificence et de la population du Mexique, effet naturel de la surprise dans un homme qui s'attendait à ne trouver qu'un désert et quelques hordes errantes. « La naïveté, dit l'éditeur, la » modestie et la simplicité qui ca» ractérisent ces lettres, attestent » la vérité des traits qui peignent » ce conquérant; il est clair qu'il » n'a pas songé à lui dans le ré» cit des événements qu'il dé» crit... On y retrouve partout » la même ingénuité... pas un » mot de déclamation sur quel» ques usages révoltants de Mexi» co, sur le culte meurtrier de » ses habitants, sur leurs infidé» lités et leurs trahisons; c'est » toujours en courant, et sans » la moindre apparence d'inté» rêts, qu'il touche ces détails » presque imperceptibles dans » sa relation. » Les gens impartiaux prendront un plaisir particulier à lire cette histoire guerrière écrite par le héros même qui a dirigé et exécuté cette grande entreprise. Malgré l'acharnement avec lequel les détracteurs des grands hommes ont outragé ce célèbre général, ils ne pourront s'empêcher d'applaudir à la révolution que ses armes ont opérée parmi les barbares peuples du Mexique. Il y a peut-être aujourd'hui dans cette contrée de l'Amérique moins d'habitants indigènes qu'il n'y en avait autrefois (1); mais ils ont une religion pacifique et bienfaisante; ils ont des sentiments d'humanité, des mœurs, de la probité. Les descendants du peuple que Cortez a combattu, ne mangent plus de viandes humaines; ils n'immolent plus leurs semblables à des monstres de bois ou d'or; ils sont devenus hommes et chrétiens; et Cortez n'eût-il fait que cela, il eût fait beaucoup. « Ce fut la cause de la na» ture et de son auteur, du » Dieu créateur et père de tous » les hommes, dit un historien, » que Cortez prétendit venger, » quand il les vit immolés com» me des brutes, sur les autels » des démons : divinités homici» des, qui, en pleine liberté, » prenaient leurs délices à s'a» breuver de sang humain, » dans les ténèbres d'une super» stition où ils régnaient pres» que aussi absolument que » dans celles de l'enfer. » *Voyez* » Atabalipa, Montezuma, etc. »

CORTEZ, ou Cortesio (Grégoire), né à Modène, d'une ancienne famille, entra dans l'or-

(1) Cela est très douteux : les guerres destructives de ces peuples, leurs perfidies réciproques, l'usage habituel des poisons, leurs mœurs atroces, leur mollesse et leur brutale lubricité, la multitude des sacrifices humains, etc., étaient de terribles obstacles à la population; et ces obstacles ont cessé depuis l'abolition de cet empire d'horreurs.

dre de Saint-Benoît, et passa par toutes les charges. Il était dans le célèbre monastère de Lerins, dans lequel il avait fait renaître la piété et le goût des lettres sacrées et profanes, lorsque Paul III l'honora de la pourpre en 1542. Cortez était digne de ce choix. Il mourut à Rome en 1548, laissant plusieurs écrits en vers et en prose. Les plus connus sont des *Lettres latines*, imprimées à Venise en 1573, in-8°; recueil curieux, qui est un monument de ses liaisons avec les savants de son temps, et de son zèle pour le progrès des sciences. On y trouve des éloges de quelques gens de lettre, et des faits utiles à ceux qui écriraient l'histoire de son siècle.

CORTEZI (Paul), naquit en 1465 à San-Germiniano en Toscane. Dès sa première jeunesse, il s'appliqua à former son style sur la lecture des meilleurs auteurs de l'antiquité, et en particulier de Cicéron. Il n'avait qu'environ 23 ans quand il mit au jour un *Dialogue sur les savants de l'Italie*. Cette production élégante et utile pour l'histoire de la littérature de son temps, est demeurée dans l'obscurité jusqu'en 1734, qu'Alexandre Politien l'a fait imprimer à Florence, in-4°, avec des notes et la vie de l'auteur. Ange Politien, à qui il l'avait communiquée, lui écrivit, « que cet ouvrage, quoique supérieur à son âge, n'était point un fruit précoce. » On a encore de ce savant quelques *Commentaires sur les Livres des Sentences*, 1540, in-fol., écrit en bon latin, mais souvent avec des termes profanes, qui dégradent la majesté de nos mystères : c'était la manie de son siècle, en particulier celle de Bembo, etc. On lui doit aussi un *Traité de la dignité des cardinaux*; plein d'érudition, de variété et d'élégance, suivant quelques auteurs italiens, et dénué de toutes ces qualités, suivant Dupin. Cortezi mourut évêque d'Urbin en 1510, dans la 45e année de son âge. Sa maison était l'asile des Muses et de ceux qui les cultivaient.

CORTONE. *Voyez* BERETIN (Pierre).

CORVAISIER (Pierre-Jean Le), naquit à Vitré en Bretagne l'an 1719, et mourut en 1754, secrétaire de l'académie d'Angers. On a de lui : 1° l'*Eloge de Louis XV*, imprimé à Paris en 1754, in-12; 2° un *Discours* lu à l'académie de Nanci; 3° quelques petits ouvrages de critique; 4° le *Recueil des Pièces présentées à l'académie d'Angers*.

† CORVETTO (Louis-Emmanuel), né à Gênes le 11 juillet 1756, mort dans cette ville le 13 mai 1821. Destiné au barreau, il eut d'abord pour maître dans la science des lois le docteur Biale, puis le savant jurisconsulte Hyacinthe Mazzola, particulièrement attaché au sénat de la république. Bientôt il devint lui-même un des plus célèbres avocats de cette ville. Destiné par la nature à être poète, l'éducation le rendit orateur, mais un de ces orateurs modestes dont les auditoires de nos jours commencent à mettre en doute les succès lorsqu'ils montent à la tribune, et s'étonnent de se trouver subjugués quand ils en descendent. La révolution de Gênes, qui éclata en 1797, le trouva étranger à ses principes, et l'aristocratie, en abdiquant le pouvoir,

crut encore travailler pour le bien de la patrie, en le désignant comme un des hommes qui pouvaient le plus avantageusement prendre part aux affaires. Amant passionné de la retraite, il la sacrifia dès lors, et presque pour le reste de sa vie, aux intérêts de son pays. Nommé d'abord membre du gouvernement provisoire de la nouvelle république ligurienne, il se laissa successivement imposer, par le choix spontané de ses concitoyens, les fonctions de membre du conseil des anciens, puis de directeur. Élu président du directoire, le 8 juin de cette même année 1797, il tint les rênes du gouvernement d'une main ferme et prudente. Tandis que ses confrères exerçaient encore leur profession d'avocat, lui seul l'abandonna pour se livrer sans réserve aux soins du gouvernement qui lui étaient confiés, quoiqu'ils fussent gratuits. Gênes dut à son activité, ainsi qu'à sa sagesse, le bonheur de voir calmer l'effervescence populaire, et de ne point se trouver exposée aux excès révolutionnaires si terribles ailleurs, et surtout en France, dont cette ville subissait l'influence, et sur laquelle elle se modelait pour sa prétendue régénération. En 1799, étant sorti du directoire par la voie du sort, Corvetto fut nommé, par le corps législatif, membre du tribunal de cassation, et en même temps, par la municipalité, défenseur des accusés indigents devant les tribunaux criminels et les commissions militaires. Cette dernière fonction n'était pas sans danger dans un temps où la politique s'était emparée du glaive de la justice; mais elle était sans émoluments; et, désintéressé comme il l'a prouvé toute sa vie, Corvetto lui accorda la préférence. Dans les diverses modifications que subit depuis le gouvernement de la république ligurienne, Corvetto fut toujours élevé aux dignités les plus éminentes. Quand les Français, repoussés d'Italie par le général Souwarow, se réfugièrent dans Gênes, ils l'y trouvèrent ministre des affaires étrangères. Commissaire général de la république auprès de Masséna, il sut, par son caractère insinuant, capter la confiance de ce général. Pendant les calamités d'un siége devenu horrible par le manque total des subsistances, 100,000 habitants mouraient de faim, et le soldat respectait leur asile; exemple peut-être unique de modération dans les annales de Gênes, et dû au beau caractère déployé par Corvetto. Admis sans titre diplomatique aux conférences de Sestri et de Conegliano, où fut conclue la capitulation, il réussit à stipuler les intérêts d'une république que les puissances ennemies n'avaient jamais reconnue; et là, simple particulier, il sut renouer les conférences rompues par les prétentions opposées des généraux, et arrêter les hostilités près de recommencer avec une nouvelle fureur. Gênes soumise de nouveau à l'influence de la France par la victoire de Marengo, Corvetto refusa le titre et les fonctions de membre du gouvernement provisoire. Quand la république ligurienne fut, pour un instant, replacée sur ses anciennes bases, il refusa la dignité de doge qu'on le priait avec

instance d'accepter. Créé sénateur, il donna sa démission, pour s'occuper uniquement de la banque de Saint-Georges, dont il avait été nommé directeur. En cette qualité, il publia un *Essai sur son l'origine, et sur les moyens de la réorganiser*; ouvrage aussi agréablement écrit que profondément pensé. Napoléon Buonaparte s'étant emparé de la souveraineté en France et en Italie, voulut montrer à Gênes, autrefois maîtresse de sa patrie, un Corse maître à la fois de Gênes et de la France. Il fit une entrée pompeuse dans cette ville, et dut chercher à mettre dans ses intérêts Corvetto, si bien instruit de ceux du pays qu'il brûlait d'envahir. On a reproché à Corvetto de le lui avoir livré. La meilleure réponse à cette odieuse imputation, c'est l'état de sa fortune au moment de son décès, et après avoir été revêtu si long-temps d'emplois honorables; que tant d'autres ont su rendre si lucratifs. Quoi qu'il en soit, bientôt la Ligurie fut réunie à l'empire, et Corvetto, pour lors président du collége de département, fut nommé conseiller d'état, chevalier et officier de la Légion-d'Honneur, et reçut par la suite les titres de comte, de commandant même de la Légion-d'Honneur, et de chevalier de la Couronne de fer. Arrivé à Paris au mois de mars 1806, il travailla avec M. Beugnot et avec M. Bégouen, ses collègues au conseil d'état, à la rédaction du Code de commerce. Plusieurs fois il défendit avec succès dans ce conseil les intérêts de Gênes, et dit souvent: « qu'il se serait cru indigne de » sa patrie d'adoption, s'il n'avait » pas toujours aimé beaucoup » sa première. » Ses compatriotes trouvèrent toujours en lui un protecteur et un ami zélé. Chargé en 1811, avec un de ses collègues, de la visite des prisons d'état, il fut le consolateur des détenus. Rarement Buonaparte, quand il présidait le conseil, fermait une discussion importante sans prendre l'avis de Corvetto, et c'était dans les réponses du conseiller aux brusques interpellations du maître, que brillaient surtout son savoir et son éloquence. Après la restauration de 1814, la séparation du territoire ligurien d'avec le territoire français allait rendre Corvetto étranger à la France, et il s'en désolait déjà, lorsqu'il reçut l'ordonnance du roi qui le réintégrait au conseil d'état, et lui accordait des lettres de grande naturalisation, dont il se montra digne, en refusant le ministère que le roi de Sardaigne lui faisait offrir à la même époque par son ambassadeur à Paris. Pendant la nouvelle usurpation des 100 jours, Corvetto n'ayant pu éviter de se voir maintenir au conseil d'état, eut du moins la fermeté de ne point y siéger, et Buonaparte n'osa l'y contraindre. Il alla même jusqu'à refuser formellement, et par écrit, de signer la fameuse déclaration du 25 mars. A la seconde rentrée du roi, il reprit au conseil les fonctions de président du comité des finances, et il présida une commission composée de membres de ce conseil, chargée de diriger et de défendre les intérêts et les transactions des départements occupés militairement. Il fut enfin nommé ministre secrétaire d'état des finances à la fin de décembre 1815. A

cette époque, la France, épuisée par les contributions journalières qu'exigeait l'occupation militaire, avait encore à satisfaire aux conditions des traités, et son trésor était vide. Au milieu de ces difficultés, insurmontables peut-être pour tout autre, Corvetto créa des ressources imprévues, et conçut le projet de fonder le crédit public. Se confiant dans les talents et les qualités du ministre, des banquiers étrangers n'hésitèrent point à remplir le premier de ces emprunts célèbres, auxquels la France dut son affranchissement. Enhardis par cet exemple, les capitalistes français s'empressèrent d'achever par leur participation l'exécution du plan qu'il avait conçu. Sous son administration, l'abîme de l'arriéré fut sondé; on créa pour l'acquitter les reconnaissances de liquidation dont le crédit s'est si bien soutenu; et l'utile établissement de la caisse d'amortissement prit une nouvelle consistance. Il produisit devant les deux chambres, avec cet air de conciliation et cette logique qui gagnent les cœurs et portent la conviction dans les esprits, les divers projets de lois dépendantes de ses attributions. Le 3 novembre 1815, il demanda à la chambre des députés l'annulation de la loi du 28 floréal an 11 (27 avril 1803), qui assujettissait à un droit spécial les denrées coloniales françaises réimportées par mer, et il proposa un autre mode d'organisation. Le 19 décembre, il exposa les motifs de deux projets de loi, dont l'un avait pour objet le recouvrement provisoire sur les rôles de 1815, des quatre premiers douzièmes des contributions de 1816; expédient utile alors à cause de l'urgence des circonstances : l'autre était relatif à la création d'inscriptions sur le grand livre de la dette publique, destinées à acquitter les charges imposées par le traité du 20 novembre 1815. Quelques jours après, il présenta le budget de 1816, dont le système, considérablement modifié par la chambre des députés, s'est à peu près reproduit dans toutes les lois annuelles des finances qui se sont succédé jusqu'à ce jour. Le 20 avril 1816, il présenta un projet de loi tendant à faire rapporter un décret de l'assemblée constituante, lequel avait annulé l'acte d'engagement de la baronnie de Fénestrange, concédée au duc de Polignac, le 4 juin 1782, moyennant une somme de 2,500,000 fr. Ce projet, que la fin de la session ne permit point de discuter, n'a point reparu depuis; enfin il dressa le budjet de 1817, à peu près sur les mêmes bases que celui de l'année précédente. L'état de la santé de M. Corvetto ne lui permettant plus l'exercice de fonctions si pénibles, sentant lui-même approcher sa fin, et le disant chaque jour, trois fois il offrit sa démission, et trois fois elle lui fut refusée; il l'obtint enfin au mois de décembre 1818, après avoir donné ses derniers soins au compte de 1817, et au budget de 1819. Le roi, informé de la médiocrité de sa fortune, lui fit un don de 50,000 fr., et lui accorda pendant sa vie la jouissance du château de la Muette, à Passy. A ce témoignage de sa satisfaction, S. M. joignit le brevet de grand'-croix de la Légion-d'Honneur, le titre de ministre-d'état et de membre du conseil

privé, et une pension pour sa veuve. Dans l'espoir de rétablir sa santé, il se retira alors à Gênes, son pays natal, où sa maladie ne fit qu'empirer. Enfin, il succomba, à l'âge de 64 ans, à une complication d'infirmités que d'anciennes lésions organiques avaient rendues incurables. Ses mœurs avaient été pures, ses principes sévères, ses actions droites, et ses derniers sentiments furent ceux d'un chrétien persuadé de la divinité d'une religion dont il n'avait pas un instant négligé la pratique. Il les a manifestés lui-même dans ce paragraphe touchant, qui est le dernier de son testament : « Au moment de me séparer de » la chère compagne de toutes » mes vicissitudes, de ce second » ange tutélaire que Dieu dans » sa clémence m'a accordé sur » la terre, de mes très chères » filles, de mes chers gendres, » qui ont constamment fait mon » bonheur et ma consolation ; » des précieux gages qui leur » restent de leur amour, je me » prosterne le front par terre, » devant le trône de la divine » miséricorde, et je la supplie » de confirmer la bénédiction » paternelle que je leur laisse » comme mon héritage, et com- » me un gage de notre future » réunion. »

CORVIN. *Voyez* HUNIADE et MATHIAS CORVIN.

† CORVISART DES MARETS (Le baron Jean-Nicolas), médecin célèbre, né à Dricourt, canton de Vouziers, département des Ardennes (Champagne), le 15 février 1755. Il vint au monde pendant l'exil du parlement de Paris, auprès duquel son père était avocat et procureur, et mourut à Paris le 18 septembre 1821. Destiné au barreau, Corvisart commença par étudier le droit; mais un penchant irrésistible lui fit bientôt abandonner cette étude pour celle de la médecine et de la chirurgie. Dès son début dans la pratique, il se fit remarquer par ses vastes connaissances. Habile démonstrateur, il commença à trente-huit ans l'enseignement de la médecine, au lit des malades; et, comme on l'a dit, ce genre d'enseignement paraissait fait pour lui. Disciple et ami de Dessaut, de Le Clerc, d'Antoine Petit, qui se l'était adjoint, de Desbois-de-Rochefort, auquel il succéda comme médecin de l'hôpital de la Charité ; dans cette place, l'une des plus importantes des hôpitaux de Paris, il eut mille occasions de développer tout son talent d'observation : « J'oublie, disait-il, tout ce que j'ai » appris, pour ne voir que ce qui » est. » Il mit en usage un moyen simple, et alors peu connu, de juger des différentes maladies de la poitrine, lequel consistait à observer le retentissement que fait entendre cette cavité, quand on frappe, avec précaution et dans divers points de son étendue, ses parois extérieures. Cette méthode, inventée par Aven-Brugger, médecin allemand, devint, grâce à Corvisart, une source de connaissances positives sur l'état des organes de la circulation et de la respiration. Il a donné une traduction de l'ouvrage d'Aven-Brugger sur ce procédé, et il y a joint de savants commentaires. Peu de temps après avoir reçu le bonnet de docteur de l'ancienne faculté de Paris, il avait été nommé médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice. Ses amis,

pensant que ce serait un titre pour lui faire obtenir de madame Necker la place de médecin de l'hôpital qu'elle venait de fonder rue de Sèvres, l'engagèrent à la lui demander à ellemême. Corvisart suivit ce conseil; mais madame Necker, femme vaine, dit la chronique, et qui tenait pour lors à la démarcation des rangs et des professions, lui fit une scène assez ridicule, et lui refusa la place, parce qu'il ne voulut pas promettre de porter la perruque médicale. A l'époque de l'institution de *l'Ecole de santé*, devenue *l'École*, puis la *Faculté de médecine*, Corvisart y fut le premier nommé professeur légal de clinique interne, dont Desbois avait commencé l'enseignement à Paris. Dès 1797, il avait obtenu la chaire de professeur de médecine au collége de France. Du haut de ces deux chaires, dont il n'occupa la première que jusqu'en 1807, il était l'oracle d'une multitude d'élèves jaloux d'acquérir ou de perfectionner en eux la science difficile, au moyen de laquelle on parvient à préciser la nature et le siége des maladies. Surnommé *l'Hippocrate français*, il voyait accourir à ses leçons les médecins étrangers, attirés à Paris par la réputation de notre école. Buonaparte, devenu premier consul, le nomma son premier médecin, et le chargea du soin d'organiser sa maison médicale. Corvisart ne désigna, pour en faire partie, que des hommes d'un talent reconnu. Juste et bienveillant envers ses confrères, et envers les élèves dont les dispositions promettaient du talent, il ne laissa jamais échapper l'occasion de leur être utile. Attaché par les devoirs de sa place et par une vive affection à Buonaparte, et successivement à ses deux épouses, il obtint sur leur esprit, et particulièrement sur celui du premier, un crédit dont il n'abusa jamais, et dont il se servit pour perfectionner l'enseignement. Son service à la cour ne le fit point renoncer à son titre ni même entièrement à ses fonctions de médecin de la Charité. Sur sa demande, un amphithéâtre spécialement destiné à l'enseignement de la médecine pratique avait été élevé dans l'intérieur de cet hôpital; il y fit attacher une société d'instruction médicale, formée d'élèves assidus et zélés, choisis parmi les plus capables de recueillir au lit des malades l'histoire des maladies. Il ne négligea rien pour encourager leurs travaux; il fonda à ses frais, et leur distribua lui-même des prix à titre de récompense. On doit à ses sollicitations et à ses soins le marbre monumental élevé sous le péristyle de l'Hôtel-Dieu, à Dessaut et à Bichat. M. J.-J. Le Roux, son élève, et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, dit que la bibliothèque de l'Ecole lui doit une grande quantité de bons livres; qu'il fit placer dans la galerie d'exposition l'horloge qu'on y remarque, graver le grand jeton à la tête d'Esculape, et le petit à la tête d'Hippocrate, etc. Dès la création de la Légion-d'Honneur il en avait été nommé officier. Dans la suite, Napoléon joignit à cette faveur le titre de baron, et celui de commandeur de l'ordre de la Réunion. En 1811, il fut élu membre de l'Institut (section de médecine et de chirurgie); à la réorganisation de

1816, il fut conservé dans cette société savante, où devait lui succéder M. Magendie. A la création de l'académie royale de médecine en 1821, il fut nommé membre honoraire. Devenu riche par l'exercice de sa profession et par les places importantes qu'il avait occupées, Corvisart sentit à l'époque de la restauration, qu'il devait se résigner à la retraite, dont son ancien attachement pour son patron lui imposait en quelque sorte la nécessité. Il avait à peine soixante ans quand il éprouva une première, mais légère attaque d'apoplexie, maladie qui avait causé la mort de son père, et à laquelle il avait toujours pensé qu'il succomberait lui-même. Persuadé qu'il était poursuivi de près par la mort, la vie lui parut un fardeau; son caractère sérieux devint tout-à-fait mélancolique; souvent il désira qu'une seconde, mais violente attaque, vînt le soustraire aux infirmités de la vieillesse. Il renonça à l'exercice de sa profession, et l'habitude qu'il avait prise de ne jamais parler de médecine, à moins qu'il n'y fût obligé, se changea en une profonde antipathie pour les conversations dont cette science était l'objet. La culture des lettres, qu'il avait toujours aimées, et dans lesquelles il était très versé, l'air de la campagne et surtout la chasse, où il pouvait développer l'adresse dont l'avait doué la nature, furent tout le régime qu'il voulut s'imposer. « A quoi » bon, disait-il, joindre l'ennui » d'un traitement à la triste cer- » titude d'un mal incurable? » Une seconde attaque, non encore telle qu'il l'avait désirée, vint affaiblir ses organes, et le rendit incapable d'efforts d'esprit long-temps soutenus; des éclairs d'une vivacité extrême remplacèrent parfois son abattement habituel, et il passa près d'une année dans des combats souvent inutiles pour réprimer ses penchants et la fougue de son caractère. On pouvait soupçonner une profonde lésion du cerveau; le jugement toutefois demeurait sain et entier. Après cette première période, le mal parut perdre de son intensité; et l'altération du cerveau ne fut plus, pour ainsi dire, que locale. Corvisart alors envisagea sa position d'un œil stoïque; il ne s'occupa plus que de rendre ses infirmités supportables à ceux qui l'entouraient, et qu'à soutenir les forces de son esprit et de son caractère. La lecture des poètes, dans la connaissance desquels il était très versé, fut son unique distraction; il y joignit cependant celle des philosophes, et particulièrement des philosophes du XVIIIe siècle, pour lesquels il avait tant de prédilection, qu'il avait acheté 1500 fr. la canne de J.-J. Rousseau. Au mois d'avril 1817, il fit son testament, dans lequel il glissa cette observation assez singulière: « *J'étais*, y dit-il, *à jeûn, sain* » *de corps et d'esprit.* » Il *veut*, ajoute-t-il, *être enterré dans un coin de sa ferme d'Atis, où il génera le moins; et que son inhumation se fasse sans aucune cérémonie*. Dans la disposition qu'il fait de ses biens, il n'oublie pas les pauvres; il laisse à ses amis quelques témoignages de souvenir; et quelques-unes des conditions qu'il met à ses legs prouvent qu'il n'était ni triste ni abattu quand il écrivit ses dernières volontés. Il avait, de son

vivant, fait l'abandon de tous ses biens à M. Scipion Corvisart son neveu, officier supérieur de cavalerie, qu'il avait adopté après avoir perdu un fils unique, né d'un mariage suivi d'un divorce. M. Scipion Corvisart a prouvé à cet oncle chéri la plus tendre reconnaissance, en quittant, pour lui prodiguer ses soins, la carrière militaire qu'il suivait avec honneur. Le samedi 15 septembre 1821, Corvisart, qui ne quittait plus le lit que pour quelques instants, frappé d'une troisième attaque d'apoplexie, perdit connaissance dans un moment où il était levé; dès qu'il l'eût recouvrée, il assura que cette attaque serait la dernière. Ses amis combattant de tous leurs moyens cette opinion, il les engagea à suspendre leur jugement un jour ou deux. Le sien avait été celui d'un juge convaincu de la vérité; après vingt-quatre heures d'agonie, il mourut le 18 septembre, à neuf heures du soir, âgé de 67 ans. Aussitôt après sa mort, il fut transporté, *sans cérémonie*, à sa terre d'Atis, comme il l'avait ordonné par son testament. Une lettre de M. Louis, avocat à la Cour royale, ami et exécuteur testamentaire de Corvisart, datée du 22 septembre, et insérée dans le *Moniteur* du 24, dit expressément que toutes les mesures ordonnées par le testament ont été accomplies le jour de l'arrivée du convoi, *à la grande édification de tous les habitants de la commune*; et *la Biographie nouvelle des contemporains* insinue que *c'est de son propre mouvement que son exécuteur testamentaire* lui aurait fait faire un service religieux. Savant aveugle et insensé, il termina sa carrière sans aucune espérance d'immortalité, laissant le triste exemple d'un homme que les infirmités humaines n'ont pas éclairé, et à qui le langage de la mort n'avait rien appris. Corvisart a publié: 1° une traduction latine avec le français en regard, *des aphorismes sur la connaissance et sur la cure des fièvres*, *par Max. Stoll.* in-8°. Il publia depuis les ouvrages suivants: 2° *Notice sur M. F.-X. Bichat*, *suivi des discours prononcés sur sa tombe par M. Le Preux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, et par M. Roux, professeur*, etc.; Paris, 1802, in-8°; 3° *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Hermano-Boerhaave*, *Parisiis*, 1802, in-8°, sans nom d'auteur, mais avec les trois lettres initiales J. N. C., à la fin du *monitum* qui précède l'ouvrage; 4° *Essai sur les maladies et sur les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1806, in-8°; 2° édition, *ibid.* 1811, in-8°; 3° édition *ibid.* 1818, in-8°; traduit en anglais par C. H. Hebb, London, 1816, in-8°; 5° il fut l'éditeur du *Cours de matière médicale de Desbois de Rochefort*, Paris, 1785; 3 vol. in-8° avec l'éloge de l'auteur; 6° il a lu à l'institut le projet d'un ouvrage auquel il donnait pour titre: *De sedibus et causis morborum, per signa diagnostica investigatis, et per anatomen confirmatis*; 7° enfin le nom de Corvisart a figuré durant plusieurs années sur le frontispice du *Journal de médecine* de MM. Le Roux et Boyer, quoiqu'il n'y ait jamais rien fait insérer.

CORYATE (Thomas), né à Oldcombe dans le comté de Somerset en 1577, voyagea pen-

dant toute sa vie, et mourut à Surate en 1617. Il a laissé des *Observations* sur les pays qu'il a parcourus, qui ont trouvé place dans le Recueil de Purchas. Celles sur l'Europe ont été imprimées séparément en 1612, in-4°. On a réimprimé celles sur l'Europe en 1777, 3 vol. in-8°.

CORYBANTES. *Voyez* DACTYLES.

CORYNNE. *Voyez* CORINNE.

COSIMO (André et Pierre), peintres italiens, dont le premier excellait dans le clair-obscur, et l'autre dans les compositions singulières. L'esprit de celui-ci, fécond en idées extravagantes, le faisait suivre de tous les jeunes gens de son temps, pour avoir des sujets de ballets et de mascarades. Il apportait une si grande application au travail, qu'il oubliait très souvent de prendre ses repas. *André del Sarto* fut un de ses élèves. Il mourut en 1521, à 80 ans, des suites d'une paralysie.

COSIN (Jean), né à Norwich le 3 novembre 1595, principal du collége de Saint-Pierre à Cambridge, ensuite évêque de Durham, mort en 1672, à 77 ans, jouit d'une grande faveur auprès de Charles Ier et de Charles II, et il la mérita. On a de lui plusieurs écrits, dont les principaux sont : 1° *Historia transsubstantiationis papalis*, publiée par Durets, Londres, 1675, in-8°, et traduite en anglais en 1676 par Luke de Beaulieu ; 2° *Histoire scolastique du canon de la sainte Écriture*, Londres, 1657, in-4°, et 1672 ; 3° *Regni Angliæ religio catholica, prisca cassa, deformata, etc.*, imprimé à la fin de sa Vie par le docteur Smith, en 1707.

COSME Ier, grand-duc de Toscane, de la maison de Médicis, se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa, en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint quelque temps auprès du pape Pie V le titre de *Grand-Duc*. Il aima les savants, les attira auprès de lui, et fonda pour eux l'université de Pise. Il mourut en 1574, âgé de 55 ans, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué en 1562 l'ordre militaire de St.-Etienne.

COSME II, grand-duc de Toscane, fils et successeur de Ferdinand Ier, prince doux, libéral et pacifique, mourut en 1620, après avoir gouverné ses états pendant onze ans. Le commerce avait rendu la Toscane florissante, et ses souverains opulents. Ce prince fut en état d'envoyer 20mille homme au secours du duc de Mantoue, contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets : exemple rare chez les nations puissantes. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II, de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers, qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

COSME III, fils et successeur de Ferdinand II, dans le duché de Toscane, imita la conduite sage et mesurée de son père. Il sut se faire respecter de ses voisins et aimer de son peuple. Il mourut en 1723, après un règne heureux et tranquille de 54 ans.

COSME l'*Egyptien* ou *Indicopleutes*, moine du XVIe siècle, voyagea en Ethiopie, et composa une *Topographie chrétienne*. Le P. Montfaucon l'a donnée en grec et en latin, dans sa nouvelle *Collection des écrivains grecs*, 1706, 2 vol in-fol. Cet ouvrage peut être de quelque utilité aux géographes.

COSME (Jean de Badillac ou Baseilhac), connu sous le nom de *Frère Cosme*, né en 1703, à Pouy-Astruc, dans le diocèse de Tarbes, d'une famille qui exerçait la chirurgie, y prit les premiers éléments de son art, qu'il alla étudier ensuite à Lyon et à Paris. Il s'attacha à l'abbé de Lorraine, évêque de Bayeux, et fut chargé du soin de l'hôpital de cette ville. A la mort du prélat, la piété et l'amour de la retraite le déterminèrent à entrer chez les feuillants en 1729; mais il ne fit profession qu'en 1749. Dégagé des soins temporels et de projets de fortune, il s'appliqua particulièrement à soulager les pauvres. Si quelques personnes riches se croyaient obligées de récompenser son zèle et ses services, il employait ce qu'il recevait pour secourir les indigents. C'est avec ces secours qu'il forma, en 1753, un hospice, où il recevait les pauvres et les étrangers qui n'avaient pas le moyen de subir en ville les opérations chirurgicales. Il s'est rendu célèbre par l'invention de son lithotôme, et par les secours désintéressés qu'il a apportés, pendant le cours d'une longue vie, aux personnes atteintes d'une des plus cruelles maladies qui affligent l'humanité. Il en délivra l'illustre archevêque de Paris, Christophe de Beaumont; mais il fut moins heureux à l'égard du maréchal du Muy. Le frère Cosme mourut à Paris le 8 juillet 1781, âgé de 79 ans. A sa mort, on vit combien il avait de droits à la reconnaissance des pauvres. La porte du cloître fut trois fois enfoncée par une foule de malheureux qui venaient pleurer sur son cercueil. On lui doit : 1° *Recueil de pièces importantes, concernant la taille par le lithotôme*, 2 vol. in-12; 2° *Nouvelle méthode d'extraire la pierre*, Paris, 1779, in-12. [Cambon a publié un *Éloge historique de J. Baseilhac, frère Cosme, feuillant, avec les détails sur les instruments qu'il a inventés ou perfectionnés*, 1781, in-8°.]

COSNAC (Daniel de), né vers l'an 1626 d'une ancienne famille du Limousin, fit paraître dès son enfance beaucoup de vivacité, de pénétration et de talent pour les affaires. Il s'attacha à Armand, prince de Conti, et eut part à la négociation de son mariage avec la nièce du cardinal Mazarin. Peu de temps après, il fut nommé évêque de Valence et de Die, diocèses qui étaient alors unis. Louis XIV le nomma à l'archevêché d'Aix en 1687, lui donna l'abbaye de Saint-Riquier, diocèse d'Amiens, en 1695, et le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1701. Il eut des démêlés avec les religieux et les religieuses de son diocèse, pour la visite qu'il prétendait faire dans leurs églises, et Rome ne lui fut pas favorable, non plus que le conseil du roi. Il mourut à Aix en 1708, dans sa 81e année, étant alors le plus ancien prélat du royaume. On lui fit cette épitaphe ironique :

Requiescat ut requievit.

Il laissa des sommes considéra-

bles, qu'il aurait pu répandre sur les pauvres de son diocèse. Le maréchal de Tessé a composé l'*Histoire* de cet archevêque.

COSPÉAN, ou Cospeau (Philippe), né en 1568 à Mons en Hainault, docteur de Sorbonne, successivement évêque d'Aire, de Nantes et de Lisieux, avait été disciple du célèbre Juste-Lipse. Ce fut un des meilleurs prédicateurs de son temps, et un des premiers qui retranchèrent dans les sermons les citations d'Homère, de Cicéron et d'Ovide, et y substituèrent celles de la Bible, de saint Augustin, etc. Il mourut en 1646. On a quelques ouvrages de ce prélat. Il publia en 1622 une *Lettre apologétique pour le cardinal de Bérulle contre les carmes*, offensés de ce que l'instituteur de l'Oratoire s'était chargé de la direction des carmélites. C'est lui qui, dans la conférence de Bourgfontaine, refusa de prendre parti avec les cinq autres consultants, disant, au rapport de Filleau, « que c'étaient des sots de faire » de telles propositions, et de » vouloir les autoriser dans un » royaume qui était si éloigné de » telles nouveautés, et que, » quant à lui, il ne voulait pas » s'engager dans ce parti. » Il est désigné le troisième par les lettres (P. C.), immédiatement avant les mêmes initiales qui signifient *Pierre Camus*, comme celles-ci, *Philippe Cospéan*. L'année même de la mort de Cospéan, un cordelier nommé Le Mée, publia sa Vie à Saumur, in-4°.

COSROÈS. *Voy.* Chosroès.

COSSART (Gabriel) naquit à Pontoise en 1615. Il entra chez les jésuites, et professa la rhétorique à Paris avec beaucoup de succès. Après l'avoir enseignée sept ans, il se joignit au père Labbe, qui avoit commencé une Collection des conciles, beaucoup plus ample que les précédentes. Son collègue étant mort lorsqu'on imprimait le 11[e] volume, il continua seul ce grand ouvrage qui parut en 1672, en 18 vol. in-fol. Outre cette savante compilation, on a de lui des *Harangues* et des *Poésies*, publiées en 1675, et réimprimées à Paris en 1723, in-12. Le père Cossart peut passer pour un des meilleurs poètes et orateurs que les colléges des jésuites aient produits. Santeuil, dont il avait été le régent, pleura sa mort par une élégie pleine de sentiments et d'images, qui est une des meilleures pièces de ce poète. Le célèbre Huet lui fit cette épitre :

Qui blandi studiis Cossartus floruit olî,
Et tot inexhausto pectore clausit opes,
Ille, per humanas, inquit, sat lusimus artes,
Jam divina libet visere: terra, vale.

Il mourut à Paris en 1674. — Il ne faut pas le confondre avec un rimailleur de même nom, dont nous avons *Le Brasier spirituel*, en vers, 1607, in-12; ouvrage que les curieux recherchent à cause de sa singularité.

† COSSART (Laurent-Joseph), curé de Wimile, naquit à Cauchy-à-la-Tour, près Lilliers, le 10 août 1753. Il y avait dans sa famille plusieurs autres ecclésiastiques, dont l'un, entré dans la congrégation des prêtres de Saint-Lazare, était devenu supérieur du séminaire de Beauvais. Laurent-Joseph fut admis dans le séminaire des *Trente-Trois*, et s'y distingua bientôt par une piété et une application à l'étude qui le rendaient le modèle de tous ses camarades. Après avoir

reçu les ordres, l'abbé Cossart entra au grand séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, en qualité de maître des *conférences* de théologie. Il y remplit ses fonctions avec tant de zèle et d'exactitude, qu'il fut chargé par ses supérieurs d'aller rétablir la discipline dans le séminaire de Saint-Marcel. Nommé supérieur de cette maison, il y mit une sage réforme sans troubles et sans opposition. Il aurait désiré se charger de l'éducation des jeunes ecclésiastiques; mais M. de Pressy, évêque de Boulogne, le rappela dans son diocèse, et M. l'abbé Thomas (aujourd'hui chef des missions de Laval), le remplaça dans le séminaire de Saint-Marcel. M. Cossart ayant été nommé par son évêque à la cure de Wimile, donna dans cette place importante de nouvelles preuves de son intelligence et de son zèle évangélique. Ferme et indulgent, suivant que les circonstances l'exigeaient, ses fréquentes instructions, sa vigilance pour les écoles, sa charité pour les pauvres, son propre exemple, produisirent les meilleurs résultats, et ses paroissiens commencèrent à avoir la piété en honneur. Toujours infatigable dans les bonnes œuvres, l'abbé Cossart ouvrit dans son presbytère un pensionnat pour les jeunes gens du pays. Les élèves s'accrurent en si grand nombre, que le bon curé loua un château voisin où il plaça les plus âgés. Cet établissement obtint les éloges de M. l'évêque de Boulogne, qui en forma un petit séminaire à ses propres frais, et en laissa l'administration à l'abbé Cossart. Le tourbillon révolutionnaire, qui envahit tout ou détruisit tout, vint troubler sa paix dans ce paisible asile, et il se vit contraint d'accepter la place de maire dans sa paroisse. Il fut nommé presqu'à la même époque, vice-député du clergé aux *états-généraux*. La pureté de ses vues et ses solides principes ne pouvaient manquer de déplaire aux factieux : aussi ils lui tendirent tant de piéges qu'ils le forcèrent de se réfugier dans les Pays-Bas : son nouvel évêque, M. Asseline, l'y avait précédé. Les fréquentes visites qu'il faisait dans les lieux consacrés à l'éducation de la jeunesse le mirent en rapport avec les principaux membres du clergé de la belgique, et il procura, par ce moyen, des asiles à plus de quatre-vingts ecclésiastiques de son diocèse. Ses divers *écrits* contribuèrent, dans ces temps calamiteux, à diriger la conduite et à ranimer le courage du clergé de Boulogne. Il fut encore interrompu dans ses bonnes œuvres par l'invasion des Français dans la Belgique. Forcé de quitter ce pays, l'abbé Cossart se réfugia à Dusseldorf, où il put encore rendre d'importants services à ses confrères malheureux. Il changea plusieurs fois de résidence, mais il conserva partout la même activité pour le bien de la religion. A Dusseldorf, à Tournebaut, à Hildesheim, et surtout à Munster, il donna des *conférences* pour la pratique du ministère; parmi ses nombreux auditeurs, on voyait de vieux ecclésiastiques, qui avaient occupé des places importantes, et qui écoutaient les instructions de l'abbé Cossart, avec intérêt et même avec profit. Un de ses principaux soins était l'éducation des jeunes gens, parce que le plus souvent elle décide du sort de toute leur vie.

Dans une campagne solitaire auprès de Munster, il forma un pensionnat qui donna d'excellents sujets à plusieurs états d'Allemagne. Accablé enfin, moins par l'âge que par ses travaux assidus, et par les malheurs qui accompagnèrent son exil, il mourut dans ce même pensionnat, après une maladie longue et douloureuse, en décembre 1802. Ce fut à Dusseldorf qu'il conçut le plan de son ouvrage justement estimé, du *Miroir du clergé*, auquel il travailla, conjointement avec un ami, sur un manuscrit que celui-ci lui communiqua, et qui avait pour titre, *Examen de conscience pour les prêtres*. L'abbé Cossart a laissé encore *Cours de prônes, en forme d'instructions familières sur la religion*, 2 vol., Paris 1816, qu'il écrivit de concert avec un autre ecclésiastique, et qui eut aussi un succès mérité.

COSSÉ (Charles de), plus connu sous le nom de maréchal de Brissac, né vers l'an 1505 d'une maison très illustre, s'attacha uniquement aux armes, pour lesquelles la nature l'avait fait naître. Il servit d'abord avec beaucoup de succès dans les guerres de Naples et de Piémont. Il se signala ensuite au siége de Perpignan en 1541, en qualité de colonel de l'infanterie française. Il y fut blessé d'un coup de pique, après avoir repris sur les ennemis, lui septième, l'artillerie dont ils s'étaient emparés. Le dauphin Henri (depuis Henri II), témoin de son courage, dit hautement que *s'il n'était le dauphin de France, il voudrait être le colonel Brissac*. Devenu colonel-général de la cavalerie légère de France, il remplit ce poste avec tant de distinction, que les premiers gentilshommes du royaume, et les princes même, voulaient apprendre le métier de la guerre à son école. En 1543, l'empereur Charles-Quint ayant attaqué Landreci, Brissac y jeta du secours par trois fois, et vint joindre, malgré les efforts des ennemis, François Ier, qui était alors avec son armée près de Vitri. Ce monarque, après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse, le fit boire dans sa propre coupe, et le créa chevalier de son ordre. Après plusieurs autres belles actions, récompensées par la charge de grand-maître de l'artillerie de France, Henri II l'envoya en qualité d'ambassadeur à l'empereur pour la paix. Il s'y montra bon politique, comme il avait paru excellent capitaine dans la guerre. Ses services lui méritèrent le gouvernement du Piémont, et le bâton de maréchal de France en 1550. Arrivé à Turin, il rétablit la discipline militaire, réforma les abus, et apprit aux soldats à obéir. Le maréchal de Brissac secourut ensuite les princes de Parme et de la Mirandole, contre Ferdinand de Gonzague et le duc d'Albe, généraux des ennemis. Il surprit Casal (en 1555), place alors très importante; et à cette occasion, Henri II lui fit présent de l'épée qu'il portait à la guerre; faveur dont aucun de nos rois n'avait encore honoré un de leurs sujets. Lorsqu'il était gouverneur du Piémont, il réprima les duels; et le roi lui ayant ordonné de lever un impôt sur le clergé, la noblesse et le peuple, il commença par donner 10,000 écus de ses deniers. Dans les pays où il faisait la guerre, les marchands et les agriculteurs n'avaient rien à craindre des insul-

tes ni du pillage des soldats. De retour en France, il fut fait gouverneur de Picardie, servit utilement contre les *calvinistes*, et mourut à Paris en 1563, à 57 ans. Brissac était petit, mais d'une figure extrêmement remarquable. Les dames de la cour ne l'appelaient que *le beau Brissac*.

COSSÉ (Artus de), frère du précédent, maréchal de France comme lui, défendit contre l'empereur Charles V, en 1552, la ville de Metz, dont il avait le gouvernement, et partagea la gloire de sa délivrance avec le duc de Guise. Il fut élevé ensuite à la charge de grand panetier de France et de surintendant des finances, et reçut le bâton de maréchal de France en 1567. « Il » avait la tête aussi bonne que le » bras, dit Brantôme, encore » qu'aucuns lui donnèrent le » nom de *Maréchal des bouteil-* » *les*, parce qu'il aimait quelque- » fois à faire bonne chère, rire et » gaudir avec ses compagnons; » mais pour cela sa cervelle de- » meurait fort bonne et saine. » Il se trouva à la bataille de Saint-Denis et à celle de Moncontour en 1569. Défait par les calvinistes l'année d'après au combat d'Arnay-le-duc, il vengea cet affront au siége de La Rochelle en 1573, et empêcha le secours d'y entrer. Il mourut dans son château de Gonnor en Anjou, l'an 1582, honoré par Henri III du collier de ses ordres.

COSSÉ (Philippe de), frère des précédents, évêque de Coutances, grand-aumônier de France, mort en 1548, était très habile dans les belles-lettres et la théologie. Il aimait et protégeait les savants. Ce fut à sa persuasion que Louis Le Roi écrivit la Vie de Budé.

COSSÉ (Timoléon de), appelé le comte de Brissac, grand-fauconnier de France, colonel des bandes de Piémont, était fils du maréchal Charles de Brissac. Il se montra digne de son père par sa valeur, sa sagesse et son amour pour les lettres et les sciences. Son mérite lui aurait procuré les plus hautes dignités, s'il n'eût été malheureusement tué d'un coup d'arquebuse au siége de Mucidan dans le Périgord, en 1569, à 26 ans.

COSSÉ (Charles de), fils puîné de Charles de Cossé, hérita de son courage. Il fut duc de Brissac, pair et maréchal de France. Il remit Paris, dont il était gouverneur, au roi Henri IV, le 22 mars 1594. Il mourut à Brissac en Anjou l'an 1621. Louis XIII avait érigé cette terre en duché-pairie l'année précédente, en considération de ses services.

COSTA (Christophe à), né en Afrique d'un Portugais, passa en Asie pour se livrer à son goût pour la botanique. Il fut pris par les barbares, et vécut long-temps en esclavage. Il profita des premiers moments de sa liberté, pour recueillir des herbes médicinales, et vint ensuite à Burgos en Espagne, où il exerça la médecine. C'est dans cette ville qu'il publia en 1578, in-4°, un *Traité des drogues et des simples des Indes*, traduit en latin par Clusius, 1593, in-8°. On a encore de lui une *Relation de ses voyages des Indes*, et un *Livre à la louange des femmes*, Venise, 1592, in-4°. On dit que sur la fin de sa vie il se retira dans une solitude, où il mourut.

COSTA (Emmanuel à), jurisconsulte portugais, disciple de

Navarre, enseigna le droit à Salamanque en 1556. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 2 vol. in-fol. Covarruvias et les autres savants jurisconsultes espagnols les citent avec éloge. On ne peut lui reprocher que le défaut de précision et de méthode.

COSTA (Jean à), ou Jean LA COSTE, professeur de droit à Cahors sa patrie, et à Toulouse, mort en 1637, laissa des *Notes sur les Institutes de Justinien*, réimprimées à Leyde en 1719, in-4°. — C'est peut-être à un autre Jean COSTA qu'il faut attribuer un livre intitulé : *De conscribenda rerum historia*, Sarragosse, 1591, in-4°, très estimé et plein d'excellentes règles.

† COSTADONI (Jean-Dominique), l'un des plus savants religieux camaldules, naquit à Venise en 1714. Sa famille faisait un riche commerce. Costadoni aima mieux renoncer à la fortune qui l'attendait dans le monde, et embrasser l'état monastique. Après avoir fait de bonnes études dans un collége des jésuites, il prit à l'âge de 16 ans l'habit religieux au monastère de Saint-Michel près Murano. Il y trouva d'habiles professeurs, sous lesquels il fit avec le plus grand succès ses cours de philosophie et de théologie. En 1737, il commença à se faire connaître par une lettre critique *sopra alcuni sentimenti espressi nell' eloquenza italiana da monsignor Giusto Fontanini, intorno a certi scrittori camaldolesi*. Il travailla pendant 18 ans à l'étude des antiquités avec le P. Mittarelli, et coopéra au grand ouvrage de ce savant religieux, intitulé : *Annales camaldulenses*. On a de lui : 1° *Osservazioni sopra un' antica tavola greca, in cui è racchiuso un insigne pezzo della croce di Giesu-Christo, la quale conservasi nel monastero di San-Michele di Murano*. Cette dissertation est insérée dans le 39e volume du Recueil de Calogera. 2° *Dissertatio epistolaris in antiquam sacram eburneam tabulam*, insérée aussi dans le recueil cité, tome 40; 3° *Dissertazione sopra il pesce come simbolo degli antichi christiani*, même recueil, tome 41; 4° *Osservazioni intorno alla chiesa catedrale di Torcello, ed alcune sue sacre antichità*, Venise, 1750, in-4°, même recueil, vol. 43; 5° *Lettera al signor abb. Lami, sugli Annali camaldolesi, e sulle varie congregazioni degli eremiti camaldolesi*, insérée dans les *Novelle letterarie di Firenze*, tome 26, 1765; 6° *Avvisi ed istruzioni pratiche intorno a' principali doveri de' regolari*, Faenza, 1770, réimprimés à Venise, 1771; 7° *Lettere consolatorie di un solitario, intorno alla vanità delle cose del mondo*, etc., Venise, 1775; 8° des *Lettres sur des questions théologiques*, Venise, 1773-1781; réimprimées par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, Venise, 1787. Le P. Costadoni mourut à Venise, le 23 janvier 1785, âgé de 71 ans. L'abbé Fortuné Mandelli a publié des Mémoires sur sa vie.

COSTANZO (Angelo di), seigneur de Cantalupo, né en 1507 à Naples, mit au jour l'*Histoire de cette ville*, en italien, Aquila, 1582, in-fol., après 53 ans de recherches. Cette première édition, rare même en Italie, s'étend depuis l'an 1250 jusqu'en 1489; c'est-à-dire depuis la mort de Frédéric II, jusqu'à la guerre de Milan, sous Ferdinand Ier. Costanzo égayait par la culture de

la *poésie latine* la sécheresse de l'histoire. Il réussit dans l'une et dans l'autre. Il imagina pour le *sonnet* une tournure particulière, qui lui donna plus de grâce. On a recueilli ses *vers* italiens à Venise en 1752, in-12. Il mourut vers l'an 1591, dans un âge fort avancé.

COSTAR (Pierre), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1603. Son vrai nom était *Costaud*, d'après Moréri; mais il nous apprend lui-même qu'il s'appelait Coustart, et que ce sont les imprimeurs qui, à son insu, retranchèrent l'*u* de son nom. Il se plaisait dans les querelles littéraires, et défendit avec chaleur Voiture contre Girac. Il avait fait à tête reposée un répertoire de lieux communs, où il trouvait en sortant de chez lui toutes les saillies qu'il devait étaler chez les autres. Ce pédant petit-maître, quoique bachelier de Sorbonne et prêtre, était un des oracles de l'hôtel de Rambouillet, et même de quelques ruelles. Il mourut en 1660. On a de lui, outre la *Défense de Voiture*, un *Recueil de Lettres*, 1658 et 1659, en 2 gros vol. in-4°, la plupart chargées de grec et de latin, presque toutes inutiles, pleines de phébus et de galimatias. [Costar était fils d'un chapelier, ce qui faisait dire à Dalibray : « M. Costar est un homme fort poli, » il a toujours le chapeau à la » main ; il tient cela de M. son » père. »]

† COSTARD (George), savant ministre anglican, né vers 1710, fit ses études au collége de Wadham. Il exerça d'abord le ministère évangélique à Islip, dans le comté d'Oxford, puis fut nommé au vicariat de Twickenham, dans celui de Middlesex. Il avait beaucoup d'érudition, et était versé dans les langues orientales ; il joignait à cela des connaissances étendues en astronomie. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons seulement les suivants : 1° *Observations tendant à éclaircir le livre de Job*, 1747, in-8°; 2° deux *Dissertations*, l'une *sur la signification du mot Kesitah*, cité dans Job, ch. 13, v. 2, et l'autre *sur la signification du mot Hermès*, 1750; 3° *Dissertationes duæ historico-sacræ quarum prima explicatur Ezechiel XIII; altera vero II Regum*, v. 22, Oxford, 1752, in-8°; 4° *Usage de l'astronomie dans l'histoire et la chronologie, démontré par une recherche sur la chute de la pierre qui tomba près d'Ægos-Potamos, suivant la prédiction d'Anaxagore*, 1764, in-4°; 5° *Histoire de l'astronomie appliquée à la géographie, à l'histoire et à la chronologie*, 1767, 1 vol. in-4°; 6° *Lettre à Nathaniel Brassey Halhead, contenant des remarques sur la preface du code des lois des Gentous.* Costard y combat les systèmes qui donnent au monde une antiquité indéfiniment reculée, et défend celle que suppose la chronologie hébraïque. Il a donné en outre une édition de l'ouvrage du docteur Hyde, intulé : *Historia religionis veterum Persarum* (*voyez* HYDE), et inséré beaucoup d'articles dans les Transactions philosophiques. Il mourut à Twickenham le 10 janvier 1782.

COSTÉ (Hilarion de), minime de Paris, disciple du P. Mersenne, et allié par sa mère de saint François de Paule, naquit en 1595, et mourut en 1661. C'était un homme d'une grande

piété et d'une érudition peu ordinaire; mais compilateur crédule, écrivain diffus et ennuyeux. On a de lui : 1° les *Eloges et les Vies des reines, des princesses, des dames et demoiselles illustres en piété, en courage et en doctrine, qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères*, en 2 v. in-4°; la meilleure édition est de 1647; 2° *Histoire catholique, où sont décrites les vies des hommes et des dames illustres des* XVIe *et* XVIIe *siècles*, in-fol., Paris, 1625; 3° les *Eloges des rois et des enfants de France qui ont été dauphins*, in-4°; 4° la *Vie du P. Mersenne*, in-8°. Ce n'est proprement qu'un éloge de ce savant religieux, fait pour servir de mémoires à ceux qui voudraient écrire plus amplement sa vie. 5° Le *Portrait en petit de saint François de Paule*, in-4°; 6° la *Vie de François Le Picard, ou Le Parfait ecclésiastique*, avec les *Eloges* de 40 autres docteurs, in-8°, ouvrages curieux et recherchés. On trouve à la fin les preuves de cette Histoire, tirées de différents auteurs. Il suivait cette méthode dans presque tous ses ouvrages; et c'est ce qui les fait rechercher par quelques savants. 7° La *Vie de Jeanne de France, fondatrice des Annonciades*.

COSTE (Pierre), natif d'Usez, réfugié en Angleterre, mort à Paris le 24 janvier 1747, à l'âge de 79 ans, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° la *Traduction* de l'Essai sur l'entendement humain de Locke, Amsterdam, 1736, in-4°, et Trévoux, 4 vol. in-12; de l'Optique de Newton, in-4°, du Christianisme raisonnable de Locke, 2 vol. in-8°; 2° une *édition* des Essais de Montaigne, en 3 vol. in-4°, et 10 in-12, avec des remarques; 3° une *édition* de La Fontaine, in-12, avec de courtes *Notes* au bas des pages; 4° la *Défense de La Bruyère* contre le Chartreux d'Argonne, caché sous le nom de *Vigneul-Marville*; ouvrage verbeux, dont on a chargé très mal à propos la plupart des éditions des Caractères de Théophraste; 5° la *Vie du grand Condé*, in-4° et in-12, assez exacte, mais inutile. Coste était un éditeur souvent minutieux et un écrivain médiocre, mais il mettait de l'attention dans tout ce qu'il faisait.

COSTE (N.), écrivain de Toulouse, mort en novembre 1759, est auteur de deux ouvrages : 1° *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot*, 1736, in-12; *Projet d'une Histoire de la ville de Paris sur un plan nouveau*, 1739, in-8°. Son but dans ces deux ouvrages est de ridiculiser le goût outré de l'érudition; mais c'est un mal dont ce siècle est tellement guéri, qu'il est pleinement atteint du mal contraire.

COSTE (Emmanuel-Jean de la), ecclésiastique de Versailles, mort au mois de novembre 1761, a laissé : 1° *Lettre au sujet de la noblesse commerçante*, 1756, in-8°; 2° *Lettre d'un baron saxon à un gentilhomme silésien*.

COSTER (Jean-Laurent), habitant de Harlem, mort vers 1440, à l'âge de 70 ans, descendait des anciens comtes de Hollande par un enfant naturel. Son nom est célèbre dans les fastes de l'imprimerie, parce que les Hollandais le prétendent inventeur de cet art vers 1430. Il s'en faut bien que cette prétention soit appuyée sur des fondements solides. Ce n'est que 130 ans après le premier exercice de cet art à

Mayence, que la ville de Harlem s'est avisée d'en revendiquer l'invention. Mais aux faits connus et certains, aux monuments parlants et non équivoques qui assurent cette gloire à Mayence, elle n'oppose que des traditions obscures, et pas une production typographique qu'on puisse prouver appartenir à Coster. Tout ce qu'on peut accorder à Harlem, c'est d'avoir été une des premières villes où l'on ait exercé l'art de la gravure en bois, qui a conduit par degrés à l'idée d'imprimer un livre d'abord en planches de bois, gravées ensuite en caractères mobiles de bois, et enfin en caractères de fonte. Mais il reste encore à prouver que cette idée ait été conçue et exécutée à Harlem, au lieu qu'il est démontré que Fust et Schœffer ont imprimé à Mayence avec des caractères de bois mobiles dès l'an 1457, et avec des caractères de fonte dès l'an 1462, au plus tard. (*Voy.* FUST.) Le savant Meerman, conseiller et pensionnaire de Rotterdam, zélé pour l'honneur de son pays, a soutenu la cause de Harlem avec toute la sagacité et toute l'érudition qu'on pouvait y mettre, dans un ouvrage intitulé: *Origines typographicæ,* imprimé à La Haye en 1765, en 2 vol. in-4°, et l'on peut dire que jamais mauvaise cause ne fut mieux défendue.

COSTER (François), jésuite de Malines, se distingua par son zèle pour la foi, et publia divers ouvrages contre les hérétiques, entre autres l'*Enchiridion controversarium*, Cologne, 1590, in-8°, traduit en plusieurs langues. On a encore de lui : 1° *Apologia tertiæ partis Enchiridii de Ecclesia,* 1604, in-8° ; 2° *Augmentum Enchiridii*, 1605, in-8° ; 3° *Remarques sur le Nouveau Testament*, en flamand, 1614, in-fol., et d'autres ouvrages. Il mourut à Bruxelles en 1619 à 88 ans, avec la réputation d'un savant pieux.

COSTER. *Voyez* CUSTOS.

COSTES. *Voyez* CALPRENÈDE.

COTA (Rodriguez), de Tolède, poète tragique, auteur de la tragi-comédie de *Calisto y Melibea.* Gaspard Barthius, Allemand, grand amateur de livres espagnols, a traduit cet ouvrage en latin, et ne fait pas difficulté de l'appeler *divin.* Jacques de Lavardin l'a mis en français ; mais sa version ne contribue pas beaucoup à conserver la haute idée que le traducteur allemand en avait donnée. La production de Cota est pourtant une des mieux écrites qu'il y ait dans sa langue. [Elle est aussi connue sous le nom de *Celestina.* Il publia peu de temps après une satire contre la cour de Jean II (généreux protecteur des lettres), intitulé *Mingo Rebulgo.* La *Celestina* a été traduite en anglais sous le titre de *Spanish rogue*, *le Mauvais sujet espagnol.*] Cota florissait au XVIe siècle.

COTELIER (Jean-Baptiste), bachelier de Sorbonne, professeur en grec au collége royal, né à Nîmes en 1627, et mort le 12 août 1686, répondit par son génie aux soins que son père se donna pour son éducation. A l'âge de 12 ans, il expliquait, dit-on, la Bible en hébreu à l'ouverture du livre, et faisait avec la même facilité l'explication des définitions d'Euclide. Quoiqu'il y ait toujours beaucoup à rabattre de ces sortes d'épreuves, on le regarda dès lors comme un petit prodige ; et il soutint cette

réputation en Sorbonne, où il prit le degré de bachelier. Il ne voulut point faire sa licence, pour ne pas s'engager dans les ordres sacrés. En 1667, le grand Colbert le choisit avec le célèbre du Cange pour travailler avec lui à la révision, au catalogue et aux sommaires des *manuscrits* grecs de la bibliothèque du roi. Ce travail lui procura, en 1676, une chaire de professeur en langue grecque au collége royal, qu'il remplit avec autant d'assiduité que de succès. Il était d'une probité, d'une simplicité, d'une candeur, d'une modestie, dignes des premiers temps; entièrement consacré à la retraite, se communiquant peu, et à très peu de gens; paraissant mélancolique et réservé à ceux qui ne le connaissaient pas, mais du caractère le plus doux et le plus aisé avec ses amis. L'Eglise doit à ses veilles: 1° *Patres ævi apostolici, sive SS. Patrum qui temporibus apostolicis floruerunt opera edita et non edita*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.; ouvrage recommandable par des notes recherchées, aussi courtes que savantes, tant sur les termes grecs que sur diverses matières d'histoire, de dogme et de discipline. L'auteur ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus curieux et de plus singulier sur chaque sujet; ne mettant rien que ce qu'il croyait n'avoir pas été observé par les autres. Ce recueil a été réimprimé en Hollande en 2 vol. in-fol. (1798 et 1724) par les soins de Le Clerc, qui l'a enrichi des notes et des dissertations de plusieurs savants. 2° Un *Recueil* de plusieurs *Monuments* de l'Église grecque, avec une version latine et des notes, in-4°, 3 vol., 1677, 1681, et 1686 : aussi estimable que le précédent; 3° une *Traduction* latine des 4 *Homélies* de saint Chrysostôme sur les Psaumes, et des *Commentaires* de ce père sur Daniel, Paris, 1661, in-4°.

† COTELLE de La Blandinière (Jacques-Pierre), naquit à Laval vers 1709, et fut successivement curé de Soulaines en Anjou, directeur du séminaire d'Angers, archidiacre et grand-vicaire de Blois, doyen de Saint-Cloud, et second supérieur des prêtres du Mont-Valérien. Il publia une *Lettre sur l'assemblée du Clergé* de 1765, qui lui attira d'amères critiques de la part des jansénistes. L'assemblée du clergé le chargea de continuer l'important ouvrage des *Conférences d'Angers*, et lui alloua une pension de mille livres. L'abbé Babin en avait donné 18 volumes; l'abbé Vautier un 19e volume, et l'abbé Audebois de la Chalinière y avait ajouté 3 volumes *sur la grâce*. La Blandinière travailla 40 ans à cet ouvrage, le compléta, mais il eut à subir de bien injustes critiques. Les jansénistes accusèrent Cotelle d'avoir une morale relâchée; et on sait que ce mot était leur cheval de bataille. Un de leurs acolytes, Maultrot, lui a reproché d'accorder trop de droit aux évêques, droit que ce parti appelle *domination épiscopale*, mot qui était aussi une de leurs expressions favorites. La Blandinière répondit victorieusement à Maultrot, et les *Conférences d'Angers* ont survécu à toutes ces attaques : elles forment un recueil très estimé des ecclésiastiques. Un *Traité du pouvoir des évêques sur les empêchements du mariage*; ce traité, publié en 1780, est de l'abbé Chatizel de la Néronière, prieur en Anjou.

L'abbé Cotelle est mort en janvier 1795, âgé de 86 ans.

COTES (Roger), professeur d'astronomie et de physique expérimentale dans l'université de Cambridge, mourut en 1716, à l'âge de 33 ans. On lui doit : 1° une excellente *édition* des Principes de Newton, à Cambridge, en 1713, in-4°; 2° *Harmonia mensurarum, sive analysis et synthesis per rationum et angulorum mensuras promotæ*. Newton avait enseigné la manière de rapporter les intégrales aux sections coniques; Cotes, son disciple, rappela les aires des sections coniques aux mesures des rapports et des angles. Il réduisit aux mêmes sections plusieurs différentielles, et vint à bout d'exécuter, par l'union de ces deux méthodes, ce qu'il n'avait pu faire par la mesure des rapports ou des angles pris séparément. Cotes étant mort sans avoir mis la dernière main à ses découvertes, Robert Smith, son ami et son successeur, suppléa à ce qui manquait, et les mit au jour en 1722. 3° *Description du grand météore qui parut au mois de mars* 1716.

COTIN (Charles), aumônier du roi et chanoine de Bayeux, si maltraité dans les satires de Boileau, et dans la comédie des *Femmes savantes* sous le nom de *Trissotin*, poète et prédicateur, naquit à Paris en 1604. Il fut reçu de l'académie française en 1655, et mourut à Paris en 1682. L'auteur s'était attiré la colère de Boileau, parce qu'il lui avait conseillé durement, quoique très sagement, de consacrer ses talents à une autre espèce de poésie que la satire; et celle de Molière, parce que ce comique s'imagina qu'il avait persuadé au duc de Montausier, que c'était lui qu'on avait voulu jouer dans le *Misanthrope*. Quoiqu'il en soit, Cotin ne manquait pas de mérite. Il savait le grec, l'hébreu, le syriaque, prêchait assez noblement, écrivait passablement en prose, et faisait des vers dont quelques-uns étaient spirituels et bien tournés, quoique la plupart fussent guindés et faibles. On a de lui des *Enigmes*, des *Odes*, des *Paraphrases*, des *Rondeaux*, etc., 1665, 2 vol. in-12; des *Poésies chrétiennes*, 1668, in-12; et plusieurs ouvrages en prose. [Les ouvrages de Cotin qu'on pourrait encore lire avec quelque utilité, sont : *La Pastorale sacrée*, paraphrase en prose du *Cantique des Cantiques*, suivie d'une paraphrase en vers; *Théoclée*, ou *La Vraie philosophie des principes du monde*. Il a laissé aussi plusieurs *Discours* sur des sujets pieux.]

COTOLENDI (Charles), avocat au parlement de Paris, natif d'Aix ou d'Avignon, mort au commencement du XVIIIe siècle. Il s'est fait connaître dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° les *Voyages de Pierre Texeira*, ou *l'Histoire des rois de Perse, depuis Kayumarras, leur premier roi, jusqu'en* 1609, *avec l'origine du royaume d'Ormus*, etc., Paris, 1681, 2 vol. in-12, traduit de l'espagnol en français; 2° la *Vie de saint François de Sales*, in-4°, écrite par le conseil d'Abelli; 3° la *Vie de Christophe Colomb*, traduite en français, 2 vol. in-12; 4° la *Vie de la duchesse de Montmorency, supérieure de la Visitation de Moulins*, in-8°; 5° *Arlequiniana*, ou *les bons mots*, *les*

histoires plaisantes et agréables, recueillies des conversations d'Arlequin; lecture de laquais; 6° *Le livre sans nom*, qu'on lui attribuait, n'est pas de lui; 7° *Dissertation sur les œuvres de Saint-Evremont*, in-12, sous le nom de *Dumont*. « Je trouve beaucoup de choses dans cet écrit » bien censurées (écrivait l'auteur critiqué); je ne puis nier » que l'auteur n'écrive bien; » mais son zèle pour la religion » et pour les bonnes mœurs, » passe tout. Je gagnerais moins » à changer mon style contre le » sien, que ma conscience contre » la sienne.... La faveur passe la » sévérité du jugement, et j'ai » plus de reconnaissance de la » grâce, que du ressentiment de » la rigueur. » Ces jeux de mots cachent une modestie, qui, si elle était sincère devait faire passer bien des fautes à Saint-Evremont. [Cotolendi a donné en outre une traduction des *Nouvelles de Cervantes*, et un ouvrage intéressant, qui a pour titre: *Méthode pour assister les malades*].

COTON. *Voyez* COTTON.

COTOVICUS. *Voy*. COOTWICH.

COTTA (C. Aurelius), fameux orateur et d'une illustre famille de Rome, était frère de Marcus Aurelius Cotta, qui obtint le consulat avec Lucullus, l'an 74 avant J.-C. Ce Marcus Cotta fit la guerre contre Mithridate avec peu de succès, fut défait auprès de Chalcédoine, et perdit un combat sur mer. Trois ans après, il prit Héraclée par trahison, ce qui lui fit donner le nom de *Pontique*. Caius Cotta fut banni de Rome pendant les guerres de Marius et de Sylla. Le parti du dernier ayant triomphé, Cotta fut rappelé et devint consul 75 ans avant J.-C.

COTTA (Lucius Avrunculeïus), capitaine romain, servit dans les Gaules sous César, qui le nomma, lui et Titurius Sabinus, pour commander une légion qu'il envoyait dans le pays de Liége. Ils ne furent pas plus tôt campés, qu'Ambiorix, à la tête des Gaulois, les y vint attaquer; mais n'ayant pas eu l'avantage qu'il espérait, il fit dire à ces généraux que tous les Gaulois s'étaient révoltés contre les Romains, et que les Germains arriveraient dans deux jours. Sabinus donna dans le piége contre l'avis de son collègue. Ils quittèrent leur camp avantageux près de *Varuca* (Varoux), et à peine furent-ils descendus dans les vallées où est aujourd'hui la ville de Liége, que les Éburons les attaquèrent et les défirent. Cotta y fut tué vers l'an 54 avant J.-C. Voyez les erreurs de divers écrivains sur l'emplacement de *Varuca* (et non pas *Vatuca* ni *Alvatuca*) dans le *Journ. hist. et litter.*, 15 novembre 1783, pag. 423 et suiv. — 15 fév. 1787, p. 273.

COTTA (Jean), poète latin, né dans un village auprès de Vérone, s'acquit de la réputation par ses talents. Il suivit à l'armée Barthélemi d'Alviane, général vénitien, qui l'aimait; mais il fut pris par les Français à la bataille de la Ghiara d'Adda, l'an 1509, et ne fut délivré qu'au bout de quelque temps. Son protecteur l'envoya auprès du pape Jules II, à Viterbe, où il mourut en 1511, à l'âge de 28 ans, d'une fièvre pestilentielle. On a de Cotta des *Épigrammes* et des *Oraisons*, imprimées dans le recueil intitulé: *Carmina quinque poetarum*, Venise, 1548, in-8°. [A la bataille de la Ghiara d'Adda (ou *d'Agnadel*), Cotta perdit la plu-

part de ses manuscrits, très regrettés par les savants. Les poésies de Cotta sont remarquables par l'élégance et la pureté du style. Il travailla, avec Marc Beneventano, à la belle édition de *Ptolomée*, Rome 1508; avec les cartes de Buckinck et de Ruysef, qui sont les premières *cartes gravées* que l'on connaisse.

† COTTA (Le père Jean-Baptiste), poète italien, naquit le 20 février 1668, à Tende, dans le comté de Nice. Il se livra de bonne heure aux études sérieuses, et cultiva en même temps la poésie avec le plus grand succès; dès l'âge de 15 ans, il improvisait avec une facilité étonnante en vers latins et italiens, sur les sujets les plus difficiles. Ayant embrassé l'état monastique à l'âge de 17 ans, il ne perdit pas son goût pour la poésie; mais il la cultiva d'une manière convenable à son état; il s'éleva au-dessus de tout objet terrestre, et prit Dieu même pour sujet de ses chants. Envoyé, en 1693, professeur de logique à Florence, il y acquit l'estime de tous les hommes savants; s'étant ensuite rendu à Rome, il s'y lia pareillement avec tous ceux qui cultivaient les lettres, et fut admis avec acclamation dans l'académie des Arcades, encore naissante. Cotta avait aussi travaillé à se former à l'éloquence de la chaire, et il mérita, par les succès qu'il y obtint, d'être compté parmi les grands prédicateurs. Après avoir rempli plusieurs emplois dans son ordre, dont il fut vicaire-général, il se retira à Nice, où il mourut le 31 mai 1738. Outre plusieurs ouvrages relatifs à son état, on a de lui un recueil de poésies divisées en deux parties, qu'il avait intitulé: *Dio, sonetti ed inni*, Gênes, 1709, in-8°; Venise, avec des notes, 1722, in-8°. Après la mort de l'auteur, on en donna une nouvelle édition sous ce titre: *Sonetti ed Inni del padre Giam-Battista Cotta, agostiniano, con aggiunta di altre sue poesie e di varie lettere d'uomini illustri, scritte allo stesso autore*, Nice, 1783. On trouve à la tête un éloge historique de l'auteur, par le père Hyacinthe della Torre, du même ordre, et depuis archevêque de Turin. Cet éloge avait déjà été publié dans cette ville en 1781, dans le premier volume des *Piemontesi illustri*.

— COTTA (Jean-Frédéric) naquit en 1701 à Tubingen, et fut professeur et chancelier de l'université de cette ville. Il était très versé dans les langues orientales, et il les enseigna à Gottingue. On connaît de lui: 1° *Histoire littéraire de la théologie*, 1721, in-8°; 2° *Essai d'histoire ecclésiastique*, Tubingen, 1768, 3 vol. in-8°; 3° *Journal littéraire*, ibid., 1734-35, 2 vol. in-8°; 4° *OEuvres de Flavius Joseph et l'Histoire de la destruction de Jérusalem d'Hégésippe*, traduites du grec. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand: 5° *Themata miscellanea ex jurisprudentia naturali, notis illustrata*, Tubingen, 1718, in-4°; 6° *De miraculoso linguarum dono super apostolos effuso*, ibid., 1749, in-4°.

COTTE (Robert de), architecte, né à Paris en 1656, fut choisi en 1699 pour directeur de l'académie royale d'architecture, ensuite vice-protecteur de celle de peinture et de sculpture; enfin premier architecte du roi, et intendant des bâtiments, jardins, arts et manufactures royaux. Ce

célèbre artiste a décoré Paris et Versailles d'une infinité d'excellents morceaux d'architecture. Il dirigea les travaux du *dôme* des Invalides, finit *la chapelle* de Versailles, éleva les *nouveaux bâtiments* de Saint-Denis. Il fit le *péristyle* de Trianon, ouvrage magnifique, dans lequel la beauté du marbre le cède à la légèreté et à la délicatesse du travail. Cotte avait de l'imagination et du génie; mais l'une et l'autre étaient réglés par le jugement, et dirigés par le goût. C'est lui qui a imaginé le premier de mettre des glaces au-dessus des chambranles des cheminées. Il mourut à Paris en 1735, aussi regretté pour ses talents que pour ses mœurs et son caractère. [Son dernier travail fut l'achèvement de l'église de Saint-Roch. Il avait aussi élevé des édifices magnifiques à Lyon, Strasbourg, Verdun, et avait été chargé de plusieurs travaux par des princes étrangers, comme les électeurs de Bavière et de Pologne, l'évêque de Wurtz, etc.]

† COTTE (Louis), né à Laon le 20 octobre 1740, fit ses études chez les oratoriens de Soissons, et entra dans cette congrégation en 1758. Il devint curé de Montmorency, cure qui appartenait à l'oratoire; mais l'an 1783, il renonça à cette place, et fut fait chanoine de Laon, toutefois sans quitter l'oratoire. En 1791, ayant fait le serment, il fut élu curé de Montmorency, et desservit cette cure jusqu'à la proscription du culte. Il se retira ensuite à Paris, et fut pendant quelques années administrateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Le 18 janvier 1800, il se maria à mademoiselle Marotte du Coudray, d'Orléans; ce mariage était extraordinaire sous tous les rapports. Cotte avait alors 60 ans, il n'était point forcé à cette démarche par la terreur; mademoiselle Marotte était d'une famille janséniste, et passait pour une fille de mœurs sévères, et on croyait même qu'elle avait refusé de se marier par excès de rigidité. Ils vivaient ensemble dans une maison qu'ils avaient acquise à Montmorency. Une attaque de paralysie, à laquelle on avait apporté des remèdes tardifs, ôta à Cotte, dans ses dernières années, la faculté d'écrire. Il mourut à Montmorency le 4 octobre 1815, ayant refusé persévéramment les secours de la religion. Le curé de la paroisse se présenta inutilement chez lui, et lui fit aussi parler sans succès. Sa femme était morte quatre ou cinq ans avant lui, dans les mêmes sentiments. Cotte était correspondant de l'institut, membre de la société d'agriculture de Paris, de la société royale de médecine et associé de dix-sept autres sociétés savantes françaises et étrangères. Son goût l'avait porté de bonne heure vers les sciences naturelles. Il a publié un *Traité de Météorologie*, 1774, in-4°, ou *Mémoires* à diverses époques sur cette science; des *Leçons élémentaires d'histoire naturelle*, un *Catéchisme à l'usage des habitants de la campagne, sur les dangers auxquels leur santé et leur vie sont exposées, et sur les moyens de les prévenir et d'y remédier*, 1792, in-12, et des Mémoires de physique et d'économie dans des recueils d'académies et des sciences.

† COTTIN (Sophie Ristaud), née à Tonneins en 1773, passa

les premières années de sa vie à Bordeaux, où sa mère l'éleva avec un soin tout particulier. Agée de 17 ans, elle épousa un riche banquier, et vint habiter avec lui la capitale; mais après trois ans de mariage elle eut le malheur de perdre son époux. Le chagrin qu'elle en éprouva, joint aux troubles de la révolution, l'engagèrent à vivre dans la retraite où elle se livra à l'étude, et nourrit son esprit de la lecture des romans; née avec une imagination vive et une extrême sensibilité, elle éprouvait presque un besoin d'écrire les pensées qui avaient frappé son esprit et affecté son cœur. Ces impressions jointes au bruit que faisaient les romans de mesdames Genlis, Staël, Flahaut, lui donnèrent envie de marcher sur leurs traces. Son premier ouvrage fut *Claire d'Albe*; elle marqua par une bonne action, ce premier pas dans la littérature, en employant le produit de son ouvrage à soustraire un malheureux proscrit au fer des révolutionnaires, et à lui faciliter les moyens de sortir de France; elle publia successivement d'autres romans et associa toujours les pauvres au succès de ses ouvrages. Me Cottin écrivait avec une grande facilité, et, par une contradiction assez singulière, elle avait pour maxime qu'une femme ne devait pas écrire : si elle avait agi d'après ce sentiment, nous n'aurions pas à lui reprocher d'être, parmi les femmes qui ont eu la manie d'écrire des romans, celle qui a présenté sous les couleurs les plus vives l'exemple pernicieux du délire des passions; et lorsqu'on la voit peindre avec tant de feu ces affections exagérées, il est bien difficile de supposer que son cœur en fût exempt. On a fait un grand nombre d'éditions de ses ouvrages; nous ne citerons que les dernières : 1° *Claire d'Albe*, Paris, 1808, 1 vol. in-12. Le but de cet ouvrage serait moral, mais une expression qu'on trouve à la fin, et qui fait rougir la pudeur d'une femme, détruit cet avantage. 2° *Malvina*, Paris, 1809, 3 vol. in-12; 3° *Amélie Mansfield*, 3 vol. in-12, Paris, 1811; 4° *Mathilde*, Paris, 1810, 4 vol. in-12. L'auteur offre dans ce roman le tableau d'une lutte violente entre la religion et l'amour. La religion triomphe, il est vrai, mais l'amour reste toujours dans le cœur. Entre tous ses ouvrages, c'est celui qui a obtenu le plus de succès. 5° *Elisabeth, ou les Exilés de Sibérie*, 2 vol. in-12, Paris, 1806. Le but de ce roman est louable, et il est celui dont la lecture est le moins dangereuse à la jeunesse. Il paraît que, vers la fin de ses jours, madame Cottin ne s'occupait plus de romans; on dit même qu'elle se disposait à écrire un ouvrage sur la religion chrétienne, prouvée par les sentiments, lorsqu'elle mourut le 25 août 1807, âgée de 34 ans.

COTTON, ou COTON (Pierre), jésuite, né en 1564, à Néronde, dans le Forez, fut appelé à la cour de Henri IV, à la prière du fameux Lesdiguières. Il contribua beaucoup au rétablissement des jésuites en France, bannis par le fameux arrêt du 29 décembre 1594, sur lequel, suivant un historien, les calvinistes ont fait autant de faux commentaires que sur l'Évangile. Henri IV résolut de rappeler ces exilés, et de leur fonder un collége à la Flèche, *comme les estimant plus*

propres et plus capables que les autres pour instruire la jeunesse (ce sont les termes d'une lettre qu'il écrivit de Lyon, le 20 janvier 1602 au cardinal d'Ossat), et les justifia sur tous les articles, et en particulier sur celui qui regardait Barrière, et le crime de Châtel. (*Voy.* ce nom.) Ce monarque, satisfait de l'esprit ainsi que des mœurs du P. Cotton, lui confia sa conscience. Il voulut le nommer à l'archevêché d'Arles, et lui procurer un chapeau de cardinal; mais le jésuite s'y opposa toujours. Après la mort déplorable de ce prince, Cotton fut confesseur de Louis XIII, son fils. La cour était pour lui une solitude; il demanda d'en sortir, et l'obtint en 1617. Il mourut à Paris en 1626, après avoir passé par les emplois les plus distingués de son ordre. On a de ce jésuite quelques écrits: 1° un *Traité du sacrifice de la messe*; 2° d'autres ouvrages de controverse; 3° des *Sermons*, in-8°, 1617, etc. En 1610, il fit paraître une *Lettre déclaratoire de la doctrine des PP. jésuites, conforme à la doctrine du concile de Trente*, in-8°; ce qui produisit l'Anti-Cotton, 1610, in-8°, et qu'on trouve à la fin de l'Histoire de don Inigo, 2 vol. in-12. On attribue cette satire, plus maligne que spirituelle, à Pierre du Coignet. « Cotton, dit le président Gramond (*Hist. Galliæ*, p. 678), était l'orateur le plus éloquent de son siècle, le religieux le plus désintéressé, le plus modeste; il conserva toute sa vertu au milieu de la contagion de la cour; c'était un lis entre les épines; il était très savant, et sa science ne le cédait qu'à sa sainteté. » Les autres historiens du temps, au moins ceux dont l'impartialité n'a point été altérée par l'esprit de secte, en ont parlé dans des termes également favorables. « Ceux qui l'ont connu familièrement, dit Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, p. 349, etc.), peuvent porter témoignage que c'était un parfait religieux, et autant passionné pour le service du roi et de l'état, qu'un bon et fidèle sujet le peut être. Aussi, sa majesté, qui était autant habile qu'homme de son royaume, pour juger de l'humeur et du mérite des personnes, le chérissait grandement pour ses louables qualités, et le faisait souvent appeler pour s'entretenir avec lui. » Le P. Cotton a encore laissé quelques manuscrits sur des matières de philosophie et de religion, qui ont donné lieu à un ouvrage solide et intéressant. (*Voy.* Boutauld.) Il y a des réflexions originales et profondes, bien propres à rendre les dogmes chrétiens croyables et aimables. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*, in-12. [Le P. Rouvier, aussi jésuite, en a écrit *une autre*, imprimée à Lyon, 1660, in-8°, qui contient des faits importants, dont le P. d'Orléans n'a pas parlé.]

COTTON (Robert), chevalier anglais, né à Dentan, dans le comté de Huntington, mort en 1631, à 61 ans, se fit un nom célèbre par son érudition et par son amour pour les livres. Il composa une belle bibliothèque, enrichie d'excellents manuscrits, restes précieux échappés à la fureur brutale de ceux qui pillèrent les monastères sous Henri VIII. Un héritier de la famille de ce savant illustre, fit présent à la couronne d'Angleterre de cette

riche collection, et de la maison où elle était placée. Smith publia en 1696, le Catalogue de ce recueil, en un vol. in-fol., sous le titre de *Catalogus librorum MSS. bibliothecæ cottonianæ.* On la joignit ensuite à celle du roi; mais le feu ayant pris en 1731 à la cheminée d'une chambre placée sous la salle qui renfermait ce trésor d'érudition, il fit tant de ravage en peu de temps, que la plupart des manuscrits de la bibliothèque cottonienne, très riche en ce genre, furent la proie des flammes. L'eau des pompes dont on se servit pour éteindre l'incendie gâta de telle sorte ceux que le feu avait épargnés, qu'il n'est plus possible de les lire. On publia, en 1652, le *Recueil des traités* que Cotton avait composés dans des occasions importantes. Ce fut lui qui procura le rétablissement du titre de *Chevaliers baronnets*, qu'il déterra dans d'anciennes écritures: ce titre, comme on sait, donne le premier rang, après les barons qui sont pairs du royaume

† COTUGNO (Dominique), célèbre médecin italien, naquit à Ruvo, dans la Pouille, le 27 janvier 1736, fit ses études dans l'université de Naples, et entra comme praticien dans le grand hôpital de cette ville. C'est à cette époque qu'il fit, à ce que ses compatriotes assurent, la découverte de l'électricité animale, connue sous la dénomination de *galvanisme*, du nom de Galvani, qui fit ensuite la même découverte et la rendit publique. Ce ne fut pas une grenouille, comme il arriva à ce médecin, mais une souris, qui découvrit à Cotugno ce phénomène. Il lisait auprès d'un malade, et une souris importune venait le détourner de la lecture. Étant parvenu à prendre l'animal, il l'ouvrit avec un couteau; la souris, piquée au diaphragme, lui donna un coup de queue à la main gauche, et dans l'endroit où le doigt auriculaire se sépare de l'annulaire. Cotugno sentit aussitôt sa main engourdie par ce coup; et, ne se croyant pas capable alors de bien expliquer ce phénomène, il en communiqua la découverte au docteur Jean de Vivenzio, qui, à ce qu'il paraît, n'en fit part à personne. Devenu professeur d'anatomie à l'université, Cotugno s'appliqua particulièrement à la physiologie, à la pathologie; et l'organe compliqué de l'ouïe n'attira pas moins son attention. C'est le premier anatomiste qui ait découvert, ou au moins assigné un usage plausible aux canaux demi-circulaires des aqueducs du limaçon et des vestibules, appelés de son nom *cotuniens*. Vasalva avait donné quelques indications sur la lymphe du labyrinthe; mais Cotugno en fit de nouveau la découverte, et en a parlé plus sciemment. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il reconnut, le premier, le nerf appelé par quelques auteurs *parabolique incisif*, et par d'autres, *naso-palatin*. Il donna, pour la première fois, en 1764, la véritable explication de l'origine de l'éternument, et publia en 1782 un mémoire très estimé sur le mécanisme du mouvement du sang; il découvrit en outre quelques veines à la tête, qui font les fonctions des artères. Ses travaux eurent une digne récompense: Charles III, roi de Naples, et Ferdinand IV, son fils, le nommèrent successivement leur premier médecin, et le comblèrent d'honneurs. Le second de

ces souverains le créa chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. Cotugno était président de l'Institut central de vaccination, médecin consultant de l'hôpital des Incurables, et membre de l'académie royale des sciences. Il est mort à Naples, le 6 octobre 1822, à l'âge de 90 ans. Plusieurs savants ont écrit l'*Éloge* de ce médecin, et entre autres l'abbé Ange-Antoine Scotti, missionnaire et préfet de la bibliothèque royale. Une médaille a été frappée en son honneur; du côté où l'on voit son effigie, on lit cette inscription : *Hippocrati Neapolitano*, 1824. Sur le revers, est une *Minerve* qui tient d'une main le portrait d'*Esculape*, et de l'autre celui de Cotugno, que lui présente un génie ailé. Au-dessous, l'*Étude* ferme du pied la boîte de Pandore, ayant au bas cette devise : *Rerum abdita monstrat*. On a de Cotugno : 1° *Dissertatio anatomica de aquæductibus auris humanæ internæ*, Neapoli, 1761, in-8°; Vienne, 1774; réimprimée dans le *Thesaurus scandi fortianus*. 2° *De Ischiade* (la sciatique, *nervosa commentarius*, Neapoli) 1765, in-8°, fig.; Vienne, 1770, in-12, curis H. Crautz; Neapoli, 1779, in-8°; Venise, 1783, in-8°; et traduit en anglais, Londres, 1776, in-8°; en allemand, Leipzick, 1792, in-8°; 3° *De sedibus variolarum syntagmata*, Neapoli, 1769, in-8°; Vienne, 1771, in-8°, fig., édition de 1775; Louvain, 1788; 4° *Dello spirito*, ou *De l'esprit de la médecine, discours académique*, Naples, 1783, in-8°, inséré dans les *Memorie*, ou *mémoires pour ceux qui étudient la médecine*.

COTWICK. *Voy.* COOTWICH.

COTYS, nom de quatre rois de Thrace. Le premier, contemporain de Philippe, père d'Alexandre, fut tué, vers 356 avant J.-C., par un certain Python, en vengeance de ses cruautés. — Le second envoya son fils à la tête de cinq cents chevaux pour secourir Pompée. — Le troisième vivait du temps d'Auguste; il fut tué par Rhescuporis, son oncle, prince cruel; c'est à celui-là que le poète Ovide adresse quelques-unes de ses élégies. — Enfin le quatrième, fils du précédent, céda la Thrace à son cousin Rhœmetalcès, par ordre de Caligula, et eut en échange la petite Arménie et une partie de l'Arabie, l'an 38 de J.-C.

COUCHA, ou CONCA (Sébastien), né à Gaëte, peintre napolitain, élève de François Solimène, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, avait le génie froid; mais ses *Tableaux* sont bien arrangés, et son coloris est frais et beau.

COUCHOT (N.), avocat au parlement de Paris, a donné au public : 1° un *Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, 1 vol. in-4°; 2° *Le Praticien universel*, revu par Rousseau de Lacombe, Paris, 1737, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Ce dernier ouvrage, dont il y a eu diverses éditions, est en 6 vol. in-12; la dernière a été revue et augmentée par M. de Lacombe, avocat; 3° un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, imprimé en 1713, 1 vol. in-12.

COUCY (Thomas), seigneur de Coucy, Marle, La Fère et de Boves, comte d'Amiens, était d'un caractère cruel, et se révolta contre son père vers l'an 1096. Le vidame et l'évêque d'Amiens voulant défendre les terres de l'Eglise dont il voulait s'emparer, il tua dans une occasion trente hommes de sa propre main. Tho-

mas fut excommunié par un concile de Beauvais en 1114, et dépouillé par Louis le Gros du comté d'Amiens. Ayant ensuite, pour rentrer en grâce, doté l'abbaye de Prémontré de plusieurs biens en 1118, il recommença d'abord ses premières violences, ce qui obligea le roi à aller l'assiéger dans son château de Coucy, d'où ayant voulu faire une sortie, il fut mortellement blessé par Raoul, comte de Vermandois. Il expira peu après dans la ville de Laon, où on l'avait conduit prisonnier.

COUCY (Enguerran II, seigneur de), surnommé *le Grand*, rendit la place de Coucy plus forte qu'elle ne l'avait été auparavant, refit le château, y bâtit une chapelle avec une grosse et magnifique tour, qu'il accompagna de quatre autres moins considérables, environna la ville de fortes murailles, et fit encore construire d'autres châteaux sur ses terres avec une extraordinaire dépense. Ayant servi le roi Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, en 1214, il accompagna, l'année suivante, le prince Louis de France, depuis roi sous le nom de Louis VIII, à l'expédition d'Angleterre; mais en 1216, il fut excommunié par ordre du pape Honoré III, pour avoir ravagé les terres de l'église de Laon, et fait le doyen prisonnier. Absous en 1218, il se ligua, sous le règne de saint Louis, avec Henri III, roi d'Angleterre, et Pierre, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, en apparence contre Thibault, comte de Champagne, mais le dessein principal de la ligue était d'ôter la couronne au roi. On lit, dans les anciennes chroniques, qu'on l'offrit à Enguerran, et que les principaux ligués parlèrent de l'élever sur le trône. Quoi qu'il en soit, la reine Blanche dissipa bientôt, par sa prudence, ce dangereux parti, et Coucy rentra dans le devoir. Le roi le manda, en 1236, à Saint-Germain-en-Laye, afin de servir S. M. contre le même Thibault, qui était devenu roi de Navarre, et qui semblait former des projets contre elle. Appelé par le même prince en 1242, pour marcher contre Hugues, comte de la Marche, il ne put pas s'y rendre, la mort l'ayant enlevé en 1243.

COUCY (Enguerran VII, seigneur de) passa, après la prise du roi Jean à la bataille de Poitiers, en Angleterre, avec des otages, pour la délivrance de ce prince. Il s'y rendit si agréable au roi Edouard III, que ce prince le choisit pour son gendre, le fit comte de Betdfort, et lui donna le comté de Soissons, que Gui de Blois avait abandonné à ce monarque pour regagner sa liberté. Revenu en France, et voyant que la guerre s'allumait entre ce royaume et celui d'Angleterre, Enguerran se retira en Lombardie pour n'être point forcé à prendre les armes contre son beau-père, et embrassa le parti du pape Grégoire XI contre Barnabon Visconti. Il revint à la fin trouver le roi Charles V, qui l'envoya en Bretagne pour des affaires importantes, en 1368, et lui donna des troupes pour passer en Allemagne et y faire valoir les droits de sa mère sur le duché d'Autriche. N'ayant pu réussir à conclure la paix avec l'Angleterre, il prit ouvertement le parti du roi, et l'aida à reprendre Cherbourg, Carantan et autres places au roi de Navarre, comte d'Evreux. Le roi Charles

fut si satisfait de ses services, qu'il voulut lui donner l'épée de connétable, qu'il refusa. Ce prince le fit gouverneur de Picardie. Coucy fut employé à des négociations importantes en Bretagne et en Savoie, et accompagna Jean de Bourgogne, comte de Nevers, fils de Philippe de France, surnommé *le Hardi*, à une expédition contre les infidèles en 1396, qui n'eut point de succès. Enguerran ayant été fait prisonnier avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient, il mourut l'année suivante. Les biens de cette maison sont passés dans celle de Bar, puis dans celle de Luxembourg, et enfin dans la maison royale de Bourbon, qui les a apportés à la couronne.

COUDRETTE (Christophe), prêtre de Paris, né en 1701, mort dans cette ville le 4 août 1774, fut lié de très bonne heure avec les partisans des solitaires de Port-Royal, et surtout avec l'abbé Boursier. Ses sentiments au sujet de la bulle *Unigenitus* lui attirèrent une prison de cinq semaines à Vincennes en 1735, et un séjour de plus d'un an à la Bastille en 1738. On a de lui des *Mémoires sur le Formulaire*, en 2 vol. in-12; l'*Histoire et analyse* du livre *De l'action de Dieu*, et diverses autres brochures polémiques. Mais son principal ouvrage est l'*Histoire générale des jésuites*, qu'il publia l'an 1761, en 4 vol. in-12, à laquelle il ajouta un *Supplément* de 2 vol. en 1764. Les travaux que lui occasiona la composition de ce gros ouvrage, déjà parfaitement oublié, lui affaiblirent la vue, et il était presque aveugle lorsqu'il mourut. Les *Nouvelles ecclésiastiques* l'ont peint comme un saint; le public impartial sait apprécier ce témoignage. [On lui attribue, entre autres ouvrages, une *Dissertation théologique sur les loteries*, 1743.

COUEL (Jean), théologien anglais, né dans le comté de Suffolk en 1638, demeura à Constantinople depuis 1670 jusqu'en 1679, en qualité de chapelain de l'ambassadeur d'Angleterre. A son retour, il fut fait maître de l'église de Christ à Cambridge, et mourut en 1722. Pendant son séjour à Constantinople, il s'occupa à faire des *Remarques sur l'état de l'Église grecque*, qui ont été imprimées à Cambridge en 1722, in-fol.

COUGHEN (Jean), ministre anglais, avait une grande érudition, mais une tête peu saine. Comme il était hors du sein de la véritable religion, il la chercha vainement là où elle n'était pas. Après bien des perplexités et des aventures plaisantes, il se fit quaker; puis il quitta cette secte pour reprendre son incertitude. Elle aboutit enfin à le faire auteur de la religion nouvelle des *Pacificateurs*, qui subsiste encore en Angleterre. Leur but est de concilier entre elles toutes les religions, et de montrer que les sectes ne diffèrent que sur des articles peu importants, ce qui est en quelque sorte vrai dans la doctrine des sectes retranchées de l'Église : aucune d'elles n'ayant droit de faire valoir ses sentiments au-dessus de l'autre. La peste qui ravagea Londres en 1665 enleva Coughen au monde et à ses variations. (*Voyez* MÉLANCHTON, LENTULUS, SERVET).

COULANGES (Philippe-Emmanuel de), conseiller au parlement, puis maître des requê-

tes, mourut à Paris, en 1716, à 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, et un esprit aisé et plein de grâces, il n'avait nullement celui que demandent les études sérieuses et les fonctions graves de la magistrature. On a de lui des *Chansons*, dont on a donné deux éditions : la première en un seul vol. in-12, Paris, 1696; la seconde en 2 vol. in-12, 1698. Ces chansons ont un mérite particulier; elles contiennent des anecdotes curieuses sur les événements de son temps : c'est par là que ce genre frivole peut être encore utile. On trouve quelques-unes de ses *lettres* avec celles de sa cousine, madame de Sévigné : elles sont gaies et faciles. Pour donner une idée de l'esprit et non de l'enjouement de Coulanges, nous citerons de lui le couplet suivant, sur *l'origine de la noblesse* :

D'Adam nous sommes tous enfants,
La preuve en est connue ;
Et que tous nos premiers parents
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dînée.

COULOMBIÈRES (*Voy.* BRIQUERILLE.)

COULON (Louis), prêtre, né à Poitiers, en 1605, sortit de la société des jésuites, en 1640. Sa principale occupation fut d'écrire, tantôt bien tantôt mal, sur l'histoire et la philosophie. On a de lui : 1° un *Traité historique des rivières de France, ou Description géographique et historique des cours et débordements des fleuves et rivières de France, avec le dénombrement des villes, ponts et passages*, in-8°, 1644, 2 volumes ; livre assez bon pour son temps et même assez curieux pour le nôtre, mais qui manque d'exactitude; 2° Les *Voyages du fameux Vincent le Blanc*, aux Indes orientales et occidentales, en Perse, en Afrique, Asie, Égypte, depuis l'an 1567, rédigés par Bergeron, et augmentés par Coulon, 1648, 2 vol. in-4°, curieux et utiles ; 3° *Lexicon homericum*, Paris, 1643, in-8° ; 4° Plusieurs ouvrages historiques, moins estimés que ses productions géographiques. Coulon mourut vers l'an 1664.

† COULON (Claude-Antoine), vicaire-général de Nevers, prédicateur ordinaire du roi, naquit à Salins, en Franche-Comté, en 1746. Au commencement de la révolution, il émigra et se rendit à Londres, où il prêcha avec succès dans les églises catholiques. Il revint en France, à l'époque de la restauration, se livra de nouveau à l'exercice de la chaire, et devint prédicateur ordinaire du roi. Il publia en 1813 un *Abrégé de la défense de la déclaration du clergé de France en 1682*, de Bossuet, ou *Exposition des principales preuves établies par ce savant évêque, avec la réponse à toutes les plus importantes objections de ses adversaires*, Londres, Dulau, 1813, in-8°. On voit, par ce livre, que l'abbé Coulon était un partisan et un défenseur des principes de l'Église gallicane. Il est mort subitement à Paris, en 1820, à l'âge de 75 ans.

† COULON-THEVENOT (A.), inventeur de la *tachygraphie*, naquit en 1755, d'un riche propriétaire. Un jour qu'il lisait à sa mère, devenue aveugle, l'histoire ecclésiastique de Fleury, il conçut le projet de la *tachygraphie*, ou l'art d'écrire aussi vite que l'on parle. Coulon, dans un

ouvrage qu'il publia sur cet art, prétend qu'il fut connu des Grecs et des Romains; qu'Auguste l'apprit à ses neveux, et que Titus y était devenu très habile; enfin que c'est à la *tachygraphie* que l'on doit les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron et d'autres grands hommes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qu'il n'accompagne pas de preuves assez convaincantes, Coulon parvint à établir sa méthode, et en donna les premières expériences publiques à Paris, en 1779, devant une commission de l'académie des sciences, qui aprouva le plan de Coulon: elle fit le même rapport en 1786, et l'année suivante, Coulon-Thévenot eut l'honneur de présenter son ouvrage *sur l'art tachygraphique* à Louis XVI, qui le nomma son tachygraphe. C'est dans l'assemblée constituante que l'on commença à mettre en pratique la méthode de Coulon-Thevenot. Ayant embrassé les principes de la révolution, il eut divers emplois dans les armées républicaines et buonapartistes. En 1813, il était dans l'administration des hôpitaux de l'armée; après la défaite qu'essuyèrent les Français à la bataille de Leipsick (le 18 octobre), forcé de se sauver à pied pour regagner la France, il fut dépouillé par des Cosaques sur la route de Bohême. Il avait reçu plusieurs blessures, ses pieds étaient presque entièrement gelés, et il mourut d'épuisement et de misère en 1814, âgé de près de soixante ans. Sans nier les avantages que peut offrir l'art inventé par Coulon-Thevenot, on ne peut se dissimuler qu'il ne renferme de graves inconvénients. Si cet art, plus dangereux qu'utile, n'eût pas existé, des discours révolutionnaires, des maximes anarchiques et impies ne seraient peut-être pas sortis de l'enceinte où on les avait prononcés, et ne seraient pas parvenus jusqu'au peuple pour exciter ses passions: Il ne suffisait pas qu'on eût accoutumé ce même peuple à se familiariser avec la lecture de Voltaire et de Rousseau, il fallait encore que la *tachygraphie* ou la *sténographie*, en lui rapportant des principes subversifs, presque en même temps qu'ils avaient été énoncés, lui apprît à raisonner dans son ignorance, à décider sur les matières les plus graves, à désirer ce qui, pour lui, n'est souvent qu'un mal, et qu'enfin, lui faisant connaître de plus en plus ses forces, le préparât à les employer sans réflexion, au premier signal du démagogue le plus adroit et le plus ambitieux.

† COUPÉ (L'abbé Jean-Louis-Marie), né vers 1733, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages de littérature, et plusieurs traductions estimées: 1° *Dictionnaire des mœurs*, 1773, 1 vol. in-8°; 2° *Essai de traduction de quelques épîtres et poésies latines de Michel de l'Hôpital, avec des éclaircissements sur sa vie et sur son caractère*, 1778, 2 vol. in-8°; 3° *Des variétés littéraires*, 1786-88, 8 vol. in-8°; 4° une *Traduction du théâtre de Sénèque*, 1795, 2 vol. in-8; 5° *Traduction des opuscules d'Homère*, 1796, 2 vol. in-18; 6° *OEuvres d'Hésiode*, 2 vol. in-18, 1796; 7° *Éloge de l'âne*, traduit du latin d'Heinsius, 1795, in-18; 8° *Sentences de Théognis, et poème moral de Phocylides*, traduction nouvelle, 1798, in-8°; 9° *Soirées littéraires*, 1795,

1800, 20 vol. in-8°. C'est un recueil d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages anciens, fait avec goût et discernement. 10° *Spicilége de littérature ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8°. Enfin il coopéra à la *Bibliothèque des romans et à l'Histoire universelle des théâtres*. L'abbé Coupé joignait à une vaste érudition un esprit pénétrant et un goût judicieux; il fut censeur royal, conservateur des manuscrits de la bibliothèque du roi, et professeur émérite de l'université. Il est mort à Paris, le 11 mai 1818. On croit qu'il a laissé des manuscrits dignes d'être publiés.

COUPERIN (Louis), natif de Chaume, petite ville de Brie, organiste de la chapelle du roi, mérita par son talent supérieur, qu'on créât pour lui la charge de dessus-de-viole. Il fut emporté par une mort précoce vers 1665, à 35 ans; et laissa trois *suites* de pièces de clavecin manuscrites, très estimables pour le travail et le goût. Les connaisseurs les conservent dans leurs cabinets.

COUPERIN (François), neveu du précédent, mort à Paris, en 1733, à 65 ans, perdit de bonne heure son père Charles Couperin, habile organiste, et ajouta un nouvel éclat à son nom, par l'excellence de ses talents. Louis XIV le fit organiste de sa chapelle, et claveciniste de sa chambre. Il réussissait également dans ces deux instruments, touchant l'orgue avec autant d'art que de goût, et jouant du clavecin avec une légèreté admirable. Sa composition en ce dernier genre est d'un goût nouveau. Ses diverses *pièces de clavecin*, recueillies en 4 vol. in-fol., offrent une excellente harmonie, jointe à un chant aussi noble que gracieux, et aussi naturel qu'original. Ses divertissements, intitulés *Les Goûts réunis, ou l'Apothéose de Lulli et de Corelli*, ont été applaudis, comme ses autres ouvrages, non-seulement par les Français, mais aussi par tous les étrangers qui aiment la bonne musique.

COUPERIN (Armand-Louis), organiste de la chapelle de Louis XVI, se distingua également par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille. Il était recommandable par les qualités du cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, ennemie de tout faste et de tout appareil; par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie, qui lui faisait cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvait dérober au public, de l'éclat de son mérite; témoins les motets qu'il a composés pour des maisons religieuses, et qui auraient fait à un musicien la plus belle réputation, mais qu'il n'a jamais voulu livrer au grand jour de l'impression, ni de la publicité. Il a constamment refusé de travailler pour le théâtre, malgré les vives sollicitations des maîtres de l'art, qui l'assuraient du succès le plus brillant. Le 1er février 1789, comme il revenait de l'église de Notre-Dame, il fut renversé et foulé aux pieds d'un cheval; il mourut le lendemain dans les douleurs les

plus aiguës. [La famille Couperin a produit, pendant deux siècles, d'excellents musiciens, aussi estimables par leurs talents, que par leur conduite.]

COUPLET (Philippe), jésuite, né à Malines, vers 1628, alla à la Chine en qualité de missionnaire, l'an 1659, et revint en 1680. S'étant rembarqué pour y faire un second voyage, il mourut dans la route, en 1692. Il a composé quelques ouvrages en langue chinoise, et plusieurs en latin. 1° Il travailla, avec les PP. Prosper Intorcetta, Christian, Herdrich et François Rougemont, à l'ouvrage intitulé : *Confucius, Sinarum philosophus, sive scientia sinica latine exposita*, imprimé par ordre de Louis XIV, Paris, 1687, in-fol. Il est rare. On y traite de la morale et de la politique des Chinois; et dans la préface, on y expose la théologie et les mœurs de ce peuple. On sent bien que tout cela est montré du côté le plus beau. Après cela, vient la vie de Confucius ; puis les annales, que l'on fait remonter fort mal à propos à 2952 ans avant J.-C. 2° *Catalogus PP. societatis Jesu, qui post obitum sancti Francisci-Xaverii, ab anno 1581, usque ad 1681, imperium Sinarum fidem Christi propagarunt*, Paris, 1686. Il l'avait d'abord composé en chinois. C'est une histoire des jésuites qui ont travaillé à étendre la foi à la Chine. 3° *Historia nobilis feminæ Candidæ Hiu, Christianæ sinensis*. Cette histoire parut en français, à Paris, en 1688. 4° *Relatio de statu et qualitate missionis sinicæ*. Elle se trouve presque tout entière dans le *Propylœum maji* des *Acta sanctorum*. [L'*historia nobilis feminæ*, etc., a été traduite en espagnol et en flamand.]

COUPLET (Claude-Antoine), né à Paris le 20 avril 1642, et membre de l'académie royale des sciences de cette ville, possédait à fond l'hydraulique et l'hydrostatique. La ville de Coulanges-la-Vineuse, en Bourgogne, était aussi riche en vin qu'elle était pauvre en eau ; ses habitants étaient obligés d'aller la chercher à une lieue de la ville. Après plusieurs tentatives infructueuses, Couplet, invité par M. d'Aguesseau, seigneur de Coulanges, se rendit sur les lieux au mois de septembre 1705, trouva ce trésor caché dans le sein de la terre, et fit jaillir l'eau dans la ville en abondance, le 21 décembre de la même année. Cette découverte, qui ne coûta pas 3000 liv., valut à l'auteur une devise et l'inscription suivante :

Non erat ante illuc᾽ populis sitientibus unda ;
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vigne, avec ces mots : *Utile dulci*. On dit que le premier juge de la ville, devenu aveugle, ne voulut s'en fier qu'au rapport de ses mains, qu'il plongea plusieurs fois dans une eau qui devait repeupler une ville qu'on était sur le point d'abandonner. Couplet, avant de retourner à Paris, donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, et à Coursou, ceux de recouvrer une source perdue. Il mourut à Paris, le 15 juillet 1722, âgé de 81 ans, dans les sentiments les plus chrétiens et les plus édifiants.

COUR (Didier de la), né à Monzeville, à 3 lieues de Verdun, en 1550, se consacra à Dieu

dans l'ordre de Saint-Benoît. Devenu prieur de l'abbaye de Saint-Vanne à Verdun, il entreprit d'y introduire la réforme, et y réussit par sa conduite autant que par son zèle. Dieu bénit son travail, et bientôt les religieux de l'abbaye de Moyen-Moustier, dans les Vosges, dédiée à saint Hidulphe, suivirent son exemple. Ce fut l'origine de la nouvelle congrégation connue sous le nom de *Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe*, approuvée par Clément VIII en 1604. La réforme de ces monastères fut suivie de celle de plusieurs autres dans les Pays-Bas, dans la Lorraine, dans la Champagne, dans la Normandie, dans le Poitou, etc. Le grand nombre de maisons qui s'offraient tous les jours obligea dom Didier de la Cour de proposer l'érection d'une nouvelle congrégation en France sous le nom de *Saint-Maur*. On jugea qu'il y aurait trop de difficultés et d'inconvénients, surtout en temps de guerre, d'entretenir le commerce et la correspondance nécessaires entre les monastères de Lorraine et de France, réunis dans une seule et même congrégation. Ces deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur se sont illustrées par de savants ouvrages et par leur zèle pour la religion; mais l'iniquité des temps a entraîné dans les nouvelles erreurs un grand nombre d'individus, au grand regret de la généralité de l'ordre. Celle de Saint-Maur a essuyé d'étranges dégâts, et a vu sortir de son sein une multitude d'écrivains fanatiques et emportés, qui n'ayant rien de l'érudition de leurs prédécesseurs, mais profitant de l'ignorance et de la légèreté du siècle, ont essayé de porter des coups funestes aux dogmes et à la hiérarchie de l'Église catholique. Le pieux instituteur, loin de prévoir les fruits amers qui devaient croître un jour dans son plus cher ouvrage, mourut en odeur de sainteté en 1623, dans sa 72e année, simple religieux de l'abbaye de Saint-Vanne. On a publié sa *Vie* en 1772, in-12.

COURAYER (Pierre-François Le), naquit à Rouen en 1681. Étant entré dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, il fut nommé bibliothécaire de Sainte-Geneviève à Paris, y chercha à se faire un nom par son opposition à la bulle *Unigenitus*; car c'était dans ce temps-là un moyen de célébrité pour bien des gens. Cependant le jansénisme ne paraissant pas l'illustrer assez tôt, il voulut paraître anglican, et publia sa *Dissertation sur la validité des ordinations anglicanes*, Bruxelles, 1723, 2 vol. in-12. Dès que cet ouvrage parut, plusieurs savants indignés prirent la plume pour le combattre. Les journalistes de Trévoux, D. Gervaise, le jésuite Hardouin, le jacobin Le Quien, attaquèrent avec force le nouveau système. Le bibliothécaire de Sainte-Geneviève, bien éloigné de reconnaître ses torts, les augmenta considérablement par une *Défense* de sa *Dissertation*, qu'il publia l'an 1725, en 4 vol. in-12. Cette réponse, écrite avec beaucoup de hauteur et peu de raison, fut flétrie, ainsi que la Dissertation, par l'archevêque de Paris, par un grand nombre d'évêques, et supprimée par un arrêt du conseil du 7 septembre 1727. Le P. Le Courayer, à l'imitation de tous

les sectaires, d'abord intrigants et dissimulés, puis morguant et bravant tout, leva le masque et passa en Angleterre, où deux seigneurs lui accordèrent une place à leur table, l'un en été, et l'autre en hiver. Cet apostat mourut le 16 octobre 1776. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : 1° une *Relation historique et apologétique des sentiments du père Le Courayer, avec les preuves justificatives des faits avancés dans l'ouvrage*, Amsterdam, 1729, 2 tom. in-12. Ce livre ne fit que soulever davantage contre lui les catholiques : il y prétend que la décision des conciles généraux ne dispense pas d'examiner. 2° *L'Histoire du Concile de Trente, de Fra-Paolo, traduite de nouveau de l'italien en français, avec des notes critiques, historiques et théologiques*, Londres, 1736, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°; Trévoux (sous le titre d'Amsterdam), 3 vol. in-4°, avec la défense de cette version par l'auteur. Le style est clair; mais les remarques sont infectées de l'esprit de secte et des erreurs de l'auteur: il y établit une espèce d'indifférentisme qui ne peut que conduire à une irréligion absolue. 3° *L'Histoire de la réformation, par Sleidan, traduite du latin en français*, 1767, 3 volumes in-4°. Cet ouvrage est accompagné de notes abondantes, où l'auteur discute des faits qu'il a soin d'ajuster à ses vues.

COURBON (Le marquis de), né en 1650 au bourg de Châteauneuf-du-Rhône, en Dauphiné, d'une famille peu riche. N'écoutant que son penchant pour les armes, il s'échappa du collége, et alla servir comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas. La France et l'Espagne ayant signé la paix bientôt après, il résolut d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Des voleurs l'ayant entièrement dépouillé en traversant les Pyrénées, un ermite français, nommé du Verdier, lui prêta 50 piastres pour retourner dans sa patrie, où l'on recommençait à faire des levées. Après diverses aventures, il fit un voyage à Rome, et passa ensuite dans les troupes de l'évêque de Munster: il y fut fait capitaine de cavalerie. La paix ayant été conclue entre la France et l'Empire, il obtint son congé pour aller voir ses parents. Comme il était à la fenêtre d'une hôtellerie à Pierelatte en Dauphiné, il aperçut l'ermite qui l'avait si obligeamment traité en Espagne, lui rendit ses 50 piastres, et le quitta sans qu'ils se soient jamais revus, conduite qui prouve que la reconnaissance n'était pas une de ses qualités. De retour en Allemagne, il servit dans les troupes de l'empereur contre les Turcs; et après la mort du comte de Rimbourg, ministre-d'état et grand-maître de toutes les monnaies de l'Empire, il épousa sa veuve, qui lui apporta des biens considérables. Les Vénitiens ayant obtenu la permission de lever des troupes sur les terres de l'Empire, le marquis de Courbon fut mis à la tête d'un régiment de dragons. Son mérite l'éleva au grade de maréchal des camps et armées de la république, et à celui de commandant en chef sous le généralissime. Il contribua beaucoup, par sa valeur et par sa prudence, à la prise de Coron et à celle de Navarrin. Il fut emporté d'un coup

de canon au siége de Négrepont, en 1688, à 38 ans. Une passion démesurée pour la gloire le portait toujours aux entreprises les plus éclatantes. Il fut regardé comme un aventurier, mais heureux et habile. Aimar, juge de Pierrelatte, son intime ami, publia sa *Vie* à Lyon, en 1692, in-12.

COURCELLES (Thomas de), né à Ayencourt, près de Montdidier, en Picardie, en 1402, brilla beaucoup par son savoir et son éloquence dans l'université de Paris, dont il fut recteur en 1430, et le député en plusieurs occasions d'éclat. Il assista en 1438 au concile de Bâle, en qualité de docteur en théologie, et à celui de Mayence, en 1441, comme orateur de l'université. Charles VII l'employa aussi en plusieurs négociations importantes concernant les affaires ecclésiastiques. Elu doyen de l'église de Paris, il prononça en cette qualité l'*Oraison funèbre* de ce prince à Saint-Denis en 1461. Il était en même temps chanoine d'Amiens, et curé de la paroisse de Saint-André-des-Arcs. Il mourut en 1469, avec la réputation de théologien profond, d'orateur éloquent, et d'habile négociateur; talents auxquels une grande modestie ajoutait encore un nouveau lustre.

COURCELLES (Pierre de), de Candes, en Touraine, publia en 1557 une *Réthorique française*, précédée d'une dédicace vraiment originale, adressée à une abesse de Jouarre. L'auteur la traite de *très illustre princesse*, et lui fait de sérieux compliments sur l'*invincible puissance de sa crosse*. Rien ne peut engager à lire un pareil ouvrage, que l'envie de bien connaître l'état de l'éloquence française vers le milieu du XVIe siècle; et sous cet aspect, celui-ci est un des meilleurs et un des mieux écrits de son temps. Il donna aussi une traduction du *Cantique des cantiques*, et des *Prophéties de Jérémie*, l'une et l'autre en vers.

COURCELLES (Étienne de), né à Genève en 1586, exerça le ministère du saint Évangile en France pendant plusieurs années. Ayant été déposé, il passa en Hollande, et se fit un grand nom parmi les protestants arminiens. Il professa la théologie dans leurs écoles, après le fameux Simon Episcopius, qu'il n'a fait souvent qu'abréger dans ses ouvrages, mais d'une manière fort nette. Il mourut en 1658. Outre ses *productions théologiques*, qui furent imprimées, in-fol., chez Daniel Elzevir en 1675, on a de lui une nouvelle *édition* du nouveau Testament grec, avec diverses leçons tirées de plusieurs manuscrits. On a encore de lui une *Traduction* de la philosophie de Descartes, une *Introduction à la chronologie*, un *Éloge de l'astronomie et de la géographie*, et un écrit posthume intitulé : *Institutio religionis christianæ*, Leyde, 1678, 2 vol. in-4°.

COURCHETET D'ENANS (Luc), né à Besançon le 24 juin 1695, fut intendant de la maison de la reine, et secrétaire des villes anséatiques, et mourut en mars 1776. Il a donné : 1° *Histoire du traité de paix des Pyrénées*, Amsterdam (Paris), 1750, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est assez intéressant. C'est proprement le récit ou l'exposé des degrés par lesquels on est parvenu au traité des Pyrénées, dont le grand objet fut le ma-

riage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne Marie-Thérèse. 2° *Histoire du traité de paix de Nimègue, suivie d'une dissertation sur les droits de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, et des pièces justificatives*, Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-12. Cette histoire, qui s'étend depuis 1667 jusqu'en 1679, est une suite de l'ouvrage précédent. L'auteur assure qu'il a travaillé sur les dépêches des ambassadeurs de France, dont il a eu communication. 3° *Histoire du cardinal de Granvelle*, premier archevêque de Malines, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, Paris, 1761, 2 vol. in-12, réimprimée à Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, avec une *préface* historique et critique. 4° *Pièces servant de préparation à la mort*, 1767; 5° *Pensées sur l'aumône*, 1769. Ces deux ouvrages prouvent qu'il avait une dévotion solide et éclairée. 6° *Mémoires sur le maréchal de Luxembourg*.

COURCILLON. (*V.* DANGEAU.)

COURMONT. (*Voyez* MARCHE-COURMONT.

COURT (Benoît Le), né à Saint-Symphorien-le-Châtel dans le Lyonnais, chanoine de Lyon, fut un habile jurisconsulte au XVIe siècle. On a de lui: 1° un *Commentaire sur les Arrêts d'amour de Martial d'Auvergne*, imprimé pour la première fois à Lyon, 1535, in-4°, et la dernière en 1731, in-12; 2° *Enchiridion juris utriusque terminorum*, ibid., 1543. C'est une sorte de dictionnaire de termes de jurisprudence civile et canonique. 3° *Hortorum libri* XXX, ibid., 1560, in-fol.

COURT-DE-GÉBELIN. (*Voy.* GÉBELIN.)

COURTE-CUISSE (Jean de), *Joannes de Brevi-Coxa*, docteur de Sorbonne, député en 1395, par l'université de Paris, à Benoît XIII et à Boniface IX, qui se disputaient la tiare, pour les engager l'un et l'autre à y renoncer, signala son savoir et son éloquence. Il en fut récompensé par une charge d'aumônier du roi, et ensuite par l'évêché de Paris, en 1420. Le roi d'Angleterre était pour lors maître de cette ville. Ce prélat citoyen aima mieux se retirer à Genève, dont il fut évêque en 1422, que de lui obéir. Il mourut quelques années après. Son ouvrage le plus considérable est un *Traite de la foi, de l'Eglise, du souverain pontife et du concile*, publié par Dupin, à la suite des Œuvres de Gerson.

COURTENAY (Josselin de), comte d'Edesse, issu d'une maison ancienne et illustre, se distingua pendant les croisades, par sa vertu et par son courage. Tiré demi mort de dessous les ruines d'une forteresse qu'il avait attaquée auprès d'Alep en Syrie, l'an 1131, il languissait dans son lit en attendant le dernier moment. Dans cet état, il apprend que le soudan d'Iconium, profitant de sa maladie, assiégeait une de ses places: il fait promptement assembler ses troupes, et après avoir vainement exhorté son fils à se mettre à leur tête, il marche dans une litière contre l'ennemi. Le soudan alarmé leva le siége et se retira; mais ce brave vieillard expira bientôt après. Son armée rapporta son corps dans la ville d'Edesse. L'héritière de la maison de Courtenay épousa Pierre (cru fils naturel de Louis le Gros), qui prit le nom de sa femme. Cette fa-

mille produisit des empereurs de Constantinople et plusieurs autres personnes illustres, mais ne put jamais faire reconnaître sa descendance par mâles du roi Louis le Gros. Hélène, dernier rejeton de cette maison, ayant pris le titre de princesse du sang royal de France dans son contrat de mariage avec Louis de Beaufremont, il fut supprimé par arrêt du parlement du 7 février 1737. Son frère Charles-Roger est mort le dernier mâle de cette maison, le 7 mai 1730, à 59 ans. La *Généalogie* de cette maison a été donnée par du Bouchet, Paris, 1661, in-fol. L'épître dédicatoire de cette Histoire, adressée au roi, est si hardie, dit l'abbé Lenglet, qu'elle en devient téméraire. Les seigneurs de Courtenay présentèrent en vain leurs titres à Henri IV et à Louis XIV. Ce dernier prince leur répondit : « Si mon grand-» père vous a fait tort en vous » refusant le titre de princes du » sang, je suis prêt à le réparer. » Mais nous ne sommes que les » cadets; prouvez-moi que nos » aînés vous ont reconnu, et je » vous reconnais à l'instant. »

COURTILZ DE SANDRAS (Gratien de), naquit à Montargis en 1644. Après avoir été capitaine au régiment de Champagne, il passa en Hollande l'an 1683, pour y dresser un bureau de mensonges. Sa plume, féconde autant que frivole, enfanta une foule de romans, publiés sous le titre d'*Histoires*, par là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à travers le peu de vérités qu'il y mêla. De retour en France en 1702, il fut enfermé à la Bastille, où on le retint très étroitement 9 ans entiers, et il n'en sortit qu'en 1711. Ayant obtenu sa liberté, il épousa la veuve d'un libraire, et mourut en 1712 à Paris, âgé de 68 ans. On a de ce mauvais gazetier : 1° la *Conduite de la France, depuis la paix de Nimègue*, in-12, 1683; ouvrage dans lequel Courtilz vomit des impostures contre sa patrie; 2° *Réponse* au livre précédent, in-12, 1684, dans laquelle il se bat contre lui-même; 3° *Les nouveaux intérêts des princes*, 1685, revus, corrigés et augmentés en 1686, in-12, 3e édition, augmentée, 1688, in-12, exposés dans un style assez léger, mais très souvent avec peu de vérité; 4° la *Vie de Coligni*, en 1686, in-12. Il s'y travestit en religionnaire, quoiqu'il ait toujours professé la religion catholique. Ce livre est aussi inexact que mal écrit. 5° *Mémoires de M. le C. de R., contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités du règne de Louis le Grand*, 1687, in-12; réimprimés en 1688, 1693 et 1696. Par les initiales qu'il a mises en tête de l'ouvrage, Courtilz a voulu laisser entrevoir le *Comte de Rochefort*. C'est en effet sous ce nom que l'on désigne communément cet ouvrage, qui est le moins mauvais de tous ceux de l'auteur, qui est bien écrit, mais qui n'en est pas moins un roman. 6° *Histoire de la guerre de Hollande, depuis l'an 1672 jusqu'en 1677*; ouvrage qui l'obligea de sortir pour quelque temps des états de la république; 7° *Testament politique de Colbert*, in-12; mis avec tant d'autres ouvrages de ce genre, dans lesquels, au lieu de voir l'esprit des testateurs, on ne voit

que les rêves des imposteurs qui ont pris leurs noms. Il a l'effronterie de faire dire à Colbert que les évêques de France sont tellement dévoués aux volontés du roi, que s'il avait voulu substituer l'Alcoran à l'Evangile, ils y auraient donné les mains; calomnie atroce, et démentie par les sentiments universellement connus du clergé de France, qui fait assez voir la supposition de cet écrit. 8° *Le grand Alcandre frustré*, ou *les derniers efforts de l'Amour et de la Vertu*; 9° les *Mémoires de Jean-Baptiste de la Fontaine*; ceux d'*Artagnan*, 3 vol. in-12; ceux du *Marquis D...*, que les gens oisifs ont lu, mais que les gens de goût ont rejetés; ceux de *Bordeaux*, 4 vol. in-12; ceux de *Saint-Hilaire*, achevés par l'éditeur, 4 vol. in-12, et écrits avec plus d'exactitude que les précédents, lui sont attribués par quelques auteurs; 10° les *Annales de Paris et de la cour, pour les années* 1697 et 1698; production frivole et romanesque; 11° on lui attribue la *Vie du vicomte de Turenne*, publiée sous le nom de *Dubuisson*; 12° *Mémoires de Tirconel*, composés sur les récits de ce duc, renfermé comme lui à la Bastille. Ces mémoires sont restés manuscrits. 13° *Mercure historique et politique*, etc. Courtilz, familiarisé avec la calomnie, et ayant malheureusement de la facilité, publiait volume sur volume, sans épuiser ses fictions. Il a laissé des manuscrits pour faire 40 vol in-12; collection de romans historiques, qu'il aurait fallu enterrer avec son auteur: ce n'aurait pas été peut-être un grand mal d'y joindre ses ouvrages imprimés. « Son esprit, » dit un critique, ne pouvait » s'assujettir à aucune règle dans » ses compositions. Il est aisé de » s'apercevoir qu'il travaillait de » mémoire; et sa mémoire a été » souvent infidèle, plus souvent » encore séduite par la manie de » l'extraordinaire. Ses écrits sont » de nature à n'être jamais con» sultés par des écrivains peu » versés dans la connaissance de » l'histoire. Trop de confiance » dans ces sortes d'ouvrages est » le vrai moyen de perpétuer les » erreurs, et nous n'en avons » déjà que trop en matière his» torique. » On lui attribue les *Mémoires de Vordac*, qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils soient dignes d'en être par les aventures peu vraisemblables qu'on y raconte.

COURTIN (Antoine de), né à Riom en 1622, fut envoyé extraordinaire de France auprès de la reine Christine. Il remplit les devoirs de ce ministère avec autant de fidélité que de prudence. Louis XIV, satifait de ses services, le nomma, à la prière de Colbert, résident général pour la France vers les princes et états du Nord. Cet habile négociateur mourut à Paris en 1685. Il n'avait pas moins d'attrait pour la piété et pour les lettres que de talent pour les affaires. On a de lui: 1° *Traité de la civilité*, Paris, 1762, in-12; 2° *du point d'honneur*, Paris, 1775, in-12; 3° *De la paresse, ou l'Art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions*, in-12; 4° *De la jalousie*, in-12. Il y a de bonnes moralités dans ces différents livres; mais aussi des trivialités et des choses plates. 5° Une *Traduction* du Traité de la paix et de la guerre de Grotius, en 3 livres, Paris, 1687, 2 vol. in-4°; effacée, selon quelques-uns, par celle

de Barbeyrac, et que d'autres jugent beaucoup meilleure. On trouve la Vie de Courtin dans son *Traité de la paresse*, publié par l'abbé Goujet, Paris, 1743, in-12.

COURTIVRON (Gaspard-le-Compasseur, de Créqui-Montfort, marquis de), de l'académie des sciences, né à Dijon en 1715, se distingua comme militaire et comme homme de lettres. Blessé à Fravenberg en Bohême, il fut obligé de quitter le service; depuis, il ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut le 4 octobre 1785. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, Paris, 1752, in-4°, fait selon le système newtonien. Il a fait en société avec M. Bouchu, l'*Art des forges et fourneaux à fer*.

COURTOIS (Hilaire), avocat au Châtelet de Paris, naquit à Évreux sur la fin du XVe siècle. Il a laissé un recueil de poésies latines, intitulé : *Hilarii Cortesii, neustrii, civis Ebroici, Volantillæ*.

COURTOIS (Jacques), surnommé *le Bourguignon*, naquit en 1621 à Saint-Hippolyte, village près de Besançon. Son père était peintre; le fils le fut aussi, mais d'une manière bien supérieure. Il suivit pendant trois ans une armée. Il dessina les campements, les siéges, les marches, les combats dont il fut témoin; genre de peinture pour lequel il avait beaucoup de talents. Ses ouvrages offrent une action et une intelligence peu communes, de la force et de la hardiesse, un coloris frais et éclatant. Ses ennemis et ses envieux l'ayant accusé sans aucun fondement d'avoir empoisonné sa femme, il chercha une situation plus paisible chez les jésuites, et en prit l'habit. La maison dans laquelle il fut reçu fut bientôt ornée de plusieurs beaux morceaux de peinture. Il mourut à Rome en 1676. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le musée royal possède deux de ses tableaux peints sur bois : *La bataille d'Arbelles*, et *Moïse en prières pendant le combat des Amalécites*. Parrocel le père fut son élève.

COURTOIS (Guillaume), frère du précédent, mort en 1679. Disciple de Pierre de Cortone, il se fit aussi admirer par ses talents pour la peinture. Il fut employé par le pape Alexandre VII, qui, charmé de son travail, lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Peu de peintres ont aussi bien traité l'histoire que lui. [Son meilleur tableau est *Le miracle de Josué arrêtant le soleil*, qui est au Musée royal.]

COURTONNE (Jean), architecte de Paris, a fait preuve de ses talents par plusieurs bâtiments qui y sont élevés sur ses plans, et par un *Traité de perspective pratique*, 1725, in-fol. Il mourut à Paris en 1755.

† COURVOISIER (Jean-Baptiste), avocat, naquit à Arbois en 1749. Après avoir fait ses études à l'université de Besançon, il se consacra au barreau, et s'y fit bientôt un nom distingué. Il obtint au concours la chaire du droit français à l'université de Besançon. Il eut toujours un nombreux auditoire, et se distingua par la clarté avec laquelle il savait présenter les choses les plus abstraites, et par le talent d'assujettir à une méthode rigoureuse celles qui en paraissaient le moins susceptibles. Il perdit sa place en 1791, lors de la sup-

pression des universités; et les troubles qui agitèrent la France le forcèrent de chercher un asile hors de sa patrie en 1793. Il rentra en France quelques années après, et mourut à Besançon en 1803. Il a laissé : 1° *Élements de droit politique*, 1792, in-8°; 2° *Essai sur la constitution du royaume de France*, 1792, in-8°; 3° *De l'excellence du gouvernement monarchique en France, et de la nécessité de s'y rallier*, 1797, in-8°. Cet ouvrage, qu'il publia en Allemagne, contient de saines maximes, et se fait remarquer par un style également correct et élégant. Il avait en outre terminé un ouvrage important sur le *Droit public de l'Europe*, dont le manuscrit original a été perdu.

COUSIN (Gilbert), était de Nozeroy, petite ville de la Franche-Comté. Il fut domestique et disciple d'Erasme, puis chanoine dans sa ville natale; ce qui ne l'empêcha pas d'y tenir une école où il enseignait les belles-lettres, et inspirait en même temps le calvinisme à ses élèves. Le pape saint Pie V en étant informé, engagea Claude La Baume, archevêque de Besançon, à le faire arrêter. Il fut enfermé dans les prisons de l'archevêché de Besançon en 1567, et y mourut la même année à 61 ans. On a recueilli ses ouvrages : ils se composent de mélanges de littérature, d'épigrammes satiriques et d'annales pleines de contes puérils, sous ce titre : *Gilberti opera*, Bâle, 1562, in-fol.

COUSIN (Jean), chanoine de Tournai sa patrie, mort vers le commencement du XVIIe siècle, a publié : 1° *De fundamentis religionis*, Douai, 1597; 2° *Histoire de Tournai*, 1719, in-4°, en français, pleine de recherches et de particularités intéressantes. On voit que le but de l'auteur était d'instruire autant que d'amuser; et ce but, il l'a rempli. 3° *Histoire des saints qui sont honorés d'un culte spécial dans la cathédrale de Tournai*, Tournai, 1621, in-8°.

COUSIN (Jean), peintre et sculpteur, né à Souci, près de Sens, mort en 1589, est le plus ancien artiste français qui se soit fait quelque réputation. Il peignait sur le verre, suivant l'usage de son siècle. Ses tableaux sont en très petit nombre. Le plus considérable est le *Jugement universel*, qui se voyait chez les Minimes de Vincennes. Un voleur avait coupé la toile de ce tableau, et était près de l'emporter, si un religieux ne fût survenu; ce qui obligea de le tirer de l'église pour le placer dans la sacristie. Ses morceaux de sculpture n'étaient pas moins recherchés. On a de lui le *Tombeau de l'amiral Chabot*, qui était aux Célestins de Paris. Ce peintre avait encore le talent de plaire à la cour. Il passa des jours heureux et tranquilles, sous les règnes orageux de François II, Charles IX et Henri III. Cousin laissa quelques *Ecrits sur la géométrie et la perspective*, et un petit *Livre des proportions du corps humain*, qui est devenu depuis long-temps un ouvrage classique. Il excellait dans le dessin. Ses idées sont nobles, et ses figures ont une belle expression.

COUSIN (Louis), d'abord bachelier de Sorbonne, ensuite avocat et président à la cour des monnaies, l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris le 12 août 1627, et y mourut en 1707. La république des lettres lui dut la continuation du *Journal des savants*, depuis 1687 jus-

qu'en 1702. Il s'était déjà fait connaître par des *Traductions* excellentes, écrites en maître qui possède son original, et non en esclave qui suit servilement son auteur. Les principales sont : 1° celles de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, en 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; la *Version des auteurs de l'histoire Byzantine*, en 8 vol. in-4°, réimprimée en Hollande en 10 vol. in-12; 3° la *Traduction* de l'Histoire romaine de Xiphilin, 1 vol. in-4°, ou 2 vol. in-12. Ce ne sont point là les seuls services qu'il rendit aux lettres. Il laissa en mourant sa bibliothèque à Saint-Victor, avec un fond de 20 mille livres, dont le revenu doit être employé tous les ans à l'augmentation de la bibliothèque. Il fonda aussi six bourses au collége de Beauvais; mais cette foudation n'ayant pas été acceptée par les directeurs de ce collége, elle a été transportée à celui de Laon. Le président Cousin était un homme d'un commerce doux et aisé, fidèle aux devoirs de sa charge, sans négliger les travaux de la littérature.

† COUSIN (Jacques-Antoine-Joseph), né à Paris le 29 janvier 1739, fut nommé, en 1766, professeur-coadjuteur de physique au collége de France, et, en 1769, professeur de mathématiques à l'école militaire. Il fut élu en 1791 officier municipal, et l'administration des subsistances lui fut confiée. Traîné en prison sous le règne de la terreur, il ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Robespierre. En 1796, il fut nommé par le directoire membre du bureau central; il donna sa démission l'année suivante, et fut élu, en 1798, membre du corps législatif. Il fut aussi porté au sénat conservateur en 1799. Cousin mourut le 29 décembre 1800. Il avait été reçu en 1772 à l'académie des sciences, et fut pareillement un des membres de l'Institut, lors de la formation de cette société. On a de lui : 1° *Traité du calcul différentiel et du calcul intégral*, seconde édition, 1796, 2 vol. in-4°; 2° *Introduction à l'étude de l'astronomie physique*, 1787, in-4°; 3° *Traité élémentaire de physique*, 1795, in-8°; 4° *Traité élémentaire de l'analyse mathématique*, 1797, in-8°; 5° des *Mémoires* dans les *Acta academiæ electoralis Moguntinæ scientiarum quæ Erfurti est*.

† COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), naquit à Dieppe le 7 août 1743. Il fit de très-bonnes études, et se distingua également par ses talents et par sa probité. On ne saurait mieux faire son éloge qu'en rappelant que dans les temps calamiteux de la France, où la religion et la fidélité étaient persécutées par l'anarchie, Cousin-Despréaux se montra constamment attaché à la foi de ses pères et aux Bourbons, ses princes légitimes. Il mourut dans sa ville natale, en octobre 1818. Il a laissé : 1° *Histoire générale et particulière de la Grèce*, 1780, 16 vol. in-12. Cet ouvrage, qui a exigé de grandes recherches, est remarquable par l'exactitude des faits, la clarté et la pureté du style. 2° *Leçons de la nature; la physique et la chimie présentées au cœur et à l'esprit*, 1800. L'éloge que fait M. l'abbé Sabatier de ce livre en rehausse le mérite. L'auteur l'avait puisé dans les *Considérations sur les œuvres de Dieu*, par Sturm. Cousin-Despréaux, en conservant le même bon esprit de l'auteur anglais, a donné dans le sien plus

de développement aux matières qu'il traite, et il est digne d'être lu par le philosophe chrétien. Il était correspondant de l'académie *des inscriptions et belles-lettres*.

COUSTANT (Pierre), né à Compiègne en 1654, bénédictin de Saint-Maur en 1672, mort à Paris en 1721, s'appliqua comme ses autres confrères à travailler sur les Pères de l'Eglise. Saint Hilaire lui tomba en partage, et il en donna une nouvelle édition in-folio à Paris en 1693, avec des notes également courtes, savantes et judicieuses. Il a eu beaucoup de part à l'*édition* de saint Augustin. C'est lui qui a fait l'*Appendix tomi quinti operum sancti Augustini complectens sermones supposititios*, et l'*Appendix tomi sexti operum sancti Augustini continens subdititia opuscula*. On a encore de lui: le 1er *volume* des Lettres des papes, qui parut en 1721, avec une préface et des notes, in-fol., la mort ne lui avant pas permis de pousser plus loin son travail. Dans sa *Dissertation préliminaire sur l'autorité du pape*, il prouve solidement que les passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme, savoir, que l'Eglise a toujours reconnu que la primatie du siége de Rome vient de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des empereurs, comme le prétendait Photius pour établir son schisme. Il montre qu'on honoré d'un culte public, tous les papes qui ont siégé jusqu'au commencement du VIe siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration. 2° *Défense des Règles de diplomatique du savant Mabillon, contre le jésuite Germond*, où il n'est pas toujours impartial et équitable.

COUSTELIER (Antoine-Urbain), libraire de Paris, mort dans cette ville le 24 août 1763, est auteur de plusieurs *Brochures frivoles*, qui lui ont fait moins de réputation que ses *éditions* de quelques poètes et historiens latins, et dont les principales sont: 1° celles de Virgile, 3 vol. in-12; d'Horace, 2 vol. in-12; le Catulle, Tibulle et Properce, in-12; de Lucrèce, de Phèdre, de Martial, chacun 1 vol. in-12, avec de belles figures; de Perse et Juvenal, in-12, sans figures; 2° celles de Jules César, 2 vol. in-12, avec cartes et figures; de Cornelius Nepos, de Salluste, de Velleius Paterculus, d'Eutrope, tous in-12, avec figures. M. Barbou a réimprimé cette collection avec grand succès.

COUSTOU (Nicolas), sculpteur ordinaire du roi, naquit à Lyon en 1658, et mourut à Paris en 1733, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture. Il avait fait un voyage en Italie en qualité de pensionnaire du roi. C'est là qu'il produisit sa belle statue de l'empereur *Commode*, représenté en Hercule, un des ornements des jardins de Versailles. De retour en France, il décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux excellents. Le magnifique *Groupe* qui est derrière le maître-autel de Notre-Dame de Paris, est de lui. On voit dans toutes ses productions un génie élevé, joint à un goût sage et délicat, un beau choix, un dessin pur, des attitudes vraies, pathétiques et nobles, des draperies riches, élégantes et moelleuses. [Les autres

ouvrages de cet artiste sont : *La jonction de la Seine avec la Marne*, deux *Retours de chasse*, un *Jules César*, le *Berger chasseur*. On voit ces morceaux au jardin des Tuileries. Un *saint Denis*, *le Passage du Rhin*, bas-relief, etc.

COUSTOU (Guillaume), frère du précédent, directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, mort en 1746, à 69 ans, se rendit aussi très célèbre par le nombre et la perfection des ouvrages sortis de son ciseau. Le *Mausolée du cardinal Dubois*, dans l'église collégiale de Saint-Honoré; les *Figures de la Seine et de la fontaine d'Arcueil* au Château-d'Eau, place du Palais-Royal; celles d'*Hercule* et de *Pallas* à l'hôtel de Soubise, de *Mars* et de *Minerve* aux Invalides, le bas-relief représentant *Louis XIV à cheval*, dans une portion cintrée de la porte de cet hôtel royal; l'ouvrage considérable qu'il fit pour Lyon, sa patrie; les deux magnifiques *Groupes* qui étaient à Marly, représentant *deux Chevaux domptés par des écuyers*, sont autant de monuments qui consacrent son nom à l'immortalité.

COUSTOU (Guillaume), fils de Nicolas, naquit à Paris, en 1716, et hérita des talents de son père et de son oncle; après avoir remporté le prix de sculpture à l'âge de 19 ans, il alla se perfectionner à Rome. De retour dans sa patrie, il fut chargé de faire l'*Apothéose* de saint Xavier, en marbre, pour les jésuites de Bordeaux; cet ouvrage lui donna une grande réputation, et plusieurs princes employèrent son ciseau. Il fit un *Apollon* que l'on voit à Bellevue près Paris, *Vénus* et *Mars* qui garnissent les galeries de Berlin. Enfin il fut chargé de faire le *Mausolée* de M. le dauphin, fils de Louis XV, et de madame la dauphine, son épouse, pour être posé à Sens. Deux urnes sont placées sur un piédestal : la *Religion* les couronne; l'*Immortalité* fait un trophée de leurs vertus; le *Temps* couvre les urnes du voile funèbre; l'*Amour conjugal* déplore leur perte. Coustou venait d'achever ce monument, lorsqu'il mourut le 13 juillet 1777. La sculpture qui orne l'église de Sainte-Geneviève, un des plus beaux édifices que les hommes aient élevés à la gloire de l'Éternel, est encore de cet habile artiste; le roi en fut si satisfait qu'il décora Coustou de l'ordre de Saint-Michel.

COUSTUREAU (Nicolas), sieur de la Taille, président de la chambre des comptes de Bretagne, intendant-général de la maison de Montpensier, mort en 1596, est connu par la *Vie de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, souverain de Dombes*. Elle a été publiée avec des additions par Jean du Bouchet, Rouen, 1642, in-4°. L'auteur de cette *Vie* s'est contenté de faire une relation simple des choses dont il avait été témoin. Il s'en trouve beaucoup concernant les premiers troubles de la religion, en 1562, qu'on chercherait en vain ailleurs.

COUTEL (Antoine), né à Paris, en 1622, et mort à Blois, serait un poète aujourd'hui parfaitement oublié, sans son recueil de poésies intitulé : *Promenades de messire Antoine Coutel*, dont on accuse Mᵉ Deshoulières d'avoir tiré parti dans ses poésies, et surtout dans son *Idylle* des Moutons, prise presque mot à mot du recueil de Coutel. La

seule différence qui se trouve entre l'ouvrage de celui-ci et de madame Deshoulières est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, et l'autre en vers libres; à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes, sont absolument les mêmes. On a voulu justifier cette dame poète de ce larcin, en accusant l'auteur des *Promenades* d'être le vrai plagiaire; mais on oubliait que l'édition des Poésies de Coutel a précédé de plusieurs années l'impression des premiers ouvrages de madame Deshoulières. Du reste, ces vols littéraires ne sont pas rares. Combien d'auteurs, dans ce siècle, donnent pour fruits de leurs veilles et le résultat de leurs propres réflexions, ce qui, à aucun égard, ne leur appartient!

† COUTHON (Georges), né en 1756 à Orsay, près de Clermont, était avocat dans cette ville avant la révolution. Il en embrassa les principes avec chaleur, et fut nommé par son département député à l'assemblée législative. Il avait perdu presque entièrement l'usage de ses jambes, par une cause qui ne tenait à rien moins qu'à des événements politiques: cet accident lui était arrivé en se rendant, pendant une nuit fort obscure, auprès d'une jeune personne dont il était épris. C'est dans cet état qu'il parut à l'assemblée. Il y débuta par les motions les plus violentes contre le roi, les ministres et surtout contre les prêtres qui n'avaient point prêté serment à la nouvelle constitution. Il ne prit pas part à la journée du 10 août, et aux massacres de septembre, étant absent de Paris à cette malheureuse époque. Élu de nouveau, par son département, membre de la convention, il fut encore le premier à provoquer les mesures les plus violentes, et il se prononça fortement contre tout gouvernement qui aurait l'ombre de la royauté, comme le dictatorat, triumvirat, etc. Il fut pareillement un des premiers à provoquer la mise en jugement de l'infortuné Louis XVI; et, comme en demandant à le juger, il n'avait pas eu dessein de reconnaître son innocence, il vota pour la mort, et se prononça vivement contre l'*appel au peuple*, et le *sursis*. Couthon sembla d'abord pencher pour le parti des *Girondins*, qui ne cessaient de demander la punition des auteurs des massacres de septembre; mais voyant la puissance de Robespierre et l'acharnement de la populace contre le parti de la Gironde, il se mit dans les rangs de la Montagne, aimant mieux triompher avec les oppresseurs que périr avec les opprimés. Loin de conserver quelque reste d'affection pour un parti qui lui avait paru plus juste, il se jeta à corps perdu parmi ses ennemis; et voyant que Robespierre était l'idole populaire, il se fit un de ses suppôts, suivant tous ses mouvements, appuyant toutes ses motions; il devint ainsi le persécuteur le plus acharné du parti de la Gironde, et fut le premier à demander, le 2 juin, le décret qui ordonna l'arrestation des députés de ce parti. Couthon s'opposa à l'institution des jurés, qu'il considéra comme un beau rêve des amis de la liberté; il fit déclarer traîtres à la patrie les députés proscrits qui s'étaient réfugiés à Lyon. Bientôt après, il fut envoyé, en qualité de commissaire, à l'armée qui faisait le

siége de cette ville. Trouvant les moyens qu'on employait pour réduire les Lyonnais, trop lents, il fit venir devant la ville soixante mille hommes du département du Puy-de-Dôme, et y entra après un terrible bombardement. Le premier soin de ce nouveau chef de Vandales fut d'ordonner la destruction de tout ce qui avait échappé au feu. Ne pouvant marcher, il se fit porter dans un fauteuil devant l'un des édifices de la place de Belle-Cour, et, le frappant d'un petit marteau d'argent, il dit : « La loi te frappe. » Cet exemple fut le signal des démolitions que Collot-d'Herbois fit continuer avec tant d'ardeur. De retour à Paris, il se montra toujours attaché à Robespierre, et servit ses projets de toutes ses forces. Il le seconda dans la lutte qu'il eut à soutenir contre ceux qui voulaient la punition de ses crimes, et succomba enfin avec lui ; ils furent arrêtés l'un et l'autre le 27 juillet 1794. Parmi les crimes qu'on reprocha à Couthon, on l'accusa d'avoir voulu se faire roi ; pour toute réponse, il se contenta de montrer ses jambes paralysées, et de dire d'un ton lamentable : « Moi, me faire roi ! et dans cet état ! » La commune, qui lutta un moment contre la convention, voulant le sauver, le fit enlever de la prison de la Force et transporter à l'Hôtel-de-Ville. Mais les partisans de la convention enfoncèrent les portes. Couthon se voyant sur le point d'être arrêté de nouveau, se blessa légèrement avec un poignard dont il était armé, et se traîna dans une cour, où il feignit d'être mort. Un jeune homme s'en étant aperçu, en avertit ses voisins, qui, s'étant rassemblés, le transportèrent sur un brancard à la conciergerie. Le lendemain, il fut mis avec ses complices sur la fatale charrette ; et ne pouvant se tenir debout, il y fut foulé aux pieds par ses collègues, qui dans ce moment ne conservaient plus aucun égard pour ceux dont ils avaient pendant long-temps servi les caprices. Il fut exécuté le 28 juillet 1794.

COUTO (Diégo de), né à Lisbonne en 1542, fit divers voyages dans les Indes, et se maria à Goa, où il mourut en 1616, âgé de 74 ans. Il continua l'*Histoire des Indes* de Barros ; mais il n'y a eu que la 12e décade de cette histoire, imprimée à Rouen en 1645. Il est encore auteur d'un *Traité contre la relation d'Ethiopie* de Louis Urreta. [La bibliothèque royale possède l'ancienne édition des *Décades* 4, 5, 6, 7 et 8, et les manuscrits des 8, 9, et 10, ainsi que des cinq livres de la 12e décade. Cet ouvrage avait été réimprimé, avec les *Décades* de Barros, à Lisbonne, de 1774 à 1781.]

COUTURE (Jean-Baptiste), né au village de Langrune, diocèse de Bayeux, en 1651, professeur d'éloquence au collége royal, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mourut en 1728. On voyait quelquefois à ses leçons d'éloquence des professeurs mêmes. Ce savant joignit le goût à l'érudition. Les *Mémoires* de l'académie offrent plusieurs *Dissertations* de lui sur le faste et la vie privée des Romains, sur leurs vétérans, sur quelques cérémonies de leur religion, etc. « Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, dit un auteur, c'est qu'on remarque en lisant les Mémoires de cette académie,

» que plus on s'éloigne des temps » de sa fondation, plus les dissertations deviennent faibles, » maigres et stériles. » On peut en dire aujourd'hui autant de presque toutes les académies : cependant il faut convenir que celle *des inscriptions* s'est soutenue avec plus de dignité et plus long-temps que la plupart des autres.

COUTURES (Jacques Parraiu, baron des), natif d'Avranches, écrivain aussi fécond qu'ennuyeux, mort en 1702, quitta, malheureusement pour le public, les armes pour le cabinet. Il est connu par une mauvaise *Traduction* de Lucrèce, avec des remarques, Amsterdam; sous le titre de Paris, 1692, 2 vol. in-12. On dit que le baron des Coutures pensait à peu près comme le poète latin, sur les premiers principes des choses. Le savant Goujet venge des Coutures de ce reproche, et assure qu'il était bien éloigné de professer les principes de Lucrèce. Avant Lucrèce, il avait traduit la Genèse, Paris, 1687 et 1688, 4 vol. in-12 : montrant un goût égal pour le sacré et le profane. On a encore de sa plume plusieurs autres ouvrages de morale et de galanterie, dignes de l'oubli où ils sont.

COUTURIER (Pierre), natif du Maine, nommé ordinairement *Petrus sutor*, docteur de la maison et société de Sorbonne, enseigna long-temps avec distinction. Les dangers du monde et les attraits de la solitude le portèrent, dans un âge mûr, à se faire chartreux. Il mourut le 18 juin 1537, après avoir rempli les premiers emplois de son ordre. On a de lui : 1° un Traité *De votis monasticis*, in-8°, contre Luther : c'est un de ses meilleurs ouvrages; 2° un autre *De potestate Ecclesiæ in occultis*, in-8°; 3° un *Traité contre Le Fèvre d'Étaples*, pour prouver que sainte Anne avait été mariée trois fois; dispute pour le moins inutile, mais dans laquelle Couturier mit beaucoup de chaleur. 4° *De vita carthusiana libri duo*, in-8°. Le chartreux n'oublie pas l'aventure du *chanoine ressuscité* pour annoncer qu'il était en enfer. (*Voy.* DIOCRE.) 5° *De translatione Bibliæ*, 1525, in-fol.

COUTURIER (Nicolas-Jérôme), chanoine de Saint-Quentin, prédicateur du roi, né dans le diocèse de Rouen le 2 juin 1712. Il avait beaucoup de talent pour la chaire, ce qui lui mérita d'être nommé prédicateur de Louis XV. Son style était plein d'onction, ses pensées profondes, sa diction pure et animée, et il était très versé dans les sciences théologiques. Il a laissé plusieurs ouvrages et un grand nombre de *panégyriques* et *d'éloges*, parmi lesquels nous citerons : 1° *Eloge du Dauphin, fils de Louis XV*, 1766, in-8°; 2° *Eloge de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne*, 1781, in-8°. Couturier a publié aussi, 3° la *Vie d'Isabelle de France, sœur de Saint-Louis*, 1772, in-12; 4° *Discours sur la révolution*, 1773, in-12; 5° *Un recueil de Sermons, Discours*, etc., 1774. Couturier était un excellent ecclésiastique, aussi recommandable par sa doctrine que par sa piété et sa bienfaisance; on remarquait en lui une douceur, une modestie qui rehaussaient ses autres vertus. Il est mort à Paris en 1778, à l'âge de 66 ans.

COVARRUVIAS, ou COVARRUBIAS Y LEYVA (Diégo), sur-

nommé le *Barthole espagnol*, fils d'un architecte de la cathédrale de Tolède, appelé *Covarrubias*, du nom de sa ville natale, naquit à Tolède en 1512. Après avoir étudié les langues et la jurisprudence sous d'habiles maîtres, Diégo enseigna le droit canon à Salamanque, et fut reçu, à l'âge de 26 ans, parmi les professeurs du collége d'Oviédo. Il s'y livra tellement à l'étude, et fit de si nombreuses recherches, qu'il n'y avait pas un seul volume dans la bibliothèque d'Oviédo, la plus considérable de l'Espagne, qui ne fût chargé de notes de sa main. Il était au nombre des premiers magistrats de Grenade, lorsque Charles-Quint le nomma, en 1549, évêque de Saint-Domingue. Son successeur, Philippe II, le transféra en 1560 au siége de Ciudad-Rodrigo. Il fut chargé de dresser pour l'université de Salamanque des statuts qu'on a suivis longtemps après lui. Envoyé au concile de Trente, il y fut chargé, conjointement avec Hugues Buoncompagno (depuis Grégoire XIII), de dresser le décret de réformation. Diégo s'acquitta seul de ce travail. Il fut nommé à son retour du concile à l'évêché de Ségovie, élu président du conseil de Castille en 1572, et revêtu de la même dignité deux ans après dans le conseil d'état. Ce savant mourut à Madrid le 27 septembre 1577, âgé de 65 ans. Le président Favre, Grotius, Menochius, Conring, Vict. Rossi, Boccalini et plusieurs autres, s'accordent à louer son habileté et son intégrité dans les différentes affaires dont il fut chargé. Ses ouvrages écrits en latin nous offrent une connaissance profonde du droit, de la théologie, des langues, et le goût des belles-lettres. On en a donné plusieurs éditions à Lyon, à Anvers; mais la plus complète est celle qui a paru à Genève, avec des additions d'Ybanez de Faria, 1762, 5 vol in-fol. On y trouve deux traités : 1° *De mutatione monetarum*; 2° *Collatio nummorum veterum cum modernis*. Tous les ouvrages de Covarrubias se montent au nombre de plus de 20 volumes in-fol., qui traitent de plusieurs matières relatives à la jurisprudence, aux immunités de l'Eglise, et où l'on distingue les trois livres, *Variarum resolutionum ex pontificio, regio et cesario jure*; un traité *De pœnis*, et un recueil intitulé : *Catalogo*, etc.; ou *Catalogue des rois d'Espagne*, etc., *Fondation de plusieurs villes de ce royaume*, *Instructions pour l'intelligence des inscriptions*. — La ville de Tolède a donné naissance à quatre savants distingués du nom de Covarrubias, ce qui inspira à Blaise Lopez le distique suivant :

His non alia suos componat Roma Catones :
Toletum jactat quatuor, illa duos.

— COVARRUBIAS (Antoine), frère du précédent, mort en 1602, était un savant distingué, et le plus habile helléniste de son siècle. André Schott l'appelle *omni doctrinæ genere et juris scientia excellentem*; et Juste-Lipse le nomme *Hispaniæ magnum lumen*. Il aida son frère Diégo dans la composition de ses *Variæ resolutiones*. — COVARRUBIAS Y OROSCO (Don Sébastien), neveu des précédents, publia *Tesoro de la lengua castellana*, auquel le père Remigio Noydens a ajouté le savant traité de Bernardo Alderete, intitulé : *Del origen y principio de la len-*

gua castellana. — COVARRUBIAS Y OROSCO (Don Juan), frère de Sébastien, évêque de Girgenti (Agrigente), mort en 1608, protégea les lettres, et établit une imprimerie dans son diocèse. On a de ce prélat : 1° *De la fausse et de la véritable prophétie*, Ségovie, 1588, in-4°; 2° *Emblèmes moraux*, 1591, in-4°. Cet ouvrage fut traduit en latin par l'auteur lui-même, avec ce titre : *Symbola sacra*, Girgenti, 1691, in-8°. 3° *Pensées chrétiennes contre les fausses opinions du monde*, Ségovie, 1592; 4° *Origine et principe de la littérature*, ibid., 1564, in-8°; 5° *Doctrine pour les princes, tirée de Job*, Valladolid, 1605, in-4°.

✝ COVORDE (Françoise-Ursule de), née à Hesdin en Artois, en 1732, mourut en odeur de sainteté, dans la maison des Annonciades de Saint-Denis, en 1777, où elle avait fait profession sous le nom de *Marie-Joseph-Albertine de l'Annonciade*. On a sa *Vie*, imprimée d'abord après sa mort, 1 vol. in-12. Elle est écrite sans art et avec cette simplicité ingénue qui donne un nouvel intérêt au tableau des vertus chrétiennes.

COWEL (Jean), né à Erensborough en 1554, enseigna le droit à Cambridge, et y mourut en 1612. On a de lui : 1° *Institutiones juris anglicani*, Cambridge, 1605, in-8°; 2° *L'Interprète, ou Dictionnaire de droit*, 1684, in-fol. [Cowel était regardé en Angleterre comme l'oracle de la loi civile, ainsi que Coke l'était de la loi commune, quelepremierne respecte pas dans ses écrits. Cela entraîna une discussion assez vive entre ces deux jurisconsultes. Coke représenta au roi Jacques Ier son adversaire comme un ennemi de la prérogative royale, mais Cowel trouva un défenseur dans l'archevêque de Cantorbéry. Attaqué de nouveau par Coke, le parlement le fit emprisonner, et son livre l'*Interprète* fut brûlé. Au sortir de la prison, Cowvel se réfugia au collége de la Trinité, où il mourut.]

COWLEY (Abraham), né à Londres en 1618, mort en 1667 à 49 ans, montra beaucoup de goût pour tous les genres de poésie, excepté pour la dramatique. Ses maîtresses étaient le sujet ordinaire de ses vers. Il est principalement connu par un *Poème* en 4 chants, *sur les infortunes de David*, où il y a de l'imagination. Ses talents lui acquirent l'estime des courtisans de Charles Ier, prince malheureux, auquel il fut toujours fidèle. Il suivit la reine, obligée de se retirer en France. Charles II, qui lui avait des obligations, l'honora de son estime et de ses bienfaits. En apprenant sa mort, ce prince dit : *Je viens de perdre l'homme du monde qui m'était le plus attaché.* Ses ouvrages ont été recueillis à Londres, 2 vol. in-8°; ou 1710, 3 vol. in-4°. Il se fit lui-même cette épitaphe, se regardant comme mort au monde et enterré dans la solitude où il vivait. Elle suffit pour montrer que Hume, qui parle peu avantageusement de ses talents poétiques, ne les a pas assez connus. Elle est pleine de sentiment, d'une sage et douce philosophie, exprimée avec des grâces naturelles et touchantes.

Hic, o viator, sub lare parvulo
Couleius hic est conditus : hic jacet
Defunctus humani laboris,
Sorte supervacuaque cura.
Non indecora pauperie nitens,
Et non inerti nobilis otio,

Vanoque dilectis popello
Divitiis animosus hostis.
Possis ut illum dicere mortuum,
En terra jam nunc quantula sufficit:
Exempta sit curis, viator,
Terra sit illa levis, precare.
Hic sparge flores, sparge breves rosas,
Nam vita gaudet mortua floribus;
Herbisque odoratis corona
Vatis adhuc cinerem calentem.

[Dès l'âge de treize ans, Cowley était poète. Les trois strophes qui nous restent, d'une ode qu'il composa alors, décèlent un talent supérieur. Il écrivit une comédie, *Le Plaignant*, qui eut un grand succès. Ses œuvres contiennent: des *Mélanges*, la *Maîtresse*; des *Odes pindariques*; la *Davidéide*. Il donna, en outre, un *Poème* latin *sur les plantes*, le *Puritain et le Papiste*, en vers; *Discours en forme de vision sur le gouvernement d'Olivier Cromwell*, etc. Cowley fit plusieurs voyages à Jersey, en Écosse, en Flandre, en faveur de la cause de Charles II, son souverain légitime.]

† COWLEY (Anne), dame anglaise, née en 1743 à Tiverton, dans le comté de Devon, s'est fait une réputation comme auteur dramatique. Elle reçut une éducation soignée; mais elle ne pensait pas à cultiver les lettres, lorsqu'une circonstance particulière vint lui révéler son talent. Assistant à une représentation d'une comédie, elle en fut si frappée qu'elle dit aussitôt à son mari, comme le Corrége: « Et moi aussi je suis auteur. » Celui-ci eut beau la railler de sa présomption, elle tint sa promesse, et le lendemain, avant le dîner, elle avait composé le premier acte d'une de ses meilleures comédies (*Le Déserteur*); elle avait alors trente-huit ans. Le succès qu'obtint son premier essai l'engageant à poursuivre sa carrière littéraire, elle donna successivement douze pièces, qui sont *Le Déserteur*; *Le Stratagème d'une belle*; *Quelle est la dupe?* *Qu'est-ce que l'homme?* *Un coup hardi pour un mari*; *Il a plus d'une corde à son arc*; *L'Ecole des vieillards*; *Un jour en Turquie*; *La Ville que vous voyez*; comédies. *Albine*; *Le Destin de Sparte*; tragédies. Elle a laissé, en outre, trois poésies épiques: *La Pucelle d'Aragon*; *Le Village écossais* et *Le Siége d'Acre*. Miss Anne Cowley est morte à Tiverton en 1809. On a fait la remarque singulière que, quoique auteur dramatique, elle n'allait presque jamais au spectacle.

COWPER (Guillaume), chirurgien anglais de Chester, qui s'est acquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent *Traité des muscles*, qu'il publia l'an 1694. Il a donné aussi un *Supplément* à l'anatomie de Bidloo. On le trouve dans l'édition de 1739 et 1750. Tous les écrits de Cowper sont parsemés d'observations chirurgicales très curieuses. On a encore de lui des ouvrages sur les antiquités de Chester. Il mourut à Londres, en 1710.

COXIS, ou Coxcie (Michel), peintre flamand, né à Malines en 1497, disciple de Raphaël, mourut par accident à Anvers, en 1562, à 95 ans, étant tombé d'un échafaud sur lequel il travaillait. Ses tableaux sont fort recherchés et difficiles à trouver.

COYER (Gabriel-François), né à Beaume-les-Dames en Franche-Comté, se fit jésuite, et ne tarda pas à rentrer dans le monde. Il se rendit à Paris vers 1751; ayant été chargé de l'éducation du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, la reconnais-

sance de son élève contribua beaucoup plus que ses ouvrages à lui procurer cette aisance dont il jouit toute sa vie. Il mourut dans cette ville le 20 juillet 1782. On a de lui, 1° *Bagatelles morales*, qui ont eu, pendant quelque temps, un grand succès; mais l'examen fit bientôt voir que ce n'étaient que des bagatelles: l'ironie, qui est la figure favorite de l'auteur, y règne jusqu'à satiété; d'ailleurs il y en a quelques-unes qui sont très improprement appelées *morales*. 2° *La noblesse commerçante*, petite brochure aujourd'hui presque oubliée, et qui cependant fut, dit on, l'occasion d'une loi qui donnait la noblesse aux commerçants distingués. 3° *De la prédication*, ouvrage d'un déclamateur ironique, qui ne laisserait pas soupçonner que Coyer fût prêtre. Il y veut prouver qu'il est inutile de prêcher; comme si, pour corriger et instruire les hommes, des *Bagatelles* futiles valaient mieux que les sermons des Bourdaloue et des Massillon. Ces trois ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. 4° *Histoire de Jean Sobieski*, 1761, 3 vol. in-12, écrite à peu près dans le goût des *Bagatelles*, d'une manière peu digne de la majesté de l'histoire; pleine d'assertions et de maximes hasardées; 5° *Voyage d'Italie et de Hollande*, 1775, 2 vol. in-12. L'abbé Coyer avait parcouru ces deux pays, moins en observateur profond, qu'en Français léger, qui donne à tout un coup d'œil superficiel, et fait rapidement quelques remarques analogues à la mobilité de son esprit, de ses goûts et de son caractère; ce qui fit dire à l'abbé Voisenon: *Il a voyagé, il est revenu, et ferait bien de repartir*. 6° *Nouvelles observations sur l'Angleterre*, 1779, in-12. On doute qu'elles soient nouvelles, puisque c'est le Londres de M. Grosley, abrégé et retourné, à quelques remarques près, pleines de néologismes et d'affectation d'esprit. L'abbé Coyer, malgré son habit, avait pris goût pour la philosophie moderne; on s'en aperçoit sans peine dans ses ouvrages. [Il ne put jamais obtenir d'entrer à l'académie; mais en revanche il fut admis, à Rome, dans celle des *Arcades*, et dans celle de la société royale de Londres.]

COYPEL (Noël), peintre, né à Paris en 1628, d'un bourgeois de Cherbourg, fit, sous le célèbre Vouet, des progrès rapides dans la peinture, pour laquelle il avait un talent décidé. Nommé directeur de l'école française à Rome, il prit possession de cette place avec une pompe qui fit honneur à sa nation. Son fils, Antoine Coypel, âgé seulement de 12 ans, suivit son père dans ce voyage. Les Italiens admirèrent le talent consommé de l'un, et les grandes espérances que donnait l'autre. Ce célèbre artiste, qui peignait encore à 78 ans les grands morceaux à *fresque* qui sont au-dessus du maître-autel *des Invalides*, mourut en 1707. Ses principaux ouvrages sont dans l'église de Notre-Dame de Paris, au Palais-Royal, aux Tuileries, au vieux Louvre, à Versailles, à Trianon. Les artistes qui aiment les compositions heureuses, une belle expression, un bon goût de dessin, soutenu d'un coloris admirable, les vont étudier. [Les tableaux les plus renommés de ce peintre sont: *Solon*; *Trajan* (à Versailles), *Alexandre Sévère*,

Ptolémée Philadelphe (au Musée-Royal), *l'Assomption de la Vierge.*]

COYPEL (Antoine), fils du précédent, né à Paris en 1661, avec des dispositions très heureuses pour la peinture, se forma à Rome sur les chefs-d'œuvre qui y brillent. Son mérite le fit choisir par Monsieur, frère unique de Louis XIV, pour être son premier peintre. Le roi lui donna, en 1714, la place de directeur des tableaux et dessins de la couronne, avec celle de directeur de l'académie. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1715, et l'anoblit l'année suivante. Ce même prince, n'étant encore que duc de Chartres, avait voulu être disciple de ce grand maître. Le maître dédia à son élève vingt discours remplis de préceptes confirmés par des exemples, et surtout par ceux des meilleurs peintres. Ces *Discours* parurent à Paris, in-4°, en 1721. Coypel entendait supérieurement le poétique de son art. Il inventait facilement, et exprimait avec beaucoup de succès les passions de l'âme. Ses compositions sont nobles, ses airs de tête agréables. Il mourut à Paris en 1722. [Les tableaux suivants lui ont fait beaucoup d'honneur, savoir : *L'Assomption*, *Jésus-Christ dans le temple avec les Docteurs*; le *Jugement de Salomon et Athalie*, qui sont au Musée de Versailles, *Démocrite*, etc. Il a laissé deux estampes fort estimées, un *Ecce-Homo*, et *Démocrite*; celle-ci d'après son tableau.]

COYPEL (Noël-Nicolas), frère du précédent, se distingua par la correction, l'élégance, l'agrément du dessin, et par une imitation heureuse de ce que la nature a de plus gracieux. Il aurait peut-être surpassé son frère, par la légèreté de sa touche, la fraîcheur de son pinceau, la richesse de ses compositions, si la mort ne l'eût emporté le 14 décembre 1735, à 43 ans, d'un coup qu'il s'était donné à la tête.

COYPEL (Charles-Antoine), mort à Paris en 1752, âgé de 58 ans, fils d'Antoine, se montra digne de la famille dont il sortait. Les places de premier peintre du roi et de M. le duc d'Orléans, et de directeur de l'académie royale de peinture et de sculpture, qu'il a remplies avec honneur jusqu'à sa mort, en sont des preuves authentiques. Il écrivait d'ailleurs très bien. Outre divers *Discours académiques*, qu'on trouve dans le Mercure de France, 1752, il avait composé plusieurs pièces de théâtre; mais tout cela ne vaut pas ses ouvrages pittoresques, universellement applaudis pour la justesse, la variété et la noblesse de l'expression, pour le brillant du coloris et la facilité de la touche. [On trouve ces qualités dans les tableaux, *La Manne*, *Moïse*, et *L'Enlèvement d'Europe*: les deux premiers sont à Saint-Nicolas du Chardonnet.]

COYSEVOXE (Antoine), sculpteur lyonnais, né en 1640, mort en 1720, passa en Alsace à l'âge de 27 ans, pour décorer le palais de Saverne du cardinal de Furstemberg. De retour en France, il fut chancelier de l'académie de peinture et de sculpture, travailla à différents bustes de Louis XIV, et à d'autres ouvrages pour les maisons royales. Également gracieux et

élevé, naïf et noble, son ciseau preuait le caractère des différentes figures qu'il avait à représenter. Des dehors simples, une probité scrupuleuse, une modestie rare avec des talents supérieurs, le faisaient autant aimer que ses ouvrages le faisaient admirer. [Nous citerons de cet artiste *Deux chevaux ailés*, portant, l'un Mercure, et l'autre la Renommée; *Le Fluteur*; *Flore*, une *Hamadryade* : ces morceaux sont aux Tuileries; les suivants à Marly, savoir : *Neptune*, et *Amphytrite*; et à Versailles, *La Dordogne* et *La Garonne*, *L'Abondance*, un *Esclave attaché à des trophées*; etc.]

†COZZA (Laurent), naquit le 31 mai 1654 à Saint-Laurent de la Grotte; d'autres disent à Bolsena, diocèse de Montefiascone. Il entra, à l'âge de 15 ans, dans l'ordre des frères-mineurs observantins, où il a été connu sous le nom du *père François-Laurent de Saint-Laurent*. Il professa la philosophie dans un couvent de son ordre à Naples, et la théologie dans ceux de Viterbe et de Rome. Il était supérieur du couvent de Viterbe, lorsque Urbain Sacheta, alors évêque de cette ville, le choisit pour son confesseur et son théologien. Après avoir occupé les postes les plus éminents de son ordre, il en fut enfin élu ministre général. Il contribua beaucoup, en 1713, à la réunion du patriarche grec d'Alexandrie avec l'Église romaine. Il jouit de l'estime et de la considération de tous les papes sous le pontificat desquels il vécut, et Benoît XIII, pour récompenser ses services, le promut, le 9 décembre 1726, au cardinalat du titre de Saint-Laurent, qu'il changea ensuite en celui de Sainte-Marie. Il présida avec distinction plusieurs congrégations pontificales, et mourut le 18 janvier 1729, emportant les regrets de tous ceux que le spectacle de ses vertus avait édifiés, et ceux du saint père en particulier, qui voulut assister à ses obsèques, qu'il fit célébrer avec une grande solennité. On connaît de ce prélat : 1° *Vindiciæ areopagitæ*, 2 vol.; 2° *Commentaria historico-dogmatica ad librum de hæresibus, sancti Augustini*; 3° *Dubia selecta de confessario sollicitante*; 4° *Historico-polemica schismatis Græcorum*, 4 vol.; 5° *De jejunio tractatus dogmatico-moralis*, et plusieurs autres ouvrages.

COZZANDUS (Léonard), moine du XVIIe siècle, natif de Bresse, est auteur de plusieurs ouvrages qui font honneur à son savoir : 1° *De magisterio antiquorum philosophorum*; 2° d'un traité *De plagio*; 3° d'un autre intitulé : *Epicurus expensus*. Il y a dans ces ouvrages beaucoup d'érudition et des remarques très sensées.

CRABBE (Pierre), religieux franciscain, natif de Malines, mourut dans cette ville, en 1554, à 83 ans, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui une *Collection des conciles*, Cologne, 2 vol. in-fol. Il est le second éditeur des conciles; le premier fut Jacques Merlin. Ces premières collections contiennent quantité de faux actes, que la sagacité des critiques du XVIIe siècle a su séparer des véritables.

CRAGUS, duc de Pologne, vers 700, est regardé comme le fondateur de Cracovie, à qui il donna son nom. On montre son

tombeau près de la ville; c'est un cône assez haut, une petite colline isolée, produite, dit-on, par une poignée de terre que chaque soldat de son armée jeta sur son corps. (*Voyez* TOMBES dans le *Diction. géograph.*) Ces anciennes *Annales* de la nation polonaise sont pleines d'obscurité et d'incertitude.

CRAIG (Nicolas), *Cragius*, né vers l'an 1549, à Ripen, fut recteur de l'école de Copenhague, en 1576. Il se maria deux ans après, et se mit ensuite à voyager dans toute l'Europe. A son retour, il trouva chez lui deux enfants qui ne lui appartenaient point. Il s'en délivra, aussi-bien que de leur mère, en faisant casser son mariage; mais cette aventure ne l'empêcha pas de se remarier. Son génie pour les affaires lui procura plusieurs négociations importantes, dans lesquelles il satisfit beaucoup le roi de Danemarck, qui l'employait. Il mourut en 1602, laissant un ouvrage latin très estimé *sur la république des Lacédémoniens*, imprimé pour la première fois en 1592, réimprimé à Leyde, 1670, in-8°; et les *Annales de Danemarck*, en six livres, depuis la mort de Frédéric Ier, jusqu'à l'année 1550. Elles sont meilleures à consulter qu'à lire. On les a réimprimées à Copenhague, en 1737, in-folio.

CRAIG (Thomas), jurisconsulte écossais, fait chevalier par le roi d'Angleterre, mourut en 1608. Il est auteur d'un savant *Traité des fiefs d'Angleterre et d'Ecosse*, réimprimé à Leipsick en 1716, in-4°; et d'un autre, *Du droit de succéder au royaume d'Angleterre*, in-fol.

CRAIG (Jean), mathématicien écossais, s'est fait un nom célèbre par un petit écrit de 36 pages, fort rare, imprimé à Londres en 1699, sous le titre de *Theologiæ christianæ principia mathematica.* Jean-Daniel Titius en a donné une nouvelle édition à Leipsick, en 1755, in-4°. Elle est ornée d'une préface savante, sur la *Vie* et les ouvrages de Craig. Cet auteur y calcule la force et la diminution des choses probables. Il établit d'abord ce principe très faux, que tout ce que nous croyons sur le témoignage des hommes, inspirés ou non, n'est que probable. Il suppose ensuite que cette probabilité va toujours en diminuant, à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu, et, par le moyen des calculs algébriques, il trouve que la probabilité de la religion chrétienne peut durer encore 1454 ans. Elle serait nulle après ce terme, si J.-C. ne prévenait cette éclipse par son second avènement, comme il prévint celle de la religion judaïque par son premier. L'abbé Houtteville a réfuté ces rêveries dans sa Religion chrétienne prouvée par les faits. « Pourquoi, dit un auteur » moderne, l'histoire de Jules » César, par exemple, serait-elle » aujourd'hui moins croyable ou » moins crue que du temps de » Henri IV, ou de Louis XI? Au » contraire, la critique, devenue » plus éclairée et plus sûre, » n'a-t-elle pas rendu cette his» toire plus incontestable. La re» ligion chrétienne est mieux » démontrée par sa durée même, » par sa persévérance, ses triom» phes étonnants et multipliés, » qu'elle ne l'était dans les pre» miers siècles. Si (comme nous » n'en pouvons douter) elle sort » encore glorieuse de la crise ac-

» tuelle, les faits qui l'ont établie recevront un nouveau degré de certitude. »

CRAMAIL, ou CARMAIN (Adrien de Montluc, comte de), prince de Chabanais, petit-fils du maréchal de Montluc, fut maréchal-de-camp, gouverneur du pays de Foix. Il était nommé pour être chevalier des ordres du roi, lorsque, étant entré dans les intrigues de madame du Fargis contre le cardinal de Richelieu, il fut mis à la Bastille, après la journée des dupes, en 1630. Il mourut en 1646, à 78 ans, ne laissant qu'une fille qui porta ses biens dans la maison d'Escoubleau. Il est auteur de la comédie des *Proverbes*, 1644, in-8°, réimprimée plusieurs fois depuis. On lui attribue aussi les *Jeux de l'inconnu*, récueil de quolibets assez plats, et les *Pensées du solitaire*.

CRAMER (Jean-Jacques), né à Elgg, dans le canton de Zurich, le 24 janvier 1673, se rendit très habile dans les langues orientales, et les professa à Zurich et Herborn. Il mourut dans la première ville, le 9 février 1702. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Exercitationes de ara exteriori templi secundi*, Leyde, 1697, in-4°; *Theologia Israelis*, Bâle, 1699, in-4°.

CRAMER (Jean-Rodolphe), frère du précédent, naquit à Elgg, en 1678. Il fut professeur d'hébreu, à Zurich, après la mort de son frère, et ensuite professeur de théologie. Il eut plusieurs autres places honorables, et mourut en 1737. On a de lui : 1° un grand nombre de *Thèses théologiques* en latin; 2° plusieurs *Dissertations* latines; 3° neuf *Harangues*, et d'autres ouvrages, où l'on trouve de l'érudition.

CRAMER (Jean-Frédéric), professeur à Duisbourg, conseiller du roi de Prusse, et résident de ce prince à Amsterdam, possédait la science des médailles. Il mourut à la Haye, en 1715. On a de lui : 1° *Vindiciæ nominis germanici contra quosdam obtrectatores Gallos*, Berlin, 1694, in-fol. Cet écrit est principalement contre cette question du jésuite Bouhours : *Si un Allemand pouvait être bel esprit*. « Peut-être, » cependant, dit un auteur fort » sensé, cette question est-elle » honorable aux Allemands, et » ne devait pas être réfutée. Car » est-il bien vrai qu'il y a une » idée de mérite réel, attachée à » ce qu'on appelle *bel-esprit ?* Il » paraît au reste qu'aujourd'hui » la question de Bouhours n'a » plus lieu, et que l'Allemagne » abonde en *beaux-esprits*. Mais » le *bon esprit* y devient proportionnellement rare. » 2° *Puffendorfii introductio ad historiam præcipuorum regnorum et statuum modernorum in Europa*, Utrecht, 1703, in-12. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette traduction n'est pas d'une latinité bien pure; le titre le démontre assez. Le traducteur a conservé les fautes de l'original, qu'il aurait dû redresser dans des notes.

CRAMER (Gabriel), né à Genève le 31 juillet 1704, professeur de mathématiques dès l'âge de 19 ans, se fit un nom dans l'Europe par ses progrès dans les sciences exactes. Il mourut en 1752, à Bagnols en Languedoc, où il était allé dans l'espérance de rétablir sa santé, ruinée par le travail. Les mathématiciens lui doivent, 1° une *Introduction*

à l'analyse des lignes courbes algébriques, Genève, 1750, in-4°. Il fait usage de l'analyse de Descartes, mais en la perfectionnant et en l'appliquant à toutes les courbes géométriques. 2° *L'édition* des OEuvres de Jacques et Jean Bernouilli, en 6 vol. in-4°, en 1743. Ce recueil est fait avec un soin et une intelligence qui méritent la reconnaissance de tous les géomètres. Cramer était disciple de Jean Bernouilli. On trouve une liste assez détaillée de ses écrits dans l'histoire littéraire de Genève par Senebier.

CRAMMER, ou CRANMER (Thomas), premier archevêque protestant de Cantorbéry, né à Oslacton dans le comté de Nottingham le 2 juillet 1489, d'une de ces familles normandes qui suivirent en Angleterre le roi Guillaume le Conquérant, professa pendant quelques temps avec succès dans l'université de Cambridge. Un mariage, qui le fit chasser de cette école, commença à le faire connaître; et le divorce de Henri VIII fixa tous les yeux sur lui. Fox l'ayant indiqué au roi comme l'homme le plus propre à le servir dans cette affaire, ce monarque le plaça auprès du comte de Wiltshire, père d'Anne de Boulen, et donna ordre qu'on lui fournit tout ce qui lui serait nécessaire pour écrire sur ce sujet. Le livre qu'il fit paraître en 1530, quoique assez mauvais, lui assura cependant la faveur du roi. Henri l'envoya à Rome pour y disposer les esprits à approuver la dissolution de son mariage. Il se masqua si habilement dans cette cour, que le pape Clément VII, quoique prévenu contre lui par sa conduite et par ses ouvrages, le nomma grand pénitencier en Angleterre. Malgré cette faveur, il passa d'Italie en Allemagne, où il employa tous ses efforts à faire prévaloir la cause du divorce; et où il se maria secrètement avec la sœur d'Osiander, ministre aussi fameux par ses variations que par ses fureurs. Nommé archevêque de Cantorbéry, et comme tel devenu légat du saint-siége, il s'appliqua plus que jamais à propager la réforme, et c'est en qualité de légat qu'il osa prononcer le divorce de Henri VIII, et son mariage avec Anne de Boulen. Il renonça ensuite à son autorité de légat, se mit à la tête de son synode, attaqua dans la chaire la primauté du pape, et en 1536, il prononça le divorce d'Anne de Boulen avec la même facilité qu'il avait prononcé celui de la reine Catherine. Après la mort d'Henri VIII, il consolida de plus en plus la réforme, fit rédiger un livre de prières analogue à sa nouvelle doctrine, et traduire en anglais la paraphrase d'Erasme sur le *Nouveau-Testament*. Au commencement du règne de la reine Marie, il fut arrêté comme un traître et un hérétique sanguinaire. Il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie. Marie ne le condamna pas moins à mourir, en 1556. Alors il rétracta son abjuration, et déclara sur le bûcher qu'il mourait luthérien. Les protestants ont dit autant de bien de ce prélat courtisan que les catholiques en ont dit de mal. » Mais quel homme, suivant Bossuet, qu'un évêque qui était » en même temps luthérien, marié en secret, sacré archevêque, suivant le pontifical » romain, soumis au pape, dont » il détestait la puissance, disant » la messe qu'il ne croyait pas, et » donnant pouvoir de la dire ! »

C'est pourtant cet homme que Burnet donne pour un *Athanase* et pour un *Cyrille* : tant l'esprit de parti fascine les yeux, et tant il est dangereux qu'un sectaire controversiste se mêle d'être historien ! La faiblesse de Crammer égalait ses fureurs et son incontinence. « Il se fit catholique, dit » un écrivain judicieux, pour » avoir la vie; et mourut protes» tant pour se venger de ceux » qui la lui avaient refusée. » Il est faux *qu'avant de s'élancer dans le bûcher il ait brûlé la main qui avait signé son abjuration.* Il était enchaîné et lié au bûcher, et ne pouvait par conséquent attendre que sa main fût brûlée pour s'y élancer : c'est un conte inventé par Burnet. On a de Crammer : 1° *Tradition nécessaire du chrétien*; 2° *Défense de la vraie et catholique doctrine du sacrement du corps et du sang de J.-C.*, en latin, Embden, 1557, in-8°; et plusieurs ouvrages en anglais et en latin.

CRAMOISY (Sébastien), imprimeur de Paris, se distingua par une grande capacité dans son art. On lui donna la direction de l'imprimerie du Louvre, nouvellement établie par les soins du cardinal de Richelieu. Ses éditions n'étaient ni aussi belles ni aussi exactes que celles des Etienne, des Manuce, des Plantin et des Froben ; mais après les chefs-d'œuvre de ces célèbres imprimeurs, elles peuvent tenir une place honorable. Il mourut à Paris en 1669. Le *Catalogue de ses éditions* a été imprimé plus d'une fois par lui et par son petit-fils, qui lui succéda dans la direction de l'imprimerie royale.

CRANTOR, philosophe et poète grec, natif de Solos en Cilicie, fut un zélé défenseur de la doctrine de Platon, et le premier qui la commenta : Horace le met à côté de Chrysippe pour le talent de prêcher la morale : *Melius Chrysippo et Crantore;* mais s'il n'a pas mieux moralisé que Chrysippe (*voyez* ce nom), on ne doit pas avoir une grande idée de ses leçons. Il est à croire que, comme tous les philosophes qui prêchent sans sanction et sans principes fixes, il aura dit des choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables. Il mourut d'hydropisie dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages que nous n'avons plus, entre autres, un livre *De la consolation*, qu'on estimait beaucoup : quelques critiques prétendent qu'il était intitulé *Du deuil*, se fondant sur un passage de Diogène Laërce, qui dit : *On admire principalement son livre Du deuil;* Cicéron dit aussi : *Legimus omnes Crantoris, veteris academici, De luctu.* Il en donne ensuite une idée qui paraît un peu flattée. Il florissait vers l'an 315 avant J.-C.

CRANTZ. *Voyez* KRANTZ.

CRAON (Pierre de), seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, fils de Guillaume de Craon, surnommé *le Grand*, s'attacha à Louis d'Anjou, qui était alors en Italie. Ce prince l'envoya en France, pour chercher de l'argent et des secours; mais, au lieu de remplir sa commission, il employa les sommes qui lui étaient confiées à se livrer à la débauche avec des courtisanes de Venise. Le duc d'Anjou ayant attendu long-temps sans en avoir de nouvelles, mourut de chagrin. Le duc de Berri menaça le commissionnaire infidèle de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance et ses richesses le

sauvèrent. Craon se fit connaître par un nouveau crime, qui réveilla la mémoire du premier. Le duc d'Orléans l'avait disgracié : il s'imagina que le connétable de Clisson lui avait rendu de mauvais offices, et il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la Fête-Dieu, en 1391. Le connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant : « Vous avez fait » deux fautes dans la même journée : la première d'avoir attaqué le connétable, et la seconde de l'avoir manqué. » Les biens de l'assassin furent confisqués et donnés au duc d'Orléans, son hôtel changé en cimetière, et ses châteaux démolis. La rue qui bordait son hôtel, et qui portait son nom, prit celui *des Mauvais-Garçons*, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Craon se mit ensuite au service de Richard II, roi d'Angleterre, erra long-temps en Europe, jusqu'à ce que Richard eût obtenu son pardon. Alors il revint à la cour, et s'y montra hardiment ; tandis que Clisson, qui avait si bien mérité de l'état, en était banni. Il paraît qu'il consacra les dernières années de sa vie à l'expiation de son crime. Ce fut lui qui obtint de Charles VI, que désormais on donnerait des confesseurs aux criminels condamnés à la mort. Les historiens de France ne font point connaître l'époque de la mort de Craon.

CRAPONE (Adam de), gentilhomme provençal, né à Salon en 1519, fit en 1558 le canal qui porte son nom, tiré de la Durance jusqu'à Arles. Il avait aussi entrepris de joindre les deux mers en France : projet qui ne fut exécuté que sous Louis XIV, quoique Henri II lui eût donné des commissaires pour commencer ce travail important. Crapone entendait parfaitement les fortifications. Henri II l'ayant envoyé à Nantes en Bretagne, pour démolir une citadelle commencée sur un mauvais terrain, il fut empoisonné par les premiers entrepreneurs, à l'âge de 40 ans.

CRASSET (Jean), natif de Dieppe, jésuite, mort en 1692, à l'âge de 74 ans, publia divers ouvrages de piété, parmi lesquels on distingue les *Méditations pour tous les jours de l'année*, ouvrage solide et plein d'onction. Il a donné aussi une *Histoire du Japon*, etc., en 2 vol. in-4°, Paris, 1715. Les actes des martyrs y sont rapportés dans un très long détail ; et c'est une des raisons pour lesquelles on lui préfère l'ouvrage du P. Charlevoix. Il a encore donné une *Dissertation sur les oracles des Sibylles*, Paris, 1678 ; elle fut attaquée par Jean de Marck, protestant. Le P. Crasset fit réimprimer sa *Dissertation* en 1684, in-8°, et y joignit une réponse à la critique de J. de Marck. Ses ouvrages de piété ont été beaucoup lus, et le seraient encore sans l'indifférence de ce siècle pour tout ce qui tient à la religion.

CRASSO (Jules-Paul), médecin de Padoue, ne cultiva pas moins les langues et les belles-lettres que son art. Il mourut en 1574. On a de lui une *Traduction latine* des ouvrages d'Aretæus et de plusieurs autres anciens médecins grecs, qu'il a rendus avec fidélité, et même avec élégance.

CRASSO (Laurent); Italien, est auteur des *Éloges des hommes de lettres de Venise*, en 2 vol. in-4° : ouvrage publié en 1666, devenu rare et recherché, quoiqu'il renferme quelques fautes. [Crasso, après Bruni, a introduit l'usage des *Heroïdes*; à l'imitation d'Ovide, il en écrivit huit, parmi lesquelles il y en a une d'*Adam à Eve*. On estimait beaucoup de cet auteur son *Eloge des littérateurs*, 1656, et l'*Histoire des poètes grecs et de ceux qui ont écrit en vers dans cette langue*, Naples, 1678, in-fol.]

CRASSOT (Jean), né à Langres, professeur de philosophie au collége de Saint-Barbe à Paris, mort le 14 août 1616, se fit connaître des savants par une *Logique* et une *Physique* bonnes pour son temps; et des badauts parisiens, par le talent de redresser ses longues oreilles, et de les abaisser à son gré. C'est l'abbé de Marolles qui nous apprend cette anecdote dans ses *Mémoires*.

CRASSUS (Publius Licinius), jurisconsulte romain, de l'illustre famille des Crassus, qui a donné plusieurs consuls, fut élevé à la souveraine prêtrise vers l'an 131 avant J.-C. Il passa en Asie, à la tête de l'armée romaine, destinée contre Aristogicus; mais il fut vaincu dans une grande bataille, et pris par les Thraces, qui étaient à la solde d'Aristogicus. Crassus, ayant frappé le soldat qui le conduisait, fut tué d'un coup de poignard, et enterré à Smyrne. Il avait quitté sa dignité de grand-pontife, pour commander les armées; ce qui était alors sans exemple.

CRASSUS (Marcus Licinius), le plus opulent des Romains et de la même famille que le précédent, commerça d'abord en esclaves. Il ne possédait alors que 300 talents environ; mais depuis il acquit de si grandes richesses qu'il fit un festin public au peuple romain, et donna à chaque citoyen autant de blé qu'il pouvait en consommer pendant trois mois. L'inventaire de ses biens, lorsqu'il marcha contre les Parthes, montait à 7700 talents. Un homme, selon lui, ne devait pas passer pour riche, s'il n'avait de quoi entretenir une armée. La crainte des fureurs de Cinna et de Marius l'obligea de se retirer en Espagne, où il resta caché, pendant 8 mois, dans une caverne. Dès qu'il put réparaître, il signala son courage dans la guerre contre les esclaves, mérita l'honneur du petit triomphe, fut fait préteur l'an 71 avant J.-C., et défit Spartacus, chef des esclaves rebelles. Il fut consul l'année suivante avec Pompée, puis censeur; et ensuite il exerça le triumvirat avec le même Pompée et César. Cette union ne fut durable qu'avec le premier. Crassus, devenu consul une seconde fois, eut en partage la Syrie. En passant par la Judée, il pilla le trésor du temple de Jérusalem, après être entré dans le *Sancta-Sanctorum*, où les profanes n'entraient jamais, et avoir juré de se contenter d'une poutre d'or qu'on offrait de lui donner pour sauver le reste. Cette sacrilége avarice ne tarda pas à être punie : ayant entrepris la guerre contre les Parthes, malgré les efforts d'Ateius, tribun du peuple, et des chefs des augures, qui déclarèrent cette guerre impie, il dévorait déjà en espérance toutes leurs riches-

ses, lorsque son armée fut totalement défaite par Surena leur général. Vingt mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et dix mille furent faits prisonniers. Les restes de l'armée s'échappèrent à la faveur des ténèbres, et furent poursuivis par les Parthes. Crassus, invité à une conférence par le général ennemi, fut forcé de s'y rendre par la mutinerie des soldats, et ne tarda pas à s'apercevoir que le dessein de Surena était de le prendre vivant. Il se mit en défense et fut tué les armes à la main, l'an 53 avant J.-C. Les Parthes lui ayant coupé la tête la portèrent à Orodes leur roi, qui fit couler de l'or fondu dans sa bouche, en disant ces mots: *Rassasie-toi de ce métal dont ton cœur a été insatiable.* «C'est une » chose très digne de remarque, » dit M. Rollin, ou plutôt son » continuateur, que le triste sort » des deux généraux romains, » qui les premiers avaient violé » le respect dû au temple de Jé» rusalem. Pompée, depuis qu'il » eut osé porter ses regards té» méraires dans un lieu redou» table, où jamais aucun pro» fane n'était entré, ne réussit » en rien, et termina enfin mal» heureusement une vie jusque » là remplie de gloire et de triom» phes. Crassus, encore plus cri» minel, fut puni plus promp» tement et périt dans l'année » même.» On peut voir, relativement à cette réflexion, l'*Histoire des sacriléges* par Henri Spelman.

CRATERUS, favori d'Alexandre le Grand, et rival d'Antipater, plut au conquérant macédonien, par un air noble et majestueux, un esprit élevé et un grand courage. Après la mort d'Alexandre, il fut tué dans un combat contre Eumènes, qui, le voyant expirer, descendit de cheval pour lui rendre les derniers devoirs.

CRATERUS, Athénien, qui avait recueilli les *Décrets* de ses concitoyens, ne doit pas être confondu avec le favori d'Alexandre. Bayle dit, avec raison, qu'il n'est pas vraisemblable que l'ami de ce héros se fût assujetti à écrire tous les arrêts du peuple de sa patrie; que ce travail demande un greffier, et non un homme de guerre. Les savants regrettent cet ouvrage, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

CRATES, fils d'Asconde, disciple de Diogène le cynique, naquit à Thèbes en Béotie. Il se livra de bonne heure à la philosophie; et pour n'être pas distrait par les soins temporels, il vendit ses biens et en donna le produit à ses concitoyens. C'est du moins ce que rapporte Antisthène, et d'après lui Diogène Laërce. D'autres disent qu'il déposa cet argent chez un banquier, à condition qu'il le donnerait à ses enfants s'ils étaient insensés, c'est-à-dire s'ils négligeaient la philosophie; et au public, s'ils la cultivaient, car ils n'auraient besoin de rien. On lui attribue ce tarif de dépense assez plaisant: « Il faut donner à un cuisinier » dix mines, à un médecin une » drachme, à un flatteur cinq ta» lents, de la fumée à un homme » à conseils, un talent à une » courtisane, et trois oboles à un » philosophe.» Lorsqu'on lui demandait à quoi lui servait la philosophie: *A apprendre*, répondait-il, *à se contenter de légumes, et à vivre sans soins et sans inquiétude*: bien entendu que la vanité tiendrait lieu du

reste. Habillé fort chaudement en été et fort légèrement en hiver, il se distinguait en tout des autres hommes. Il était d'une malpropreté insupportable; cousait à son manteau des peaux de brebis sans préparation; singularité qui, jointe à sa laideur naturelle, en faisait une espèce de monstre. Alexandre, curieux de voir ce cynique, lui offrit de rebâtir Thèbes sa patrie. *Pourquoi cela?* lui répondit Cratès, *un autre Alexandre la détruirait de nouveau. Le mépris de la gloire, l'amour de la pauvreté me tiennent lieu de patrie: ce sont des biens que la fortune ne me ravira jamais.* Ce philosophe avait épousé la fameuse Hypparchie, qu'il tâcha d'abord de dégoûter. Il se présenta un jour tout nu devant son amante: *Voilà*, lui dit-il en lui montrant un corps hideux, *l'époux que vous demandez*; et jettant à terre son bâton et sa besace: *Voici*, ajouta-t-il, *tout son bien*. Hypparchie persistant dans son amour, le cynique l'épousa, et en eut deux filles. Il les maria à deux de ses disciples, et les leur confia 30 jours à l'avance, pour essayer s'ils pourraient vivre avec elles: scènes et aventures dignes de cette vieille et dégoûtante philosophie. Il vivait vers l'an 328 avant J.-C. On trouve des *Lettres* de lui dans les *Epistolæ cynicæ*, imprimées en Sorbonne sans date: livre rare. [Il jouissait d'une grande célébrité parmi les Grecs, et plusieurs le prenaient pour arbitre dans leurs différends. Il parvint à appaiser Démétrius-Poliocerte, irrité contre les Athéniens, et qu'il assiégeait avec une puissante armée. Désirant, comme tous les philosophes, se rendre de plus en plus célèbre, il donna une preuve d'un grand cynisme. Un musicien lui ayant fait une blessure à la figure, il se borna, pour toute vengeance, à y mettre un emplâtre sur lequel il écrivit: *Nicodromus le faisait*, ainsi que l'écrivaient les peintres et les sculpteurs sur leurs ouvrages. Du reste, sa pauvreté volontaire n'est pas bien prouvée, et il paraît qu'échappé, comme d'autres malheureux, à la rage du vainqueur, lors de la prise de Thèbes, ses maisons furent pillées et détruites, ses esclaves et ses terres vendus. Devenu pauvre, il devint *cynique* d'après le conseil de Diogène.]

CRATÈS, philosophe académicien d'Athènes, et disciple de Polémon, auquel il succéda dans son école vers l'an 272 avant J.-C. Il eut pour disciples Arcesilaüs, Bion de Boristhène, et Théodore, chef d'une secte. Il fut employé par ses compatriotes dans plusieurs ambassades. *Voy.* POLÉMON.

CRATÉSIPOLIS, reine de Sicyone, se signala par sa valeur: c'est à cette qualité, si rare dans une femme, qu'elle dut la conservation de ses états. Après la mort d'Alexandre son époux, s'étant mise à la tête des soldats qui lui étaient demeurés fidèles, cette héroïne marcha contre ceux de ses sujets qui avaient pris occasion de la mort du roi pour se révolter. Elle en fit pendre 30 ou 40 des plus mutins, et rétablit partout le calme. Après avoir conquis son royaume, elle sut le gouverner, et fut enlevée à son peuple l'an 314 avant J.-C.

CRATINUS, un des meilleurs poètes et des plus grands buveurs de son temps, se distingua à Athè-

nes par ses *Comédies*, et mourut à 95 ans, vers l'an 432 avant l'ère chrétienne. Sa plume n'épargnait personne, pas même les premiers magistrats de la république. Quintilien porte un jugement très avantageux de ses pièces de théâtre ; mais les fragments qui nous restent sont trop peu de chose pour décider s'il méritait cet éloge. On lui attribue l'invention du drame satirique : il est du moins le premier qui l'ait introduit à Athènes dans les *Dionysiaques*.

CRATIPPUS, philosophe péripatéticien de Mitylène, où il enseigna la philosophie, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bataille de Pharsale, et lui proposa des difficultés contre la Providence. Le philosophe consola le guerrier, et justifia la Divinité.

CRATON, ou DE CRAFFT (Jean), né à Breslau le 20 novembre 1519, médecin des empereurs Ferdinand Ier, Maximilien II et Rodolphe II, mourut en 1585, à 66 ans, dans sa patrie. On a de lui : *Isagoge medicinæ*, Venise, 1560, in-8°, et plusieurs ouvrages estimés des gens de l'art. L'auteur avait pratiqué la médecine avec beaucoup de succès. C'était un homme de bonne mine, et il ressemblait parfaitement à l'empereur Maximilien II. On l'accusait d'avoir l'humeur chagrine, et d'être trop attaché à l'argent.

CRAYER (Gaspard), peintre d'Anvers, mort à Gand en 1669, réussit également dans l'histoire et dans le portrait. Le célèbre Rubens le regardait comme son émule, et ce n'est point un petit éloge de ce peintre. La nature est rendue dans ses ouvrages avec une expression frappante et un coloris enchanteur. [A quatre-vingt-six ans Crayer peignit son dernier tableau, le *Martyre de saint Blaise*, qui n'est pas inférieur à ses autres ouvrages. Le Musée royal en possède trois, *saint Paul, premier ermite*, et *saint Antoine, abbé dans le désert ; Jésus recevant des roses de sainte Dorothée ;* et *sainte Catherine parvenant au séjour des bienheureux*.]

CRÉBILLON (Prosper Jolyot de), né à Dijon, le 15 février 1674, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, étudia au collége Mazarin, fit son droit et fut reçu avocat ; mais ne réussissant pas dans cette profession, il travailla pour le théâtre. Il donna d'abord *Idoménée*, et ensuite *Atrée*. Le jeune auteur continuait à marcher dans cette carrière, lorsqu'il devint passionnément amoureux, et se maria malgré son père ; celui-ci indigné contre lui, le déshérita ; étant tombé malade quelque temps après, en 1707, il le rétablit dans ses droits ; mais il lui laissa très peu de chose. En 1731, il eut une place à l'académie française, et l'emploi de censeur de la police en 1735. Il obtint de plus grandes récompenses sur la fin de sa carrière, et mourut le 17 juin 1762, à 88 ans, après avoir donné un grand nombre de tragédies. Il était modeste, vrai, sensible, d'un abord facile, officieux, enchanté des succès des jeunes auteurs, et les échauffant de sa flamme. D'une modération extrême, il ne répondit jamais aux diatribes que Voltaire, jaloux de sa gloire, ne cessait de lancer contre lui. Loin de là, lorsqu'il fut nommé censeur de l'*Oreste*, tragédie que le philosophe avait faite pour l'opposer

à l'*Electre* de son compétiteur, (ainsi qu'il avait fait de plusieurs sujets traités par Crébillon), ce dernier, en approuvant la pièce, écrivit à Voltaire... «J'ai été content de mon Electre; j'espère » que le frère vous fera autant » d'honneur que m'en a fait la » sœur...» Son caractère était tellement connu et estimé, qu'il fut couvert d'applaudissements lorsque, dans son discours de réception à l'académie, et qui était en vers, il prononça celui-ci : *Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume*. Crébillon est le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, de cette *terreur* qui constitue la véritable tragédie. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses vers, et terrible dans ses plans, il est peut-être le seul de nos poètes modernes qui ait possédé le grand secret de l'art de Melpomène, tel que l'avaient les tragiques de l'ancienne Grèce. Il eût été à souhaiter qu'à leur exemple, il eût moins employé ces déguisements, ces reconnaissances, qui appartiennent plutôt au roman qu'à la tragédie. Une de ses meilleures pièces, qui est *Rhadamiste*, n'a pas eu le suffrage de Boileau. Un de ses amis ayant voulu lui en faire la lecture, lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, le satirique l'interrompit, après en avoir écouté deux ou trois scènes : *Eh ! mon ami*, lui dit-il, *ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradons, dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse étaient des soleils auprès de ceux-ci.* Ce qui indisposait le poète mourant, c'était le style. Celui de Crébillon est vigoureux et énergique, mais plein d'incorrections, de tours durs et barbares. Ses autres pièces sont : *Electre*, *Pyrhus*, *Catilina*, qui eurent beaucoup de succès; *Le Triumvirat*, *Semiramis*, etc. Outre ses *Tragédies*, on a de lui quelques pièces de vers. Le ton boursouflé y domine; mais on y rencontre des vers heureux. Louis XV lui fit élever un tombeau, qui fut exécuté en marbre par le savant ciseau de Le Moine, dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où le rival de Corneille a été inhumé. Après une représentation d'*Atrée*, on demandait à ce célèbre tragique, pourquoi il avait adopté le genre tragique : « Je » n'avais point à choisir, répon» dit-il ; Corneille avait pris le » ciel, Racine la terre ; il ne me » restait plus que l'enfer : je m'y » suis jeté à corps perdu. » Ses *OEuvres* ont été imprimées au Louvre, en 2 vol. in-4°, et autre part, en 3 vol. in-12. (*Voyez* CORNEILLE, MOLIÈRE, RACINE).

CRÉBILLON (Claude-Prosper Jolyot de), fils du précédent, naquit à Paris, le 12 février 1707, et y est mort en 1777. Son père s'était fait remarquer par un pinceau mâle et vigoureux, le fils brilla par les grâces et la légèreté de sa conversation et de ses écrits : ce qui a fait dire à un critique qu'*il n'avait que la mousse de l'esprit de son père*. Il n'a guère travaillé que dans le genre romanesque. Ses principaux ouvrages sont : 1° les *Lettres de la marquise de*** au comte de****, 1732, 2 vol. in-12; métaphysique de galanterie exprimée dans un style énigmatique; mais moins graveleux que celui de ses autres ouvrages; 2° *Tanzaï et Néadarné*, 1734, 2 vol. in-12. Ce roman, plein

d'allusions satiriques et souvent inintelligibles, le fit mettre à la Bastille, et fut plus couru qu'il ne méritait de l'être. On ne sait à quoi tend cet ouvrage, ni quel en est le but. Il y a d'ailleurs des tableaux trop libres, et le style offre beaucoup de phrases longues et confuses. 3° *Les égarements du cœur et de l'esprit*, 1736, in-12. C'est le roman le plus piquant de Crébillon. Les mœurs d'un certain monde y sont peintes avec des couleurs vives et vraies. La modestie ne tient pas toujours le pinceau, et les femmes se plaignirent dans le temps de ce que l'auteur ne croyait pas assez à la vertu. 4° *Le Sopha, conte moral*, ou plutôt *anti-moral*, 1745, 1749, 2 vol. in-12. C'est une galerie de portraits, presque toujours licencieux, des femmes de tous les états. Les gens de bien auraient désiré que le romancier eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans. 5° *Lettres d'Alcibiade*, dont on peut faire la même critique, ainsi que de plusieurs autres ouvrages de ce genre, dont la licence et la malignité font le caractère. Quel peut être le fruit de tous ces romans, dont un ton cavalier et cynique est le principal ornement? On les achette d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, et chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent. 6° Les *Lettres de la marquise de Pompadour*, roman épistolaire, qui a eu un succès prodigieux, et où l'auteur est un peu plus réservé que dans ses autres productions, quoiqu'il ne le soit point encore assez. Il n'est pas bien certain que cet ouvrage soit de lui. On a ses *Œuvres* en 7 vol. in-12, 1779.

CREDI (Laurenzo Sciarpelloni, surnommé di), célèbre peintre de Florence, mort en 1531, à 78 ans, fut grand imitateur de Léonard de Vinci. [On cite parmi les tableaux de cet artiste une *Nativité* (à Florence, dans l'église de Sainte-Claire), *La Vierge avec saint Julien et saint Nicolas* (*idem*, aux Magdelaines). Il a peint beaucoup de *saintes familles*; c'est là qu'il ressemble le plus à Léonard de Vinci.]

CREECH (Thomas), né à Blanford en Angleterre, en 1659, cultiva la poésie et les lettres, et n'en vécut pas moins dans l'indigence. Une humeur sombre, qui le jetait dans des passions violentes, fit le malheur de sa vie, et occasiona sa mort. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait pas à ses feux, quoique bien d'autres eussent un accès facile auprès d'elle, il se pendit de désespoir, sur la fin de juin 1700; d'autres disent que la véritable cause de sa mort fut un refus qu'il essuya de la part d'un de ses amis de collége, auquel il avait demandé de l'argent pour se retirer de la misère où il se trouvait. On a de lui plusieurs *Traductions*: 1° celle de *Lucrèce*, en vers anglais et en prose, avec des notes; elle fut imprimée à Oxford en 1683, in-8°. Plusieurs prétendent que c'est le matérialisme et le désolant système de l'auteur traduit, qui a tourné la tête à Creech, et qui lui a inspiré la manie du suicide, comme à Lucrèce lui-même. 2° La *Version* de plusieurs morceaux de *Théocrite*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Juvénal*; 3° une *Edition* de *Lu-*

crèce, estimée des savants, dont la meilleure est celle de Londres, 1717, in-8°. [Creech a aussi traduit l'*Astronomica*, de Manilius.]

CRELLIUS (Jean), né en 1590 à Helmetzhem, village voisin de Nuremberg. Après avoir été élevé dans cette ville, où il tomba dans les sentiments de Socin, il alla en Pologne, et s'établit à Cracovie, où les *Unitaires* avaient une école. Il en fut régent, et ensuite ministre, et y mourut à l'âge de 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité contre la Trinité*, Gonde, 1678, in-16, solidement réfuté par le père Petau, qui l'appelle *ferreum os*, et ses raisonnements *vanam syllogismi larvam inanemque pompam*. Effectivement, Crellius pousse une chicane dialectique avec une contenance et une parade qui en imposeraient à quiconque ne serait pas versé dans les subtilités de l'école. Il avait tout le génie des anciens ariens, dont Eusèbe disait que l'autorité de l'Ecriture les embarrassait peu, et que toute leur attention se tournait à faire des syllogismes de toutes les formes : *Non inquirentes quid sacræ doceant paginæ, sed cujusmodi syllogismorum forma reperiatur.... quod si quis aliquem Scripturæ locum illis objiciat, examinant utrum connexum an disjunctum syllogismi genus ex eo confici possit*. (L. 5, Hist. eccles., cap. 28.) 2° Des *Commentaires* sur une partie du nouveau Testament, où l'auteur détourne du vrai sens tous les passages opposés à ses erreurs, sans égard aux sentiments des pères, à l'autorité de l'Eglise et de la tradition; 3° quelques *Ecrits de morale*, dans lesquels il exerce sur la doctrine des mœurs, des lois évangéliques et ecclésiastiques, la même liberté qu'il s'était arrogée sur le dogme; 4° une *Réponse à Grotius*, qui avait écrit contre Fauste Socin un livre *De la satisfaction de J.-C.*; réponse que Grotius désapprouva assez faiblement pour faire croire qu'il n'était pas fort éloigné du socinianisme. *Voyez* SOCIN, LELIE et FAUSTE.

CRELLIUS, ministre luthérien, mort à Isleb en 1679, a écrit contre les catholiques et les calvinistes. — Un autre CRELLIUS, chancelier de Christian, électeur de Saxe, eut la tête tranchée en 1592, pour avoir voulu introduire le calvinisme dans ce pays.

CREMONINI (César), professeur de philosophie à Ferrare et à Padoue, avait des talents obscurcis par de grands défauts, la méchanceté, l'envie, la fourberie, la médisance et l'irréligion. Il était né à Cento dans le Bolonais en 1550, et mourut à Padoue de la peste en 1631, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Aminta e Clori*, ou *le Pompe funebri, favola silvestre*, Ferrare, 1591, in-4°; 2° *Il Nascimento di Venezia*, Bergame, 1617, in-12; 3° *De physico auditu*, 1596, in-fol.; 4° *De caldo innato*, 1626, in-4°; *De sensibus et facultate appetitiva*, 1644, in-4°, et d'autres ouvrages remplis d'erreurs de plus d'un genre. Il croyait l'âme matérielle, capable de corruption, et mortelle, ainsi que l'âme des brutes, au cas (disait-il pour se sauver par cette restriction captieuse) qu'il fallût suivre les principes d'Aristote. *Voyez* POMPONACE et ORÉGIUS.

CRENIUS (Thomas), dont le vrai nom était *Thomas-Théo-*

dore Crusius, de la Marche de Brandebourg, recteur en Hongrie, correcteur d'imprimerie à Rotterdam et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1728, à 80 ans, après avoir inondé l'Europe de ses compilations. Les plus utiles sont : 1° *Consilia et methodi aureæ studiorum optime instituendorum*, Rotterdam, 1692, in-4°. Ce volume fut suivi de deux autres imprimés en 1696, à Leyde. Le premier est intitulé : *De philologia, studiis liberalis doctrinæ*. Le second, *De eruditione comparanda*. C'est une collection de préceptes sur la manière d'étudier les différentes sciences renfermées dans ces trois livres. Ses autres ouvrages sont : 2° *Musæum philologicum*, 1 vol. in-12; 3° *Thesaurus librorum philologicorum*, 2 vol. in-8°; 4° *De furibus librariis*, Leyde, 1705, in-12; 5° *Fasciculi dissertationum philologo-historicorum*, 5 vol. in-12; 6° *Dissertationes philologicæ*, 2 vol. in-12; 7° *Commentationes in varios auctores*, 3 vol. in-12. *Voyez* Saubert.

CRÉON, roi de Thèbes en Béotie, frère de Jocaste, s'empara du gouvernement, après la mort de Laïus, mari de sa sœur : Œdipe, à qui il céda le sceptre, s'étant retiré à Athènes, il le reprit encore, et se signala par des cruautés. Il fit mourir Antigone et Agrie, celle-ci pour avoir enseveli ses frères, et l'autre son époux. Les dames thébaines portèrent Thésée à lui déclarer la guerre, et ce héros lui ravit la couronne et la vie, l'an 1250 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec Créon, roi de Corinthe, qui reçut à sa cour Jason, et l'accepta pour gendre, quand il se fût dégoûté de Médée.

CREPIN et CREPINIEN, ou Crespin et Crespinien (Saints), martyrs célèbres dans l'Église de France. On croit qu'ils étaient frères. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules, et fixèrent leur demeure à Soissons. Le jour, ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit ils travaillaient à se procurer de quoi subsister. On dit qu'ils choisirent la profession de cordonnier, quoiqu'ils fussent d'une famille distinguée. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte, lorsque Maximilien Hercule vint dans les Gaules. Ce prince, à qui on les avait dénoncés, les fit arrêter; voulant s'attirer les bonnes grâces de leurs accusateurs et satisfaire son penchant à la cruauté et à la superstition, il ordonna qu'ils fussent conduits devant Riccius Varus ou Rictiovarus, le plus implacable ennemi qu'eût alors le christianisme. On appliqua les deux saints à de cruelles tortures, qu'ils souffrirent avec une constance admirable. Enfin Rictiovare, voyant qu'il ne pouvait lasser leur patience, leur fit trancher la tête en 287 ou 288.

CRÉQUI de BLANCHEFORT et de CANAPLES (Charles de), prince de Foix, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, se distingua dans toutes les occasions, depuis le siége de Laon en 1594, jusqu'à sa mort. Son duel contre don Philippin, bâtard de Savoie, qu'il tua, servit beaucoup à répandre son

nom. Il reçut le bâton de maréchal de France en 1622, secourut Ast et Verrue contre les Espagnols, prit Pignerol et la Maurienne en 1630, défit les troupes d'Espagne au combat de Bufférola sur les bords du Tésin en 1636, et fut tué d'un coup de canon au siège de Brême, en 1638, comme il se rangeait près d'un gros arbre pour pointer sa lunette. Créqui était éloquent, poli, magnifique. Il fit éclater ces qualités à Rome, où le roi l'envoya ambassadeur extraordinaire vers le pape Urbain VIII, en 1633. Il épousa successivement deux filles du connétable de Lesdiguières. Les *Négociations* de Créqui à Rome forment un volume in-foi., manuscrit, qu'on trouve à la Bibliothèque royale. Son vrai nom était Blanchefort; mais son père ayant épousé Marie de Créqui, n'obtint les biens de cette famille qu'à condition qu'il en porterait le nom et les armes. Sa *Vie*, écrite par Nicolas Charier, a été publiée à Grenoble en 1683, in-12.

CREQUI (François de Bonne de), fut un des bons généraux de Louis XIV. En 1667, il battit le comte de Marsin et le prince de Ligne, qui venaient au secours de Lille, assiégée par Louis XIV. Nommé maréchal de France en 1668, il prit en 1670 Epinal et Longwy, et s'empara des terres du duc de Lorraine. Après plusieurs succès obtenus sur ce prince, il finit par être entièremant battu par lui, en 1675, près de Consarbruck sur la Sarre. Échappé à peine, lui quatrième, il courut se jeter dans Trèves, où il aima mieux être pris à discrétion que de capituler. « Cet événement, dit un historien, fut » regardé par les Trévirois comme » la punition de la manière » cruelle dont leur pays et la » capitale surtout avaient été » traités par les Français, qui » voulaient faire un désert de » cette frontière comme du palatinat; les églises et les monastères furent livrés aux flammes. Un de leurs généraux, » après avoir multiplié ces exploits, périt par la chute de » son cheval, qui, se cabrant, » se jeta en bas d'un pont, au moment où, la torche en main, » il allait mettre le feu à Sainte-Marie-des-Martyrs. On célèbre » tous les ans l'expulsion des » Français, par une procession » générale. » Créqui eut plus de succès dans les campagnes de 1677 et 1678. Il ferma l'entrée de la Lorraine au duc Charles V, le battit à Kochersberg en Alsace, prit Fribourg à sa vue, passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite; et ayant, immédiatement après, emporté le fort de Kelh l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg. En 1684, il prit Luxembourg, et mourut trois ans après, le 4 février 1687. Il était général des galères depuis 1661. Un mouvement de jalousie l'avait porté à refuser du service sous les ordres de Turenne, et il fut exilé. Mais, ayant ensuite mieux apprécié le caractère et les talents de ce grand homme, il servit sous lui comme volontaire, et ce général fit dans ses rapports les plus grands éloges de Créqui.

CRESCENT (*Crescens*), philosophe cynique, vers l'an 154 de J.-C., se rendit infâme par ses débauches et par ses calomnies contre les chrétiens. Il fut un des principaux moteurs de la per-

sécution excitée contre eux sous Marc-Aurèle. C'est contre lui que saint Justin publia sa seconde *Apologie*; le philosophe n'y répondit qu'en travaillant à le faire mourir, en quoi il eut la cruelle satisfaction de réussir.

CRESCENTIA. *V.* Hoessin.

CRESCENTIIS, ou plutôt Crescenzi (Pierre de), né à Bologne en 1230, voyagea pendant 30 ans, exerçant la profession d'avocat pour se dérober aux troubles de sa patrie. A l'âge de 70 ans, il revint pour s'occuper d'un ouvrage sur l'agriculture, qu'il dédia à Charles II, roi de Sicile, qui mourut en 1308. Il est intitulé : *Opus ruralium commodorum*. Il y en a des éditions rares à Louvain, 1474; Florence, 1481, in-fol. Il se trouve aussi dans *Rei rusticæ scriptores* de Gesner, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4°. On a eu une traduction française, Paris, 1486, in-fol. Il y en a une italienne, Florence, 1505, in-4°.

CRESCENTIUS numantianus patrice romain, s'empara du château Saint-Ange vers 985, et exerça dans Rome des cruautés inouïes. Ses crimes ne demeurèrent pas impunis; l'empereur Othon III lui fit trancher la tête.

CRESCIMBENI (Jean-Marie) naquit à Macerata, capitale de la Marche d'Ancône, le 9 octobre 1663. Ses talents pour la poésie et l'éloquence se développèrent de bonne heure. Ses vers eurent d'abord un goût d'enflure et de pointe; mais le séjour de Rome, et la lecture des meilleurs poètes italiens le ramenèrent à la nature. Non-seulement il changea lui-même de style, mais il entreprit de combattre le mauvais goût, et de donner des règles du bon. Ce fut en partie par ce motif qu'il travailla à l'établissement d'une nouvelle académie, sous le nom d'*Arcadie*. Les membres de cette société ne furent d'abord qu'au nombre de 14, mais il s'augmenta depuis. Ils s'appelèrent les *Bergers d'Arcadie*, et prirent chacun le nom d'un berger, et celui de quelque lieu de l'ancien royaume d'Arcadie. Le fondateur de cette société en fut nommé directeur en 1690. Pendant 38 ans qu'il conserva ce poste, il déclara la guerre, sans ménagement, à ces pompeuses extravagances, à ces faux brillants, à ces clinquants que les Italiens avaient pris si long-temps pour de l'or. Crescimbeni mourut le 8 mars 1728 à 64 ans, chanoine de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Durant sa dernière maladie, il fit les vœux simples des jésuites. Crescimbeni était un petit homme maigre, d'une voix cassée et rauque, et dont la figure n'annonçait pas le génie; mais des manières engageantes, et une douceur extrême, malgré son tempérament bilieux, lui gagnaient tous les cœurs. Parmi le grand nombre d'ouvrages en vers et en prose dont il a enrichi sa patrie, on ne citera que les principaux : 1° *Histoire de la poésie italienne*, fort estimée, et réimprimée en 1731 à Venise, en 7 vol. in-4°. Cette histoire est accompagnée d'un commentaire semé d'anecdotes, non-seulement sur la *Vie* des anciens poètes italiens, mais encore sur *celle* des anciens poètes provençaux, pères des Italiens. Il y a quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages de ce genre. 2° La *Vie du cardinal de Tournon*; 3° l'*Histoire de l'académie des Arcades*, et la *Vie des plus illustres Arcadiens*, 1708, 7 vol in-4°; 4° un *Recueil de leurs poésies*

latines, en 9 vol. in-8°; 5° *Recueil de poésies à l'honneur de Clément XI*, in-4°; 6° *Abrégé de la Vie de la sainte Vierge*; 7° plusieurs *Vies* particulières, etc. Tous ces ouvrages sont en italien. Dès l'âge de 13 ans, Crescimbeni avait écrit une tragédie, en latin, *La Défaite de Darius*, dans le genre de Sénèque, et traduisit les deux premiers livres de la Pharsale. Il fut honoré de la bienveillance des papes Clément XI, Benoît XIII et Innocent XIII. Le roi de Portugal, Jean V, lui fournit les fonds pour acheter un local, où il fixa son *Arcadie*, dont il était *custode*, gardien ou directeur.

CRESCONIUS, évêque d'Afrique, sur la fin du VIIe siècle, est auteur d'une *Collection de canons*. On la trouve dans la Bibliothèque du droit canon, donnée au public par Justel et Voël en 1661, 2 vol. in-fol. Ce recueil est une preuve de l'érudition de l'auteur.

CRESPET (Pierre), religieux célestin, né à Sens en 1543, mourut à 51 ans en 1594, après avoir refusé un évêché que Grégoire XIV voulait lui donner. On a de lui : 1° *Summa catholicæ fidei*, Lyon, 1598, in-fol.; 2° *Le Jardin de plaisir et récréation spirituelle*, 1602, in-8°, et autres ouvrages dans lesquels il y a plus d'érudition que de critique. Il publia en 1590 un ouvrage intitulé : *La Haine réciproque de l'homme et du Diable*. Il y a des choses fort singulières qui marquent beaucoup de crédulité; mais il en est aussi qui ne doivent pas être rejetées aussi loin que le prétendent les esprits forts. *Voyez* BODIN, LE BRUN, BROWN, etc.

CRESPI (Joseph-Marie), élève de Cignani, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747, se forma sur les ouvrages du Baroche, du Titien, de Paul Véronèse. Une imagination vive et riante répandait des charmes sur ses tableaux et sur ses discours. Les grands recherchaient sa conversation, les artistes ses ouvrages. Ses figures sont lumineuses et saillantes, ses caractères frappants et variés, son dessin correct. Ses meilleurs tableaux sont : une *Cène* (au palais Sampieri de Bologne), *Saint-Paul* et *Saint-Antoine*, ermites; les *sept Sacrements*; une *Maîtresse d'école*, au musée de Paris.

CRESSY, ou CRESSEY (Hugues-Paulin ou Serenus), savant et pieux bénédictin anglais, a donné la *Vie de saint Julien*, premier évêque du Mans. Il est encore auteur d'une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre, depuis le commencement du christianisme jusqu'à la conquête des Normands*, et de quelques ouvrages de piété et de controverse.

CREST (La Bergère de) : c'est sous ce nom qu'est connue, dans l'*Histoire des délires des hommes*, une visionnaire nommée *Isabeau Vincent*, fille d'un cardeur de laine du diocèse de Die. Elle apprit le rôle de prophétesse en gardant les moutons d'un laboureur son parrain. Un homme inconnu la dressa à ce manége. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures, où elle prêchait et prophétisait à son aise. Rome était, selon elle, une Babylone, et la messe une idolâtrie. Les calvinistes criaient partout *au miracle!* Le ministre Jurieu, qui avait adopté tant d'autres extravagances, ne manqua pas de se déclarer pour celle-ci. La bergère, animée par sa réputation, prophétisa plus que

jamais, mêlant à son galimatias des passages de l'Ecriture, des lambeaux de sermons, de mauvaises plaisanteries contre le pape. Son enthousiasme fit quelques prosélytes, et en aurait fait davantage si l'intendant du Dauphiné ne l'avait fait arrêter. Conduite à l'hôpital général de Grenoble, elle revint de ses égaremeuts, et finit par une mort édifiante, vers la fin du dernier siècle.

CRÉSUS. *V.* Crœsus.

CRÉTÉ, fils de Minos et de Pasiphaé. Ayant consulté l'oracle sur sa destinée, il apprit qu'il serait tué par son fils Althemène. Ce jeune prince, instruit du malheur qui menaçait son père, tua une de ses sœurs, que Mercure avait outragée, maria les autres à des princes étrangers, et se bannit de sa patrie. Crété semblait être en sûreté; mais, ne pouvant vivre sans son fils, il équipa une flotte, et l'alla chercher. Il aborborda à Rhodes, où Althemène était. Les habitants prirent les armes pour s'opposer à Crété, croyant que c'était un ennemi qui venait les surprendre. Althemène, dans le combat, décocha une flèche à son père : ce malheureux prince en mourut, avec le chagrin de voir l'accomplissement de l'oracle; car son fils s'approchant pour le dépouiller, ils se reconnurent. Althemène obtint des dieux que la terre s'entr'ouvrît pour être englouti sur-le-champ. — Il ne faut pas le confondre avec Crété, fils d'Éole, et roi d'Iolcos, dont la femme Demodice accusa faussement Phryxus d'avoir voulu attenter à son honneur.

CRETENET (Jacques), chirurgien, natif de Champlitte en Bourgogne, entra dans l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme. Il institua les prêtres-missionnaires de Saint-Joseph de Lyon, et mourut le 3 septembre 1666, à 63 ans, avec une grande réputation de vertu. On a sa *Vie* écrite par M. Orame. Sa congrégation est peu répandue.

CRÉTHÉIS, femme d'Acaste, roi de Thessalie, conçut une violente passion pour Pelée. Ce jeune prince étant insensible à ses feux, elle persuada au roi son époux qu'il avait tenté de la corrompre. Acaste irrité exposa Pélée aux centaures; mais il retourna vainqueur, après avoir tué de sa main et son accusateur et son juge.

CRÉTIN (Guillaume), chantre de la sainte chapelle de Paris, trésorier de celle de Vincennes, chroniqueur, c'est-à-dire historien du roi sous Charles VIII, Louis XII et François Ier, mourut l'an 1525. Son travail, consistant en *Douze livres de chroniques* en vers français, se trouve en 5 vol. in-fol. dans la collection des manuscrits de la Bibliothèque royale. Clément Marot l'appelle *le souverain poète français*; mais le poète souverain ne serait à présent sur notre Parnasse que parmi les esclaves des Muses. Ses productions, réimprimées à Paris en 1724, in-12, offrent trop de jeux de mots, de pointes et d'équivoques. Son vrai nom était *Dubois*. [Ses poésies, outre les Chroniques, sont intitulées *Chants royaux*, *Oraisons* et autres *Traités*. Rabelais ne se laissa pas entraîner par ces éloges qu'on prodiguait à Crétin, il le désigna, tout en se moquant de lui, sous le nom de *Rominagrobis*.]

CRÉUSE, fille de Priam, roi de Troie, femme d'Énée et mère d'Ascagne, périt en se sauvant avec son mari, après l'incendie de Troie.

CRÉUSE, fille de Créon, roi de Corinthe, épousa Jason après

qu'il eut répudié Médée; celle-ci, irritée contre sa rivale, la fit mourir par une robe empoisonnée qu'elle lui envoya, et étendit sa vengeance sur presque toute la famille royale de Créon.

† CREUTZ (Gustave-Philippe, comte de), ministre d'état en Suède, naquit en 1726 dans la province de Finlande. Né avec une imagination vive, il se livra avec ardeur à l'étude des lettres, et cultiva surtout la poésie, sans négliger les études qui devaient le rendre propre à remplir d'une manière distinguée les charges publiques, auxquelles sa naissance l'appelait. Il composa en suédois le poème champêtre d'*Atys et Camille*, et l'*Épître à Daphné*. Jamais les muses du Nord ne s'étaient exprimées avec plus de grâces et d'harmonie, et l'on s'empressa d'imiter la pureté et l'élégance de son style. Après avoir été ministre de Suède à Madrid, il fut nommé à l'ambassade de Paris. Il occupa cette place pendant vingt ans, à la satisfaction des deux cours. Ses loisirs étaient consacrés aux lettres. Il se lia avec tous les littérateurs et les artistes distingués, principalement avec Marmontel et Grétry. Il conclut en 1783, avec le célèbre Franklin, un traité de commerce et d'amitié entre la Suède et les États-Unis. Rappelé à Stockolm, Gustave le mit à la tête du département des affaires étrangères, le nomma chancelier de l'université d'Upsal, et chevalier de l'ordre des Séraphins. Il mourut en 1785, d'un accès de goutte, vivement regretté du roi et de la nation.

CREUTZNACH (Nicolas), professa la théologie à Vienne en Autriche, vers la fin du XVe siècle. On a de lui quatre livres de *Questions sur les sentences*, un *Recueil de conférences*, et un *Traité sur la conception de la sainte Vierge*.

† CREUZÉ-LATOUCHE (Jacques-Antoine), né à Châtellerault en 1749, étudia le droit à Poitiers, et suivit le barreau de Paris, mais, dégoûté de cette profession, il acheta la charge de lieutenant de la sénéchaussée de Châtellerault. Lors de la révolution française, il en embrassa les principes avec chaleur, se rangeant cependant parmi les modérés. Il dirigea les délibérations de l'assemblée provinciale de Poitiers, et fut député à l'assemblée constituante. En 1791, il fut appelé à la haute cour nationale, et nommé ensuite par son département député à la convention. Il y vota le bannissement de Louis XVI, à la paix; et s'opposa avec force à la loi désastreuse du *maximum*. Nommé après le 9 thermidor membre du comité de *salut public*, il fut un des onze qui présentèrent le projet de la constitution de l'an 3. Réélu au conseil des anciens, il y fit un grand nombre de rapports, ses connaissances et sa facilité lui permettant de parler sur toutes les questions agitées pendant cette session orageuse. Il fut encore membre du conseil des cinq-cents, et nommé sénateur (après le 18 brumaire). Creuzé-Latouche mourut le 22 septembre 1800. Il a publié : 1° *De l'union de la vertu et de la science dans un jurisconsulte*, 1783, in-8°; 2° *Réflexions sur la vie champêtre*, imprimées dans le tome quatrième des Mémoires de la société d'agriculture de la Seine; 3° *Description topographique du*

pays de Châtelleraut, avec une carte très exacte, 1798, in-8°; 4° *De la tolérance philosophique et de l'intolérance religieuse*, Paris, 1777, in-8°. Ce n'est qu'une misérable redite des maximes perverses publiées par les philosophes du XVIIIe siècle. On doit s'étonner que Creuzé-Latouche, qui aurait dû être à même d'apprécier la tolérance philosophique, dans les massacres de la révolution, n'ait pas mieux jugé ce qu'il appelle intolérance religieuse; mais quand les passions aveuglent, et qu'on ne voit dans la religion qu'un ennemi et non un bienfaiteur qui toujours pardonne et jamais ne punit, il est bien difficile d'écrire sainement sur une question aussi délicate.

CRÈVECOEUR (Philippe de), maréchal de France, s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et se signala à la bataille de Montlhéri, en 1465. Après la mort de ce prince, son bienfaiteur, au lieu de demeurer fidèle à sa fille, il se vendit à Louis XI, et lui fut fort utile. Il surprit Saint-Omer, avec 600 hommes seulement, se rendit maître de Térouane, et fit prisonniers les comtes d'Egmont et de Nassau. Charles VIII, à qui il avait été recommandé par Louis XI comme un homme également sage et vaillant, le menait à la conquête du royaume de Naples, lorsque la mort l'enleva à la Bresse, près de Lyon, en 1494. Le roi ordonna que, lorsqu'on transporterait son corps à Boulogne, où il est enterré, on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

CREVEL (Jacques), avocat, membre de l'académie royale des belles-lettres de Caen, naquit l'an 1692 à Ifs, près de cette ville. Une élocution aisée, un esprit vif et pénétrant, et d'excellentes études, le firent bientôt distinguer dans le barreau. Aux exercices de son état, il joignit la place de professeur royal du droit français dans l'université de Caen, qui le nomma recteur en 1721. C'est à lui qu'elle doit le rétablissement des processions solennelles qu'elle a coutume de faire dans les occasions d'éclat. L'ardeur de son zèle pour le bien public, lui attira quelques affaires; mais ses talents et sa probité lui gagnèrent une confiance générale. Il mérita aussi la bienveillance du célèbre d'Aguesseau, et mourut le 23 décembre 1764, avec la réputation de citoyen très jaloux de l'ordre, et d'ami fidèle. On a de lui quelques *Odes* et *Poésies* latines et françaises, et plusieurs *Mémoires* intéressants.

CREVIER (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris en 1693, d'un ouvrier imprimeur, fit ses études avec distinction, sous le célèbre Rollin, et devint professeur de rhétorique au collége de Beauvais. Après la mort de son maître, il se chargea de la continuation de l'*Histoire romaine*, dont il donna 8 vol. Il publia ensuite divers autres ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 1er décembre 1765, dans un âge avancé. Cet écrivain était recommandable par ses vertus: il formait ses disciples à la religion comme à la littérature. Si, comme son maître, il a eu le malheur d'être surpris par une faction insi-

dieuse, et de ne pas se défier d'une secte masquée par d'imposants dehors, il a su se défendre, dans la composition de ses ouvrages, des impressions de l'erreur. Son goût pour l'étude et pour le travail a produit les livres suivants : 1° *Titi Livii Patavini Historiarum libri* 35, *cum notis*, 1748, 6 vol. in-4°. L'édition que nous indiquons n'est pas la seule de cet ouvrage. L'auteur l'a enrichie de notes savantes et laconiques, et d'une *préface* écrite avec esprit et élégance, mais d'un style trop oratoire. 2° La *Continuation de l'Histoire romaine* de M. Rollin, depuis le 9e volume jusqu'au 16e. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; l'ensemble de la narration paraît mieux tissu; les matériaux sont plus fondus et plus liés, les réflexions moins isolées et plus habilement noyées dans le corps de l'histoire, dérivant des faits d'une manière plus aisée et plus naturelle : mais si le disciple est supérieur en ce point à son maître, il est au-dessous de lui dans le coloris et la noblesse de la diction, et dans l'élévation des pensées. 3° L'*Histoire des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 6 vol. in-4° et 12 vol. in-12, 1749, et années suivantes. On y trouve de l'exactitude dans les faits; mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des détails, ni intéressant dans la façon de les présenter. Il y a, ainsi que dans l'ouvrage précédent, d'excellentes vues sur des objets de littérature, de philosophie et de religion : elles ne sont ni plus prolixes ni plus fréquentes que la nature de l'histoire ne le comporte. On désirerait plus de pureté dans son style, et surtout moins de latinismes. 4° *Histoire de l'université de Paris*, en 7 vol. in-12, estimable pour les recherches; mais l'auteur néglige son style; il manque quelquefois de justesse dans l'expression, et emploie des termes trop familiers; 5° *Observations sur l'Esprit des Lois*, in-12 : il y a de très bonnes choses, mais il pourrait y en avoir davantage, et elles pourraient être plus approfondies ; 6° *Rhétorique française*, 1765, 2 vol. in-12. Les leçons que donne l'auteur sont exactes et judicieuses, et le choix des exemples est assez bien fait. [Crevier a eu part, avec Coffin et Lebeau, à la révision de l'*Anti-Lucrèce.*]

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, mort vers 1540, a laissé quelques *Pièces* de poésie française, qui sont très rares. [Il était ami de Parmentier, qu'il accompagna aux Indes, où celui-ci mourut. A son retour, Crignon donna un *Recueil* de vers de Parmentier, Paris, 1531.]

CRILLON (Louis de Berthon de), d'une illustre famille d'Italie, établie dans le comtat Venaissin, chevalier de Malte, l'un des plus grands capitaines de son siècle, naquit en 1541. Il servit dès l'année 1557. Il se trouva à 15 ans au siége de Calais, et contribua beaucoup à la prise de cette ville, par une action d'éclat qui le fit remarquer de Henri II. Il se signala ensuite contre les huguenots, aux journées de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, en 1562, 1568 et 1569. Le jeune héros se distingua tellement dans ses campagnes, surtout à la bataille de

Lépante, en 1571, qu'on le choisit, quoique blessé, pour porter la nouvelle de la victoire au pape et au roi de France. On le trouve, deux ans après, en 1573, au siége de la Rochelle, et dans presque toutes les autres rencontres considérables. Il se montra partout *le brave Crillon:* c'était le nom que lui donnait ordinairement Henri IV. Henri III, qui connaissait sa valeur, l'en récompensa par la dignité de chevalier de ses ordres, en 1585. Les bellesapparences de la ligue, les motifs de religion qui lui gagnèrent tant de prosélytes, ne purent ébranler la fidélité du brave Crillon, quelque haine qu'il eût pour les huguenots. Il servit utilement son prince à la journée des Barricades, à Tours et ailleurs. Henri III osa proposer à Crillon d'assassiner le duc de Guise, chef de la ligue: Crillon offrit de se battre, et ne voulut point entendre parler d'assassiner. Crillon fut aussi fidèle à Henri IV qu'à son prédécesseur. Il repoussa les ligueurs devant Boulogne. L'armée de Villars ayant investi Quillebœuf en 1592, il défendit vigoureusement cette place, répondant aux assiégeants, lorsqu'ils sommèrent les assiégés de se rendre: *Crillon est dedans, et l'ennemi est dehors.* La paix de Vervins ayant terminé les guerres qui agitaient l'Europe, Crillon se retira à Avignon, et y mourut dans les exercices de la piété et de la pénitence en 1615, à 75 ans. François Bening, jésuite, prononça son *Eloge* funèbre, pièce d'une éloquence burlesque, imprimée en 1616, sous le titre de Bouclier d'honneur, et réimprimée ces dernières années. Mademoiselle de Lussan a publié en 2 vol. in-12 la *Vie* de ce héros, appelé de son temps l'*Homme sans peur, le Brave des braves.* C'était un second chevalier Bayard, non par le caractère, qu'il avait bizarre et bourru, mais par le cœur et par la religion. On sait qu'assistant un jour au sermon de la Passion, lorsque le prédicateur fut parvenu à la description du supplice de la flagellation, Crillon, saisi d'un enthousiasme subit, porta la main à son épée, en criant: *Où étais-tu, Crillon?* Ces saillies de courage, effet d'un tempérament vif à l'excès, l'engagèrent trop souvent dans les combats particuliers, dont il sortit toujours heureusement. On ne peut s'empêcher d'orner cet article de deux traits d'intrépidité qui peignent bien ce grand homme. A la bataille de Moncontour, en 1569, un soldat huguenot crut rendre service à son parti s'il pouvait le défaire du plus intrépide et du plus redouté des généraux catholiques: il se porta dans un endroit où Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, devait nécessairement passer. Dès que ce fanatique l'aperçut, il lui tira un coup d'arquebuse. Crillon, quoique grièvement blessé au bras, courut à l'assassin, l'atteignit et allait le percer, lorsque le soldat tomba à ses pieds et lui demanda la vie. « Je te la donne, lui dit Crillon; » et si l'on pouvait ajouter quel» que foi à un homme qui est » rebelle à son roi, et infidèle à » sa religion, je te demanderais » parole de ne jamais porter les » armes que pour ton souve» rain. » Le soldat, confondu de tant de magnanimité, jura qu'il se séparerait pour toujours des rebelles, et qu'il retournerait à la religion catholique. Le jeune

duc de Guise, auprès duquel Henri IV l'avait envoyé à Marseille, voulut éprouver jusqu'à quel point la fermeté de Crillon pouvait aller. Pour cela, il fit sonner l'alarme devant le logis de ce *brave*, fit mener deux chevaux à la porte, monta chez lui pour lui annoncer que les ennemis étaient maîtres du port et de la ville, et lui proposa de se retirer pour ne pas augmenter la gloire du vainqueur. Quoique Crillon ne fût presque pas éveillé lorsqu'on lui tint ce discours, il prit ses armes sans s'émouvoir, et soutint qu'il valait mieux mourir l'épée à la main, que de survivre à la perte de la place. Guise ne pouvant le détourner de cette résolution, sortit avec lui de la chambre; mais, au milieu des degrés, il laissa échapper un grand éclat de rire qui fit apercevoir Crillon de la raillerie. Il prit alors un visage plus sévère que lorsqu'il pensait aller combattre, et, serrant fortement le duc de Guise, il lui dit en jurant, suivant son usage : *Jeune homme, ne te joue jamais à sonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! si tu m'avais trouvé faible, je t'aurais poignardé.* Après ces mots il se retira sans rien dire davantage.

† CRILLON-MAHON (Louis de Berthon de Balbe de Quiers, duc de), né en 1718, entré au service en 1731 dans la compagnie des mousquetaires gris. Il passa ensuite lieutenant en second au régiment du roi (infanterie), avec lequel il fit la campagne d'Italie de 1733, sous les ordres du maréchal de Villars. Crillon se signala à la bataille de Parme en 1734, et montra dans plusieurs occasions un grand courage. Colonel du régiment de Bretagne, dans la campagne de 1742, sous le duc d'Harcourt, il défendit avec quelque centaines d'hommes Landau sur l'Isère, pendant plus de treize heures, contre l'avant-garde de l'armée ennemie, forte de dix mille hommes. Dans les pourparlers qui eurent lieu pour la reddition de cette place, Crillon ayant dit qu'il avait un nom à soutenir et une réputation à se faire, le général ennemi faisant allusion à ce qu'Henri IV avait écrit autrefois à un de ses ancêtres, lui répondit : « Nous vous connais-
» sons et estimons depuis le com-
» mencement de la campagne ;
» mais, *pends-toi*, *brave Crillon*,
» tu seras pris. » Il fut obligé de se rendre prisonnier; mais il fut échangé au bout de huit jours. Crillon était à la bataille de Fontenay, au gain de laquelle il contribua beaucoup. Il fut fait brigadier, et commandait en cette qualité les quatre bataillons qui, le 10 juillet 1745, soutinrent avec tant de gloire les efforts de 8,000 ennemis, dans l'affaire de Mesle. Crillon et le marquis de Laval eurent tout l'honneur de cette journée. Crillon présenta au roi les deux premiers rangs des régiments de Crillon et de Laval, en bonnets de grenadiers anglais. Après la bataille de Parme, Crillon avait été nommé chevalier de Saint-Louis; le roi, pour le récompenser de cette action brillante, lui offrit alors la pension de 3,000 francs attachée au cordon rouge, et lui permit même de porter cette décoration jusqu'à la première vacance; mais Crillon, dans l'espoir d'obtenir le cordon bleu, que cependant il n'eut jamais, refusa tous ces honneurs. Il contribua à la prise de Namur, où il fut fait

maréchal de camp, se trouva à la bataille de Rocoux le 11 octobre 1746, et suivit en Italie, en 1747, le maréchal de Belle-Isle. Il surprit Lippstad dans la guerre de sept ans. Il commandait dans Weisseinfelds lorsque le grand Frédéric se présenta devant cette place. « Je fus, dit à cette occasion ce monarque, arrêté » à la tête de mon armée par dix-» sept compagnies de grenadiers » français. » Crillon se signala à la malheureuse affaire de Rosbach, le 3 novembre 1753, où il fut blessé, et eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Nommé lieutenant-général, il s'empara de Gottingue, et commanda, à la bataille de Lutzelberg, le 10 octobre 1758, la réserve, avec laquelle il fut chargé de poursuivre l'arrière-garde de l'armée ennemie. On avait alors formé le projet d'une descente en Angleterre; le commandement de la Picardie, de l'Artois et du Boulonnais, fut confié à Crillon, qui proposa le projet de construire des chaloupes canonnières marchant à la voile et à la rame, et portant un canon de 24 à l'avant et à l'arrière. Les ministres et le dauphin avaient bien accueilli ce projet. Il fut cependant rejeté à la pluralité des voix. Crillon ayant appris qu'on voulait donner son gouvernement au prince de Beauveau, et engagé d'un autre côté par le duc de Fuentès, à son retour de l'ambassade de Londres, à prendre du service en Espagne, qui se trouvait en guerre avec le Portugal, il accepta cette proposition, et obtint, d'après le pacte de famille, le même grade qu'il avait en France. Il se rendit sur-le-champ à l'armée espagnole, et arriva assez à temps pour y voir la capitulation de la ville d'Almeida. Crillon soutint sa réputation dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. Il débarqua avec six mille hommes dans l'île de Minorque à midi, et à trois heures du matin il était maître de l'île entière. Le roi, pour récompenser ses services, le nomma capitaine général des armées espagnoles, grand d'Espagne, et lui conféra le titre de duc de Mahon. Crillon eut ensuite le commandement du siége de Gibraltar; il n'eut pas un heureux succès; mais à son retour, pour lui témoigner qu'il ne lui imputait pas ce revers, le roi lui confirma le titre de duc de Mahon, et le nomma capitaine général du royaume de Valence et de Murcie. Il ne prit aucune part à la guerre de 1793 contre la république française. Crillon mourut à Madrid en juillet 1796. Il a laissé des *Mémoires militaires* imprimés à Paris, 1791, in-8°. Il les avait fait traduire en espagnol, et se préparait à les publier à Madrid, lorsque la mort le surprit. Ces mémoires présentent peu d'intérêt; ils ne sont qu'une longue apologie de l'auteur.

CRILLON (Louis-Athanase Balbe Berthon de), ancien agent général du clergé de France, conseiller d'état, abbé commendataire de Granselve, frère du duc de Crillon qui s'empara de Mahon en 1782, mourut à Avignon sa patrie, le 26 janvier 1789, à l'âge de 63 ans. Il s'est distingué par son zèle contre les erreurs modernes, et par la manière aussi solide qu'ingénieuse dont il les a combattues. On a de lui: 1° *De l'homme moral*, 1771, 1 vol. in-8°. Les maximes de

vertus y sont appuyées par des exemples qui en ont rendu la lecture aussi agréable qu'utile. Il y a cependant quelques propositions qui semblent avoir échappé à l'attention de l'auteur, comme la suivante : *Le besoin rassembla les premiers habitants de la terre ;* erreur philosophique que le sage auteur a répétée par inadvertance. 2° *Mémoires philosophiques du baron de****, 1777 et 1778, 2 vol. in-8°. Ouvrage de génie, où la critique est mise en action de la manière la plus piquante et la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, et employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie et du ridicule. Il serait difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges et tous les travers de la philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans ces *Mémoires*. Energie et vérité dans les tableaux, justesse et nouveauté dans les cadres, agrément et vivacité dans les entretiens des personnages que l'auteur met en scène, style correct, harmonieux, semé de traits hardis et heureux ; cet ouvrage réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le lecteur, et lui inspirer du mépris pour la secte dont on y dévoile les menées. Les vertus de l'abbé de Crillon égalaient ses lumières. L'amour de la vérité et de la justice était le grand mobile de ses actions comme celui de ses écrits. Homme d'un caractère et d'une franchise antiques, il retraçait des mœurs dont bientôt l'exemple manquera parmi nous. M. Sabatier de Cavaillon a fait ainsi son épitaphe :

Lorsque les siens cueillaient les lauriers de la guerre,
Il consacrait sa plume à soutenir l'autel.
Pour en bannir le vice il instruisait la terre,
Et contre l'athéisme il défendait le ciel.

CRINÉSIUS (Christophe), né en Bohême l'an 1584, professa la théologie à Altorf, et y mourut le 28 août 1629. On a de ce professeur protestant plusieurs ouvrages in-4°, qui prouvent son érudition : 1° une *Dispute sur la confusion des langues* ; 2° *Exercitationes hebraicæ*. L'auteur veut prouver dans cet ouvrage que la langue hébraïque est la mère de toutes les autres. 3° *Gymnasium et lexicon syriacum*, 2 vol. in-4° ; 4° *Lingua samaritica*, in-4° ; 5° *Grammatica chaldaica*, in-4° ; 6° *De auctoritate verbi divini in hebraico codice*, Amsterdam, 1664, in-4°, etc., etc.

CRINIS, prêtre d'Apollon. Ce dieu remplit ses champs de rats et de souris, parce qu'il avait négligé son devoir dans les sacrifices. Crinis fit mieux dans la suite ; et Apollon, pour lui marquer sa satisfaction, tua tous ces animaux lui-même à coup de flèches. Cette glorieuse expédition valut à Apollon le surnom de *Smintheus*, c'est-à-dire, *destructeur des rats*.

CRINISE, prince troyen, employa Neptune et Apollon à relever les murs de Troie, et leur refusa le salaire qu'il avait promis. Neptune, pour se venger, suscita un monstre qui désolait la Phrygie. Il fallait lui exposer une jeune fille lorsqu'il se présentait. On assemblait chaque fois toutes celles du canton, et on les faisait tirer au sort. La fille de Crinise étant en âge de tirer pour être la proie du monstre, son père aima mieux la mettre furtivement

dans une barque sur la mer, et l'abandonner à la fortune, que de l'exposer à être dévorée. Lorsque le temps du passage de ce monstre fut expiré, Crinise alla chercher sa fille, et aborda en Sicile. N'ayant pu la retrouver, il pleura tant, qu'il fut métamorphosé en fleuve. Les dieux, pour récompenser sa tendresse, lui donnèrent le pouvoir de se transformer de toutes sortes de façons. Il usa souvent de cet avantage pour surprendre des nymphes, et combattit contre Acheloüs pour la nymphe Egesté, qu'il épousa, et dont il eut Alceste.

CRINITUS, ou PIETRO RICCIO (Pierre), enseigna les belles-lettres à Florence sa patrie, après la mort d'Ange Politien son maître. Il s'acquit de la réputation par son esprit et son savoir; mais, livré à la plus criminelle de toutes les brutalités, il corrompit les jeunes gens confiés à ses soins, et mourut épuisé de débauches vers 1505, à 40 ans. Quelques-uns attribuent sa mort à l'affront que lui fit un de ses élèves, qui, indigné de ses discours lui jeta un verre d'eau à la figure; mais cela n'est guère vraisemblable; des hommes aussi corrompus étant bien loin d'une telle sensibilité. [M. Ginguené, dans la *Biographie universelle*, assure que tous ces faits sont controuvés.] On a de Crinitus plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de vent et de phrases, et au-dessous du médiocre, malgré leur air emphatique. Nous ne citerons que ses *Vies des poètes latins*, Lyon, 1554, in-4°. [L'auteur remonte au plus ancien des poètes latins, *Livius Andronicus*, et finit par Sidoine Apollinaire. Ces *Vies* sont aussi incomplètes qu'inexactes.]

CRISPE, chef de la synagogue des Juifs de Corinthe en Achaïe. Lorsque saint Paul vint prêcher l'Evangile en cette ville, Crispe embrassa avec toute sa famille la foi de J.-C., et fut baptisé par cet apôtre, qui, dit-on, l'établit évêque de l'île d'Ægine auprès d'Athènes.

CRISPE (Crispus Flavius Julius), fils de l'empereur Constantin le grand et de Minervine, sa première femme, fut honoré du titre de César par son père, et se montra digne de cette dignité par sa valeur. Il eût peut-être acquis une réputation égale à celle des plus grands capitaines de son siècle, si la malheureuse passion de Fausta sa belle-mère n'avait causé sa mort. Cette impératrice n'ayant pu le séduire, elle l'accusa d'avoir voulu souiller le lit de son père. Constantin, ayant cru trop légèrement cette accusation, fit empoisonner son fils l'an 324. D'autres ont cru que Fausta ne l'avait calomnié que dans la crainte de voir écarter ses fils du trône; quelques-uns disent au contraire que Crispe avait été soupçonné de rébellion. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il fut victime de la calomnie, que son innocence fut bientôt reconnue, et la calomniatrice punie. Eusèbe ne parle point de cette mort, sans doute pour ne pas défigurer le portrait de Constantin; mais elle n'est malheureusement que trop avérée. [Crispe fut créé *César*, en même temps que Constantin II, son frère, et Licinius son cousin, et fut fait consul l'année suivante, en 318. Il vainquit les Francs en 320, et leur accorda la paix. Dans la guerre de Constantin son

père, et de Licinius, il défit la flotte de celui-ci, commandée par Armand, et consolida ainsi les victoires de Constantin sur ce même Licinius, battu à la fois et par terre et par mer.]

CRISPIN, ou CRESPIN (Jean), d'Arras, avocat au parlemement de Paris, fut entraîné dans l'erreur par Théodore de Bèze son ami. Il alla le joindre à Genève, s'appliqua à la typographie, et s'acquit beaucoup de réputation par plusieurs ouvrages qu'il donna au public. Vignon, son gendre, dirigea son imprimerie, après sa mort, arrivée en 1572, de la peste. On a de lui un *Lexicon grec*, Genève, 1574, 1 vol. in-4°, et une *Histoire des prétendus martyrs de sa religion*, Genève, 1570, in-fol., réimprimée plusieurs fois depuis, pour l'édification des fanatiques de sa secte.

CRISPUS, ou CRIPSO (Jean-Baptiste), théologien et poète, de Gallipoli, dans le royaume de Naples, mourut en 1595, dans le temps où Clément VIII, pensait sérieusement à l'élever à l'épiscopat. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De ethnicis philosophis caute legendis*, Rome, 1594, in-fol., ouvrage estimable, sur le discernement et les précautions qu'il faut apporter dans la lecture des sages du paganisme, et utile pour découvrir, d'un côté, les erreurs des philosophes ; de l'autre, la vérité qu'on cherche dans la philosophie. Cet ouvrage, mis au jour en 1594, in-fol., à Rome, est devenu rare. 2° La *Vie de Sannazar*, Rome, 1583, et Naples, 1633, in-8° ; ouvrage curieux, mais mal écrit ; 3° le *Plan de la ville de Gallipoli.*

CRITIAS, le premier des 30 tyrans d'Athènes, homme de naissance et d'esprit, adroit, éloquent, mais citoyen dangereux, sembla être né pour le malheur de sa patrie. Après en avoir été exilé, on ne sait pour quel motif, il y rentra avec Lysandre, et parvint à être nommé l'un des trente auxquels on confia le soin de donner de nouvelles lois à la république; bientôt il usurpa l'autorité sur ses collègues, et les surpassa en cruauté. Il fit mettre à mort Alcibiade et Théramène, deux chefs dont la valeur menaçait son autorité tyrannique. Il poussa les vexations jusqu'à poursuivre les bannis d'Athènes dans leurs asiles mêmes. Tant d'inhumanité réunit ces malheureux en un corps d'armée. Ils entrèrent dans l'Attique, sous la conduite de Thrasybule, et attaquèrent Critias. Il fut tué les armes à la main, l'an 400 avant J.-C. Cet oppresseur, qui tourmenta ses concitoyens, avait été disciple de Socrate, ce qui n'est pas bien propre à accréditer les leçons philosophiques. (*Voy.* COMMODE, NÉRON, etc.) Il avait composé des *Elégies* et d'autres ouvrages, dont on n'a que quelques fragments.

CRITOLAÜS, fils de Reximachus, citoyen de la ville de Thégée en Arcadie. Il était l'aîné de deux autres frères, avec lesquels il combattit contre les trois fils de Damostrate, citoyen de Phénée, autre ville d'Arcadie, pour terminer par ce combat la guerre qui durait depuis long-temps entre ces deux villes. Les deux frères de Critolaüs étant demeurés sur la place, après avoir blessé leurs adversaires, Critolaüs les tua tous les trois. Lorsque le vainqueur fut retourné chez lui,

sa sœur Democide, qui avait été promise à l'un d'eux, fut la seule qui ne se réjouit point de sa victoire. Sa douleur au milieu de la joie publique, irrita si fort Critolaüs, qu'il la tua, sacrifiant la nature à la patrie. Il fut traduit par sa mère devant le sénat de la ville; mais les Thégéates ne purent se résoudre à condamner un homme qui venait de leur rendre la liberté, et d'assurer leur puissance contre leurs ennemis. Critolaüs fut ensuite général des Achéens contre les Romains. On dit qu'il s'empoisonna de chagrin d'avoir été vaincu au passage des Thermopyles, par Cec. Metellus, l'an 146 avant J.-C. L'histoire de Critolaüs, rapportée par Plutarque, paraît avoir été copiée sur celle des Horaces, et peut-être que l'une et l'autre sont des fables. *Voyez* Horaces.

CRITON, Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate, fournissait à ce philosophe ce dont il avait besoin, environ l'an 404 avant J.-C. Il conversa avec lui jusqu'à sa mort, et composa des *Dialogues* qui sont perdus. Il eut plusieurs disciples distingués.

CRITON (Jacques), Ecossais, de la famille royale de Stuart, prodige d'érudition précoce, parlait, dit-on, dès l'âge de 21 ans, dix langues différentes, possédait jusqu'à un certain point la philosophie, la théologie, les mathématiques, les belles-lettres; jouait très bien des instruments, montait à cheval, faisait des armes. Les guerres de religion l'ayant obligé de quitter son pays, il passa en Italie. A Venise, où il resta quelque temps, il soutint des *thèses* publiques sur toutes sortes de sciences; mais l'on sait que cet étalage du savoir prétendu universel n'est qu'une espèce de scène théâtrale, qui réussit toujours avec une bonne contenance et une grande facilité de parler, surtout dans un enfant, qu'on aurait mauvaise grâce de juger sévèrement ou de presser sur des difficultés sérieuses. Il mourut en 1583, à l'âge de 22 ans, assassiné par le prince Vincent de Gonzague son élève, qui le tua par jalousie. Son jugement ne répondait pas à beaucoup près à la réputation que lui avait fait sa mémoire. *Voyez* Baratier, Candiac, Heineken, Pic.

CRITOPULE. *Voy.* Métrophane.

CROCUS. *Voy.* Smilax.

CROESE (Gérard), ministre protestant, né à Amsterdam, le 27 avril 1642, est auteur de l'*Histoire des Quakers*, 1695, in-8°, en latin, d'un style entortillé, mais assez exact pour les faits, traduite en anglais; et d'un autre ouvrage bizarre, intitulé: *Homerus hebræus, sive Historia Hebrœorum ab Homero*, 1704, in-8°. Il y prétend que l'Odyssée et l'Iliade ne sont qu'un récit de l'Histoire sacrée. L'Odyssée, qu'il prétend avoir précédé l'Iliade, contre la remarque de Longin, comprend, selon lui, ce qui s'est passé avant Moïse; et l'Iliade est l'histoire de la prise de Jéricho, et la conquête de la Terre promise. Il mourut le 10 mai 1710, à 68 ans, dans un bourg voisin de Dordrecht. La justesse d'esprit n'était pas sa qualité distinctive; mais ses ouvrages peuvent plaire à ceux qui aiment la critique littéraire et les recherches d'érudition.

CROESUS, cinquième roi de

Lydie, et successeur d'Alyates, l'an 557 avant J.-C., partagea son règne entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il fit plusieurs conquêtes, et ajouta à ses états la Pamphylie, la Mysie et plusieurs autres provinces. Sa cour était le séjour des philosophes et des gens de lettres. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, s'étant rendu auprès de lui, Crœsus étala ses trésors, ses meubles, ses appartements, croyant éblouir les yeux du philosophe par ce faste aussi pompeux que puéril. Solon mortifia son amour-propre, en disant à ce roi, qui croyait avoir le premier rang parmi les heureux de son temps : *N'appelons personne heureux avant sa mort.....* Crœsus ne jouit pas long-temps de ses richesses et de son bonheur. Il marcha quelque temps après contre Cyrus, avec une armée de 420,000 hommes, dont 60,000 de cavalerie. Il fut vaincu, et obligé de se retirer dans sa capitale, qui ne tarda pas à être prise. Hérodote raconte que ce roi étant sur le point d'être tué par un soldat d'un coup de hache, son fils, muet de naissance, saisi d'un mouvement subit qui lui donna la parole, s'écria tout d'un coup : *Soldat, ne tue point Crœsus !.....* Le vaincu, conduit devant le vainqueur, fut, dit-on, condamné à être brûlé vif; traitement qui n'est point dans le caractère de Cyrus. On l'avait déjà étendu sur le bûcher, lorsqu'il se ressouvint de l'entretien qu'il avait eu avec Solon. Il prononça par trois fois en gémissant le nom de ce philosophe. Cyrus demanda pourquoi il se rappelait Solon avec tant de vivacité : Crœsus lui rapporta la réflexion du philosophe grec. Cyrus, touché de l'incertitude des choses humaines, le fit retirer du bûcher, et l'honora de sa confiance. Ce récit est fort suspect; et même toute l'histoire de Crœsus est tellement incertaine, que plusieurs historiens et mythologistes ont cru que Crœsus était un personnage fabuleux, fabriqué sur Nabuchodonosor. (*Voy. Hérodote, hist. du peuple hébreu sans le savoir*, p. 292; *et l'Histoire véritable des temps fabuleux*, tom. 3, p. 566.) Quoi qu'il en soit, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, Crœsus était un bon prince, et estimable par beaucoup d'endroits. « Il avait, dit un auteur, un grand fonds de douceur et d'humanité; il était » brave et généreux, aimait les » savants et les gens d'esprit, ce » qui marque qu'il n'en manquait pas lui-même; mais son » faible, comme celui de tous les » grands, était de faire grand » cas des richesses et de la magnificence; il aimait à être flatté » et admiré, et avait en conséquence banni de sa cour la » vérité et la sincérité; car c'est » le malheur de tous les grands; » ils sont environnés de flatteurs, » et leurs oreilles n'entendent » jamais une parole de vérité. »

CROI. *Voy* Cloy.

CROISET (Jean), jésuite, né à Marseille, vers le milieu du XVIIe siècle, fut long-temps recteur de la maison du noviciat d'Avignon, et la gouverna avec beaucoup de régularité et de douceur. On a de lui plusieurs ouvrages de piété très répandus : 1° une *Année chrétienne*, en 18 vol.; 2° une *Retraite*, en 2 vol. in-12; 3° *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J.-C.*, 2 vol. in-12; 4° une *Vie des Saints*, en 2

vol. in-fol., qui manque quelquefois de critique; 5° Des *Réflexions chrétiennes*, 2 vol. in-12, bien écrites et souvent réimprimées; 6° Des *Heures* ou *Prières chrétiennes*, in-18. Le père Croiset était un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Ses livres le prouvent, et ses directions le prouvaient encore mieux. Ce jésuite est mort à Avignon, le 31 janvier 1738. [En 1698, il donna une édition très augmentée, *De la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, de *Marie Alacoque*.]

CROIX (Nicole de la). *Voyez* Nicole de la Croix.

CROIX-DU-MAINE (François Grudé de la), né dans la province du Maine en 1552, assassiné à Toulouse, en 1592, s'était fait connaître, dès 1584, par sa *Bibliotèque française*. Ce catalogue de tous les écrivains français dut lui coûter beaucoup de recherches, quoiqu'il soit imparfait, inexact, et fort inférieur à l'ouvrage publié sous le même titre par M. Goujet. *Voy.* à l'article Verdier (Antoine du), ce que nous disons sur la dernière édition de la Bibliothèque de la Croix-du-Maine.

CROIX (Jean). *Voy.* Jean de la Croix.

CROMER (Martin), évêque de Warmie, mort le 23 mars 1589, à l'âge de 77 ans. Après avoir fini ses études à Bologne, en Italie, il fut nommé secrétaire dans la chancellerie de la couronne, sous Sigismond Ier. Le successeur de ce prince, Sigismond-Auguste, lui confia plusieurs missions importantes à Dantzick, à Rostock, à Stettin, auprès du pape Paul III, et de l'empereur Ferdinand, en qualité de ministre diplomatique. Outre une *Histoire de Pologne*, en latin, et formant deux ouvrages, il publia 2° *Phocilydes, poema, græce et latine*; 3° *Chrysostomi orationes octo in latinum versæ*; 4° *Epistolæ Cromeri familiares*; 5° Item, *Ad regem, proceres, equitesque polonos*, 1589.

CROMWEL (Thomas), né, à ce que l'on croit, vers l'an 1490, fils d'un forgeron de Pulney, d'abord domestique du cardinal Wolsey, apprit sous ce politique l'art de se conduire à la cour. Ayant obtenu par sa protection, d'être chargé de plusieurs missions importantes et difficiles, et les ayant remplies avec succès, il gagna toute la confiance du roi Henri VIII, qui le nomma successivement conseiller privé, chancelier de l'échiquier, premier secrétaire d'état, maître des rôles, garde-des-sceaux, baron du royaume, vicaire-général et vice-régent dans les affaires ecclésiastiques. Il voulut même qu'il présidât le synode et l'assemblée des évêques qui devait se tenir pour reconnaître la primauté du roi, quoique Cromwel fût laïque, et qu'il ne fût pas assez savant pour présider à ces conférences. Ce dernier ne cessa d'aigrir son prince contre les catholiques. Il se servit de sa faveur et de son autorité pour les persécuter, et en fit mourir plusieurs avec une cruauté aussi lâche qu'emportée. Quelques-uns s'étant sauvés, il conseilla au roi de faire une ordonnance, par laquelle les sentences rendues contre les criminels de lèse-majesté, quoique absents et non entendus, auraient la même force que celle des douze juges qui composent le tribunal le plus intègre de l'Angleterre. Il fut la première victime de son conseil. Henri VIII, dégoûté d'Anne de Clèves, que Cromwel,

en haine des catholiques, lui avait fait épouser, parce qu'elle était luthérienne, ainsi que tous ses parents, résolut de perdre l'auteur de cette union. Le parlement lui fit son procès, le condamna, sans l'entendre, comme hérétique et ennemi de l'état. Il eut la tête tranchée l'an 1540, trois mois après que Henri l'eut élevé au comble de la fortune et de la gloire. Il protesta sur l'échafaud qu'il mourait dans le sein de l'Église catholique. Tous ses biens, qu'il avait facilement rendus immenses par le pillage des monastères qu'il avait dépouillés, furent confisqués.

CROMWEL (Olivier), naquit dans la ville de Huntingdon le 25 avril 1599, le même jour que mourut la reine Elisabeth. Il ne savait d'abord s'il serait ecclésiastique ou militaire; il fut l'un et l'autre. Il fit en 1622, une campagne dans l'armée du prince d'Orange, et servit ensuite contre la France au siége de la Rochelle. Lorsque la paix fut conclue, il vint à Paris, où il fut présenté au cardinal de Richelieu, qui dit en le voyant: *Son air me plait beaucoup, et si sa physionomie ne me trompe, ce sera un jour un grand homme.* Il aspirait à être évêque; il s'introduisit auprès de William, son parent, évêque de Lincoln, depuis archevêque d'Yorck. Chassé de la maison de ce prélat, parce qu'il était puritain, il s'attacha au parlement, qu'il servit contre Charles Ier. Il commença par se jeter dans la ville de Hull, assiégée par le roi, et la défendit avec tant de valeur, qu'il eut une gratification de six mille francs. On le fit bientôt colonel, et ensuite lieutenant général, sans le faire passer par les autres grades. Dans un combat près d'Yorck, il fut blessé au bras d'un coup de pistolet; et sans attendre qu'on eût mis le premier appareil à sa plaie, il retourne au champ de bataille, que le général Manchester allait abandonner aux ennemis, rallie pendant la nuit plus de 12 mille hommes, leur parle au nom de Dieu, recommence la bataille au point du jour, contre l'armée royale victorieuse, et la défait entièrement. Aussi intrigant qu'intrépide, il avait publié un livre intitulé: *la Samarie anglaise;* ouvrage dans lequel il appliquait au roi et à toute sa cour ce que l'ancien Testament dit du règne d'Achab. Afin de mieux allumer le feu de la rébellion, il fit un second livre, comme pour servir de réponse au premier, qu'il intitula: *Le Protée puritain.* Il y traitait d'une manière très impérieuse les deux chambres du parlement, et les sectes opposées à la royauté et à l'épiscopat. Il répandit dans le public que cet ouvrage avait été composé par les partisans du roi; animant par ces artifices tous les partis les uns contre les autres, pour venir à bout de gouverner seul. Ces libelles, aujourd'hui ignorés, excitèrent alors une violente fermentation. On ne parlait à l'armée, comme dans le parlement, que de *perdre Babylone, d'anéantir le papisme et le pape*, et de *rétablir le vrai culte dans Jérusalem.* Lorsque Cromwel fut envoyé pour punir les universités de Cambridge et d'Oxford, royalistes zélées, ses soldats se signalèrent par des exécutions aussi odieuses que barbares. Ils firent des cravates avec des surplis, et des

housses à leurs chevaux avec des ornemens d'église. Les salles et les chapelles servirent d'écuries. Les statues du roi et des saints eurent le nez et les oreilles brisés. Les professeurs furent brutalement châtiés, et quelques-uns assommés à coups de bâton. La bibliothèque d'Oxford, composée de plus de 40 mille volumes rassemblés pendant plusieurs siècles de divers endroits du monde, fut brûlée en un seul matin. Dans une nouvelle expédition contre cette ville, Cromwel tua de sa main le fameux colonel Legda. Dès qu'Oxford fut pris, il fit prononcer au parlement la déposition du roi en 1646. Il restait encore une statue de ce malheureux prince dans la Bourse, endroit où s'assemblent les négociants de Londres; on la fit abattre, et on mit à la place cette inscription : *Charles le dernier des rois, et le premier tyran, sortit de l'Angleterre l'an 1646, et le premier de la liberté de toute la nation.* Cromwel, proclamé généralissime après la démission de Fairfax, défit le duc de Buckingham, battit et fit prisonnier le comte de Holland, et entra dans Londres en triomphateur. Les ministres des différentes églises de cette ville l'annoncèrent en chaire comme *l'Ange tutélaire des Anglais, et l'Ange exterminateur de leurs ennemis. Le temps était venu*, ajoutaient-ils, *auquel l'œuvre du Seigneur allait s'accomplir.* Il ne tarda pas à l'être. Charles I[er] eut la tête tranchée en 1649. Un mois après cette exécution, Cromwel, teint du sang de son roi, abolit la monarchie, et la changea en république. Ce scélérat, à la tête du nouveau gouvernement, établit un conseil d'état, et donna à ses amis qui le composaient le titre de *Protecteurs du peuple et de défenseurs des lois.* Il passa en Irlande et en Ecosse, et eut partout les plus grands succès. Lorsqu'il était dans ce dernier pays, il apprit que quelques membres du parlement voulaient lui ôter le titre de *généralissime.* Il vole à Londres, se rend au parlement, oblige les députés de se retirer, et après qu'ils sont tous sortis, il ferme la salle, et fait poser cet écriteau sur la porte : *Maison à louer.* Un nouveau parlement qu'il assembla, lui conféra le titre de *Protecteur.* « Il aimait mieux, disait-il, gouverner sous ce nom, que sous » celui de roi, parce que les Anglais savaient jusqu'où s'étendaient les prérogatives d'un » roi d'Angleterre, et ne savaient » pas jusqu'où celles d'un protecteur pouvaient aller. » Ayant appris que le parlement voulait encore lui ôter ce titre, il entra dans la salle des communes, et dit fièrement : *J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur. Les voilà*, dit-il, en les jetant sur la table : *je serai bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre.* Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, ce fourbe fanatique leur dit d'un ton d'enthousiaste : *Le Seigneur n'a plus besoin de vous; il a choisi d'autres instruments pour accomplir son ouvrage.* Ensuite se tournant vers ses officiers et ses soldats : *Qu'on emporte*, leur dit-il, *la masse du parlement; qu'on nous défasse de cette marotte.* Après ces paroles, il fit sortir tous les membres, ferma la porte lui-même, et emporta la clef. C'est

par cette audace, secondée de l'hypocrisie, qu'il parvint à se faire roi sous un nom modeste. Craint au dedans, il ne l'était pas moins au dehors. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent, qu'on lui paierait 300 mille livres sterling, et que les vaisseaux des Provinces-Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais. L'Espagne perdit la Jamaïque, restée à l'Angleterre. La France rechercha son alliance; la prise de Dunkerque en fut le fruit. Le Portugal reçut les conditions d'un traité onéreux. L'usurpateur ayant appris avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux*, dit-il, *qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine*. Ses troupes étaient payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout, le trésor public rempli de 300 mille livres sterling. Il projetait de s'unir avec l'Espagne contre la France; de s'emparer de Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Il mourut en 1658, à 59 ans, sans avoir pu exécuter ce dessein. On raconte que la veille de sa mort, il déclara que Dieu lui avait révélé qu'il ne mourrait pas encore, et qu'il le réservait pour de plus grandes choses. Son médecin, surpris que, n'ayant pas 24 heures à vivre, il osât dire avec tant d'assurance qu'il serait bientôt rétabli, lui en témoigna son étonnement. « Vous êtes un bon » homme, répartit le politique; » ne voyez-vous pas que je ne » risque rien par ma prédiction! » Si je meurs, au moins le bruit » de ma guérison qui va se ré- » pandre, retiendra les ennemis » que je puis avoir, et donnera » le temps à ma famille de se » mettre en sûreté; et si je ré- » chappe (car vous n'êtes point » infaillible), me voilà reconnu » de tous les Anglais comme un » homme envoyé de Dieu, et » je ferai d'eux tout ce que je » voudrai. » Cette anecdote, rapportée par quelques historiens, n'est pas dans le caractère du protecteur, l'homme du monde le plus dissimulé, et qui pensait le plus à l'avenir; il ne regardait pas sa guérison comme désespérée, on le lui fait dire nettement : comment donc trahit-il son secret, et avoue-t-il une fourberie dont le seul soupçon l'aurait infailliblement ruiné de réputation, s'il fût revenu de maladie, et qui en cas qu'il mourût, comme il arriva, aurait fait un tort infini à sa famille? Voici comme le grand Bossuet a peint le caractère de Cromwel. « Un homme s'est rencontré » d'une profondeur d'esprit in- » croyable, hypocrite raffiné au- » tant qu'habile politique, capa- » ble de tout entreprendre et de » tout cacher, également actif et » infatigable et dans la paix et » dans la guerre, qui ne laissait » rien à la fortune de ce qu'il » pouvait lui ôter par conseil ou » par prévoyance; d'ailleurs si » vigilant et si prêt à tout, qu'il » n'a jamais manqué aucune » des occasions qu'elle lui a » présentées. » L'usurpateur régicide se maintint autant par l'artifice que par la force, ménageant toutes les sectes, enthousiaste avec les fanatiques, austère avec les presbytériens, se

moquant d'eux tous avec les déistes, et ne donnant sa confiance qu'aux indépendants. Sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires, il couvrit, dit un historien, des qualités d'un grand roi, tous les crimes d'un usurpateur. Son cadavre, embaumé et enterré dans le tombeau des rois avec beaucoup de magnificence, fut exhumé en 1660, au commencement du règne de Charles II, traîné sur la claie, pendu et enseveli au pied du gibet. Ceux qui l'ont regardé comme un scélérat heureux, et qui ont paru étonnés de ce que le tyran régicide soit mort dans son lit, ignorent quel genre d'enfer il portait avec soi. Il n'eut peut-être point depuis son élévation un instant de calme et de sécurité. Poursuivi par l'image de ses crimes, comme Oreste par les Furies, il se croyait à chaque pas sous le glaive de la vengeance; sans amis, sans serviteurs fidèles, même ceux dont la fortune était liée à la sienne, il n'osait se fier à personne, pas même à ses enfants. Tourmenté sans cesse par la crainte d'être assassiné, il fit faire un grand nombre de chambres dans l'appartement du palais de White-hall qui regarde la Tamise. Chaque chambre avait une trappe, par laquelle on pouvait descendre à une petite porte qui donnait sur la rivière. C'était là qu'il se retirait tous les soirs. Il ne menait personne avec lui pour le déshabiller, et ne couchait jamais deux fois de suite dans la même chambre. (*Voyez* sa Vie par Gregorio Leti et par Raguenet, en 2 vol. in-12. Celle-ci est la plus exacte : elle est aussi in-4°. A. Jendy Dugour a publié une autre *Vie d'Olivier* Cromwel, Paris, 1797, 2 vol. in-18. Jean Nickols fit imprimer à Londres en 1743, in-fol., en anglais, les Lettres originales et papiers d'état adressés à Cromwel par les personnes les plus distinguées, depuis 1649 jusqu'en 1658, trouvés dans les *Recueils* politiques de Jean Milton. On peut voir aussi le *Recueil de Lettres originales* publié par Thomas Carte, Londres, 1736, in-folio.)

CROMWEL (Richard), fils du précédent, né à Huntingdon, en 1626, succéda au protectorat de son père : mais son invincible éloignement des affaires, son caractère humain et modéré, qui l'avait porté même à intercéder en faveur de Charles Ier, ne lui permirent pas de conserver le pouvoir ; n'ayant ni le courage ni l'hypocrisie de son père, il ne sut ni se faire craindre de l'armée, ni en imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Il eût conservé l'autorité du premier protecteur, s'il eût voulu faire mourir 3 ou 4 officiers qui s'opposaient à son élévation. « Il aima mieux, dit » l'auteur du *Siècle de Louis* » *XIV*, se démettre du gouver- » nement, que de régner par des » assassinats. » Le parlement lui donna 200,000 livres sterling, en l'obligeant de sortir du palais des rois. Il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible, moins puissant, mais plus heureux que son père. Il poussa sa carrière jusqu'à 86 ans, et mourut en 1712, ignoré dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il avait voyagé

en France. Le prince de Conti, frère du grand Condé, qui le vit à Montpellier sans le connaître, lui dit un jour : « Olivier Cromwel était un grand homme ; » mais son fils Richard est un » misérable, de n'avoir pas su » jouir du fruit des crimes de » son père. » Paroles qui prouvent que Richard Cromwel valait beaucoup mieux que le prince de Conti. On rapporte que rentré en Angleterre, il eut un jour la curiosité de voir une scène du nouveau parlement. Quelqu'un, qui ne le connaissait pas, lui ayant demandé s'il avait jamais rien vu ou entendu de semblable? « Jamais, répondit-il » en montrant le trône, depuis » que, Dieu merci, j'ai cessé » de m'asseoir dans ce fauteuil.» Richard avait un autre frère (Henri), qui s'ensevelit dans une obscurité volontaire. Une partie des parents du tyrannique protecteur disparurent; les autres reprirent leur nom de *William*, qu'ils avaient quitté, et échappèrent ainsi à l'exécration publique.

†CROMWEL (Olivier), arrière-petit-fils d'Henri Cromwel, quatrième fils du protecteur, naquit à Cheshunte en 1742. Ainsi que tous ses ancêtres, depuis la décadence de leur fortune, Olivier vivait dans la retraite, ne s'occupant d'aucune sorte d'affaires politiques. Il exerçait l'état de *sollicitor* ou agent d'affaires à Londres, où il était secrétaire de l'hôpital de Saint-Thomas. Il est mort dans cette ville en 1821, âgé de 79 ans, ne laissant qu'une fille, et en lui s'est éteinte la famille des Cromwel qui, du pouvoir suprême (en 1660), était presque tombée dans l'indigence. Il a laissé des *Mémoires du protecteur Cromwel et de ses fils Richard et Henri*; mémoires enrichis de lettres originales, de papiers de famille, etc., avec des portraits gravés *d'après les originaux*, Londres, 1 vol. in-4°. Dans ces mémoires il cherche à détruire les accusations que mérita le protecteur. Il prétend même que celui-ci n'eut aucune part à la mort de Charles I[er]; mais l'histoire est là pour le démentir. Cependant on trouve dans son ouvrage des faits très curieux et omis par les autres auteurs qui ont écrit sur cette triste époque de l'Angleterre.

CRONEGK (Jean-Frédéric, baron de), né à Anspach en 1731, se consacra à l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie allemande. Il mourut en 1758, après avoir fréquenté les littérateurs de Paris et de Londres. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Leipsick en 1760. Il y a divers poèmes, des espèces d'élégies, sous le titre de *Solitudes*. Ces pièces sont ingénieuses, mais le style en est souvent négligé. Sa diction a de la force, de l'énergie, la marche de ses vers est sonore et mélodieuse; on trouve dans ses poésies philosophiques un ton de mélancolie qui lui a fait donner le nom d'*Young allemand*.

CRONSTEDT (Alexandre-Frédéric, baron de), Suédois, né dans le duché de Sudermanie en 1722; se dévoua tout entier à l'étude de la minéralogie dans un pays abondant en différents genres de mines. Il découvrit un nouveau demi-métal, nommé *nikel*, qui ressemble beaucoup à la substance que les mineurs appellent *kudfernikel*. Cronstedt publia des *Dissertations* sur ce

demi-métal, dans les *Mémoires* de Stockolm des années 1751 et 1754; il penche à croire que le *nikel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques déjà connues, et non un cobalt imparfait, comme l'a cru M. Baumé. Il a aussi publié une *Dissertation sur le zéolithe*, dans les mêmes Mémoires de l'an 1756. Il y montre que cette substance nouvellement découverte constitue elle seule un nouvel ordre dans les pierres que l'on nomme simples. On a encore de lui un *Essai sur un système de minéralogie*, dans lequel il classe les minéraux suivant leurs principes constitutifs. Il mourut à la fleur de l'âge le 19 août 1765.

CROPANO (Jean de), savant capucin de la province de Reggio, a écrit des *Sermons*, des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et plusieurs ouvrages historiques, relatifs aux différents états de la Calabre, tels que *Calabria illustrata*, *Calabria fortunata*, *Calabria dichiarata con inscrizioni e medaglie*, in-fol. fig., Naples, 1691.

CROS (Pierre du), docteur et proviseur de Sorbonne, fut doyen de l'église de Paris, puis évêque d'Auxerre en 1349, et cardinal en 1350. Il mourut de la peste à Avignon, en 1361. — Il ne faut pas le confondre avec le cardinal Pierre du Cros, archevêque d'Arles, mort en 1388. — Jean du Cros, frère de celui-ci, excellent jurisconsulte, fut évêque de Limoges et grand-pénitencier à Rome, et mourut à Avignon en 1383.

CROSILLES (Jean-Baptiste), mauvais poète français, est moins connu par ses vers que par l'accusation intentée contre lui, de s'être marié malgré sa qualité de prêtre. Il resta 10 ans en prison, et n'en sortit que par arrêt du parlement, qui le lava de cette calomnie. Il mourut misérable 6 mois après, en 1651. On a de lui des *Héroïdes*, 1619, in-8°; et la *Chasteté invincible*, bergerie en 5 actes, 1634, in-8°.

CROUVÉ (Guillaume), prêtre anglican, qui se pendit vers 1677, était régent de Croydone. Il est auteur d'un *Catalogue des écrivains qui ont travaillé sur la Bible*, Londres, 1672, in-8°, fort inférieur à celui du P. Le Long de l'Oratoire, auquel il a été cependant utile.

CROUZAS (Jean-Pierre de) naquit à Lausane le 13 avril 1663. Son père, colonel d'un régiment de fusiliers, le destinait à la profession des armes; mais le fils ne soupirait qu'après les lettres. Maître de suivre son inclination, il se livra à la philosophie et aux mathématiques, et puisa dans les écrits du célèbre Descartes des connaissances qui ne firent qu'augmenter son goût. Il se mit à voyager dans les différents pays de l'Europe, et vint à Paris, où Malebranche tenta vainement de le gagner à la religion catholique. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur de l'académie en 1706. Il remplissait, depuis 1700, une chaire de philosophie avec beaucoup de succès. En 1724, on l'appela à Groningue pour être professeur de mathématiques et de philosophie, avec 1500 florins de Hollande de pension. L'académie des sciences de Paris se l'associa quelque temps après; et le prince de Hesse-Cassel le choisit pour être gouverneur de son fils : emploi qui lui procura une forte pension, et le titre de conseiller

des ambassadeurs du roi de Suède, oncle de son élève. Ce savant mourut à Lausane le 22 mars 1750. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la morale, la physique et les mathématiques. 1° *Système de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté et à l'étendue de nos connaissances*, ou *Nouvel essai de logique*, publiée d'abord en 2 vol. in-8° et en 6 vol. in-12, et abrégé en un. Il faut s'en tenir à l'abrégé : le grand ouvrage, quoique estimable et pour les préceptes de logique et pour ceux de morale, n'est pas écrit avec assez de précision. On a dit qu'il avoit noyé l'ancienne dialectique dans un fatras de paroles. 2° Un *Traité de l'éducation des enfants*, 2 vol. in-12; 3° Un *Traité du beau*, aussi en 2 vol. et beaucoup trop long; 4° *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne*, in-fol., contre Bayle : ouvrage savant et estimé, qui le serait davantage s'il eût été plus court : c'est le plus important de l'auteur; 5° *Examen du Traité de la liberté de penser*, contre Collins, in-8°; 6° *Examen de l'Essai sur l'homme de Pope*, dans lequel on remarque autant de zèle pour la religion que de bonne critique; il y a quelques répétitions et quelques jugements un peu sévères; 7° *Commentaire* sur la Traduction du même poème, par l'abbé de Resnel; 8° *Traité de l'esprit humain*, Bâle, 1741. L'auteur combat vivement les hypothèses de Leibnitz et de Wolf touchant l'harmonie préétablie. 9° Des *Traités de physique et de mathématiques*, sous différents titres; 10° des *OEuvres diverses*, en 2 vol. in-8°, etc., etc. [*Voyez* son *Éloge*, par Gr. de Fouchy, dans son Histoire de l'académie des sciences, 1750, in-4°, p. 779.]

CROY (Guillaume de), seigneur de Chièvres et d'Arschot, se signala par sa valeur sous les rois de France Charles VIII et Louis XII, au service desquels il passa avec l'agrément de son maître, l'archiduc Philippe d'Autriche; mais la rupture étant survenue entre la France et l'Espagne, il retourna aux Pays-Bas. Philippe allant en Espagne, nomma Chièvres gouverneur des Pays-Bas. L'éducation de Charles-Quint, dont il fut chargé, lui acquit une brillante célébrité. « C'était, dit un historien, un homme d'une sévère » probité, d'une politique aussi » sage que profonde, dont les » lumières égalaient les vertus. » Il mourut à Worms en 1521, à 63 ans. Varillas a écrit sa *Vie*, 1684, in-12, d'une manière intéressante.

CROY (Jean de), d'une autre famille que le précédent, calviniste et ministre d'Usez, mourut en 1659. Il a laissé plusieurs ouvrages; entre autres : *Observationes sacræ et historicæ in novum Testamentum*, Genève, 1644, in-4°.

CROZAT (Joseph-Antoine), conseiller au parlement, puis maître des requêtes, fut lecteur du cabinet du roi de France en 1719. Son goût pour les arts, et ses connaissances dans la peinture, la sculpture et la gravure, l'ont fait plus distinguer que ses richesses. Il fit graver par d'habiles maîtres les plus beaux tableaux du cabinet du roi et de M. le duc d'Orléans, etc. Le 1er volume a paru en 1729; le 2e en 1742, in-fol., format d'atlas. Crozat mourut 2 ans auparavant, en 1740. Il était né à Toulouse

en 1696. Il ordonna en mourant que le prix de la vente de son beau cabinet serait distribué aux pauvres. [L'ouvrage qui appartient en particulier à Crozat, est celui connu sous le titre de *Cabinet de Crozat*. Il contient plus de dix-neuf mille dessins, qui lui avaient coûté 450,000 livres, et soixante ans de recherches. Vermeulen, habile graveur, faisait tous les ans, et aux frais de Crozat, le voyage d'Anvers, pour lui apporter des dessins qu'il recueillait dans les Pays-Bas. Crozat, lui-même, avait fait en 1714, le voyage d'Italie à cet effet. Il avait réuni dans son cabinet, depuis la fameuse collection de Vassari jusqu'à celle de D. Livio Bolescalchil, tout ce que l'Europe avait de plus curieux en ce genre, et son cabinet était ouvert aux amateurs.]

CROZE (Mathurin Veysière de la) naquit à Nantes, le 4 décembre 1661, d'un négociant, et se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1678, après avoir voyagé en Amérique. Son érudition, plus étendue que solide, l'amour de l'indépendance, la liberté de penser, et d'autres penchants incompatibles avec la vie religieuse et les maximes évangéliques, lui firent quitter son ordre et sa religion en 1696. Il consomma son apostasie à Bâle, passa de là à Berlin, obtint la place de bibliothécaire du roi de Prusse, et y mourut le 21 mai 1739, à 78 ans Ses principaux ouvrages sont : 1° *Dissertations historiques sur différents sujets*, in-8°, Rotterdam, 1707, recueil savant et curieux ; 2° *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, 1702, in-12 ; 3° *Dictionnaire arménien*, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage lui coûta douze ans de travail. Cependant les savants y découvrirent des fautes sans nombre et même des bévues plaisantes ; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait des lumières à recueillir. 4° *Histoire du christianisme des Indes*, 1724 La Haye, 2 vol. in-12 : pleine de faussetés et de jugements dictés par la haine de la religion catholique ; 5° *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie*, in-8°, 1739 ; compilation négligée et informe, si l'on en croit l'abbé des Fontaines : ouvrage de mémoire et non de jugement, et encore moins d'esprit, mais qui offre une foule d'observations dont on peut profiter ; 6° *Dictionnaire égyptien*, avec les additions de M. Scholtz, mis au jour par Ch. God. Volde, Oxford, 1775, in-4°. Jordan, ami et disciple de la Croze, à écrit la *Vie* de son maître, en un volume aussi gros que la Vie d'Alexandre, dictée, selon Voltaire, par la fureur d'écrire. Son humeur tenait un peu de l'impolitesse et de la misanthropie ; effet naturel des chagrins que lui donnait le souvenir de son apostasie. Le jugement n'égala jamais en lui la mémoire, surtout à la fin de ses jours. C'était alors un véritable enfant, quoique sa tête renfermât toujours un vaste répertoire de noms, de dates et de passages.

† CRUIKSHANK (Guillaume), célèbre anatomiste, chirurgien et chimiste, naquit à Edimbourg en 1746. Attiré à Londres par la réputation du savant Guillaume Hunter, il devint le disciple et l'ami de cet illustre professeur, qui, en mourant, lui légua son superbe *Museum*, à condition qu'au bout de trente ans, il le

donnerait à l'université de Glascow. Il exécuta fidèlement les intentions du testateur. Cruikshank mourut à Londres le 27 juin 1800. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables; mais il doit principalement sa réputation à celui qui a pour titre : *Anatomy of the absorbing vessels*, ou *Anatomie des vaisseaux absorbants du corps humain*, Londres, 1786, in-4°, figures, réimprimé en 1790, trad. en français par Philippe Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°, fig.; et en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, Leipsick, 1789, in-4°, figures avec des notes. Ses autres principaux ouvrages sont: 1° *Mémoirs on the yellow fever which appeared in Philadelphia*, ou *Mémoires sur la fièvre jaune qui parut à Philadelphie*, Philadelphie, 1768, in-8°; 2° *Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever*, etc., Philadelphie, 1798, in-8°; 3° *Askch of the rise and progress of the yellow fever*, etc., Philadelphie, 1800, in-8°.

CRUMMUS, ou CRUMNUS, roi des Bulgares, fut continuellement en guerre avec Nicéphore Ier, empereur de Constantinople, et prit Sardique sur lui. La perte qu'il fit d'une bataille en 811, le força de demander la paix. Désespéré du refus qu'on lui en fit, il donna pendant la nuit sur le camp des Grecs, qu'il força. Il attaqua la tente de Nicéphore, et le tua avant qu'il eût le loisir de se reconnaître. Ensuite, il tailla en pièces son armée, et fit passer au fil de l'épée ou emprisonner tous les grands de l'empire qui avaient suivi l'empereur. Staurace, fils de l'empereur, fut aussi blessé très dangereusement dans cette déroute. Après avoir exposé quelque temps sur un gibet la tête du malheureux Nicéphore, Crummus fit faire une tasse de son crâne, enchâssé dans de l'argent, afin que ses successeurs s'en servissent, à son exemple, dans leurs festins, pour boire à la santé de ceux de leurs sujets qui se seraient signalés à la guerre. Il voulut contraindre les prisonniers à racheter leur vie et leur liberté par l'apostasie; mais ces généreux capitaines aimèrent mieux souffrir les plus cruels supplices, et mourir martyrs. Michel Rhangabe, gendre de Nicéphore, et successeur de Staurace, tenta inutilement de venger son beau-père : il fut toujours vaincu. Crummus mourut l'an 875.

CRUSER (Herman), né à Kempen dans l'Over-Yssel vers 1510, conseiller de Charles, duc de Gueldres, puis de Guillaume, duc de Clèves, mourut à Kœnigsberg en 1574. Il a traduit en latin 16 livres de *Galien*, Paris, 1532, in-fol. Cette version a été insérée dans plusieurs autres éditions qu'on a faites de Galien, mais revue et corrigée par Augustin Gadaldini de Modène. Il a aussi traduit en latin *Plutarque*, Bâle, 1564, in-fol. On le blâme d'avoir changé l'ordre des Vies de Plutarque sans nécessité. C'était un homme profondement versé dans les langues, la philosophie, la médecine et la jurisprudence.

CRUSIUS, ou KRAUS (Martin), né dans le diocèse de Bamberg en 1526, professeur de belles-lettres à Tubingen, mort à Eslingen le 25 février 1607, fut le premier qui enseigna le grec en Allemagne. On a de lui : 1° *Turco-Græciæ libri* VIII, Bâle, in-fol.,

1584; recueil excellent, et d'une grande utilité pour ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire et à la langue des Grecs modernes. Il contient plusieurs petits ouvrages et des lettres qui nous donnent une idée exacte de l'état civil et religieux de la Grèce, dans les XIVe, XVe et XVIe siècle. 2° *Annales Suevici, ab initio rerum ad annum* 1594, en 2 vol. in-fol., Francfort, 1596; ouvrage estimé et peu commun; 3° *Germano-Græciæ libri* VI, in-fol., 1585. Crusius était un homme savant, mais emporté, et qui, dans ses livres, n'épargnait pas les injures à ceux qui l'attaquaient. [Crusius a laissé d'autres ouvrages non moins recommandables que les précédents, savoir: 4° *Commentarius Hermanus in Olinthiam* 1^m^ *Demosthenis et scholia in* 2^m^, Strasbourg, 1554, in-12; 5° *Prematum grecorum libri duo, addita versione latina*, ibid., 1567; 6° *Majoris Syntaxeos greces epitome*, 1583, in-8°; 7° *Ethiopicæ Heliodori historiæ epitome*, Francfort, 1584, in-8°, etc., etc.]

CRUX. *Voy.* SANTA-CRUX.

CSELES (Martin), né près de Tyrnaw, en 1641, jésuite dans cette ville en 1655, enseigna successivement la philosophie, la théologie morale et le droit romain. Appelé à Rome pour remplir la charge de pénitencier, il tira parti du séjour qu'il y fit, et recueillit une multitude de connaissances de la bibliothèque du Vatican. Il mourut à Padoue, le 14 janvier 1709. On a de ce savant: 1° *Elucidatio historico-chronologica de episcopatu Transylvaniæ*, Rome, in-fol.; 2° *Descriptio amplitudinis episcopatus sirmiensis*, in-16.

CTESIAS de Gnide, fils de Ctésiochus ou Ctésiarcus, était du nombre de ceux qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frère Artaxercès Mnémon. Fait prisonnier à la bataille de Cunaxa, on l'employa à panser les blessures qu'Artaxercès y avait reçues, et il le fit avec tant de succès que le roi vainqueur le retint à son service, et lui donna le titre de son premier médecin. Le long séjour que Ctésias fit en Perse et à la cour lui donna plus d'une occasion d'être utile aux Grecs, ses compatriotes: il écrivit l'*Histoire* de ce pays en 23 livres. Les six premiers contenaient l'histoire des Assyriens, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les 17 derniers traitaient des affaires des Perses, depuis le commencement du règne de Cyrus jusqu'à l'an 398, avant J.-C. Il avait écrit aussi une *Histoire de l'Inde*. Il ne nous reste de ces deux ouvrages que quelques *Fragments* de son *Histoire des Assyriens et des Perses*, suivie par Diodore de Sicile et par Trogue-Pompée, préférablement à celle d'Hérodote. Malgré les suffrages de ces deux historiens, on ne donne guère de croyance aux récits de Ctésias; et dans le fond, il n'en mérite pas plus qu'Hérodote. Strabon dit qu'on apprendrait plus facilement l'histoire dans Hésiode et Homère, que dans Ctésias et Hérodote: *Facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesiæ, Herodoto et eorum similibus*. On apprendra à le connaître, aussi bien qu'Hérodote, dans l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, et dans *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*. (*Voy.* LAVAUR.) Ctésias vivait vers l'an 400 avant

J.-C. Les *Fragments* de Ctésias sont dans l'Hérodote de Londres, 1679, in-fol.

CTÉSIBIUS d'Alexandrie, célèbre mathématicien sous Ptolomée-Évergète II, environ 124 ans avant J.-C., fut, dit-on, le premier *inventeur de la pompe*. Le hasard développa en lui le goût qu'il avait pour la mécanique. En abaissant un miroir dans la boutique de son père, il remarqua que le poids qui servait à le faire monter et descendre, et qui était à cet effet enfermé dans un cylindre, formait un son, produit par le froissement de l'air poussé avec violence par le poids. Il examina de près la cause de ce son, et crut qu'il était possible d'en tirer parti pour faire un *orgue hydraulique*, où l'air et l'eau formeraient le son : c'est ce qu'il exécuta avec une espèce de succès ; mais on comprend que cet orgue était peu de chose, et il a fallu bien du temps encore pour atteindre à l'instrument admirable dont retentissent nos églises. (*Voy.* SAINT ALBRIC.) Ctésibius construisit ensuite une *clepsydre* réglée avec des roues dentées : l'eau, par sa chute, faisait mouvoir ces roues, qui communiquaient leurs mouvements à une colonne, sur laquelle étaient tracés des caractères qui servaient à distinguer les mois et les heures. En même temps que l'on mettait les roues dentées en mouvement, elles soulevaient une petite statue qui indiquait avec une baguette les mois et les heures marquées sur la colonne.

CTÉSIPHON, ou CHERSIPHRON, architecte grec, donna le dessin du *Temple de Diane* d'Éphèse, exécuté en partie sous sa conduite, et sous celle de son fils Métagène. Ctésiphon inventa *une machine* pour transporter les colonnes qui devaient servir d'ornement à cet édifice, qui, malgré son extrême célébrité, était très peu de chose en comparaison de nos beaux temples modernes. *Voy.* les Temples anciens et modernes, par l'abbé Mai.

CTÉSIPHON d'Athènes, persuada à ses concitoyens de faire une ordonnance par laquelle il fût arrêté que Démosthène serait couronné, en pleine assemblée, d'une couronne d'or. Mais Eschine, rival et ennemi de cet orateur, ne pouvant souffrir qu'on lui fît cet honneur, accusa Ctésiphon d'être l'auteur d'une sédition. Démosthène le défendit de cette calomnie, dans cette belle harangue qu'il a intitulée : *De la couronne*.

† CUBERO (Pierre), missionnaire espagnol, né en Aragon, près de Calatayud, en 1645, se sentit de bonne heure le désir de travailler à la propagation de l'Évangile. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il partit de Sarragosse en 1670, traversa la France, visita Rome, Constantinople, et, gagnant la Transylvanie, il parvint à Varsovie, où le roi Jean Sobieski lui donna une lettre pour Châls Soliman, sofi de Perse. De là, il se rendit à Moscou. Cubero fut présenté au czar, qui l'accueillit avec bonté, et partit ensuite avec un ambassadeur que ce prince envoyait en Perse. Il descendit le Volga jusqu'à Astracan, traversa la mer Caspienne, parvint à Derbent, et ensuite à Casbin en 1761, où il remit au roi de Perse ses lettres. Ce prince lui continua la même protection que ses ancê-

tres avaient accordées aux missionnaires apostoliques; et, ne bornant pas là ses faveurs, il envoya quelques jours après à Cubero un *calaat*, ou habit d'honneur. Cubero alla ensuite par Ispahan, Schiraz et Laao, à Bender-Abassi, travaillant sur sa route à répandre les lumières de la foi. De là il prit une barque qui le conduisit à Bender-Congo, sur le golfe persique; il s'embarqua sur une flotte portugaise qui allait croiser dans la mer Rouge, abordá à Diu, Vit, Surate, Daman, Goa, doubla le cap Comorin, toucha à Ceylan à Thomo, et aussi à Malacca, où il fut mis en prison par les Hollandais, pour avoir enfreint, sans le savoir, leurs réglements de police. Relâché bientôt après, il se rendit à Manille, employa six mois dans la traversée du grand Océan jusqu'à Acapulco, partit de Mexico en 1479, et revint en Espagne par la flotte de la Vera-Crux destinée pour Cadix, après neuf ans d'absence. Il publia à Madrid, en 1686, in-4°, la relation de son voyage, sous ce titre: *Brieve relation du voyage fait dans la plus grande partie du monde, par D. Pedro Cubero Sebastian*, etc. Cubero est le premier qui ait fait le tour du monde d'occident en orient, et en partie par terre; Gemelli Carreri n'exécuta que quelques années après le même voyage. La relation de Cubero, quoique succincte, est assez exacte, et son style est simple, tel qu'il convient à un missionnaire.

CUBIÈRES (Simon-Louis-Pierre, marquis de), frère aîné de Cubières-Palmezeaux (*voyez* l'article suivant), et neveu du cardinal de Bernis, naquit à Roquemaure, en Languedoc, le 12 octobre 1747. A l'âge de 16 ans il entra aux petites écuries, fut ensuite nommé écuyer cavalcadour du roi avec le grade de capitaine de cavalerie. Il partageait ses loisirs entre la musique, la poésie et l'histoire naturelle, et fut lié avec Buffon et Delille. Ami des sciences, il établit dans sa maison un cabinet de minéralogie, et un laboratoire chimique. La découverte des aérostats (*Voyez* Gusmao) excitait alors l'admiration et les disputes des savants. Le marquis de Cubières tenta un des premiers, le périlleux voyage des airs; mais il ne put, après douze expériences, trouver le moyen de se diriger. Invité par son oncle le cardinal de Bernis, ambassadeur à Rome, il se rendit dans cette capitale, voyagea ensuite en Italie, en rapporta une collection de laves du mont Vésuve, et quelques fragments des ruines du temple de Jupiter-Sérapius. S'étant ensuite rendu à Londres, il en visita les environs, forma un *herbier* d'espèces inconnues en France, qu'il acclimata dans son petit domaine à Versailles. De retour en France, il reprit son service auprès de Louis XVI, et était l'agent des bienfaisances secrètes de ce bon monarque. La révolution ayant éclaté, il accompagnait, le 17 juillet 1789, le roi à Paris, et précédait le carrosse, à cheval, lorsque, sur le quai de la Ferraille, des coups de fusil étant partis de l'autre bord de la Seine, il reçut une balle dans son chapeau. Tremblant pour le roi, il vola aussitôt à la portière de la voiture pour lui faire un rempart de son corps. Dans le trajet du retour à Versailles, il courut de nou-

veaux dangers, ainsi que le 5 et le 6 octobre, quand une populace effrénée vint de Paris attaquer le château. D'après les ordres de Louis XVI, il n'émigra point, resta auprès de sa personne, jusqu'à ce que les anarchistes forcèrent ce prince à éloigner ses plus fidèles serviteurs. Il se retira alors dans sa maison de Versailles; mais, dans la nuit du 21 mai 1794, il fut arraché de sa demeure, conduit en prison, où il resta plus de cinq mois, et il est probable qu'il dut la vie aux sollicitations de son frère Palmezeaux, alors très lié avec les jacobins. Sous le directoire, il fut envoyé à Rome pour effectuer l'envoi des chefs-d'œuvre dont Buonaparte avait dépouillé cette capitale. On lui confia ensuite la surveillance des statues du jardin de Versailles. Toujours occupé de plantes étrangères, il parvint à en acclimater un grand nombre dans les environs de Paris. A l'époque de la restauration, Louis XVIII lui rendit sa place d'écuyer avec le brevet de colonel et la croix de Saint-Louis; il était aussi grand'-croix de l'ordre de la couronne de Bavière. Plusieurs sociétés agronomes l'admirent dans leur sein, et il était correspondant des académies de Turin, des *Arcades* de Rome, etc. Depuis 1809, Cubières a publié plusieurs *Mémoires* sur diverses plantes, et un *sur un marbre grec magnésien*. Il est mort d'apoplexie le 1er avril 1821, âgé de 74 ans.

† CUBIÈRES-PALMEZEAUX (Michel de), naquit d'une famille noble, à Roquemaure, dans le département du Gard, le 27 septembre 1752. Il était le cadet de plusieurs frères, dont l'aîné était le marquis de Cubières (*Voy.* l'art. précéd.)— Michel, d'après les ordres de son père, prit la tonsure à l'âge de douze ans, fit ses études à Orange, puis à Nîmes, et enfin à Paris au séminaire de Saint-Sulpice. Sa conduite peu réglée et quelques vers trop libres, insérés dans l'*Almanach des Muses*, indisposèrent contre lui ses supérieurs. Loin de profiter de leurs sages remontrances, il composa et publia une *Héroïde de Saint-Jérôme, adressée à une dame romaine*; ouvrage très immoral, renfermant des expressions indécentes, même impies, qui cependant a obtenu l'honneur de plusieurs éditions, et mérité les éloges de Fréron. Cubières fut enfin chassé du séminaire lorsqu'il allait commencer sa théologie. Son frère lui obtint la place d'écuyer auprès de madame la comtesse d'Artois; mais, né avec un caractère ennemi de toute dépendance, il quitta bientôt cette place, et se livra entièrement à la littérature, où il se fit remarquer, moins par de vrais talents que par une stérile abondance. Les almanachs, les recueils littéraires furent inondés de ses poésies *fugitives* ou *légères*, ce qui fit dire au caustique Rivarol que Cubières était la *Providence des journaux*. C'est depuis lors qu'il commença à s'imposer les divers noms sous lesquels il est connu, savoir : de Dorat-Cubières, Cubières-Palmezeaux, Enégiste-Palmezeaux. Comme dans ses poésies et dans sa prose, on ne remarquait, en général, qu'une triste *facilité*, ce fut en vain qu'il se présenta aux concours

de l'académie française pour les *Éloges* de Voltaire et de Fontenelle. Il écrivit cependant pour l'académie de Nîmes l'*Éloge* de Boileau; mais son discours, loin d'être un panégyrique, n'était qu'une critique violente de cet immortel poète. Par la protection de son frère, le marquis de Cubières, il obtint qu'on jouât, au théâtre de la cour, sa comédie intitulée *Le Dramaturge*. Le roi assista à la représentation, et avec sa franchise naturelle ne put s'empêcher de dire au marquis, *La comédie de votre frère ne vaut rien*. On rapporta ce propos à Cubières, et de ce moment il se montra l'ennemi déclaré du monarque et de la cour, qui n'avaient fait que rendre justice à son drame insipide. Quand la révolution éclata, il fut un de ses plus chauds partisans, et en célébra dans ses vers toutes les phases. En 1790, il partit pour l'Italie avec la comtesse Fanny de Beauharnais, mais il la quitta bientôt après pour venir à Paris se réunir aux autres démagogues. Il devint un des coryphées de la société révolutionnaire des *neuf sœurs*; ses déclamations et ses ouvrages de circonstances remplirent dès lors tous les journaux *libéraux* de cette époque. Dans la funeste journée du 10 août, la commune s'étant installée d'elle-même, et ayant établi un conseil général, Cubières, pour mériter d'en être membre, déclara dans la tribune de la section de l'*Unité*: « que sa mère avait commis un » crime en le faisant noble, » parce que son père ne l'était » pas. » Plus tard (le 18 avril 1794), il déposa, sur le bureau du conseil général de la commune, diverses attestations que son père, sa mère et lui, avaient toujours été *francs roturiers*. Il se plaignit, en même temps de l'*impéritie* des imprimeurs qui, dans quelques-uns de ses ouvrages, avaient accompagné son nom du titre de *Monsieur le chevalier*. Admis enfin au rang distingué de pur *sans-culotte*, il faisait tout pour s'en rendre digne. C'est pourquoi la fameuse madame Roland, dans ses *Mémoires*, lui reproche « d'a» voir prêché le sans-culotisme, » comme il chantait autrefois les » Grâces; fait des vers pour Marat, » comme il en faisait pour Iris. » Sylvain Maréchal l'a compris dans son *Dictionnaire des athées célèbres*: Cubières réclama contre cette assertion, dans la *Notice sur sa vie*, que lui-même a pris la peine d'écrire et de publier. Malgré tous ses efforts, il ne figura jamais que parmi les jacobins du troisième ordre; sa fortune et son crédit politique et littéraire n'en furent point augmentés; aussi, lors de la dissolution de la république, il tomba presque dans un entier oubli. Nous aimons pourtant à croire que Cubières ne donna dans la révolution que par un travers d'esprit, par une velléité de caractère, et par le désir qu'on parlât toujours de lui, car on ne l'a jamais connu ni avide ni cruel. C'est ce travers d'esprit qui très souvent excita contre lui les armes du ridicule; souvent aussi en offrait-il lui-même l'occasion. Ayant trouvé une mauvaise tragédie intitulée *Sylla*, il la fit imprimer en 1805, et voulut l'attribuer à Corneille. Il est très probable que, si cette production eût obtenu du succès, il s'en serait déclaré l'auteur. Il osa ensuite re-

faire la tragédie de *Phèdre* de Racine, qu'il intitula *Hippolyte.* Non content de cela, s'étant déclaré le protecteur de tous les écrivains médiocres ou mauvais, il s'avisa, en 1810, d'être l'éditeur d'un des romans de Rétif de la Bretonne, littérateur de la même force que Cubières. Dans la préface qu'il mit à la tête de ce roman, il se fâche contre l'académie qui n'avait pas admis dans son sein son ami Rétif; « et vous prétendez, messieurs, disait-il » aux académiciens, que son » style est lâche; *c'est vous qui » êtes des lâches...* » *Sylla* et *Hippolyte* avaient déjà excité la risée du public; son apostrophe contre les académiciens ne fit qu'augmenter la gaîté de ce même public, qui lança sur lui une grêle de sarcasmes et de plaisanteries piquantes. Il eut à souffrir encore un autre désagrément. La veuve de Rétif adressa au rédacteur du *Journal de l'Empire* une vive réclamation contre Cubières, au sujet de l'ouvrage de son mari que le premier venait de publier. Mais rien ne pouvait abattre l'indomptable courage de Cubières; sarcasmes, amères critiques, sifflets, il bravait tout, défiait tout, et sa plume courait toujours avec une rapidité désolante. Il ne paraît pas que les jacobins eux-mêmes fissent grand cas des talents de Cubières, à en juger par le fait suivant. Cet inépuisable auteur dit un jour à Chaumette, alors procureur de la commune, qu'il voulait dédier à sa femme un recueil de vers. Chaumette lui répondit: « Pensez-y bien, » car ma femme est une femme » de lettres, ses œuvres sont » dans le tiroir de ma commode. » Il ouvrit alors ce tiroir, et fit voir à Cubières de vieux bas que sa femme marquait. Le poète un peu confus ne parla plus de dédicace. Il est cependant juste de dire que dans ses écrits, on trouve, par-ci par-là, quelques beaux vers, quelques pensées originales, des traits ingénieux; mais cela disparaît presque entièrement sous le fatras de prose *cadencée* qu'enfantait son infatigable verve. Quelques-uns de ses ouvrages ont néanmoins eu plusieurs éditions qui ne prouvent cependant pas plus leur mérite, que ne le prouve non plus sa qualité de membre de l'académie de Dijon. Depuis longtemps il vivait absolument ignoré, et l'on ne s'est rappelé de lui qu'en apprenant sa mort, arrivée le 23 août 1820; il était âgé de 66 ans. Cubières a composé tant d'ouvrages qu'il n'en savait pas lui-même les titres. On en connaît plus de 80, dont nous épargnerons la liste à nos lecteurs, nous bornant à en citer quelques-uns. 1° *Épître à mon siècle*, Paris, 1775, in-12; 2° *Galathée*, ou *la suite de la scène lyrique de Pygmalion*, 1778, in-8° (elle a eu 3 éditions); 3° *Éloge de Voltaire*, poème de 500 vers alexandrins, 1778-1783; 4° *Théâtre moral, ou pièces dramatiques*, avec un *Essai sur la comédie*, 1783-1786; 5° *Opuscules poétiques*, Orléans, 3 vol. in-18; 6° *Lettre à M. Dexinrènes sur la funeste influence de Boileau en littérature*, Paris, in-8°; 7° *Misogag*, ou *Les Femmes comme elles sont*, roman oriental, 1788, 2 vol.; 8° *Ma confession sur quelques poètes vivants*, ou *Les Jugement*

alphabétiques, 1790, in-8°; 9° *Les rivaux au cardinalat*, ou *la Mort du cardinal Maury*, poème héroï-comique; 10° *Dieu et les saints*, qui est une suite du *Calendrier républicain*, 1799. Nous omettons les ouvrages *démagogiques* de Cubières, dans lesquels il célébrait les exploits du jacobinisme.

† CUDENA (Pierre), voyageur espagnol, né à Villena, en 1602, parcourut pendant longtemps le Brésil, et publia, à son retour en Europe, un ouvrage intitulé : *Description du Brésil, dans une étendue de* 1038 *milles, découverte par Maragnon*, etc. On y trouve des détails exacts sur les productions et sur le commerce de cette partie de l'Amérique. Son ouvrage, anciennement traduit en allemand, était resté enseveli dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il reparut corrigé avec l'original, par les soins de Leiste, qui y joignit des notes très intéressantes, sous ce titre : *Description de l'Amérique portugaise, par Cudena*, Brunswick, 1780, in-12.

CUDSÉMIUS (Pierre), né à Duisbourg, dans le duché de Clèves, se disait de Wesel, parce qu'il y avait été élevé. Son père, imbu des erreurs de Calvin, les avait communiquées à son fils, qui les abjura à Avignon, où il reçut le sacrement de confirmation et le nom de *Pierre*, abandonnant celui de Samuel, qu'il avait reçu au baptême. Il se rendit à Rome, et se fit estimer et chérir du cardinal Bellarmin. Il se fixa ensuite à Cologne, et y gagna les amitiés du nonce. Il mourut au commencement du dix-septième siècle. Nous avons de lui : 1° *De desperata Calvini causa*, Cologne, 1612, in-8°; 2° Le *Synode d'Utrecht*, avec des notes très curieuses, Cologne, 1614, en latin, et plusieurs autres ouvrages de controverse.

CUDWORTH (Rodolphe), né à Aller, dans le comté de Sommerset, en 1617, mort à Cambridge, en 1688, occupa divers emplois importants et lucratifs dans sa patrie. Son savoir les lui mérita; il s'étendait à tout. Philosophe, mathématicien, il joignit à ces sciences l'étude des belles-lettres, des langues savantes et de l'antiquité. On a de lui : 1° *Système intellectuel de l'univers contre les athées*; ouvrage traduit en latin, par Jean-Laurent Mosheim, avec des notes très savantes, Iéna, 1733, 2 vol. in-folio; Leyde, 2 vol. in-4°, et abrégé en anglais, en 2 vol. in-4°, par Thomas Wise. L'ouvrage, la traduction et l'abrégé sont également estimés. 2° *Traité de l'éternité et de l'immutabilité du juste et de l'injuste*, publié en anglais à Londres, 1731, in-8°, avec une *préface* du docteur Chandler, évêque de Durham, et traduit en latin, par Mosheim; 3° *Commentaire sur la prophétie de Daniel, touchant les septante semaines*, 2 vol. in-fol; 4° *Traité de l'immortalité de l'âme*, 1 vol. in-8°, etc.; 5° *Discours sur l'amour de Dieu*, traduit en français par M. Coste, Amsterdam, 1722, in-12. Il laissa plusieurs manuscrits importants, et une fille pleine d'esprit, qui fut étroitement liée avec Locke : elle s'appelait Damaris. Cudworth était, dit-on, assez incertain dans ses opinions sur la religion; et en parlant de plusieurs dogmes du christianisme, il s'est expliqué d'une manière si ambiguë, qu'on ne

peut guère savoir ce qu'il en pensait. Il a renouvelé le système des *natures plastiques*, qui a été réfuté par Guillaume Muys. *Voyez* ce nom. [*Le système intellectuel*, formant un volume in-fol., de plus de mille pages, est considéré comme le plus vaste répertoire de littérature ancienne, qu'il y ait en aucune langue; et plusieurs écrivains modernes y ont puisé leur érudition. Cudworth a donné aussi, 6° *Deus justificatus*, ou *La bonté divine vengée et justifiée contre les défenseurs de la réprobation absolue et sans contrainte*, 1664; 7° *Traité concernant le bien et le mal moral*, 1 vol. de 1000 pages, in-fol.; 8° *Traité sur la création du monde et l'immortalité de l'âme*, 1 vol. in-8°; 9° *Traité sur les connaissances des Hébreux*, ouvrages qui, tous, peuvent être regardés comme une suite du *Système intellectuel*, etc.]

CUEVA (Alphonse de la), connu sous le nom de *Bedmar*, d'une maison ancienne d'Espagne, ambassadeur de Philippe III, auprès de la république de Venise, s'unit, dit-on, en 1618, avec le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et don Pédro de Tolède, gouverneur de Milan, pour anéantir l'état au sein duquel il était envoyé. La Cueva, dit l'*Histoire*, ou plutôt la fable de cette conspiration, rassembla des étrangers dans la ville, et s'assura de leur service à force d'argent. Les conjurés devaient mettre le feu à l'arsenal de la république, et se saisir des postes les plus importants. Des troupes du Milanais devaient arriver par la terre ferme, et des matelots gagnés montrer le chemin à des barques chargées de soldats. Cette conspiration fut découverte. On noya tout ce qu'on put trouver des conjurés. On respecta, dans l'auteur de ce complot, le caractère d'ambassadeur. Le sénat le fit partir secrètement, de peur qu'il ne fût mis en pièces par la populace. Dans une discussion très étendue sur cette conjuration, imprimée à la suite de la 2e édition des *Observations sur l'Italie*, M. Grosley prouve que cette conjuration n'était autre chose qu'un artifice des Vénitiens, dirigé par Fra-Paolo, pour se débarrasser du marquis de Bedmar, dont la présence les incommodait. On sait que ce moine travaillait alors à introduire le luthéranisme à Venise. (*Voyez* SARPI.) Avant M. Grosley, Naudé et Capriata avaient déjà traité de chimère la prétendue conspiration. Mais Mallet-Dupan prétend, avec plusieurs autres critiques, qu'à l'exception de quelques circonstances, inventées par des historiens romanciers, cette conspiration était très réelle. Forcé de quitter Venise par la commotion que cet artifice avait excitée dans le peuple, Bedmar passa en Flandre, y fit les fonctions de président du conseil, et y reçut le chapeau de cardinal. Sa sévérité lui ayant fait perdre son gouvernement, il se retira à Rome, et y mourut en 1665, regardé comme un des plus puissants génies qu'ait produits l'Espagne. Sa sagacité était telle, que ses conjectures passaient presque pour des prophéties. A cette pénétration singulière, il joignait un talent rare pour manier les affaires les plus délicates, un instinct merveilleux pour se connaître en hommes, une humeur libre et complaisante, et d'autant plus impénétrable, que tout le monde

croyait la pénétrer : toutes les apparences d'une parfaite tranquillité d'esprit, au milieu des agitations les plus cruelles. On lui attribue un traité en italien, contre la liberté de la république de Venise, intitulé : *Squitinio della libertà veneta*, Mirandole, 1612, in-4°, et traduit en français, par Amelot de la Houssaye ; mais d'autres le donnent avec plus de raison à Marc Velser. L'Histoire de la conjuration de Venise, par Saint-Réal, est un pur roman.

CUEVA (Jean de la), fameux poète tragique espagnol du XVI[e] siècle, très estimé dans son pays. [Il fut le réformateur du théâtre espagnol, et mit plus d'art dans ses pièces, que Lopez de Vega, Naharro, et Lopez de Castellejo, et releva le *style* dramatique, par l'harmonie et l'élégance de ses vers. On peut l'appeler le précurseur de Lopez de la Vega. Ses *Comédies* furent imprimées à Seville, en 1588. Ses *Tragédies*, où l'on remarque *Virginie*, et la *mort* d'*Ajax*, le furent aussi, en 1579 et 1580. Il écrivit deux *Poèmes* épiques, *La Restauracion de España*, *La Mexicana*, 1600, et *Conquête de la Bétique*; un *Art Poétique*, en tercets ; un autre *Poème* sur les inventeurs des choses, tiré de Polydore Virgile ; un *Recueil*, où l'on trouve une traduction de la *Batrochomyomachie* ; la *Muricinda*, poème ; le *Voyage du poète Sanis au ciel de Jupiter* ; une *Épître* ou *Satyre contre les poètes de son temps*. Bouterwek place la Cueva au rang des bons poètes espagnols.]

CUGNIÈRES (Pierre de), avocat-général au parlement de Paris, était un jurisconsulte habile, surtout dans le *droit canonique*. Il défendit avec beaucoup de vivacité, l'an 1329, en présence de Philippe de Valois, les droits du roi contre le clergé. Pierre Bertrand, évêque d'Autun, plaida pour l'Église avec non moins de chaleur. (*Voyez* BERTRAND.) Il fut secondé par l'archevêque de Sens, depuis Clément VI. L'avocat du roi devint si odieux au peuple, qu'on le nomma par dérision *Maître Pierre du Cognet*, nom d'une petite figure ridicule, placée dans un coin de l'église de Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'enfer, qui était à la clôture du chœur sous le jubé. Cugnières eut encore le désagrément d'être condamné par le roi, pour lequel il plaidait : destinée ordinaire de ceux qui écrivent pour flatter une autorité au préjudice de l'autre, et que l'esprit d'intérêt ou d'ambition fait embrasser avec chaleur des opinions propres à déranger l'ordre établi.

† CUGNOT (Nicolas-Joseph), né à Void, en Lorraine, le 25 septembre 1725, servit dans sa jeunesse, en Allemagne, en qualité d'ingénieur, et ensuite dans les Pays-Bas, sous le prince Charles. Il vint à Paris en 1763, où il s'occupa de donner des leçons sur l'art militaire. Il inventa une nouvelle espèce de fusil, et exécuta une voiture qui n'était mue que par le feu et la vapeur de l'eau. Cette voiture existe encore au dépôt des machines à Paris. Cugnot, ruiné par la révolution, dut son existence à la générosité d'une dame, et ensuite à Mercier, auteur du Tableau de Paris, qui parvint à obtenir pour lui, du premier consul, une pension de 1,000 livres. Cugnot est mort à Paris,

le 2 octobre 1804. Cet ingénieur a laissé les ouvrages suivants : 1° *Éléments de l'art militaire ancien et moderne*, 1766, 2 vol. in-12; 2° *Fortification de campagne*, etc., 1769, in-12, traduit en allemand, Berlin, 1773, in-8°. Cet ouvrage est estimé, quoique inférieur à celui de Clairac. 3° *Théorie de la fortification, avec des observations sur les différents systèmes qui ont paru depuis l'invention de l'artillerie, et une nouvelle manière de construire les places*, 1778, in-12.

† CUGOANO (Ottobals), nègre, né à Agimague, dans le district de Fautieu sur la côte d'Or en Guinée, fut enlevé à sa patrie, ainsi qu'il l'a raconté lui-même, avec une vingtaine d'enfants des deux sexes, par des Européens. Il servit long-temps, et sous différents maîtres. Lord Hold lui rendit la liberté, et l'emmena en Angleterre. Il se mit au service de Colwey, premier peintre du prince de Galles, et mourut en 1790. Il est connu par un ouvrage traduit en français sous ce titre : *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, Paris, 1788, in-12. Cet ouvrage est peu méthodique, mais il annonce un talent qu'une éducation soignée aurait rendu remarquable.

CUJAS (Jacques), naquit à Toulouse en 1520, d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin où il professa en différents temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et le pape Grégoire XIII, n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main au bonnet, pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écoliers, suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges. Il leur prêtait de l'argent et des livres. Cujas est celui de tous les jurisconsultes modernes qui a pénétré le plus avant dans les mystères des lois et du droit romain. On l'a accusé d'irréligion, parce qu'il répondait à ceux qui lui parlaient des ravages du calvinisme : *Nihil hoc ad edictum prœtoris* : Cela ne regarde point l'édit du préteur. Mais cette réponse semble plutôt peindre le caractère d'un savant fortement occupé de ses livres, sourd et muet sur tout le reste, que celui d'un incrédule qui se moque de tout. La meilleure édition des *OEuvres de Cujas* est celle de Fabrot, Paris, 1658, en 10 vol. in-fol. Celle de Paris, chez Nivelle, donnée par Cujas même est très rare. On en a donné une autre à Naples, en 1762; elle est moins belle que les précédentes, mais plus commode, à cause de la table générale qui l'accompagne. Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour

de lui. Cujas mourut en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna, par son testament, que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que, si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres. Son vrai nom était Cujaüs; il en retrancha l'ü pour l'adoucir. [« Cujas, dit » d'Aguesseau, a mieux parlé la » langue du droit qu'aucun mo- » derne, et peut-être aussi bien » qu'aucun ancien.... » Charles IX, Henri III et Henri IV, eurent pour lui la plus grande considération.]

CULANT (Philippe de), sorti d'une ancienne famille du Berri, reçut le bâton de maréchal, sous Charles VII, au siége de Pontoise en 1441. Il contribua beaucoup à la réduction de toute la Normandie et à la conquête de la Guienne. Il avait plus de talent à prendre des villes qu'à gagner des batailles. Il mourut en 1454. Il était oncle de Charles de Culant, grand-maître de la maison du roi, et de Louis de Culant, amiral en 1422.

CUMANUS, gouverneur de Judée. Il s'éleva de son temps une sédition à Jérusalem. Un soldat de garde à la porte du temple, vers la fête de Pâques, s'avisa de se découvrir avec indécence. Le peuple s'en prenant à Cumanus, l'accabla d'injures : Cumanus, pour le contenir, envoya des gens de guerre dans la forteresse Antonia, qui commandait le temple. Les soldats épouvantèrent si fort la populace que, dans un mouvement de terreur panique, il y eut plus de 20 mille personnes d'étouffées. Les tyrannies de Cumanus devinrent insupportables. Le peuple s'en plaignit à Quadratus, gouverneur de Syrie. Celui-ci envoya Cumanus à l'empereur Claude, qui le condamna à l'exil vers l'an 53. *Voy.* Flavius Josèphe, liv. 20, ch. 3 et suivants.

CUMBERLAND (Richard), né à Londres en 1632, déclama beaucoup sous Charles II contre la religion catholique, à laquelle il imputait ce qu'elle n'enseigne point, et ce qu'elle réprouve même. Ce genre de fanatisme, auquel il joignait d'ailleurs du mérite et des mœurs pures, lui valut l'évêché de Pétersborough, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1718, à l'âge de 87 ans. Ni sa dignité d'évêque, ni son grand âge ne purent l'engager à prendre quelque repos. Quand on lui représentait que ses travaux nuiraient à sa santé, il répondait : *Il vaut mieux qu'un homme s'use que de se rouiller.* La nature l'avait fait naître avec beaucoup de douceur dans le caractère, et un grand amour pour la paix; mais l'esprit de secte l'aigrit, et le poussa quelquefois jusqu'à l'emportement. On lui doit : 1° *De legibus naturæ disquisitio philosophica*, Londres, 1672, in-4°; *Réfutation solide des abominables principes de Hobbes*, traduite en anglais, 1686, in-8°, et en français, par Barbeyrac, qui l'a enrichie de notes; 2° un *Traité des poids et des mesures des Juifs*, in-8°. Il y démontre, ou il croit y démontrer géométriquement, que le *derach* du Caire était l'ancienne coudée des Egyptiens et des Hébreux. 3° *L'Histoire phénicienne de Sanchoniaton*, in-8°, Londres, 1720, traduite en anglais avec des notes; ouvrage

posthume qui est peu de chose; quoiqu'on y trouve de l'érudition. Il a aussi traduit l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas*, *par Gérard Brandt*, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol.

CUMBERLAND (Guillaume-Auguste, duc de), fils puîné de Georges II, roi d'Angleterre, né le 15 avril 1721, se trouva en 1743, avec le roi son père, à la bataille de Dettingen en Allemagne. Louis XV ayant déclaré en 1744 la guerre à l'Autriche et à l'Angleterre, le duc de Cumberland commanda en chef l'armée des Anglais et Hollandais en Flandre, et fut vaincu à la bataille de Fontenoi en 1745. La même année Charles-Edouard Stuart, fils unique de Jacques III, roi d'Angleterre, espérant de remonter sur le trône de ses ancêtres, aborda en Écosse, et y fit des progrès assez rapides. Le roi d'Angleterre rappela le duc de Cumberland pour le mettre à la tête de l'armée qui devait marcher contre Edouard. Le 27 avril 1746, le duc remporta à Culloden une victoire complète, qui força Edouard à abandonner l'Écosse. Après cette expédition, il revint aux Pays-Bas, commanda les Anglais, Hanovriens et Hessois à la bataille de Lawfeldt, que les Français gagnèrent en 1747. Pendant la guerre de sept ans, il commanda encore en chef les Anglais, Hanovriens et Hessois en Allemagne, et fut vaincu par les Français commandés par le maréchal d'Estrées, à la bataille de Hastenbeck, le 26 juillet 1757. Il se retira sous le canon de Stade, où il fut enfermé avec toute son armée; ce qui l'obligea à faire, le 10 septembre, la fameuse capitulation de Closter-Seven, par laquelle les Anglais s'engagèrent à ne plus servir en Allemagne durant cette guerre, capitulation qui ne fut pas observée. Il mourut le 30 octobre 1765.

† CUMBERLAND (Richard), écrivain anglais, naquit à Cambridge en 1732. Il était arrière-petit-fils de l'évêque de Pétersborough, et le savant Richard Benthley était son aïeul maternel. Dès l'âge le plus tendre il montra un goût tout particulier pour la lecture de Shakespeare, et composa, à l'âge de 12 ans, une petite pièce intitulée : *Shakespeare au milieu des ombres.* Il occupa d'abord différentes charges; mais son protecteur, lord Halifax, ayant perdu sa place au ministère, Cumberland se livra tout entier à la littérature et à la poésie. On a de lui des ouvrages de théologie, des poèmes, des tragédies, des comédies et des romans. Le mérite de ces différents ouvrages est très inégal. Nous ne citerons que les suivants : 1° *Preuves de la religion chrétienne;* 2° *Le Calvaire*, ou *La Mort du Christ*, poème en vers blancs; 3° *L'Observateur*, qui forme aujourd'hui 8 vol.; 4° *Jean de Lancastre;* 5° *Henri*, 4 vol; 6° *L'Amant à la mode*, comédie; 7° *La Bataille d'Hasting*, *La Carmélite*, tragédies. Cette dernière passe pour une des meilleures qu'il ait composées. On a publié à Londres, en 1813, les œuvres dramatiques posthumes de Richard Cumberland, 8 vol. in 8°. Les Anglais ont beaucoup loué cet auteur d'avoir respecté la décence sur le théâtre. Cet éloge peut donner une idée de ce qu'est aujourd'hui la scène anglaise. Cependant il a fait dans un roman l'apologie de l'infidélité conjugale, ce qui ne peut

pas lui faire beaucoup d'honneur. Cumberland mourut le 7 mai 1811, dans un état voisin de l'indigence, quoiqu'il eût donné une de ses filles en mariage à lord Edw. Bentinck.

CUNÆUS (Pierre), professeur de belles-lettres, de politique et de droit à Leyde, naquit à Flessingue dans la Zélande, en 1586, et mourut à Leyde en 1638. Parmi ses divers ouvrages on distingue ceux-ci : 1° un savant *Traité de la république des Hébreux*, en latin, dont la meilleure édition est de 1703, in-4° ; traduit en français, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-18. On préfère cependant les *Mœurs des Israélites*, par M. Fleury, qui y traite le même sujet avec plus d'ordre, plus de jugement, et non moins d'érudition. 2° *Sardi venales*, Leyde, 1612, in-24 ; et dans le recueil de *Tres satyræ Menippeæ* de G. Corte, Leipsick, 1720, in-8°. Il y tourne en ridicule les faux savants et les professeurs ignorants, qui se jouent de la crédulité de leurs élèves. Il y a joint une traduction de la *Satyre des Césars* par Julien l'Apostat, qu'il a fait précéder d'une dédicace, où il montre la plus stupide prévention, en élévant presqu'aux nues les prétendues belles qualités de ce prince. 3° Un recueil de ses *Lettres*, publié en 1725, in-8°, par l'infatigable compilateur Burman. On y trouve quelques anecdotes sur l'histoire littéraire de son temps. Cunæus était d'un tempérament sec et colère. [Cunæus connaissait toutes les langues savantes, la théologie, la jurisprudence, la politique, la philosophie, les mathématiques. Les états de Hollande se servaient de ses avis et de sa plume dans tout ce qui était relatif au commerce et à la marine.]

† CUNEGO (Dominique), célèbre graveur, naquit à Vérone en 1727. Son premier dessein avait été de se consacrer à la peinture ; il en étudia les éléments sous François Ferrare, mais il choisit ensuite de préférence l'étude de la gravure. Ses principaux ouvrages sont : *Les Vues des édifices antiques et des ruines fameuses de Rome*, d'après les dessins de Clérisseau. Les grandes compositions de Michel-Ange, de Raphaël, exercèrent tour-à-tour son burin. On trouve dans la *Scuola italiana* de Gasin Hamilton, 22 gravures de Cunego, faites d'après les plus fameux tableaux des peintres italiens. Il grava à Berlin, d'après Cuningham, tous les portraits de la famille royale, dont plusieurs sont gravés avec un talent supérieur. Ses ouvrages au burin n'ont pas le même mérite que ceux qui sont faits à l'eau-forte ; et dans ce dernier genre, il est considéré, en général, comme le meilleur graveur de nos jours après Morghen, Bartollozi, Volpato et Bervich. Ses estampes en manière noire sont très estimées, et parmi les gravures à l'eau-forte, on distingue le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange. Cunego avait fixé sa demeure à Rome, et placé son atelier au pied de *Sainte-Trinité-des-Monts*, colline où se trouve un couvent habité par des religieux français. Il mourut à Rome en 1794. Il avait enseigné à ses deux enfants, Joseph et Aloisio, les préceptes de son art. Aloisio, qui était l'aîné, s'établit à Livourne, où il grava quelques tableaux du Guerchin et du Guide. Il est mort dans

cette ville en 1798. JOSEPH son frère, après avoir gravé quelques paysages de F. de Capo et du Guaspre, quitta cette profession à 24 ans, pour entrer dans l'ordre des Pères hospitaliers de l'Ile à Rome.

CUNÉGONDE (Sainte), fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, femme de l'empereur Henri II, fut accusée d'adultère, quoiqu'elle eût fait vœu de chasteté. Elle prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardente, et, selon d'autres, en marchant sur des socs de charrue rougis, sans se brûler. Les mêmes historiens rapportent que son mari dit, dans ses derniers moments, aux parents de sa femme: *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge;* discours où des critiques modernes ont cherché fort mal à propos une matière de censure. (*Voy.* HENRI II.) Henri étant mort l'an 1024, Cunégonde prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut dans les exercices de la pénitence, le 3 mars 1040. Le pape Innocent III la canonisa solennellement en 1200. Son corps est honoré avec celui de Henri, dans la cathédrale de Bamberg.

CUNÉGONDE, ou KINGE (Sainte), fille de Bela IV, roi de Hongrie, et de Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople, épousa en 1239 Boleslas le Chaste, souverain de la Basse-Pologne, et s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la prière et des exercices de la mortification, faisait d'abondantes aumônes, et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. La Pologne souffrant beaucoup par le manquement du sel, elle obtint, dit-on, par ses prières, la découverte des fameuses mines de Wilisca. Boleslas étant mort en 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour les religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, et mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie, et dans plusieurs autres endroits. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VII, en 1690. *Voyez* sa Vie dans les *Acta sanctorum*, tome 5, juillet, pag. 661.

CUNERUS. *Voy.* PETRI.

CUNIBERT (Saint), né en Austrasie, d'une maison noble, fut évêque de Cologne en 623. Le roi Dagobert le mit à la tête de son conseil, et le fit gouverneur de Sigebert, roi d'Austrasie. Saint Cunibert fut encore chargé du gouvernement de ce royaume sous Childéric, fils de Clovis III. Il mourut en 664, avec la réputation d'un saint évêque et d'un ministre médiocre.

CUNITZ (Marie), fille aînée d'un docteur en médecine de Silésie, s'appliqua à la médecine, à la peinture, à la poésie, à la musique, aux mathématiques, et surtout à l'astronomie. Les astronomes de son temps lui communiquèrent leurs lumières, et profitèrent des siennes. Elle mourut en 1664, après avoir publié des *Tables astronomiques*. Desvignolles a donné avec assez d'étendue la *Vie* de cette femme savante, dans le tome 3 de la *Bibliothèque germanique*.

CUNY (Louis-Antoine), jésuite de Langres, mort en 1755, parcourut avec distinction la car-

rière de l'éloquence à Versailles, à Paris et à Lunéville. On a de lui trois *Oraisons funèbres* : celle de l'infante d'Espagne, dauphine de France, 1746, in-4°; de la reine de Pologne, 1747, in-4°; du cardinal de Rohan, 1750, in-4°. Il y a dans ces discours des expressions triviales, des phrases obscures, des constructions irrégulières, des tours communs, des idées répétées, et une abondance de style qui fatigue; mais ces défauts sont éclipsés par la chaleur avec laquelle ces Oraisons sont écrites. L'auteur saisit bien la totalité d'un caractère, et sait le mettre dans un beau jour; il rapproche avec art ce qui paraît étranger à son sujet.

CUPANO (François), Sicilien, religieux du tiers-ordre de Saint-François, né en 1657, mort à Palerme en 1711, s'appliqua avec succès à l'histoire naturelle. Nous avons de lui : 1° *Catalogue des plantes de la Sicile*; 2° *Histoire naturelle* de cette île, etc., en latin, 1715.

CUPER (Gilbert), né le 14 septembre 1644, à Hemnen, dans le duché de Gueldres, mort à Deventer le 22 novembre 1716, remplit long-temps avec distinction une chaire d'histoire en cette ville, et fut un des membres les plus savants de l'académie des inscriptions de Paris. C'était un littérateur affable, poli, prévenant, surtout à l'égard des gens de lettres: presque tous les érudits de l'Europe le consultaient. Ses ouvrages sont : 1° des *Observations critiques et chronologiques*, 2 vol. in-8°, dans lesquelles on discute tout ce qu'il y a de plus escarpé et de plus ténébreux dans l'érudition; 2° l'*Apothéose d'Homère*, en 1683, in-8°; 3° une *Histoire des trois Gordiens*, Deventer, 1697, in-8°; 4° un *Recueil de lettres*, 1742, in-4°, dont quelques-unes sont de petites dissertations sur différents points d'antiquités, etc. [Tous les ouvrages de Cuper sont écrits en latin.]

CUPER (Guillaume), savant jésuite, né à Anvers en 1686, fut mis au nombre des célèbres agiographes de cette ville, et a beaucoup travaillé à la rédaction des *Acta sanctorum* des mois de juillet et d'août. On a encore de lui : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis constantinopolitanis*, Anvers, 1733, in-fol.; ouvrage savant, plein de recherches et d'une bonne critique. Il mourut le 2 février 1741.

CUPIDON, ou L'AMOUR, fils de Mars et de Vénus, présidait à la volupté. On le représente sous la figure d'un enfant, avec un bandeau sur les yeux, un arc et un carquois rempli de flèches ardentes, dont il se sert, dit-on, pour blesser ceux qu'il veut corrompre. Il fut aimé de Psyché, et eut pour compagnon dans son enfance Antéros. On l'appelait autrement Éros. Les ris, les jeux, les plaisirs étaient représentés, de même que lui, sous la figure de petits enfants ailés. Mais ces belles apparences n'en ont pas imposé à Virgile, qui le peint sous les traits suivants :

Nunc scio quid sit Amor; duris in cautibus illum
Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes
Non nostri generis puerum, nec sanguinis edunt.

CURÆUS (Joachim), médecin allemand, fils d'un ouvrier en laine de Fraystadt, en Silésie, parcourut une partie de l'Europe pour acquérir des connaissances. Au retour de ses voyages, il exerça

la médecine avec réputation dans son pays. Il mourut en 1573, à 41 ans. On a de lui une compilation latine, sous le titre d'*Annales de Silésie et de Breslau*, Wittemberg, 1571, in-fol. Il est un des premiers qui aient écrit sur cette province. Cet ouvrage, avec des additions, a été donné en allemand, Leipsick, 1607, in-fol. La Vie de Curæus a été écrite par Jean Ferinarius, sous ce titre : *Narratio historica de vita et morte JoachimiCurœi*, Lignitz, 1601, in-4° [Nous ajouterons aux ouvrages ci-dessus cités et écrits en latin : *Libellus physicus de natura et differentiis colorum, sonorum, odorum, saporum et qualitatum tangibilium*, 1567, in-8°; *Exegesis perspicua controversiæ de sancta canâ*, 1575, in-8°; *Physica, seu de sensibus et sensibilibus*, in-8°.]

CURCE (Quinte). *V.* QUINTE-CURCE.

CURETES. *V.* DACTYLES.

CURIACES, trois frères de la ville d'Albe, qui soutinrent les intérêts de leur patrie contre les Horaces, vers l'an 699 avant J.-C. *V.* HORACES.

CURIEL (Jean-Alphonse), chanoine de Burgos, puis de Salamanque, où il professa la théologie avec réputation durant plus de 30 ans, était de Palenciola, au diocèse de Burgos. Il s'associa aux bénédictins, leur légua sa belle bibliothèque, et mourut en 1609. Il a laissé : *Controversiæ in diversa loca sanctæ Scripturæ*, 1611, in-fol.; et d'autres ouvrages estimés autrefois en Espagne, et peu connus ailleurs.

CURIIS (Jean de), dont le véritable nom était de *Hœfen*, naquit à Dantzig en 1485, fut évêque de Warmie, et mourut vers 1548. Ce fut par ses talents que Curiis s'éleva, car il était fils d'un brasseur. Il parvint à la plus intime confiance des rois de Pologne, et principalement de Sigismond III. Ce prince l'honora de plusieurs ambassades, dont il s'acquitta avec dignité. La politique de son temps lui était parfaitement connue. Ses *Poésies* respirent cette connaissance, et elle en fait le principal mérite. On les a recueillies en 1764, en un vol. in-8°, à Breslau. On y trouve : 1° des *Odes*, où il y a plus de latinité que d'élévation; 2° des *Hymnes*, qui se sentent de la froideur de l'âge où il les composa; 3° des *Epîtres*, où la raison domine plus que le goût.

CURION (Caius-Scribonius), célèbre orateur romain, qui, dans une harangue, appela César *l'homme de toutes les femmes, et la femme de tous les hommes*; abomination qui, chez un peuple affreusement corrompu, passait pour un éloge. Curion avait le talent de la parole, mais il le vendait chèrement. Il était sénateur romain, et l'histoire le signale comme le premier et principal instrument de la guerre civile, au temps de César et de Pompée. Il fut l'élève de Cicéron et le compagnon de plaisirs de Marc-Antoine, qui l'entraîna dans la débauche, malgré les sages avis de son précepteur, qui voulut, mais en vain, l'engager dans les intérêts de la république. Il parut d'abord à la tête de la jeune noblesse vouloir s'opposer, avec le sénat, aux entreprises du triumvirat formé par César, Pompée et Crassus; mais ayant pris le parti de César, qui avait payé ses dettes énormes, il se déclara contre Caton. A la tête

de quatre légions, il le chassa de la Sicile, battit Varus, lieutenant de Caton, et Juba roi de Mauritanie, son allié : cela se passait en Afrique. Ayant voulu combattre, avec des forces inférieures, Sabura, lieutenant du roi maure, ses légions furent dispersées, et il mourut en combattant, l'an de Rome 706.

CURION (Cœlius Secundus), Piémontais, né à San-Chirico le 1er mai 1503, fut d'abord principal du collége de Lausane, et ensuite professeur d'éloquence à Bâle. Il abandonna la religion catholique, pour suivre les erreurs de Luther. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *De amplitudine beati regni Dei*, Bâle, 1550, in-8°. Il étend tellement ce royaume, qu'il prétend, contre la parole expresse de l'Ecriture, que le nombre des élus surpasse infiniment celui des réprouvés. C'est une suite naturelle du système protestant, qui n'ayant pas la vérité pour lui, doit s'associer tous les errants. (*Voyez* JURIEU.) Il mourut le 24 novembre 1369, à 67 ans. On a encore de lui : 1° *Opuscula*, Bâle, 1644, in-3°, rares, et qui contiennent une *Dissertation sur la Providence*, une autre *sur l'immortalité de l'âme*, etc. L'auteur y paraît favorable aux sociniens. 2° Des *Lettres*, Bâle, 1553, in-8°. 3° On lui attribue *Pasquillorum tomi duo, quorum primus versibus ac rhythmis altero soluta oratione conscripta quam plurimum continentur*, Eleuthéropoli (Bâle, *Oparin*), 1544, 2 t. en 1 vol. in-8°. Ce qui l'a fait juger éditeur de ce recueil, c'est qu'il est lui-même auteur des deux *Pasquillus Extaticus*, in-8°, l'un sans date, l'autre de Genève, 1544. Le second a été réimprimé avec *Pasquillus Theologaster*, Genève, 1667, in-12. Satires sanglantes, que la méchanceté, d'une part, l'envie de les supprimer, de l'autre, ont fait rechercher. 4° Traduction en latin de l'*Histoire d'Italie*, par Guichardin, Bâle, 1566, 2 vol. in-fol; 5° *De bello melitensi, anno* 1565, *Historia*, Bâle, 1567, in-8°, et dans la Collection de Muratori.

CURION (Cœlius-Augustinus), fils du précédent, mort quelque temps avant son père, en 1567, à 29 ans, laissa : 1° *Saracenicæ historiæ lib.* III, Bâle, 1567, in-fol.; 2° *Marochensis regni in Mauritania descriptio*, dans l'*Historia orientalis* de Reineccius, Francfort, 1596, in-fol.; ouvrages compilés sur de mauvaises relations.

CURION (Jean), docteur et professeur en médecine, s'appliqua, dans ses moments de loisir, à l'étude de l'histoire, et mourut en 1572. On a de lui : *De Francorum rebus et origine lib.* II, Bâle, 1557, in-fol.

CURIUS-DENTATUS (Marcus-Annius), illustre Romain, fut trois fois consul, et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Il vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 272 avant J.-C. Ses vertus civiles étaient encore au-dessus de ses talents militaires. Les ambassadeurs des Samnites l'ayant trouvé qui faisait cuire des raves dans un pot de terre, à la campagne où il s'était retiré après ses victoires, lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts. Le Romain les refusa, en disant : « Je préfère ma vaisselle de terre à vos » vases d'or; je ne veux point être

» riche, content, dans ma pauvreté, de commander à ceux » qui le sont. » La modestie des païens allait toujours de pair avec leur orgueil. [Après la défaite des Sabins, on accusa Curius de s'être approprié une partie des dépouilles de l'ennemi. Il avoua qu'il avait gardé une petite écuelle de bois, pour offrir des libations aux dieux. Ses délateurs furent punis. Les Tarentins, jaloux de Rome, excitèrent les Gaulois Senoniens, descendants de ceux qui avaient saccagé Rome, à porter la guerre dans cette république. Ils assiégèrent *Aretium* (Arezzo), et massacrèrent les ambassadeurs que les Romains leur avaient envoyés. Ils battirent Cécilius, qui périt dans la bataille avec sept tribuns. Curius, de son côté, entra dans le pays même des Senoniens (partie de la *Gaule cispadane*, où se trouvent Ancône, Sinigaglie, Fano, Pesaro, etc.), en fit une solitude, et l'année suivante il battit l'armée des Sénoniens. Les Tarentins alors appelèrent à leur secours Pyrrhus, roi d'Epire, qui, pendant cinq ans, fut presque toujours victorieux. Dans la dernière bataille, les éléphants de Pyrrhus avaient enfoncé toute une aile de l'armée des Romains. Curius ordonna à ses soldats de s'avancer contre les éléphants, tenant un flambeau d'une main, et leur épée de l'autre. Les éléphants effrayés se replièrent sur l'armée des Epirotes, et la mirent en désordre. Ce stratagème donna la victoire aux Romains, et contraignit Pyrrhus à se retirer dans ses états. C'est de cette époque que commence la longue série de succès qui rendit maître du monde ce peuple fier et ambitieux. Curius battit ensuite les Locriens et autres peuples de l'Italie, ennemis des Romains, et les força de chercher asyle dans les montagnes.]

CURIUS-FORTUNATIANUS, rhéteur du IIIe siècle, dont il nous reste quelques ouvrages dans les *Rhetores antiqui*, Venise, Alde, 1523, in-fol., Paris, 1599, in-4°.

CURNE. *V.* PALAYE.

CUROPALATE. *V.* SCYLITZÈS.

CURSINET, fourbisseur de Paris, célèbre, vers l'an 1660, pour les ouvrages de damasquinerie. Cet artiste excellait également dans le dessin, et dans la manière d'appliquer l'or et de ciseler le relief.

CURTENBOSCH (Jean de), né à Gand vers le commencement du XVIe siècle, se rendit habile dans les langues savantes, assista aux premières sessions du concile de Trente, et mourut à Rome vers l'an 1550. On a de lui une relation de ce qui s'est passé dans les premières sessions de ce concile, dans la *Collectio amplissima* des PP. Martène et Durand, tome 8. On voit aussi un abrégé de cette relation dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin, tome 15, édition d'Amsterdam, 1710.

† CURTI (Pierre), né à Rome en 1711, entra fort jeune dans la société de Jésus, et s'y distingua par une érudition profonde et de vastes connaissances. Il étudia particulièrement la métaphysique et les langues savantes. Il était très versé dans la langue hébraïque, qu'il professa jusqu'à sa mort dans le collége romain. Le P. Curti passait pour un des plus profonds métaphysiciens de son temps. Il alliait à ses talents la plus édifiante piété et la prati-

que de toutes les vertus d'un bon religieux. Il mourut à Rome le 4 avril 1762. Parmi les savantes et lumineuses dissertations qu'il a publiées sur divers points de l'Écriture sainte les plus difficiles à comprendre, on remarque : 1° *Christus sacerdos*, Rome, 1751; 2° *Sol stans*, Rome, 1754, 3° *Sol retrogadus*, *dissert. ad v.* 8, *cap.* 38, *Isaiæ*, Rome, 1756. Dans cette curieuse dissertation, qui a pour objet cette rétrogadation du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achas, pour confirmer à Ezéchias la vérité de la promesse du prophète, le P. Curti entreprend de prouver que le jour fut plus long qu'il ne devait être d'environ trois heures, et que la rétrogadation eut lieu à trois heures après midi.

CURTIUS (Marcus), chevalier romain, se dévoua pour le salut de sa patrie vers l'an 362 avant J.-C. La terre s'était entr'ouverte dans une place de Rome ; l'oracle, consulté sur ce prétendu prodige, répondit que le gouffre ne pouvait être comblé qu'en y jetant ce que le peuple romain avait de plus précieux. Marcus Curtius, jeune homme plein de courage et de vanité, crut que les dieux ne demandaient d'autre victime que lui. Il se précipita solennellement tout armé, et monté sur un cheval richement équipé, dans l'abîme. Il passa auprès des superstitieux pour avoir sauvé sa patrie par ce sacrifice, la terre s'étant, dit-on, refermée presque aussitôt qu'elle l'eut reçu. Cette anecdote a tant de rapport avec celle d'*Anchurus* (*voy.* ce mot), que ce n'est pas sans raison qu'on la regarde comme une fiction imaginée d'après une autre.

CURTIUS, *Voyez* QUINTE-CURCE.

CURTIUS (Matthieu), médecin de Pavie, mort à Pise en 1544, à 70 ans, laissa plusieurs ouvrages sur son art, entre autres un traité *De curandis febribus*. Il l'avait pratiqué avec succès, et s'en était servi pour conserver jusqu'à sa vieillesse une santé vigoureuse.

CURTIUS (Jacques), jurisconsulte, né à Bruges vers l'an 1500, a laissé une traduction exacte en latin des livres des Institutes qui étaient en grec, Anvers, 1546.

CURTIUS (Cornelius), religieux augustin, natif de Bruxelles, fut successivement professeur en théologie à Bruxelles, à Louvain, prieur à Ingolstadt, à Vienne, à Prague, vicaire-général des provinces d'Autriche et de Bavière, provincial, définiteur général. Il mourut le 9 octobre 1638, à West-Munster, près de Dendermonde, âgé de 47 ans. Le P. Curtius était habile dans les belles-lettres et dans l'histoire. L'empereur Ferdinand II l'honora du titre de son historiographe. Il est auteur des *Eloges des hommes illustres de son ordre*, Anvers, 1636, in-4°. Ces éloges, au nombre de trente, sont très bien écrits, d'un style peut-être trop poli et trop recherché. Nous avons encore de lui des *Sermons* en latin, l'*Histoire* de plusieurs saints de son ordre, et une *Dissertation de clavis dominicis*, Anvers, 1634, Leyde, 1695, dans laquelle il discute si J.-C. a été attaché à la croix avec trois ou quatre clous : il se détermine pour la dernière opinion.

CUSA (Nicolas de). *V.* NICOLAS DE CUSA.

CUSPINIEN (Jean), premier

médecin de l'empereur Maximilien Ier, employé par ce prince dans plusieurs négociations délicates, était né en 1473 à Schweinfurt, en Franconie, et mourut à Vienne le 19 avril 1529. On a de lui : 1° un *Commentaire*, in-folio, en latin, 1552, sur la *Chronique des consuls* de Cassiodore ; 2° *De Cæsaribus atque imperatoribus a Julio Cæsare usque ad Maximilianum* Ier, Francfort, 1601, in-fol.; Leipsick, 1669, in-fol.; ouvrage estimé, et qui contient des particularités remarquables et peu connues ; 3° *Austria, sive Commentarius de rebus Austriæ, a Leopoldo anno* 933, *ad Ferdinandum primum ; descriptio Austriæ urbis Viennensis, Danubeique*, Bâle, 1555, in-fol., et se trouve avec le précédent. Ce n'est pas un livre de topographie, comme le titre semble l'annoncer, mais une histoire succincte de l'Autriche. 4° Une autre *Histoire de l'origine des Turcs, et de leurs cruautés envers les chrétiens*, Anvers, 1541, in-8°, en latin. Cet auteur avait des connaissances étendues sur la politique, l'histoire et la médecine. Sa Vie a été écrite par Gerbelius en 1540.

CUSPIUS-FADUS, gouverneur de la Judée, purgea cette province des voleurs et des fanatiques qui la troublaient vers l'an 45. Ayant appris qu'un nommé Theudas débitait en public de prétendues prophéties, et emmenait le peuple avec lui, il le fit arrêter par des cavaliers, qui dissipèrent la multitude, et qui se saisirent du faux prophète. Cuspius mourut avec la réputation d'un homme équitable et intelligent. *Voyez* Flavius-Josèphe, livre 20, chap. 1 et 2.

† CUSTINE (Adam-Philippe, comte de), né à Metz en 1740, fit à l'âge de 7 ans, en qualité de sous-lieutenant, la campagne des Pays-Bas en 1748, sous le maréchal de Saxe; réformé à la paix, il vint terminer ses études à Paris, entra ensuite dans le régiment du roi, puis dans les dragons de Schomberg, avec le grade de capitaine. Il commandait, en 1758, une avant-garde en Westphalie, sous le prince de Soubise; il est cité avec éloge dans les Mémoires de Frédéric. Le duc de Choiseul, son parent, qui lui avait servi de père à son mariage avec mademoiselle de Longuy, dont madame de Genlis fait un éloge si intéressant dans les souvenirs de Félicie, fit créer pour lui un régiment de dragons du nom de Custine; mais, entraîné par la passion de la gloire et l'amour du métier militaire, il échangea le régiment de son nom contre celui de Saintonge, infanterie, qui allait être embarqué pour l'Amérique. Custine se distingua souvent pendant cette guerre à la tête de son régiment, et particulièrement à la prise d'Yorck-Town, ce qui lui mérita à son retour le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de Toulon. Le comte de Custine fut nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de Lorraine. Il se réunit à la minorité de son ordre, et manifesta un grand penchant pour les idées de réforme et de liberté. Il appuya l'établissement des gardes nationales, la déclaration des droits de l'homme, et s'éleva avec force contre l'indiscipline militaire, à l'égard de laquelle il proposa les mesures les plus fortes. Il les mit lui-

même en pratique. Lorsqu'en 1792, il eut le commandement de l'armée du Rhin, il lui arriva plusieurs fois de faire fusiller des soldats qui s'étaient livrés au pillage. Cette sévérité lui fut amèrement reprochée dans la suite, et fut une des accusations dirigées contre lui pour le perdre. Un peu avant que Dumouriez n'envahît la Belgique, et tandis que le général Kellermann poursuivait les Prussiens dans la Champagne, Custine, s'avançant sur le Rhin, se porta vers Spire et Worms, où il obtint quelques avantages, et s'empara de magasins considérables. Bientôt après il fit une conquête bien plus importante; il se rendit maître de Mayence. De là, il pénétra en Franconie, où il s'empara d'abord de Kœningstein et de Francfort, qui fut mis à contribution; mais bientôt les Prussiens reprirent cette ville, et Custine, après plusieurs échecs, fut obligé de se replier sur Mayence; il prit position sur la Nahe, où il fut attaqué par l'armée prussienne. Après avoir soutenu avec courage plusieurs combats sanglants, il se retira derrière les lignes de Weissembourg, abandonnant à ses propres forces Mayence, dont les Prussiens ne tardèrent pas à s'emparer. Custine justifia sa retraite par la nécessité, n'ayant pas été secouru par l'armée de Moselle; d'ailleurs, les représentants envoyés à l'armée du Rhin mettaient des entraves à toutes ses opérations. On craignait à cette époque les grands noms et les grandes réputations militaires. Un des motifs qui décida sa perte fut la sensibilité qu'il témoigna sur le sort funeste de Louis XVI, en présence de Merlin de Thionville, l'un des commissaires de la convention; dès lors les journaux de Marat et des autres démagogues le signalèrent comme un traître à la patrie et un contre-révolutionnaire. Custine, ne voyant pas tout le danger de sa position, brava cet orage, et accepta même le commandement de l'armée du Nord, que ses amis lui firent donner. Mais, avant de s'éloigner du Rhin, il voulut faire un dernier effort pour délivrer Mayence. Le 17 mai, une affaire générale s'étant engagée sur tous les points à la fois, le corps de Custine, qui arriva le premier, fut entièrement écrasé, les autres furent repoussés, ou ne purent combattre. A cette nouvelle, les ennemis de Custine redoublèrent leurs cris contre lui, et tous les malheurs de cette journée lui furent attribués; la révolution du 31 mai vint ajouter aux dangers qui le menaçaient. Les journaux démagogues ne gardèrent plus aucune réserve, et Custine, qui jusque là avait paru mépriser leurs attaques, s'en plaignit à la convention; il quitta l'armée du Nord, où il n'avait fait que paraître un instant, et où il avait augmenté ses torts envers la convention, en avouant qu'elle n'était pas en état d'exécuter les ordres de combattre qu'il avait reçus. Sur une invitation du conseil exécutif, il vint à Paris, et tandis que les journaux, les clubs et la convention elle-même, retentissaient des injures et des accusations dirigées contre lui, il se montrait avec sécurité dans tous les lieux publics. Il eut bientôt à se repentir d'un tel excès de confiance. Décrété d'accusation le 29 juillet, il fut ar-

rêté et traduit le même jour devant le tribunal révolutionnaire. Il se défendit avec calme et présence d'esprit; plusieurs de ses officiers, et parmi eux le général Baraguay-d'Hilliers, vinrent témoigner en sa faveur. Leur voix fut étouffée par une multitude de vils et obscurs délateurs, qui, dépourvus des plus simples notions de la guerre, lui reprochèrent d'avoir livré sans défense la place de Mayence avec l'artillerie de Landau et de Strasbourg, et d'avoir ménagé les prisonniers prussiens. Mais la plus singulière de toutes ces accusations, et qui peut donner une idée des connaissances militaires de celui qui la faisait, est sans doute la suivante. Un membre du club mayençais l'accusa de s'être laissé battre en plaçant sa troupe au bas d'une montagne : « Tout le monde » sait, s'écria-t il, que c'est au » sommet des montagnes qu'une » armée doit être placée; eh » bien! lui, est resté en bas. » Et l'accusateur public, Fouquier-Tinville, regardant ce témoignage comme une charge qui établissait seule la culpabilité de Custine, ne manqua pas de le rappeler dans ses conclusions. Custine fut jugé dans la même séance, et conduit au supplice le lendemain 28 août 1793. Il demanda un confesseur, n'ayant jamais abandonné les principes de la religion, au milieu même de l'entraînement des passions les plus vives. Il était bon officier-général, et excellait dans les manœuvres de cavalerie. Il a été publié à Hambourg et Francfort, Paris, 1794, des *Mémoires* du général Custine, rédigés par un de ses aides-de-camp, 2 vol. in-12. Custine est traité dans cet ouvrage avec sévérité. [Son cœur était bon, son esprit loyal et droit. Il a laissé des souvenirs d'attachement qui vont jusqu'à l'exaltation et l'enthousiasme, dans plusieurs de ceux qui ont servi sous ses ordres. C'est à tort que l'on s'efforça de diminuer le mérite militaire de la prise de Mayence; elle fut regardée comme un beau fait d'armes.]

† CUSTINE (Renaud-Philippe de), fils du précédent, né en 1768, débuta dans la carrière diplomatique où il eut d'abord quelques succès. En 1792, sous le ministère de M. de Narbonne, quelques personnes qui n'étaient pas sans influence, ayant conçu le projet absurde de mettre le duc de Brunswick à la tête de la révolution, et de lui donner le commandement des armées françaises, le jeune Custine fut chargé de cette mission délicate; il mit tant de chaleur et d'art dans ses négociations, que le prince, dit-on, balança un instant. Cette affaire ayant échoué, Custine fut ensuite envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire; mais la Prusse ayant déclaré la guerre à la France, il vint à l'armée rejoindre son père, qui le fit son aide-de-camp jusqu'en janvier 1793, et l'envoya à cette époque à Paris pour y suivre ses réclamations auprès des comités et des ministres. Le zèle avec lequel il s'en acquitta, ses liaisons avec Condorcet et plusieurs autres girondins, et surtout la chaleur des démarches qu'il fit pendant le procès de son père pour le sauver, attirèrent sur lui les regards inquiets de Robespierre, qui le dénonça lui-même à la tribune,

et le fit traduire devant ce même tribunal révolutionnaire qui venait de condamner son père. Il se défendit avec tant de présence d'esprit et de clarté, que l'auditoire attendri s'écriait : *Il est sauvé*; mais les tyrans avaient résolu sa mort. Il avait eu le courage de signaler hautement la mauvaise foi du président, qui en lisant sa correspondance avec le duc de Brunswick, en altérait le sens pour le perdre plus sûrement. Après un tel affront, de pareils juges ne devaient pas être disposés à l'absoudre. Il fut condamné à mort le 3 janvier 1794, et exécuté le même jour. Il montra jusqu'au dernier moment une grande fermeté, et il écrivit à sa femme les lettres les plus touchantes.

CUSTIS (Charles), né à Bruges en 1704, y a rempli quelques emplois dans la magistrature, et a donné dans le langage de son pays : *Annales de la ville de Bruges*, 2 vol. in-8°, réimprimées en 3 vol. in-8°; ouvrage curieux, exact, et qui a demandé beaucoup de recherches. Il est mort à Bruges, le 26 février, 1752.

CUSTOS, ou Coster (Dominique), graveur, né à Anvers, en 1560, s'établit à Augsbourg, où il mourut vers l'an 1610. On a de lui : 1° *Atrium heroicum*, 1600-1605, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage renferme les *Vies* abrégées et les portraits gravés des comtes du Tyrol, des rois de Naples, des ducs et électeurs de Saxe, des ducs de Bavière, 2° *Principum christianorum stemmata*, Augsbourg, 1610, in-fol.; 3° *Quorumdam illustrium eruditorum imagines unum in libellum conjunctæ*, etc.

CUYCK (Jean van), conseiller et consul d'Utrecht, sa patrie, mort le 18 novembre 1566, est éditeur, avec Corneille Valère, et Guillaume Cantérus, des *Offices* de Cicéron, avec des remarques très estimées, et des *Vies des empereurs grecs* d'Æmilius Probus. Cette édition est peu commune et très estimée; elle fut imprimée en 1542, à Utrecht, in-8°.

CUYCK (Henri van), né à Culenberg, dans la Gueldre, docteur en théologie de l'université de Louvain, official et grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et ensuite évêque de Ruremonde, en 1596. Il gouverna ce diocèse avec tout le zèle qu'inspire la religion de J.-C. Il préserva ses ouailles de l'infection de l'hérésie, par ses exhortations et par ses écrits. Il mourut à Ruremonde, l'an 1609. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Arnold Havensius dans son Histoire de l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, des *Harangues* et des *Lettres*. Les principaux sont : 1° *Orationes*, Louvain, 1596, in-8°; les plus curieuses sont celles qui regardent *la tonsure cléricale; les devoirs des chanoines*, etc.; 2° *Speculum concubinariorum sacerdotum*, etc., Cologne, 1599, et Louvain, 1601. C'est une déclamation vive contre les désordres de quelques ministres du Seigneur. 3° Une *édition* des OEuvres de Cassianus, Anvers, 1578, in-8°. Les *Lettres* qu'il a écrites au prince Maurice de Nassau, et à quelques autres protecteurs des nouvelles hérésies, sont d'une fermeté vraiment aposto-

lique : elles ont été imprimées séparément.

CUYPERS, ou CUPERUS (Guillaume). *Voy.* CUPER.

CYANE. *Voy.* CYANIPPE.

CYANÉE, fille du fleuve Méandre, et mère de Caune et de Biblis. Elle fut métamorphosée en rocher, pour n'avoir pas voulu écouter un jeune homme qui l'aimait passionnément, et qui se tua en sa présence, sans lui causer la moindre émotion.

CYANIPPE, prince de Syracuse, ayant méprisé les fêtes de Bacchus, fut frappé d'une telle ivresse, qu'il fit violence à Cyané, sa fille. L'île de Syracuse fut désolée aussitôt par une peste horrible. L'oracle répondit que la contagion ne finirait que par le sacrifice de l'incestueux. Cyané traîna elle-même son père à l'autel, et se tua, après l'avoir égorgé.

CYAXARES Ier, roi des Mèdes, succéda, l'an 634 avant l'ère chétienne, à son père Phraortes, tué devant Ninive. Il tourna ses armes vers cette ville, pour venger la mort de son père; et comme il était près de s'en rendre le maître, une armée formidable de Scythes vint lui enlever sa proie. Obligé de lever le siége, il marcha contre eux et fut vaincu. Les Mèdes n'ayant pu se délivrer de ces barbares par la force, s'en délivrèrent par une ruse lâche et infâme. Ils convinrent de les inviter à un festin qui se faisait alors dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, et les massacra. Ceux des Scythes qui échappèrent à cette boucherie, se retirèrent, dit-on, auprès d'Halyates, roi de Lydie, père de Crœsus (*voy.* ce nom), et ce fut le sujet d'une guerre de 5 ans entre le roi des Lydiens et celui des Mèdes. Mais une éclipse de soleil, survenue au milieu d'un combat, effraya tellement les deux armées, qu'on se retira de part et d'autre, et l'on conclut la paix. Cyaxares reprit bientôt le siége de Ninive, qui fut détruite entièrement après une longue résistance. On passa au fil de l'épée tous les habitants. Les enfants mêmes furent écrasés contre les murailles, les temples et les palais renversés, et les débris de cette superbe ville consumés par le feu. Le vainqueur poursuivit ses conquêtes, se rendit maître des autres villes du royaume d'Assyrie, et mourut l'an 593 avant J.-C., après un règne de 40 ans. Les critiques révoquent en doute plusieurs circonstances de son règne, qui paraît appartenir en partie à l'histoire des temps fabuleux. [Le règne de Cyaxares Ier fut célèbre par la chute de l'ancien empire d'Assyrie, et par l'accroissement de celui des Mèdes.]

CYBÈLE, femme de Saturne, et fille du Ciel et de la Terre, aima passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna, et qu'elle métamorphosa en pin. On la représente avec une tour sur la tête, une clef et un disque dans la main, couverte d'un habit semé de fleurs, tantôt entourée d'animaux sauvages, tantôt assise sur un char traîné par quatre lions. On lui offrait en sacrifice un taureau, une chèvre ou une truie. Quelques-uns de ses prêtres se faisaient eunuques; ils portaient sa statue par les rues au son des tymbales, faisaient des contorsions, et se déchiquetaient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple. Les nations

adorèrent cette divinité sous le nom de *Déesse de la terre*. Les poètes l'ont désignée sous différents noms, tirés la plupart des montagnes de Phrygie : les principaux sont Ops, Rhée, Vesta, Dyndimène, Bérécynthe, la Bonne Déesse, la Mère des dieux.

CYCLOPES, hommes monstrueux, ainsi appelés parce qu'ils n'avaient qu'un œil au milieu du front. Les poètes les ont regardés comme les forgerons de Vulcain. Jupiter se servait d'eux pour fabriquer ses foudres. Apollon, qui ne pouvait venger sur ce dieu, la mort de son fils Esculape frappé de la foudre, les tua tous à coups de flèches. Argès, Brontès et Stérope étaient les plus habiles, selon la fable.

CYGNE (Martin du), jésuite, né à Saint-Omer en 1619, régenta les humanités, et surtout la rhétorique presque toute sa vie; il mourut dans ce pénible exercice, le 29 mars 1669. Nous avons de lui : 1° *Explanatio rhetoricæ, studiosæ juventuti accommodata*, imprimée un grand nombre de fois. M. Balthasar Gibert dit qu'on ne peut douter de la bonté de cette rhétorique; c'est effectivement une des meilleures qu'on ait; elle est très méthodique; 2° *Ars metrica* et *Ars poetica*, Louvain, 1755; 3° *Ars historica*, Saint-Omer, 1669; 4° *Fons eloquentiæ, sive M. T. Ciceronis Orationes*, Liége, 1675, 4 vol in-12. Le quatrième vol. contient une analyse des Oraisons de Cicéron; on la considère comme le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. M. des Jardins, dans son édition des Oraisons de Cicéron, Paris, 1738, in-4°, s'attache au plan du P. du Cygne, dont il fait l'éloge. 5° *Comœdiæ* XIII, *phrasi cum plautina tum terentiana concinnatæ*, Liége, 1679, 2 vol. in-12. Les règles du théâtre n'y sont pas gardées; mais il y a beaucoup d'imagination et d'élégance, et surtout un grand respect pour les mœurs et la décence.

CYGNUS, roi des Liguriens, que Jupiter changea en cygne, pour avoir pleuré l'aventure de Phaéton son ami. Les poètes parlent encore de deux autres jeunes hommes du même nom changés en cygnes : l'un fils de Neptune, qu'Achille trouva invulnérable, et qu'il étrangla; l'autre, fils de la nymphe Hyrie, qui se précipita dans la mer, de désespoir de n'avoir pas obtenu un taureau qu'il avait demandé à un de ses amis.

CYNÉAS, originaire de Thessalie, disciple de Démosthène et ministre de Pyrrhus, fut également célèbre sous le titre de philosophe et sous celui d'orateur. Pyrrhus disait de lui, qu'il avait pris plus de villes par son éloquence que lui par ses armes. Ce prince l'envoya à Rome pour demander la paix. On était sur le point de la lui accorder, lorsque Appius Claudius, que les fleurs de rhétorique ne touchaient point, rappela le sénat à d'autres sentiments. Cynéas, de retour au camp de Pyrrhus, lui peignit Rome comme un temple, le sénat comme une assemblée de rois, et le peuple romain comme une hydre qui renaissait à mesure qu'on l'abattait. Pline cite la mémoire de Cynéas comme un prodige (*voy.* un bon mot de ce philosophe dans l'article PYRRHUS, roi des Epirotes). C'est Cynéas qui abrégea le livre d'Énée le Tacticien, sur la défense des places. Casaubon a donné au public cet

abrégé, avec une version latine, dans le *Polybe* de Paris, 1609, in-fol. M. de Beausobre en a donné une traduction française avec des commentaires, 1757, in-4°.

CYNÉGIRE, soldat athénien, s'immortalisa à la bataille de Marathon, l'an 498 avant l'ère chrétienne. Ayant saisi de la main droite un des vaisseaux des Perses, sur lequel il voulait monter, il ne quitta prise que lorsque cette main lui fut coupée; alors il le reprit de la gauche. Cette autre main ayant été coupée, il le saisit dit-on, avec les dents, et y mourut attaché. Ce grec intrépide était frère du poète Eschyle.

CYNISCA, fille d'Archidame, roi de Sparte, remporta la première le prix de la course des chars aux jeux olympiques.

CYNTHIO. *Voy.* GIRALDI.

CYPARISSE, jeune garçon qu'Apollon aima. Il nourrissait un cerf, qu'il tua par mégarde, et en eut tant de regret, qu'il voulut se donner la mort. Apollon, touché de pitié, le métamorphosa en cyprès.

CYPRIEN (Saint), *Thascius Cæcilius Cyprianus*, naquit à Carthage, d'une famille riche et illustre. Son génie, facile, abondant, agréable, le fit choisir pour donner des leçons d'éloquence à Carthage. Il était alors païen. Il se fit chrétien l'an 246, par les soins du prêtre Cécile, qui lui découvrit l'excellence de la religion de J.-C., et les absurdités du paganisme. Les païens, fâchés d'avoir perdu un tel homme, lui reprochèrent qu'il avait avili sa raison et son génie en les soumettant à des contes et des fables puériles (car c'est ainsi que ces aveugles, parlaient des grandes vérités du christianisme). Mais Cyprien, insensible à ces railleries, fit tous les jours de nouveaux progrès dans la voie du salut. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, embrassa la continence, prit un habit de philosophe, et substitua à la lecture des auteurs profanes celle des livres divins. Son mérite le fit élever à la prêtrise, et le plaça bientôt après sur la chaire de Carthage, malgré son opposition, l'an 248. Ses travaux pour son Église furent immenses. Il fut le père des pauvres, la lumière du clergé, le consolateur du peuple. L'empereur Dèce ayant suscité une sanglante persécution contre l'Église, Cyprien fut obligé de quitter son troupeau; mais il fut toujours auprès de lui, soit par ses lettres, soit par ses ministres. Lorsque l'orage fut dissipé, il se signala par la fermeté avec laquelle il résista à ceux d'entre les chrétiens apostats qui surprenaient des recommandations des martyrs et des confesseurs, pour être réconciliés à l'Église qu'ils avaient quittée pendant la persécution. Ce fut pour régler les pénitences qu'on devait leur prescrire, qu'il assembla un concile à Carthage en 251. Il condamna dans la même assemblée le prêtre Félicissime et l'hérétique Privat. Ce dernier députa vers le pape Corneille, pour lui demander sa communion, et accuser saint Cyprien, qui ne crut pas devoir envoyer de son côté pour se défendre. Le pape lui en ayant témoigné sa surprise, il lui répondit, avec autant de modestie que de fermeté : « C'est une chose » établie entre les évêques, que » le crime soit examiné là où il

» été commis. » Il ne montra pas moins de fermeté dans la dispute qui s'éleva entre le pape Étienne et lui, sur le baptême administré par les hérétiques. Plusieurs conciles convoqués à Carthage conclurent, conformément à son opinion, qu'il fallait rebaptiser ceux qui l'avaient été par les hérétiques. Dans le dernier, saint Cyprien déclara qu'il ne prétendait point séparer de sa communion ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Ce saint évêque croyait défendre une bonne cause, tandis qu'il en soutenait une mauvaise. Il résista avec trop de vivacité au pape saint Étienne, comme l'avoue saint Augustin : *Cyprianum iratum et paulo commotiorem fuisse in Stephanum*, et dit que cette faute fut expiée par le martyre : *Martyrii falce purgatum.* Mais quoiqu'il ne déférât point aux décrets du pape (ces décrets n'étant point alors une décision universellement reçue), il conserva toujours l'unité avec l'Église romaine. C'est au saint-siége que saint Cyprien adresse son apologie contre ceux qui blâmaient sa fuite; c'est son autorité qu'il invoque contre ceux qui, étant tombés dans la persécution de Dèce, voulaient forcer le saint évêque à les réconcilier à l'Église, sans accomplir la pénitence prescrite par les canons. Le même saint évêque, à la tête d'un concile d'Afrique, instruit le pape saint Corneille des raisons qu'il avait eues de modérer la rigueur des canons sur la pénitence, et demande son approbation : *Quod credimus vobis quoque paternæ misericordiæ contemplatione placiturum* (Labbe, *Concil.*, tom. 1, col. 718); dans le temps même qu'il résiste à saint Étienne, il lui adresse des députés pour lui expliquer les raisons de sa résistance (*Epist. Firmiani inter Epist. Cyp.* 75, édit. Pammel) : preuve qu'il ne voulait point contester la supériorité de juridiction au pape, et que c'est très ridiculement que le démêlé de ce saint avec le pape saint Étienne est devenu un lieu commun pour tous ceux qui méprisent les décrets du saint-siége. Languet, évêque de Soissons, et plusieurs autres, ont montré la faiblesse de cette ressource; mais personne n'a mieux traité cette matière que Chicoynau, dans sa Dissertation théologique sur cet article, Paris, 1725. En 257, le feu de la persécution s'étant rallumé, il fut relégué à Curube, à 12 lieues de Carthage. Après un exil de 11 mois, on lui permit de demeurer dans les jardins voisins de Carthage; mais on l'arrêta peu de temps après pour le conduire au supplice. Il eut la tête tranchée le 14 septembre 258, le même jour précisément qu'en 257 il avait annoncé qu'il consommerait son martyre dans un an. « Il fut regretté, dit un historien, par » les païens mêmes, qui s'étaient » bien emportés contre lui dans » les accès de leur fanatisme, » mais qui se souvinrent bientôt, » les larmes aux yeux, que toujours il les avait confondus » dans ses libéralités charitables, » avec ses ouailles les plus chères. Les fidèles rendirent les » derniers devoirs à son corps, » d'une manière vraiment religieuse, allumèrent autour de » lui une multitude de cierges, » lui adressèrent des vœux, le » canonisèrent, pour ainsi dire, » à l'envi, en exaltant ses vertus, » et en souhaitant de mourir avec

» lui. » Il fut enterré dans un champ voisin, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises sous son invocation, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia ;* l'autre à l'endroit où il avait souffert le martyre, et qui fut appelée *Mensa cypriana*, parce que le saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. Les ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique, la permission d'ouvrir le tombeau, qui était fort négligé. Ils en tirèrent les reliques du saint, qu'ils apportèrent en France. Elles furent déposées dans la ville d'Arles, en 802. Le roi consentit depuis qu'on les transportât à Lyon, où on les mit derrière l'autel de saint-Jean-Baptiste. L'on a un *poëme* sur cette translation, composé par Leidrade, archevêque de Lyon. Charles le Chauve fit transporter les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille, qui se gardent dans la célèbre abbaye connue sous le nom de ce saint pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre. Saint Cyprien avait beaucoup écrit pour la vérité, qu'il scella de son sang. Lactance le regarde comme le premier des auteurs chrétiens véritablement éloquents. Saint Jérôme compare son style à une source d'eau pure, dont le cours est doux et paisible. D'autres l'ont comparé, peut être avec plus de raison, à un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre. Son éloquence, à la fois mâle, naturelle et fort éloignée du style déclamateur, était capable d'exciter de grands mouvements. Il raisonne presque toujours avec autant de justesse que de force. Il faut avouer cependant que son style, quoique généralement assez pur, a quelque chose du génie africain, et de la dureté de Tertullien, qu'il appelait lui-même son maître. Il a cependant poli et embelli souvent ses pensées, et évité ces défauts. Outre 81 lettres, il nous reste de lui plusieurs traités, dont les principaux sont : 1° celui des *Témoignages*, recueil de passages contre les Juifs ; 2° le livre de l'*Unité de l'Eglise*, qu'il prouve par des raisons fortes et solides. Il dit que « pour rendre » cette unité visible, le Sauveur » a bâti son Eglise sur saint » Pierre, et lui a donné le pou » voir des clefs ; et que quoiqu'il » ait donné le même pouvoir à » ses apôtres, il a voulu que la » source de l'unité dérivât d'un » seul, et que tout l'édifice portât sur ce fondement. » Car c'est toujours à l'autorité du pontife romain que ce grand évêque rapportait l'unité et la conservation de l'Église catholique. *Unus Deus est*, dit-il ailleurs, *et Christus unus, et una Ecclesia, et cathedra una super Petrum voce Domini fundata. Aliud altare constitui aut sacerdotium novum fieri non potest. Quisquis alibi colligit, spargit*(l. 1, epist. 40). *Navigare audent, et ad Petri cathedram atque ad ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est, a schismaticis et profanis litteras ferre, nec cogitare eos esse Romanos quorum fides, apostolo prædicante, laudata est, ad quos perfidia habere non possit accessum* (epist. 55, ad Cornelium). 3° Le traité *De lapsis*, contre ceux qui demandaient d'être réconciliés à l'Église, et

admis à la communion, sans avoir fait une pénitence proportionnée à leurs fautes, qui employaient l'intercession des martyrs et des confesseurs pour s'en exempter. Le saint évêque déclare que, quelque respect que l'Eglise doive avoir pour cette intercession, l'absolution extorquée par ce moyen ne peut réconcilier les coupables avec Dieu. 4° l'*Explication de l'oraison dominicale*; de tous les écrits de saint Cyprien, celui que saint Augustin, digne disciple de ce grand maître, estimait davantage, et citait le plus souvent; 5° l'*Exhortation au martyre*, écrite en 250, lors du renouvellement de la persécution sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Ecriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un évêque puisse mettre entre les mains des soldats de J.-C., qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves. 6° Les *Traités de la mortalité*, *des œuvres de miséricorde*, *de la patience et de l'envie*, etc. Parmi les différentes éditions de ce père, on fait cas de celle de Hollande, en 1700, qui est enrichie de quelques dissertations de Pearson et de Dodwel; mais on préfère celle de 1726, in-fol., de l'imprimerie royale, commencée par Baluze, et achevée par D. Prudent Marand, bénédictin de Saint-Maur, qui l'a ornée d'une préface et d'une vie du saint. Toutes ses Œuvres ont été traduites également en français, par Lombert, 1672, in-4°, avec de savantes notes, et dans un ordre nouveau, sur les Mémoires du célèbre Le Maître. Ponce, diacre, et D. Gervaise, abbé de la Trappe, ont écrit sa Vie.

CYPRIEN (Saint), fut ordonné diacre par saint Césaire d'Arles, qui, instruit de sa science et de sa vertu, le mena avec lui au concile d'Agde en 506, et le sacra évêque de Toulon, vers l'an 516. Saint Cyprien assista aux différents conciles auxquels présida saint Césaire, et eut beaucoup de part à tout ce qui s'y fit pour la conservation de la foi et de la discipline. La Provence ayant passé sous la domination des Français, il eut plus de facilité pour extirper l'arianisme, dont les Ostrogoths avaient infecté son diocèse, et montra le plus grand zèle dans les conciles qui se tinrent pendant qu'il vécut. C'est à lui que saint Césaire (*voy.* ce nom) fut particulièrement redevable de son rétablissement sur son siége. Il mourut au milieu du VIe siècle, quelques années après saint Césaire, dont il écrivit la Vie. Il est le second patron de la ville de Toulon.

CYPSELE, fils d'Aétion, était Corinthien. Sa naissance fut, dit-on, prédite par l'oracle de Delphes qui, consulté par son père, répondit que l'*Aigle produirait une pierre qui accablerait les Corinthiens*. Cypsèle s'empara en effet de la souveraineté vers l'an 628 avant J.-C., et y régna environ 30 ans. Périandre son fils, qui lui succéda, eut deux enfants: Cypsèle, qui devint insensé, et Lycophron.

CYR, ou Ciriq (Saint), fils de sainte Julitte, native d'Icone, fut arraché d'entre les bras de sa mère par ordre du juge Alexandre. Il n'avait alors que 3 ans. Comme ce tendre enfant appelait sa mère et criait: *Je suis chrétien!* le juge le jeta du haut de son siége contre terre, et lui brisa la tête. Tous les spectateurs eu-

rent horreur de cette inhumanité, et le juge lui-même en rougit. Cette action barbare se passa sous le règne de Dioclétien et de Maximien. — Il y a un autre saint Cyr, médecin, qui fut martyrisé en Égypte le 31 janvier 311.

CYRAN (saint). *Voyez* VERGER DE HAURANE (Jean du).

CYRANO (Savinien), de Bergerac en Périgord, né l'an 1620, avec un caractère bouillant et singulier, entra en qualité de cadet au régiment des gardes. Il fut bientôt connu comme la terreur des braves de son temps. Il n'y avait presque point de jour qu'il ne se battît en duel, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter un homme de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. On lui donna d'une commune voix le nom d'*intrépide*. Deux blessures qu'il reçut, l'une au siége de Mouzon, l'autre au siége d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner le métier de la guerre. Il étudia sous Gassendi, avec Chapelle, Molière et Bernier. Son imagination pleine de feu, et inépuisable pour la plaisanterie, lui procura quelques amis puissants, entre autres le maréchal de Gassion, qui aimait les gens d'esprit et de cœur; mais son humeur libre et indépendante l'empêcha de profiter de leur protection. Il mourut en 1655, à 35 ans, d'un coup à la tête, qu'il avait reçu 15 mois auparavant. Ce poète menait depuis quelque temps une vie chrétienne et retirée. Sa jeunesse avait été fort débauchée, et ses débauches venaient en partie de son irréligion. Il avait passé longtemps pour incrédule; mais ce n'était qu'une affaire de parade, démentie dans son cœur. On a de lui : 1° l'*Histoire comique des états et empires de la lune*; 2° l'*Histoire comique des empires et états du soleil*. On voit pourtant, à travers ces bizarreries, qu'il savait fort bien les principes de Descartes, et que si l'âge avait pu le mûrir, il aurait été capable de quelque chose de mieux; 3° des *Lettres*; 4° un petit recueil d'*Entretiens pointus*, semé, comme toutes ses autres productions, de pointes et d'équivoques; 5° un *Fragment de physique*; 6° des pièces de théâtre, telles qu'*Agrippine*, le *Pédant joué*, etc. Ses ouvrages forment 3 vol. in-12. [Voltaire, dans son conte de *Micromegas*, et Swift, dans ses *Voyages de Gulliver*, ont puisé plusieurs de leurs idées dans les *Voyages comiques* de Cyrano.

CYRENUS, gouverneur de Syrie. C'est lui qui fut chargé de faire le dénombrement pendant lequel le Sauveur vint au monde. Son vrai nom était Sulpitius Quirinus. *Voy.* QUIRINUS.

CYRIADE, l'un des 29 tyrans qui envahirent la plus grande partie des provinces de l'empire romain, sous les règnes de Valérien et de Gallien, était fils d'un homme de qualité d'Orient, qui possédait de grandes richesses. Il se livra dans sa jeunesse à la débauche, et, après avoir volé à son père une somme considérable, il passa dans la Perse. Sapor Ier y régnait alors. Ce prince, excité contre les Romains par Cyriade, leur déclara la guerre, et le mit à la tête d'une armée,

avec laquelle il conquit plusieurs provinces. Ayant passé dans la Syrie, Cyriade saccagea Antioche, qui en était la capitale. Peu de temps après, il prit le titre d'Auguste; et quoique presque tous les soldats perses fussent retournés dans leurs pays, il se forma une nouvelle armée, en enrôlant des brigands et des gens sans aveu. Cet usurpateur mit à contribution une partie de l'Orient, et répandit la terreur dans les provinces voisines. Ses soldats ayant appris que Valérien marchait contre eux, et indignés d'ailleurs de ses déréglements et de sa hauteur, l'assassinèrent en 258. Cyriade ne porta qu'environ une année le titre d'Auguste.

CYRIAQUE, patriarche de Constantinople l'an 596, successeur de Jean le Jeûneur, prit le nom d'*Evêque œcuménique* ou *universel*, et se le fit confirmer dans un conciliabule. Ses prétentions furent réprimées par saint Grégoire et par l'empereur Phocas, qui, indigné de cette ridicule prétention, défendit par un édit de donner le titre que le patriarche avait usurpé à d'autres évêques qu'à celui de Rome. (*Voy.* PHOCAS). Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin en 606.

CYRILLE (Saint), de Jérusalem, né vers l'an 315, fut ordonné diacre par saint Macaire de Jérusalem, vers l'an 334, et l'année d'après prêtre, par saint Maxime, évêque de la même ville. Elevé après lui sur le siége de cette Église, l'an 350, il travailla comme lui à défendre la vérité contre les efforts de l'erreur. Son différend avec Acace, évêque de Césarée, sur les prérogatives de leurs siéges, interrompit le bien qu'il faisait à son troupeau et à l'Eglise. Cette querelle personnelle s'aigrit par la diversité des sentiments. Cyrille était zélé catholique, et Acace arien opiniâtre. Cet homme inquiet et intrigant, ne pouvant attaquer la foi de son adversaire, attaqua ses mœurs. Il l'accusa d'avoir vendu quelques étoffes précieuses de l'Eglise, lui faisant un crime d'une action héroïque; car Cyrille n'avait dépouillé les temples que pour secourir les pauvres dans un temps de famine. Un concile, assemblé à Césarée par Acace, le déposa en 357. Le saint évêque appela de ce jugement inique à un tribunal supérieur. Il fut rétabli sur son siége par le concile de Séleucie en 359, et son persécuteur chassé du sien. Les intrigues d'Acace le firent déposer de nouveau en 360. Julien, successeur de l'empereur Constance, ayant commencé son règne par le rappel des exilés, Cyrille rentra dans son siége; mais son attachement inviolable à la foi de J.-C. le rendit extrêmement odieux à cet apostat, « qui avait résolu, dit Orose, de » le sacrifier à sa haine, après son » retour de la guerre de Perse; » mais la mort le prévint et l'em- » pêcha d'exécuter son détestable » projet. » Valens l'envoya de nouveau en exil, et ce ne fut que plus de 11 ans après, à la mort de ce prince, qu'il retourna à Jérusalem. Le concile de Constantinople, de 381, approuva son ordination et son élection. Il mourut en 386, après avoir gouverné son Église pendant 35 ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre dans l'histoire, par un miracle que Dieu opéra, pour honorer l'instrument de no-

tre salut. Comme le fait est intéressant et appuyé sur des autorités incontestables, nous le rapporterons ici. Saint Cyrille, qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. Voici ses propres paroles : « Le » jour des nones, le 7 de mai, » vers la troisième heure (vers » les neuf heures du matin), il » parut dans le ciel une grande » lumière en forme de croix, » qui s'étendait depuis la mon- » tagne du Calvaire jusqu'à celle » des Olives. Elle fut aperçue, » non par une ou deux person- » nes, mais par toute la ville. » Ce n'était pas un de ces phéno- » mènes passagers qui se dissi- » pent sur le champ. Cette lu- » mière brilla à nos yeux pendant » plusieurs heures, et avec tant » d'éclat, que le soleil même ne » pouvait l'effacer. Les specta- » teurs, pénétrés en même temps » de crainte et de joie, coururent » en foule à l'église; les vieillards » et les jeunes gens, les fidèles » et les idolâtres, les citoyens et » les étrangers, tous n'eurent » qu'une voix pour louer notre » Seigneur J.-C., le fils unique » de Dieu, dont la puissance » opérait ce prodige; et ils recon- » nurent tous ensemble la divi- » nité d'une religion, à laquelle » les cieux rendaient témoi- » gnage. ». Ce fait est rapporté par Socrate, Philostorge, par l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, etc. Quant à la lettre de saint Cyrille, on ne peut douter qu'elle ne soit authentique. Elle est citée comme étant de ce père, par Sozomène, Théophane, Eutychius, Jean de Nicée, Glicas, etc.; mais plus cette lettre est authentique, plus elle déplaît aux ennemis de la croix de J.-C. Ils la tiennent pour suspecte, non pas en effet qu'il y ait des marques de fausseté, mais parce qu'ils ont intérêt d'y en trouver. L'Église grecque honore le 7 de mai la mémoire de cette apparition miraculeuse. Il nous reste de saint Cyrille XXIII *Catéchèses*. Les 18 premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. Il expose avec exactitude ce que l'Église croit, et réfute avec solidité ce qu'elle rejette. Il y a pourtant quelques idées vraiment singulières, mais qui tenaient peut-être aux opinions reçues de son temps. Grancolas, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, Paris, 1715, in-4°. D. Touttée, bénédictin de Saint-Maur, a publié une édition de toutes les *OEuvres* de saint Cyrille, grecque et latine, in-fol., Paris, 1720. Le texte, corrigé sur plusieurs manuscrits, est accompagné de notes savantes qui l'éclaircissent, et d'une version regardée comme très exacte.

CYRILLE (Saint), patriarche d'Alexandrie, successeur de Théophile son oncle en 412, était né avec un esprit subtil et pénétrant, qu'il cultiva par la lecture des écrivains sacrés et profanes. Il avait assisté en 403 au conciliabule du Chesne, où saint Chrysostôme fut condamné; mais après la mort de son oncle, il rétablit la mémoire de cet illustre prélat. Le nestorianisme faisait alors de funestes ravages dans l'Église. Il écrivit aux solitaires d'Égypte pour les prémunir contre cette doctrine, la fit condamner au concile de Rome en 430, et au

concile œcuménique d'Éphèse, auquel il présida au nom du pape en 431. Jean d'Antioche et les autres évêques d'Orient se séparèrent de ce concile, soutinrent vivement Nestorius, et tinrent de leur côté un synode où Cyrille fut déposé. La cour de l'empereur fut d'abord favorable à l'hérésiarque ; Cyrille fut arrêté ; mais ce prince ayant entendu les deux partis, relégua Nestorius dans un monastère, et rendit Cyrille à son Église. Il mourut en 444, regardé comme un ardent défenseur de la vérité, qu'il ne faut pas juger sur ce qu'en disent quelques écrivains protestants, mécontents du zèle qu'il a fait paraître pour l'honneur de la Ste Vierge. Sa fête est célébrée par les Grecs le 18 janvier, et par les Latins le 28 du même mois. Il laissa un grand nombre d'écrits. 1° *Traité de l'adoration*, divisé en deux livres. C'est une explication allégorique et morale de divers passages du Pentateuque; 2° Treize livres appelés *Glaphyres*, c'est-à-dire, *profonds et agréables*. C'est encore une explication allégorique des histoires du Pentateuque, qui ont un rapport visible à J.-C. et à son Église. 3° *Commentaires sur Isaïe et sur les douze petits prophètes*; 4° *Commentaires sur l'Évangile de saint Jean*, en douze livres, dont dix seulement sont entiers : on n'a que des fragments du 7e et du 8e ; on y trouve une réfutation des manichéens et des eunomiens; 5° *Traité de la Trinité*, intitulé le *Trésor ;* 6° sept *Dialogues* sur la Trinité, et deux sur l'incarnation ; 7° trois *Traités* sur la foi, contre Cérinthe, Manès, Photin, Apollinaire et Nestorius ; 8° cinq livres sur Nestorius ; 9° les douze *Anathématismes ;* 10° deux *Apologies* des douze *Anathématismes ;* 11° *Livre* contre les antropomorphites ; 12° dix *Livres* contre Julien l'apostat, dédiés à l'empereur Théodose ; 13° vingt-neuf *Homélies sur la Pâque :* les évêques grecs les apprenaient par cœur pour les prononcer ; 14° *Lettres canoniques*. Les conciles généraux d'Éphèse et de Chalcédoine adoptèrent la seconde lettre à Nestorius, et celle qui est adressée aux Orientaux ; la sixième se trouve parmi les canons de l'Église grecque. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Jean Aubert, chanoine de Laon, en grec et en latin, 1638, 6 tomes in-fol., qui se relient en 7 vol. Le P. Canisius en avait donné une édition très correcte, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. Un M. La Croze (Histoire du christianisme des Indes, tome 1, pag. 24) prétend que son ouvrage contre Julien est faible, et ne contient presque rien qui ne soit copié des écrits d'Eusèbe de Césarée, et de quelques autres anciens ; mais quiconque s'est donné la peine de lire cet ouvrage, et de comparer les objections de Julien avec la réponse de saint Cyrille, demeure convaincu de la fausseté de cette critique. Non-seulement les preuves et les raisonnements de ce père sont solides, mais il y a plusieurs morceaux très éloquents, et partout on y voit combien un auteur judicieux a d'avantages sur un bel-esprit. Il n'est pas vrai qu'il se soit borné à copier Eusèbe ni les autres anciens ; et quand il l'aurait fait, il ne serait pas blâmable ; il suit son adversaire pied-à-pied, ne laisse aucune objection sans réponse, et montre beaucoup d'érudition sacrée et pro-

fane. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il prodigue l'érudition, il abonde en réflexions judicieuses et solides. Photius remarque qu'il s'était fait un style singulier. L'élégance, la clarté, le choix et la précision ne sont pas le caractère de ses écrits; mais, malgré la privation de ces avantages, saint Cyrille a expliqué la doctrine de l'Église avec tant d'étendue, avec une orthodoxie si nettement et si fortement exprimée, que les conciles ont regardé plusieurs de ses lettres comme faisant règle de foi. Barbeyrac, dont l'imagination satirique et calomnieuse a cherché des erreurs de morale dans les écrits des pères de l'Église, n'a pu en trouver dans ceux de saint Cyrille. Le pape saint Célestin lui donnait les titres de *généreux défenseur de l'Eglise et de la foi*, de *docteur catholique*, et d'*homme vraiment apostolique*.

CYRILLE DE THESSALONIQUE (Saint), surnommé, à cause de sa science, le *Philosophe*, porta la lumière de l'Évangile chez les Sarmates, les Bulgares et les Moraves. Il fut créé évêque avec son frère saint Méthodius, qui était son coopérateur dans ce saint ministère, par Adrien II, vers 867. Cyrille embrassa quelque temps après la vie monastique, et mourut à Rome. On ignore l'année de sa mort; les Grecs célèbrent sa fête le 14 février; il est nommé le 9 mars dans le martyrologe romain. Il a traduit en langue esclavone toute la Bible; et le pape Jean VIII, par une lettre datée du 8 juin 880, permit de se servir de cette traduction dans l'office divin et dans la célébration des saints mystères, à condition cependant qu'on aurait soin de lire auparavant l'Évangile en latin au peuple. C'est encore de cette traduction que l'on se sert dans quelques lieux de la Dalmatie.

CYRILLE-LUCAR, né dans l'île de Candie, en 1572, passa en Allemagne, après avoir étudié à Venise et à Padoue. Il suivit la doctrine des protestants, et la porta en Grèce. Comme on le soupçonna de favoriser les luthériens, il donna une confession de foi, dans laquelle il rejetait leurs erreurs. Placé sur le siége d'Alexandrie, ensuite sur celui de Constantinople, en 1621, il continua ses liaisons avec les protestants, et enseigna leurs dogmes dans l'Église grecque. Les évêques et le clergé s'y opposèrent. Il fut dépouillé du patriarchat, et envoyé en exil à Rhodes. On le rétablit quelque temps après; et, dès qu'il fut paisible possesseur du siége de Constantinople, il publia des *Catéchismes* et des *Confessions de foi*, où l'erreur perçait à chaque page. On le relégua à Ténédos en 1628; enfin, après avoir été chassé 7 à 8 fois de son Église, et rétabli autant de fois, il finit par être étranglé en 1638, et selon d'autres, le 27 juin 1637, par ordre du grand-seigneur, sur la route d'un nouvel exil où on le conduisait. C'était, comme tous les hérétiques, un brouillon présomptueux, le plus intrigant des hommes, et par conséquent le plus inquiet. Sa *Vie* a été publiée par le docteur Thomas Smith. — CYRILLE-CONTARI de Bérée, son successeur, anathématisa sa *Confession* de foi dans un concile de Constantinople, et n'épargna point son auteur. Ce Cyrille ayant été exilé

à Tunis, et Parthénius, évêque d'Andrinople, mis à sa place; celui-ci assembla, en 1642, un nouveau concile, où la *Confession* de Lucar fut encore condamnée, mais on ménagea sa mémoire. Le décret de ce synode fut confirmé dans celui de Jassi, et les mêmes erreurs furent anathématisées dans le célèbre concile de Jérusalem, en 1672. J. Aymon en a donné une édition, avec quelques *Lettres* de Cyrille Lucar, Amsterdam, 1718, in-4°, pour l'opposer à ce qu'en ont rapporté MM. de Port-Royal, dans la grande Perpétuité de la foi : l'abbé Renaudot a répondu à cet ouvrage dans les 2 vol. qu'il a ajoutés à la Perpétuité, etc.

CYRUS, roi des Perses, dont le nom signifie soleil, selon Ctésias, naquit l'an 599 avant J.-C., de Cambyse, roi de cette partie d'Asie, et de Mandane, fille d'Astiages, roi des Mèdes. Hérodote et Justin après lui ont jeté du merveilleux sur l'histoire de sa naissance. Ils rapportent qu'Astyages donna sa fille en mariage à un Perse d'origine fort obscure, afin de détourner les tristes présages d'un songe qui lui avait annoncé qu'il serait détrôné par son petit-fils. Dès qu'il fut né, il chargea Harpages, un de ses officiers, de le faire mourir. Harpages donna l'enfant à un berger, pour l'exposer dans les forêts; mais la femme du pâtre le nourrit par pitié, et l'éleva en secret. (*Voyez* ASTYAGES.) Xénophon ne s'accorde pas avec Hérodote sur les commencements de Cyrus; mais tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que l'histoire ancienne dans ce point, comme dans plusieurs autres, n'est guère au-dessus de l'histoire fabuleuse. Il faut se borner à prendre dans ce chaos les faits principaux. Après la mort d'Astiagès, Cyrus marcha avec Cyaxares son oncle, roi des Mèdes, contre les Assyriens, les mit en déroute, tua Nériglissor leur roi, et fit un butin immense. Il se trouva parmi les prisonniers une princesse d'une rare beauté. Sur la peinture qu'on en fit à Cyrus, il refusa de la voir, et ordonna qu'on eût pour elle autant d'attention que de respect. Penthée (c'était le nom de cette femme) fit part de cette action à Abradate, son mari, qui passa tout de suite dans le camp de Cyrus avec deux mille chevaux, et lui fut attaché jusqu'à la mort. Le jeune conquérant, toujours animé du désir et de l'espérance de se rendre maître de Babylone, s'avança jusqu'aux portes de cette ville, et fit proposer au successeur de Nériglissor, de terminer leur querelle par un combat singulier. Mais son défi n'ayant point été accepté, il reprit le chemin de la Médie. On faisait des préparatifs immenses de part et d'autre. Crœsus, roi de Lydie, fut nommé généralissime de l'armée ennemie, l'an 558 avant Jésus-Christ. Cyrus le vainquit à la journée de Tymbrée, une des plus considérables de l'antiquité, et la première bataille rangée dont on ait le détail avec quelque étendue. Après cette victoire, Cyrus réduisit différents peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Il prit cette superbe ville pendant la célébration d'une grande fête, que le peuple et la cour passaient ordinairement

dans les festins et dans la débauche. Ses troupes y entrèrent, après avoir détourné l'Euphrate par des saignées, se rendirent maîtres du palais, tuèrent le roi et ceux de sa suite. C'est par cette catastrophe que l'empire babylonien finit, la 21ᵉ année depuis le commencement du règne de Bélésis, l'an 538 avant J.-C. Cyrus, maître de toute l'Asie, divisa, de concert avec Cyaxares, sa monarchie en cent vingt provinces. Chaque province eut son gouverneur. Outre ces gouverneurs, Cyrus nomma trois surintendants, qui devaient toujours résider à la cour. On établit d'espace en espace des *postes*, pour que les ordres du prince fussent portés avec plus de diligence. Cyaxares son oncle et Cambyse son père étant morts, Cyrus se vit seul possesseur, l'an 536 avant J.-C., du vaste empire des Perses, qui embrassait les royaumes d'Égypte, d'Assyrie, des Mèdes et des Babyloniens. Ce fut cette même année qu'il permit aux Juifs de retourner en Judée, et de rétablir leur temple de Jérusalem, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Hérodote, qui fait naître ce célèbre conquérant d'une façon singulière, le fait mourir d'une autre non moins extraordinaire. Il dit que ce prince ayant tourné ses armes contre les Scythes, tua le fils de la reine Tomyris, qui commandait l'armée ennemie. Cette princesse, animée par la fureur de la vengeance, lui présenta le combat, et par des fuites simulées, elle l'attira dans des embuscades, où il périt avec une partie de son armée. Maîtresse de son ennemi, elle lui fit trancher la tête, la jeta dans une outre pleine de sang, en lui adressant ces mots : *Rassasie-toi du sang dont tu as été altéré*. Xénophon, presque toujours opposé au récit d'Hérodote, et en général plus judicieux que lui, fait mourir Cyrus dans son lit. Quoi qu'il en soit, Cyrus a été un des plus sages princes de l'antiquité. Il sut, au milieu de la guerre, veiller sur ses états, et se faire aimer de ses peuples. Il mourut, suivant les meilleurs historiens, à la fin de l'an 530 avant Jésus-Christ. [Ce qu'il y a de plus certain dans l'histoire de Cyrus, c'est qu'il était fils de Cambyse, roi des Perses, et de Mandane, fille d'Astiages. Il fut élevé à la cour de Cyaxare, fils et successeur d'Astiages, et qui, en mourant, laissa son titre à Cyrus. Les Perses qui, jusqu'alors, avaient été comme soumis à l'empire des Mèdes, eurent la suprématie sur ces derniers.]

CYRUS LE JEUNE, fils puîné de Darius Nothus, fut envoyé par son père au secours des Lacédémoniens contre les Athéniens, dès l'âge de 16 ans, en 407 avant J.-C. Après la mort de Darius, Artaxercès, son fils aîné, étant monté sur le trône, Cyrus, jaloux du sceptre, attenta à sa vie. Son complot fut découvert et sa mort résolue ; mais Parysatis sa mère l'arracha au supplice. Cette clémence ne guérit point son ambition. Il leva secrètement des troupes sous différents prétextes. Artaxercès lui opposa une armée nombreuse. La bataille se donna près de Cunaxa, à 20 lieues de Babylone, et Cyrus périt des blessures qu'il reçut dans l'action, l'an 401 avant J.-C. S'il est vrai, comme le dit Xénophon, que ce prince avait beaucoup de belles qual-

tés, il faut avouer qu'elles ont été bien obscurcies et effacées par des défauts et des crimes. Peut-on, en effet, assez condamner cette ambition démesurée qui était l'âme de toutes ses actions, qui lui mit les armes à la main contre son frère aîné et contre son roi, et fut enfin la cause de sa perte. La fameuse Aspasie ayant suivi ce prince, fut faite prisonnière par Artaxercès, qui eut autant de passion que Cyrus pour cette femme. Dix mille Grecs, qui, sous la conduite de plusieurs chefs, entre autres de Xénophon l'historien, avaient combattu pour Cyrus, échappèrent aux poursuites du vainqueur, et firent cette belle retraite qui leur a donné l'immortalité. « Il serait » difficile, dit un auteur, de dire » les obstacles qu'ils rencontrèrent » dans leur marche. Il » semble que toute la nature, » de concert avec les ennemis » qui les harcelaient sans cesse, » avait juré leur perte. A la pé- » nible difficulté de passer les » fleuves, les montagnes et les » défilés, venaient se joindre la » pluie, le froid et la neige, de » cinq à six pieds de hauteur : » et ce qui les incommodait en- » core plus que tout cela, c'était » la faim, ennemi intérieur, bien » plus à redouter que tous les » ennemis extérieurs. Enfin, » après cinq mois environ de » marche, ils arrivèrent sur le » détroit de l'Hellespont, triom- » phants et victorieux de tous » ces obstacles, et des dangers » sans nombre qu'ils avaient » courus. Cette retraite a tou- » jours passé parmi les connais- » seurs pour un modèle parfait » en ce genre, et qui n'a jamais » eu rien de pareil. En effet, on » ne peut pas voir une entre- » prise, ni formée avec plus de » hardiesse et de courage, ni » conduite avec plus de pruden- » ce, ni exécutée avec plus de » bonheur. » L'abbé Pagi a écrit l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, Amsterdam, 1736, in-12.

CYRUS (Flavius), de Panapolis en Égypte, mérita, par son savoir et par son talent pour la poésie, l'estime et l'amitié de l'impératrice Eudoxie, à laquelle il dut son élévation. Après avoir commandé avec valeur les troupes romaines à la prise de Carthage, il fut consul et préfet de Constantinople. Cette ville ayant été presque entièrement ruinée par un effroyable tremblement de terre, en 446, il la rétablit et l'embellit. Un jour qu'il était dans le cirque avec l'empereur Théodose le Jeune, le peuple cria : *Gloire à Cyrus, il a renouvelé la ville de Constantin.* L'Empereur, jaloux de ces acclamations, le dépouilla de la préfecture, et confisqua ses biens, sous prétexte qu'il était idolâtre. Le vrai Dieu l'éclaira dans sa disgrâce. Il se fit chrétien, et fut élevé au siége épiscopal de Cotyée, dans la Phrygie : il mourut saintement. Il n'est resté de lui que sept *Epigrammes* d'un style pur et élégant; on les trouve dans les *Analecta* de Brunck, tom. 2, pag. 454. Cyrus vivait encore vers 460.

CYRUS, évêque de Phaside, puis patriarche d'Alexandrie, donna dans les erreurs des monothélites, et approuva l'Ecthèse. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, en 649; cette condamnation fut confirmée au 6e concile général, l'an 680. Cyrus mourut l'an 641,

après avoir tenu son siége pendant 10 ans.

CYTHÉRON, berger de Béotie, conseilla à Jupiter de feindre un nouveau mariage, pour ramener Junon, avec laquelle il était en divorce. L'expédient réussit, et Jupiter, pour récompenser ce berger, le métamorphosa en une montagne, qui fut depuis consacrée à Bacchus. Elle est auprès de la ville de Thèbes. Cette aventure fit prendre à Junon le surnom de *Cytheronia*, et à Jupiter celui de *Cytheronius*.

CYZ (Marie de), née à Leyde en 1656, de parents nobles, fut élevée dans le calvinisme. On la maria à l'âge de 19 ans, à un nommé de Combe. Marie se trouva veuve deux ans après, et abjura ses erreurs dans un voyage qu'elle fit en France. Elle y fonda la communauté du *Bon-Pasteur*, destinée aux filles qui, après avoir vécu dans le désordre, veulent mourir dans les exercices de la pénitence. Le Seigneur répandit sa bénédiction sur son ouvrage, et elle eut la consolation de voir, sous sa conduite, une centaine de filles pénitentes, qu'elle gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1692. Son institut, aussi nécessaire dans les provinces que dans la capitale, s'est répandu en plusieurs villes de France.

CYZIQUE, roi de la presqu'île de la Propontide, reçut avec beaucoup de magnificence les Argonautes qui allaient à la conquête de la toison d'or. Ces héros étant partis, furent repoussés pendant la nuit par un coup de vent sur la côte de la presqu'île. Cyzique les prenant pour des pirates, et voulant les empêcher de prendre terre, fut tué dans le combat. Jason le reconnut le lendemain parmi les morts, et lui fit des superbes funérailles.

† CZECHOWICZ (Simon), célèbre peintre polonais, né à Cracovie, vers 1695. Après avoir fait ses premières études en Pologne, il se rendit à Rome, où il perfectionna ses talents, dans l'école de Charles Maratti. Ses qualités morales, sa piété, et sa vie vertueuse ajoutaient un nouveau prix à l'excellence de son génie, qui créa plusieurs tableaux d'un mérite remarquable. Les principaux se trouvent dans les églises de Wilna, capitale de Lithuanie. Czechowicz, âgé de 83 ans, mourut à Warsovie.

CZERNIEWICZ (Stanislas), vice-provincial des jésuites dans la Russie-Blanche, est connu par la manière dont il a soutenu l'existence de la société dans l'empire de Russie, dont cette province était dépendante. Voyant que non-seulement le bref de suppression ne s'y publiait pas, mais que la cour de Rome n'insistait pas sur la publication, ni près de l'impératrice, ni près des jésuites, il prit le parti de maintenir toute chose *in statu quo*. Il sauva ainsi quelques débris de cette société célèbre; et, pour nous servir des paroles de Cicéron, *Nobilissimam familiam jam ad paucos redactam pene ab interitu vindicavit*. C'est certainement en vain qu'on a cherché à lui en faire un crime. Ceux mêmes qui prétendent, contre l'opinion générale et la pratique, contre l'irrésistible argument tiré de la validité des mariages clandestins, qu'il suffit qu'une loi ecclésiastique ait été promulguée à Rome pour qu'elle ait la force d'obliger, avouent qu'il y a toujours lieu à de justes représentations, et qu'on peut

mêmes'abstenir d'y déférer aussi long-temps qu'on espère que le supérieur, après les éclaircissements qu'on veut lui faire parvenir, ou révoquera la loi, ou n'en exigera pas l'observation. Et tel était le cas des jésuites russes, comme l'événement l'a très bien démontré. Czerniewicz mourut le 18 juillet 1785, âgé de 57 ans, à Stayki, village appartenant au collége de Polocz. Après sa mort, on vit circuler en Pologne et en Russie un écrit où l'on fait une pleine apologie de ce religieux, que les ennemis de la société ont trop légèrement accusé d'être réfractaire aux ordres du saint-siége. L'auteur de cet écrit, après avoir montré, par l'exemple d'un grand nombre de saints, que les décrets pontificaux, en matière de discipline, et en particulier relativement aux ordres religieux, n'obligent pas où ils n'ont pas été publiés, continue de la sorte : « Il savait tout cela : » cependant il n'osa encore suivre cette route que lui avaient » ouverte et tracée tant de saints, » et pendant tant de siècles. Bien » loin de là, voulant montrer » pour le bref du pape une obéissance jusqu'ici sans exemple, » il adressa à l'impératrice de » Russie un mémoire pour qu'il » fût permis aux jésuites de la » Russie-Blanche de se conformer aux volontés du pontife, » promettant que ces jésuites, » étant sécularisés, travailleraient avec autant de zèle et » d'ardeur qu'auparavant à se » rendre utiles.... Il donna encore une autre preuve de sa » soumission au bref de Clément XIV. Quoique son ordre » subsistât en son entier dans » la Russie-Blanche, six ans s'écoulèrent sans qu'il osât recevoir des novices, malgré qu'il » y eût un noviciat de jésuites » au collége de Polocz ; et il ne » rouvrit ce noviciat qu'après » en avoir obtenu, le 28 juin » 1779, une permission formelle » et authentique de l'évêque » diocésain, aujourd'hui archevêque de Mohilef, qui avait » lui-même reçu à ce sujet, du » pape Pie VI, un plein pouvoir » signé à Rome le 15 août 1778, » avec le titre et le caractère de » délégué apostolique. Enfin, » sur l'ordre donné en forme » d'ukase par l'impératrice, le » 5 juillet 1782, et l'approbation du même prélat, les jésuites de la Russie-Blanche » s'étant assemblés en congrégation générale au collége de » Polocz, élurent le 17 octobre » 1782, pour vicaire-général, » avec toute l'autorité de général, le père Czerniewicz, qui a » vécu dans cette charge deux ans neuf mois et un jour. »

D.

DABILLON (André), fut pendant quelque temps le compagnon du fanatique Jean Labadie, avant que cet enthousiaste eût quitté la religion catholique; mais il ne partagea ni ses erreurs, ni ses désordres. Il avait été auparavant jésuite. M. de Caumartin, évêque d'Amiens, sut faire la différence de l'un et de l'autre. Il chassa Labadie, et retint Dabillon pour son grand

vicaire. Celui-ci mourut vers l'an 1664, curé dans l'île de Magné en Saintonge. On a de lui quelques ouvrages de théologie, entre autres : *Concile de la grâce, ou Réflexions sur le second concile d'Orange de l'an 529, et le parfait accord de ses décisions avec celles du Concile de Trente*, Paris, 1645, in-4°.

DABONDANCE (Jean), notaire au Pont-Saint-Esprit, est auteur d'un mystère à personnages, de la Passion, que l'on distingue de celui de Jean-Michel, par *Quod secundum legem debet mori*; il paraît avoir été imprimé à Lyon, in-4° et in-8°; mais il est également rare dans chacun de ces deux formats.

DAC (Jean), peintre allemand, né à Cologne en 1556, se forma en Allemagne sous Spranger, et en Italie sous les plus habiles maîtres. L'empereur Rodolphe, ami des arts et protecteur des artistes, employa son pinceau. Les tableaux qu'il fit pour ce prince sont d'un bon goût. Dac mourut à la cour impériale, comblé d'honneurs et de biens, et très-regretté par l'usage qu'il avait fait de son crédit.

DACIER (André), né à Castres le 6 avril 1651, d'un avocat, fit ses études d'abord dans sa patrie; ensuite à Saumur, sous le savant Tanneguy-le-Fèvre, alors entièrement occupé de l'éducation de sa fille. Le jeune littérateur ne la vit pas long-temps sans l'aimer; leurs goûts, leurs études étaient les mêmes. Unis déjà par l'esprit, ils le furent encore par le cœur. Leur mariage se célébra en 1683. Deux ans après, ils abjurèrent la religion protestante. Le duc de Montausier, instruit du mérite de l'un et de l'autre, les mit dans la liste des savants destinés à commenter les anciens auteurs, *pour l'usage du dauphin*. Les sociétés littéraires ouvrirent leurs portes à Dacier; l'académie des inscriptions en 1695, et l'académie française à la fin de la même année. Cette dernière compagnie le choisit dans la suite pour son secrétaire perpétuel. La garde du cabinet du Louvre lui avait déjà été confiée, comme au savant le plus digne d'occuper cette place. Il mourut le 18 septembre 1722, en philosophe chrétien. On a de lui beaucoup de *Traductions d'auteurs grecs et latins*; et, quoiqu'elles fussent peu propres à réconcilier les partisans des écrivains modernes avec l'antiquité, il eut toujours un zèle ardent pour elle : ce zèle allait jusqu'à l'enthousiasme. Il ne traduisait jamais un ancien qu'il n'en devînt amoureux; il était incapable d'y apercevoir des défauts, et pour cacher ceux qu'on lui attribuait, il soutenait les plus étranges paradoxes. Il veut prouver, par exemple, que Marc-Aurèle n'a jamais persécuté les chrétiens. Dans la morale des anciens philosophes, c'est-à-dire dans quelques sentences sans liaison et sans sanction, entremêlées de maximes absurdes et odieuses, il prétendait trouver la morale du christianisme. Il ne songeait pas que leur doctrine, eût-elle été généralement bonne, n'en eût pas été moins opposée à l'Évangile, quant au motif et au but de la pratique. « Quelle » union, disait Tertullien, et » quel rapport peut-il y avoir » entre Jérusalem et Athènes, » l'académie et l'Église, les dis- » ciples de la Grèce et ceux de » Jésus-Christ? Les uns se tour-

» mentent pour paraître vertueux, les autres désirent uniquement de l'être, etc. » (*Voy.* ÉPICTÈTE.) On a de Dacier : 1° une *édition* de Pompeïus Festus et de Valerius Flaccus, *ad usum Delph.*, in-4°, Paris, 1681, avec des notes savantes et des corrections judicieuses. On réimprima cette édition à Amsterdam, 1699, in-4°, avec de nouvelles remarques. 2° Nouvelle *Traduction* d'Horace, accompagnée d'observations critiques, 1681-1689, 10 vol. in-12. Les fleurs du poète latin se flétrissent en passant par les mains du traducteur français. Qui ne connaîtrait Horace que par cette version s'imaginerait que ce poète, un des plus délicats de l'antiquité, n'a été qu'un versificateur lourd et pesant. Le commentaire sert quelquefois plus à charger le livre qu'à faire pénétrer les beautés du texte. Il y a quelquefois des interprétations singulières, que Boileau appelait *les révélations de M. Dacier.* 3° *Réflexions morales de l'empereur Marc-Aurèle Antonin*, Paris, 1691, 2 vol. in-12; 4° la *Poétique d'Aristote*, in-4°, avec des remarques, dans lesquelles le traducteur a répandu beaucoup d'érudition; 5° les *Vies de Plutarque*, 8 vol. in-4°, Paris, 1721, réimprimées en 10 vol. in-12, Amsterdam, 1724; traduction plus fidèle, mais moins lue que celle d'Amyot. Celui-ci a des grâces dans son vieux langage; Dacier n'a guère que le mérite de l'exactitude; encore l'abbé de Longuerue le lui disputait-il. Son style est celui d'un savant sans chaleur et sans vie. « Il connaissait tout des anciens, dit » un homme d'esprit, hors la » grâce et la finesse. » Pavillon disait que *Dacier était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité.* Cette fureur de l'antique était si forte en lui et en madame Dacier, qu'ils faillirent s'empoisonner un jour par un ragoût dont ils avaient puisé la recette dans Athénée. 6° *L'OEdipe* et *l'Electre de Sophocle*, in-12, version assez fidèle, mais assez plate; 7° les *OEuvres d'Hippocrate* en français, avec des remarques, Paris, 1697, in-12; 8° une partie des *OEuvres de Platon*, Paris, 1699, 2 vol. in-12; 9° *Manuel d'Épictète*, Paris, 1715, in-12: il avait sur cet ouvrage des idées extravagantes, excellemment réfutées par M. Formey. Dacier eut part à *l'Histoire métallique de Louis XIV.* Ce prince, à qui il la présenta, lui donna une pension de 2,000 livres. [On conserve du même auteur des *Notes* manuscrites *sur Quinte-Curce.*]

DACIER (Anne Le Fèvre), femme du précédent, fille de Tanneguy-le-Fèvre, naquit à Saumur en 1651. Elle eut les talents et l'érudition de son père, et commença à se faire connaître dans la littérature par sa belle *édition* de Callimaque, qui parut en 1674, enrichie de doctes remarques; elle mit ensuite au jour de savants *Commentaires sur plusieurs auteurs, pour l'usage de monseigneur le dauphin. Florus* parut en 1674, *Aurelius Victor* en 1681, *Eutrope* en 1683, *Dyctis de Crète* en 1684. Son mari partagea ses travaux; ils passèrent toute leur vie dans une parfaite union. Un fils et deux filles furent le fruit de ces liens formés par l'esprit et par l'amour. Le fils, qui donnait de grandes espérances, mourut en 1694; une de ses sœurs mourut

aussi dans un âge peu avancé, et l'autre prit le voile. Leur mère fut enlevée à la république des lettres en 1720, à 69 ans. Outre les ouvrages que nous venons de nommer, on a d'elle : 1° une *Traduction* de trois comédies de Plaute, l'*Amphitryon*, le *Rudens* et l'*Epidicus*, 3 vol. in-12. Quand Molière eut publié son *Amphitryon*, l'illustre savante avait entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute, imité par le comique moderne, était fort supérieur. Ayant appris que Molière devait donner une comédie *sur les femmes savantes*, elle supprima sa dissertation. 2° Une *Traduction* de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère, avec une *Préface*, et des *Notes* d'une profonde érudition, réimprimée en 1756, en 8 vol. in-12. Cette traduction fit naître une dispute entre madame Dacier et La Motte, dispute aussi inutile que presque toutes les autres. Elle n'a rien appris au genre humain, dit un philosophe, sinon que madame Dacier avait encore moins de logique que La Motte ne savait de grec. Madame Dacier, dans ses *Considérations sur les causes de la corruption du goût*, ouvrage publié en 1714, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur; La Motte n'y opposa que de l'esprit et de la douceur. « L'ouvrage de La » Motte, dit un écrivain ingé» nieux, semblait être d'une » femme galante pleine d'esprit, » et celui de madame Dacier » d'un pédant de collége. » Elle ne ménagea pas plus le père Hardouin, qui était entré dans ce différend. On a dit « qu'elle » avait répandu plus d'injures » contre le détracteur d'Homère, » que ce poète n'en avait fait » prononcer à ses héros. » On voit par là qu'elle ne sut pas entièrement se défendre des travers si ordinaires aux femmes savantes, qui, à la vérité, sont aussi, souvent, les travers des hommes, mais que l'expérience prouve être plus particulièrement attachés au sexe que la nature ne semble pas avoir destiné aux spéculations scientifiques. (*Voyez* LA FAYETTE, GEOFFRIN, GRAFFIGNY, TENCIN, SUZE.) On a cru que Molière l'avait eue en vue dans la comédie des Femmes savantes; et par l'anecdote que nous avons rapportée, il paraît qu'elle l'a cru elle-même. 3° Une *Traduction* du Plutus et des Nuées d'Aristophane, Paris, 4 vol. in-12, 1684; 4° une autre d'Anacréon et de Sapho, Paris, 1681, in-8°. Elle soutient que cette femme, célèbre par ses talents ainsi que par ses vices, n'était pas coupable de la passion infâme qu'on lui a reprochée. C'est pousser trop loin la prévention pour l'antiquité. Madame Dacier avait encore fait des *Remarques sur l'Écriture sainte*, et on la sollicita souvent de les donner au public. Elle répondit toujours, « qu'une femme doit » lire et méditer l'Écriture, pour » régler sa conduite sur ce qu'elle » enseigne; mais que le silence » doit être son partage, suivant » le précepte de saint Paul. » Ce qui porte à croire que, naturellement modeste, elle condamnait elle-même les fougues où l'entraînaient quelquefois la prétention et la suffisance du savoir. On doit encore à madame Dacier, 5° une traduction des *Comédies de Térence*.

DACTYLES, IDÉENS, ou CORYBANTES, ou CURÈTES. Les uns

étaient enfants du Soleil et de Minerve, les autres de Saturne et d'Alciope. On mit Jupiter entre leurs mains pour être élevé; et ils empêchèrent par leurs danses que les cris de cet enfant ne parvinssent jusqu'aux oreilles de Saturne, qui l'aurait dévoré.

DAELMAN (Charles-Guislin), né à Mons, en Hainaut, en 1660, docteur et professeur en théologie à Louvain, président du collége Adrien, et chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et de Sainte-Gertrude à Nivelles, mort le 21 décembre 1731, a laissé une *Théologie scolastico-morale*, qui a été imprimée plusieurs fois, en 9 vol. On y voit plusieurs oraisons latines qui montrent qu'il était peu versé dans les belles-lettres : celle qui est le mieux écrite n'est pas de lui; elles sont toutes fort courtes et sans développement; ce sont plutôt des lieux oratoires (*loci oratorii*).

DAENS (Jean), riche négociant d'Anvers, célèbre par un trait de générosité dont on trouve peu d'exemples. L'empereur Charles-Quint s'étant prêté au désir que Daens avait de lui donner à dîner, le généreux marchand jeta au feu, à la fin du repas, un billet de deux millions qu'il avait prêtés au prince. *Je suis*, lui dit-il, *trop payé*, *par l'honneur que votre majesté me fait*. « Les princes qui règnent » par la vérité et la justice, dit » un auteur moderne, sont plus » puissants et plus riches par le » cœur de leurs sujets, que par » toutes les ressources du des- » potisme et de l'artifice. »

DAGOBERT Ier, roi de France, fils de Clotaire II et de Bertrude, né vers l'an 600, fut roi d'Austrasie en 622, de Neustrie, de Bourgogne et d'Aquitaine en 628. Après la mort de Charibert, son frère, dont il avait inutilement tenté, pendant sa vie, d'envahir l'héritage, il se signala contre les Esclavons, les Gascons et les Bretons; mais il ternit l'éclat de ses victoires par sa passion pour les femmes. Après avoir répudié celle qu'il avait d'abord épousée, il en eut jusqu'à trois dans le même temps. [Son règne fut aussi souillé par plusieurs cruautés dont nous ne rapporterons que la suivante. Il avait accueilli les Bulgares, qui fuyaient devant les Huns, et leur avait cédé une portion de terrein; craignant, sans motif antérieur, qu'ils ne se rendissent maîtres du pays qu'il leur avait accordé, il les fit égorger dans une seule nuit, au nombre de dix mille familles. Ce fut Dagobert qui publia les *Lois des Francs*, avec des corrections et des augmentations. Il mourut à Épinay en 638, âgé d'environ 38 ans, et fut enterré à Saint-Denis, dont il avait augmenté la fondation. Quelques chroniques lui ont donné le titre de saint, ainsi qu'à plusieurs rois de la première race. Il faut avouer que c'étaient d'étranges saints. « Ils ne valaient rien, tous tant » qu'ils étaient, » dit l'abbé Longuerue, toujours un peu exagérateur. « Quelle cruauté, » quelle barbarie dans Clotaire » Ier, assassinant lui-même ses » neveux de sa propre main! » Dans le traitement que fit » Clotaire II à ses cousins » et à Brunehaut! Quelle impu- » dicité dans Dagobert Ier! On » pourrait louer tous ces gens-là, » comme Cardan a fait le pané- » gyrique de Néron. » Parallèle

outré et injuste. Entre ces rois français et les monstres de Rome, la distance est immense. Ce fut sur la fin du règne de Dagobert que l'autorité des *maires du Palais* absorba la puissance royale. Il laissa de Nantilde, Clovis II; et de Ragnetrude, Sigebert, qui fut roi d'Austrasie.

DAGOBERT II (Saint), le jeune, roi d'Austrasie, fils de saint Sigebert II, devait monter sur le trône de son père, mort en 656; mais Grimoald, maire du palais, le fit renfermer dans un monastère et donna le sceptre à son propre fils Childebert. Clovis II, roi de France, ayant fait mourir Grimoald, détrôna Childebert, et, sur un faux bruit de la mort de Dagobert, donna l'Austrasie à Clotaire III, puis à Childeric II. Dagobert épousa Mathilde en Écosse, où il avait été conduit, et en eut plusieurs enfants. Après la mort de Childerie, il reprit la couronne d'Austrasie en 674; gouverna sagement son peuple, fonda divers monastères, et fut assassiné en 679 par ordre d'Ebroin, maire du palais, comme il marchait contre Thierri, roi de France, auquel il avait déclaré la guerre. Sa mort aurait dû rendre Thierri seul maître de la monarchie; mais l'Austrasie, craignant de tomber sous la domination d'Ébroin, maire du palais, ne voulut plus reconnaître de rois: Pepin et Martin s'en firent déclarer ducs ou gouverneurs. Dagobert, d'une vertu éprouvée et peu commune, est honoré comme martyr à Stenay, lieu de sa sépulture, selon l'usage du temps, qui donnait ce titre à ceux qui périssaient injustement, après avoir bien vécu. D. Bouquet croit que c'est un autre Dagobert qu'on honore dans cette ville comme martyr. Le père Withelm, jésuite, a publié les *Actes* de ce prince, Molsheim, 1623, in-4°; augmentés par Floncel, Luxembourg, 1653, in-4°; mais on ne les croit pas assez authentiques pour mériter la confiance générale.

DAGOBERT III, fils et successeur de Childebert III, roi de Neustrie en 711, mourut le 17 janvier 715. Il laissa un fils nommé Thierri, auquel les Français préférèrent Chilpéric II, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Le père Godefroid Henschenius a publié : *De tribus Dagobertis Francorum regibus*, Anvers, 1653, in-4°; ouvrage curieux et savant.

† DAGOBERT (Louis-Auguste), né à Saint-Lô vers 1750, entra fort jeune dans le régiment de Tournaisis en qualité de sous-lieutenant, et fit avec ce corps les premières campagnes de la guerre de sept ans. Dagobert embrassa le parti de la révolution, et, parvenu successivement au grade de maréchal-de-camp, il fut envoyé en cette qualité, en 1792, à l'armée d'Italie, commandée par le général Biron. Il se distingua dans plusieurs affaires, et particulièrement auprès de Nice et du Col de Negro. Il fut ensuite nommé général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales; mais il la trouva dans un état de désorganisation et de faiblesse tel, qu'il crut devoir venir lui-même à Paris pour y réclamer des secours. Ses demandes furent mal accueillies; il fut mis en prison, d'où il fut très heureux de sortir, à condition qu'il retournerait à son armée. Malgré l'infériorité du nombre, il remporta sur les Espagnols des avantages considérables; il se rendit maître de Puicerda, dé-

fendit avec courage Mont-Louis, fit éprouver aux Espagnols d'assez grands échecs à Olette, à Campredon, et les défit ensuite entièrement à Urgel (10 avril 1794), dont il s'empara. Mais il acheta cette victoire au prix de sa vie; il mourut dix jours après des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille. La convention nationale ordonna que le nom de ce général fût inscrit sur une des colonnes du Panthéon, voulant par ces vains honneurs encourager d'autres victimes à se livrer à la mort en servant la cause de l'anarchie. On connaît de lui: *Nouvelle Méthode d'ordonner l'infanterie, combinée d'après les ordonnances grecques et romaines, pour être particulièrement l'ordonnance des Français*, 1793, in-8° Cet ouvrage, dans lequel l'auteur renouvelle plusieurs idées de Folard, reconnues impraticables, eut peu de succès.

DAGON, divinité des Philistins, que l'on représentait sous la figure d'un homme dont les jambes étaient jointes aux aines, et qui n'avait point de cuisses. Quelques-uns veulent que ce fût Saturne, d'autres Jupiter, et d'autres Vénus; mais il est très douteux que ces divinités grecques existassent déjà au temps de Dagon; il est certain au moins qu'elles n'étaient pas revêtues encore de toutes les anecdotes mythologiques dont on les a affublées ensuite. Les Philistins s'étant emparés de l'arche d'alliance, et l'ayant placée dans le temple de Dagon, trouvèrent le lendemain l'idole renversée et brisée.

DAGONEAU. *Voyez* GUISE (Dom Claude).

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, mort à Courbevoie en 1745, avait été professeur de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, principal de ce collége, et recteur de l'université. On a de lui: 1° un *Cours de philosophie* en latin, où il y a beaucoup de subtilités; 2° un petit ouvrage en français, contre les *Avertissements de M. Languet, archevêque de Sens*. Dagoumer était engagé dans le parti de Jansénius, et le soutenait avec ardeur. C'est lui que Le Sage a voulu désigner sous le nom de *Guyomar* dans son roman de *Gil Blas*.

† DAGUET (Pierre-Antoine-Alexandre), jésuite, naquit le 1er décembre 1707 à Beaume-les-Dames en Franche-Comté. Lorsque la société fut supprimée, il se retira à Besançon, où il termina, en 1775, une vie entièrement remplie par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il a laissé les ouvrages suivants: 1° *Considérations chrétiennes pour chaque jour du mois*, Lyon, 1758, in-12; 2° *Exercices du chrétien*, Lyon, 1758, in-12; 3° *La consolation du chrétien dans les fers, ou Manuel des chiourmes*, Lyon, 1759, in-12; 4° *Exercices chrétiens des gens de guerre*, 1759, in-12. Ces différents ouvrages sont écrits avec la plus grande onction, et atteignent parfaitement le but de l'auteur.

† DAIGNAN (Guillaume), né à Lille en 1732, fit ses études à Montpellier, et fut reçu docteur en médecine dans l'université de cette ville. Etant entré au service des hôpitaux militaires, il donna constamment des preuves de zèle et d'humanité. Il vint ensuite se fixer à Paris, où il acheta une charge de médecin ordinaire du roi, charge qu'il perdit à l'époque de la révolution. Il fut nommé membre du conseil de santé des armées sous la convention nationale, et obtint ensuite sa retraite

comme premier médecin des armées. Il est mort à Paris le 16 mars 1812. Daignan a composé un grand nombre d'ouvrages. Nous citerons les principaux : 1° *Maladies, traduites du latin de Baglivi*, Paris, 1757, in-12; 2° *Remarques et observations sur l'hydropisie*, Paris, 1776, in-8°; 3° *Mémoires sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de Genièvre dans les pays marécageux*, Saint-Omer, 1777, in-4°, Dunkerque, 1778, in-8°; 4° *Réflexions sur la Hollande*, Paris, 1778, in-12, 1812, in-8°. Ces réflexions s'appliquent aux établissements publics, aux mœurs, à l'état des sciences et des arts, et aux productions de la Hollande; 5° *Adnotationes breves de febribus*, avec le français en regard, Paris, 1783, in-8°. Ces remarques sont sur les fièvres qui ont régné en France pendant les automnes de 1780 et 1781. 6° *Ordre du service des hôpitaux militaires*, Paris, 1785, in-8°; 7° *Tableau des variétés de la vie humaine*, Paris, 1786, 2 vol. in-8°; 8° *Gymnastique des enfants convalescents, infirmes, faibles et délicats*, Paris, 1787, in-8°; 9° *Nouvelle administration politique et économique de la France*, 1787, in-8°; 10° *Conservatoire de santé et supplément au conservatoire de santé*, Paris, 1802, in-8°; 11° *Mémoires sur les moyens d'extirper la mendicité en France*, Paris, 1802, in-8°; 12° *Plan général pour remédier aux principales causes qui nuisent à la constitution de l'homme*, Paris, 1802, in-8°; 13° *Relation d'un voyage en Normandie et dans les Pays-Bas*, Paris, 1806, in-8°; 14° *Centuries médicales du XIXe siècle*, Paris, 1807, 1808, 2 v. in-8°; 15° *Echelle de la vie humaine, ou Thermomètre de santé*, Paris, 1811, in-8°. Daignan a en outre laissé plusieurs manuscrits, que ses héritiers se proposent de publier.

DAILLÉ (Jean), né à Chatellerault le 6 janvier 1594, fut chargé, en 1612, de l'éducation des deux petits-fils de Duplessis-Mornay. Il fit avec eux plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A Venise, il lia connaissance avec Fra-Paolo, qui voulut inutilement l'engager à s'établir dans cette ville. Revenu en France, il exerça le ministère à Saumur en 1625, et à Charenton l'année d'après; et mourut à Paris le 15 avril 1670. Les protestants font beaucoup de cas de ses ouvrages, et les catholiques avouent qu'ils sont dignes de l'attention des controversistes. Les principaux sont : 1° *Traité de l'emploi des SS. Pères, pour le jugement des différends de la religion*, Genève, 1632, in-8°; traduit en latin par Mettayer, Genève, 1656, in-4°; et en anglais, Londres, 1651, in-4°; traduction attribuée à Thomas Smith, qui la désavoua, quoique la préface soit évidemment de lui. Cet ouvrage est très estimé par quelques-uns de sa communion. Il ne veut point qu'on termine les différends théologiques par l'autorité des Pères; mais c'est précisément cette autorité qui forme la chaîne de la tradition; en les récusant, Daillé convient assez clairement qu'ils sont contraires aux opinions de sa secte. Il a été victorieusement réfuté par William Reeves, protestant anglais, auteur d'une traduction anglaise des *Apologies du christianisme* de saint Justin et de Tertullien. (*Voy.* Traité historiq. et dogm. de la religion, par Bergier, tome 11. (*Voy.* BAR-

BEYRAC) 2° *De pœnis et satisfactionibus humanis libri* VII, in-4°, Amsterdam, 1649; 3° *De jejuniis et quadragesima*, in-8°; 4° *De confirmatione et extrema unctione*, in-4°, Genève, 1669; 5° *De cultibus religiosis Latinorum libri* IX, Genève, 1671, in-4°; 6° *De fidei ex Scripturis demonstratione*, etc.; 7° des *Sermons* en plusieurs vol. in-8°, qui sont écrits avec netteté, et remplis de passages de l'Ecriture et des Pères. Daillé était d'un caractère franc et ouvert. Son entretien était aisé et instructif. Les plus fortes méditations ne lui ôtaient rien de sa gaîté naturelle. En sortant de son cabinet, il laissait toute son austérité parmi ses papiers et ses livres. Il se mettait à la portée de tout le monde, et les personnes du commun se plaisaient avec lui comme les savants.

† DAIMBERT, que quelques historiens appellent *Dagobert*, était évêque de Pise vers la fin du XIe siècle. Le pape Urbain II, à la recommandation de la fameuse comtesse Mathilde, lui conféra en 1092 la dignité d'archevêque de Pise, quoique cette ville ne fût alors qu'un évêché. Ce pape lui accorda ensuite la souveraineté de l'île de Corse, à condition de payer tous les ans au palais de Latran 50 livres, monnaie de Lucques. Daimbert assista au concile de Clermont en novembre 1095, où Urbain prêcha la première croisade. Daimbert se croisa, et se dirigea vers la Palestine, à la tête des Pisans et des Génois; mais Godefroy était déjà maître de Jérusalem lorsqu'il y arriva. Il fut nommé patriarche latin de la ville sainte, et Godefroy fut obligé de lui abandonner la souveraineté du quart de la ville de Jaffa et du quartier de Jérusalem où était bâtie l'église de la Résurrection. A la mort de Godefroy, l'ambitieux patriarche voulut lui succéder, et disputa le royaume de Jérusalem à Baudouin Ier; mais il fut obligé de céder et de couronner lui-même le nouveau roi. Ils ne tardèrent pas à renouveler leurs démêlés. Daimbert expulsé de son église se retira à Rome pour y implorer le secours du saint-siége. Il obtint de Pascal II une sentence favorable. Il retournait à Jérusalem pour la faire mettre à exécution, lorsque la mort l'arrêta en Sicile au mois de juin 1107.

† DAIMBERT, d'une famille noble, fut élu archevêque de Sens en 1097. Ives de Chartres lui refusa la consécration épiscopale, parce que son élection avait été faite tumultueusement, et consulta cependant sur cette affaire l'archevêque de Lyon. Ce prélat approuva sa conduite, et lui permit cependant de sacrer Daimbert, à condition que ce dernier reconnaîtrait la primatie de l'église de Lyon. Cependant Ives suspendit encore la consécration, et Daimbert prit le parti de se rendre à Rome, où le pape Urbain, après l'avoir ordonné évêque, lui donna le *pallium*. A son retour, il reconnut la primatie de l'archevêque de Lyon; il paraît cependant que cette suprématie ne fut pas bien établie, du moins quant à l'église de Sens, puisque Louis le Gros la contesta. Ce prince n'ayant pas voulu être sacré par Adolphe, archevêque de Reims, parce que, élu par le clergé, il avait pris possession de ce siége sans attendre le consentement du roi,

se fit couronner et sacrer à Orléans en 1108 par l'archevêque de Sens. Daimbert mourut en 1122.

DAIN (Olivier Le), fils d'un paysan de Thiell en Flandre, devint barbier de Louis XI, et ensuite son ministre d'état. Sa faveur continua tant que ce prince fut sur le trône; mais au commencement du règne de Charles VIII, on lui fit son procès, et il fut attaché à un gibet en 1484. Ce fut pour avoir abusé d'une femme, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il eut ensuite l'inhumanité de faire étrangler. Son insolence et sa tyrannie l'avaient rendu l'objet de l'exécration publique. Son premier nom était *Olivier le Diable* ou *le Mauvais*. Louis XI lui donna celui de *le Dain* en l'anoblissant. [Il avait eu de Louis XI la capitainerie de Meulan, et dès lors Olivier se fit appeler le comte de Meulan. En 1477, il fut envoyé à Gand pour insinuer à la princesse Marie, héritière de Bourgogne, de se confier au roi son parrain. Détesté à Gand par ses manœuvres secrettes, il s'enfuit à Tournai, et, par de fausses promesses, en trompa les habitants, qui livrèrent la ville à Louis XI.]

† DAIRE (Louis-François), né à Amiens le 6 juillet 1713, entra dans l'ordre des célestins à l'âge de 19 ans. Daire professa la philosophie et la théologie à Paris, pendant trois ans. Il alla ensuite en 1740 à Rouen, où il s'appliqua à l'étude des lettres; il fut sous-prieur dans cette ville, ensuite à Lyon, à Amiens, et à Paris, puis prieur d'Escrimont en Beauce. Il était prieur de la maison de Metz, lorsqu'en 1768 il fut nommé député du clergé régulier. On lui confia ensuite la Bibliothèque des célestins de Paris, avec le soin de remettre dans la Bibliothèque du roi tous les livres précieux que pouvaient posséder les maisons de la congrégation. Son ordre ayant été supprimé, le père Daire se retira à Amiens, et ensuite à Chartres, où il mourut le 18 mars 1792. Il a laissé : 1° *Relation d'un voyage de Paris à Rouen*, Rouen, 1740, in-12; 2° *Almanach de Picardie*, pendant plusieurs années; 3° *Histoire civile et ecclésiastique de la ville d'Amiens*, 1757, 2 vol. in-4°. Cette histoire vient jusqu'à l'année 1752. Le Journal des savants relève quelques erreurs échappées au P. Daire dans cet ouvrage. 4° *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Mont-Didier*, 1765, in-12; 5° *Tableau historique des sciences, des belles-lettres et des arts dans la province de Picardie, depuis les premiers temps jusques aujourd'hui*, 1769, in-12; 6° *Dictionnaire des épithètes françaises*, Lyon, 1758, in-12; 7° *Vie de Gresset*, 1779, in-12; 8° *Histoire littéraire de la ville d'Amiens*, 1782, in-4°; 9° *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville et du doyenné de Doulens*, 1784, in-12, avec une *notice sur Michel Fresnoy*, né à Amiens; 10° *Histoire d'Encre, aujourd'hui Albert, et du bourg de Grandvilliers* : ces histoires forment chacune un petit volume in-12; 11° *Vie de Joseph Vallart*, insérée dans le Magasin encyclopédique de juillet 1812. Le P. Daire était instruit et surtout laborieux. Voici le jugement que porte un critique sur ses ouvrages : « Les » pièces fugitives du P. Daire ne » prouvent pas qu'il ait du ta-

» lent pour la poésie; ses histoi-
» res particulières de quelques
» villes prouvent son travail et
» son érudition, pas toujours
» son goût et sa méthode; mais
» son Dictionnaire des épithètes
» françaises prouve invincible-
» ment sa patience. »

† DALAYRAC (Nicolas), célèbre compositeur, naquit à Murot, en Cominge, le 13 juin 1753. Son père le destina d'abord au barreau, mais le jeune Dalayrac, entraîné par son goût pour la musique, négligeait entièrement l'étude des lois; il fut ensuite placé dans les gardes du comte d'Artois, et vint à Paris en 1774. Dalayrac s'y lia avec Grétry, Saint-Georges, et surtout avec Sanglé, qui lui apprit les premiers éléments de la composition. Il débuta en 1781 par *Le Petit Souper* et *Le Chevalier à la mode*, au théâtre de l'Opéra-Comique (pour lequel il travailla 28 ans). Il a composé cinquante-six opéras, dont les principaux sont *Nina*, *Les deux Petits Savoyards*, *Azémia*, *Raoul, sire de Créqui*; *Camille, ou Le Souterrain*, *Roméo et Juliette*, *Adolphe et Clara*, *Le Château de Monténéro*, *Gulistan*, *Picaros et Diégo*, *Maison à vendre*. Dalayrac compta presque autant de succès que de compositions; il était doué d'une imagination féconde, on peut dire intarissable; et il a plus que tout autre réussi dans les genres les plus opposés. Ce compositeur est mort à Paris le 27 novembre 1809, âgé de cinquante-six ans.

DALE. *Voyez* VAN DALE.

DALECHAMPS (Jacques), né à Caen l'an 1513, mourut en 1588 à Lyon, où il exerçait la médecine. Il possédait les langues et les belles-lettres. On a de lui, 1° l'*Histoire des plantes*, en latin, Lyon, 1587, 2 vol. in-fol., traduite en français par Jean Desmoulins, 2 vol. in-fol., 1653; 2° une bonne *Traduction* en latin des xv livres d'Athénée, en 2 vol. in-fol., 1652, avec des notes et des estampes: les notes sont de Casaubon; 3° une *Traduction* en français du vi° livre de Paul-Æginète, enrichie de savants commentaires, et d'une préface sur la chirurgie ancienne et moderne. 4° Les ix *Livres d'administrations anatomiques de Claude Galien, translatés et corrigés*, Lyon, 1566, in-8°; 5° des *Notes sur l'Histoire naturelle de Pline*, 1587, in-fol. [On cite en outre du même auteur: 6° *De peste, libri tres*, Lyon, 1552, in-12; 7° *Traité de chirurgie*, Lyon, 1570, 1573, in-8°; Paris, 1610, in-4°.]

DALIBRAI (Charles Vion), poète parisien, fils d'un auditeur des comptes, mort en 1654, quitta les armes pour la poésie. On a de lui un *Recueil de vers sur différents sujets sacrés et profanes*; mais ni les uns ni les autres n'ont fait beaucoup de fortune, quoiqu'il y ait du naturel dans quelques-unes de ses pièces, et même des saillies. On a encore de lui une *Traduction* des Lettres d'Antonio de Perez, Espagnol, ministre disgracié de Philippe II, et 73 *Epigrammes contre le fameux parasite Montmaur*. Ses *OEuvres poétiques* furent imprimées à Paris en 1647 et 1653, en 2 parties in-8°. [Il traduisit divers ouvrages italiens, comme l'*Aminte* et le *Lorismène* du Tasse; *Damone Clori* de Cremonini, le *Soliman*, tragédie de Bonarelli; et de l'espagnol, l'excellent ouvrage de l'Examen des Esprits *pour les*

Sciences, Le Huarte, Paris, 1645, 1650, 1661, in-12.]

DALILA, courtisane qui demeurait dans la vallée de Sorec, de la tribu de Dan, près du pays des Philistins. Samson en étant devenu amoureux, s'attacha à elle, et elle paraît être devenue son épouse légitime, quoique plusieurs interprètes continuent à la regarder comme une courtisane. Ce fut elle qui le livra aux Philistins. *Voyez* SAMSON.

DALIN (Olaüs de), savant suédois, né à Winsberg en 1708, mérita le nom de *Père de la poésie suédoise*, par deux poèmes écrits en cette langue. L'un a pour titre : *La liberté de la Suède ;* l'autre est sa tragédie de *Brunhilde*. Les lettres ne lui acquirent pas seulement de la gloire, elles firent sa fortune. De l'état de fils d'un simple pasteur, il s'éleva successivement jusqu'aux places de précepteur du prince Gustave, de conseiller ordinaire de la chancellerie, de chevalier de l'Etoile du nord, et enfin à la dignité de chancelier de la cour. C'est ainsi que le gouvernement, par l'ordre duquel il avait écrit l'*Histoire générale de Suède*, récompensa ses talents. Il a poussé cette histoire jusqu'à la mort de Charles XI. Elle a été imprimée à Stockholm en 1747, 4 vol. in-4°. « Cette » histoire de Suède, dit un cri- » tique, est regardée dans le » pays comme la plus détaillée, » la plus fidèle et la plus correcte » qui ait encore paru. La beauté » du style ne laisse rien à dési- » rer à ceux qui connaissent le » mieux la force et l'élégance de » la langue suédoise. » L'auteur mourut le 12 août de l'an 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, la Suède lui doit un grand nombre d'*Epîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*, et quelques *Eloges* des membres de l'académie royale des sciences, dont il était un des principaux ornements. On a encore de lui une *Traduction* de l'ouvrage du président de Montesquieu, sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

DALMACE (Saint), archimandrite des monastères de Constantinople, fit paraître beaucoup de zèle contre Nestorius. Les pères du concile d'Ephèse, en 430, le nommèrent pour agir en leur nom à Constantinople. Il mourut quelque temps après, à plus de 80 ans, également illustre par ses vertus et son esprit. L'Eglise honore sa mémoire le 3 août. Sa vie se trouve en grec dans le 2e vol. de l'*Imperium orientale* de Banduré.

DALMATINUS (Georgius), né dans l'Esclavonie, était très versé dans la connaissance des langues orientales. Il a traduit la *Bible* en langue esclavone, Wittemberg, 1584.

† DALRYMPLE (David), jurisconsulte célèbre, né à Edimbourg en 1726, plus connu sous le nom de lord Hailes, commença ses études à l'école d'Eton, et alla les terminer à Utrecht. De retour dans sa patrie, il entra au barreau, où son débit désagréable l'empêcha d'obtenir les succès que lui promettaient ses vastes connaissances. Il fut nommé en 1766 l'un des juges de la cour de session, et en 1767 lord-commissaire du justicier. Il remplit jusqu'à la fin de sa vie ses fonctions judiciaires avec intégrité et exactitude, et se distingua par la décence de sa conduite et la douceur de son caractère. Ses principaux ouvrages sont :

1° *Remarques sur l'histoire d'Écosse*, 1773; 2° *Annales d'Écosse*, 1776 et 1779, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui est très remarquable, comprend depuis l'avénement de Malcolm III jusqu'à la mort de David II, un espace de 276 ans. L'auteur s'était proposé de porter ces annales jusqu'au règne de Jacques Ier; mais des circonstances inconnues mirent obstacle à ce projet. 3° *Œuvres du mémorable M. Jean Hailes d'Éton, recueillies pour la première fois ensemble*, Glascow, 1766, 3 vol.; 4° *Histoire des martyrs de Smyrne et de Lyon, dans le IIe siècle*, avec des notes explicatives, Edimbourg, 1776; 5° *Restes d'antiquités chrétiennes*, Edimbourg, 1778, 3 vol.; 6° *Recherches concernant les antiquités de l'Eglise chrétienne*, Glascow, 1783; 7° *Recherches sur les causes secondaires auxquelles Ch. Gibbon a attribué les rapides progrès du christianisme*, 1786, in-4°. Cet ouvrage est remarquable par la clarté et la solidité des raisonnements, et surtout est à l'abri du reproche d'aigreur et d'amertume qu'ont mérité presque tous les ouvrages écrits à cette occasion. Dalrymple mourut en 1792. Il était attaché à la révélation, et se fit toujours un devoir de la défendre contre les attaques des incrédules modernes.

† DALRYMPLE (Alexandre), frère du précédent, illustre géographe, naquit à Edimbourg en 1737. Il entra fort jeune au service de la compagnie des Indes. Ayant résolu de regagner à cet établissement le commerce de l'archipel des Indes, qui était tout entre les mains des Hollandais, il refusa en 1759 l'emploi de secrétaire du gouvernement de Madras, et obtint de la compagnie un vaisseau pour travailler à l'exécution de son entreprise. Il fit plusieurs voyages dans l'archipel oriental des Indes, et releva avec soin toutes les côtes qu'il eut en vue. Ses cartes, qui sont très exactes, se trouvent dans le Neptune oriental de d'Après. La compagnie des Indes le nomma son hydrographe, et le gouvernement résolut de faire exécuter des voyages de découvertes, d'après les idées de Dalrymple, et chargea de cette entreprise le célèbre Cook. Dalrymple fut nommé hydrographe royal; mais ayant perdu cet emploi au mois de mai 1808, le chagrin qu'il en ressentit hâta la fin de ses jours : il mourut le 19 juin de la même année, laissant un *Mémoire* qui donne des éclaircissements sur les causes de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité sur les découvertes faites dans l'océan Pacifique*, 1767, in-8°; 2° *Mémoires sur la formation des îles*, inséré dans les Transactions philosophiques; 3° *Collection historique de divers voyages et découvertes dans l'océan Pacifique du sud*. Cet ouvrage offre principalement une traduction littérale des écrivains espagnols, 1770, 2 vol. in-4°, traduite en français et abrégé par Fréville, Paris, 1774, 1 vol. in-8°; 4° *Collection des voyages faits principalement dans l'océan Atlantique méridional, et publiés d'après des manuscrits originaux*, 1775, in-4°. Ce sont ceux de Halley, de Bouvet et autres; 5° *Mémoires sur les passages que l'on peut pratiquer pour aller à la Chine et en revenir*, 1785, in-8°. L'auteur y fait hommage à Bougainville et à Surville des découvertes qui,

depuis, leur ont été contestées en quelque sorte par des navigateurs anglais. 6° *Journal historique de l'expédition faite par terre et par mer au nord de la Californie, en 1768-69-70, lors du premier établissement des Espagnols à San-Diego et à Monterey*, traduit d'un manuscrit espagnol par Reveley, 1790, in-4°; 7 *Plan pour étendre le commerce de ce royaume et de la compagnie des Indes*, 1769, in-8°; 8° *Mémoires pour servir à l'explication de la carte des pays de la compagnie des Indes sur la côte de Coromandel*, 1778, in-4°; 9° *Répertoire oriental, publié aux frais de la compagnie des Indes*, 1791, 1794, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de cartes marines et de mémoires très utiles pour la navigation et le commerce dans les mers des Indes. On lui attribue encore quelques pamphlets sur les affaires du parlement.

† DALRYMPLE HAMILTON MAGGIL (Sir John), né vers 1726, a publié un ouvrage très piquant, intitulé : *Mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, Londres, 1771; 2 vol. in-4°. Dalrymple étant venu à Paris, eut la permission de puiser, au dépôt des affaires étrangères, dans la correspondance de Barillon, ambassadeur de France en Angleterre sous le règne de Charles II. Il y trouva des preuves que plusieurs membres du parlement, et particulièrement le célèbre et malheureux Algernon Sidney, recevaient des pensions de Louis XIV, par les mains de son ambassadeur, pour favoriser les vues politiques du gouvernement français. La révélation de faits qui semblaient flétrir la mémoire de plusieurs personnages révérés souleva les wighs, qui s'efforcèrent d'expliquer les faits d'une manière favorable à leur parti, et publièrent contre sir John Dalrymple plusieurs pamphlets très virulents, parmi lesquels on distingue surtout celui de mistriss Macaulay. Dalrymple fut long-temps baron de l'échiquier du roi d'Ecosse. Il est mort en 1810, âgé de 84 ans.

DAMARIS, femme d'Athènes, qu'on croit avoir été d'un rang distingué, se trouvait dans l'aréopage au moment que saint Paul prononça devant ce fameux sénat le magnifique discours sur la Divinité, dont il est parlé au XVIIe chapitre des *Actes* des apôtres. Elle en fut si pénétrée, qu'elle renonça sur le champ aux erreurs du paganisme, et s'attacha au saint apôtre, ainsi que saint Denys l'Aréopagite, et quelques autres dont le Seigneur avait touché le cœur.

DAMASCENE. *Voy*. JEAN DAMASCÈNE.

DAMASCIUS, philosophe stoïcien, natif de Damas en Syrie, disciple de Simplicius et d'Elamite, vivait du temps de l'empereur Justinien. Il avait écrit un ouvrage en 4 livres : 1° *Des choses extraordinaires et surprenantes*; 2° la *Vie d'Isidore*; 3° une *Histoire philosophique*. Ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et les savants ne doivent pas les regretter, s'ils en jugent du moins par ce que dit Photius, qui les traite fort mal. [On conserve à la bibliothèque du roi, à Paris, un manuscrit de l'ouvrage de Damascius, intitulé *Les premiers principes*.]

DAMASE Ier (Saint), Espagnol, diacre de l'Eglise romaine, suivit le pape Libère dans son exil, et monta sur le trône pontifical après lui en 366. Le dia-

cre Ursin, ou Ursicin, homme ambitieux et intrigant, s'étant fait ordonner pape par des factieux comme lui, s'opposa à l'élection de Damase. Ammien Marcellin, historien païen, dit que la magnificence des évêques de Rome était un objet de tentation pour ceux que l'ambition dominait. Il est certain que c'est une calomnie, ou du moins qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'il dit de leur table. Au reste, il pouvait se rencontrer quelquefois des occasions où il était permis au chef de l'Eglise de s'écarter de sa simplicité ordinaire. Le vrai pape fut confirmé par les évêques d'Italie et par le concile d'Aquilée, et l'antipape condamné à l'exil, à leur sollicitation. L'empereur Valentinien permit à Ursin, au mois de septembre de l'année suivante, de revenir à Rome; mais, comme il continuait d'exciter des troubles, il fut banni de nouveau en novembre, et relégué dans les Gaules avec sept de ses partisans. Les schismatiques étaient toujours maîtres d'une église, qu'on croit être celle de Sainte-Agnès, hors des murs de la ville, et ils tenaient leurs assemblées dans les cimetières. Valentinien ordonna que cette église fût remise entre les mains de Damase. Maximien, un des magistrats de Rome, naturellement porté à la cruauté, fit mettre plusieurs schismatiques à la torture; mais nous apprenons de Rufin, que le pape Damase ne concourut en aucune manière à ce qui se passa en cette occasion; qu'il n'approuva point le procédé de Maximien; et que les schismatiques tombèrent dans le piége qu'ils avaient tendu au pape, en demandant eux-mêmes une information, où l'on emploierait les tortures; ce qui tourna à leur confusion, et attira sur eux les peines qu'ils souffrirent. L'on voit d'ailleurs par quelques vers de ce pape, qu'il avait fait vœu de demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, la conversion des ecclésiastiques de son clergé qui persistaient dans le schisme, et que ceux-ci étant revenus à l'unité, ils en témoignèrent leur reconnaissance, en ornant à leurs frais les tombeaux des martyrs. Il est prouvé, par les mêmes vers, que les plus animés des partisans d'Ursin se convertirent quelque temps après, et se soumirent sincèrement à Damase. Ce pape, paisible possesseur du siége de Rome, tint un concile en 368, dans lequel Ursace et Valence, ariens, furent anathématisés. Auxence, évêque intrus de Milan, fut condamné dans un autre concile, tenu deux ans après, en 370, contre les ariens. Le sage pontife ne se déclara pas avec moins de zèle contre Mélèce, Apollinaire, Vital, Timothée et les lucifériens. Il mourut à 80 ans, le 11 décembre 384, après avoir siégé dix-huit ans et deux mois. On lit, dans un pontifical que cite Mérenda, et qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, que, brûlant d'un désir ardent d'être réuni à J.-C., il fut saisi de la fièvre, et qu'après avoir reçu le corps et le sang du Seigneur, il leva les mains et les yeux au ciel, et qu'il expira en priant avec beaucoup de ferveur. Le concile de Chalcédoine l'appelle l'*ornement et la gloire de Rome*. Théodoret dit qu'il s'est rendu illustre par sa sainte vie, qu'il était plein de zèle pour instruire, et

qu'il ne négligea rien pour la défense de la doctrine apostolique. Ce fut ce pape qui fit rebâtir, ou du moins réparer l'église de Saint-Laurent, située près du théâtre de Pompée; elle porte encore aujourd'hui le titre de Saint-Laurent *in Damaso;* il l'embellit de peintures qui représentaient plusieurs traits de l'Histoire sainte, et qui subsistaient encore 400 ans après; il l'enrichit de riches dons, lui donna des fonds en terre et en maisons. Il fit dessécher les sources du Vatican, décora les tombeaux d'un grand nombre de martyrs dans les cimetières, et les orna d'épitaphes en vers, dont il nous reste un *Recueil.* Elles ne sont cependant pas tou tes de lui; mais on remarque, dans cellesqui lui appartiennent, beaucoup d'élévation et d'élégance. Saint Jérôme, digne secrétaire de cet illustre pontife, le met au nombre des écrivains ecclésiastiques. Il reste encore de lui plusieurs *Lettres*, Rome, 1754, in-fol., avec sa *Vie* dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Epist. rom. pontif.* de dom Constant, in-fol.; on trouve encore de lui quelques *Vers latins* dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il introduisit la coutume de chanter le *Gloria Patri* à la fin de chaque psaume, l'*Alleluia* pendant le temps de Pâques, et engagea saint Jérôme à corriger le nouveau Testament sur le texte grec.

DAMASE II, appelé auparavant Papon, évêque de Brixen, élu pape en 1048, le même jour que Benoît IX abdiqua; mourut à Palestrine, 23 jours après son élection.

DAMERY (Simon), peintre, né à Liége, vers la fin du XVIe siècle, se déroba secrètement de la maison paternelle, dans un âge peu avancé, pour suivre l'inclination qu'il avait d'aller étudier les beaux modèles de l'Italie. Il se fixa ensuite à Milan, et y mourut de la peste l'an 1640. Il y a quelques tableaux de lui à Liége, qui prouvent qu'il mérite d'avoir une place entre les bons peintres. Il se distinguait surtout par les contours gracieux qu'il donnait à ses figures.

DAMERY (Walter), peintre, né à Liége l'an 1614, montra, dès sa jeunesse, une passion pour l'art dans lequel il a excellé. Ses devoirs d'écolier et ses livres étaient toujours ornés de figures. L'envie de se perfectionner dans son art l'engagea à parcourir une partie de l'Europe. Arrivé en Italie, il travailla plusieurs années sous les yeux de Pierre Beretin de Cortone, et ne tarda pas à saisir la manière et le goût de ce peintre célèbre. Damery s'étant embarqué pour retourner dans son pays, fut pris par des corsaires algériens. Il trouva moyen de se délivrer de l'esclavage au bout de quelque temps, et se rendit à Paris, où il se fit connaître par l'*Enlèvement du prophète Élie dans un char de feu*, peint dans le dôme des Carmes-Déchaussés. L'auteur du Dictionnaire des artistes, et M. Descamps dans ses *Vies* des peintres, attribuent mal à propos ce tableau à Bertholet. Damery, de retour dans sa patrie, y soutint sa réputation par des tableaux qui font l'ornement de plusieurs églises de Liége. Une manière aisée, tendre et gracieuse, caractérise son pinceau.

DAMHOUDER, ou DAMHAUDER (Josse de), né à Bruges en 1507, s'éleva par son mérite aux

premières charges de judicature dans les Pays-Bas, sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Il composa divers ouvrages relatifs à sa profession, et quelques-uns de piété, et mourut à Amiens, le 22 janvier 1581, à 74 ans.

DAMIEN (Pierre). *V.* Pierre Damien.

DAMIEN (N.), dominicain de Bergame, a effacé tous les artistes dans l'art de faire des ouvrages de bois, de pièces de rapport qui, par leurs différents assemblages, représentaient des figures avec autant de vérité que si elles avaient été faites au pinceau. Ce sont des mosaïques en bois. On cite parmi ses ouvrages les bancs du chœur des dominicains de sa patrie.

DAMIENS (Robert-François), naquit en 1714, dans un faubourg d'Arras, appelé le faubourg Sainte-Catherine. Son enfance annonça ce qu'il serait un jour. Ses méchancetés le firent surnommer *Robert le Diable* dans son pays. Il s'engagea deux fois et se trouva au siége de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au collége des jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes maisons de la capitale, il fit un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Il rôda pendant environ 5 mois à Saint-Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, déclamant d'une manière extravagante en faveur du parti jansénien, que Louis XV avait pris la résolution de mettre à la raison, et tenait partout les propos d'un énergumène de Saint-Médard. A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit qu'il disait : « Si je re» viens en France....... oui, j'y » reviendrai, j'y mourrai, et le » plus grand de la terre mourra » aussi, et vous entendrez par» ler de moi. » C'était dans le mois d'août 1756 qu'il débitait ces extravagances. Ce scélérat retourna à Paris, et y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant deux ou trois jours. Il méditait alors l'horrible attentat qu'il exécuta le 5 janvier, vers les 5 heures 3 quarts du soir. Ce parricide frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, comme ce monarque, environné des seigneurs de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. L'assassin fut arrêté sur-le-champ; et, après avoir subi quelques interrogatoires à Versailles, il fut transféré à Paris. Après lui avoir fait subir inutilement les questions les plus terribles, il fut condamné à mourir du même supplice que les infâmes assassins de Henri IV, et fut tiré à quatre chevaux le 28 mars de la même année. Damiens était d'une taille assez grande, le visage un peu alongé, le regard hardi et perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avait contracté une espèce de tic, par l'habitude où il était de parler seul. Il était rempli de vanité, désireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, obstiné à suivre tout ce qu'il projetait, hardi pour le mettre à exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot et scélérat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant. Ceux qui désirent de plus grands dé-

tails sur cet attentat et le caractère du monstre qui l'a commis, peuvent consulter les *pièces originales* et les *procédures* faites à son occasion, tant à la prévôté de l'hôtel, qu'en la cour du parlement. M. Le Breton, greffier criminel de cette compagnie, les a recueillies et publiées en 1757, in-4° et in-12, 4 vol., à Paris, chez Simon, avec une table des matières très détaillée. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la *Vie* de l'infâme assassin. L'éditeur a rassemblé généralement et avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il offre aux personnes qui douteront de l'authenticité de ces pièces, de leur en faire toucher la vérification. La nouvelle édition qu'on a faite de ce procès ne mérite aucune confiance; elle ne paraît avoir été imaginée que pour faire oublier certains détails contenus dans la première, et qui pouvaient devenir inquiétants pour quelques personnes. *Voyez* aussi la *Vie privée de Louis XV*, 3e vol., pag. 110 et suiv., où l'on trouve un long détail sur ce régicide.

† DAMILAVILLE (N.), d'abord garde-du-corps de Louis XV, quitta l'état militaire pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Cette place fut l'occasion de ses relations particulières avec Voltaire. Damilaville avait le cachet du contrôleur général des finances, et il s'en servait pour faire parvenir à Voltaire, franc de port, les paquets, lettres, brochures, etc., qui lui étaient adressés par ses nombreux correspondants, et faire circuler les réponses et les brochures du philosophe de Ferney. Il se servait encore du même canal pour lui mander toutes les nouvelles littéraires et politiques, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses. Enfin il faisait toutes les commissions de Voltaire, et lui était, pour ainsi dire, devenu nécessaire par la facilité qu'il lui donnait de faire circuler dans toute la France ses pamphlets irréligieux. Ses relations avec Voltaire et les autres philosophes du temps persuadèrent à Damilaville qu'il était aussi philosophe; mais il fallait qu'il le fût avec bien peu d'esprit, car le baron d'Holbach, dont le jugement ne peut être suspect en pareille matière, l'appelait le *gobemouche* de la philosophie: ne trouvant rien dans lui-même, il répétait ce qu'il entendait dire, n'y ajoutant qu'un degré d'impiété; c'était là toute sa science. Il était triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit; il manquait même de cet usage du monde qui peut rendre aimable un homme médiocre. Pendant sa longue et cruelle maladie, son lit fut entouré sans cesse de tout ce que les lettres comptaient d'illustre, et cependant il n'a été regretté de personne. Tel est le portrait que Grimm, qui l'avait bien connu, nous a laissé de cet homme, dont on aurait la plus grande opinion, si on ne le jugeait que d'après la correspondance de Voltaire. Cependant, quoique Damilaville ne fût pas né pour écrire, il voulut répondre à l'appel que Voltaire faisait à son zèle dans chacune de ses lettres, par l'horrible imprécation trop connue, et rivaliser d'impiété avec ses dignes amis. Il publia: 1° dans l'Encyclopédie, les articles *Vingtième* et

Population, où, à propos d'impôts et d'économie politique, il dirige contre toutes les religions, et particulièrement contre le christianisme, les attaques les plus violentes. Comme c'était alors la tactique de mettre sur le compte des morts les plus infâmes diatribes, il mit ces articles sous le nom de Boulanger. 2° L'*Honnêteté philosophique*, pamphlet où il dirigea une satire amère et cynique contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel; 3° *Le christianisme dévoilé, ou Examen des principes et effets de la religion chrétienne*, Londres, (Nanci), 1767, in-12. Publié sous le nom de Boulanger, il a aussi été attribué à Damilaville par La Harpe, Cours de littérature, tome 16, et d'après lui par la Biographie universelle, aux articles Damilaville et Holbach; mais M. Barbier, dans son Nouveau supplément au Cours de La Harpe, l'attribue à d'Holbach, et les preuves qu'il en donne semblent lever tous les doutes. En effet, cette production révoltante est digne de l'auteur du Système de la nature. On n'est pas d'accord sur la manière dont mourut Damilaville. Si on en croit la Biographie universelle, il voulut être instruit du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Averti par le médecin que sa dernière heure approchait, il fit venir un tapissier, vendit tous ses meubles, dont il toucha le prix, et invita ses amis à un grand repas, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne; il le but et expira aussitôt. Mais, selon d'autres, sa *philosophie* l'abandonna au lit de la mort, et il se confessa. C'est ce qu'on peut conclure de la correspondance de Voltaire et de d'Alembert. Il expira le 13 décembre 1768, âgé de 47 ans. Damilaville aurait été entièrement inconnu sans ses liaisons avec Voltaire et les autres esprits forts; ce qu'il a écrit n'est remarquable que par une impiété révoltante.

DAMIS, Assyrien, vivait dans le 1er siècle, et était ami d'Apollonius de Tyane; il écrivit même un livre de ses *Discours* et de ses prétendues prophéties. Philostrate en fait mention dans la *Vie* d'Apollonius, et Suidas en parle après lui : Eusèbe le cite aussi en écrivant contre Hiéroclès. (*Voyez* APLOLONIUS et PHILOSTRATE.) — Il ne faut pas le confondre avec un certain philosophe nommé aussi DAMIS.

DAMMARTIN (Antoine de Chabanes, comte de), capitaine sous Charles VII, également plein d'honneur et de courage, refusa au dauphin d'assassiner quelqu'un qui lui avait déplu. Ce prince, étant devenu roi, fit renfermer Dammatin à la Bastille; mais il s'en sauva un an après, entra dans la ligue du *Bien public*, et mourut en 1488, à 77 ans.

DAMMARTIN. *Voyez* VERGI (Antoine de).

DAMNORIX, illustre Gaulois, homme hardi et entreprenant, acquit de grands biens dans les fermes des Gaules pour la république romaine. Les Helvétiens n'ayant pu obtenir de Jules-César le passage qu'ils lui demandaient par la province romaine, eurent recours à Damnorix, qui le leur procura par les terres des Francs-Comtois : action dont les Romains lui eussent fait un crime d'état, si Divitiac son frère, qui avait grand pouvoir sur l'es-

prit de César, n'eût intercédé pour lui. Damnorix voulut joindre la puissance aux richesses. Il aspira à la souveraineté de son pays; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son dessein. César en ayant été informé, l'appela dans la Grande-Bretagne. Damnorix tenta d'avoir un congé; mais voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il prit son temps; et lorsque la plupart des troupes furent embarquées, il se retira avec la cavalerie gauloise. César regarda cette désertion comme une affaire très importante. Il le fit suivre par la plus grande partie de sa cavalerie, avec ordre de le ramener, ou de le tuer s'il faisait la moindre résistance. Il voulut se défendre, criant toujours qu'*il était né libre, et que sa patrie n'était pas sujette aux Romains*; mais il fut accablé par le nombre, et percé de plusieurs coups, vers l'an 59 avant Jésus-Christ.

DAMO, fille du philosophe Pythagore, vivait l'an 500 avant J.-C. Son père lui confia tous les prétendus secrets de sa philosophie, et même ses écrits en mourant, avec défense de jamais les publier. Elle observa si inviolablement cet ordre, que se trouvant dépourvue des biens de la fortune, et pouvant tirer une grande somme d'argent de ces livres, elle préféra son indigence et la dernière volonté de son père à tous les biens du monde. Elle garda, dit-on, sa virginité toute sa vie, par ordre de Pythagore, et prit sous sa conduite un grand nombre de filles, qui firent comme elle profession du célibat. Voilà donc les philosophes condamnés par un de leurs plus vieux fondateurs. Du reste, l'histoire de Damo est tout au moins aussi douteuse que celle de Pythagore. *Voyez* ce nom.

DAMOCLES, célèbre flatteur de Denys le Tyran, affectait de vanter dans toutes les occasions ses richesses, sa magnificence, et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentiment. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissât aller jouir de la médiocrite de son premier état. C'est à ce trait d'histoire qu'Horace fait allusion dans une de ses plus belles odes:

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem.

DAMOCRITE, historien grec, est auteur de deux ouvrages: le premier, *De l'art de ranger une armée en bataille*; le second, *Des Juifs*, où il rapporte qu'ils adoraient la tête d'un âne, et qu'ils prenaient tous les ans un pélerin qu'ils sacrifiaient. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

DAMON, philosophe pythagoricien, donna un rare exemple d'amitié à Pythias, qui s'était rendu caution pour lui auprès de Denys. Le tyran, qui avait résolu sa mort, lui permit de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps. Pythias se mit à sa place sous la puissance du tyran. Damon revint précisement à la même heure que Denys lui avait marquée. Le tyran, touché de la fidélité de ces deux

amis, pardonna à Damon, et les pria l'un et l'autre de lui donner leur amitié. Ce philosophe vivait vers l'an 400 avant J.-C.

DAMON, poète, musicien, précepteur de Périclès, était un sophiste habile, c'est-à-dire qu'il réunissait l'étude de l'éloquence à celle de la philosophie. Il avait cultivé surtout cette partie de la musique qui traite de l'usage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence. Il crut faire voir que les sons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine ressemblance qu'ils acquéraient avec les qualités morales, pouvaient former dans la jeunesse, et même dans des sujets plus âgés, des mœurs qui n'y existaient point auparavant, ou qui n'étaient point développées : système qui eût pu être vrai, si l'auteur l'eût borné à des situations et des mouvements passagers. Ce musicien était un homme intrigant et ambitieux; il se lia avec Périclès, et conspira contre la liberté des Athéniens; mais il fut découvert et banni comme favorisant la tyrannie, vers l'an 430 avant J.-C.

DAMPIER (Guillaume), né en 1652 dans le comté de Sommerset, fut le plus fameux marin de son siècle. En 1680, il traversa par terre l'isthme de Darien ou de Panama, s'empara d'un vaisseau espagnol, s'embarqua et rentra dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan. Après avoir visité les terres Australes, des côtes de la Nouvelle-Hollande, et parcouru les mers d'Asie, il revint en Angleterre en 1691. Il entreprit un nouveau voyage autour du Monde en 1699, et revit sa patrie en 1701. Il en fit un 3e en 1704, et un 4e en 1709, et en revint le 1er octobre 1711. Il publia, en 1699, le *Recueil de ses voyages autour du Monde, depuis* 1673 *jusqu'en* 1691, 3 vol. in-8°. Ils ont été traduits en français, et imprimés à Amsterdam, 1701 à 1712, et à Rouen en 1723, en 5 vol. in-12. Ils contiennent des observations utiles à la navigation, et des remarques nécessaires pour la géographie; mais aussi beaucoup de rapports absurdes, qui décèlent un observateur superficiel et dominé par l'imagination. [Il découvrit la Nouvelle-Guinée, et donna son nom à un détroit qui la sépare de la Nouvelle-Bretagne].

DAMPIERRE (Jean), né à Blois. Après s'être rendu célèbre parmi les avocats du grand-conseil, il se fit cordelier, et devint directeur d'un couvent de religieuses à Orléans, où il mourut avant l'an 1550. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses *Poésies latines*, écrites dans le goût de celles de Catulle. Elles ont été recueillies dans le tome 1er des *Deliciæ poetarum gallorum*.

† DAMPIERRE (Auguste-Henri-Marie Picot de), né à Paris le 19 août 1756, fut officier aux gardes françaises, servit ensuite sous Dumouriez, et se distingua par son courage à la bataille de Jemmapes. Devenu général de la république, il commanda à Aix-la-Chapelle, et en fut chassé par les Autrichiens le 3 février 1793. Le 1er mai suivant, il attaqua les alliés à Quevrain, et fut battu. Le 8, il défendit avec intrépidité le camp de Famars, et y eut la cuisse emportée par un boulet. Il mourut deux jours après. Malgré son air sombre et sa taille pesante, Dampierre avait une vivacité extraordinaire; on prétend qu'il laissait voir par intervalle des absences d'esprit.

La convention ordonna que son corps serait déposé au Panthéon. —Un DAMPIERRE de Champagne, parent du général, vola au secours de Louis XVI, lorsque ce roi infortuné fut arrêté à Varennes, et y fut victime de son zèle. A l'instant où il s'approchait de la voiture pour parler au monarque, il tomba percé de trois balles et fut écrasé sous les roues.

†DAMPMARTIN (Anne-Henri, vicomte de), maréchal de camp, homme de lettres, député, etc., naquit à Usez le 30 juin 1755, et embrassa l'état militaire. En 1789, au commencement de la révolution, étant capitaine au régiment royal-cavalerie, il adressa à l'assemblée, au nom des officiers de son corps, des plaintes fondées sur l'état des affaires. Nommé en juillet 1791 lieutenant-colonel dans le régiment de Lorraine-dragons, il accompagna le général Choisy à Avignon, où venaient d'avoir lieu les massacres de la Glacière, ordonnés et exécutés par le farouche Jourdan coupe-tête (*voyez* ce nom), et força celui-ci d'évacuer cette ville avec sa troupe d'assasins. Lors de la journée du 20 juin, M. de Dampmartin voulut engager ses soldats à faire une adresse au roi, dans laquelle ils devaient désavouer les événements de cette triste journée: les soldats, au lieu de lui obéir, se révoltèrent, et le contraignirent de quitter le régiment. Il émigra, et alla joindre l'armée des princes à Trêves, entra dans la compagnie à cheval des gentils-hommes du Languedoc, et fit la campagne de cette année. L'armée royaliste ayant été licenciée à Arlon, M. de Dampmartin se rendit à Bruxelles où M. de Bièvre lui avait offert un asile; il s'en éloigna quelque temps après à cause de l'invasion de l'armée française commandée par Dumouriez. S'étant réfugié en Hollande, il y publia son *Essai de littérature* à l'usage des dames. Il se rendit à Hambourg en 1795, où l'exiguité de sa fortune le força de se charger de l'éducation du fils de la comtesse de Lichtenaw. D'Hambourg il passa à Berlin, et le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II lui fit une pension, en même temps qu'il le chargea de composer des *Mémoires* sur la révolution française. Il les continua après la mort de ce monarque, et revint en France à l'époque du consulat. En 1803, il épousa mademoiselle de Durfort, belle-sœur du comte de Beurnonville; en 1807, il fut nommé conseiller de préfecture du département du Gard, censeur impérial le 8 février 1811, et le 20 avril suivant membre du conseil des prises, avec le titre de comte. Le 8 janvier 1813, M. Dampmartin fut député au corps législatif par le département du Gard. Le 3 avril de l'année suivante, il adhéra à la déchéance de Napoléon et à la restauration de Louis XVIII, qui le nomma vicomte, officier de la Légion-d'honneur, et censeur royal le 24 octobre. Il parut plusieurs fois à la tribune du corps législatif, notamment lors du projet de loi concernant la restitution aux émigrés de leurs biens non vendus. Il attribua l'émigration à l'influence des femmes, et proposa plusieurs amendements qui rendaient le projet plus favorable aux parties intéressées. Le 26 novembre, il lut un rapport relatif à l'admis-

sion aux écoles militaires; tout en citant divers articles de la charte qui consacrent l'égalité entre tous les citoyens, il ajouta : « D'après des maximes aussi pré» cises, on était loin de s'atten» à l'ordonnance du 30 juillet » dernier, dont le préambule a » causé de vives inquiétudes. » *Que de noms illustres*, *que* » *d'actes d'héroïsme et de magna*» *nimité manqueraient sur les* » *pages de notre histoire*, *si les* » *siècles passés eussent admis le* » *système d'exclusion!...* » Il rappele les noms *des braves* qui s'étaient illustrés dans la carrière des armes depuis la révolution, etc., et finit en disant « que les institutions de la pa» trie appartenaient à tous ceux » qui avaient le bonheur de naî» tre sur le sol français... » Ce principe, qui est cependant susceptible de bien des exceptions, prouve que M. de Dampmartin professait des idées assez *libérales*. Si ce qu'une biographie affirme est certain, le même homme professa des principes plus inexplicables lors de la seconde invasion des troupes alliées... « Chargé (dit cette bio» graphie) du commandement » d'un bataillon de la garde na» tionale, il combattit toute la » journée du 30 mars dans la » plaine du village de Mous» seaux, et ne quitta ce poste, » qu'il avait défendu avec bra» voure, qu'après la conclusion » de l'armistice. » Au retour du roi, il fut confirmé dans son titre de vicomte, et nommé bibliothécaire et conservateur des dépôts de la guerre. Il est mort le 15 juillet 1825, âgé de soixante-douze ans. Il a laissé : 1° *Idées sur quelques sujets militaires*, 1785, in-8°; 2° *Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, 1789, 2 vol. in-8°, 1792, suivie d'une traduction du *Caton* d'Addison. Cette tragédie avait déjà été traduite par Dubos, Guillemard, Deschamps, Cheron et La Bruyère. 3° *Le Provincial à Paris*, 1790, in-8°; 4° *Essais de littérature à l'usage des dames*, 1794, 2 vol. in-8°; 5° *Esquisse d'un plan d'éducation*, 1796, in-8°; 6° *Fragments moraux et littéraires*, 1797, in-8°; *Événements qui se sont passés sous mes yeux pendant la révolution française*, 1799, in-8°; 8° *Brasmann*, roman, Paris, 1802, 4 vol.; 9° *Nouveaux essais d'éducation de Goldsmith*, 1803, in-12; 10° *Annales de l'Empire français*, volume premier et unique (avec Beaunoir), Paris, 1805; 11° La *France sous ses rois*, 1810, 5 vol. in-8°; 12° *Lettre à MM. de la chambre des députés sur l'éducation publique et sur le choix des instituteurs*, juin 1816; 13° *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, 1811, in-8°, etc., etc. M. Dampmartin avait beaucoup d'érudition, et son style était correct et élégant.

DAMVILL. *Voyez* MONTMORENCY (Charles).

DAN, le 5e fils de Jacob, et le premier de Bala, servante de Rachel, fut chef de la tribu qui porte son nom, et mourut âgé de 127 ans.

† DAN (Pierre), supérieur des mathurins de Fontainebleau. Désigné pour aller en Barbarie racheter les captifs, en 1631, il s'embarqua à Marseille en 1634, et, après quatre jours de traversée, arriva à Alger, d'où il revint en mars 1635. Il ramena 42 esclaves, qu'il conduisit à Paris. Le P. Dan mourut en 1649. Il a lais-

sé : 1° *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, Paris, 1637, in-4°, traduite en hollandais en 1684, par Saint-de-Vries, qui y ajouta une seconde partie. Cet ouvrage avait reparu en français sous ce titre : *Histoire des royaumes et des villes d'Alger, de Tunis, de Salé, de Tripoli, augmentée de plusieurs pièces*, Paris, 1649, in-fol. Cet ouvrage offre une histoire générale de la piraterie depuis les temps anciens, des notions sur les habitants de la Barbarie, et présente un tableau déplorable des cruautés exercées sur les esclaves chrétiens. 2° *Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau, contenant son antiquité, les singularités qui s'y voient*, etc., Paris, 1642, in-fol., fig.

DANAÉ, fille d'Acrise, roi d'Argos, fut enfermée par ordre de son père dans une tour d'airain, parce que l'oracle lui avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait de sa fille. Jupiter, devenu amoureux de Danaé, descendit dans sa prison sous la forme d'une pluie d'or. La belle captive se rendit à ses désirs, et de ce commerce naquit le célèbre Persée. Cette fable est peut-être fondée en partie sur une histoire véritable. Prœtus, frère d'Acrise, touché des charmes de sa nièce, se fit, dit-on, ouvrir les portes de la tour à force d'argent. Le reste de cette relation mythologique paraît être pris dans l'Écriture sainte. (*Voy.* Acrise.)

DANAIDES, filles de Danaüs, roi d'Argos, étaient au nombre de 50. Elles furent mariées à autant de leurs cousins germains, fils d'Égyptus. A la persuasion de leur père, elles tuèrent inhumainement tous leurs maris, la première nuit de leurs noces, à l'exception d'Hypermnestre, qui sauva le sien. Ses sœurs furent condamnées dans les enfers à verser continuellement de l'eau dans des tonneaux percés. Horace a célébré cette histoire dans une de ses plus belles odes, l. 3, od. 11, *Mercuri, nam te docilis magistro*, etc.

DANAUS, roi d'Argos, fils de Bélus, père des Danaïdes, s'empara du royaume d'Argos vers l'an 1475 avant J.-C. L'oracle lui ayant annoncé qu'il serait détrôné par un de ses gendres, il donna l'ordre barbare dont il est parlé dans l'article précédent. Lyncée, mari d'Hypermnestre, le chassa de son trône, et y monta à sa place.

DANCHET (Antoine), né à Riom le 7 septembre 1671, fit, n'étant encore qu'en rhétorique au collége de Louis-le-Grand, une pièce de vers latins sur la prise de Nice et de Mons, qu'on jugea digne de voir le jour. Après avoir occupé pendant quelque temps la chaire de rhétorique de Chartres, il eut une place à la bibliothèque du roi, à l'académie des inscriptions et à l'académie française, et il justifia ces différents choix par plusieurs pièces de poésie, et surtout par des *drames lyriques*. Il mourut à Paris le 21 février 1748. Il se fit aimer autant par son caractère qu'estimer par son esprit. Il ne se permit jamais un seul vers satirique, quoique poète, et poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, il fit en réponse une épigramme très piquante, l'envoya à son ennemi, en lui déclarant que personne ne la verrait, et qu'il voulait seulement lui montrer combien il était facile d'employer

les armes de la satire. On trouve cependant dans ses ouvrages trois *épigrammes*, l'une contre l'abbé Abeille, et les deux autres contre Rousseau. Les *OEuvres* de Danchet ont été recueillies à Paris en 1751, 4 vol, in-12. Cette édition, faite avec soin, offre plusieurs pièces estimables. Ses tragédies en général n'ont pas un grand mérite, et sans ses opéras, ce poète serait moins connu. On a encore de Danchet quelques *Pièces fugitives*, des *Odes*, des *Cantates*, des *Épitres*, dont la versification est assez douce, mais un peu faible. Gresset, successeur de Danchet à l'académie, en a fait un éloge qui renferme des leçons bien utiles et bien nécessaires à tous les poètes. « Un » mérite dont il faut lui tenir » compte, c'est de n'avoir jamais » déshonoré l'usage de son es» prit par aucun abus de la poé» sie; caractère si rare dans l'art » dangereux qu'il cultivait, et » où le talent ne doit pas être » plus estimable par les choses » mêmes qu'il produit, que par » celles qu'il a le courage de se » refuser. Instruit dès sa jeu» nesse, et convaincu toute sa » vie, que la poésie ne doit être » que l'interprète de la vérité et » de l'honneur, la langue de la » sagesse et de l'amitié, le char» me de la société, il ne partagea » ni le délire ni l'ignominie de » ceux qui la profanent. Au-des» sus de cette lâche envie, qui » est toujours une preuve humi» liante d'infériorité; ennemi du » genre satirique, dont l'art est » si facile et si bas; ennemi de » l'obscénité, dont le succès » même est si honteux; inacces» sible à cette aveugle licence » qui ose attaquer le respect dû » aux lois, au trône, à la reli» gion, audace dont tout le mé» rite est en même temps si cou» pable et si digne de mépris; » incapable enfin de tout ce que » doivent interdire l'esprit so» ciable, la façon noble de pen» ser, l'ordre, la décence et le » devoir, ses écrits portèrent tou» jours l'empreinte de son cœur.» [Son meilleur opéra est *Hésione*, que la Harpe met au-dessus de tous ceux de Campistron, de Duché et de Fontenelle.]

DANCOURT. *Voyez* ANCOURT (d').

DANDINI (Jérôme), jésuite de Césène dans la Romagne en 1554, enseigna avec distinction la philosophie à Paris, et fut envoyé par le pape Clément VIII, en 1596, au mont Liban, en qualité de nonce, chez les Maronites, pour découvrir leur véritable croyance. Richard Simon a traduit de l'italien en français la *Relation* de son voyage, Paris, 1685, in-12, avec des remarques qui en augmentent le prix. Il relève très souvent les erreurs du texte. Ce jésuite mourut à Forli le 29 novembre 1634, à 80 ans. On a encore de lui : 1° un *Commentaire sur les trois livres d'Aristote* de Anima ; 2° *Ethica sacra*, Césène, 1651, assez peu connu, quoique le même Richard Simon l'ait loué.

DANDINI (Hercule-François), comte, et professeur en droit à Padoue, né le 4 novembre 1695, et mort à Padoue le 7 mars 1747, avait étudié la jurisprudence sous le fameux Gravina. Il fonda dans sa ville natale et dans sa propre maison l'académie des *Filomatori* (studieux), qui existe encore. Il est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont :

1° *Culta atque perspicua, dialogus primus*, Padoue, 1734, in-4°; 2° *De forensi scribendi ratione*, Vérone, 1741, grand in-4°; 3° *De servitutibus prædiorum interpretationes per epistolas*, etc.

DANDOLO (Henri), doge de Venise, d'une famille illustre, gouvernait depuis neuf ans cette république, avec autant de gloire que de prudence, lorsque les princes chrétiens, engagés dans une nouvelle croisade, lui envoyèrent demander, en 1202, des vaisseaux pour les transporter en Syrie; non seulement il leur accorda leur demande, mais il y ajouta encore cinquante galères bien armées, pour combattre par mer, en même temps que les Français agiraient sur terre. Ce doge, aussi grand capitaine qu'habile politique, fit plus encore: malgré son extrême vieillesse, il se mit à la tête de la flotte vénitienne, signala son courage à la prise de Constantinople en 1203, refusa le trône impérial de cette ville, et, de concert avec les Français, fit nommer à sa place le comte Baudoin. Après avoir, pendant cette glorieuse campagne, reconquis à la république la ville de Zara, qu'elle avait perdue, et l'avoir en outre enrichie de plusieurs possessions importantes qu'il se fit céder par les croisés, il mourut en 1205 à Constantinople, où il tenait le premier rang après l'empereur.

DANDRÉ. *Voy.* BARDON.

DANDRIEU (Jean-François), célèbre musicien, mort à Paris en 1740, à 56 ans, touchait parfaitement l'orgue et le clavecin. Il n'excellait pas moins dans la composition. On le compare, pour le goût et les talents, au célèbre Couperin. On a de lui 3 livres de *Pièces de clavecin*, et un de *Pièces d'orgue* avec une *Suite de Noëls*, recherchés par les gens de goût; sa musique offre autant de variété que d'harmonie.

DANEAU (Lambert), *Danæus*, ministre calviniste, né à Orléans vers 1530, disciple du fameux Anne du Bourg, enseigna la théologie à Leyde; il mourut à Castres en 1596. On a de lui : 1° des *Commentaires sur saint Matthieu et sur saint Marc*; 2° une *Géographie poétique*; 3° *Aphorismi politici et militares*, Leyde, 1638, in-12, et d'autres ouvrages qu'il serait inutile de citer.

DANEDI (Jean-Étienne), surnommé *Montalte*, peintre italien, naquit à Tresiglo en 1608; il fut élève de Marazoni de Milan, et devint bientôt supérieur à son maître. Les églises et les édifices publics de Milan possèdent la plus grande partie de ses ouvrages. Jean-Étienne Danedi mourut en 1686. — DANEDI (Joseph), frère du précédent, appelé comme lui *Montalte*, fut aussi un peintre célèbre. Il fut élève du Guide, et se montra digne d'un tel maître dans plusieurs ouvrages qu'il fit pour différents édifices de Milan et de Turin. Il mourut la même année que son frère.

DANES, et non DANÈS, quoique dans ce nom l'*e* soit ouvert (Pierre), né à Paris d'une famille illustre, disciple de Budé et de Jean Lascaris, fut précepteur et confesseur de François II, après avoir occupé cinq ans une place de professeur en langue grecque au Collége royal. Envoyé au concile de Trente, il y prononça un fort beau discours en 1546. Ce fut dans le

cours du concile qu'il fut fait évêque de Lavaur en 1557. Cet illustre prélat s'étant démis de son évêché en 1576, mourut à Paris en 1577, à 80 ans. Ses *Opuscules* ont été recueillis et imprimés 1731, in-4°, par les soins de Pierre-Hilaire Danes, de la même famille que l'évêque de Lavaur. L'éditeur a orné ce recueil de la *Vie* de son parent. L'abbé Lenglet du Fresnoi attribue à Pierre Danes deux *Apologies pour Henri II*, imprimées en latin en 1542, in-4°.

DANÈS (Jacques), l'un des plus pieux prélats du XVII[e] siècle, naquit à Paris en 1601, fut d'abord président à la chambre des comptes de Paris, et intendant de Languedoc. Après la mort de Madelaine de Thou son épouse, et du fils qu'il en avait eu, Danès embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait maître de l'oratoire du roi, conseiller d'état ordinaire, et enfin évêque de Toulon l'an 1640. Sa science et sa vertu brillèrent alors avec éclat. Ferme, et jaloux des intérêts de l'Église, il donna des preuves de son zèle à la célèbre assemblée de Mantes en 1641, sans cependant compromettre l'autorité épiscopale avec le respect dû aux volontés du prince. Se sentant infirme, il se démit, l'an 1656, de son évêché et de ses autres places, pour ne plus s'occuper que de bonnes œuvres. Il fit plusieurs fondations pieuses, répandit dans le sein des pauvres les grands biens qu'il avait hérités de ses pères, et acheva le reste de ses jours dans les exercices de l'austérité, de la prière et de la retraite. Il mourut le 5 juin 1662, à Paris, sa patrie, en odeur de sainteté, dans sa 62[e] année, et fut inhumé dans l'église de Sainte-Geneviève-des-Ardents; d'où il a été transféré en 1747 dans celle de la Madeleine. On trouvera, dans le Recueil de Pierre-Hilaire, un Mémoire sur les actes de Jacques Danès, évêque de Toulon.

DANES (Pierre-Louis), né à Cassel en Flandre l'an 1684, enseigna la philosophie avec distinction à Louvain, fut curé de Saint-Jacques à Anvers l'an 1714; puis passa à Ypres en 1717, où il fut chanoine gradué, président du séminaire épiscopal et pénitencier, emplois qu'il remplit avec tout le zèle qu'inspire la religion de Jésus-Christ. En 1732, il retourna à Louvain pour succéder à Daelman dans la chaire de théologie. Il y mourut le 28 mars 1736. Nous avons de lui : 1° *Institutiones doctrinæ christianæ*, Louvain, 1713 et 1768; c'est un abrégé de théologie estimé; *Orationes et homiliæ*, Louvain, 1735; 3° plusieurs Traités de théologie; entre autres, *De fide, spe et charitate*, Louvain, 1735, in-12, plein d'érudition, et l'un des meilleurs que l'on ait sur cette matière; 4° *Generalis temporum notio*, Ypres, 1726, in-12. Cet ouvrage a été augmenté par Martin Page, Louvain, 1741. M. Paquot en a donné une nouvelle édition avec des notes et des suppléments jusqu'à l'an 1772, qui rendent cet ouvrage très intéressant, Louvain, 1773.

DANET (Pierre), long-temps curé à Paris sa patrie, ensuite abbé de Saint-Nicolas de Verdun, mourut en 1709. Il est célèbre par son *Dictionnaire latin et français*, et par un autre *Dictionnaire français et latin*, à l'u-

sage du dauphin et des princes ses fils. Le latin est beaucoup plus exact et plus utile que le français, trop chargé de circonlocutions et de mauvaises phrases de Plaute ; mais ni l'un ni l'autre ne devraient guère être consultés, depuis que nous avons de meilleurs ouvrages dans le même genre. On a encore de lui *Dictionarium antiquitatum romanarum et græcarum*, à l'usage du dauphin, 1698, in-4°, dont la traduction française a été publiée à Amsterdam, 1701, in-4°. Danet fut du nombre des *interprètes dauphins*, choisis par le duc de Montausier. Il eut en partage *Phèdre*, qu'il donna avec une interprétation et des notes latines. Ce *Commentaire* a moins de réputation que ses *Dictionnaires*.

DANGEAU (Louis Courcillon de), membre de l'académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, naquit à Paris en 1643, et y mourut en 1723. Peu de gens de condition ont aimé les belles-lettres autant que lui, et se sont donné autant de mouvement pour en rendre l'étude facile et agréable. Il imagina plusieurs nouvelles méthodes pour apprendre l'histoire, le blason, la géographie, les généalogies, les intérêts des princes et la grammaire française. On lui doit quelques traités sur ces différentes parties : 1° *Nouvelle Méthode de géographie historique*, 1697, in-fol ; 1706, in-8° ; 2° *Les Principes du blason*, en 14 pl., 1715, in-4° ; 3° *Jeu historique des rois de France*, qui se joue comme celui de l'oie, avec un petit livre qui en explique la manière ; 4° *Réflexions sur toutes les parties de la grammaire*, 1684, in-12 ; 5° *De l'élection de l'empereur*, 1738, in-8° Mais son principal ouvrage est le premier et une partie du deuxième des *Dialogues sur l'immortalité de l'âme*, attribués ordinairement à l'abbé de Choisi. Ce livre est assez commun ; mais ses autres productions sont plus rares, parce qu'il n'en faisait tirer qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il distribuait à ses amis. L'abbé de Dangeau possédait presque toutes les langues, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et les langues qui en dépendent. [L'abbé Dangeau était né calviniste, et fut converti par Bossuet. Le roi Louis XIV le nomma son lecteur, et envoyé extraordinaire en Pologne. Il réunissait en sa personne plusieurs prieurés et bénéfices.]

DANGEAU (Philippe de Courcillon, marquis de), frère du précédent, naquit le 21 septembre 1638. Les agréments de son esprit et de sa figure l'avancèrent à la cour de Louis XIV, et son goût déclaré pour les lettres lui valut une place dans l'académie française et dans celle des sciences. Il mourut à Paris, le 9 septembre 1720, conseiller d'état d'épée, grand-maître des ordres du roi, chevalier des ordres royaux et militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. A la cour, dit Fontenelle, où l'on ne croit guère à la probité et à la vertu, il eut toujours une réputation nette et entière. Ses discours, ses manières, tout se sentait en lui d'une politesse qui était encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme officieux et bienfaisant. On a de lui des *Mémoires* en manuscrit, dans lesquels on

trouve plusieurs anecdotes curieuses. Il y en a beaucoup de hasardées ; mais il ne faut pas en général les croire aussi mal fondées, que le dit Voltaire, qui cependant en a copié plusieurs, décriant à son ordinaire les sources où il puisait. On a encore du marquis de Dangeau un petit ouvrage, aussi en manuscrit, dans lequel il peint d'une manière intéressante Louis XIV, tel qu'il était au milieu de sa cour. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, ne rend pas assez de justice à Dangeau; c'est peut-être une petite jalousie de métier; peut-être aussi un peu d'humeur contre Louis XIV, que Dangeau peint ordinairement en beau, et que Saint-Simon s'efforce de rabaisser.

DANHAVER, ou DANAWER (Jean-Conrad), théologien luthérien, né dans le Brisgau en 1603, obtint une chaire d'éloquence à Strasbourg en 1629; il eut plusieurs autres emplois dans la même ville, où il mourut en 1666, prédicateur de l'église cathédrale, et doyen du chapitre. Danhaver était dévoré par le zèle le plus amer. Il passa presque toute sa vie à écrire avec une espèce de fureur contre tous ceux qui n'etaient pas de la confession d'Augsbourg. Il s'opposa fortement à la réunion des luthériens et des calvinistes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : 1° *De Spiritus Sancti processione*, in-4°; 2° *De Christi persona, officio et beneficiis*, in-8°; 3° *De voto jephtæo*, in-8°; 4° *Præadamitæ*, in-8°; 5° *Collegium psycologicum circa Aristotelem de anima*, Strasbourg, 1630, in-8°; 6° *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris*, 1770, in-8°; 7° *Idea boni disputatoris et malitiosi sophistæ*, in-8°.

DANIEL, le 4e des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit en captivité à Babylone, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant J.-C. Nabuchodonosor l'ayant choisi pour être du nombre des jeunes gens qu'il destinait à son service, le fit élever à sa cour, et changea son nom en celui de Balthasar. Ses progrès dans les sciences et dans les langues des Chaldéens, furent rapides. Son esprit, joint à la sagesse de ses mœurs, lui acquit beaucoup de crédit auprès de Nabuchodonosor. Ce prince lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et le déclara chef de tous les mages. Ce fut en reconnaissance de l'explication du songe de la statue mystérieuse, qui signifiait la durée des quatre grandes monarchies des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Quelque temps après, Nabuchodonosor, vainqueur d'un grand nombre de nations, voulut s'attribuer les honneurs divins. Il se fit faire une statue d'or, et commanda à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa à la créature des hommages qu'il ne devait qu'au créateur. Ses compagnons, ayant refusé comme lui, furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils furent retirés sans avoir rien souffert. Daniel ne signala pas moins son talent pour la connaissance de l'avenir, sous le règne de Balthasar. Il expliqua à ce prince des paroles tracées sur la muraille de la salle de son festin par une main inconnue, paroles qui renfermaient l'arrêt de condamnation du roi sacrilége.

Après la mort de Balthasar, Darius le Mède, autrement nommé Cyaxares, le fit son principal ministre. Sa faveur et son mérite excitèrent la jalousie des grands de la cour. On lui tendit des pièges, il refusa les honneurs divins à Darius, et fut condamné à la fosse aux lions. Dieu le préserva miraculeusement, et ses accusateurs furent punis comme ils le méritaient. Il fut jeté une seconde fois dans cette fosse, pour avoir découvert la supercherie des prêtres de l'idole de Bel, et confondu les adorateurs du dragon qu'on adorait à Babylone, et en fut délivré par un second miracle. Le saint prophète mourut à l'âge d'environ 88 ans, vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu de lui l'édit pour le retour des Juifs, et pour le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem. Des 14 chapitres dont sa prophétie est composée, les douze premiers sont écrits partie en hébreu et partie en chaldéen; les deux derniers, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il récite simplement; mais il rapporte en chaldéen les entretiens qu'il a eus en cette langue avec les mages, avec les rois Nabuchodonosor, Balthasar et Darius le Mède. Il cite, dans la même langue l'édit que Nabuchodonosor fit publier après que Daniel lui eut expliqué le songe que ce prince avait eu, et dans lequel il avait vu une grande statue de différents métaux : ce qui montre l'exactitude extrême de ce prophète à rendre jusqu'aux propres paroles des personnages qu'il introduit. Dans le chap. 3, le v. 24 et les suivants, jusqu'au 91e, qui contiennent le cantique des trois enfants dans la fournaise, ne subsistent plus qu'en grec, non plus que les chapitres 13 et 14, qui renferment l'histoire de Susanne, de Bel et du dragon. Tout ce qui est écrit en hébreu ou en chaldéen dans ce prophète, a été généralement reconnu pour canonique, soit par les Juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec, a souffert de grandes contradictions, et n'a été unanimement reçu comme canonique, même par les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Les protestants ont persisté à le rejeter. Du temps de saint Jérôme, les Juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce père nous l'apprend dans sa préface sur Daniel, et dans ses remarques sur le chapitre 13. Les uns recevaient toute l'histoire de Susanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. Josèphe l'historien n'a rien dit de l'histoire de Susanne, ni de celle de Bel; Joseph Ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le dragon, et ne dit rien de l'histoire de Susanne. Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules l'Africain avait écrit à Origène, et lui avait exposé toutes les objections que l'on faisait contre cette partie du livre de Daniel; Origène en soutint l'authenticité, et répondit à toutes les objections : ce sont encore les mêmes que les protestants renouvellent aujourd'hui. Les Juifs ne mettent pas Daniel au nombre des prophètes, quoiqu'ils reconnaissent son livre pour canonique : mais

J.-C. lui ayant donné cette qualité, si bien réalisée d'ailleurs par ses écrits, on ne peut la lui ôter sans témérité. Son ouvrage contient une multitude de prophéties, évidemment accomplies. Elles sont si claires, que les ennemis de la foi n'ont eu d'autre ressource, pour les décréditer, que de dire qu'il n'avait fait qu'écrire ce qui était arrivé avant lui. La plus célèbre de toutes est celle des 70 semaines, à la fin desquelles le Messie devait mourir. Ses prédictions sur J.-C. sont peut-être une des raisons qui l'ont fait exclure par les Juifs du rang des prophètes, et qui l'ont fait mettre par Porphyre et Spinosa au nombre des historiens qui ont écrit ce qu'ils voyaient, en le faisant naître après la persécution d'Antiochus. Mais il est prouvé que Daniel a véritablement vécu à Babylone, sous les rois assyriens, mèdes et perses, et qu'il a écrit son livre près de 400 ans avant le règne d'Antiochus. Ezéchiel, son contemporain, parle de lui comme d'un prophète, c. 14, v. 14 et 20 ; c. 28, v. 3. L'auteur du premier livre des Machabées, c. 1, v. 57, et c. 2, v. 59, le nomme encore, et cite deux traits de ses prophéties. L'historien Josèphe fait de même, *Antiq.*, l. 10, c. 12, et l. 11, c. 8. Il est certain d'ailleurs que le canon des livres saints était formé plus de trois siècles avant le règne d'Antiochus, et que depuis cette époque les Juifs n'y ont ajouté aucun livre (*Joseph contra App.*, l. 1) ; cette tradition est constante chez eux. — On croit communément que c'est ce Daniel qui confondit les vieillards calomniateurs de Susanne.

DANIEL (Saint), né dans la ville de Marathe, près de Samosate, embrassa le genre de vie de saint Siméon Stylite, et le continua jusqu'à l'âge de 80 ans. Il fut ordonné prêtre par Genade, évêque de Constantinople, qui lut au bas de la colonne les prières préparatoires, et monta au haut pour achever la cérémonie de l'ordination. Daniel y dit la messe, et y administra depuis la communion à plusieurs personnes. Ce saint avait prédit l'incendie arrivé à Constantinople en 465, et qui réduisit en cendres huit des quartiers de cette ville. Pour le prévenir, il avait conseillé au patriarche et à l'empereur Léon d'ordonner des prières publiques ; mais on n'eut égard ni à sa prédiction ni à ses conseils. Gubas, roi de Lazes dans la Colchide, étant venu renouveler l'alliance qu'il avait faite avec les Romains, l'empereur le mena voir Daniel, comme la merveille de son empire. Le roi barbare, fondant en larmes, se prosterna aux pieds de la colonne, et le saint fut l'arbitre du traité conclu entre les deux princes. Basilisque s'étant emparé du trône impérial, prit les eutychiens sous sa protection, et rétablit Timothée, surnommé Elure, Pierre Le Foulon et les principaux chefs de cette secte. Le pape condamna hautement la conduite de Basilisque, et instruisit saint Daniel Stylite de ce qui se passait. Basilisque, de son côté, porta des plaintes au saint, contre le patriarche qu'il venait de déposer. Daniel répondit à son envoyé, que Dieu dépouillerait de la puissance souveraine le persécuteur de son Eglise. Le patriarche, tant en son nom qu'en celui de plusieurs



évêques, envoya deux fois conjurer Daniel de venir au secours de l'Eglise. Le saint consentit, après beaucoup de résistance, à descendre de sa colonne, et vint à Constantinople. Le patriarche et les évêques le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Basilisque, effrayé de la disposition des esprits, se retira à Hebdomon, près de la ville. Le saint l'y suivit; mais comme les plaies qu'il avait aux jambes et aux pieds l'empêchaient de marcher, on fut obligé de l'y porter. Les gardes lui refusèrent l'entrée du palais. Alors Daniel, secouant la poussière de ses pieds, retourna dans la ville. Basilisque, saisi de frayeur, alla l'y trouver, se jeta à ses pieds, et promit d'annuler ses édits. Le saint lui annonça que les coups de la colère divine allaient tomber sur lui. « Cette humilité » apparente, dit-il, n'est qu'un » artifice pour cacher des projets » de cruauté. Vous verrez bien» tôt éclater la puissance du » Dieu qui renverse les gran» deurs humaines. » La prédiction ne tarda pas à s'effectuer. Basilisque fut pris avec sa femme et son fils, par Zénon, qui les relégua dans un château de la Cappadoce, où il les fit périr. Daniel, avant de mourir, recommanda à ses disciples de pratiquer l'humilité, l'obéissance, l'hospitalité, la mortification; d'aimer la pauvreté, de vivre dans la paix et l'union, de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la charité, d'éviter les piéges de l'hérésie, d'obéir à l'Eglise, la mère commune des fidèles. Le patriarche Euphémius, qui l'assista dans ses derniers moments, le vit mourir sur sa colonne, vers l'an 490.

« La singularité est condamna» ble, dit un auteur, parce » qu'elle vient d'un fonds d'or» gueil. Il y a cependant des voies » extraordinaires, que quelques » âmes privilégiées peuvent choi» sir; et on reconnaît à leur » ferveur et à leur simplicité, de » quel esprit elles sont animées. » La vraie vertu, toutefois, est » singulière, en ce sens qu'elle » n'imite point la multitude qui » marche dans la voie large, et » dont la conduite est en oppo» sition avec les maximes de » l'Evangile. On peut d'après » cela former son jugement sur » le genre de vie qu'embrassè» rent saint Siméon (*voyez* ce » nom) et saint Daniel stylites. » Il est évident qu'ils agirent par » une inspiration particulière, et » que, sous ce rapport, ils doi» vent être l'objet de notre admi» ration. Mais cette humilité, ce » zèle, cette piété qui les sanctifiè» rent, peuvent être proposés à l'i» mitation de tous les chrétiens. »

DANIEL. *Voyez* CHILPÉRIC II.

DANIEL (Arnaud), gentilhomme de Tarascon, et, selon d'autres, né au château de Ribeyrac dans le Périgord, composa, sous le règne d'Alphonse Ier, comte de Provence, plusieurs écrits en vers, qui ne servirent pas peu à Pétrarque. Ce poète italien faisait gloire de l'imiter, et le regardait comme le versificateur de Provence qui avait le plus de mérite. Entre ses ouvrages, on distingue les *Sextinas*, les *Sirvantes*, les *Aubades*, les *Martegales*, et surtout son poème contre les erreurs du paganisme, intitulé: *Fantaumaries dau paganisme*. Daniel mourut vers l'an 1189.

DANIEL (Samuel), fils d'un musicien, naquit à Taunton dans

le Sommerset-Shire en 1562, s'adonna toute sa vie à l'étude de l'histoire et de la poésie, et mourut en 1619. Ses ouvrages sont : 1° *Histoire d'Angleterre, depuis l'origine de la nation jusqu'à Edouard III*, dont la première, divisée en trois livres, fut imprimée à Londres en 1613, in-4°, et la seconde, qui va jusqu'à la fin du règne d'Edouard III, parut en 1618. L'ouvrage a été réimprimé en 1621, 1623 et 1634. Jean Trussel en a donné une continuation jusqu'au règne de Richard III (1484), Londres, 1650, in-fol.; mais cette continuation est fort inférieure pour le fond et pour le style à l'ouvrage de Daniel. 2° *Histoire des guerres civiles des maisons d'Yorck et de Lancastre*, 1604, in-8°; 3° des *Epîtres* dans le goût de celles d'Ovide, et des *Pièces de théâtre*, recueillies en 1718, 2 vol. in-12. [Daniel fut précepteur d'Anne Clifford, une des femmes de Henri VIII. La reine Elisabeth le nomma *poète Lauréat*. Après la mort de Spencer, il jouit de la bienveillance de cette princesse, ainsi que de Jacques Ier. Parmi ses pièces poétiques, la meilleure est la *Complainte de Rosemonde*.]

DANIEL (Gabriel), né en 1649, à Rouen, prit l'habit de jésuite en 1667. Après avoir professé plusieurs années dans sa patrie, il fut envoyé à la maison professe de Paris pour y être bibliothécaire. Il y finit, en 1728, une vie très laborieuse, et remplie par la composition de différents ouvrages presque tous bien écrits. Les principaux sont : 1° le *Voyage du monde de Descartes*, in-12, Paris, 1690; c'est une réfutation du système de ce célèbre philosophe, enveloppée sous une fiction ingénieuse. Elle a été traduite en latin, en italien et en anglais. 2° *Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4°. C'est le tableau des changements qui s'y sont faits, depuis l'établissement de la monarchie dans les Gaules, jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Il est intéressant et plein de recherches. 3° Une *Histoire de France*, dont il y a plusieurs éditions. La meilleure est celle de 1756, en 17 vol. in-4°. Le père Griffet, chargé de cette dernière édition, l'a enrichie d'un grand nombre de Dissertations, de l'Histoire du règne de Louis XIII, et du Journal historique de Louis XIV. On a fait la comparaison des deux histoires de Mézérai et de Daniel; et de ce parallèle, il résulte que l'histoire du jésuite, quoique défigurée par bien des fautes, est encore la meilleure qu'on ait, du moins jusqu'au règne de Louis XI. Il a rectifié les fautes de Mézérai sur les 1re et 2e races, et s'est éloigné de la plupart des défauts de cet historien. Personne ne dispose mieux que lui les faits, ni ne les fond avec plus d'art pour en former un tout qui n'a ni gêne ni contrainte; s'il n'est pas toujours entraînant, il a de l'instruction, une marche grave et soutenue, un style pur et net. Quand on sera fatigué du verbiage des historiens modernes, des maximes, des sentences, et de ce qu'on appelle *raisonner l'histoire*, c'est-à-dire l'assortir aux systèmes et aux erreurs de mode, on conviendra du tort des petits auteurs qui affectent de mépriser l'ouvrage de ce jésuite. Le président Hénault en parle avec éloge; Voltaire même, dans son *Siècle de Louis XIV*, lui rend justice, le

homme un *historien exact*, *sage et vrai*, et dit que nous n'avons pas d'histoire de France préférable à la sienne. Le duc de Saint-Simon a sans doute voulu faire le plaisant, en avançant que cette histoire n'avait été écrite que pour prouver que les bâtards ne devaient pas être exclus du trône. Tout ce qu'il en dit dans ses *Mémoires* sent l'homme passionné. Le comte de Boulainvilliers, le même qui disait *qu'il était presque impossible qu'un jésuite écrivît bien l'histoire de France*, trouvait dans celle de Daniel près de 10,000 erreurs; mais il est à croire que la grande erreur de cette histoire, au jugement de Boulainvillers, est d'être trop chrétienne. Daniel avait fait précéder la publication de son *Histoire*, par un écrit de 370 pag. in-12, intitulé : *Observations critiques sur l'Histoire de France, écrite par Mézerai*; ouvrage où il montre combien l'histoire de Mézerai est défectueuse, et de combien de préventions cet auteur avait infecté ses récits. 4° *Abrégé de l'histoire de France*, en 9 vol. in-12, réimprimé en 1751, en 12 vol., avec la *Continuation* par le P. d'Orival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8°; 5° *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les Lettres au Provincial, de Pascal, 1694, in-12; traduits en latin, en italien, en espagnol, en anglais, et critiqués par D. Mathieu Petit-Didier, mort évêque de Macra. Cette réponse de Daniel, quoique pleine de bonnes raisons, prouva combien il était difficile d'atteindre à l'éloquence et à la plaisanterie de Pascal; ou plutôt combien une satire, par son accord avec la malignité humaine, paraît supérieure aux meilleures apologies. 6° Plusieurs écrits sur les disputes du temps, dont la plupart se trouvent dans le recueil de ses *Ouvrages philosophiques*, *théologiques*, *apologétiques et critiques*, 1724, en 3 vol. in-4°.

DANIEL (Pierre), avocat d'Orléans, bailli de la justice temporelle de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, mourut à Paris en 1603 à l'âge de 73 ans. C'était un bon littérateur; il rassembla une riche bibliothèque de manuscrits. On a de lui : 1° une *édition* de l'*Aulularia*, poème différent de celui de Plaute, qui porte le même titre; 2° des *Commentaires de Servius sur Virgile*, etc. Paul Petau et Jacques Bongars achetèrent sa bibliothèque, dont une partie fut transportée dans la suite à Berne, et l'autre au Vatican.

DANIEL DE VOLTERRE. *V.* VOLTERRE.

† DANIELE (François), historien et antiquaire, naquit le 11 avril 1740 à Saint-Clément, près de Caserte, dans le royaume de Naples. Il fut attiré à Naples par le marquis Dominique Carracciolo, qui le fit nommer officier de secrétairerie. Son ouvrage *Codice federiciano*, qui contenait toute la législation de Frédéric II, qu'il avait déjà composé, lui mérita, avant même d'être publié, la place d'historiographe royal, à laquelle il fut nommé en 1778; et, en 1782, il le fut de l'ordre de Malte. Les *Forche Caudine*, et d'autres ouvrages intéressants, ayant augmenté sa réputation, il devint en 1787 secrétaire perpétuel de la fameuse académie *ercolanese*, instituée en 1755 par le roi Charles III, pour travailler à la publication des découvertes faites à

Herculanum et à Pompeia. Daniele eut une grande part aux magnifiques éditions que publia cette savante académie. Ces travaux augmentèrent sa renommée, et l'académie de la Cosentine, celles de la Crusca, des sciences et belles-lettres de Naples, la société royale de Londres, et l'académie de Pétersbourg, s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs associés. En 1799, il fut privé de ses dignités et de ses emplois, pour avoir pris la défense de quelques amis que le roi de Naples voulait punir d'avoir pris part à la révolution républicaine. Il supporta avec fermeté cette disgrâce qui le réduisait à une espèce d'indigence. Lorsque Joseph Buonaparte occupa en 1806 le trône de Naples, Daniele fut un des premiers qu'il s'empressa de favoriser; il lui accorda des pensions, le nomma directeur de l'imprimerie royale, et le revêtit d'autres dignités; mais il ne jouit pas long-temps de ces faveurs; il souffrait depuis long-temps d'un mal commun aux habitants de la Campanie, qu'ils appellent *salsedine*, et qu'Horace a désigné sous le nom de *morbus campanus*, qu'on attribue aux aliments de cette contrée, imprégnés de sels volcaniques. Il crut que l'air de Saint-Clément, sa patrie, améliorerait son état, il s'y rendit, mais son mal ayant augmenté, il succomba au mois d'août 1812. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Le Forche Caudine illustrate*, Caserte, 1778, in-fol., avec cinq planches, belle édition, mais inférieure à celle que l'auteur en a fait faire à Naples en 1812; 2° *Osservazioni sulla topotesia delle Forche Caudine*; c'est une dissertation insérée dans le Journ. de Pise en 1779, dans laquelle Daniele détermine la situation des Fourches-Caudines, pour répondre à M. Letiéri, qui, dans sa *Storia dell' antica Suessola*, avait critiqué *Le Forche Caudine illustrate*. 3° *I reali sepolcri del duomo di Palermo, riconosciuti ed illustrati*, Naples, 1784; 4° *Monete antiche di Capua*, Naples, 1802 (1803), in-4°. On trouve dans cet ouvrage la description de dix-huit médailles antiques, suivie d'une dissertation sur le culte de Diane, de Jupiter et d'autres divinités du paganisme. Daniele fut encore éditeur de plusieurs ouvrages savants qu'il enrichit de préfaces intéressantes. M. Joseph Castaldi a publié une *Vita di Francesco Daniele*, ornée de son portrait.

† DANIELS (N.), savant jurisconsulte, né à Cologne en 1750. Après avoir suivi avec succès la carrière du barreau, où il entra en 1776, il professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'électeur de Cologne, dont il mérita la confiance. Son pays natal étant devenu la conquête des Français, sa modestie le fit rester ignoré, jusqu'à ce que Buonaparte ayant entendu faire son éloge, le fit venir à Paris, et le nomma avocat-général à la cour de Cassation, place qu'il remplit avec autant de talent que d'intégrité. Daniels ne sollicita jamais ni emplois ni faveurs, et ce fut à son insu qu'on le plaça, quelques années après, comme procureur-général à la cour de Bruxelles. Les événements de 1814 interrompirent ses fonctions; mais n'aimant pas à se mêler d'affaires politiques, il se tint dans une étroite retraite,

jusqu'à ce que le nouveau roi des Pays-Bas parvint à le découvrir, et le nomma premier président des établissements judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Toujours égal à lui-même, ce magistrat recommandable honora cette place et y apporta la même capacité et la même probité qui l'avaient distingué dans les autres. Il est mort à Bruxelles, le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Mémoires* et *Dissertations* relatifs à différents points de droit : ces ouvrages sont recommandables par les savantes recherches, et les éclaircissements lumineux qu'ils contiennent.

† DANNENMAYER (Matthieu), recteur et doyen de l'université de Fribourg en Brisgaw, et professeur de théologie dans cette ville au temps des réformes de Joseph II, naquit à Œpfingen en Souabe en 1741. Il fut nommé en 1786 professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à Vienne, sans doute parce qu'il avait des opinions conformes au système de l'empereur. On a de lui : 1° *Introductio in historiam Ecclesiæ christianæ universam, usibus academicis accommodata*, Fribourg, 1778, in-8°; 2° *Institutiones historiæ ecclesiasticæ : Novi Testamenti periodus prima, a Christo nato usque ad Constantinum*, Fribourg, 1783, in-8°; 3° *Institutiones historiæ ecclesiasticæ, Novi Testamenti pars prima et secunda*, Vienne, 1788. Ce dernier ouvrage obtint le prix que Joseph II avait proposé pour le meilleur ouvrage élémentaire sur l'histoire ecclésiastique à l'usage des écoles. On loue le style et la méthode de cette production : cependant on doit le regarder comme suspect, d'après les principes que l'empereur Joseph voulait qu'on professât à cette époque. Dannenmayer est mort à Vienne le 8 juillet 1805.

DANNEVILLE (Jacques-Eustache, sieur de), avocat au parlement de Normandie, né à Danneville, diocèse de Coutances, est compris dans les rôles de l'arrière-ban de 1639. On a de lui un livre intitulé : *Inventaire de l'histoire de Normandie depuis Jules-César à Henri VI*, Rouen, 1646, in-4°. Cette édition est recherchée.

† DANTAL (Pierre), grammairien, né à La Souchère, dans la Haute-Loire, le 18 novembre 1781, a publié les ouvrages suivants : 1° *Abrégé de l'histoire d'Égypte*, Lyon, 1809, in-12 de 36 pages; 2° *Cours de thèmes rédigés d'après le rudiment de Lhomond*, Paris et Genève, 1809, 2 vol. in-12; 1816, 4me édition; 3° *Nouveau Cours de thèmes pour les cinquièmes et les quatrièmes*, Paris, 1809; Lyon, 1813, in-12; 4° *Calendrier perpétuel et historique fondé sur les principes des plus célèbres astronomes, tels que Copernic, Galilée, Clavius, Cassini, Newton, Lahire, Lalande*, Paris, 1810, in-8° de 23 feuillets, avec une planche; 5° *Rudiment théorique et pratique de la langue latine, calqué sur Lhomond, avec des thèmes*, Paris, 1810, in-12; Lyon, 1812, in-12; 6° *Nouveau cours de thèmes, pour les quatrièmes et les troisièmes*, Lyon, 1811, in-12; 7° *Epitome historiæ Francorum, ad usum tyronum linguæ latinæ*, Lyon, 1813, in-12. Ce même auteur a laissé quelques manuscrits, et est mort à Lyon, le 13 octobre 1820, âgé de 39 ans.

DANTE Alighiéri, poète italien, naquit à Florence en 1265. Un esprit vif et ardent le jeta dans le délire de l'amour, de la poésie et des factions. Il embrassa le parti *gibelin*, ennemi des papes; ce qui le rendit désagréable à Boniface VIII, et à Charles d'Anjou, frère de Philippe le Bel, qui l'exila de Florence, fit raser sa maison, et piller ses terres. Il se rendit à Vérone avec toute sa famille, et s'en fit encore exiler. Can de la Scale, prince de Vérone, l'aimait et l'estimait. Sa vanité et son imprudence lui firent perdre le crédit dont il jouissait. Un jour qu'il se trouvait dans le palais des Scales, un seigneur, surpris de ce qu'un bouffon recevait beaucoup de caresses de la part des courtisans, lui dit : *Pourquoi un homme savant et sage tel que vous n'est-il pas aussi chéri que cet insensé?* Dante répondit : *C'est que chacun chérit son semblable.* Ce bon mot causa sa disgrâce. Après avoir mené une vie errante, il mourut pauvre en 1321, à 56 ans, à Ravenne, où son caractère inquiet l'avait fait exiler. Parmi les différents ouvrages de poésie qu'il nous a laissés, le plus célèbre est sa *divina comedia*, partagée en 3 actes ou récits, *Inferno, Purgatorio e Paradiso*. La 1re édition de ce poème est de 1742, in-fol.; on en compte plus de vingt autres, mais la meilleure est celle de Venise, 1757, 5 vol. in-4°, fig., qui contient les œuvres complètes du Dante. Grangier a traduit en français la divine comédie, Paris, 1596 et 1597, 3 vol. in-12. Il a paru depuis deux autres traductions de l'Enfer, l'une par Moutonnet de Clairfons, Paris, 1776, in-8°, et l'autre par Rivarol, Paris, 1785, in-8°. [M. Artaud, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, a publié successivement à Paris, une bonne traduction des trois parties de ce poème: du *Paradis* en 1811, de l'*Enfer* en 1812, et du *Purgatoire* en 1813.] Il y a dans cet ouvrage des pensées justes, des images fortes, des saillies ingénieuses, des morceaux brillants et pathétiques : mais l'invention est bizarre, et le choix des personnages qui entrent dans son tableau, fait avec trop peu de goût, est sans variété d'attitudes. Il place dans son Élysée les païens les plus libertins, et dans l'enfer proprement dit, des hommes qui n'ont d'autre tort que de lui déplaire. « C'est un » salmigondis, dit un savant moderne, consistant dans un mélange de diables et de damnés » anciens et modernes; d'où il » résulte une espèce d'avilissement des dogmes sacrés du » christianisme; aussi jamais » écrivain, même *ex professo*, anti-chrétien, n'a contribué plus » que le Dante, par cet abus, à jeter du ridicule sur la religion : » loin que cet auteur ait mis dans » son ouvrage la dignité, la gravité et le jugement nécessaires, » il n'y a mis que le bavardage le » plus grossier, le plus digne des » esprits de la basse populace.» On a du poète florentin divers autres ouvrages en vers et en prose, que les Italiens regardent encore aujourd'hui comme une des premières sources des beautés de leur langue. On ne peut disconvenir qu'il ne s'en trouve dans ses poésies; mais il y règne en général un ton d'indécence et de causticité qui révolte les honnêtes gens. On a encore de lui : *Il Convivio*, Florence, 1480, in-8°, en prose; 1723, in-4°. Boccace a donné la *Vie* du Dante, Florence, 1576, in-8°. On a publié en 1744, à Venise, in-8°, un traité qu'on

attribue à Dante : *De monarchia mundi*; ouvrage qui n'avait pas encore vu le jour. L'auteur s'élève contre les papes, pour flatter les empereurs; mais la manière dont il parle de leurs droits respectifs fait voir assez qu'il n'entend rien ni aux uns ni aux autres. [Quoique le Dante ne nous soit plus connu que comme poète, il avait cependant d'autres talents; il contribua beaucoup par sa bravoure, en 1289, au gain de la bataille de Lampaldius, et il remplit avec succès quatorze ambassades différentes.]

DANTE (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, excellent mathématicien, florissait vers la fin du xve siècle. Il inventa une manière de faire des ailes artificielles, si exactement proportionnées au poids de son corps, qu'il s'en servait pour voler. Les expériences réitérées qu'il en fit sur le lac de Trasimène finirent par un accident bien triste. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, dans le temps de la solennité du marige de Barthélemi d'Alviane. Il s'éleva très haut, et vola par-dessus la place; mais le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes s'étant rompu, l'artiste ingénieux autant que téméraire, ne pouvant plus balancer la pesanteur de son corps, tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Des chirurgiens habiles l'ayant guéri, il professa ensuite les mathématiques à Venise, et mourut âgé de 40 ans.

DANTE (Pierre-Vincent), natif de Pérouse, de la famille des Rainaldi, imitait si bien les vers du poète Dante, qu'on lui en donna le nom. Il ne se distingua pas moins par son habileté dans les mathématiques et dans l'architecture, que par la délicatesse de ses poésies. Il mourut en 1512, dans un âge avancé, après avoir inventé plusieurs machines, et composé un *Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco*, Pérouse, 1544. —Son fils Jules DANTE, et sa fille Théodora DANTE s'acquirent aussi une grande réputation par leur capacité dans l'architecture et les mathématiques. Nous avons de Jules : *De alluvionibus Tiberis*. Théodora enseigna les mathématiques à Ignace Dante son neveu.

DANTE (Vincent), fils de Jules, né à Pérouse en 1530, habile mathématicien, fut en même temps peintre et sculpteur. Sa *statue* de Jules III a été regardée comme un chef-d'œuvre de l'art. Philippe II, roi d'Espagne, lui fit offrir des pensions considérables, pour l'engager à venir achever les peintures de l'Escurial; mais Dante avait une santé trop délicate pour quitter l'air natal. Il mourut à Pérouse en 1576, à 46 ans. On a de lui : *Vies de ceux qui ont excellé dans les dessins des statues*.

DANTE (Ignace ou *Egnazio*), dominicain, frère du précédent, né à Pérouse dans le xvie siècle, mathématicien et architecte du grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, qui l'appela à Florence et lui donna une pension pour qu'il y enseignât les mathématiques. Le grand-duc honora souvent ses leçons de sa présence. Après la mort de ce prince, il enseigna la même science à Bologne. Grégoire XIII lui donna l'évêché d'Alatri. Il mourut le 19 octobre 1586, après avoir publié plusieurs ouvrages en italien sur les mathématiques. Le P. Dante est principalement connu des astronomes pour avoir le premier chez les modernes,

fait construire un gnomon assez considérable pour fixer les équinoxes et les solstices.

DANTECOURT (Jean-Baptiste), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, né en 1643, fut curé de Saint-Etienne-du-Mont à Paris, sa patrie, en 1694. Il quitta cette cure en 1710, et se retira dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, où il mourut l'an 1718. On a de lui : 1° deux *Factum* pour la préséance de son ordre sur les bénédictins aux états de Bourgogne ; 2° un livre de controverse, intitulé : *Défense de l'Église*, contre le livre du ministre Claude, qui a pour titre : *Défense de la Réformation.*

DANTINE. *Voyez* ANTINE.

† DANTON (George-Jacques), né le 28 octobre 1759, à Arcis-sur-Aube, était avocat au conseil du roi à l'époque de la révolution; mais, oubliant les bienfaits de celui dont il tenait son rang et sa fortune, il devint un de ses ennemis les plus acharnés. La nature semblait l'avoir destiné à paraître à la tête des séditions et à dominer la populace. Doué d'une force extraordinaire, il avait une taille colossale, la figure couturée par la petite vérole, le nez aplati et retroussé, les lèvres grosses et saillantes, les yeux petits, mais pleins d'un feu ardent, et le regard audacieux. Il joignait à ce physique une voix de Stentor, dont il faisait retentir les salles publiques, et une élocution pleine de figures gigantesques et de violentes apostrophes, qui portait la terreur dans l'esprit de ceux qu'elle ne pouvait convaincre. Il connaissait fort bien lui-même combien il était propre au rôle qu'il se proposait de jouer, quand il disait: « La nature m'a donné en partage les formes athlétiques et » la physionomie âpre de la li» berté. » Aussi Mirabeau, qui avait besoin de semblables personnages pour effrayer la cour et ébranler les institutions qu'il voulait renverser, eut bientôt remarqué les heureuses qualités de Danton, et s'en servait, selon l'expression d'un auteur contemporain, comme d'un soufflet de forge pour enflammer les passions populaires. Lorsque Paris fut divisé en districts, Danton fut nommé président de celui des *Cordeliers*; dès ce moment cette portion de la capitale fut le rendez-vous des hommes les plus exaltés. Cependant, comme la tribune du district était accessible à tous les citoyens, et que parmi eux il s'en trouvait d'assez courageux pour combattre les doctrines perverses de Danton, il imagina, pour n'avoir que des hommes entièrement dévoués à son système, d'établir le club des *Cordeliers*, à côté duquel celui des *Jacobins* parut tout composé d'hommes modérés et raisonnables. Le district n'avait attaqué que les institutions monarchiques; le nouveau club entreprit de détruire jusqu'aux bases de la société. Danton, cherchant à s'environner de tous les hommes qui pouvaient seconder ses vues anarchiques, prit sous sa protection Marat, dont le Journal contribua tant à pervertir la populace, le mit à l'abri des poursuites des tribunaux, et s'en servit pour exciter des mouvements séditieux, et répandre les dénonciations qu'il croyait utiles à ses projets. (*Voyez* MARAT.) Non content de prêcher le désordre et la rébellion à la tribune, Danton, qu'on pouvait regarder

comme un véritable roi des halles, haranguait, dans les rues et places publiques, la populace, l'égayant par des plaisanteries grossières, et lui inspirant le plus souvent cette fureur dont elle donna peu après le terrible spectacle. Ce n'était pas cependant par opinion ou par philosophie que Danton servait avec tant de chaleur la cause de la révolution; ce n'était pas le *bonheur du peuple* qui animait son zèle; il n'avait vu dans un bouleversement général qu'un moyen de faire sa fortune, et ce seul motif nourrissait son ardeur. Il ne cachait même pas ses projets à cet égard. « Jeune homme, » dit-il un jour à une personne » connue, venez travailler avec » nous; quand vous aurez fait » votre fortune, vous pourrez » embrasser plus à votre aise le » parti qui vous conviendra. » Malgré l'exaltatiou de ce démagogue, l'assemblée constituante n'avait pas paru le redouter beaucoup, le regardant comme un énergumène qu'il fallait laisser se consumer dans ses propres fureurs; mais lorsqu'elle le vit, à la fuite de Louis XVI, se mettre à la tête des factieux du Champ-de-Mars, qui voulurent forcer l'assemblée à mettre ce prince en jugement, elle le décréta d'arrestation. Cependant, au mépris de ce décret et des poursuites dirigées contre lui pour dettes, il eut l'audace de se présenter aux élections, et d'y venir briguer les suffrages. Un huissier, nommé *Damiens*, ayant voulu l'arrêter, fut saisi lui-même par la populace qui faillit l'assommer pour le punir d'avoir violé la *souveraineté nationale*. Danton, qui, par le décret d'arrestation lancé contre lui, était exclu de toutes les charges, soutenu par la faveur de la multitude, fut nommé substitut du procureur de la commune de Paris, malgré la constitution et l'assemblée constituante elle-même, dont le pouvoir était outragé par cette nomination. Les conseillers constitutionnels de Louis XVI n'ayant pu triompher de ce chef de la populace, voulurent négocier avec lui et l'acheter; mais Danton ne trouvant pas leurs offres assez avantageuses ne voulut pas traiter, et il eut l'impudence de dire à la commune qu'il ne leur avait refusé ses services que parce qu'ils les avaient mis à un prix au-dessous de ses prétentions. On croit cependant qu'il reçut de la cour des sommes considérables qu'il employa à lui susciter de nouveaux ennemis. Pour dissiper tous les soupçons, il ne se montra que plus acharné contre la royauté, à laquelle il devait bientôt porter le plus terrible coup. Dans les premiers jours du mois d'août, le maire de Paris, Pétion, avait logé dans la maison des Cordeliers cette bande de brigands connus sous le nom de *Marseillais*, qui avaient traversé la France en criant qu'ils allaient à Paris tuer le roi; il les recommanda à Danton, qui certainement était digne d'être leur protecteur. Danton les fêta, leur donna de nombreux auxiliaires, et combina avec eux l'attaque des Tuileries, qui fut exécutée le 10 août. Après cette funeste catastrophe, l'assemblée législative, qui rendait tous les décrets qu'on exigeait d'elle, nomma Danton ministre de la justice. Robespierre n'osant pas encore paraître, Danton était seul dé-

positaire de la puissance souveraine; il commença par faire fermer les barrières de Paris, et ordonna ces visites domiciliaires qui encombrèrent bientôt toutes les prisons de malheureuses victimes. C'est alors que fut établi cet infâme tribunal appelé de *Salut public*; les membres qui le composaient furent tirés du club des Cordeliers, et les exécutions sanguinaires commencèrent. Elles devinrent bientôt plus terribles, lorsque, dans la matinée du 2 septembre, arriva à Paris la nouvelle de l'entrée des Prussiens sur le territoire français, accompagnés des deux frères du roi et d'un grand nombre d'émigrés. Une agitation violente se répandit dans la capitale. Danton, après une longue conférence avec les membres du comité de salut public, ordonna qu'on enlevât aux prisonniers tout ce qui pouvait servir à leur défense, fit mettre en liberté les détenus pour dettes, et quelques autres personnes qui eurent le bonheur d'intéresser ces affreux tyrans, et fut ensuite à la barre de l'assemblée nationale pour y rendre compte des progrès de l'ennemi. Il demanda que l'assemblée décrétât un armement général, qu'on sonnât le tocsin, et que tous les citoyens en état de porter les armes reçussent l'ordre de se rendre au Champ-de Mars, pour s'y former en cohortes militaires, et marcher aussitôt contre les *tyrans et leurs satellites*. De son côté, le député Vergniaux, rappelant les menaces du duc de Brunswick, convertit en motion la demande du ministre de la justice, qui fut décrétée à l'unanimité. Dès que ce décret fut rendu public, la consternation se répandit dans toute la capitale, et la terreur fut à son comble lorsque le son lugubre du tocsin et le bruit de la générale retentirent dans tous les quartiers; la populace furieuse parcourait les rues, en criant aux armes, et menaçant tout ce qui avait l'air de ne pas partager son délire; les émissaires des clubs et du comité de salut public publiaient hautement qu'avant de marcher à l'ennemi, il fallait exterminer les *scélérats* de l'intérieur; désignant par ce mot les prisonniers dont ils voulaient se délivrer. Ces malheureuses victimes supplièrent l'employé chargé de leur surveillance de leur sauver la vie. Cet employé se rendit à l'hôtel de la marine, où les ministres étaient réunis, et s'adressa d'abord à Danton, lui exposant le danger qui menaçait les prisonniers, et lui représentant qu'en sa qualité de ministre de la justice, il devait les dérober à la fureur de la multitude: «Danton, » dit madame Roland dans ses » Mémoires, importuné de la » proposition malencontreuse de » l'employé, s'écria avec sa voix » beuglante, et un geste appro» prié à l'expression: Je me f.... » bien des prisonniers; qu'ils » deviennent ce qu'ils pourront; » et il passa son chemin avec hu» meur. » M. A..., président du tribunal établi à Versailles, vint aussi inutilement lui demander de sauver les personnes qui avaient été envoyées à la haute-cour d'Orléans, et qu'on avait transportées à Versailles: « Que » vous importe? lui répondit le » farouche ministre; remplissez » vos fonctions, et ne vous mêlez » pas de cette affaire: le peu» ple demande vengeance. » Elle fut cruellement remplie; les por-

tes des prisons furent enfoncée, et on commença alors les terribles massacres de septembre. Danton munit de son contreseing l'odieuse circulaire qui parcourut les départements, et qui invitait les *patriotes* à imiter les massacres de Paris; le sang coula à grands flots dans toutes les provinces, et la terreur glaça toutes les âmes. Dans presque tous les départements, et à Paris surtout, toutes les fonctions publiques furent remplies par des furieux. Danton, nommé député par les électeurs de Paris, quitta le ministère pour aller siéger à la convention, dans l'espoir d'acquérir sur cette assemblée le même ascendant qu'il avait sur la populace et dans les clubs. Mais ces massacres dont il avait été l'auteur, et sa grande puissance, devaient exciter contre lui la haine des uns et la jalousie des autres. Robespierre, qui comptait déjà un grand nombre de partisans, ne put voir sans dépit la grande popularité de Danton, et craignant qu'il ne marchât son égal dans la convention, il médita sa perte. Cependant Danton sembla calmer un moment ses fureurs démagogiques; dès la première séance de la convention, il demanda que toutes les propriétés fussent garanties par un décret solennel, disant qu'il fallait craindre de rendre la liberté haïssable par une application trop rigoureuse des principes. D'ailleurs, n'ayant embrassé la cause de la révolution que pour faire sa fortune, et se trouvant déjà fort riche, il croyait peut-être que le crime était devenu inutile dès qu'il avait atteint le but qu'il s'était proposé. Roland, son collègue au ministère, voulut se rendre agréable au peuple en prouvant qu'il n'avait pas pris part aux dilapidations qui avaient eu lieu à la suite des derniers événements, rendit ses comptes, et en fit afficher les pièces au coin des rues; Danton, à qui il aurait été bien difficile de prouver son désintéressement, prétendit que les ministres étaient solidaires, et ne devaient des comptes que collectivement; cette doctrine, accueillie par tous les gens en place, prévalut, et Roland succomba. Lors du procès de Louis XVI, Danton reprit toute sa férocité; il vota sa mort, mais ce n'était pas un jugement qu'il prétendait prononcer; un de ses familiers lui représentant un jour que la convention avait tort de juger ce prince: « Vous » avez raison, lui répondit-il; » aussi nous ne le jugerons pas, » nous le tuerons. » Cependant, malgré ce crime et son audace, il éprouvait déjà de vives inquiétudes à la vue des dissensions qui agitaient la nouvelle république; il prévoyait de terribles catastrophes, et craignait d'y succomber. « Le métal bouil- » lonne, disait-il, mais la sta- » tue de la liberté n'est pas en- » core fondue; si vous ne sur- » veillez le fourneau, vous serez » tous brûlés. » Il fut envoyé en Belgique avec Lacroix (*voyez* LACROIX), pour surveiller les généraux et révolutionner le pays. Ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre; il fut vivement accusé de dilapidations par Marat. Danton, à son retour, le traita avec mépris, et imposa silence à ses autres accusateurs; mais il ne put effacer entièrement l'impression qu'avait faite ces dénonciations,

et plusieurs de ses créatures quittèrent son parti pour former des factions indépendantes. Les armées ayant reçu un échec considérable à Aix-la-Chapelle, Danton fit encore prendre pour moyen de défense la terreur et les levées en masse. Pour suppléer aux massacres de septembre, il fit demander par Chaumette, qui lui était resté fidèle, la formation d'un tribunal révolutionnaire. Quelque temps avant la révolution du 31 mai 1793, Danton sentit augmenter ses inquiétudes, et balança sur le parti qu'il avait à prendre. S'il était effrayé d'un côté par la grande popularité de Robespierre, il ne craignait pas moins de l'autre les réclamations des républicains modérés, qui demandaient qu'on sévît contre les auteurs des massacres de septembre; mais, craignant de perdre son influence en changeant de système, il resta fidèle à son premier parti. Il réclama, sans succès, la vengeance des lois contre Henriot, qui outrageait la convention et voulait la dissoudre. (*Voyez* Henriot.) Après la proscription du parti des girondins, Danton demanda qu'on érigeât en gouvernement provisoire le comité de salut public; mais en même temps, pour qu'on ne soupçonnât pas que, par cette mesure, il tendait à donner à la France un nouveau roi, il refusa de faire partie du comité. Danton chercha de nouveau à s'attirer la bienveillance de la multitude. Il provoqua toutes les lois du *maximum*, et surtout celle de la taxe des grains. Les assemblées des sections de Paris étaient désertes ; la terreur en avait éloigné tous les hommes prudents, et le besoin du travail retenait la classe ouvrière dans ses ateliers. Danton provoqua un décret qui accordait une indemnité de quarante sous à tous les citoyens qui se rendraient aux assemblées de la section ; dès ce moment elles furent inondées d'une populace à qui le salaire faisait dire et exécuter tout ce qu'on voulait. Ce fut alors qu'on demanda avec instance que Danton fût adjoint au comité de salut public, ce qu'il accepta après avoir d'abord refusé. Il s'éleva avec force contre les fêtes de la *raison*, que Chaumette, devenu son ennemi, célébra dans le sein de la convention avec les autres cordeliers scissionnaires. « Quand » ferons-nous cesser ces masca» rades? s'écria-t-il. Nous n'a» vons pas voulu détruire la *su-* » *perstition* pour établir l'a» théisme. » Robespierre, qui craignait ce parti, se réunit à Danton pour perdre les instituteurs des fêtes de la *Raison*, qui bientôt périrent sur l'échafaud. Mais cette intelligence fut bientôt rompue, et ces deux rivaux, que leur péril commun avait réunis, sentirent renaître leur haine et leur jalousie lorsque le danger fut passé. Le despotisme de Robespierre avait replongé la France dans le deuil. Camille Desmoulins, ami de Danton, avait osé, dans un pamphlet intitulé le *Vieux cordelier*, assimiler les mesures qu'on prenait alors à celles qu'employait Tibère. Robespierre fut très piqué de ce parallèle, et abandonna l'auteur à la vengeance de son parti. Danton prit la défense de Desmoulins; il voulut aussi protéger Fabre d'Églantine, son conseiller intime, accusé de mal-

versation ; mais il ne put le sauver, et cet échec dut lui apprendre ce qu'il avait à redouter pour lui-même. Ceux qui craignaient les suites d'une lutte opiniâtre entre ces deux chefs de la république cherchèrent à les rapprocher dans un dîner. Danton adressant la parole à Robespierre, lui dit : « Il est juste de comprimer les royalistes; mais il ne » faut pas comprendre l'innocent avec le coupable, et nous » ne devons frapper que des » coups utiles à la république. » — Et qui vous a dit, répliqua » Robespierre en fronçant le » sourcil, qu'on ait fait périr un » innocent ? » A ces paroles, et au geste qui les accompagnait, Danton comprit toute la pensée de Robespierre, et dit en sortant : « Il faut se montrer, il n'y » a pas un moment à perdre ; » et cependant il balança, au lieu d'agir avec promptitude et énergie. Watermann, son principal agent, le pressant de frapper et lui promettant assistance, il se contenta de répondre : « Il n'oserait. » Robespierre, de son côté, avait pris toutes ses mesures, et le géant qui, avec le secours de quelques brigands, avait fait crouler le trône, fut arrêté dans son lit, la nuit du 31 mars 1794, sans qu'il fît la moindre résistance. Lacroix, son ami, subit le même sort, et ils furent jetés l'un et l'autre dans les prisons du Luxembourg. Les nombreux prisonniers qui y étaient détenus accoururent pour le voir; Danton les salua avec politesse et leur dit : « Messieurs, j'avais » l'espoir de vous faire bientôt » sortir d'ici ; mais m'y voilà moi» même avec vous, et je ne sais » plus comment cela finira. » Quelques députés ayant osé réclamer à la convention contre son arrestation, Robespierre parut à la tribune, et demanda, avec une arrogance dédaigneuse, « quels » étaient ceux qui osaient pren» dre le parti du conspirateur, » de l'homme immoral dont le » peuple allait enfin connaître » les crimes. » Danton et Lacroix furent mis au secret, mais dans deux chambres assez voisines pour qu'ils pussent se parler. Lacroix reprocha à Danton son insouciance. Il n'avait en effet montré que de la faiblesse et de la lâcheté contre Robespierre. Quatre jours après, ils furent traduits devant le tribunal révolutionnaire, où ils daignèrent à peine répondre aux interrogations du président, s'amusant pendant les débats à rouler entre leurs doigts de petites boules de pain qu'ils lançaient au nez des juges. Danton leur dit . « Mon individu sera bien» tôt dans le néant, mais mon » nom est déjà dans la postérité. » Le tribunal, effrayé d'une telle audace, consulta les comités du gouvernement, qui ordonnèrent de les condamner sans débats. Cette décision mit Danton dans la plus grande fureur, il se répandit en imprécations contre ses proscripteurs. Emmené avec son ami dans la chambre des condamnés, il s'écria en y entrant : « C'est moi qui ai fait » instituer ce tribunal infâme ; » j'en demande pardon à Dieu et » aux hommes. Je laisse tout » dans un gâchis épouvantable ; » il n'y en a pas un qui s'en» tende au gouvernement ; au » surplus, ce sont tous des frères » Caïn ; Brissot m'aurait fait guil» lotiner comme Robespierre. » La vue de l'échafaud n'ébranla pas son audace : il y monta avec

assurance; son regard était fier, et il semblait commander encore à cette populace qu'il avait maîtrisée si long-temps. Cependant, avant de mourir, il parut s'attendrir un moment au souvenir de sa femme : « Oh ! ma bien-» aimée ! oh ma femme ! s'écria-» t-il, je ne te verrai donc plus? » S'interrompant ensuite brusquement : « Allons, Danton, point » de faiblesse. » S'avançant ensuite avec promptitude sous le couteau fatal, il dit au bourreau : « Tu » montreras ma tête au peuple; » elle en vaut bien la peine. » Il fut exécuté le 5 avril 1794.

DANVILLE. *Voy.* Anville.

DANZ, ou Dantz (Jean-André), théologien luthérien, né à Sonthausen, près de Gotha, l'an 1654, voyagea en Hollande et en Angleterre. Il se fixa à Iéna, où il fut d'abord professeur en langues orientales, puis en théologie. Il s'acquit de la réputation par ses leçons, et mourut d'une attaque d'apoplexie en 1727. On a de lui : 1° *Grammaire hébraïque, et chaldaïque;* 2° *Sinceritas sacræ Scripturæ veteris Testamenti triumphans,* Iéna, 1713, in-4°; 3° *Traductions* de plusieurs ouvrages des rabbins; 4° plusieurs *Dissertations,* imprimées dans le *Thesaurus philologicus.*

DAPHNÉ, fille du fleuve Pénée, aimée en vain par Apollon, fut métamorphosée en laurier.

DAPHNIS, jeune berger de Sicile, auquel on attribue l'invention des *vers bucoliques,* et fils de Mercure, aima une nymphe et l'épousa. Les deux époux obtinrent du ciel que celui des deux qui violerait le premier la foi conjugale deviendrait aveugle. Daphnis ayant oublié son serment, et s'étant attaché à une autre nymphe, fut privé de la vue sur-le-champ.

DAPHNOMÈLE (Eustache), gouverneur d'Acre de la part de l'empereur Basile. Ibatzès, Bulgare, allié à la famille royale, se révolta en 1017. Cette rébellion donnait beaucoup d'inquiétude à l'empereur; Daphnomèle rassura ce prince, et promit de lui livrer le chef des séditieux; ce qu'il exécuta d'une manière lâche et perfide, dans une conférence qu'il demanda le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, où il savait qu'Ibatzès, tout occupé de pratiques de piété, ne se défiait de rien. Basile ne laissa pas de récompenser cette indignité, en donnant au fourbe tous les biens du trop confiant Bulgare.

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, mourut en 1690, sans avoir professé, dit-on, aucune religion. Il s'est fait connaître par ses *Descriptions du Malabar, du Coromandel, de l'Afrique, de l'Asie, de l'Archipel, de la Syrie, de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Natolie, de la Palestine et de l'Amérique.* Tous ces ouvrages sont en flamand. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation des autres voyageurs, mais elle est faite avec assez d'exactitude. La *Description de l'Afrique* et celle de *l'Archipel* ont été traduites en français, et imprimées, la 1re en 1685, la 2e en 1703, l'une et l'autre in-fol. L'auteur n'avait jamais vu les pays qu'il a décrits : il parcourait le monde du fond de son cabinet, mais il avait du discernement.

DARDANUS, fils de Jupiter et d'Electre, s'étant réfugié en Phrygie auprès du roi Teucer, épousa une de ses filles. Le beau-père et le gendre régnèrent en-

semble avec une grande concorde, et jetèrent les premiers fondements de la ville de Troie, vers l'an 1480 avant Jésus-Christ.

DARÈS, prêtre troyen, célébré par Homère, écrivit l'*Histoire de la guerre de Troie*, en grec, qu'on voyait encore du temps d'Elien. Cette histoire est perdue. Celle que nous avons sous son nom est un ouvrage supposé. Il parut pour la première fois à Milan en 1477, in-4°. Madame Dacier en a donné une édition à l'usage du dauphin, en 1684, in-4°. Il y en a une autre d'Amsterdam, 1702, 2 vol. in-8°; et une traduction française par Postel, 1553, in-16.

DARET (Pierre), graveur au burin, naquit à Pontoise en 1610. Pour se perfectionner dans l'art pour lequel un goût particulier l'entraînait, il alla séjourner quelque temps à Rome. De retour dans sa patrie, il grava, conjointement avec Louis Boissevin, un grand nombre de portraits des hommes les plus célèbres du XVIe siècle, et du commencement du XVIIe Ce recueil parut en 1652-1656, 1 vol. grand in-4°, sous le titre de *Tableaux historiques*. Daret grava ensuite les estampes pour l'ouvrage de Gomberville intitulé : *La doctrine des mœurs*. Il écrivit une *Vie de Raphaël*, traduite de l'italien, Paris, 1651, 1 vol. in-12. Il y traite de l'origine de la gravure en taille-douce. Cet ouvrage a été reproduit depuis par Bambourg, sous ce titre : *Recherches curieuses sur les dessins de Raphaël*, Lyon, 1707. Cet artiste mourut à Dax, en 1675.

DARGONE. *Voy.* ARGONE.

DARIUS, surnommé le Mède, est le même, selon quelques-uns, que Cyaxares II, fils d'Astyages, et oncle maternel de Cyrus. Ce fut sous ce prince que Daniel eut la vision des *septante semaines*, après lesquelles J.-C. devait être mis à mort (*Voy.* DANIEL). Darius mourut à Babylone vers l'an 348 avant J.-C.

DARIUS Ier, roi de Perse, fils d'Hystaspes, entra dans la conspiration contre le faux Smerdis, usurpateur du trône de Perse. Il fut mis à sa place, l'an 522 avant J.-C., par la ruse de son écuyer. Les sept conjurés étant convenus, dit-on, de donner la couronne à celui dont le cheval hennirait le premier, un artifice de l'écuyer de Darius la lui procura. Le commencement de son règne fut marqué par le rétablissement du temple de Jérusalem. Les Juifs lui ayant communiqué l'édit que Cyrus avait publié en leur faveur, Darius non-seulement le confirma, mais il leur donna encore de grandes sommes d'argent, et les choses nécessaires pour les sacrifices. Il porta ses premiers soins sur le gouvernement de son vaste empire, et le divisa en vingt grandes satrapies, dont il règla l'administration. Quelques années après, Darius mit le siége devant Babylone révoltée contre lui. Les Babyloniens, pour faire durer plus long-temps leurs provisions, exterminèrent toutes les bouches inutiles. Cette barbarie ne sauva point leur ville. Elle fut prise après 20 mois de siége, par l'adresse de Zopyre, un de ceux qui avaient conspiré avec Darius contre le mage Smerdis. Ce courtisan s'étant mutilé la figure se jeta dans Babylone, sous prétexte de tirer vengeance de son prince, qu'il feignait de l'avoir ainsi maltraité; mais en effet pour lui livrer la ville. La prise de Babylone fut suivie de la guerre contre les Scythes,

l'an 514 avant J.-C. Le prétexte apparent de cette guerre était l'irruption que ce peuple avait faite anciennement dans l'Asie; la cause véritable était l'ambition du prince. Il brûlait d'aller se signaler. Œbase, homme respectable par son rang et par son âge, qui avait trois fils dans les armées de Darius, lui demanda d'en laisser un auprès de lui. — *Un seul ne vous suffit point*, lui répondit ce prince cruel; *gardez-les tous trois*; et sur-le-champ il les fit mettre à mort. Celui qui peut seul confondre l'orgueil des rois laisse rarement impunies de semblables atrocités. Darius perdit son armée dans les vastes déserts où les Scythes l'attirèrent par des fuites simulées. Ayant fait des efforts inutiles contre ce peuple, il tourna ses armes contre les Indiens; il les surprit, et se rendit maître de leur pays. La guerre éclata bientôt après entre les Perses et les Grecs: l'incendie de Sardes, et la part qu'y eurent les Athéniens, en furent l'occasion. Darius, animé par la fureur de la vengeance, ordonna à un de ses officiers de lui dire tous les jours avant le repas: *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Il chargea Mardonius son gendre du commandement de ses armées; Mardonius, plus courtisan que général, fut battu, et ses troupes taillées en pièces, en combattant contre les Thraces. Darius fait partir une armée encore plus considérable que la première; elle est entièrement défaite à Marathon par dix mille Athéniens, l'an 490 avant J.-C. Le général athénien n'eut pas plutôt arrangé sa petite armée, que ses soldats, tels que des lions furieux, se mirent à courir sur les Perses. Deux cent mille furent tués ou faits prisonniers, dit l'histoire, souvent exagératrice. Darius, vivement touché de cette perte, mais ne reconnaissant pas dans ses défaites la providence de celui qui humilie les grandes puissances par de petits moyens, résolut de commander en personne, et donna ordre dans tout son empire de s'armer pour cette expédition. Il mourut avant d'avoir exécuté son projet, l'an 485 avant J.-C. [Darius s'était occupé des moyens de faire fleurir le commerce, et Scylax de Caryande, célèbre navigateur, reconnut, par son ordre, le cours de l'Indus et les mers qui, depuis l'embouchure de ce fleuve, s'étendent jusqu'au golfe Persique; il fit aussi frapper des monnaies d'or et d'argent, nommées *Dariques*. Quelques auteurs, entre autres dom Calmet, pensent que ce prince est l'Assuérus de l'Écriture-Sainte.]

DARIUS *Nothus*, c'est-à-dire bâtard, nommé *Ochus* avant son avénement à l'empire, neuvième roi de Perse, né d'une maîtresse d'Artaxercès-Longuemain, était satrape d'Hyrcanie du vivant de son frère. Il s'empara du trône de Perse après la mort de Xercès II, assassiné par Sogdien, l'an 423 avant J.-C. Il épousa Parisatis sa sœur, princesse cruelle, dont il eut Arsacès, autrement Artaxercès Mnemon, qui lui succéda, Amestris, Cyrus-le-Jeune, etc. Il fit plusieurs guerres avec succès par ses généraux et par son fils Cyrus, et mourut l'an 405 avant J.-C. On dit qu'Arsacès lui ayant demandé, un moment avant qu'il expirât, «qu'elle » avait été la règle de sa conduite » pendant son règne, afin de » pouvoir l'imiter: » *Ç'a été*, lui répondit le prince mourant, *de*

faire toujours ce que la justice et la religion demandaient de moi. Cette anecdote a été révoquée en doute ; mais heureux les princes qui, à la mort, peuvent se rendre un pareil témoignage ! [On reproche à Darius *Nothus* des actes de cruauté qui ne s'accordent guère avec les règles de la *justice* et de *la religion* : il fit étouffer dans les cendres (supplice de son invention) ses deux frères naturels Sogdianus et Arsitès, qui s'étaient révoltés contre lui. Il condamna à la même mort, et pour le même motif, les deux satrapes Artyphius et Pissuthnès.]

DARIUS CODOMAN, XII[e] et dernier roi de Perse, descendait de Darius-Nothus, et était fils d'Arsame et de Sysigambis. L'eunuque Bagoas croyait régner sous le nom du nouveau roi, à qui il avait procuré la couronne, mais ses espérances furent vaines. Ce scélérat, mécontent, se préparait déjà à le faire périr, lorsque Darius lui fit avaler à lui-même le poison qu'il lui destinait, l'an 336 avant J.-C. C'était à peu près vers ce temps qu'Alexandre commençait ses conquêtes, et que l'Asie mineure s'était rendue au vainqueur macédonien. Darius crut devoir marcher en personne contre Alexandre. Il s'avança avec une armée de 600,000 hommes, à l'entrée de la Syrie, renouvelant le luxe de Xercès, et allant au combat avec un appareil pompeux. Son armée fut entièrement défaite en trois journées différentes, au Granique dans la Phrygie, vers le détroit du mont Taurus, et près de la ville d'Arbelles. Dans la seconde action, non moins meurtrière que la première, Darius fut obligé de se sauver à la faveur des ténèbres sous l'habit et sur le cheval de son écuyer. Il perdit, avec son armée, sa mère, sa femme, ses enfants, qui furent traités avec générosité par le vainqueur. Dans la dernière journée, la victoire fut long-temps incertaine entre les deux armées ; mais Alexandre sut la fixer par sa prudence autant que par sa valeur. Darius se retira dans la Médie. Alexandre l'y poursuivit. Bessus, gouverneur de la Bactriane, conspira contre lui, et pour saisir le moment d'exécuter son dessein, il voulut forcer ce prince infortuné de monter à cheval pour faire plus de diligence ; mais comme il le refusa, ce lâche lui donna la mort, l'an 330 avant J.-C. Le prince expirant demanda un peu d'eau, qu'un macédonien lui apporta dans son casque : *Le comble de mes malheurs,* lui dit-il en lui serrant la main, *est de ne pouvoir récompenser le service que vous me rendez. Témoignez à Alexandre ma reconnaissance pour ses bontés envers ma triste famille, tandis que moi, plus malheureux qu'eux, je péris des mains de ceux que j'ai comblés de bienfaits.* C'est ainsi que mourut ce prince digne d'un meilleur sort. Quinte-Curce, quoique panégyriste exagérateur de son rival, fait l'éloge de sa justice et de sa douceur : *Darius, ut erat sanctus et mitis,* etc. Si son vainqueur avait pu lui enlever ces qualités et se les approprier, il eût plus gagné que par la conquête de l'Asie. En lui finit l'empire des Perses, 230 ans après que Cyrus en eut jeté les premiers fondements. Il avait duré 206 ans, depuis la mort de Cyaxares, et 238, depuis la prise de Babylone.

DARONATSI (Paul), né en 1043 dans la province de Daron,

et mort en 1123, dans un monastère dont il était abbé, professa avec distinction la philosophie et la théologie, et mérita, par ses connaissances, d'être placé parmi les plus célèbres théologiens arméniens. On connaît de lui, 1° une *Lettre* contre Théopista, philosophe et théologien grec, qui vivait de son temps, Constantinople, 1752, 1 vol. in-fol.; 2° *Traité contre l'Eglise grecque;* 3° un *Commentaire sur Daniel*, et plusieurs autres traités qui sont en manuscrits à la bibliothèque du roi. — DARONATSI (Khatchadour), docteur arménien et abbé du monastère de Hoghavzny, naquit comme le précédent dans la province de Daron en 1161; il assista en 1204 à un concile tenu à Loris, dans la partie orientale de l'Arménie. Il a laissé des *Discours* et des *Cantiques*, et il passe pour avoir introduit en Arménie l'usage de noter la musique d'église.

† DARQUIER (Augustin), astronome, naquit à Toulouse, le 23 novembre 1718. Il fut associé de l'institut national, et a publié: 1° *Uranie, ou Contemplation du ciel, à la portée de tout le monde*, Paris, 1771, in-16. Lalande dit que ce petit ouvrage est très commode pour apprendre à connaître le ciel. 2° *Observations astronomiques faites à Toulouse*, Avignon, 1777, in-4°; le second volume, Paris, 1782; 3° *Observation de l'éclipse de soleil, du 24 juin 1778*, etc., traduite de l'espagnol, Toulouse, 1780, in-8°; 4° *Lettres sur l'astronomie pratique*, 1786, in-8°; 5° *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert, Amsterdam, 1801, avec les notes de M. Utentove, qui fut l'éditeur. Darquier est mort le 18 janvier 1802.

DARTIS (Jean), naquit à Cahors en 1572. Il obtint, en 1618, la place d'antécesseur aux écoles de droit de Paris, vacante par la mort de Nicolas Oudin. Il succéda en 1622 à Hugues Guyon, dans la chaire royale de droit canon. Ce jurisconsulte mourut à Paris en 1651, à 79 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres: *De ordinibus et dignitatibus ecclesiasticis*, contre la diatribe De la papauté du pape, de Claude Saumaise, Paris, 1638, in-4°. Dartis a exercé plusieurs fois sa plume contre cet ennemi du saint-siége. Doujat, son successeur dans la chaire du droit canon, a recueilli en un vol. in-fol., 1656, les ouvrages de Dartis. Ce recueil est utile par le grand nombre de matières et de passages qu'il renferme. L'auteur écrivait d'une manière pure et intelligible, mais sans ornement.

DASIPODIUS (Pierre), savant grammairien et médecin du XVIe siècle, mort à Strasbourg en 1559, est auteur d'un *Dictionnaire grec, latin et allemand*. Il imagina un nouvel ordre, qui plut d'abord, et qui a quelque utilité, mais qui a été rejeté ensuite, parce qu'on a reconnu que l'ordre alphabétique pour tous les mots était plus utile. L'ordre qu'il imagina était de mettre les mots composés sous les simples, et les dérivés sous les primitifs.

DATAMES, fils de Camissare, qui, de simple soldat, devint capitaine des gardes du roi de Perse, fut un des plus grands généraux d'Artaxercès Ochus, commanda ses armées avec beaucoup de valeur et de prudence, et

remporta des victoires signalées sur les ennemis. Ses envieux l'ayant desservi auprès de son maître, et ce monarque ne l'ayant pas assez ménagé, il fit révolter la Cappadoce, défit Artabase, général d'Artaxercès, l'an 361 avant J.-C., et fut tué peu de temps après en trahison, par le fils d'Artabase.

DATHAN, fils d'Éliab, un des lévites séditieux qui furent engloutis dans la terre. *Voyez* ABIRON et CORÉ.

DATI (Augustin), né à Sienne en 1420, écrivit l'histoire de cette ville en trois livres. Le sénat l'en avait chargé, et il s'en était acquitté avec sincérité; mais, après sa mort, son fils, Nicolas Dati, en retrancha beaucoup de choses, par politique, et gâta cet ouvrage. Le père et le fils furent secrétaires de la république de Sienne, et protégèrent l'un et l'autre les gens de lettres. Le premier mourut en 1478, et le second en 1498. On a, de l'un et de l'autre, plusieurs autres ouvrages. Les *Lettres* d'Augustin Dati furent imprimées à Paris en 1517. Il y a quelques particularités curieuses. Les *OEuvres* du même parurent à Sienne en 1503, in-fol., et Venise, 1516.

DATI (Carlo), poète et littérateur italien, mort en 1675, professa les belles-lettres avec distinction à Florence sa patrie. Tous les voyageurs gens de lettres qui ont passé à Florence de son temps, se louent beaucoup de ses politesses, et ce sont principalement ces éloges qui l'ont rendu célèbre. On a de lui un *Panégyrique de Louis XIII*, en italien, publié à Florence, en 1644, in-4°, réimprimé à Rome, et traduit en français. Cet ouvrage avait été précédé de plusieurs autres, en vers et en prose. Parmi ses productions, on distingue la *Vie des peintres anciens*, en italien, 1667, in-4°, quoique ce ne soit qu'un essai d'un plus grand ouvrage, que l'auteur voulait donner.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite, né à Auxerre, le 21 octobre 1648, suivit en Espagne le roi Philippe V, dont il était le confesseur. Il eut le plus grand crédit auprès de ce prince; mais les courtisans jaloux le firent renvoyer en 1706. Il fut rappelé en 1716 pour reprendre sa place, et mourut en 1723, à 75 ans. Le conte ridicule que Voltaire, d'après Bellando, a fait sur sa mort, ne mérite pas d'être rapporté. Ce jésuite avait prêché avec succès. On a de lui des *Oraisons funèbres*, et une *Vie de saint François Regis*, in-12.

† DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste, naquit le 29 mai 1716, à Montbar, en Bourgogne. Son père l'avait envoyé à Paris pour y étudier la théologie; mais, entraîné par d'autres goûts, il s'appliqua en secret à la médecine, et principalement à l'anatomie. Après avoir pris ses *degrés à Reims*, en 1741, il retourna dans sa ville natale pour y exercer sa profession. Buffon, son ami et son compatriote, l'attira à Paris en 1742, et lui fit donner, trois ans après, la place de garde et de démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. La justesse de son esprit, son exactitude rigoureuse et sa patience, le rendaient très propre à cet emploi. Le recueil des faits dont il enrichit la grande Histoire naturelle des animaux est immense. Daubenton y apporta tant de soin, qu'on y chercherait en

vain une erreur ; les articles de description et d'anatomie, qu'il fournit aux quinze premiers vol. in-4° de l'Histoire naturelle, sont une partie absolument nécessaire à l'intelligence du texte de Buffon. Il publia plusieurs *articles* d'histoire naturelle dans la première Encyclopédie, et plusieurs savantes *dissertations* sur des points importants de l'Histoire naturelle des animaux et des minéraux. Il fut nommé, en 1778, à la chaire d'histoire naturelle, la première qui, jusqu'alors, eût été établie en France, et en 1794, professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle, nom que la convention donna au Jardin du Roi. Élu membre du sénat à la fin de 1799, il fut attaqué d'apoplexie à l'une des premières séances où il assista, et mourut quatre jours après, le 1er janvier 1800. On distingue parmi les ouvrages qu'il a laissés, son *Instruction pour les bergers*, Paris, 1782, 1 vol. in-8°, avec vingt-deux planches. Le but de cet ouvrage est de faciliter en France la propagation des moutons de race espagnole. On remarque pareillement un *Tableau méthodique des minéraux*, 1784, in-8°. MM. de Lacépède, Cuvier et Moreau de la Sarthe, ont publié des Éloges historiques de Daubenton.

DAUBERMENIL (F.-A.), né vers 1744 dans le département du Tarn, eut l'étrange folie de se regarder comme un disciple des anciens mages, destiné à faire revivre leurs cérémonies superstitieuses. Il publia dans cette vue une brochure sous ce titre : *Extrait d'un manuscrit intitulé : Le culte des adorateurs de Dieu, contenant les fragments de leurs différents livres sur l'instruction du culte, les observances religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*, Paris, an 4 (1796), in-8°. Cet ouvrage donna naissance à la société des *Théophilanthropes*. On trouve dans l'Histoire des sectes religieuses, des détails curieux sur celle-ci : « Le livre de Daubermenil, y » lit-on, qui est à la fois *eucologe* et *rituel*, se compose de » prières et de mauvaises poésies, « à travers lesquelles on rencon» tre quelques idées morales... » Après avoir parlé des coutumes, des cérémonies que ses ridicules sectaires voulaient établir, elle continue ainsi : « Daubermenil » assurait qu'à Gaillot, dans une » petite association, étaient usi» tées ces simagrées théurgiques. » Il en avait formé à Paris une » de sept ou huit personnes, » dans un local rue du Bac ; elle » eut neuf à dix séances. Au mi» lieu de l'appartement, sur un » trépied, était un brasier dans » lequel chacun jetait un grain » d'encens en entrant, et cette » cérémonie se répétait de temps » à autre, pendant la durée de la » séance. Daubermenil voulait » que ses sectateurs s'appelassent » *Théoandropophiles*, et leur ma» nuel fut d'abord imprimé en » vendémiaire 1797, avec cette » qualification, qu'ils syncopè» rent ensuite pour en faire des » *Théophilanthropes*. » Mais ces *amis de Dieu et des hommes*, et cependant ennemis du catholicisme, trouvèrent si peu de partisans, que leur société expira presqu'au moment où elle venait de naître. Avec un caractère si romanesque, Daubermenil était peu propre à s'occuper d'affaires politiques : il fut cependant député à la convention

par le département du Tarn. Lors du procès de Louis, il resta chez lui comme malade, et ne vota pas. Sous le règne de la terreur, il fut forcé, par le comité de salut public, à donner sa démission de membre de la convention; mais il y fut rappelé en 1795, et il fut ensuite membre du conseil des cinq-cents. Il en sortit le 20 mai 1797, et y fut réélu l'année suivante. Il fut exclu du corps législatif, et condamné même à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure, pour s'être opposé à la révolution du 18 brumaire. Daubermenil se retira dans son département, où il mourut en 1802.

+ DAUBIGNY (J.-L.-Marie-Villain), un des premiers démagogues de la révolution, naquit à Saint-Just, en Picardie. D'abord procureur au parlement de Paris, il devint, au commencement des troubles, membre de la municipalité de cette ville; il fréquenta tous les clubs où l'on ourdissait des manœuvres contre le trône, et s'attacha particulièrement à Danton, qui l'associa à ses crimes; il concerta avec lui la funeste journée du 10 août, et fit arrêter aux Champs-Elysées quelques personnes qui s'y étaient réunies pour défendre le roi. Ces fidèles sujets furent massacrés quelques heures après, et leurs têtes, attachées au bout d'une pique, servirent à répandre l'effroi et la consternation dans la capitale. Cet exploit lui mérita l'honneur de faire partie de cet odieux tribunal que Danton fit instituer, le même qui fit écrouler la monarchie. Daubigny signala encore sa férocité dans les massacres de septembre. Mais son ardeur à procurer le désordre et l'anarchie ne lui faisait pas oublier de travailler à sa propre fortune. Il fit au garde-meuble de la couronne un vol considérable. Le ministre Roland l'en accusa devant l'assemblée; mais Daubigny était dans les rangs du parti vainqueur; il ne détruisit pas les soupçons, mais il sut faire arrêter les poursuites, et il paraît que c'est ce qui l'intéressait le plus. Adjoint à Bouchotte dans le ministère de la guerre, vers la fin de 1793, il fut accusé d'un nouveau vol par Bourdon (de l'Oise), et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Mais Robespierre se déclara son protecteur, et dès lors son innocence fut reconnue. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Daubigny abandonna Danton pour se ranger dans le parti du premier. Cependant il fut assez heureux pour ne pas partager la chute de Robespierre; il fut seulement mis en arrestation. Bourdon (de l'Oise), son ennemi acharné, l'accusa une seconde fois, et le fit traduire devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loire; mais l'amnistie du 4 brumaire (25 octobre 1795) vint encore lui rendre la liberté. Enfin, ayant été compromis dans le complot de la machine infernale dirigée contre le 1er consul (23 janvier 1801), il fut arrêté une dernière fois et déporté aux îles Séchelles, où il est mort en 1808.

DAUDÉ (Pierre), né à Marvejols, diocèse de Mende, mort le 11 mai 1754, âgé de 74 ans, est auteur de la *Traduction* des Réflexion de Gordon sur Tacite, Amsterdam, 1751, 3 vol. in-12; et de la vie de Michel de Cervantes, 1740, in-12, de Grégorio Magans.

DAUM (Christian), natif de Misnie, recteur du collége de Zwickau, mourut le 15 décembre 1687, à 75 ans, avec la réputation d'un des plus grands littérateurs de son siècle. Il savait les langues mortes et vivantes. On lui doit des éditions de beaucoup d'ouvrages de l'antiquité, et plusieurs autres écrits: témoignage de son ardeur pour le travail, encore plus que de la supériorité de ses talents. Les plus estimés sont: 1° *Tractatus de causis amissarum quarumdam linguæ latinæ radicum*, 1642, in-8°; 2° *Indagator et restitutor græcæ linguæ radicum*, in-8°; 3° *Epistolæ*, Iéna, 1670, in-8°; Dresde, 1677, in-8°; 4° des *Poésies*, etc.

DAUMAT. *Voy.* DOMAT (Jean).

DAUN (Léopold-Joseph-Marie, comte de), prince de Tiano, chevalier de la Toison-d'Or, grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, feld-maréchal, ministre d'état, président du conseil aulique de guerre, naquit à Vienne en 1705, d'une famille ancienne et illustre. Il fut colonel d'un régiment d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre que Marie-Thérèse eut à soutenir pour conserver les états que Charles VI lui avait laissés. La guerre suivante lui procura une réputation plus brillante encore. Le prince Charles de Lorraine était assiégé dans Prague; Daun, à la tête d'une armée rassemblée à la hâte, prend la résolution de faire lever le siége, combat le roi de Prusse à Chotzemits, le 18 juin 1757, et remporte une victoire complète. C'est à cette occasion que l'impératrice-reine établit l'ordre militaire qui porte son nom. La bataille de Hochkirchen, en 1758, ajouta de nouveaux lauriers à ceux du libérateur de Prague. En 1760, il fit lever au roi de Prusse le siége de Dresde, par une suite de mesures profondément méditées, qui avaient déja délivré Olmutz en 1758. Il attaqua, en 1759, les Prussiens à Pirna, enleva toute l'armée commandée par le général Fink, et la fit prisonnière de guerre. Il n'eut pas le même bonheur à Siptiz, près de Torgau, en 1760, où après qu'une blessure dangereuse l'eut contraint de se retirer du combat, l'ennemi, déjà vaincu, reprit une supériorité qui décida la victoire en sa faveur. La paix de Hubersbourg vint mettre, en 1763, fin aux succès militaires de Daun. Il mourut à Vienne le 5 février 1766, avec la réputation d'un général expérimenté, brave, circonspect, prévoyant; humain et compatissant, alliant les vertus chrétiennes avec les vertus militaires. Aussi doit-il être considéré comme un des premiers généraux de son siècle. S'il n'avait pas eu à combattre un ennemi tel que Frédéric, il eût sans doute triomphé plus souvent; mais il n'aurait pas obtenu une gloire beaucoup plus grande, celle d'avoir vaincu deux fois un si grand capitaine, et d'être sorti avec honneur d'une lutte aussi longue et aussi difficile. [Les occasions où la prudence était plus nécessaire que l'activité lui ont été particulièrement favorables. Son coup d'œil était sûr; mais quand le besoin du moment excluait la maturité de la réflexion, il avait de la peine à prendre un parti vigoureux. Ses victoires sont restées souvent sans effet, et les vaincus, par des manœuvres hardies et rapides, réparèrent quelque-

fois leur défaite avant que la renommée l'eût publiée.]

DAUPHIN-BERAUD (appelé le *sire de Combronde*), était fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, sire dudit lieu, et de Blanche-Dauphine, dame de Saint-Ilpise et Combronde. A la mort de sa mère, il quitta le nom de l'Espinasse et prit le nom de Dauphin pour posséder les biens de cette maison. Dans sa jeunesse, il servit en Guienne, sous le comte de Foix, avec ses francs-archers et les volontaires de Saint-Ilpise et de Combronde, qu'il y conduisit par ordre de son père. En 1470, il accompagna Guillaume Cousinot, le comte Dauphin d'Auvergne son parent, et le comte de Comminges, dans la guerre de Bourgogne. Louis XI lui confia le commandement d'Auvergne, le fit chambellan, et général de l'armée qu'il envoya, en 1475, contre le comte de Roussi, maréchal de Bourgogne; il avait sous ses ordres le ban d'Auvergne, celui des terres du duc de Bourbon, celui de Beaujolais, et les francs-archers et volontaires de Geoffroy de Chabannes. Il se conduisit avec toute la prudence d'un grand général, et battit l'armée du maréchal de Bourgogne, le 21 juin, à Mont-Reuillon, près la rivière d'Yonne en Nivernais. Le comte de Roussi fut prisonnier de Dauphin, et ses héritiers plaidèrent pour se faire payer de la rançon du maréchal, qui leur appartenait; et le 24 février 1499, il y eut un arrêt du parlement en leur faveur, mais ensuite les deux maisons se réunirent, par l'alliance d'Antoinette d'Amboise, sa petite-fille, avec Louis, prince de Luxembourg, comte de Roussi. Beraud-Dauphin mourut, en 1490, bailli du Velay.

DAUPHIN (Pierre). *Voy.* DELPHINUS.

DAUSQUE (Claude), né à Saint-Omer, le 5 décembre 1566, jésuite, puis chanoine de Tournai, mort le 17 janvier 1644. Nous avons de lui : 1° une *Traduction* en latin des *Harangues* de Basile, évêque de Séleucie, avec des notes, Heidelberg, 1604, in-8°; 2° un *Commentaire sur Quintus Calaber*, *Coluthus et Tryphiodore*, Francfort, 1614, in-8°; *Antiqui novique Latii orthographia*, Tournai, 1632, 2 vol. in-fol.; 3° *Terra et aqua, seu terræ fluctuantes*, Tournai, 1633, in-4°. Les îles flottantes près de Saint-Omer ont donné occasion à cet ouvrage, où l'auteur parle de toutes les îles semblables dont il a pu avoir connaissance; il y parle aussi des autres merveilles naturelles qui ont rapport à la mer et aux rivières. Cet ouvrage est plein d'érudition. Il a encore donné plusieurs autres ouvrages, qui prouvent qu'il était versé dans les langues savantes, la théologie, l'histoire naturelle et l'antiquité profane; mais on voit aussi que son savoir avait plus d'étendue, que son jugement de solidité. Il affectait de se servir de termes peu usités, qui rendent ses ouvrages presque inintelligibles.

DAVAL (Jean), médecin de Paris, natif de la ville d'Eu, professa son art avec beaucoup de réputation. Son mérite et ses succès le mirent en si grand crédit, que Fagon le demanda à Louis XIV, pour lui succéder dans sa place de premier médecin. Le roi y consentit; mais Daval, peu ambitieux et jaloux de sa liberté, refusa ce poste, et

s'excusa sur la délicatesse de son tempérament. Ce médecin philosophe mourut en 1719, à 64 ans.

DAVANZATI BOSTICHI (Bernard), Florentin, mort le 29 mars 1606, âgé de 77 ans, s'est fait un nom par la *Traduction* italienne qu'il a faite de Tacite, Venise, 1658, in-4°, et Paris, 1760, 2 vol. in-12. Il a employé de vieux mots toscans, inusités, qui rendent sa version quelquefois inintelligible aux Italiens mêmes. On a encore de lui : 1° *Coltivazione toscane delle viti e d'alcuni arbori*, Florence, 1600 et 1621, in-4° ; 2° *Scisma d'Inghilterra*, Rome, 1600, in-8°, et Florence, 1638, in-4°; 3° *Historia della basilica di San-Prassede*, Rome, 1725, in-4°; et quelques autres écrits en italien.

DAVEL (Jean-Daniel-Abraham), fils d'un ministre de Culli, bourg situé sur le lac de Genève, porta les armes avec distinction en Piémont, en Hollande, en France, et dans sa patrie. On le connaissait comme un homme sincère, désintéressé, charitable, pacifique, bon ami, bon parent, brave soldat, officier habile et expérimenté. Les magistrats de Berne le firent l'un des quatre majors établis dans le pays de Vaud, pour exercer de temps en temps les milices. Ils lui donnèrent une pension annuelle, et affranchirent ses terres. Au milieu de ses distinctions, Davel se rappela une vision qu'il s'imagina avoir eue à l'âge de 18 ans. S'appuyant sur cette rêverie, il entreprit de soustraire le pays de Vaud, sa patrie, à la domination de Berne, pour en former un 14e canton. Comme il se préparait à exécuter son dessein, il fut arrêté, et eut la tête tranchée, le 24 avril, 1723 à 54 ans.

DAVENANT (Guillaume), né à Oxford, en 1606, d'un cabaretier, marqua dans sa jeunesse beaucoup de talent pour la poésie, et surtout pour le théâtre. Après la mort de Johnson en 1637, il fut déclaré *poète lauréat*. Charles Ier y ajouta le titre de chevalier en 1643. Davenant fut toujours attaché à ce prince infortuné; quelque temps avant sa mort tragique, ce poète passa en France, et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône de ses ancêtres, et mourut en 1668, à 62 ans. Les plus beaux esprits de son temps, le comte de Saint-Albans, Milton et Dryden furent en liaison d'amitié et de littérature avec lui. Le chevalier Davenant travaillait avec ce dernier. Tous ses ouvrages ont été publiés en 1673, in-fol. Ce recueil offre des *Tragedies*, des *Tragicomédies*, des *Mascarades*, des *Comédies*, et d'autres pièces de poésie. C'est à lui que l'Angleterre dut un opéra italien.

DAVENANT (Charles), fils du précédent, né en 1636, et mort en 1712, s'est fait un nom célèbre en Angleterre par plusieurs ouvrages de politique (entre autres par un *Tableau des revenus et du commerce de l'Angleterre*, 2 vol. in-8°, en anglais) et de poésie. On cite, parmi les écrits de ce dernier genre, son opéra de *Circé*, qui fut reçu avec beaucoup d'applaudissement.

DAVENANT (Jean), né vers 1570, à Londres, docteur et professeur en théologie à Cambridge, devint évêque de Salisbury. C'était un théologien assez modéré, qui cherchait le moyen de réunir les chrétiens sur leurs di-

vers sentiments. Son livre intitulé : *Adhortatio ad communionem inter Evangelicas Ecclesias*, est un monument de sa modération. Il se distingua par son érudition, par sa modestie et par sa pénétration. L'Eglise anglicane l'ayant député avec d'autres théologiens au synode de Dordrecht, il soutint avec le docteur Ward que J.-C. est mort pour tous les hommes. Ce savant estimable mourut à Cambridge le 20 avril 1641. Ses productions sont : 1° *Prælectiones de duobus in theologia controversis capitibus; de judica controversiarum primo; de justitiæ habituali et actuali, altero*, Cambridge, 1631, in-fol.; 2° *Commentaria in epistolam ad Colossenses*; 3° *Liber de servitutibus*; 4° *De terminationes quæstionum quarumdam theologicarum*. On voit dans ces ouvrages des connaissances et des recherches, et toute la sagesse qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

DAVENNE. *Voy.* AVESNES.

DAVENPORT (Christophe), né à Coventry dans le comté de Warwick en Angleterre, vers l'an 1598, passa à Douai en 1615, et de là à Ypres, où il prit l'habit de Saint-François en 1617, et le nom de *François de Sainte-Clair*, sous lequel il est connu dans son ordre. Après avoir professé avec beaucoup de réputation la philosophie et la théologie à Douai, il fut envoyé missionnaire en Angleterre. Obligé de se retirer sous le gouvernement tyrannique de Cromwel, il reparut lorsque Charles II eut été rétabli sur le trône. Catherine de Portugal, épouse de ce prince, le choisit pour son théologien et son chapelain; emplois qu'il était bien capable de remplir, par ses connaissances dans la philosophie, dans la théologie, dans les Pères, dans l'histoire ecclésiastique, etc. Ce savant franciscain mourut à Londres en 1680, à 82 ans. Tous ses ouvrages, excepté son *Traité de la prédestination*, et son *Système de la foi de l'Eglise anglicane*, ont été recueillis en 2 vol. in-fol., à Douai, en 1665. L'auteur s'était acquis l'amitié des protestants et des catholiques, par ses mœurs, sa franchise et sa droiture. Il faut remarquer qu'il prenait aussi quelquefois le nom de François Coventry, du lieu de sa naissance. *Voyez* Nicéron, tome 23.

DAVID, fils d'Isaïe de la tribu de Juda, né à Bethléem l'an 1074 avant J.-C., fut sacré roi d'Israël par Samuel, pendant qu'il gardait les troupeaux de son père. Dieu l'avait choisi pour le substituer à Saül. David n'avait alors que 22 ans; mais il était déjà connu par des actions qui marquaient un grand courage. Sa valeur augmenta avec l'âge. S'étant offert à combattre le géant Goliath, il le tua d'un coup de pierre, et en porta la tête à Saül. Ce prince lui avait promis, pour récompense de sa victoire, sa fille Mérob en mariage; mais, jaloux de sa gloire, autant qu'incapable de l'égaler, il lui manqua de parole, et lui fit ensuite épouser Michol, une autre de ses filles. La haine de Saül contre son gendre augmentant de jour en jour au point qu'il attenta plusieurs fois sur sa vie. David fut obligé de s'enfuir. Il se retira à la cour d'Achis, roi de Geth, qui lui donna la ville de Siceleg pour lui et pour ses gens. La guerre s'étant allumée entre les Juifs et les Philistins, David

devait combattre avec les Philistins contre les Juifs; mais avant d'en venir aux mains, il se retira à Siceleg. Cette ville avait été détruite et brûlée par les Amalécites, qui avaient emmené ses femmes et celles de toute la troupe. Il tomba sur ces barbares, et leur enleva leur butin. Saül le poursuivait toujours, malgré des actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'ils étaient dans le désert, David aurait pu le tuer deux fois, l'une dans une caverne, et l'autre dans sa tente; mais il se contenta de faire connaître à Saül que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint terminer la vie de ce prince vindicatif et perfide. Sa couronne passa à David, qui pleura non-seulement celui auquel il succédait, mais qui le vengea, et punit de mort ceux qui se vantaient de l'avoir tué. Il fut de nouveau sacré roi à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. C'était pour la seconde fois qu'il recevait l'onction royale. Abner, général des armées de Saül, fit reconnaître pour roi Isboseth son fils, mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Ce prince s'étant rendu maître de la citadelle de Sion, y établit le lieu de sa demeure, et y fit bâtir un palais, d'où lui vint le nom de *Cité de David*. Jérusalem devint ainsi la capitale de son empire. Il y fit transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Dieu qui lui avait donné la couronne. Sa gloire était à son comble. Il avait vaincu les Philistins, subjugué les Moabites, mis la Syrie sous sa puissance, battu les Ammonites; mais ces grandes actions furent obscurcies par son adultère avec Bethsabée, suivi de la mort d'Urie, mari de cette femme. Il se passa un an presque entier sans qu'il conçût de remords de son crime. Le prophète Nathan le fit rentrer en lui-même par une parabole ingénieuse; il en fit une pénitence longue et sincère; ses regrets sont vivement exprimés dans plusieurs psaumes. Les maux que Nathau lui avait prédits commencèrent à se faire sentir, et dans sa propre maison même : un de ses fils viole sa sœur; le frère ensuite assassine le frère; David se voit contraint de fuir devant Absalon, son fils, qui veut arracher la couronne et la vie à son propre père. Tout Israël suit le rebelle, et abandonne son roi. Cette révolte ne finit que par la mort d'Absalon. Peu après David, dans un mouvement de vanité, et pour satisfaire son orgueil, fit faire le dénombrement de son peuple; cette nouvelle faute attira sur son royaume un fléau qui fit périr en trois jours 70 mille hommes. Il appaisa le ciel, en sacrifiant dans l'aire d'Aréuna, qu'il avait achetée pour y bâtir un temple au Seigneur. Pour mettre la paix dans sa famille, il déclara Salomon son successeur, qu'il fit sacrer et couronner, malgré les brigues d'Adonias, son fils aîné. Il mourut ensuite accablé d'années et d'infirmités, l'an 1004 avant J.-C., dans la 70ᵉ année de son âge, et la 40ᵉ de son règne. Il laissa son royaume tranquille au dedans et au dehors. Les incrédules modernes se sont épuisés en satires contre ce saint et grand roi. Son zèle ardent pour la gloire de Dieu, une piété tendre et profondément sentie, lui ont

mérité cette distinction. (*Voyez Apologie de David*, publiée à Paris en 1737, in-12.) Ils lui ont reproché d'avoir fait scier, et jeter dans le four, des Ammonites faits prisonniers; mais le texte original dit précisément qu'il les condamna à scier du bois, cuire des briques, etc.; du reste, cette nation abominable exerçait cette cruauté contre les Israélites, quand ils tombaient entre ses mains; et si David la lui avait rendue, ce n'eût été qu'à titre de représailles. (*Voy.* AGAG.) C'est une question fort agitée par les savants, si David est l'auteur de tous les 150 *Psaumes*. Le sentiment le plus commun aujourd'hui, est qu'il en a plus composé la grande partie. Plusieurs sont relatifs aux différents états où il s'est trouvé. Envié, haï, persécuté par Saül, il avait été contraint de vivre en fugitif, de s'exiler de sa patrie, d'errer de ville en ville, et de désert en désert. Les guerres diverses qu'il eut avec les nations ennemies du Dieu d'Israël multiplièrent ses soins et ses craintes. Les fautes dans lesquelles il eut le malheur de tomber devinrent le sujet de ses regrets les plus vifs; et les coups sensibles dont Dieu le frappa l'aidèrent à les expier. Ses sentiments dans ces différentes situations sont exprimés avec une force et une dignité inimitables. « Si les livres » profanes, dit un critique mo» derne, n'ont rien qui approche » de la dignité, du sens pro» fond, des grâces simples et » touchantes qui caractérisent » les livres saints, on peut bien » dire que les livres saints ne » renferment rien de plus grand, » de plus propre à nourrir, à » fortifier les âmes, à inspirer » des sentiments sublimes, à » former des idées magnifiques, » que les psaumes. Où puiser » des notions plus vraies, plus » majestueuses de la divinité; où » contempler des tableaux plus » vifs, plus animés de la créa» tion? Les esprits justes, les » cœurs droits y trouvent une » ressource sûre et aisée dans » tous les événements de la vie. » A côté des menaces et des châ» timents, marchent toujours » l'espérance, les consolations et » les faveurs. L'homme y ap» prend tout ce qu'il faut pour » vivre en paix avec lui-même, » avec les hommes, avec Dieu. » Toutes les situations de l'âme, » tous les mouvements du cœur » sont exprimés avec une va» riété digne de l'Esprit-Saint. » Plusieurs sont évidemment prophétiques, ou en entier ou en partie, et regardent divers objets cachés dans l'avenir, particulièrement le Messie. Saint Jérôme appelle David, le Simonide, le Pindare, l'Alcée et l'Horace des chrétiens : *David, Simonides noster Pindarus et Alcœus, Flaccus quoque*. Les nations infidèles sont, comme nous, si frappées de l'excellence de ces poëmes divins, qu'elles en ont des versions dans leur langue. Spon parle dans ses Voyages d'une traduction de plusieurs psaumes en vers turcs, composée par un renégat polonais nommé Halybeg. Les Psaumes sont, de tous les livres connus, celui qui a été le plus souvent expliqué, et la Harpe convient « qu'il n'y » a peut-être encore personne » qui les ait entendus ou même » qui puisse les entendre. » Les *Notes et les Réflexions* du P. Bertier, l'*Harmonie des Psaumes* par Pluche, *leur sens propre*

et littéral par Lallemant, les *Traités* sur la poésie des Hébreux par Contant de la Mollette, le docteur Lowth et le savant Herder, et le *sens primitif des Psaumes* par M. Viguier, sont ce qu'on a de plus satisfaisant sur le lyrique sacré. La *traduction* de la Harpe, qui a eu beaucoup de vogue pendant quelques années, sera toujours lue avec plaisir à cause de l'onction et de la noble simplicité qui y règne, et surtout à cause du discours préliminaire qui la précède. Elle a été effacée par celle de M. de Genoude (1), qui a réuni au mérite de la traduction de la Harpe une élégance, une concision et une fidélité que personne n'avait pu atteindre avant lui.

DAVID, le plus grand philosophe de l'Arménie, florissait vers le milieu du ve siècle. Il puisa à Athènes la connaissance de la langue et de la philosophie des Grecs. Il traduisit ceux de leurs livres qu'il jugea les plus utiles. Loin de suivre avec superstition Platon ou Aristote, comme nos docteurs européens des siècles d'ignorance, il choisit dans l'un et dans l'autre ce qui lui parut le plus vrai et le plus judicieux, en réfutant en même temps leurs erreurs. On conserve ses écrits dans la bibliothèque du roi de France. Ils sont méthodiques autant que solides. Son style est coulant, exact et précis.

DAVID Ier, roi d'Écosse et fils de sainte Marguerite, occupa 21 ans le trône, égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir d'une manière rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. C'est ce prince qui fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dunblain, ainsi que 14 abbayes, dont 6 étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse, Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa 20 années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable et vraiment chrétienne la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Ayant en cette occasion invité à souper les principaux seigneurs, il les consola lui-même en ces termes : « Ce serait » une folie et une impiété de se » révolter en quelque chose con» tre la volonté de Dieu, qui est » toujours sainte, juste et pleine » de sagesse. Les gens de bien » étant condamnés à mourir com» me les autres hommes, nous » devons nous consoler, puis» qu'il ne peut rien arriver de mal » à ceux qui servent le Seigneur, » soit pendant la vie, soit après la » mort. » Ce prince mourut à Carlisle, dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom avec ceux des saints dans plusieurs calendriers d'Écosse. Malcolm IV, son petit-fils, lui succéda, et est aussi honoré comme saint.

DAVID DE DINANT, hérétique, vers le commencement du XIIIe siècle, était disciple d'Amauri, et enseignait que Dieu était la matière première. Son système était assez semblable à celui de Spinosa : les erreurs d'un siècle se reproduisent dans un autre ; et ce que les gens de secte et à

(1) La Bible de M. de Genoude a été publiée par Méquignon-Havard, éditeur de ce Dictionnaire.

système regardent comme un effort de génie, n'est souvent qu'une servile répétition. Il a été réfuté par saint Thomas et par d'autres théologiens.

DAVID, roi d'Éthiopie, ou d'Abyssinie, fils de Nahu, succéda à son pèreen 1507. Il remporta de grandes victoires sur ses ennemis, et envoya des ambassadeurs à Emmanuel, roi de Portugal, et au pape Clément VII. Son règne fut d'environ 36 ans. Les titres qu'il prenait tenaient beaucoup del'emphaseorientale. Les voici : *David, aimé de Dieu; colonne de la foi; du sang et de la lignée de Juda; fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, fils de la semence de Jacob, fils de la main de Marie, fils de Nahu par la chair; empereur de la grande et haute Éthiopie; et de tous les royaumes et états*, etc.—Son fils CLAUDE lia amitié avec Jean III, roi de Portugal, et lui demanda des évêques et des missionnaires. Le pape Jules III lui envoya le patriarche Nugnez, 2 évêques, 10 missionnaires, tous jésuites, dont l'ordre ne faisait que de naître. Saint Ignace écrivit au prince abyssin une grande lettre sur l'unité de l'Eglise et la primauté pontificale. Le P. Bouhours rapporte cette lettre, solidement écrite, dans la Vie de ce saint fondateur.

DAVID-GEORGE, ou plutôt fils de *George* (Forisz), né à Delft en 1501, était fils d'un bateleur nommé *George de Coman*. Il s'imagina, vers l'an 1525, qu'il était le vrai Messie, le 3e David, né de Dieu, non par la chair, mais par l'esprit. Le ciel, à ce qu'il disait, étant vide, il avait été envoyé pour adopter des enfants dignes de ce royaume éternel, et pour réparer Israël, non par la mort, comme J.-C., mais par la grâce. Avec les saducéens, il rejetait la résurrection des morts, et le dernier jugement; avec les adamites, il réprouvait le mariage, et approuvait la communauté des femmes; et avec les manichéens, il croyait que le corps seul pouvait être souillé, et que l'âme ne l'était jamais. Il fut fustigé et banni; ce qui l'obligea de passer à Bâle, où il mourut en 1556. Pour couronner ses rêveries, il promit en mourant à ses disciples qu'il ressusciterait 3 jours après. Le sénat de Bâle fit déterrer son cadavre le 3e jour, et le fit brûler avec ses écrits.

DAVID GANZ, historien juif du XVIe siècle, dont on a une chronique en hébreu, intitulée, *Tsemath David*, qui est rare, Prague, 1592, in-4°. Vorstius en a traduit une partie en latin, avec des notes, Leyde, 1644, in-4°.

DAVID DE POMIS, médecin juif du XVIe siècle, se disait d'une ancienne famille de la tribu de Juda. On a de lui : 1° un traité *De senum affectibus*, Venise, 1588, in-8°; 2° *Dictionnaire de la langue hébraïque et rabbinique*, en hébreu et en italien, publié à Venise en 1587, in-fol., fort utile à ceux qui veulent lire les rabbins, et plein de savantes remarques sur la littérature des Juifs.

† DAVID (Jacques-Louis), célèbre peintre français, naquit à Paris en 1750. Nous souhaiterions, en rédigeant cet article, pouvoir ne parler que de l'artiste habile dont les talents ont honoré sa patrie, sans avoir à signaler en lui l'homme violent, le révolutionnaire, et l'un des meurtriers du meilleur des rois. David avait déjà régénéré l'école française, et sa réputation était

fixée par les tableaux de *Bélisaire*, des *Funérailles de Patrocle*, et de *La mort de Socrate*, lorsque la révolution éclata. Admirateur enthousiaste des anciens, il crut qu'on allait voir revivre les fameuses républiques d'Athènes et de Rome. Nommé député à la convention nationale en 1792, et sous le régime de la terreur, il devint l'ami intime et le chaud partisan de Robespierre. Déjà en novembre 1790, David avait fait hommage à l'assemblée nationale, d'un tableau représentant *Louis XVI entrant*, le 4 février, *dans cette assemblée*. *Le Serment du jeu de paume* (en 1789) avait aussi été peint par lui dans un autre tableau (qu'il n'a point fini); et des fenêtres de ce bâtiment on apercevait le château de Versailles couvert de nuages d'où sortaient *des foudres prophétiques*. Démagogue furieux, et tout dévoué au parti sanguinaire de la *Montagne*, il ne balança pas à voter la mort de Louis XVI, *sans appel* et *sans sursis*. Deux mois après, il présenta à la convention un autre tableau où l'on voyait *Michel Lepelletier*, autre régicide, tué par le garde-du-corps Pâris, *couché sur son lit de mort*. Le glaive ensanglanté, qui était encore dans sa blessure, traversait un papier sur lequel on lisait ces mots : *Je vote pour la mort du tyran*. David, au milieu de l'assemblée, écarte le voile qui couvrait le tableau, et s'écrie.... « Citoyens, chacun de » nous est comptable à la patrie » des talents qu'il a reçus de la » nature ; si la forme est diffé» rente, le but doit être le même » pour tous. Le vrai patriotisme » doit saisir avec avidité tous les » moyens d'éclairer ses conci» toyens, et de présenter sans » cesse à leurs yeux *les traits su*» *blimes d'héroïsme et de vertu*; » c'est ce que j'ai tenté de faire » dans ce tableau..... etc. » Et plus bas, il poursuit..... « Si ja» mais un ambitieux vous par» lait d'un dictateur, d'un tri» bun, d'un régulateur, ou ten» tait d'usurper la plus légère » portion de la souveraineté du » peuple, *ou bien qu'un lâche* » *osât vous proposer un roi*, com» battez ou mourez comme Mi» chel Lepelletier, plutôt que » d'y jamais consentir.... » David, étroitement lié avec Marat, formait la société habituelle de ce scélérat, et aussitôt après qu'on eut appris le meurtre commis sur sa personne par Charlotte Corday, il demanda pour son ami les honneurs du Panthéon. Ce fougueux révolutionnaire semblait avoir pris à tâche d'être comme le panégyriste des monstres de cette époque : aussi, dans un tableau de grande dimension, il représenta *Marat dans le moment où ayant reçu le coup de poignard dans la baignoire, le sang s'échappait à grands flots de sa blessure*. Ce portrait était d'une vérité effrayante, et passait pour être un des chefs-d'œuvre de son auteur. Il fut exposé pendant quelques jours dans la cour du Louvre, où il faisait le pendant de celui de Lepelletier. On ignore l'usage que l'artiste en a fait dans la suite. Il fut nommé président de la convention en janvier 1794, et le 9 thermidor (27 juillet), en apprenant que Robespierre, terrassé à son tour par la convention, allait finir sur un échafaud sa coupable vie, il dit à un député d'Arras qui siégeait à ses côtés.... « Je boirai la ciguë avec » lui.... » Ce propos fut entendu

par les ennemis de Robespierre: ils le firent arrêter sur-le-champ, et conduire à la prison du Luxembourg, qui était remplie presqu'entièrement de prisonniers royalistes: ceux-ci ne pouvaient lui faire une bonne réception. Plusieurs charges, d'ailleurs, s'élevaient sur sa conduite. On l'accusait de plusieurs traits de cruauté, lorsqu'il était membre du comité de sûreté générale. C'était dans cette qualité que, peu de jours avant le procès de la reine, il avait accepté la mission infâme d'aller à la Tour du Temple arracher par la ruse et les menaces, à la jeune princesse et au dauphin (Louis XVII), des déclarations odieuses autant que peu véritables. D'après tous ces antécédents, il n'est pas étonnant que, lorsqu'il se présenta au Luxembourg, les prisonniers éclatassent en murmures; ce qui fit dire à David: « Je vois bien à la ma» nière dont je suis reçu qu'il » n'y a point de républicains » ici.... » Il obtint pour réponse des éclats de rire et des plaisanteries amères. Blessé au vif, le nouveau prisonnier aima mieux se confiner seul dans une chambre, que de profiter de la liberté de se promener dans les corridors avec les autres prisonniers. Ses élèves réclamèrent l'appui de Chénier et Bailleul, et obtinrent la liberté de leur maître. Le 1er prairial arriva (20 mars 1795), et accusé comme *terroriste*, David fut écroué de nouveau au Luxembourg; son séjour y fut de trois mois, et le 21 août, on lui permit de rester chez lui, mais sous la surveillance de gardes. L'amnistie du 4 brumaire le délivra de cette contrainte. Tranquille sous le consulat et sous l'empire, où il jouit d'une grande faveur, il se consacra entièrement à son art, et produisit les beaux tableaux de *Brutus*, des *Horaces* et de l'*Enlèvement des Sabines*. On lui reprocha d'avoir représenté plusieurs personnages de ce tableau, presque entièrement nus, ce qui paraît aussi contraire à la vérité historique qu'à la décence, car les Romains n'allaient point ainsi ordinairement au combat. Il donna une preuve de sa cupidité en faisant chez lui, et pendant plusieurs années (depuis 1800), une *exposition* payante de ces deux derniers tableaux. *Le couronnement de Buonaparte*, puis *La distribution des aigles*, et le *portrait de Napoléon*, placé alors aux Invalides, ne démentirent pas sa réputation; toutefois le premier donna lieu à quelques critiques assez fondées. Son tableau des Thermopyles, dont la couleur est plus vigoureuse que celle de ses autres ouvrages, et dont il fit encore une exposition publique, dans son atelier, en 1814 et 1815, moyennant une rétribution pécuniaire, offre et la même habileté et la même indécence dans les nudités, par laquelle il prétendoit imiter l'antique. Aussi, disait-il à M. Lenoir, fondateur du Musée des Augustins (formé des dépouilles des églises): « Je veux que mes ou» vrages portent l'empreinte de » l'antiquité, au point que s'il » était possible qu'un Athénien » revînt au monde, ils lui pa» russent être l'ouvrage d'un » peintre grec. » Lors de la première restauration, David ne fut pas inquiété. Au retour de Buonaparte, il en reçut une visite dans son atelier, et fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, dont il était déjà officier. L'exil de Napoléon ramenant les Bourbons à Paris, il dut su-

bir la loi contre les régicides, et il cessa d'être membre de l'institut. Après avoir voyagé en Suisse et en Italie, il se fixa à Bruxelles, où il exécuta ses deux derniers ouvrages, *Télémaque et Eucharis*, et l'*Amour quittant Psyché au lever de l'aurore*, qui a été exposé à Bruxelles; et dont la recette a, dit-on, été distribuée aux pauvres. Il avait refusé les offres du roi de Prusse, qui voulait le nommer directeur des arts dans son royaume. David est mort à Bruxelles, le 26 décembre 1825, âgé de 75 ans. Nous n'examinerons pas davantage sa vie politique : les faits que nous avons rapportés suffisent pour la faire connaître et pour faire déplorer l'aveuglement d'un homme dont le nom aurait pu passer à la postérité, sans tache et environné de l'éclat de son grand talent. Sa *manière* est de la plus grande pureté, ses couleurs savamment distribuées ; la partie mécanique de l'art est parfaite, et le dessin admirablement correct : peut-être le genre de sa composition il est un peu gigantesque et académique; mais ce défaut est compensé par des beautés du premier mérite. David est, sans contredit, le régénérateur de l'école française, jadis pleine d'incorrections et d'afféterie, si l'on excepte quelques artistes perfectionnés aux écoles d'Italie. Il compte parmi ses élèves des peintres justement renommés, tels que Gérard, Girodet, Guérin et Gros, et d'autres non moins recommandables, dont la plupart honorent encore l'école française. David avait une tumeur à la joue gauche qui rendait sa physionomie désagréable, et altérait l'organe de sa voix. Il avait peu d'instruction, et ne possédait de véritable talent que pour la peinture, art qu'il chérissait avec enthousiasme.

DAVIDI (François), socinien, de Coloswar en Transylvanie, surintendant des Églises réformées de cette province, mourut enfermé dans le château de Déva en 1579. C'est un des héros des unitaires. Il avait été luthérien, sacramentaire, arien, trithéite, samosatien, etc. Il reste de lui quelques ouvrages dans la *Bibliotheca fratrum polonorum*, remplis de blasphèmes et de contradictions, mais assez bien écrits.

DAVILA (Henri-Catherin), d'une famille illustre du royaume de Chypre, né le 30 octobre 1576 à Sacco, village dans le territoire de Padoue, se retira à Avila en Espagne, pour se dérober à la tyrannie des Turcs, qui s'étaient rendus maîtres de son pays en 1570 et 1571. Comme il ne put tirer aucun soulagement des parents qu'il avait en Espagne, il vint en France, et se fit connaître avantageusement à la cour de Henri III et de Henri IV. Il se signala, sous ce dernier prince, devant Honfleur en Normandie, et devant Amiens, où il fut blessé. Depuis, il se retira à Venise, et reçut du sénat de quoi subsister en homme de sa condition. Il fut tué d'un coup de pistolet, dans un voyage qu'il faisait par ordre de la république : c'était vers l'an 1634. Davila avait avec lui un fils, âgé de 18 ans, qui se jeta sur le meurtrier, et le mit en pièces. Ce fut à Venise qu'il travailla à son *Histoire des guerres civiles de France*, dans laquelle sont rapportées les actions de quatre rois de France, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, elle est en quinze *Livres*, depuis

la mort de Henri II, en 1559, jusqu'à la paix de Vervins, en 1598. Cet historien sait attacher ses lecteurs par la manière dont il rend les détails, et par l'heureux enchaînement de ses récits. [Cependant il cherche trop à pénétrer dans l'esprit des princes, et ne les devine pas toujours. Il aurait reçu plus d'éloges s'il en avait moins donné à son héroïne, Catherine de Médicis, bienfaitrice de sa famille, et s'il avait retranché de son histoire quelques *harangues*, qu'on place aujourd'hui au nombre d'ornements oratoires. On lui reproche aussi quelques erreurs dans l'orthographe des noms propres des villes et des hommes. *L'Histoire de Davila*, écrite en italien, fut imprimée au Louvre, l'an 1644, en 2 vol. in-fol.; à Venise, 1733, 2 vol in-fol; à Londres, 1755, 2 vol. in-4°. Beaudouin et l'abbé Mallet l'ont mise en français : la traduction du dernier, qui a éclipsé l'autre, a paru depuis sa mort. Pierre-François Cornazano a publié en 1743, à Rome, une traduction latine du même ouvrage, en 3 vol. in-4°.]

† DAVILA Y PADILLA (Augustin), né au Mexique, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut prieur du couvent de la Puebla. Son éloquence lui mérita d'être nommé prédicateur de Philippe III, qui bientôt après, pour lui donner une marque encore plus honorable de son estime, le nomma archevêque de Santo-Domingo. Il administra son diocèse avec sagesse, et mourut en 1604. On a de lui : 1° *Historia de la provincia de Sant-Yago de Mexico, del P. Davila, de la orden de Predicadores*, Madrid, 1596, in-4°; Bruxelles, 1625, in-fol. Il en parut encore une nouvelle édition sous ce titre : *Varia historia de la Nueva España y Florida*, Valladolid, 1634, in-fol. On y trouve des documents curieux sur les premiers temps de la découverte de l'Amérique.

DAVILER. *Voy.* AVILER (D').

DAVIS (Jean), navigateur anglais, parcourut en 1585 l'Amérique septentrionale, pour trouver un passage de là aux Indes orientales; mais pour tout succès des trois voyages qu'il y fit, il découvrit un détroit auquel il donna son nom. Il mourut le 29 décembre 1605, tué près de Patane par des pirates japonais.

DAVITY (Pierre), gentilhomme du Vivarais, né à Tournon en 1573, s'est fait connaître par un ouvrage qui parut d'abord sous le titre d'*États et empires du monde*, Paris, 1626, in-fol.; livre fort au-dessous du médiocre. Ranchin et Rocole augmentèrent cette compilation de 5 vol., Paris, 1660, et ne la rendirent que plus mauvaise. Davity mourut à Paris, en 1635, à 63 ans.

DAVOT (Gabriel), né à Auxonne, professeur en droit dans l'université de Dijon, mort en 1743, laissa une *Institution au droit français*, publiée en 1751, en 6 vol. in-12, par Bannelier son confrère. Les matières y sont traitées suivant la jurisprudence du parlement de Dijon.

† DAVOUST (Louis-Nicolas), prince d'Eckmülh, maréchal et pair de France, naquit d'une famille noble, à Annoux en Bourgogne (département de l'Yonne), le 10 mai 1770. Il fit ses études au collége de Brienne, et eut pour condisciple Buonaparte, auquel il dut ensuite sa grande élévation. Son père ayant

été tué par l'imprudence d'un de ses garde-chasse, il se choisit lui-même un état, et entra en 1785, à l'âge de quinze ans, au régiment Royal-Champagne (cavalerie), avec le grade de sous-lieutenant. Partisan zélé des principes révolutionnaires, il contribua à l'insurrection de ce corps contre ses chefs, ce qui le fit renvoyer en 1790. Après la journée du 10 août, il parut à la barre de l'assemblée législative, donna son adhésion à la déchéance du roi, et demanda en même temps du service. Nommé chef de bataillon au troisième régiment des volontaires de l'Yonne, il se rendit à l'armée du Nord, commandée par Dumourier, où il se fit remarquer par son activité et son courage. Lors de la défection de ce général, au moment qu'il se retirait, le 4 avril 1793, Davoust fit faire feu sur lui et sur son état-major par son bataillon. Ce dévouement aux opinions du jour et d'autres traits de républicanisme lui procurèrent un avancement rapide; il était général de brigade, quand il fut frappé par la loi qui destituait tous les nobles. Il vécut ignoré jusqu'après le 9 thermidor, qu'il fut incorporé dans l'armée de la Moselle, et assista au blocus de Luxembourg. Ayant ensuite passé à l'armée du Rhin, sous les ordres de Pichegru, ce général l'employa à la défense de Manheim, où commandait Montaigu. Davoust fut fait prisonnier à la reddition de cette place; mais échangé peu de mois après, il servit sous Moreau, et se trouva au passage du Rhin, qui eut lieu le 20 avril 1797. Dans les combats de Diersheim, de Honnau, de Kentzig et de Haslach, il donna de nouvelles preuves d'intelligence et de bravoure. La paix vint interrompre les succès de l'armée française; mais bientôt après, on prépara l'expédition d'Égypte. Davoust y obtint du service; chargé, sous les ordres de Desaix, d'occuper la Haute-Égypte, il remporta plusieurs victoires sur les Mamelucks et les Arabes, à Souagny, à Gizeh, à Siuth, etc.; sauva la flotille qui apportait des approvisionnements pour l'armée. Peu de jours après, il repoussa, sous les murs de Samanjour, l'attaque de Mourad-Bey, dont il culbuta la nombreuse cavalerie, et le défit entièrement. Il se distingua également aux batailles de Thèbes, de Kéné, d'Aboumana, d'Hesney, de Cophtos et de Bemadi, où il défit encore (en janvier 1799) Mourad-Bey, et s'empara de ses richesses. Les Turcs ayant débarqué dans la Basse-Égypte, Davoust y fut appelé, et contribua, sous les ordres de Buonaparte, à la sanglante victoire d'Aboukir, remportée le 25 juillet de la même année. Après la convention d'El-Arish, il revint en Europe (en mars 1800) avec le général Desaix. Buonaparte les avait précédés en France, et à cette époque s'était déjà fait nommer premier consul. Desaix et Davoust, forcés de relâcher sur les côtes de la Sicile, échappèrent avec peine à la fureur des habitants de Siaco, qui voulaient les massacrer comme républicains et Français. Tombé au pouvoir de Keith, cet amiral les retint un mois prisonniers à Livourne. Desaix périt ensuite à la bataille de Marengo (le 4 juin 1800), et Davoust retrouva son ancien ami en Buonaparte, qui

le nomma général de division, puis, en 1802, commandant en chef des grenadiers de la garde consulaire. Davoust se montra reconnaissant de ces bienfaits; après le jugement de Georges, de Moreau et de Pichegru, il fut un des premiers qui répandirent dans le public l'idée d'élever Napoléon au rang suprême. Il écrivit à Buonaparte une lettre que nous croyons devoir transcrire comme un monument historique de cette mémorable époque, où le trône des descendants de saint Louis tomba au pouvoir d'un enfant de la révolution. Cette lettre, datée du 31 mars 1804, est conçue en ces termes.: « Les Bourbons, repoussés par » tous les français, et qui depuis » long-temps font cause com» mune avec nos éternels enne» mis, naguère conspiraient avec » les perfides Anglais contre *vo*» *tre personne sacrée*. Il faut en» fin détruire leurs chimériques » espérances, et leur épargner » de nouveaux crimes... Comme » tous les grands hommes, vous » révérez la postérité; vous amas» sez pour elle un immense hé» ritage de gloire *et de prospérité*, » et vous ne souffrirez pas qu'il » tombe en proie aux discordes » civiles, par une incertaine et » toujours orageuse succession » de chefs électifs. Éclairés par » leurs propres erreurs..., tous » les Français vous pressent d'a» chever votre ouvrage; et, lors» que vous aurez rempli les » vœux qui vous sont exprimés » de toutes les parties de l'em» pire, il ne nous restera plus » à désirer que *notre Empereur* » nous donne le signal de tirer » une vengeance éclatante des » traîtres... » Cette lettre fut insérée dans tous les journaux: presque tous les généraux adhérèrent aux vœux qu'elle manifestait; Buonaparte fut proclamé empereur le 18 mai 1804, par un sénatus-consulte, et couronné le 2 décembre. Il récompensa Davoust, ainsi que d'autres chefs d'armée, en le nommant maréchal de l'empire. Davoust alla ensuite commander au camp de Boulogne le 3e corps de la grande armée. Il rendit d'importants services à la tête de ce corps, à Ulm, à Austerlitz, et surtout à Iéna. Dans cette sanglante bataille, donnée le 20 octobre 1806, le général Bernadotte avait manqué (dit-on) de compromettre le salut de l'armée française, par une inaction calculée; mais Davoust, qui s'y trouvait, et qui eut son chapeau et son habit percés de balles, répara la faute de Bernadotte, en dirigeant la droite de l'armée française vers le village d'Aüerstaedt; mouvement qui fut considéré comme la principale cause de la victoire que remportèrent les Français. Buonaparte, après la bataille, lui conféra le titre de duc d'Aüerstaedt. Le maréchal Davoust entra dans Berlin huit jours après, pénétra ensuite en Pologne, se trouva aux batailles d'Eylau et de Friedland (le 9 et 14 juin 1807). Mais si dans cette campagne il montra son activité et sa valeur accoutumées, il s'attira néanmoins de justes reproches pour des actes de rigueur exercés surtout à Zunenbourg, qui fut incendié; actes que même les cruels devoirs de la guerre n'exigeaient pas. Dans cette même occasion, il se déclara l'ennemi acharné du roi, de la reine de Prusse, et il ne dépendit pas de lui que les augustes

époux ne fussent abreuvés des plus grands chagrins. En 1809, employé dans la guerre contre l'Autriche, il eut grande part à la victoire d'Ekmülh; il y reçut le titre de prince avec le nom de ce village. Il développa beaucoup de talent et de valeur les 3, 5, 6 juillet de la même année, à la bataille de Wagram. Buonaparte lui confia le commandement des troupes qui occupèrent la Pologne, ainsi que l'administration de ce pays. Davoust y apporta son caractère dur et orgueilleux, traita la Pologne, alliée de la France, comme il aurait fait d'un état ennemi. Ses vexations furent telles et en si grand nombre, que les habitants de Varsovie nommèrent une députation qui porta leurs plaintes à Napoléon. On prétend que celui-ci se borna à écrire une lettre à son ancien ami de collége, pour l'engager à agir avec plus de prudence. Cependant Davoust continua toujours contre les pauvres Polonais son système d'oppression, que ses collègues eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de blâmer. Aucun despotisme n'égala jamais celui de Davoust; l'abbé de Pradt, quoique assez indulgent pour tout ce qui a rapport à la révolution, parle en ces termes de Davoust dans l'ouvrage de son *Ambassade dans la Pologne*, pages. 142, 143... « Le » maréchal Davoust avait, rem» pli d'effroi la Pologne; j'en » ai entendu rapporter *des scè» nes détestables*, qui avaient » établi *de grands préjugés* con» tre lui et les Français. Il est à » regretter qu'un homme ennobli » par de hautes dignités mili» taires, *ait revêtu souvent les » formes les plus effrayantes*, » et soit descendu à employer » trop souvent un langage in» digne du rang où il s'est élevé. » Il est malheureusement cer» tain que tout ce que le ma» réchal Davoust a tenté contre » le roi et contre la reine de » Prusse, entre pour plus de » moitié dans la haine des Prus» siens contre la France... » En 1812, à l'ouverture de la campagne de la Russie, Davoust eut le commandement du 1er corps de la grande armée: il battit le prince Bagration à Mohilow; le 7 septembre; et le 25 octobre, aux batailles de la Moskowa et de Maïuvoslavetz, il fut blessé et eut deux chevaux tués sous lui. Le corps sous ses ordres, ainsi que les autres corps de la grande armée, furent presque entièrement détruits dans cette campagne. Davoust se retira par la Prusse, sur les bords de l'Elbe; il vint établir son quartier d'hiver à Hambourg. A l'approche des armées alliées, cette ville s'était insurgée, et voulait secouer le joug de la domination française; mais cette insurrection échoua par la présence du maréchal Davoust et de sa nombreuse armée. Napoléon lui avait donné le commandement de la 32e division militaire; cependant il ne put entrer à Hambourg sans avoir livré auparavant plusieurs combats aux Russes qui l'occupaient, et aux troupes anséatiques récemment organisées. En vertu d'un sénatus-consulte, et d'après les ordres de Buonaparte, le régime constitutionnel était suspendu dans les départements de la susdite division militaire. Davoust, investi des pouvoirs les plus illimités, put se livrer sans contrainte au plus tyrannique despotisme. Après

avoir fappé la ville d'Hambourg de l'énorme contribution de quarante-huit millions, il établit des commissions militaires, bannit vingt-huit personnes des plus marquantes du pays, qu'il accusait d'avoir pris part à ce qu'on appelait la rébellion, et dont il confisqua les biens. Les hostilités ayant recommencé en août 1813, ce maréchal tenta de se réunir à la grande armée qui semblait vouloir envahir de nouveau la Prusse; mais, arrivé près de Schwerin, il fut contraint de revenir à Hambourg. Entouré bientôt par des armées victorieuses, il se disposa à leur résister. Il éleva de nombreux retranchements, construisit de nouvelles fortifications, repoussa successivement les attaques des Suédois, des Prussiens et des Russes, que les Hambourgeois attendaient comme leurs libérateurs. Pendant ce temps, Davoust multipliait les vexations sur cette malheureuse ville, vexations qui donnèrent lieu à la publication de plusieurs brochures, comme: *Hambourg avant Davoust, par M. Vamhugen d'Euse, capitaine au service de Russie*, Paris, Schoell, 1814; *Le Robespierre de Hambourg démasqué*, ibid. édit.; *Hambourg et le maréchal Davoust, etc.*, par T. H. de Stampt, ancien officier anglais, ibid. édit; *Réponse* (à la brochure précédente), par un ancien fonctionnaire français, ibid., Le Normant, 1814. Cet ancien fonctionnaire tâche de rejeter sur le sieur Daubignac les désastres qui pesèrent sur la ville de Hambourg. Selon lui, « Daubignac, directeur de la police de Hambourg, y aurait organisé un système d'espionnage et d'oppression, d'après lequel ses agents se seraient livrés aux plus grands excès contre les habitants et leurs propriétés, menaçant, maltraitant des personnes respectables, et les emprisonnant sous un faux prétexte de contrebande.» Mais, dans ce cas, Davoust serait toujours coupable d'avoir toléré ces actes tyranniques. Indépendamment de ce qu'en dit Stampt, plusieurs milliers d'habitants de Hambourg signèrent, dans la même année 1814, un *Mémoire* imprimé, où l'on trouve encore de nouvelles charges contre le maréchal Davoust, telles que la saisie sans indemnité des bois secs, chanvres, goudrons et autres propriétés particulières; la démolition, sans indemnité également, de quartiers entiers de la ville, pour la mettre en état de défense; l'expulsion de 25,000 habitants, manquant de ressources pour s'approvisionner; et enfin la saisie, à main-armée, des fonds de la banque; spoliation qui excita avec justice les plus vives réclamations, lesquelles ne cessèrent qu'en 1815, lorsque la France paya aux Hambourgeois les sommes et les propriétés qu'ils avaient perdues en 1813. A la chute de Buonaparte, Davoust commandait encore à Hambourg; et, ne voulant pas croire que le trône français fût occupé par ses possesseurs légitimes, il refusa de rendre cette place aux envoyés du général russe Beningsen; il en usa de même envers d'autres envoyés, et ce ne fut que le général Gérard, porteur des ordres de Louis XVIII, qui obtint, le 29 avril, la soumission du maréchal et de la garnison. Le 9 du même mois, il si-

gna avec ses principaux officiers une adresse au roi, dont le contenu formait un contraste frappant avec la lettre qu'il avait écrite à Buonaparte en 1804. A son entrée en France, le maréchal reçut la lettre suivante : « Monsieur le maréchal, sa majesté ayant reçu des plaintes » graves sur le commandement » que vous avez exercé à Hambourg, m'a chargé de vous » prévenir que vous établissiez » votre séjour hors de Paris, et » que vous m'adressiez un rapport justificatif sur les inculpations qui vous sont faites. » Les principales sont d'avoir » fait tirer le canon sur le drapeau blanc, après avoir eu la » connaissance certaine de la déchéance prononcée contre Napoléon, et du rétablissement » du trône des Bourbons; *d'avoir enlevé les fonds* de la banque de Hambourg, et d'avoir » commis des actes arbitraires » qui tendaient à rendre odieux » le nom français. Je vous invite, M. le maréchal, à vous » conformer aux ordres du roi, » etc. — Signé *le comte Dupont*... » Davoust se retira dans sa belle terre de Savigny, et peu de temps après il publia l'écrit suivant : *Mémoire de M. le maréchal Davoust* (c'est ainsi qu'il écrivait son nom de famille), *prince d'Eckmülh, au Roi* (Paris, L. Warée, 1814, in-8° de 160 pages). Il cherche à établir sa défense, « en ce qu'il n'avait fait, pendant son commandement de Hambourg, qu'obéir à des ordres supérieurs; il ajoute que les fonds de la banque ont été employés à entretenir et à solder l'armée (mais il avait déjà imposé à la ville un impôt de 48 millions), et explique enfin, le mieux qu'il peut, les motifs qui ont prolongé la résistance près d'un mois après la chute de Napoléon. » Ce mémoire ne resta pas sans réponse; il parut un écrit qui avait pour titre : *Stein à Davoust*, ou *Réplique au prince d'Eckmülh, par une de ses victimes*, 1814, in-8°. Le contenu de cet écrit détruisait tout le système de défense que ce maréchal avait adopté. Pendant la première restauration, Davoust ne sortit de sa terre de Savigny-sur-Orge, qu'au retour de l'île d'Elbe de Buonaparte, qui l'appela au ministère de la guerre. Le 26 mars, il signa l'adresse des nouveaux ministres à Napoléon, et le 18 avril il témoigna aux généraux Grouchy, Delaborde, Gilly, Daricaut, Piré, Corbinau, La Salcette et Chabert, la satisfaction de leur nouveau maître pour la conduite qu'ils avaient tenue, et qui avait efficacement contribué à réprimer la guerre civile. Le 13 avril, il avait adressé à l'armée, réorganisée d'après le décret du 28 mars, une proclamation qui commençait par ces paroles : « Vous avez voulu » votre empereur, il est arrivé; » vous l'avez secondé de tous vos » efforts; venez pour être tout » prêts à défendre la patrie contre des ennemis qui voudraient se mêler de régler les » couleurs que nous devons » porter, *de nous imposer des* » *souverains*, et de nous dicter » nos constitutions... » La Vendée commençant à s'insurger, le maréchal Davoust adressa au général qui commandait à Nantes une instruction dans laquelle on remarque le passage suivant : « Sous le règne avilissant des » Bourbons, lorsque cette classe

» de gens (les nobles) qui vient » de se mettre en guerre contre » l'empereur et toute la nation » avait influence et protection, » ils étaient en opposition avec » les 99 centièmes de la nation. » Maintenant que ces 99 centièmes ont pour chef Napoléon, » souffrirons-nous les attentats de » quelques milliers de furieux?.. » Il est temps, général, que l'on » prenne de fortes mesures, *qui* » *fassent trembler les mauvais* » *Français* et rassurent les » bons... » Davoust fut, le 12 juin, nommé pair de France par Napoléon. Quand il apprit la déroute de Waterloo, il fut mandé à la chambre des représentants, et jura sur son honneur que les désastres de l'armée n'étaient pas tels qu'on le répandait dans le public. Mais à l'instant même le maréchal Ney démentait à la chambre des pairs les rapports du prince d'Eckmülh concernant l'armée. Malgré les soupçons qui s'élevèrent contre Davoust, que l'on supposait d'accord avec Buonaparte pour tenter un grand coup d'état sur la chambre, elle lui conféra le commandement de l'armée sous les murs de Paris. Cette armée, quoique forte de 85,000 hommes, avec 500 canons, outre 15,000 fédérés et la garde nationale, n'étant pas capable de résister aux forces réunies de presque toute l'Europe, le maréchal prit le parti de négocier, et reçut le comte Vitrolles, que Fouché avait fait sortir de Vincennes, pour qu'il allât traiter avec les Anglais. Davoust, après avoir établi son quartier général à la Villette, écrivit le 30 juin aux généraux Wellington et Blucher, pour demander un armistice, en leur assurant que Suchet l'avait conclu avec le général autrichien Bubna; et ce même jour il signa, avec d'autres généraux et au nom de l'armée, une adresse (imprimée) qu'il envoya à la chambre des représentants, et où l'on remarque les phrases suivantes : « On nous voudrait im» poser *des Bourbons*, et ces » princes sont rejetés par l'im» mense majorité des Français... » Les Bourbons n'offrent aucune » garantie à la nation. Nous les » avons accueillis avec les senti» ments de la plus généreuse » confiance... Eh bien, com» ment y ont-ils répondu? Ils » nous ont traités comme rebelles » et vaincus... L'inexorable his» toire racontera un jour ce qu'ont » fait les Bourbons pour se re» mettre sur le trône de France... » (Que l'on compare ces expressions avec celles contenues dans son acte du 13 juillet suivant, que nous allons rapporter plus bas). Le 3 juillet 1815, Davoust conclut, avec les commissaires des armées alliées, une capitulation par laquelle il devait se retirer avec son armée sur la rive gauche de la Loire. Le 5, il enjoignit à tous les généraux et officiers isolés qui se trouvaient à Paris, de suivre le grand quartier-général de son armée. Il partit le lendemain 6, et le 10 il arriva à Orléans, lieu de sa destination, où il prit le commandement en chef de l'armée de la Loire et des Pyrénées. Les courriers que le roi envoyait à Davoust étaient tantôt accueillis, tantôt méconnus; aussi le 12 juillet, le portrait du prince d'Eckmülh fut enlevé de la salle des maréchaux. Mais le gouvernement royal était rétabli, et Davoust n'était séparé des Prus-

siens que par le pont qui divise la ville d'Orléans. Enfin, après quelques jours d'hésitation, il adressa au roi, le 13 juillet, la soumission dont nous transcrivons le commencement. « Sire, » l'armée, unanime d'intention » et d'affection pour être amenée » à une soumission *pure* et *simple* au gouvernement de votre » majesté, n'a besoin ni de re» cevoir une impulsion étran» gère, *ni de changer d'esprit* » *et de sentiments*... L'armée vous » jure... (au roi) avec une sou» mission entière, une fidélité à » toute épreuve; elle versera son » sang pour tenir les serments » qu'elle prononce solennelle» ment aujourd'hui pour défen» dre le roi et la France... » Au moment même qu'il signait cette soumission, Buonaparte venait de s'embarquer dans un des vaisseaux anglais qui le conduisirent à l'île de Sainte-Hélène. Cependant le drapeau blanc ne fut arboré par l'armée de la Loire que le 18, cinq jours après sa soumission. Davoust remit son commandement au duc de Tarente, et se retira à sa terre de Savigny-sur-Orge, où il ne fut point inquiété. Il revint à Paris en décembre 1816, reparut à la cour en 1818; et par un ordonnance du 6 mars 1819, il fut nommé à la chambre des pairs. Attaqué d'une phthisie pulmonaire, il y succomba le 4 juin 1823, âgé de cinquante-trois ans. L'abbé Gley lui administra les secours de la religion, et il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise. M. le maréchal Jourdan fit le *Discours funèbre* (*Moniteur* du 5 juin 1823); et M. le duc d'Albuféra prononça son *Eloge* à la chambre des pairs, le 8 juin 1824 (*Moniteur*, 12 du même mois). Davoust a laissé un fils qui lui a succédé dans la chambre des pairs, et qui porte le titre de duc. Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur la conduite militaire et politique de Davoust; nous nous en rapportons aux faits contenus dans cet article, tout en nous réjouissant de ce qu'il soit mort en des sentiments chrétiens. Outre les ouvrages déjà indiqués, il y en a deux autres relatifs, en grande partie, aux dernières opérations de ce maréchal. Ces deux écrits sont : *Faits intéressants sur la chute et la mort de Murat, roi de Naples, sur la capitulation de Paris en* 1815, *et le deuxième Rétablissement des Bourbons*, Londres, 1816.— *Appel aux générations présentes et futures, sur la convention de Paris, faite le 3 juillet* 1815, par un officier général, témoin des événements, Genève (France), 1817, in-8°.

DAZÈS (L'abbé), de Bordeaux, mort à Naples en 1766, prit parti dans l'affaire des jésuites, en faveur desquels il publia divers écrits : 1° *Le compte rendu des comptes rendus* 2° *Il est temps de parler*; 3° *Le Cosmopolite*...... Ces ouvrages n'ont pu suspendre la ruine des jésuites. Ils sont néanmoins encore recherchés des curieux, surtout le *Compte rendu*, où l'on trouve des choses intéressantes et beaucoup de recherches; l'auteur s'y laisse aller à un zèle trop amer; et, en défendant les jésuites, il manque d'égards, et quelquefois de justice envers les autres religieux, et plusieurs personnes respectables.

DAZILLE (Jean-Barthélemy), médecin-chirurgien, né en 1730. A l'âge de vingt-cinq ans, il fut

nommé chirurgien-major de la marine royale, et parcourut la Guiane, le Canada, les îles de France, de Bourbon, de Cayenne, de Saint-Domingue. Dazille pratiqua son art pendant 28 ans dans les colonies, et reçut, en 1776, le brevet de médecin honoraire du roi à l'île de Saint-Domingue. De retour en France, il publia ses observations sur les maladies des pays chauds. Ses ouvrages sont : 1° *Observations sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, 1792, 2 vol, in-8°; 2° *Observations générales sur les maladies des climats chauds*, Paris 1785, in-8°; 3° *Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques*, Paris, 1788, in-8°, réimprimées en 1792, et formant le tome 2 des *Observations sur les maladies des nègres*. [Ce médecin éclairé, et qui prodigua en toute occasion des secours gratuits aux pauvres, mourut à Paris en juin 1812.]

DEAGEANT DE SAINT-MARCELLIN (Guichard), fut d'abord clerc de Barbin, que le maréchal d'Ancre avait fait contrôleur-général des finances. Arnaud d'Andilli le fit ensuite connaître au duc de Luynes. Deageant s'acquit la faveur de ce duc, en le servant utilement contre le maréchal d'Ancre son bienfaiteur. On le chargea de plusieurs commissions et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Devenu veuf, Louis XIII voulut lui donner l'évêché d'Evreux; mais Deageant préféra un second mariage et les intrigues de la politique aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes : ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, que *s'il avait terrassé l'hérésie, Deageant pouvait se vanter de lui avoir donné le premier coup de pied*. Deageant essuya les caprices de la fortune, après en avoir éprouvé les faveurs. Il fut disgracié, et eut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut l'an 1626, premier président de la chambre des comptes. On a de lui des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu, contenant plusieurs choses particulières et remarquables, arrivées depuis les dernières années du roi Henri IV, jusqu'au commencement du ministère de Richelieu*, c'est-à-dire jusqu'en 1624. Ces Mémoires furent imprimés à Grenoble en 1668, in-12, par les soins de son petit-fils : on les trouve aussi dans les Mémoires particuliers pour l'Histoire de France, 1756, 3 vol. in-12. Ils manquent quelquefois de fidélité dans les faits, et presque toujours d'élégance dans le style; mais il y a des choses curieuses.

DEBEZIEUX (Balthasar), né à Aix en 1655 d'un avocat, fut consul et procureur du pays en 1686. Il était né pour des emplois plus considérables et plus difficiles à remplir. L'étude du droit, à laquelle il s'était appliqué toute sa vie, avait déjà fait de lui un grand jurisconsulte. Il mit à profit ses lumières dans l'office de président de la chambre des enquêtes du parlement d'Aix, auquel il fut reçu en 1693. Il ne porta jamais aucune opinion, qu'il ne la soutînt par les principes de la loi, qu'il possédait parfaitement. Il rédigeait dans son cabinet les questions qu'il avait jugées au palais, et en a composé 4 gros vol. in-fol., tous écrits de sa main. Il a eu

soin de joindre aux arrêts rendus sur ces questions, les motifs qui l'avaient déterminé dans sa décision. Cet ouvrage a été imprimé à Paris, 1750, en 1 vol. in-fol., comme une continuation de Boniface, arrêtiste du parlement d'Aix, avec lequel il a une liaison naturelle. Cet habile magistrat mourut le 16 mai 1722, également regretté des gens de bien et de ses confrères.

DEBONNAIRE (Louis), né près de Troyes, entra dans la congrégation de l'Oratoire, dont il sortit dans la suite. Il était prêtre, et mourut subitement dans le jardin du Luxembourg, le 28 juin 1752. On a de lui : 1° une *Imitation*, avec des réflexions, in-12; 2° *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, 3 vol. in-12; 3° *L'Esprit des lois quintessencié*, 2 vol.; critique mal digérée, quoique pleine d'observations justes; 4° *La Religion chrétienne méditée*, augmentée par le P. Jard, 6 vol; 5° *La Règle des devoirs*, 4 vol. in-12, et différents ouvrages contre la constitution. Debonnaire était appelant, et cependant un des antagonistes des convulsions, qu'il attaque vivement.

DÉBORA, femme de Lapidoth, ou plutôt DEBBORA (mais l'usage en français a prévalu pour *Débora*), prophétesse des Israélites, ordonna, de la part de Dieu, à Barac, fils d'Abinoëm, de marcher contre Sizara, général des troupes de Jabin. Barac ayant refusé, à moins que la prophétesse ne vînt avec lui, elle y consentit, et battit le général ennemi, vers l'an 1285 avant J.-C. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfants d'Israël. Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un Cantique d'action de grâces. « C'est Dieu, disent les vainqueurs reconnaissants, qui » amena Sizara au lieu où il de- » vait être vaincu; c'est Dieu » qui mit en déroute sa nom- » breuse armée. » Qu'était-ce, en effet, que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots armés de faux? Qu'était-ce que Barac et Débora, qui ne savaient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sizara? Mais le Seigneur était à la tête de cette petite troupe; il la couvrait de son bouclier, et la rendait invincible. C'est ce Cantique, plein d'idées hardies, grandes et fortes, d'images brillantes et guerrières, joint au sujets traités dans les chapitres 19 et 20 du livre des Juges, qu'un critique célèbre a cru avoir été le germe de l'Iliade. On peut consulter l'Histoire véritable des temps fabuleux, observ. prélim., tom. 1, pag. 55; et tom. 3, pag. 343. *Voy.* HOMÈRE.

DEBURE. *Voy.* BURE (De).

DÈCE (Cneïus Métius Quintus Trajanus Décius), né l'an 201 à Bubalie, dans la Pannonie inférieure. Il s'avança dans les armes, et parvint aux premiers grades. Envoyé en Mœsie en 249, par l'empereur Philippe, pour réprimer une révolte qui y avait éclaté, au lieu de s'acquitter de sa mission, il se fit proclamer empereur, et marcha en Italie contre son bienfaiteur. Le meurtre de Philippe et de son fils, dont il souilla sa main, lui assura l'empire. Le nouvel empereur se signala contre les Perses et les Goths, qui désolaient la

Mœsie et la Thrace. Il périt au mois d'octobre 251, en poursuivant les derniers. Ses troupes ayant plié dans une surprise, il poussa sou cheval dans un marais profond, où il s'enfonça, sans qu'on pût jamais retrouver son corps. Son fils, Dèce le jeune, qu'il avait associé à l'empire, fut tué, vers le même temps, par les Goths. Un mélange de bonnes et de mauvaises qualités a partagé l'opinion des historiens sur cet empereur. Les païens ont beaucoup loué son courage et son amour pour la justice. Son esprit était solide, délié, actif, propre aux affaires; ses mœurs étaient réglées, et il les avait perfectionnées par l'étude. Le sénat le déclara, par un très ridicule et inutile décret, *égal à Trajan*, et l'honora du titre de *très bon*. Il ne mérita pas ce titre dans la persécution violente qu'il fit aux chrétiens, qui ont détesté sa barbarie. Il employa le fer et le feu contre eux, en haine de Philippe, qui les avait aimés et protégés.

DÈCE (Philippe), célèbre professeur en droit, né à Milan en 1454, mort à Sienne en 1535, avait reçu de la nature un esprit subtil et délié, parvint, par une étude assidue et un exercice continuel, à se faire regarder, dans les disputes publiques, comme l'antagoniste le plus redoutable. Il comptait au nombre de ses auditeurs les personnes les plus illustres. Nous avons de ce jurisconsulte de bons *Commentaires* sur les premiers livres du Digeste et du Code; des *Conseils* et des *Commentaires* sur les règles du droit. Dumoulin a fait des notes sur ces différents ouvrages.

DÉCÉBALE, roi des Daces, prince également sage et vaillant, eut des succès heureux contre l'empereur Domitien, et battit deux de ses généraux; mais Trajan l'ayant vaincu, il fut obligé de demander la paix. Il l'obtint de l'empereur et du sénat. Décébale reprit bientôt les armes, et voulut soulever les princes voisins contre les Romains; Trajan marcha de nouveau contre lui, et, après avoir défait ses troupes en différentes occasions, il l'obligea à se tuer, 105 ans après J.-C. Le vainqueur fit porter la tête du vaincu à Rome, et érigea la Dacie en province romaine. C'est aujourd'hui la Transylvanie. [Ce fut à l'occasion de cette victoire, que fut érigée la *colonne trajanne*.]

DECENTIUS (Magnus), frère de Magnence, fut fait César, et eut le commandement des troupes dans les Gaules; ayant été battu par les Germains, et consterné de la mort de son frère, il se pendit de désespoir à Sens, en 373.

DECIANUS (Tibérius), jurisconsulte d'Udine, au XVIe siècle, dont on a des *Consultations* et d'autres ouvrages en 5 vol in-fol., mourut en 1581, à 73 ans. Sa réputation n'a point passé jusqu'à nous; car il est très peu connu aujourd'hui.

DECIUS-MUS (Publius), consul romain, manifesta de bonne heure son courage. Il fut l'un des cinq commissaires qui, l'an de Rome 404, 349 avant J.-C., eurent la mission délicate de concilier les intérêts des débiteurs avec ceux de leurs créanciers, et s'en acquittèrent à la satisfaction des uns et des autres. Il n'était que simple tribun daus l'armée, lorsqu'il tira le consul Cornélius d'un pas désavanta-

geux, et eut beaucoup de part à la victoire remportée sur les Samnites. Consul avec Manlius Torquatus, l'an 340 avant J.-C., il se dévoua aux dieux infernaux dans la bataille donnée contre les Latins. Decius-Mus, son fils, héritier de la superstition de son père, se dévoua aussi à la mort, durant son 4e consulat. Son petit-fils imita son exemple dans la guerre contre Pyrrhus. Si l'on en croit un auteur, le dévouement de ce consul fut d'autant plus glorieux, que Pyrrhus lui avait fait dire que, s'il exécutait ce dessein, les soldats avaient ordre de ne pas lui donner la mort; mais qu'on le prendrait vivant pour le punir du dernier supplice. Celui qui se sacrifiait ainsi, après quelques cérémonies, et quelques prières que faisait le pontife, s'armait de toutes pièces, et se jetait dans le fort de la mêlée. Il lui en coûtait la vie; mais sa superstition, secondée par les troupes auxquelles elle donnait un nouveau courage, sauvait quelquefois la patrie.

DECIUS (Joannes Barovius), né à Tolna, fit de grands progrès dans les belles-lettres à Coloswar, ou Clausenbourg en Transylvanie. On lui confia l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs hongrois, avec lesquels il parcourut la Hongrie, la Moldavie, la Russie, la Pologne, la Prusse, etc.; il était de retour dans sa patrie, en 1593. On a de lui : 1° *Syntagma institutionum juris imperialis ac hungarici*, Coloswar, 1593, in-4°; 2° *Hodœporicon itineris transylvanici*, etc., Wittemberg, 1587, in-4°. C'est la description de ses voyages en vers. 3° *Adagia latino-hungarica*, Strasbourg. Il paraît qu'il était attaché aux opinions des nouveaux sectaires.

DECIUS, empereur. *Voyez* Dèce.

DECIUS (Philippe). *Voyez* Dèce.

DECKER, ou Deckher (Jean), jésuite, né vers l'an 1559 à Hazebrouck, près de Cassel en Flandre, enseigna la philosophie et la théologie scolastique à Douai, puis à Louvain. Il fut ensuite envoyé dans la Stirie, et devint chancelier de l'université de Gratz, où il mourut en 1619. C'était un religieux d'un profond savoir et d'une éminente piété. Tout son temps était partagé entre l'étude et la prière. Nous avons de lui : 1° *Tabula chronographica a capta per Pompeium Jerosolyma, ac incensam et deletam a Tito urbem ac templum*, Gratz, 1605, in-4°; 2° *Velificatio, seu Theoremata de anno ortus ac mortis Domini*, Gratz, 1605, in-4°. Cet ouvrage n'était qu'un essai qui préludait à un autre plus ample, divisé en 3 tomes, et intitulé : *Theologicarum dissertationum mixtim et chronologicarum in Christi nativitatem*, etc. Cet ouvrage, que bien des savants désiraient voir imprimé, fut supprimé. Le P. Decker souffrit cette suppression sans murmure, quoiqu'elle lui ravît le fruit de quarante ans de travail. On craignait que son système chronologique ne donnât atteinte à l'autorité des pères et de l'Église; mais peut-être ne faisait-on pas assez attention que les saints pères eux-mêmes ont été partagés sur ces questions chronologiques, qui n'entrent point dans l'objet de notre foi. Cet ouvrage est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain.

DECKER de Walhorn (Jean),

né à Walhorn, dans la province de Limbourg, en 1583, conseiller au conseil souverain de Brabant, mourut à Bruxelles, l'an 1646. On a de lui : 1° *Dissertationum juris et decisionum libri duo*. La meilleure édition de cet ouvrage estimable, est celle de Bruxelles, en 1686, in-fol.; 2° *Philosophus bonæ mentis*, Bruxelles, 1674, in-8°.

DECKER (Léger-Charles), né à Mons, en Hainaut, en 1646, enseigna la philosophie à Louvain, fut doyen de la métropole de Malines, où il mourut le 14 octobre 1723, après avoir publié : 1° divers ouvrages contre le droit ecclésiastique de van Espen; 2° *Baianismi historia brevis*, Louvain, 1699, petit in-12. L'auteur y rapporte la substance des actes publics, et diverses anecdotes relatives à l'erreur de Baïus. 3° *Jansenismi historia brevis*, Louvain, 1700, avec deux défenses de cet ouvrage, 1700 et 1702; 4° plusieurs autres ouvrages pour la défense des décisions de l'Église. Il est encore connu par *Cartesius seipsum destruens*. Louvain, 1674, in-12. Il y a dans ce petit ouvrage des observations curieuses : Decker y fait voir qu'il est faux que le pape Zacharie ait condamné Virgile, pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes; que le pape condamna uniquement ceux qui ne comptaient pas ces antipodes parmi les descendants d'Adam. Les journalistes de Trévoux et M. Dutens ont depuis démontré la même chose. *Voyez* ZACHARIE.

DECKER, ou DECKHER (Jean), avocat et procureur de la chambre impériale de Spire. Son principal ouvrage est intitulé : *De scriptis adespotis, pseudepigraphis et suppositiis conjecturæ*. On le trouve dans le *Theatrum anonymorum et pseudonymorum* de Placcius, 1708, in-fol. Il vivait dans le XVIIe siècle.

DECKER (Jean-Henri), est auteur d'un livre assez rare : *De spectris*, Hambourg, 1690, in 12.

† DECRES (Le duc Denis), vice-amiral et ministre de Buonaparte, naquit à Château-Vilain dans la Champagne, en 1761, d'une noble et ancienne famille. Il entra dans la marine en 1779, et eut bientôt occasion de donner une preuve de son courage. La flotte du comte de Grasse avait livré bataille aux Anglais dans la mer des Antilles le 13 avril 1782; un vaisseau plus endommagé que les autres, et privé de tous ses mâts, allait tomber au pouvoir des ennemis, le jeune Decrès, qui était à bord d'une frégate en qualité de garde-marine, saute dans une chaloupe, et, sous le feu de toute la flotte anglaise, parvient à porter un câble à ce même vaisseau à l'aide duquel la frégate le tira à la remorque du milieu de la flotte anglaise. Decrès fut nommé sur-le-champ sous-lieutenant de vaisseau; et lieutenant en 1786. Il servit ensuite comme major d'une division navale; dans les mers des Indes, et, grâce à un caractère qui savait se plier à toutes les circonstances, la révolution n'arrêta pas son avancement. En 1793, il obtint le grade de capitaine de vaisseau; deux ans après, il eut celui de chef de division, et fut nommé contre-amiral le 16 avril 1797. Au combat d'Aboukir, il commandait l'escadre légère d'observation; après la défaite de la flotte française, il se réfugia dans le port de

Malte, et coopéra à la défense de cette place pendant dix-sept mois. Le gouverneur, étroitement bloqué par les Anglais, et manquant de vivres, invita Decrès à sortir du port. Il obéit; il se jette au milieu de l'escadre anglaise, et, cannoné, bombardé de toutes parts, oppose une vigoureuse défense; mais, cédant enfin à la force, il est fait prisonnier et conduit à Minorque. Bientôt échangé, et de retour en France, Buonaparte, devenu premier consul, lui donna un *sabre d'honneur*, et le nomma préfet maritime à Lorient. Le 1er octobre 1802, le même consul l'appela à Paris, et l'éleva au poste de ministre de la marine et des colonies. Depuis ce moment, il se dévoua à Buonaparte, et devint l'esclave le plus complaisant de ses volontés. Il l'accompagna à Bruxelles en juillet 1803. Lorsque celui-ci se revêtit de la pourpre impériale, il éleva Decrès au grade de vice-amiral, et le nomma successivement grand-officier de la Légion-d'Honneur, chef de la 10e cohorte, inspecteur-général des côtes de la Méditerranée, grand-cordon de la Légion-d'Honneur, président à vie du collége électorale de la Seine, et enfin duc et sénateur. Decrès se montrait reconnaissant de toutes ces grâces par une admiration sans bornes, une obéissance aveugle pour son bienfaiteur; et pendant son ministère, il eut l'adroite précaution de tenir en réserve des sommes considérables, destinées à différents emplois, mais qu'il offrait à son maître, lorsque celui-ci avait besoin d'argent. Le 11 novembre 1813, Napoléon signa le contrat de mariage de Decrès avec madame de Saligny, duchesse de San-Germano. Il quitta le ministère au retour de Louis XVIII, qui le créa chevalier de Saint-Louis le 3 juin 1814. Buonaparte, évadé de l'île d'Elbe, étant rentré en France en mars 1815, rappela Decrès au ministère de la marine, et le nomma pair de France. L'*Acte* additionnel, que venait de donner Napoléon, et la bravoure de l'armée n'ayant pu défendre celui-ci contre les derniers revers de la fortune à la bataille de *Waterloo*, en juin 1815, Lucien proposa à la chambre des pairs de reconnaître Napoléon II, son neveu, et fils de Buonaparte. Decrès s'écria alors : « Est-ce le moment de » s'occuper des personnes! Son- » geons à la patrie avant tout. » Ces paroles, sorties de la bouche d'un des plus fidèles serviteurs de Buonaparte, les confirmèrent tous dans la conviction que cet homme aussi dangereux qu'extraordinaire ne ressaisirait plus le pouvoir, et que par conséquent il ne pourrait plus dispenser de grâces. Decrès s'opposa, le 28 juin, à ce qu'on demandât au gouvernement rétabli des explications sur les négociations qu'il avait entamées avec les souverains alliés. Un de ses amis, affidé de Buonaparte alors fugitif, lui ayant confié le secret du départ de l'ex-empereur pour Rochefort, il s'empressa d'en faire part à la chambre des pairs; mais cet acte de *déférence* au nouvel ordre de choses ne plaida pas en sa faveur auprès du gouvernement légitime, et il fut contraint de donner sa démission. Il demeura dans ses terres pendant quelques années, revint ensuite à Paris, où il termina ses jours d'une manière

funeste. Le 22 novembre 1820, à une heure et demie après minuit, il était dans son lit quand il fut éveillé par une forte odeur de linge brûlé et de poudre. Bientôt il entend le grésillement de l'amorce d'une mèche, auquel succède une explosion entre ses matelas. Il saute du lit, évite de la sorte tout l'effet d'une autre explosion, qui éclate dans le même endroit, embrase le lit, renverse les meubles, et brise une glace. Decrès appelle à grands cris son valet, qui couchait dans une chambre au-dessus de la sienne, et qui se borne à répondre qu'il vient de sauter en l'air... « Et moi aussi, dit M. Decrès, je me crois blessé; mais » viens éteindre le feu... — « Je » suis perdu! » s'écrie le valet avec l'accent du désespoir. Il se précipite de la fenêtre, à quarante pieds de hauteur du pavé. Les cris de Decrès avaient éveillé les gens de la maison et les voisins. On accourt auprès du maître et du domestique. Celui-ci répond aux questions qu'on lui fait, *que des inconnus l'avaient saisi et jeté par la fenêtre.* On le transporta à l'hôpital, où il mourut le lendemain. On éteignit bientôt le feu chez Decrès. En visitant les matelas, on y trouva trois paquets de poudre, qui avaient éclaté au moyen d'une mèche qui s'étendait jusqu'à l'extérieur d'une porte latérale de la chambre. Le valet, nommé Francisque Tasca, et qui était Italien, fut soupçonné d'être l'auteur de cet attentat. On trouva qu'il manquait dans les papiers de Decrès 3,000 fr. en billets de banque, et trois traites de 6,000 fr. chacune. Dans le registre, la feuille où ces effets étaient notés avait été déchirée; on la trouva à demi brûlée dans la chambre de Tasca, et dans ses papiers étaient ces mots écrits de sa main: « On ne peut » fuir sa destinée, rien ne peut » nous en détourner. » Il fut enfin juridiquement constaté que Francisque avait acheté, peu avant la catastrophe, six livres de poudre à Quinancourt, domaine de Decrès, dans la Haute-Marne. Toutes ces circonstances, réunies sur une même personne, servirent à prouver que Francisque Tasca était l'auteur du vol et de l'explosion. Elle eut de terribles résultats pour Decrès. Ses blessures n'étaient pas encore cicatrisées, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre ataxique, qui le conduisit au tombeau le 7 décembre 1820, à l'âge de 59 ans. La même impartialité avec laquelle nous avons parlé de sa vie politique, nous oblige de dire que Decrès était un excellent marin, et montra beaucoup d'activité pendant son ministère. C'est sous sa direction qu'on creusa les ports de Cherbourg, d'Anvers; et, dans l'espace de treize ans, il fit construire quatre-vingts vaisseaux et soixante frégates. Du reste, dans toute sa conduite, il n'eut que l'ambition pour guide; et, courtisan flatteur auprès de Buonaparte, il était brusque et impérieux envers ses employés et ses inférieurs.

DÉDALE, artiste athénien, le plus industrieux de son temps, eut Mercure pour maître. Il inventa plusieurs instruments, et fit même des statues, supérieures à toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Ses grands talents ne l'empêchèrent pas de se livrer aux bassesses de l'envie. Talus, fils de sa sœur, inventeur d'une sorte de roue pour les po-

tiers, excita sa jalousie : il le précipita du toit d'une maison. Obligé de s'enfuir, il se réfugia à la cour de Minos, roi de Crète. C'est là qu'il construisit le labyrinthe, si célèbre dans les poètes. Dédale fut la première victime de son invention ; car ayant favorisé les amours de Pasiphaé, fille de Minos, éprise d'un taureau (d'où, suivant la fable, naquit le monstre *Minotaurus*, que Virgile appelle *veneris monumenta nefandæ*), il fut enfermé avec son fils dans le labyrinthe. Ils en sortirent l'un et l'autre par le secours des ailes artificielles qu'il colla à ses épaules et à celles de son fils Icare avec de la cire ; ce dernier s'étant trop approché du soleil, la cire se fondit et il tomba dans la mer. Cocale, roi de Camique dans la Sicile, donna un asile à Dédale, où il demeura jusqu'à sa mort. On lui a attribué l'invention de la cognée, du niveau et des voiles des navires. On a dit que ses statues étaient autant d'automates animés. Mais Goguet pense avec raison que ces ouvrages tant vantés dans l'antiquité durent la plus grande partie de leur réputation à la grossièreté et à l'ignorance des siècles dans lesquels ils parurent. Pausanias, qui avait vu plusieurs de ces statues, avouait qu'elles étaient choquantes ; les proportions en étaient outrées et colossales. Plusieurs critiques regardent comme fabuleuse toute l'histoire de Dédale. Ceux qui, dans la mythologie, cherchent toujours des moralités, ont cru voir dans le fameux labyrinthe l'image de la raison humaine abandonnée à elle-même. « On peut, dit » l'un d'eux, considérer la raison » comme semblable, en quelque » sorte, à ces palais enchantés » des poètes qui, dans l'étendue » d'une enceinte immense, com» prenaient des appartements » magnifiques, des jardins, des » forêts, des lacs, des cavernes » et des précipices. C'est un vrai » labyrinthe où se perd qui» conque ne se défie pas des ga» leries tortueuses de ce séjour » insidieux. Le grand architecte » qui l'a fait nous a donné un » fil pour nous diriger et nous » conduire dans ces contours si » multipliés et si dangereux. Ce » fil est la foi de la révélation, » l'autorité d'une religion di» vine » :

Hic labor ille domus et inextricabilis error ;
Dædalus ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia.

Æn. vi.

DEDALION, frère de Céix, fut si touché de la mort de Chioné sa fille, tuée par Diane, à qui elle avait osé se préférer pour la beauté, qu'il se précipita du sommet du Mont-Parnasse en bas. Apollon le changea en épervier.

DEDEKIND (Frédéric), Allemand, mort le 27 février 1598, publia dans le XVIe siècle un ouvrage dans le goût de l'*Eloge de la folie* d'Erasme. C'est un éloge ironique de l'impolitesse et de la grossièreté, intitulé : *Grabianus, sive de incultis moribus et inurbanis gestibus*, Francfort, 1558, in-8°. L'auteur paraît avoir plus de finesse dans l'esprit que n'en avaient alors ses compatriotes. [Il publia plusieurs drames lyriques, dont les sujets sont tirés de la sainte Ecriture, comme la *Naissance de J.-C.*, *Abel*, *Samson*, *Jésus mourant*, etc.]

DEE (Jean) naquit à Londres, le 13 juillet 1527. Il se fit un nom par sa passion pour l'astrologie judiciaire, la cabale, et la

recherche de la pierre philosophale. Après avoir débité ses rêveries en France et en Allemagne, il revint en Angleterre, où, malgré sa science de faire de l'or, il tomba dans une grande misère. C'est le partage ordinaire de tous ceux qui ont été attaqués de la même folie. La reine Élizabeth, qui l'avait rappelé, lui donna quelques secours, et l'honorait du titre de *son philosophe*; ce qui ne répond guère aux rares lumières et au grand sens qu'on attribue à cette princesse. Il mourut en 1607. Il avait un cabinet rempli de choses curieuses, dont plusieurs étaient de son invention. Casaubon a fait imprimer la plus grande partie de ses écrits à Londres, en 1659, in-fol., et les a ornés d'une savante préface. Ce *Recueil*, rare même en Angleterre, est recherché par ceux qui sont curieux de connaître les superstitions et les extravagances auxquelles l'esprit humain s'est abandonné. [La *Vie* de Jean Dée a été écrite en latin par Thomas Smith, Londres, 1717, in-4°.]

† DEFFANT (Marie de Vichy Chamroud, marquise du), naquit en 1697 à Auxerre, en Bourgogne, d'une famille noble. Jolie et spirituelle, mais mal partagée des biens de la fortune, elle fut mariée au marquis du Deffant, qui était beaucoup plus âgé qu'elle, et avec lequel elle n'avait aucune conformité de goûts, d'inclinations et d'humeurs. Madame du Deffant avait une disposition toute particulière à l'ennui; aussi fut-elle bientôt ennuyée de son mari. A peine furent-ils arrivés dans la capitale, qu'ils se séparèrent, et une tentative qu'ils firent ensuite pour se réunir, ne servit qu'à augmenter le scandale et jeter du ridicule sur leur mésintelligence. Une femme célèbre de ce temps (madame Aïssé), rapporte ces événements d'une manière peu favorable à madame du Deffant, qui, selon ce qu'elle en dit, ne s'étant mariée que par calcul, avait abandonné son époux pour le sacrifier à un amour illégitime. Quoi qu'il en soit, seule, livrée à sa volonté, et avec cela, jeune, belle et spirituelle, elle dut recevoir les hommages de plusieurs personnes, et il paraît même certain qu'elle fut l'objet passager des goûts du régent. Mais enfin l'âge de la galanterie passa, et ce fut alors que commença la célébrité de madame du Deffant. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'illustre et d'aimable à Paris parmi les Français et les étrangers. Elle se vit fêtée, chérie, recherchée partout, et entourée d'un cercle choisi dont elle faisait le charme par son esprit, qu'elle mettait toujours au niveau de ceux qui en avaient le plus. Cependant ses succès ne purent la dérober à son invincible ennemi, à l'ennui; elle en était excédée, accablée. Cette cruelle disposition de son âme fut encore augmentée par la perte de la vue dont elle fut affligée à 54 ans. Au moment où elle était déjà menacée de cet accident, qu'elle fit la connaissance de mademoiselle de Lespinasse, femme célèbre dans les fastes de la galanterie et du philosophisme. Madame du Deffant crut trouver dans cette jeune personne, pleine d'esprit et de vivacité, et douée d'une imagination ardente, une ressource contre l'ennui et le malheur d'être aveugle. Ces deux

femmes semblèrent d'abord s'aimer d'une affection réciproque; mais mademoiselle de Lespinasse, jalouse peut-être de la considération de madame du Deffant, voulut régner seule à part, et se sépara d'elle, emmenant la plus grande partie de la société de sa bienfaitrice. Etant plus jeune, ses partisans furent plus nombreux, et se jetant dans le parti des philosophes, des encyclopédistes, des économistes, de tous ceux enfin qui faisaient et défaisaient les réputations, elle s'en fit des panégyristes et des détracteurs de madame du Deffant. Celle-ci éprouva une grande peine de se voir privée d'une société dont elle avait espéré jouir jusqu'à sa mort. Elle pouvait avoir eu des torts envers mademoiselle de Lespinasse, mais elle avait été sa bienfaitrice, et elle avait le droit de se plaindre d'aussi injustes procédés. Ce fut à peu près à l'époque de cette fâcheuse rupture, que madame du Deffant connut M. Walpole: elle trouva dans cette connaissance un dédommagement de la perte qu'elle venait de faire, et lui dut sa plus grande célébrité; ses liaisons avec ce seigneur anglais donnèrent lieu à une correspondance qui, publiée il y a quelques années, excita à plus d'un titre l'attention générale. Madame du Deffant y fait passer en revue une infinité d'objets; et disant son sentiment avec une extrême franchise, elle juge les personnes et les choses, les livres et les auteurs, les hommes et les femmes de sa société avec une excessive sévérité. « J'ai acquis, dit-elle, *un fonds* très » profond de mépris pour les » hommes; je n'en excepte pas » les dames; au contraire, je les » crois bien pires que les hommes.... Je ne suis plus étonnée » qu'il y ait si peu d'élus. » Malheureusement le tableau qu'elle présente de la société des gens du monde offre des portraits assez fidèles. Ses jugements littéraires sont, pour la plupart, sains et annoncent un goût fin, et délicat; son opinion sur les hommes et les livres de son temps a déjà été confirmée par la postérité. La sévérité de ses jugements, son esprit enclin à voir tous les défauts, et à en faire le tableau dès qu'ils sont vrais, ont fait juger qu'elle n'avait aucune affection dans le cœur, et qu'elle était au contraire douée d'une insensibilité rare dans une femme. Ses contemporains nous ont transmis quelques anecdotes qui semblent confirmer cette opinion. Elle avait vécu près de quarante ans avec Pont-de-Vesle, et lui paraissait être intimément attachée, lorsqu'elle lui dit un jour: « Pont-de-Vesle, depuis que » nous sommes amis, il n'y a » jamais eu un nuage dans notre » liaison. — Non, madame. — » N'est-ce pas parce que nous ne » nous aimons guère plus l'un » que l'autre?-Cela pourrait bien » être madame. » Le jour de la mort de ce même Pont-de-Vesle, elle assista à un grand souper chez mademoiselle de Marchais, où quelqu'un lui ayant parlé de la perte qu'elle venait de faire: « Hélas! dit-elle, il est mort ce » soir à six heures; sans cela vous » ne me verriez pas ici. » Et après ce tendre propos, elle soupa de très bon appétit. Un bon souper était pour elle la meilleure arme contre l'ennui. « Les soupers, » écrit-elle à M. Walpole, sont » une des quatre fins de l'homme;

» j'ai oublié les trois autres. » Son insensibilité ou plutôt son indifférence s'étendait encore aux matières de religion. Sans être du parti des philosophes, c'est-à-dire sans donner dans tous les travers du fanatisme irréligieux, elle vécut constamment dans une entière incrédulité. Quelque temps avant sa mort, elle avait résolu de chercher dans les pratiques de la religion des consolations contre l'ennui; mais, outre que le motif n'était pas très pur, elle se borna à un simple projet. Parvenue à une extrême vieillesse, elle revint à cette idée, et en fit part à M. Walpole, pour qui elle n'avait rien de caché « Souvenez-vous, » lui dit-elle, du songe d'A- » thalie :

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.

» J'ai cherché à satisfaire cette » inspiration. » Elle eut en effet des conférences avec un ex-jésuite, que La Harpe dit être le P. Lenfant, célèbre prédicateur qui périt sous la hache révolutionnaire. Elle lui trouva *beaucoup d'esprit*, elle en fut *très contente*; mais elle ne nous apprend pas quel bien elle retira de ses conversations avec ce savant et pieux ecclésiastique. Quelques instants avant sa mort, elle fit appeler le curé de Saint-Sulpice, et elle expira le 24 septembre 1780, âgée de 84 ans. Elle conserva jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit, et sa correspondance avec Voltaire et M. Walpole, qu'elle continua jusqu'à un âge très avancé, ne se ressent ni de l'affaiblissement de l'esprit ni des glaces de la vieillesse. Elle fut présentée à l'âge de 80 ans à l'empereur Joseph II, qui voyageait en France. « Vous faites des nœuds? lui dit » l'empereur. — Je ne peux faire » autre chose. — Cela n'empêche » pas de penser. — Et surtout » aujourd'hui où vous donnez » tant à penser. » On a de madame du Deffant : 1° *Correspondance avec M. Walpole*, suivie de ses *Lettres* à Voltaire, Paris, 1811-1812, 4 vol. in-8°. Dans ses lettres à Voltaire, madame du Deffant dément sa franchise ordinaire. Elle y affecte pour Voltaire une amitié qu'elle n'a pas, et y loue quelques-uns de ses ouvrages qu'elle avait blâmés ailleurs. Mais on peut dire que la politesse et l'usage la contraignirent à ce changement d'opinion et à cette espèce de déguisement. D'ailleurs, d'un caractère sage et modéré, elle ne partagea jamais les préventions, les haines et les fureurs du patriarche de Ferney. Voltaire, frappé de la justesse de ses observations et de ses jugements en matière de littérature, l'appela *l'aveugle clairvoyante*. 2° *Correspondance avec d'Alembert*, *le président Hénault*, *Montesquieu*, *la duchesse du Maine*, Paris, 1809, 2 vol in-8°. Ce recueil contient peu de lettres de madame du Deffant. La plus grande partie sont de ses correspondants. Cette dame fut aussi renommée pour ses bons mots. Parmi le grand nombre qu'en en lit, nous rapporterons celui-ci. En parlant de l'Esprit des lois, elle dit que c'était de *l'esprit sur les lois*; mot remarquable par sa profondeur et son exactitude.

†DÉFORIS (Dom Jean-Pierre), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Montbrison en 1732, et fit profession à l'âge de 21 ans, le 28 août 1753, dans l'abbaye de Saint-

Allyre de Clermont. Ses supérieurs ayant bientôt reconnu ses talents, le chargèrent de travailler avec D. de Coniac à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules et de la France*, commencée par D. Hervin et D. Bourotte; mais il paraît que d'autres desseins l'empêchèrent de s'occuper de ce travail. Il fut un des onze religieux des Blancs-Manteaux qui réclamèrent, en 1765, contre la fameuse requête des religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui voulaient introduire du relâchement dans le régime de la constitution. Aux approches de la révolution, il se prononça fortement contre ses principes destructeurs; malgré cela, quelques journalistes le dénoncèrent au public comme l'auteur de la fameuse constitution civile du clergé. Il répondit à cette calomnie par une lettre de vingt-huit pages in-8°, adressée au rédacteur du *Journal de Paris*. Il y faisait une profession de foi qu'il ne tarda pas à sceller de son sang dès que le temps devint plus orageux. Renfermé successivement à la Force, à la Conciergerie, au Luxembourg, il exhorta avec zèle les malheureuses victimes détenues dans ces lieux, et leur offrit tous les secours de son ministère; il n'en sortit que pour paraître devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort. Le 25 juin 1794, il monta sur la fatale charrette avec plusieurs autres victimes, qu'il encouragea par son zèle et sa résignation. Arrivé aux pieds de l'échafaud, il demanda et obtint d'être exécuté le dernier, afin de pouvoir offrir à ses compagnons d'infortune tous les secours de son ministère. Parmi les ouvrages de ce religieux, on distingue: 1° *Réfutation d'un nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau*, intitulé *Émile ou de l'éducation*, Paris, 1762. Ce n'était là qu'une première partie, où l'auteur détruit les observations contre les miracles; elle fut bientôt suivie de deux autres sous ce titre: *La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*, Paris, 1763, in-12. La première de ces deux parties n'est pas de dom Deforis, mais d'un de ses amis, M. André, ci-devant de l'Oratoire, et éditeur des œuvres du chancelier d'Aguesseau. D. Deforis y ajouta une quatrième partie intitulée: *Préservatifs pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, où l'on développe les principales preuves de la religion, et où l'on détruit les objections formées contre elle, avec une réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont, archevêque de Paris*, Paris, 1764, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est en général écrit avec autant de force que de clarté, et les preuves de la religion y sont présentées sous un jour très frappant. D. Deforis se proposait de donner une nouvelle édition de l'ouvrage entier, auquel il aurait ajouté une cinquième partie, mais d'autres occupations l'en empêchèrent. 2° *L'importance et l'obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Église et dans l'état, pour servir de préservatif aux moines et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est le développement de la réclamation des Blancs-Manteaux contre la requête des religieux de Saint-Germain-des-Prés, 3° *Prospec-*

tus de la nouvelle édition des OEuvres de messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque Meaux, proposée par souscription, Paris, 1766, in-4°. La première livraison était composée de six vol., dont les trois premiers appartenaient à l'abbé Lequeux, et dom Coniac eut beaucoup de part aux trois autres. Le reste, jusqu'au dix-huitième vol., est dû à D. Deforis. On lui a reproché avec raison la prolixité de ses analyses, de ses notes et surtout de ses préfaces, qu'il multiplie sans nécessité et ordinairement sans goût. On s'est plaint encore de la partialité de ses jugements et de son peu de ménagement pour ceux qui ne pensent pas comme lui sur certaines opinions dont il aurait dû se défendre, lorsque l'Eglise avait prononcé sur ce qu'il fallait en croire. Aussi l'assemblée du clergé de 1780 *improuva d'une manière très expresse* cette nouvelle édition, et en porta ses plaintes au garde-des-sceaux. On doit aux infatigables recherches de D. Deforis la découverte des sermons, plusieurs lettres précieuses, et cette bible de Vitré, sur laquelle l'abbé Fleury écrivait sous la dictée de Bossuet ces notes savantes qui devaient faire la base des commentaires de cet illustre prélat sur l'Écriture sainte. Deforis était un écrivain laborieux; ses écrits sont en général solides, et annoncent beaucoup d'érudition; mais on y remarque un ton d'âpreté et d'aigreur qui révolte. Tout ce qui n'est pas janséniste y est fort mal traité. Ses mœurs étaient austères, et il était plein de zèle pour le maintien de la règle qu'il avait fait vœu d'observer.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède, roi de Scyros, de laquelle Achille eut Pyrrhus, lorsqu'il était caché à la cour de ce prince.

DEIDIER (Antoine), était de Montpellier, et professeur en médecine dans l'université de cette ville. Nous avons de lui une dissertation : *De morbis venereis*, imprimée en 1723. Cet auteur donne aux maux vénériens un principe plus subtil que solide, qui cependant a été étendu par quelques médecins à plusieurs autres maladies. Il établit la cause de cette contagion dans une infinité de petits animaux qui, passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent, par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'entraîne la débauche. [On a de Deidier une grande quantité d'autres ouvrages, qui ont moins fait pour sa gloire que le dévouement qu'il déploya lors de la peste de Marseille, en 1720, avec Chicoyneau. Cet habile médecin est mort le 30 avril 1746.]

DEIDRICH (George), poète de Transylvanie, florissait sur la fin du XVIe siècle. On a de lui plusieurs poèmes, dont le plus considérable est *Hodœporicon itineris argentoratensis*, Strasbourg, 1589 : c'est une description en vers de la Hongrie et d'une grande partie de l'Allemagne.

DÉIOPÉE, une des nymphes de la suite de Junon, qui la promit à Éole, à condition qu'il ferait périr la flotte d'Énée. Virgile l'appelle *nympharum pulcherrima*.

DÉIPHILE, fille d'Adraste, roi d'Argos, et femme de Tydée, dont elle eut le fameux Diomède.

DÉIPHOBE, fils de Priam, épousa Hélène après la mort de Pâris; mais lorsque Troie fut prise, Hélène le livra à Ménélas pour rentrer en grâce avec son premier mari. Ce Grec le mit dans l'état affreux où le représente Virgile :

Lacerum crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto vulnere nares.

DÉIPHON, fils de Triptolème et de Méganire, ou, selon d'autres, fils d'Hippothoon. Cérès l'aima tellement, que pour le rendre immortel et pour le purifier de toute humanité, elle le faisait passer par les flammes. Méganire, mère de ce prince, alarmée d'un tel spectacle, troubla par ses cris les mystères de cette déesse, qui monta aussitôt sur un char traîné par des dragons, et laissa brûler Déiphon.

DÉJANIRE, fille d'OEnée, roi d'Étolie, fit la conquête d'Hercule, qui combattit pour elle contre le fleuve Achéloüs. Le centaure Nessus ayant enlevé la maîtresse du héros, Hercule le perça d'un coup de flèche empoisonnée. Le mourant donna sa chemise teinte de son sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porterait, il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle. Déjanire ayant été abandonnée pour Iole, envoya la chemise à son époux, qui devint aussitôt furieux. Il se jeta dans le feu d'un sacrifice, et sa femme, désespérée de sa mort, prit sa massue et se tua sur-le-champ.

† DEJAURE (Jean-Elie Bedenc), poète dramatique, né en 1761, n'offre dans sa vie aucun événement digne de remarque. Il a laissé plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes obtinrent du succès, et parmi lesquelles on cite : 1° *Les Époux réunis*; 2° *L'Époux généreux, ou Le Pouvoir des procédés*, en un acte et en prose; 3° *L'Incertitude maternelle, ou Le Choix impossible*; 4° *Imogène, ou La Gageure impossible* (imitation de la *Cymbelline* de Shakespeare), en trois actes et en vers libres; 5° *Lodoïska ou Les Tartares*, opéra en trois actes, 1791; 6° *Montano et Stéphanie*, opéra en trois actes, 1801, etc., etc. Dejaure est mort le 5 octobre 1799.

DÉJOCÈS, premier roi des Mèdes, fit secouer à ce peuple le joug des Assyriens. Après les avoir gouvernés quelque temps en forme de république, avec autant d'équité que de prudence, il fut choisi pour régner sur eux. Son règne fut marqué par des établissements utiles. Il bâtit, selon Hérodote, la ville d'Ecbatane. Elle était divisée par sept enceintes de murailles; la dernière renfermait le palais du roi. Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès la peupla et lui donna des lois, dont il soutint l'autorité par des châtiments sévères. Il mourut l'an 656 avant J.-C., après un règne de 53 ans.

DÉJOTARUS, l'un des tétrarques de Galatie, obtint du sénat romain le titre de roi de cette province et de la Petite Arménie. La guerre civile ayant éclaté entre César et Pompée, il prit le parti de ce dernier. César irrité l'accabla de reproches, et le priva de l'Arménie mineure. Le vainqueur l'obligea de le suivre contre Pharnace, roi du Pont, et ne lui laissa que le titre de roi. Déjotarus ayant été accusé par Castor son petit-fils, d'avoir at-

tenté à la vie de César, il fut défendu par Cicéron, qui prononça alors sa belle harangue *Pro rege Dejotaro*. Le dictateur fut assassiné quelque temps après. Déjotarus rentra dans ses états, et joignit Brutus avec de bonnes troupes. On ne sait pas positivement en quelle année il mourut, mais il était extrêmement âgé dès l'an 50 avant J.-C.

DEL. *Voy.* VON-DEL.

† DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), connu par son habileté dans l'art de graver en géographie et en topographie, naquit à Paris en 1725, et fut tenu sur les fonts de baptême par le célèbre Delisle. Il apprit son art de son père, graveur en géographie. Delahaye a gravé plus de douze cents cartes, de plans, recommandables par la netteté de l'exécution, la précision et l'effet. On distingue principalement les *Campagnes de Maillebois en Italie*, la *Carte des Alpes*, celle des *Limites de la France et du Piémont*, celle du *Diocèse de Cambray*, celle de la *Forêt de Fontainebleau*, etc. Delahaye est mort en 1802. Un de ses fils, qui promettait d'égaler ses talents, est mort ingénieur à la Guadeloupe.

DELALANDE (François), curé de Grigny, diocèse de Paris, ancien professeur de philosophie dans l'université de Caen, est mort en odeur de sainteté le 25 janvier 1772. Sa *Vie* a été écrite par M. Ameline, prêtre licencié en droit, Paris, 1773, in-8°.

DELAMARE. *Voy.* LAMARCHE.

† DELAMBRE (Jean-Baptiste-Joseph), célèbre astronome, naquit, le 19 septembre 1749, à Amiens, où il fit ses premières études. C'est dans le collége de cette ville qu'il connut l'abbé Delille, qui y exerçait l'emploi de répétiteur, et qui, comme poète, jouit dans la suite d'une célébrité non moins méritée que celle qu'obtint Delambre comme astronome. Dès sa jeunesse, ce dernier passait déjà pour un profond helléniste, mais ce ne fut qu'à l'âge de 36 ans qu'il se livra à l'étude des astres. Il eut pour maître Lalande, qui disait de lui qu'il serait son meilleur ouvrage. Sa prédiction s'accomplit bientôt, et son journal de la *Connaissance des Temps*, fruit de ses infatigables recherches, le plaça parmi les astronomes les plus renommés. Il présenta plusieurs *Mémoires* à l'académie des sciences, et en 1770 et 1772, il en remporta le prix pour ses tables d'*Uranus* (planète récemment découverte par Herschel), de Jupiter, de ses satellites, et celles de Saturne. Reçu à l'unanimité membre de l'académie (1798), il avait obtenu auparavant le titre d'astronome du roi. L'assemblée constituante ayant décrété l'établissement d'un nouveau système de mesures fondé sur la grandeur du méridien terrestre, Delambre fut chargé, avec Méchain, d'aller mesurer l'arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne; Méchain devait s'occuper de la partie qui s'étend depuis Dunkerque jusqu'à Rhodes, tandis que Delambre opèrerait depuis cette ville jusqu'à Barcelonne. Les événements politiques vinrent interrompre ses travaux: Delambre étant soupçonné de *royalisme*, le comité de salut public expédia un ordre portant que « les missions du gouvernement ne pouvaient être données qu'à des hommes dignes de confiance

par leurs vertus républicaines et *leur haine pour les rois.* » Cependant, en 1795, on permit à Delambre de continuer ses opérations. Dans la même année, lors de l'établissement du bureau des longitudes et de l'institut, il fut placé parmi les astronomes du premier de ces corps, comme membre de la première classe de l'institut. Les opérations pour la mesure du méridien ne furent terminées qu'en 1799. A cette époque, le gouvernement consulaire le nomma inspecteur général des études : ce fut en cette qualité qu'il organisa, en 1802, le lycée de Moulins, et celui de Lyon en 1803. Dans la même année, l'institut le nomma secrétaire perpétuel pour la partie des mathématiques; depuis lors, il devint membre honoraire dans les académies les plus célèbres d'Europe et d'Amérique. Son maître et son ami Lalande étant mort en 1807, Delambre le remplaça au collége de France dans la chaire d'astronomie. Elu, en 1808, trésorier de l'université et chevalier de la Légion-d'Honneur, Buonaparte lui conféra ce dernier titre comme héréditaire, en y ajoutant un majorat et une dotation. Six ans après, il devint membre du conseil royal de l'instruction publique. En 1815, il perdit cette place, et fut mis à la retraite; mais, en 1817, le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et quelque temps après officier de la Légion-d'Honneur. Les journaux applaudirent à la décision de l'institut, lorsqu'il décerna à Delambre le prix décennal de l'astronomie, qu'avaient mérité les travaux de ce savant pour la mesure du méridien et pour la détermination du système métrique. Attaqué d'une maladie lente et pénible, Delambre y succomba le 19 août 1822, âgé de 72 ans. Le rédacteur de l'*Ami de la religion et du Roi* s'exprime, sur sa manière de penser en fait de religion, en ces termes (t. XXXIII, p. III.) : « Il paraît que ce savant » avait le malheur de ne pas » croire. Disciple de Lalande, il » avait hérité de lui, sinon sa » manie d'athéisme, au moins » un éloignement entier pour » la religion. Il était néanmoins » plus réservé dans cette ma- » tière que plusieurs de ses con- » frères, et il n'affectait point » le ton insultant ou haineux » pour les objets de notre foi... » Nous voudrions pouvoir an- » noncer que sa maladie l'a ra- » mené à des sentiments de re- » ligion; nous n'avons pu obte- » nir aucun renseignement à cet » égard. » Il est à regretter que Delambre, doué d'ailleurs de qualités estimables, n'ait pas eu le courage de mourir en chrétien. Ses restes furent déposés au cimetière du Père-Lachaise, et accompagnés de plusieurs membre de l'académie des sciences, de l'institut, etc. L'académie d'Amiens proposa au concours l'*Éloge* de Delambre, et M. Dupin a publié sur ce savant une *Notice nécrologique*, inséréee dans la *Revue Encyclopédique* (t. XVI, page 437). M. Arago, M. Cuvier et autres collègues de Delambre ont fait son éloge dans leurs écrits, et semblent apprécier ses talents au-dessus de ceux de Lalande lui-même. Les principaux ouvrages de cet astronome sont : 1° *Tables de Jupiter et de Saturne*, 1789, in-4° ; 2° *Méthode analytique pour la déter-*

mination d'un arc du méridien, précédée d'un mémoire sur le même sujet, par A.-M. Legendre, Paris, 1799, in-4°; 3° *Base du système métrique, ou Mesure de l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelonne, exécutée en 1792 et années suivantes, par MM. Méchain et Delambre, rédigée par Delambre*, Paris, 1806, 1807, 1810, 3 vol. in-4°. Méchain mourut avant que cette grande entreprise fût terminée; que Delambre acheva. On lui doit, en outre, la théorie qui désignait ces travaux, les calculs résultants des observations, et la rédaction des ouvrages qui y étaient relatifs. 4° *Tables astronomiques, publiées par le bureau des longitudes de France; Tables du soleil, par Delambre; Tables de la lune, par Burg; Tables de Jupiter et de Saturne; Tables écliptiques et des satellites de Jupiter, par Delambre*, Paris 1806, 1807, in-4°, trois parties; 5° *Rapport historique sur les progrès des sciences mathématiques, depuis l'an 1789, lu au conseil d'état le 6 janvier 1808*, Paris, 1816, in-4° et in-8°; 6° *Abrégé d'astronomie, ou Leçons élémentaires d'astronomie théorique et pratique*, Paris, 1813, in-8°; 7° *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, Paris, 1814, in-4°, fig.; 8° *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, Ve Courcier, 1817; 2 vol. in-4°, fig.; — *du moyen âge*, 1 vol. in-4°, fig. 1819; — *moderne*, 2 vol. in-4°, fig., 1821. Delambre a laissé en manuscrit deux autres volumes, qui comprennent *l'astronomie du* XVIIIe *siècle*, et *la figure de la terre*, et dont on a confié la publication à M. Matthieu, membre de l'institut, et élève de Delambre. Ce savant a été éditeur des *Tables trigonométriques décimales*, etc. *par Ch. Borda*; Paris, 1804, in-4°. L'éditeur les a revues, corrigées et augmentées. Delambre a prononcé, en séance publique de l'académie des sciences, et comme secrétaire perpétuel pour les mathématiques, plusieurs savants discours, et des *Éloges* de divers membres de cette même académie. Il a rédigé, pour la *Biographie universelle*, les articles des astronomes anciens et modernes, et parmi ces derniers celui de son maître Lalande.

DELAMET (Adrien-Augustin de Bussi), d'une famille illustre de Picardie, reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1650, après avoir fait éclater, pendant le cours de sa licence, autant de lumière que de vertus. Le cardinal de Retz, son parent, l'attira auprès de lui. Delamet le suivit dans sa prospérité et dans ses disgrâces, en Angleterre, en Hollande, en Italie. Cette vie errante lui déplut enfin; il revint à Paris, et se livra, dans la maison de Sorbonne, lieu de sa retraite, à l'étude, à la prière, à l'éducation d'un grand nombre de pauvres écoliers, et à la direction de plusieurs maisons religieuses. Son ardente charité le fit choisir pour exhorter à la mort ceux qui étaient condamnés au dernier supplice. Il mourut au milieu de ces bonnes œuvres, le 20 juillet 1691, à 70 ans. On a imprimé après sa mort, en 1714, un volume in-8°, qui renferme ses *Résolutions* et celles de Fromageau. L'auteur avait été associé à Sainte-Beuve son ami, dans la résolution des cas de conscience; les fruits de leur

travail, et de quelques autres casuistes, ont été recueillis en 1732, dans un *Dictionnaire*, en 2 vol. in-fol. On le joint ordinairement aux trois volumes de Pontas.

† DELAN (François-Hyacinthe), né à Paris en 1672, fut docteur de la maison et société de Sorbonne, et chanoine théologal de Rouen. Il obtint une chaire de théologie à la Sorbonne, et l'occupa avec distinction; mais il en fut ensuite privé à cause de son attachement au parti de Port-Royal. Il signa d'abord le *Cas de conscience*, mais il se rétracta dans la suite. Il fut également un des signataires de la consultation du 7 janvier 1736 contre l'*OEuvre* des convulsions. On connaît de lui : 1° *Réflexions judicieuses*, 1736 et 1737. Cet ouvrage, écrit en forme de lettres, est dirigé contre les Nouvelles ecclésiastiques. 2° Deux *Examens du figurisme moderne*; 3° *Dissertations théologiques sur les convulsions*; 4° *Examen de l'usure, sur les principes du droit naturel*, 1753, contre Formey; 5° *Défense de la différence des vertus théologales d'espérance et de charité*, 1744; 6° *L'autorité de l'Eglise et de la tradition défendue*. Delan mourut le 30 avril 1754, âgé de 82 ans. On a à lui reprocher de s'être rangé parmi les *appelants*; mais il fut un des plus modérés.

† DELANDINE (Antoine-François), né à Lyon en 1756, mort le 5 mai 1820. Avocat à Lyon, il s'était fait une réputation brillante par plusieurs ouvrages de littérature, et ses premiers essais avaient été souvent couronnés par l'académie de cette ville, qui ne tarda pas à l'admettre au nombre de ses membres. Un ouvrage intitulé *l'Enfer des peuples anciens*, ou *Histoire des dieux de l'enfer*, lui valut le titre de membre honoraire de la société royale des antiquaires de Londres. Son *Histoire des anciens états-généraux*, publiée en 1788, le fit nommer député aux États qui furent convoqués en 1789. Jaloux d'une opinion indépendante, il ne figura point d'une manière exclusive au côté droit de cette assemblée; mais il en partagea les opinions religieuses et monarchiques. Souvent il combattit les principes révolutionnaires du côté gauche; et, s'il ne ramena point à son avis la majorité, c'est qu'elle était formée de révolutionnaires, comme cela n'a été que trop malheureusement prouvé par la suite. Dans les débats sur *la déclaration des droits de l'homme*, il proposa de la placer non en tête, mais à la suite de la constitution, attendu qu'elle pouvait en être le résultat, et n'en était point le principe. Le 1er août 1790, M. Necker ayant révélé qu'il existait, entre les recettes et les dépenses de l'état, un déficit estimé par lui à 56 millions, pour combler ce déficit, Delandine proposa d'employer le revenu annuel des bénéfices ecclésiastiques attribué à la caisse des économats. Cette mesure sage et modérée fut repoussée comme insuffisante. Lors de la question du *veto* royal, prévoyant les dangers auxquels le monarque se trouverait exposé, et qui augmenteraient encore par son opposition aux lois subversives, méditées par les ennemis de la monarchie, Delandine se prononça pour le *veto* suspensif qui,

leur laissant l'espoir d'arriver plus tard à leurs fins, les empêcherait, selon lui, d'arracher de vive force ce qui leur serait refusé par un pouvoir égal ou supérieur. Dans deux *discours* qu'il fit imprimer, il proposa d'excepter de la vente des domaines nationaux les patronages laïques et les prébendes de famille, dont les revenus étaient consacrés par leurs fondations à assurer l'éducation des enfants des fondateurs ou de ceux de leurs parents. Il se prononça pour la conservation de plusieurs offices ministériels, dont la suppression devait réduire à l'indigence une multitude de familles. Dans la suite, Delandine proposa une meilleure organisation pour les municipalités des villes, et d'en distraire l'administration des territoires agricoles dont elles sont environnées. Il présenta et fit adopter la plupart des projets qui ont servi de base à la législation des mines. Prévoyant que les assignats ruineraient une multitude de particuliers pour en enrichir quelques-uns, sans autre avantage que celui de créer des intérêts révolutionnaires, il s'opposa à leur émission pour soutenir un autre plan présenté par le ministère, et qui consistait à liquider la dette publique par des quittances. Ce projet était trop sage, il devait être rejeté; il le fut. Après le fatal voyage du roi à Varennes, il eut seul le courage de parler en faveur des trois gardes-du-corps qui avaient accompagné le monarque, et que les atroces commissaires d'une assemblée factieuse avaient eu la lâcheté de laisser ramener enchaînés aux yeux du monarque sur le siége de sa voiture. « Ils n'ont pu, dit » alors Delandine, ils n'ont pu, » sans trahir leur devoir, refu- » ser de suivre leur roi. » Cette fois, du moins, il eut le bonheur de persuader, à force d'énergie, ses collègues, honteux d'une victoire dans laquelle ils n'avaient fait encore qu'essayer le crime : les trois gardes-du-corps furent mis en liberté. Il obtint aussi l'élargissement de plusieurs de ses compatriotes détenus à l'Abbaye, lesquels, sans lui, n'auraient pas manqué d'être égorgés à Versailles avec les prisonniers envoyés à Orléans. Ils allaient, disait-on, y être jugés par la haute-cour; mais en effet ils devaient tomber, dans la route, sous les coups d'assassins apostés, et d'une populace excitée au crime par ceux qui avaient intérêt à le faire commettre. A l'époque où, dans l'assemblée constituante, on eut l'impudence de mettre en question l'inviolabilité du roi, Delandine ne parut point à la tribune, mais il fit imprimer et répandre son opinion en faveur de cette inviolabilité. Le 4 juillet 1791, il protesta contre la détention du monarque, et porta lui-même sa protestation aux comités réunis des rapports et des recherches; il y joignit une déclaration portant que, *si le roi n'était remis en liberté et réintégré dans ses droits, il quitterait l'assemblée avec deux cents de ses collègues, qu'il se faisait fort d'emmener avec lui.* Mais par malheur il n'était pas en son pouvoir d'exécuter cette courageuse menace. A son retour à Lyon, après la clôture de la trop longue session de l'assemblée constituante, il fut mal accueilli par la faction

qui y dominait. Chassé du logement qu'il occupait à l'hôtel-de-ville, en sa qualité de bibliothécaire, il vit ses meubles brisés par le peuple; il courut même de si grands dangers, qu'il fut obligé de chercher un asile dans les montagnes du Forez. Il y fut découvert pendant l'hiver de 1796, et amené à Lyon, où il fut tour-à-tour emprisonné dans les diverses maisons d'arrêt de cette ville. La journée du 9 thermidor lui ayant rendu la liberté, il publia le *Tableau des prisons de Lyon*; ouvrage qui eut plusieurs éditions, dans lequel sont retracées dans toute l'horreur de leurs détails les souffrances qu'il a éprouvées pendant le règne de la terreur, lui et ses compagnons d'infortune. Conservant pour la légitimité le plus fidèle attachement, Delandine ne voulut occuper aucune place ni sous le directoire, ni sous le consulat, ni sous l'empire. Il chercha des consolations dans la littérature, et publia, en 1804, 1° la 8e édition du *Dictionnaire historique des hommes célèbres, par Chaudon*, qu'il augmenta de 4 volumes. Il a laissé, en outre, 2° *Éloge de Philippe, duc d'Orléans*, 1778, in-8°; 3° *Dissertation historique sur une statue de Mars trouvée à Lyon*, 1780, in-8°; 4° *Observations sur une statue antique découverte en Normandie*, in-4°; 5° *Hommage à la mémoire de l'abbé Bourdelin*, 1785, in-8°; 6° *De la milice et garde bourgeoise de Lyon*, 1786, in-4°; 7° *Couronnes académiques*, ou *Recueil des prix proposés par les sociétés savantes*, 1787, 2 vol. in-8°; 8° *Le Conservateur*, ou *Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire*, 1787, 4 vol. in-12; 9° *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, 1812, 3 vol. in-8°; 10° *Mémoires bibliographiques et littéraires*, 1816, in-8°. Delandine était membre de plusieurs académies. S. M. l'empereur d'Autriche s'était plu à reconnaître son mérite et ses bons sentiments, en lui envoyant la grande médaille de son ordre civil; et le roi, non moins attentif à récompenser ses sujets des services qu'ils ont rendus, soit aux sciences, soit à l'état, lui avait accordé, en 1815, des lettres de noblesse et la croix d'honneur.

† DELAPLACE (Guislain François-Marie-Joseph), naquit à Arras, le 8 décembre 1769, fit ses études au collége de Louis le Grand, et prit ensuite le petit-collet. N'ayant pas de fortune, il entra chez le prince de Gallitzin, comme précepteur des deux fils de ce seigneur russe. Peu de temps après, il fut admis dans le collége de Louis le Grand, où il occupa successivement plusieurs chaires. Il eut celle de belles-lettres et des langues anciennes à la première école normale; et, après la restauration, il fut nommé professeur d'éloquence latine à la faculté des lettres de l'académie de Paris. Il est mort le 13 décembre 1823, à l'âge de 54 ans. On a de lui: 1° *Le Nouveau siècle de la paix*, ou *Silves séculaires*, Paris, 1801, in 8°; et de concert avec M. Fr. Noël, inspecteur général de l'université, il a publié: 2° *Conciones poeticæ*, ou *Discours choisis des poëtes latins anciens, Virgile, Horace, Ovide, etc., avec des arguments analytiques et des notes en français, à l'usage des lycées et*

des écoles secondaires, Paris, 1704, in-12, 1819; in-12; 3° *Leçons de littérature et de morale*, ou *Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles*; ouvrage classique, adopté *par le gouvernement dans les lycées et écoles secondaires*; ibid., Lenormant, 1804, 2 vol. in-8°; 12e édition, 1823, 2 vol. in-8°. Depuis l'édition de 1806, l'ouvrage a paru avec le seul titre de *Leçons de littérature et de morale*: il a été contrefait en Belgique; 4° *Leçons latines de littérature et de morale*, etc., ibid., Lenormant, 1808, 2 vol. in-8°; 3e édition, 1819, 2 vol. in-8°; 5° *Leçons latines* (modernes) *de littérature et de morale*, ibid. 1818, 2 vol. in-8°; 6° *Manuel du rhétoricien*, ou *Choix de discours de Bossuet, Fléchier, Massillon, d'Aguesseau, Thomas*, etc., ibid., 1810 (anonyme). Il a aussi travaillé avec M. Noël à des *Leçons grecques de littérature et de morale*, qui n'ont pas encore vu le jour. Delaplace a laissé en outre en manuscrit: 1° *Traduction du traité* DE ORATORE *de Cicéron*; 2° idem, *de Quintilien*; 3° *Littérature de la Bible*. D'après ce que dit Ersch, dans sa *France littéraire*, Delaplace a aussi publié seul *des Discours, Poésies, latines et françaises*, et autres *Pièces fugitives*, composés dans sa première jeunesse, et qui ont obtenu du succès.

DE LAPLACE. *Voyez* LAPLACE.

DE-LA-SANTE. *Voy.* SANTE.

DELAUDUN (Pierre), fils d'un mauvais poète d'Uzès, né à Aigaliers en 1575, s'occupa encore plus que son père de la poésie française. Il se fit connaître dans son temps par un *Art poétique* français, 1556, in-16; et par d'autres pièces de poésie écrites dans le style de Ronsard. Il mourut de la peste au château d'Aigaliers en 1629. Outre son *Art poétique*, on connaît de lui la *Franciade*, 1604, in-12, poème insipide, divisé en 9 livres, dédié à Henri IV. L'auteur était juge d'Uzès. ‖ On cite aussi de Delaudun deux tragédies, le *Martyre de St.-Sébastien*, et *Les Horaces*, et un poème intitulé *Diane*.

DELBÈNE. *Voy.* ELBÈNE (D').

DELCOUR (Jean), célèbre sculpteur, né à Hamoir sur la rivière d'Ourthe, dans la principauté de Stavelo, vers le milieu du XVIIe siècle, fit deux fois le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art; il s'établit ensuite à Liége. De Vauban, instruit de ses talents, voulut l'engager à faire la statue équestre de Louis XIV, qui devait être posée sur la place des Victoires à Paris, et qui a été exécutée depuis par Desjardins de Breda; Delcour s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. Il mourut à Liége le 4 avril 1707. Les principaux ouvrages de ce célèbre artiste sont à Liége et dans les Pays-Bas. On admire à Liége le *Sauveur au sépulcre*, en marbre blanc, dans l'église des religieuses dites *Bons-Enfants*; la statue de *saint Jean-Baptiste*, de bronze, au-dessus de la fontaine Hors-Château; celle du même saint dans l'église paroissiale de ce nom; la belle fontaine de la place Saint-Paul, dont les figures sont en bronze. Sa modestie et sa probité ajoutaient encore à l'éclat de ses ta-

lents. Ses compositions sont d'un grand goût, ses contours élégants et ses draperies bien jetées. Delcour avait un frère qui s'est distingué dans la peinture.

† DELEYRE (Alexandre), né en janvier 1726 aux environs de Bordeaux, fit ses études sous les jésuites, entra dans leur société à l'âge de 15 ans, et montra pendant quelque temps une piété exemplaire. Lorsque ces religieux furent expulsés, Deleyre étant venu à Paris, s'y lia avec Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Rousseau et Duclos. Ces savants lui inspirèrent le goût des lettres; mais ils lui firent partager aussi leurs principes philosophiques. On ne parlait alors en France que de la philosophie et des grandes vues de *Bacon*; Deleyre débuta dans la carrière littéraire par une *Analyse* des œuvres de ce chancelier, Paris, 1753, 3 vol. in-12. Cet extrait, fait avec soin, découvrit dans son auteur beaucoup de sagacité et de discernement; mais on lui reprocha avec raison d'avoir évité de rappeler l'attachement de Bacon pour la révélation, et d'avoir substitué ses propres idées à celles du philosophe anglais. Il travailla au Journal des savants et au Journal étranger, et fournit plusieurs articles à l'Encyclopédie, parmi lesquels on remarque l'article fanatisme, écrit d'un ton digne du *fanatisme philosophique*. Cet outrage à la religion souleva contre lui non-seulement toutes les personnes attachées aux saines doctrines, mais encore ses confrères; et Rousseau lui écrivit à ce sujet, le 5 octobre 1758 : « Je » tremble de vous voir contrister la religion dans vos écrits, » mon cher Deleyre. Défiez-vous » de votre esprit satyrique. Surtout, apprenez à respecter la » religion; l'humanité seule exige ce respect; les grands, les » riches, les heureux de ce siècle seraient charmés qu'il n'y » eût point de Dieu; mais l'attente d'une autre vie console » de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur » ôter encore cet espoir! » (Œuvres de J.-J. Rousseau, édition de Paris, tom. 31, p. 202.) Deleyre ne profita pas de ces conseils, que d'ailleurs Rousseau n'appuyait pas de son exemple. Il voulut se marier, mais les prêtres de sa paroisse se refusèrent à bénir son mariage, et ces obstacles ne purent être levés que par l'autorité du duc de Nivernais. Il publia, en 1758, le *Génie de Montesquieu*, in-12, et ses *Traductions* du Père de famille et du Véritable ami de Goldoni. Ces deux derniers ouvrages avaient pour but de venger Diderot, accusé de plagiat. Grimm se chargea de l'édition, mit en tête de chacune de ces traductions deux épîtres dédicatoires, mais qui étaient de véritables libelles, adressés à la princesse de Robecq et à la comtesse de Marck. Ces dames y étaient traitées avec la dernière indécence, et voulurent en faire punir l'auteur; mais Diderot déclara qu'il l'était lui-même, et parvint à conjurer l'orage. Palissot vengea ces dames avec beaucoup d'esprit et de succès dans sa comédie des *Philosophes*. Deleyre publia en 1761 l'*Esprit de Saint-Evremont*, et obtint presque aussitôt, par la protection du duc de Nivernais, la place de secrétaire des carabiniers. Il fut ensuite attaché à l'ambassade de Vienne, et nom-

mé, par le crédit de son protecteur, bibliothécaire pour l'éducation du duc de Parme, dont le principal instituteur était Condillac. Celui-ci pria Deleyre de rédiger un *Cours d'histoire* à l'usage de l'Infant. Mais les principes politiques qu'il y développa furent trouvés si hardis, qu'on ne se servit pas de son travail, qui n'a jamais été imprimé. Revenu à Paris avec une pension de 2000 liv., Deleyre aida l'abbé Raynal dans le choix des matériaux de son Histoire du commerce des deux Indes. Imbu de tous les principes irréligieux et de toutes les idées libérales sur la souveraineté du peuple, il embrassa avec chaleur la cause de la révolution. Député à la convention, il y vota la *mort* du roi, se prononça contre l'appel au peuple, et fit à cette occasion un discours rempli d'invectives contre les rois et les prêtres, et où il traita Louis XVI de Caligula et de Domitien. Il fut chargé, en 1795, de la surveillance des écoles normales, s'opposa à la division du corps législatif en deux chambres, et fut ensuite membre du conseil des cinq-cents. Lors de la création de l'institut, il fut nommé dans la classe des sciences morales et politiques. Deleyre est mort le 10 mars 1797, âgé de 71 ans. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui un volume ajouté au recueil des Voyages de l'abbé Prévôt; il est le 19e numéro de la collection; une *Vie de Thomas*, écrite d'un style sentencieux, emphatique, déclamateur, et quelquefois sec et dur. Il a laissé en manuscrit une *Traduction* de Lucrèce en vers, et un roman politique intitulé les *Héliades*.

DELFAU (Dom François), né à Montet en Auvergne en 1637, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1656, et se fit un nom dans son ordre. Arnauld ayant engagé les bénédictins de Saint-Maur à entreprendre une nouvelle édition de saint Augustin, dom Delfau fut chargé de cette entreprise. Il en publia le prospectus en 1671, et il était déjà avancé dans son travail, lorsque le livre intitulé *l'Abbé commendataire*, in-12, qu'on lui attribua, le fit reléguer à Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il périt sur mer à 39 ans, le 17 octobre 1676, comme il passait de Landevenec à Brest. On a encore de lui une *Dissertation latine sur l'auteur du livre de l'Imitation*, solidement réfutée par MM. Amort, Ghesquière et Desbillons. *Voyez* KEMPIS.

† DELILLE (Jacques), naquit le 22 juin 1738, dans les environs de Clermont en Auvergne. Sa mère appartenait à la famille du chancelier de l'Hôpital; son père mourut quelque temps avant sa naissance, ne lui laissant que la modique pension viagère de cent écus, avec laquelle le jeune Delille fit ses études au collége de Lisieux à Paris. Après avoir terminé ses études avec un succès qui présageait ce qu'il devait être un jour, Delille, sans fortune, accepta une place au collége de Beauvais, où il fut réduit à montrer la syntaxe à des enfants. Lors de la suppression de la société de Jésus, il fut nommé professeur d'humanités au collége d'Amiens, et c'est là où il commença sa traduction des Géorgiques; étant ensuite passé au collége de la Marche à Paris, il commença à faire connaître ses

talents poétiques par quelques *Odes*, et surtout par une *Epître à M. Laurent*, où il décrit avec élégance les procédés des arts, et qui annonçait déjà la facilité qu'il eut de rendre en vers les détails qui paraissent les plus difficiles à exprimer dans notre langue. Animé par ce premier succès, il concourut pour le prix de poésie à l'académie française; le sujet qu'il traita fut la Bienfaisance. L'académie décerna le prix à Thomas, et donna en même temps des éloges flatteurs à l'ode du jeune auteur. Le fils du grand Racine encouragea ses essais poétiques, et ce fut sous ses auspices que Delille publia sa *Traduction* des Géorgiques. Cet ouvrage, digne monument de la littérature française, fut pour son auteur un véritable triomphe; on admira le tour heureux avec lequel il avait su rendre les beautés du poète latin, et les richesses jusqu'alors inconnues qu'il avait su créer dans la poésie française. Voltaire en fut si content que, quoiqu'il ne connût ni Delille ni ses amis, il écrivit à l'académie pour l'engager à recevoir dans son sein le jeune poète. Cependant, si tous les vrais littérateurs s'accordèrent à louer cet ouvrage, l'envie de son côté voulut au moins trouver à Delille des modèles et des rivaux; elle exhuma une ancienne traduction des Géorgiques de Martin, rappela les essais de Malfilâtre, et même l'épisode d'Aristée, traduit par Le Brun; mais tout cela ne servit qu'à confirmer la supériorité de la traduction de Delille sur toutes celles qui l'avaient précédée. En 1772, l'académie le mit au nombre de ses membres, en même temps que M. Suard. Mais le roi, sur la représentation du maréchal de Richelieu, que Delille était trop jeune et que Voltaire lui-même n'avait été admis dans ce corps qu'à l'âge de 55 ans, ordonna à l'académie de faire une nouvelle élection. Cependant Delille fut réélu deux ans après à la place de la Condamine, et S. M. confirma sa nomination avec les témoignages d'estime les plus flatteurs. Quelques années après sa réception, il publia son poème des *Jardins*. L'envie s'éleva de nouveau contre cette belle production. On fit paraître des volumes de critiques qui ont été oubliés, tandis que le poème des *Jardins* a été traduit dans toutes les langues. Un de ses amis, en lui envoyant une brochure dans laquelle cet ouvrage était peu ménagé, lui écrivit avec esprit : « Il faut avouer que vos ennemis » sont bien peu diligents; ils en » sont seulement à leur septième » critique, et vous en êtes à votre « onzième édition. » Delille ne répondit pas à ces diverses critiques; par la douceur de son caractère, et le modeste aveu de ses fautes, il se fit pardonner ses beaux vers. Lié avec M. de Choiseul-Gouffier, il le suivit dans son ambassade à Constantinople. Il eût là l'occasion d'aller visiter la Grèce; il parcourut avec un extrême plaisir ces lieux si chers aux muses, et ne put voir surtout, sans une espèce d'enthousiasme, les belles ruines d'Athènes. Revenu à Constantinople, il passa l'hiver et une grande partie de l'été dans l'agréable maison de Tarapia, vis-à-vis l'embouchure de la mer Noire, où il avait devant les yeux le spectacle magnifique des nombreux vaisseaux qui se croisent

sur le Bosphore, et les superbes prairies de l'Asie sur le bord opposé. C'est dans ces lieux enchanteurs qu'il composa son poème de l'*Imagination*. Il trouvait un plaisir extrême « à dé» jeuner tous les jours en Asie, » et à revenir dîner en Europe. » Il avait été quelque temps professeur de belles-lettres dans l'université, et de poésie latine au collége de France. Revenu à Paris, il reprit ses fonctions avec le plus grand succès. Un auditoire nombreux s'empressait d'assister à ses leçons. Il mettait tant de feu et d'expression dans sa manière de lire les poètes latins, et surtout son cher Virgile, que ses élèves disaient qu'ils étaient expliqués dès qu'il les avait lus. Delille, qui n'était riche que des bienfaits de la cour, vit évanouir sa fortune au moment de la révolution; il se consola de cette perte en faisant des vers charmants sur la pauvreté. Lorque la terreur vint opprimer la France, Delille se cacha et gémit sur les maux de sa patrie. Deux jours avant la bizarre cérémonie à laquelle on donna le nom de *Fête de l'Être suprême*, Robespierre lui fit demander un hymne. Delille eut le courage de le refuser, en répondant aux menaces dont on accompagnait la demande, « que la guillotine » était fort commode et fort ex» péditive. » Cependant, sur la demande réitérée du président de l'horrible tribunal révolutionnaire, il composa un *dytirambe*; mais qui était peu propre à lui concilier la faveur des tyrans, car il peignait d'une manière énergique l'effrayante immortalité du coupable et l'immortalité consolante du juste. En 1794, Delille, ne trouvant pas dans Paris le calme nécessaire aux muses, s'éloigna de cette capitale, et se retira à Saint-Diez, patrie de madame Delille. Il y acheva sa traduction de l'Énéide, commencée depuis trente ans. Il se retira ensuite à Bâle, et de là à Glairesse, village situé au bord du lac de Bienne, vis-à-vis l'île délicieuse de Saint-Pierre, décrite d'une manière si ravissante par Rousseau. Delille obtint le droit de bourgeoisie dans cette île, d'où le gouvernement de Berne avait chassé le philosophe de Genève. C'est dans cette belle retraite, qu'inspiré par le spectacle majestueux d'un beau lac, de hautes montagnes, de rochers, etc., il acheva l'*Homme des champs*, et le poème des *Trois règnes de la nature*. Il séjourna deux ans à Soleure, et passa ensuite en Allemagne, où il composa le poème de la *Pitié*. De là il alla à Londres, où il demeura deux ans, pendant lesquels il traduisit le *Paradis perdu*; il travailla à cet ouvrage avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il fut terminé en moins de dix-huit mois. Il revint à Paris en 1801, riche de ses travaux; il publia plusieurs de ses poèmes, et fut témoin de leur succès. Il entra dans l'institut avec Suard, Morellet et plusieurs autres de ses confrères à l'académie. Delille sortait quelquefois de sa retraite pour se rendre dans quelques sociétés choisies dont il faisait le charme par son esprit facile, sa douce gaîté et la manière intéressante et pleine d'attraits avec laquelle il racontait. Il avait peint l'homme aimable dans son poème de la *Conversation*, et l'on trouvait en lui le véritable modèle

de cet homme aimable. Sa muse ne fut point vénale ; l'intérêt et l'ambition ne lui firent jamais prodiguer les éloges, et encenser l'idole du jour. Il travaillait à un poème de la *Vieillesse*, à l'occasion duquel il disait qu'il n'était que trop plein de son sujet, lorsqu'il fut attaqué pour la cinquième fois d'une attaque d'apoplexie qui termina ses jours le 1er mai 1813 ; il était alors âgé de 75 ans. L'académie française, en corps, et tout ce que la capitale renfermait de professeurs, de savants, d'hommes de lettres, assistèrent à ses funérailles ; et plusieurs discours éloquents furent prononcés sur sa tombe. Voici les ouvrages de ce grand poète, et la date de leur publication : 1° *les Géorgiques de Virgile*, traduites en français, Paris, 1770, in-12. Il en a été fait plusieurs éditions. On en trouve de tous les formats, avec des notes et des variantes. 2° Les *Jardins*, poème en quatre chants, 1782 ; Londres, 1800 ; Paris, 1802 ; 3° *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, 1800. Cet ouvrage a été traduit en vers latins, par M. Dubois, 1808, 1 vol. in-18, avec le texte en regard. 4° *Poésies fugitives* 1802. Ce recueil, donné sous le titre de *Poésies diverses*, an 9 (1801) ; in-12 et in-18, a été désavoué par Delille. 5° *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, suivi du *Passage du Saint-Gothard*, *poème traduit de l'anglais*, *de madame la duchesse de Devonshire*, 1802 ; 6° *La Pitié*, poème en quatre chants, Londres et Paris, 1803. Ce poème a été tronqué dans la première édition qui parut en France. Une édition complète, qui parut en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs mis en prison. 7° *L'Énéide de Virgile*, traduite en français, 1804 ; 2e édition, 1814. Cette traduction est loin d'égaler celle des *Géorgiques* ; mais l'Énéide, où il faut toujours raconter, offrait de plus grandes difficultés, que Delille a souvent surmontées avec un bonheur qui n'appartenait qu'à son talent. On a critiqué cet ouvrage avec assez de sévérité, et peut-être beaucoup trop. Quoi qu'il en soit, plusieurs poètes ont tenté de refaire cette traduction, et leurs efforts n'ont servi qu'à mieux faire sentir le mérite de celle de Delille. 8° *Le Paradis perdu*. On reproche à Delille d'avoir été souvent infidèle au poète anglais, et de n'avoir pas saisi les sentiments profonds de ses expressions ; mais les beaux morceaux qu'on rencontre dans cette traduction sont assez nombreux pour assigner à cet ouvrage une place parmi les monuments de la littérature française. 9° *L'Imagination*, poème en huit chants, 1806 ; 10° *Les trois règnes de la nature*, 1809 ; 11° *La Conversation*, 1812. Le poème de *l'Homme des champs*, et celui des *Jardins*, ont été traduits, le premier en italien, et le second en anglais. Tous les ouvrages de Delille ne sont pas parfaits ; mais la beauté de ses images, l'élégance et la facilité de sa versification toujours une, toujours soutenue ; la sensibilité de sa belle âme et la noblesse de son caractère, qui se peignent avec des couleurs si touchantes dans son poème de la *Pitié*, suffiraient pour immortaliser ce grand

poète, quand même on ne compterait pas son chef-d'œuvre, les *Géorgiques*, sur le mérite desquelles la postérité a déjà prononcé. La notice que nous donnons de Delille serait bien incomplète, si nous n'envisagions ce grand poète sous le rapport moral. Il porta quelque temps l'habit ecclésiastique, et fut d'abord connu, dans le monde, sous le nom de l'*abbé Delille*; mais il ne fut jamais revêtu des ordres sacrés. On dit même qu'il n'eut jamais l'intention d'embrasser cet état. Quoi qu'il en soit, il conserva toujours les heureuses impressions d'une éducation chrétienne; et s'il ne consacra pas tout son talent à l'honneur de la religion, il se fit une gloire d'en parler souvent, et de chanter ses bienfaits avec cet enthousiasme d'un poète qui en est convaincu et pénétré. On connaît les beaux morceaux qu'on rencontre sur ce sujet dans les poèmes de *l'Imagination* et de *La Pitié*. Avant la révolution, riche des bienfaits de la cour, Delille avait plus d'une fois chanté ses bienfaiteurs. Après la chute du trône, il n'oublia pas les Bourbons. Il consacra un poème presque entier à pleurer leurs malheurs, et après ces efforts de sa lyre pour ceux qu'il avait aimés, et l'expression de ses regrets pour ses anciens maîtres, aucune puissance ne put lui arracher un seul vers à sa louange. Buonaparte lui-même ne fut pas plus heureux que Robespierre. Modeste, sans aigreur et sans passion, incapable d'intriguer, le chantre de la nature eut des jaloux, mais jamais d'ennemis. On le critiqua secrètement; on lui contesta même son talent, mais on ne put se refuser de l'estimer: heureux poète que ses contemporains aimèrent, et dont le nom parviendra à la dernière postérité, environné de gloire et des hommages les plus flatteurs!

† DELILLE DE SALES (Jean-Baptiste-Claude), dont le véritable nom était Isouvel, naquit à Lyon en 1742. Entré chez les pères de l'Oratoire, il y resta peu de temps, la vie monastique n'étant pas conforme à ses inclinations mondaines. Delille de Sales étala ses principes dans son ouvrage intitulé *Philosophie de la nature*, Paris, 1775, qui obtint de la vogue plus par des innovations bizarres que par un mérite réel. L'auteur, voulant faire du bruit en dépit de la vérité et du bon sens, remplit ce livre d'une érudition indigeste, y entassa pêle-mêle, sans ordre ni méthode, tout ce qu'il avait appris dans le commerce de la vie, et forma ainsi une production digne d'un élève présomptueux et pédant. Plusieurs philosophes de cette époque n'approuvèrent pas la *Philosophie de la nature*: Rousseau, entre autres qualifiait cet ouvrage d'*exécrable*. L'auteur, banni à perpétuité, trouva quelques amis qui le recommandèrent au roi de Prusse; mais Frédéric II, loin d'accueillir leur demande, conseilla à l'auteur, en termes peu flatteurs, de se réfugier en Hollande. Il y resta jusqu'au moment où éclatèrent nos troubles politiques. De retour en France, il put se livrer à son goût pour les paradoxes, goût qui enfanta près de 120 volumes. Dans cette quantité prodigieuse d'ouvrages, il faut compter son *Histoire des hommes*, qui n'a pas moins de 50

volumes. Il publia en outre, et pendant la révolution, un ouvrage contre l'athéisme, et intitulé *Mémoire en faveur de Dieu*. Ce titre étrange fit rire les jacobins eux-mêmes; l'ouvrage de Delille de Sales ne les convertit nullement; et en effet, la cause de la Divinité ne pouvait trouver un plus mauvais avocat. Cependant, tout en publiant ses maximes impies, Delille de Sales prétendait être religieux; et, malgré l'indifférence avec laquelle le public regardait ses productions, il crut toujours qu'elles avaient un grand succès. Ses poches étaient toujours pleines de nouveaux écrits de sa façon; il en proposait sans cesse la lecture à ses amis, qui s'estimaient heureux quand ils pouvaient fuir un auteur si incommode par sa fertilité littéraire. Oublié, comme un mauvais auteur, il traîna le reste de ses jours dans la retraite, et mourut le 24 septembre 1816, à l'âge de soixante-huit ans. Il était membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres. « Son » nom, dit l'*Ami de la religion* » *et du roi*, ne sera pas d'un » grand poids dans la liste des » littérateurs renommés par leur » goût et leurs succès, ni dans » celle des détracteurs du christia- » nisme. Une érudition mal digé- » rée, une imagination bizarre, » nul goût, nul style : tel est le » caractère de ses écrits..... On a » remarqué qu'il n'y avait point » eu de discours prononcé sur » sa tombe, et c'était sans doute » le meilleur parti à prendre. »

DELISLE. *Voyez* Lisle.

DELISLE. *Voyez* Lasalle.

DELIUS, ou Dilius (Quintus), un des généraux d'Antoine. Envoyé vers Cléopâtre, il lui persuada de paraître devant ce conquérant dans la plus riche parure. Elle le crut, et gagna ainsi le cœur d'Antoine, l'an 41 avant J.-C. Delius passa sa vie à changer de parti : il servit tour-à-tour Dolabella, Cassius, Antoine, Octavien, quittant l'un pour l'autre suivant ses intérêts; ce qui lui fit donner le nom de *Cheval de relais de la république*, et de *Voltigeur des guerres civiles*. Il avait écrit l'histoire de son temps.

DELMATIUS (Flavius Julius), petit-fils de Constance-Chlore, était neveu de Constantin, qui aimait en lui un excellent naturel, et des talents distingués, naquit dans les Gaules, et fut élevé à Narbonne, où il eut pour précepteur le fameux orateur Exupère. Constantin le fit nommer consul en 333, le déclara César en 335, et lui donna, dans le partage qu'il fit de l'empire, la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe. Il devait posséder ces provinces en propre; mais après la mort de Constantin, arrivée en 337, les troupes ne voulurent reconnaître pour empereurs que ses trois fils, et assassinèrent ceux qui prétendaient à la succession impériale. Delmatius fut de ce nombre. On dit que ce fut Constance qui sollicita lui-même les soldats à le priver de la vie. Ce prince méritait un meilleur sort : il avait les traits, la figure et les bonnes qualités de Constantin.

DELMONT (Deodat), né à Saint-Tron, ville de la principauté de Liége, en 1581, fut ami de Rubens, son élève et son compagnon de voyage en Italie. Beaucoup de talents, un bon guide, et l'amour de la peinture lui ont acquis le nom de bon peintre. On

voit plusieurs tableaux de lui à Anvers. Il y mourut le 25 novembre 1634. Sa composition est noble et élevée, son dessin correct, sa couleur et sa touche fort belles.

DELORME. *Voyez* LORME.

DELPHIDIUS (Attius Tiro), Gaulois d'origine, fils du rhéteur Pratère professeur de rhétorique à Bordeaux, se fit un nom par ses poésies et par son éloquence; mais il ternit ses talents par son ambition et son penchant pour les accusations. En 358, il accusa de péculat, devant Julien, alors César, Numérius, gouverneur de la Narbonnaise, qui nia les faits qu'on lui imputait. Delphidius ne pouvant les prouver : *Quel coupable*, s'écria-t-il, *illustre César, ne passera pour innocent, s'il suffit de nier ses crimes?* — *Et quel innocent*, lui répliqua Julien, *ne passera pas pour coupable, s'il suffit d'être accusé?* Il entra ensuite dans la conjuration de Procope contre Valens, et n'échappa à la mort que par le crédit de son père. Il ouvrit alors une école, dont saint Jérôme parle avec éloge dans ses lettres. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il mourut jeune. Il ne vivait plus en 388.

DELPHINUS (Pierre), savant général des camaldules, mourut dans l'état de Venise en 1525. On a de lui des *Lettres* écrites avec assez d'esprit. Elles furent imprimées à Venise en 1524, in-fol. Ce volume est très rare et très cher. On trouve de nouvelles *Lettres* de cet auteur dans la Collection de Martenne.

DELPHUS, fils d'Apollon et de Thyas, habitait les environs du Mont Parnasse. Il bâtit Delphes, à laquelle il donna son nom. Il fut père de Pythis, qui donna aussi le sien à cette même ville.

DELRIO (Martin-Antoine), naquit à Anvers le 17 mai 1551, se fit jésuite à Valladolid en 1580, après avoir exercé la charge de conseiller au conseil de Brabant, et celle d'intendant d'armée. Ses supérieurs l'employèrent à enseigner la philosophie à Douai en 1589, la théologie morale à Liége, les langues et les lettres sacrées à Louvain, puis à Gratz, où il fut fait docteur en théologie. Il mourut à Louvain le 19 octobre 1608, à 57 ans. Ce jésuite avait commencé de bonne heure la carrière d'écrivain. Dès l'âge de 20 ans, il mit au jour *Solin*, corrigé sur les manuscrits de Juste-Lipse, son ami. Les ouvrages qui ont le plus fait parler de lui, sont : 1° ses *Disquisitions magiques*, en latin, Louvain, 1599; Mayence, 1624; Cologne, 1633 (édition très incorrecte). Duchesne en donna un abrégé en français, Paris, 1611, in-8°. Comme l'esprit humain est curieux des histoires extraordinaires, cet ouvrage eut beaucoup de cours. L'auteur y cite une foule d'écrivains, et une multitude de faits dont plusieurs peuvent passer pour le fruit de la crédulité, mais dont un bon nombre est assez circonstancié pour donner de l'embarras aux explicateurs les plus philosophes. Delrio fit cet ouvrage pour réfuter les auteurs qui prétendent que le nouveau Testament a mis fin à l'art magique; il leur oppose l'Écriture, les pères, particulièrement Origène, saint Augustin, saint Grégoire de Naziauze, saint Léon, les conciles, le droit canon, la

pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise, l'accord unanime des théologiens, le consentement de tous les peuples, et l'expérience de tous les siècles. Enfin, il établit qu'il faut prendre dans cette affaire un milieu entre ceux qui croient tout et ceux qui ne croient rien : milieu que l'auteur n'a pas toujours assez exactement gardé, son érudition l'emportant sur son jugement et sa critique. Psellus, Théophile Raynaud et Gisbert Voet, ont aussi discuté à fond la même matière. (*Voyez* ASMODÉE, DE HAEN, LE BRUN, MAFFÉE Scipion, SPÉ, MEAD, BROWN Thomas.) Une chose remarquable, c'est que dans un grand nombre d'ouvrages très modernes, il est question de magie, non pour en rire, ce qui a été long-temps de mode, mais pour en rapporter des choses étonnantes, sur lesquelles tantôt on s'abstient de prononcer, et que tantôt on donne comme des choses incontestables. Comme si la Providence voulait que l'inconséquente et irréfléchissante philosophie, lors même qu'elle réunit tous ses efforts contre les êtres invisibles et les articles de croyance qui en résultent, établît des preuves destructives de ses dogmes les plus chers : preuves non-seulement aucunement suspectes dans sa bouche, mais qui jadis lui paraissaient beaucoup plus absurdes que les persuasions qu'alors elle respectait encore en apparence, tandis qu'elle en faisait déjà l'objet de sa principale attaque. (*Voyez* FAUSTUS.) 2° Des *Commentaires sur la Genèse*, le *Cantique des Cantiques* et les *Lamentations*, 3 vol. in-4°, ouvrages solides et estimables; 3° les *Adages sacrés de l'ancien et du nouveau Testament*, Lyon, 1612, en lat., 2 tom. in-4°; 4° trois volumes des *Passages les plus difficiles et les plus utiles de l'Ecriture sainte*, ouvrage qui peut servir aux prédicateurs; 5° des *Commentaires et des paraphrases sur les tragédies de Sénèque*, précédés du recueil des fragments qui nous restent des anciens tragiques latins. [Le style de Delrio, quoique assez pur, est lâche et diffus. Il possédait plus de dix langues, et fut l'intime ami de Juste-Lipse.] — Il est différent de Jean DELRIO de Bruges, doyen et grand-vicaire d'Anvers, mort en 1624, qui a donné des *Commentaires sur le Psaume* CXVIII, in-12, 1617.

† DELUC (Jacques-François), naquit en 1698 à Genève, où sa famille, originaire de Lucques, s'établit au quinzième siècle. Très attaché à la religion chrétienne, il écrivit en sa faveur les deux ouvrages suivants : 1° *Lettre contre la fable des abeilles*, ou *Les Vices privés font la prospérité publique*, 1730, in-12. L'ouvrage attaqué par Deluc, ouvrage aussi immoral qu'impie, était de Mondeville, écrivain anglais ; l'auteur genevois le réfute victorieusement ; 2° *Observations sur les savants incrédules*, Genève, 1760, in-8°. Ces savants sont : Diderot Voltaire, Mondeville, mademoiselle Huber. Les mœurs de Deluc étaient pures, et il mérita l'estime de ses concitoyens, qui regrettèrent sa mort, arrivée en 1780, et à l'âge de 82 ans. Il laissa deux fils que leurs connaissances rendirent célèbres, et qui forment le sujet des articles suivants.

† DELUC (Jean-André), fils

du précédent, physicien renommé du XVIIIe siècle, naquit à Genève le 8 février 1727. Il fit ses études avec honneur; mais son père l'ayant destiné au commerce, il employa les loisirs que lui laissaient les affaires de son état à cultiver les sciences physiques. Il entreprit, avec son frère Guillaume, plusieurs voyages aux Alpes, et forma une belle collection d'histoire naturelle et surtout de minéralogie, qui mérita les éloges des savants, et que l'on conserve encore à Genève. Après quarante-six ans d'un travail pénible pour faire prospérer son commerce, des correspondants infidèles lui ayant manqué, il quitta Genève et se rendit en Angleterre. Des ouvrages qu'il avait déjà publiés lui ayant acquis une réputation méritée, il reçut à Londres un accueil distingué, et y devint lecteur de la reine. Deluc était pieux comme son père; il aimait l'étude, et son nouveau genre de vie était le plus conforme à ses principes et à ses goûts. Il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne. A Gœttingue, il fut nommé, en 1798, professeur honoraire de géologie. Il demeura dix ans en Allemagne, visita ce pays comme observateur, et s'enrichit de nouvelles connaissances. Il fit sur la géologie et la minéralogie des découvertes importantes; il construisit un excellent *hygromètre*, substitua le mercure à l'esprit-de-vin dans le thermomètre de Réaumur, et inventa le *baromètre portatif*, qui facilite beaucoup les moyens de mesurer la hauteur des montagnes. Bien différent de bien d'autres écrivains de son époque, il a donné à ses écrits un caractère religieux qui les rend encore plus recommandables. Une des objections dont les philosophes impies se servaient contre la révélation, et qu'ils regardaient comme un argument invincible, c'était la contradiction qu'ils disaient exister entre le récit de Moïse et les phénomènes géologiques. Deluc, avec un zèle infatigable et de nombreux essais, parvint à démontrer que la géologie moderne est en parfait accord avec la théologie physique de Moïse. Ce sujet difficile a été traité par Deluc avec une profondeur de savoir et une si forte logique, que ses adversaires eux-mêmes en ont été dans l'admiration. Cuvier, qui, par les mêmes recherches, est parvenu aux mêmes résultats, fait, dans son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789, Paris, 1810, un grand éloge de Deluc, qu'il place à côté des Warner et des Dolomieu. Deluc voyagea jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Après une vie longue et laborieuse, passée entre l'étude, et l'exercice des vertus chrétiennes, il mourut à Windsor, en Angleterre, le 7 novembre 1817, âgé de quatre-vingt-onze ans. Nous citerons ses principaux ouvrages, dignes d'être connus et par leur mérite, et comme sortis de la plume d'un philosophe chrétien. 1° *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, ou *Théorie des baromètres et des thermomètres*, Genève, 1772, 2 vol. in-4°; Paris, 1784, 4 vol. in-8°. Lalande, dans sa *Bibliographie astronomique*, s'exprime en ces termes sur ces *Recherches*:

« Cet excellent ouvrage est un » traité complet, renfermant les » recherches les plus ingénieu» ses et les plus neuves, spécia» lement la découverte du rap» port exact entre les hauteurs » du baromètre et celle des mon» tagnes. » 2° *Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny*, Maëstricht, 1776, in-12. Deluc fit ces voyages de concert avec son frère Guillaume et un autre physicien nommé Deutand. 3° *Nouvelles idées sur la météorologie*, Londres, 1786, 3 vol. in-8°; 4° *Introduction à la physique terrestre par les fluides expansibles*, Paris, 1803, in-8°. Cet ouvrage est précédé de deux *Mémoires* sur la théorie chimique moderne, où il cherche à combattre l'hypothèse sur la composition de l'eau. 5° *Traité élémentaire sur le fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8°. (Géologie.) 6° *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, La Haye, 1778-1780, 6 vol. in-8°. Deluc, dans cet ouvrage, s'attache principalement à prouver l'accord qui existe entre l'histoire naturelle du globe et l'histoire de Moïse. Il regarde, par conséquent, ses six jours de création, non comme des périodes de vingt-quatre heures, mais comme des séries, chacune comprenant plusieurs siècles, ou même des milliers d'années. L'événement du déluge est expliqué par l'auteur de la manière suivante. Il suppose des cavités qui, s'étant affaissées dans l'ancien continent, ont formé le lit actuel où la mer est renfermée, et que son ancien fond est devenu terre ferme, traversée de montagnes, jadis ensevelies sous la mer; ce qui rend assez naturel la présence des animaux fossiles à tous les degrés des continents qui ont paru après le déluge universel. Outre ces considérations profondes, on trouve dans son livre des observations très curieuses sur les habitants des pays qu'il a parcourus. 7° *Lettres sur quelques parties de la Suisse, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, 1785, in-8°; 8° *Lettres sur l'histoire physique de la terre.* Elles sont adressées au professeur Blumenbach, et forment un résumé de celles adressées à M. Lamettrie, dans le *Journal de Physique* (années 1790-1791-1798). M. Emery, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, en fut l'éditeur, Paris, 1798, in-8°. 9° *Traité élémentaire de géologie*, en anglais, Londres, 1809, in-8°, en français, Paris, même année. Dans cet ouvrage, suite du précédent, Deluc réfute deux savants anglais, Hutton et Playfair, qui attribuent à l'action du feu souterrain l'élévation des montagnes, et au courant des eaux le creusement de nos vallées. Cela les conduit à supposer notre continent d'une ancienneté considérable, et telle que lui assignent les Chinois; ce qui est contraire au récit des saintes Ecritures. Deluc, de son côté, conclut, avec Dolomieu, que nos continents ne sont pas anciens, et qu'il n'y a pas longtemps qu'ils ont été créés pour l'homme. 10° *Voyages dans le nord de l'Europe contenant des observations sur quelques parties des côtes de la mer Baltique et de la mer du Nord*, Londres, 1810, 3 vol.

in-8°; 11° *Voyages géologiques dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne*, Londres, 1813, 2 vol. in-8°; 12° *Abrégé de géologie*, 1816; c'est le meilleur de ses ouvrages : il l'écrivit à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Deluc a publié aussi des écrits consacrés à la religion, comme : 13° *Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance, précédées et suivies de détails historiques*, Berlin, 1799, in-8°; 14° *Bacon tel qu'il est*, ou *Dénonciation d'une traduction française des ouvrages de ce philosophe*, Berlin, 1800, in-8°. Cette traduction avait été faite par Antoine Lasalle, qui avait éludé plusieurs passages en faveur du christianisme, auquel Bâcon se montra toujours attaché. 15° *Précis de la philosophie de Bâcon et des progrès qu'ont fait les sciences naturelles*, Paris, 1802, in-8°. On cite encore quelques autres petits ouvrages de Deluc, comme, *Suite d'une correspondance sur le christianisme*, qu'il avait entamée avec M. Teller, pasteur éclairé de Berlin. Dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, on trouve plusieurs savants *Mémoires* de Deluc, outre les nombreux *articles* qu'il fit insérer dans les journaux, entre autres, un *Mémoire* (imprimé en tête des *Lettres à Blumenbach*) sur cette question proposée, en 1791, par l'académie d'Harlem : « Est-» il raisonnable, est-il néces-» saire ou utile de se livrer à la » recherche d'un principe pri-» mitif et universel de l'obliga-» tion morale, duquel se pour-» raient déduire tous les de-» voirs? Et dans ce cas, quel » est ce principe? » Dans le *Mémoire* que Deluc publia en réponse à cette question, on trouve l'ensemble de ses idées sur la religion, sur la nécessité de la révélation, comme seul fondement solide de toute obligation morale; sur l'importance religieuse des systèmes géologiques; il a donné encore un *précis* très curieux de ses entretiens avec Voltaire, J.-J. Rousseau, etc. Deluc était correspondant de l'académie des sciences de Paris, membre de la société royale de Londres, de celle de Berlin, etc., etc. Sa belle *Collection* d'histoire naturelle se conserve à Genève chez le fils de son frère Guillaume, qui l'a beaucoup augmentée.

† DELUC (Guillaume-Antoine), frère cadet du précédent naquit à Genève en 1729, et occupe un rang distingué parmi les physiciens. Il eut une grande part aux travaux de son frère, et, en 1756 et 1757 il visita le Vésuve, l'Etna, l'île de Vulcano, et y fit une belle collection de productions volcaniques dont il a donné un *Catalogue raisonné*. Il a fait une longue étude sur les coquillages fossiles, et en a trouvé cent espèces d'analogues vivants. G. A. Deluc a publié des *Mémoires* intéressants dans le *Journal de physique*, dans la *Bibliothèque britannique*, dans le *Mercure de France*, ainsi que beaucoup d'observations dans les *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, dans les *Lettres physiques de son frère*, etc. Ces *Mémoires* sont, la plupart, relatifs à la géologie. Observateur exact, et partageant les mêmes principes que son frère, il y ré-

fute courageusement les systèmes modernes sur les œuvres de la création, qui lui paraissaient opposées au récit de l'ancien Testament. Il était membre du conseil des deux cents de Genève, où il est mort, le 26 janvier 1812, âgé de 83 ans.

DELVAUX (Laurent), sculpteur, né à Gand, et mort à Nivelles le 24 février 1778, âgé de 83 ans. Le *David*, les *Adorateurs* de la chapelle de la cour à Bruxelles, l'*Hercule* qui est au pied du grand escalier, les *Statues* qui ornent la façade du palais, la *Chaire* de la cathédrale de Gand, jugée un peu trop sévèrement par l'auteur du *Voyage pittoresque* de la Flandre, et un grand nombre d'autres ouvrages, sont des monuments de son travail et de ses talents. Sa manière, dirigée et formée par les modèles antiques, a peut-être plus de force que de grâce, plus d'invention que de fini. Benoît XIII, Charles VI, Marie-Thérèse, et le duc Charles de Lorraine, ont estimé et récompensé les talents de cet artiste.

† DEMACHY (Jacques-François), pharmacien et homme de lettres, naquit à Paris le 30 août 1728. Pendant ses études, qu'il fit avec distinction au collége de Beauvais, il acquit le goût le plus vif pour les sciences et les belles-lettres. Placé d'abord par ses parents, qui n'étaient pas riches, chez un pharmacien, il obtint ensuite une place au laboratoire de l'Hôtel-Dieu; et les succès qu'il eut dans cette profession le firent nommer, par le gouvernement, pharmacien en chef de l'Hôpital militaire de Saint-Denis, et ensuite directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux civils. Ses travaux ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, pour laquelle il avait un attrait tout particulier. Il composa l'ouvrage intitulé : *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, in-12, et plusieurs comédies. L'Almanach des Muses, le Mercure, et autres journaux littéraires, publièrent souvent des pièces de sa composition signées ou anonymes. Il serait aujourd'hui fort difficile de recueillir ses poésies éparses; mais on a de lui : 1° *Institut de chimie, ou Principes élémentaires de cette science*, 1766, 2 vol. in-8°; 2° *Procédés chimiques rangés méthodiquement et définis*, 1769, in8°; 3° *Manuel du pharmacien*, 1788, 2 vol. in-8°; 4° *Dissertations chimiques de Pott, recueillies et traduites tant du latin que de l'allemand*, 1759, 4 vol. in-12. Demachy est mort le 7 juillet 1803.

DEMADES, Athénien, de marinier devenu orateur, fut fait prisonnier à la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe, roi de Macédoine. Son éloquence lui acquit un grand pouvoir sur l'esprit de ce prince. Il est moins connu cependant par ses discours que par quelques mots heureux. Voyant Philippe se livrer à une joie indécente après la victoire de Chéronée : *Puisque les dieux*, lui dit-il, *vous ont donné le rôle d'Agamemnon, pourquoi vous avilir jusqu'à jouer celui de Thersite?* Le même Philippe ayant demandé à Demades, après la bataille de Chéronée, ce qu'était devenu le courage des Athéniens : *Vous le sauriez*, répondit-il, *si les Macédoniens avaient été commandés par Charès, et les Athéniens par Philippe.* Demades était

fort intéressé. Antipater, son ami et celui de Phocion, disait, « qu'il ne pouvait faire accepter » des présents à celui-ci, et qu'il » n'en donnait jamais assez à » l'autre pour satisfaire son avi- » dité. » Demades fut mis à mort comme suspect de trahison, l'an 332 avant J.-C. [Il n'avait rien écrit, à ce que disent Cicéron et Quintilien; il faut donc regarder comme supposé le fragment de discours que nous avons sous son nom, et que l'on a intitulé: *Oratio de Duodecennali*, 1619, in-8°, et dans *Rhetorum collectio*, Venise, 1513, 3 tom. in-fol.]

† DEMANET (A.-B.), ecclésiastique français, fut, en 1764, aumônier à l'île de Gorée en Afrique. Pendant son séjour, il parcourut une grande partie des côtes voisines, et publia, à son retour en France, 1° *Nouvelle histoire de l'Afrique française*, Paris, 1767, 2 vol. in-12, avec des cartes. Il entend par Afrique française, le pays compris entre le cap Blanc et la rivière de Serra-Leone. Il s'est aidé, pour la composition de son ouvrage, de ceux du père Labat, que cependant il ne cite pas. Il expose à la fin son système sur la cause de la couleur des nègres; il prétend que cette race d'hommes a été dans le principe aussi blanche que la race européenne, et que leur couleur actuelle n'est que l'effet du climat. 2° *Parallèle général des mœurs et des religions de toutes les nations*, 1768, 5 vol. in-12. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec le *Parallèle des religions* de l'abbé Brunet. Demanet est mort à Paris vers 1786.

DEMARATE, fils d'Ariston, et son successeur dans le royaume de Sparte, fut chassé de son trône par les intrigues de Cléomènes, qui le fit déclarer, par l'oracle qu'il corrompit, fils supposé du dernier roi. Demarate se retira en Asie, l'an 424 avant J.-C. Darius, fils d'Hystaspes, le reçut avec beaucoup de bonté. On lui demandait un jour pourquoi étant roi il s'était laissé exiler: *C'est*, répondit-il, *qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois*. Quoique comblé de biens à la cour du roi de Perse, et trahi par les Lacédémoniens, il les avertit des préparatifs que Xerxès faisait contre eux. Pour plus grande sûreté, il écrivit l'avis sur une planche de bois enduite de cire.

DEMARATE, l'un des principaux citoyens de Corinthe, de la famille des Bacchiades, vers l'an 658 avant J.-C. La domination de Cypsèle, qui avait usurpé dans cette ville l'autorité souveraine, étant un joug trop pesant pour lui, il sortit du pays avec toute sa famille, passa en Italie, et s'établit à Tarquinie en Toscane. C'est là qu'il eut un fils nommé Lucumon, qui fut depuis roi de Rome, sous le nom de *Tarquin l'ancien*.

DEMARTEAU (Gilles), graveur, né à Liége en 1729, mort à Paris l'an 1776, excellait dans la manière de graver qui imite le crayon, comme on peut le voir par son *Lycurgue blessé dans une sédition*, pièce faite pour sa réception à l'académie royale de peinture. [L'invention de ce procédé était dû à François; Demarteau la perfectionna.]

† DEMAUGRE (Jean) naquit à Sedan le 28 février 1714, d'un capitaine de milice frontière. Il fit ses études dans le collége des jésuites de sa ville natale, et en-

tra dans leur société. Après avoir commencé son noviciat à Pont-à-Mousson, il fut envoyé à Metz, où il enseigna pendant quelque temps les humanités. Étant resté cinq ans chez les jésuites, il rentra dans le monde, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement vicaire à Balan près de Sedan, et curé de Chauveney-St.-Hubert, dans le duché de Luxembourg, sous la domination de l'impératrice Marie-Thérèse. Il lui adressa une requête dont la tournure singulière plut tellement à cette princesse, qu'elle lui fit donner une gratification de 100 ducats pris sur sa cassette. L'abbé Demaugre passa ensuite à la cure de Givet. Il y avait toujours dans cette ville une garnison nombreuse : Demaugre, qui à un esprit vif et plein d'originalité joignait des talents pour la chaire, attira les militaires à ses sermons, par l'adresse avec laquelle il savait, sans compromettre la gravité de la parole sainte, appuyer les vérités chrétiennes sur des faits pris dans l'art de la guerre. Après avoir occupé la cure de Gentilly, près Paris, et le prieuré de Chablis, l'abbé Demaugre se retira dans sa vieillesse à Yvoy-Carignan. La révolution vint troubler les dernières années de sa vie. Dans un voyage qu'il fit à Sedan, il eut le chagrin de voir tuer à ses côtés, dans une émeute, son ami de Latude, et fut obligé lui-même de se retirer dans le duché de Luxembourg, pour échapper à la persécution. Il mourut à Yvoy-Carignan en 1801. Il a laissé : 1° l'*Oraison funèbre de M. le maréchal de Belle-Isle*, Paris, 1741, in-4°; 2° l'*Oraison funèbre de dom Mann Erfleur, abbé d'Orval*, 1756, in-4°; 3° *Discours sur le rétablissement du culte catholique dans la ville de Sedan*, Bouillon, 1785, in-4°; 4° *Le Militaire chrétien*, petit in-12 : ce sont des fragments de sermons qu'il avait prêchés à Givet devant la garnison ; 5° une *Epître* en vers latins, d'une singularité piquante, adressée à M. Séguin, abbé de Quincy, dans laquelle il décrit les jeux du wisk et du reversi ; 6° les *Psaumes de David* mis en vers latins hexamètres et pentamètres, de manière qu'un verset se trouve renfermé dans chaque distique. Cet ouvrage, dédié au pape Pie VI, est resté inédit.

DEMESTE (Jean), docteur en médecine, capitaine et chirurgien-major des troupes de l'évêque-prince de Liége, membre de plusieurs académies, mourut à Liége, sa patrie, le 20 août 1783, à 38 ans. Ses *Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docimasie, la cristallographie, la lythologie, la minéralogie et la physique en général*, Paris, 1779, 2 vol. in-12, lui ont fait un nom parmi les physiciens de ce siècle. S'il s'y trouve quelques hypothèses de vogue que l'auteur a adoptées avec trop de facilité, on ne peut y méconnaître un grand fonds de savoir, et un résultat précieux d'une multitude d'expériences. Ce qui relève infiniment aux yeux des gens sages le mérite de ce médecin, c'est l'exercice actif, charitable et désintéressé de son art, sa modestie, son attachement aux bons principes, et son zèle à les défendre dans toutes les occasions. [La dépouille mortelle de Demeste, c'est-à-dire ses os, furent réduits en verre et coulés sous la forme

d'une petite urne que l'on a vue long-temps à Paris dans le cabinet de Robertson.]

DÉMÉTRIUS *Poliorcète* (c'est-à-dire *Preneur de villes*), fils d'Antigones, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, fit la guerre à Ptolémée Lagus avec divers succès. Il se présenta ensuite à la tête d'une puissante flotte devant le port d'Athènes, s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, en chassa Démétrius de Phalère, et rendit au peuple le gouvernement des affaires, qu'il avait perdu depuis 15 jours. Après avoir défait Cassandre aux Thermopyles, il revint à Athènes, où ce peuple autrefois si fier, et alors esclave, lui dressa des autels ainsi qu'à ses courtisans, et lui assigna pour son logement une partie du temple de Minerve. Ce prince y logea, et fit de la maison de la déesse un lieu de débauche et de prostitution, où ses courtisanes étaient plus honorées que la déesse même. Il obligea les Athéniens à lui fournir la somme de 250 talents, qu'il fit distribuer à Lamia et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme, plus que la somme même. Séleucus, Cassandre et Lysimachus, réunis contre lui, remportèrent la fameuse victoire d'Ipsus, l'an 299 avant J.-C. Après cette défaite, il se retira à Ephèse, accompagné du jeune Pyrrhus. Il voulut ensuite se réfugier dans la Grèce, qu'il regardait comme l'asile où il serait le plus en sûreté; mais des ambassadeurs d'Athènes vinrent à sa rencontre, pour lui annoncer que le peuple avait résolu par un décret de ne recevoir aucun roi. Il retira alors ses galères de l'Attique, et fit voile vers la Chersonèse de Thrace, où il ravagea les terres de Lysimachus, et emporta un butin considérable. Après avoir désolé l'Asie pendant quelque temps, Agathocles, fils de Lysimachus, le força d'abandonner la conquête de l'Arménie et de la Médie, et de se réfugier dans la Cilicie. Séleucus, auquel il avait fait épouser sa fille Stratonice, irrité contre lui par ses courtisans, le força de se retirer proche le mont Taurus. Pour toute grâce, il lui assigna la Cathaonie, province limitrophe de la Cappadoce, en ayant soin de faire garder les défilés et les passages de Cilicie en Syrie. Démétrius ne tarda pas à rompre les barrières qu'on lui opposait. Il marcha pour surprendre Séleucus dans son camp durant la nuit; mais ayant été trahi par ses soldats, il fut obligé de se soumettre à la clémence du vainqueur. Séleucus l'envoya dans la Chersonèse de Syrie, et ne négligea rien de ce qui pouvait adoucir les rigueurs de son exil. Démétrius y mourut 3 ans après, l'an 283 avant J.-C., d'une apoplexie causée par des excès de table. Ce prince était, dans le repos, délicat, fastueux, efféminé; dans l'action, dur, infatigable, intrépide; ferme dans l'adversité, autant qu'ambitieux et emporté dans la prospérité.

DÉMÉTRIUS Ier, *Soter* ou *Sauveur*, petit-fils d'Antiochus le Grand, et fils de Séleucus Philopator, fut envoyé en ôtage à Rome par son père. Quand celui-ci fut mort, Antiochus Epiphanes, et après lui son fils

Antiochus Eupator, l'un oncle, l'autre cousin de Démétrius, usurpèrent la couronne de Syrie. Ayant réclamé vainement la protection du sénat, le prince détrôné prit le parti de sortir secrètement de Rome pour aller faire valoir ses droits. Les troupes syriennes se déclarèrent pour lui. Elles chassèrent Eupator et Lysias du palais. Le nouveau roi les fit mourir, et s'affermit sur son trône. Alcime, qui avait acheté le souverain pontificat des Juifs, d'Antiochus Eupator, vint demander à Démétrius la confirmation de sa dignité. Pour mieux réussir, il dépeignit Judas Machabée comme un tyran et comme un ennemi des rois de Syrie. Démétrius envoya Nicanor contre ce grand homme, le défenseur de sa patrie et de sa religion; et ensuite Bacchides, qui lui livra une bataille, dans laquelle l'illustre Juif perdit la vie. Démétrius, fier de ce succès, irrita tous les princes voisins. Ils secondèrent à l'envi les desseins d'Alexandre Bala, qui passait pour fils d'Antiochus Epiphanes. Celui-ci présenta le combat à Démétrius, qui fut défait et tué dans sa fuite, après un règne de onze années, 150 ans avant J.-C.

DÉMÉTRIUS II, dit *Nicanor*, c'est-à-dire *Vainqueur*, était fils du précédent. Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, le mit sur le trône de son père, après en avoir chassé Alexandre Bala. Le jeune prince s'abandonna à la débauche, et laissa le soin du gouvernement à un de ses ministres, qui régnait et tyrannisait sous son nom. Diodore Tryphon entreprit de chasser du trône un prince si peu digne de l'occuper. Il se servit d'un fils d'Alexandre Bala pour usurper la Syrie, et en vint à bout. Démétrius, uni avec les Juifs, marcha contre les Parthes, pour effacer la honte de sa mollesse; mais il fut pris par Tryphon, qui le livra à Phraates leur roi. Ce prince lui fit épouser sa fille Rodogune, l'an 141 avant J.-C. Cléopâtre, sa première femme, épousa par dépit Sydètes, frère de Démétrius. Sydètes ayant été tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J.-C., Démétrius fut remis sur le trône, qu'il occupa 4 ans. Ses premières fautes ne l'avaient pas corrigé. Son orgueil le rendit insupportable à ses sujets. Ils demandèrent à Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, un roi de la famille des Séleucides. Démétrius, chassé par son peuple, et ne trouvant aucun asile, se sauva à Ptolémaïde, où était Cléopâtre sa première femme. Cette princesse lui fit fermer les portes de la ville. Il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Tyr, où il fut tué par ordre du gouverneur, l'an 126 avant J.-C. Alexandre Zébina, que Ptolémée avait mis à sa place, récompensa de ce meurtre les Tyriens, en leur accordant de vivre selon leurs lois particulières. Les Tyriens firent de cette année une époque, depuis laquelle ils dataient.

DÉMÉTRIUS de Phalère, célèbre disciple de Théophraste, s'était déclaré dans sa jeunesse, ainsi que Phocion, en faveur des Macédoniens: ils furent tous deux condamnés à mort. Démétrius se réfugia auprès de Cassandre, et lorsque celui-ci se fut rendu maître d'Athènes, ayant été placé par lui à la tête du gouvernement, il acquit bientôt par son éloquence tant de pouvoir sur

l'esprit des Athéniens, qu'il fut fait archonte, l'an 309 avant J.-C. Pendant 10 ans qu'il gouverna cette ville, il l'embellit de magnifiques édifices, et rendit ses concitoyens heureux. Leur reconnaissance lui décerna autant de statues d'airain qu'il y avait de jours dans l'année. Son mérite excita l'envie. Il fut condamné à mort, et ses statues furent renversées. *Au moins*, répondit-il à celui qui lui annonça cette nouvelle, *ils ne m'ôteront pas la vertu qui me les a méritées*. Il se retira, sans se plaindre, chez Ptolémée Lagus, roi d'Egypte. Ce prince le consulta sur la succession de ses enfants. On dit qu'il eut l'imprudence de donner des conseils dans une affaire si délicate, et qu'il se déclara pour le fils d'Eurydice. Philadelphe, fils de Bérénice, fut si outré de ce conseil, qu'après la mort de son père, l'an 283 avant J.-C., il relégua Démétrius dans la Haute-Egypte. Ennuyé de son exil, et ne trouvant pas dans sa faible philosophie de moyens pour le supporter, celui-ci se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène-Laërce, contredit par d'autres auteurs. Ceux-ci assurent que Démétrius eut beaucoup de crédit auprès de Ptolémée Philadelphe, qu'il enrichit sa bibliothèque de 200 mille volumes, et qu'il engagea ce prince à faire traduire la *Loi des Juifs* d'hébreu en grec. Tous les ouvrages que Démétrius de Phalère avait composés sur l'histoire, la politique et l'éloquence, sont perdus. La *Rhétorique* que plusieurs historiens lui attribuent, et dont la dernière édition est de Glascow, 1743, in-4°, est de Denys d'Halicarnasse.

DÉMÉTRIUS *Pépagomène*, médecin de l'empereur Michel Paléologue, vivait dans le XIII[e] siècle. Il a laissé un traité *De podagra*, grec et latin, Paris, 1558, in-8°, traduit en français par Frédéric Jamot, Paris, 1573, in-8°, et en latin, par Jean Borghès.

DÉMÉTRIUS, orfèvre d'Ephèse, dont le principal trafic était de faire des petits temples de Diane, qu'il vendait aux étrangers. Cet homme, voyant que le progrès de l'Evangile nuisait à son commerce, suscita une sédition contre saint Paul et les nouveaux chrétiens, qu'il accusa de vouloir détruire le culte de la grande Diane d'Ephèse. Il les accusa comme d'un blasphème énorme d'avoir dit *que les mains des hommes ne pouvaient faire des dieux*. Comment après cela a-t-on osé nier que les païens adorassent les statues?

DÉMÉTRIUS, philosophe cynique, que Caligula voulut attacher à ses intérêts par un présent. Le cynique répondit : *Si l'empereur a dessein de me tenter, qu'il m'envoie son diadème.* L'empereur Vespasien, peu accoutumé à cette liberté philosophique, le chassa de Rome avec tous les autres philosophes, et le relégua dans une île. Le cynique égaya son exil en vomissant des injures contre l'empereur. Ce prince lui fit dire : « Tu fais » tout ce que tu peux pour que » je te fasse mourir; mais je ne » m'amuse pas à faire tuer tous » les chiens qui aboient. » Ce Démétrius avait été disciple d'Apollonius de Tyane. On croit qu'il revint de son exil, mais on

ne sait pas l'époque de sa mort. On ne voit pas qu'il ait mérité l'éloge emphatique que Sénèque fait de lui. « La nature, dit cet » écrivain, l'avait produit pour » faire voir à son siècle qu'un » grand génie peut se garantir de » la corruption de la multitude: » exagérations philosophiques. *V.* VESPASIEN.

DÉMÉTRIUS, Grec, de l'île de Négrepont, homme plein de bravoure, d'esprit et d'intrigue, embrassa le mahométisme pour gagner l'amitié de la Porte. Mahomet II l'envoya au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson, pour lui offrir la paix sous la condition d'un tribut, mais dans le fond pour le surprendre. D'Aubusson ne vit dans le renégat que ce qu'il devait y voir, un traître dont il avait à se défier, et non pas un homme sincère avec lequel il pût négocier. Démétrius piqué, anima son maître contre les chevaliers de Rhodes, et lui fit prendre la résolution d'assiéger cette île. Démétrius accompagna le bacha Paléologue, général de l'armée, dans cette entreprise. Il se distingua par son courage au commencement du siége; mais son cheval étant mort sous lui, il fut foulé aux pieds et écrasé par la cavalerie.

DÉMÉTRIUS CHALCONDYLE. *Voyez* CHALCONDYLE.

DÉMÉTRIUS GRISKA EUTROPÉIA, d'une famille noble, mais pauvre, de Géreslau, d'abord moine de Saint-Basile, naquit avec une figure agréable, accompagnée de beaucoup d'esprit. Un religieux du même monastère que lui, fâché qu'un tel homme restât enseveli dans le cloître, entreprit de le placer sur le trône, lui donna des instructions sur le rôle qu'il devait jouer, et l'envoya en Lithuanie au service d'un seigneur distingué. Démétrius ayant un jour été maltraité par son maître, se mit à pleurer, et dit qu'on n'en agirait pas de la sorte si on le connaissait. *Et qui es-tu donc?* lui demanda le seigneur lithuanien. — *Je suis*, répondit le jeune Moscovite, *fils du czar Jean Basilowitz; l'usurpateur Boris voulut me faire assassiner, mais on substitua à ma place le fils d'un prêtre qui me ressemblait parfaitement, et on me fit ensuite évader.* Le lithuanien, frappé de l'air de vérité que le fourbe avait mis dans son récit, le reconnut pour le véritable Démétrius. Ce seigneur l'ayant recommandé au vayvode de Sandomir, la Pologne arma pour lui, à condition qu'il établirait la religion romaine en Moscovie. Ses succès étonnèrent les Russes; ils lui envoyèrent des députés pour le prier de venir prendre possession de ses états. On lui livra le czar Fœdor et toute sa famille. L'usurpateur fit étrangler la mère et le fils de ce prince. La résolution que prit Démétrius d'épouser une catholique romaine le rendit bientôt odieux; c'était la fille du vayvode de Sandomir. Le peuple vit avec horreur un roi et une reine catholiques, une cour composée d'étrangers, surtout une église qu'on bâtissait pour des jésuites. Un boyard, nommé Suzki ou Chuskoi, descendu des anciens czars par les femmes, se met à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar. Il entre dans le palais, le sabre dans une main, et une croix dans l'autre, et casse la tête à

l'imposteur d'un coup de pistolet. Son corps, traîné sur la place qui était devant le château, demeura exposé pendant trois jours à la vue du peuple. Il était tellement défiguré, qu'il n'était plus reconnaissable, et que le bruit courut bientôt qu'il vivait encore. Un autre imposteur se présenta sous son nom. Suzki, chef de la conspiration, fut élu grand-duc et couronné le premier juin 1606. Il eut ses droits à défendre contre le Démétrius ressuscité, et tomba ensuite entre les mains des Polonais, qui le forcèrent à déposer la couronne en 1610. Quelques auteurs prétendent que cet infortuné était le vrai Démétrius, et que son droit à la couronne fut bien constaté; mais dans ces sortes de révolutions, ceux qui succombent ont toujours tort.

DÉMÉTRIUS, fils du précédent, et de la fille du vayvode de Sandomir. Sa mère accoucha de lui dans la prison. On la veilla de fort près pour s'assurer de l'enfant; mais elle trouva moyen de le faire passer entre les mains d'un Cosaque, homme de confiance. Le prêtre qui le baptisa, lui imprima sur les épaules, avec de l'eau-forte, des caractères qui désignaient sa naissance. Le jeune homme vécut jusqu'à l'âge de 26 ans, dans une entière ignorance de ce qu'il était. Un jour qu'il se lavait dans un bain public, on aperçut les marques qu'il portait sur les épaules. Un prêtre russe les déchiffra, et y lut DÉMÉTRIUS, *fils du Czar Démétrius*. Le bruit de cette aventure se répandit. Ladislas, roi de Pologne, appela Démétrius à sa cour, et le traita en fils de czar. Après la mort de ce prince, les choses changèrent de face. Démétrius fut obligé de se retirer en Suède, et de là dans le Holstein; mais malheureusement pour lui, le duc de Holstein avait alors besoin des Moscovites. Un ambassadeur qu'il envoyait en Perse, ayant emprunté en son nom une somme considérable sur le trésor du grand-duc, il s'acquitta de cette dette en livrant le malheureux Démétrius. Son arrêt de mort lui fut prononcé, et exécuté en 1653. On lui coupa la tête et les quatre membres, qu'on éleva sur des perches devant le château de Moscou. Le tronc du corps fut laissé sur la place, et dévoré par des dogues.

DÉMOCÈDE de Crotone, né environ l'an 558 avant J.-C., le plus fameux médecin de son temps, était fils de Calliphron, et ami de Polycrates, tyran de Samos. Cet oppresseur ayant été tué par Oronte, Darius fils d'Hystaspes, fit mourir l'assassin, et transporter à Suze toutes ses richesses avec ses esclaves. Démocède était confondu avec eux; mais ayant guéri le roi, qui s'était démis le pied en descendant de cheval, cette cure le mit en crédit. On lui donna à Suze une maison magnifique. Il eut l'honneur de manger à la table de Darius, et on ne pouvait obtenir de grâce à la cour que par son canal. Démocède ayant guéri Atosse, fille de Cyrus et femme de Darius, d'un ulcère à la mamelle, il obtint, par le crédit de cette princesse, d'être envoyé comme espion dans la Grèce. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'enfuit à Crotone, et y épousa une fille du fameux lutteur Milon, vers l'an 520 avant J.-C.

DÉMOCHARÈS d'Athènes,

était neveu de Démosthènes, ou, selon Plutarque, dans la Vie des dix orateurs, fils de sa fille et de Lachès. Timée en a donné une peinture très désavantageuse; mais Polybe le défend. Athénée fait mention d'une harangue de Démocharès contre Philon, ami d'Aristote. Démocharès avait écrit aussi l'histoire de son temps, dans laquelle il déchirait Démétrius de Phalère. Cet ouvrage, suivant Cicéron, était écrit plutôt en orateur qu'en historien.

DEMOCHARES. *Voyez* Moucux.

DÉMOCRITE, naquit à Abdère, dans la Thrace, l'an 470 avant J.-C., d'un homme qui logea chez lui Xercès dans le temps de son expédition en Grèce. Ce prince lui laissa, par reconnaissance, quelques mages, qu'il chargea de l'éducation du jeune Abdéritain. Ils lui enseignèrent la théologie et l'astrologie. Il étudia ensuite sous Leucippe, qui lui apprit le système des atomes et du vide; ce qui ne contribua pas peu à lui déranger la tête. Son goût pour la philosophie le porta à voyager. Il vit les prêtres d'Égypte, ceux de Chaldée, les sages de Perse, et on prétend même qu'il pénétra jusque dans les Indes, pour conférer avec les gymnosophistes. Ses voyages ne le rendirent ni plus sage ni plus heureux; ils épuisèrent son patrimoine, qui montait à plus de cent talents. Il fut sur le point d'encourir une note d'infamie comme dissipateur. Voulant prévenir cet opprobre, il alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme* ou *Traité sur le grand Monde*, qu'il regardait comme un ouvrage admirable. Ses juges en furent si charmés, qu'ils lui firent présent de 500 talents (près de 3 millions), lui érigèrent des statues, et ordonnèrent qu'après sa mort, le public se chargerait de ses funérailles. On assure qu'il riait toujours; mais c'était un ris de morgue et d'insulte; se croyant le seul sage parmi les hommes, il prétendait être en droit de se moquer de tous. D'ailleurs, parmi les anciens philosophes comme parmi les nouveaux, c'était à qui se distinguerait le plus, à qui occuperait davantage et les regards et les discours du public par des singularités, quelque extravagantes qu'elles pussent être. Les Abdéritains, à la vue de ce rire continuel, ne doutèrent plus de sa folie, et écrivirent à Hippocrate pour lui recommander sa tête. Il n'est pas certain qu'il se soit rendu aveugle pour méditer plus profondément; quoique ces sortes d'expédients soient assez assortis aux génies de ces fameux sages. Démocrite mourut à l'âge de 109 ans, 362 avant J.-C. Il ne reste aucun des ouvrages qu'il avait composés. Il croyait que les atomes et le vide étaient les principes de toutes choses, qu'ils roulaient et étaient portés dans l'univers, et que de leur rencontre se formaient le feu, l'eau, l'air et la terre. Cela suffit pour ne point pleurer sur la perte du *Diacosmos* et des autres écrits d'une si profonde physique. Jean Guichard, médecin de Montpellier au XVIe siècle, a traduit du grec un petit traité, qu'il dit faire partie des *Œuvres* d'Hippocrate, et que Laurent Joubert (*voyez* son article) a mis à la suite de son Traité du ris. Il est intitulé: *De la cause du ris de Démo-*

crite, expliquée et témoignée par Hippocrate, dans une lettre d'Hippocrate à Damagète, sur le ris de Démocrite. C'est un morceau rare et singulier.

DEMON, ou Demenète, Athénien, fils de la sœur de Démosthènes, gouverna la république d'Athènes pendant l'absence de son oncle, l'an 323 avant J.-C. Il écrivit et parla en public pour procurer le retour de ce grand orateur. Il obtint enfin qu'on lui enverrait un vaisseau pour revenir; et que non-seulement les 30 talents auxquels il était condamné lui seraient remis, mais encore qu'on en tirerait 30 autres du trésor public, pour ériger sur le port de Pirée une statue à Jupiter conservateur, en actions de grâces de ce qu'il avait conservé cet homme éloquent.

DEMONAX, philosophe crétois, qui fut, dit-on, d'une maison opulente, méprisa cet avantage pour afficher la philosophie. Il n'embrassa point de secte particulière, mais il prit ce qui lui parut bon dans chacune. Il affectait de parler comme Socrate; mais il se rapprochait beaucoup de Diogène pour la manière de vivre. Il se laissa mourir de faim, et fut enterré aux dépens du public. Il dit à ceux qui étaient autour de son lit : *Vous pouvez vous retirer, la farce est jouée.* Il vivait sous l'empereur Adrien, vers l'an 120 de J.-C. Lucien nous le donne pour un sage unique; mais dans la vérité du fait, ce n'était qu'un effronté, un plat diseur de dégoûtants et d'obscènes calembourgs, qui serait honoré fort au-dessus de son mérite, si on l'appelait comme Socrate, *Scurra atticus.*

DÉMOPHILE, évêque de Bérée, joua un grand rôle parmi les ariens. Le pape Libère ayant été exilé auprès de lui, Démophile lui persuada de souscrire à la formule du second conciliabule de Sirmium; formule dressée avec beaucoup d'art, et qui, à la rigueur, pouvait être défendue, comme elle le fut par saint Hilaire. Il se trouva au concile de Rimini, fut placé par ceux de son parti sur le siége de Constantinople, et chassé par l'empereur Théodose. Il mourut l'an 386, après avoir assisté à plusieurs conciles, où il avait toujours soutenu l'erreur avec beaucoup de subtilité.

DÉMOPHOON, fils de Thésée et de Phèdre. Après l'expédition de Troie, où il s'était trouvé, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Thrace, il y épousa Phyllis, fille de Lycurgue, roi de cette contrée.

DÉMOSTHÈNES, naquit à Athènes, l'an 381 avant J.-C., non d'un forgeron, comme Juvénal veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche, qui faisait valoir des forges. Il n'avait que 7 ans lorsque la mort le lui enleva. Des tuteurs intéressés volèrent à leur pupille une partie de son bien, et laissèrent perdre l'autre. Son éducation fut entièrement négligée, et la nature fit presque tout en lui. Il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, après avoir entendu un plaidoyer de Callistrate, orateur célèbre du temps; prit des leçons sous Isée et Platon, et profita des traités d'Isocrate, qu'il avait eus en secret. Son premier essai fut contre ses tuteurs. Il plaida dès l'âge de 17 ans, et les obligea à lui restituer une grande partie de son bien.

Une difficulté de prononcer très remarquable, et une poitrine très faible, étaient de puissants obstacles à ses progrès. Il vint à bout de les vaincre, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et en déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées. Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus pour n'être point déconcerté par les émeutes du peuple et les cris tumultueux des assemblées. Il fit plus ; il s'enfermait des mois entiers dans un cabinet souterrain, se faisant raser exprès la moitié de la tête, pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe, il composa ses harangues, chefs-d'œuvre d'éloquence, dont les envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, mais que la postérité a mises au-dessus de tout ce que nous a laissé l'ancienne Grèce. Après avoir exercé son talent dans quelques causes particulières, il se mit à traiter les affaires publiques. Les Athéniens, par leur mollesse, étaient, pour ainsi dire, devenus les complices de ceux qui voulaient les asservir ; il ranima leur patriotisme. Il tonna, il éclata contre Philippe, roi de Macédoine, et inspira à ses concitoyens la haine dont il était pénétré. « On court, di-» sait-il, sur les places publi-» ques, on se demande s'il est » vrai que Philippe soit mort ou » malade : mort ou vivant, que » vous importe? Vous vous fe-» riez bientôt un autre Philippe » par votre conduite. » Il se trouva, l'an 338 avant J.-C., à la bataille de Chéronée, où il prit la fuite. Après la mort de Philippe, il se déclara contre Alexandre son fils avec non moins de véhémence ; mais s'étant laissé corrompre par le présent d'une coupe d'or, il fut obligé de sortir de la ville. On avait dit auparavant de lui « que » tout l'or de Philippe ne le ten-» tait pas plus que celui de Perse » n'avait tenté Aristide ; » sa vertu se démentit étrangement en cette occasion. Après la mort d'Alexandre le Grand, il revint à Athènes, et continua à déclamer contre les Macédoniens. Antipater leur roi demanda qu'on lui livrât les orateurs qui déclamaient contre lui. Démosthène prit la fuite, et se voyant près de tomber entre les mains des soldats qui le poursuivaient, il suça du poison qu'il avait dans une plume, feignant d'écrire à quelqu'un de ses parents, l'an 322 avant J.-C. On peut remarquer comme une chose singulière, que les deux plus grands orateurs d'Athènes et de Rome ont fini leur vie par une mort funeste. Cet homme qui se donna lui-même la mort la craignait sur un champ de bataille : tant il est vrai que le suicide est la manie des âmes faibles ! Les Athéniens lui érigèrent une statue de bronze avec cette inscription : *Démosthènes, si tu avais eu autant de force que d'éloquence, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.....* Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait sans art et naître du sujet. A cette élo-

quence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire et la liberté. On a souvent comparé Démosthènes avec Cicéron, et on ne sait pas encore lequel on doit préférer. Tout ce qu'on peut dire de plus fort en faveur de Démosthènes, c'est qu'ayant vécu avant Cicéron, il n'a pas peu contribué à former celui-ci à cette éloquence brillante dont il lui laissa tant de modèles. C'est la réflexion de Quintilien : *Cedendum vero in hoc quod ille prior fuit et magna parte Ciceronem, quantus est, fecit*. Les anciens biographes de Démosthènes sont : Denis d'Halicarnasse, Libanius, Lucien et Plutarque. André Scholt a écrit en latin les Vies comparées d'Aristote et de Démosthènes, Vienne, 1603, in-4°. Philippe Barton a donné *Plutarchi Demosthenis et Ciceronis vitæ parallelæ, græc.-lat., cum notis*, Oxford, 1744, in-8°. Le père Rapin a fait, *Comparaison de Démosthènes et de Cicéron*, Paris, 1676, in-12. Les œuvres de Démosthènes qui sont parvenues jusqu'à nous consistent en soixante-un *Discours* ou *Harangues*, soixante-cinq *Exordes*, et six *Lettres* écrites, pendant son exil, au peuple d'Athènes. La meilleure édition de ses *Harangues* est celle de Francfort, 1604, in-fol., avec la traduction latine de Wolfius. Tourreil en a traduit quelques-unes en français, et a orné sa version de deux préfaces excellentes sur l'état de la Grèce. Cette version a été éclipsée par la Traduction complète que M. l'abbé Auger en a donnée avec celle d'Eschine, Paris, 1777, 5 vol. in-8°, chez La Combe. M. Taylor, savant anglais, a publié à Londre une nouvelle édition de *Démosthènes*. [Les *Harangues politiques* ont été traduites par Gin, avec des *Notes* sur les événements de la révolution française, Paris, 1791, 3 vol. in-8°.]

DÉMOSTHÈNES, vicaire du préfet du prétoire, sous Valens, fauteur ardent des ariens, persécuteur des catholiques, était maître-d'hôtel du même empereur, lorsqu'il s'avisa de critiquer quelques discours que saint Basile faisait à ce prince. Il lui échappa un barbarisme : *Quoi ! lui* dit saint Basile, *un Démosthènes qui ne sait pas parler !....* Démosthènes, piqué, lui fit des menaces, et Basile lui répondit : *Mêlez-vous de bien servir la table de l'empereur, et non pas de parler de théologie*. Devenu vicaire du préfet, il bouleversa toutes les Églises, assembla des conciles d'évêques ariens, et exerça des vexations horribles contre les soutiens de la bonne cause.

✝ DEMOUSTIER (Charles-Albert), naquit à Villers-Coterets, le 11 mars 1760. Il fit ses études au collége de Lisieux, à Paris, suivit quelque temps le barreau et ne s'occupa ensuite que de littérature ; mais il ne sut pas se garantir du mauvais goût répandu dans la littérature française, lorsqu'il composa ses ouvrages. Le faux brillant, le bel esprit y tiennent la place du talent vrai et naturel ; aussi ses productions, qui eurent d'abord un si grand succès, sont-elles jugées aujourd'hui avec beaucoup de sévérité par tous les amateurs du bon goût. On a de lui : 1°

Lettres à Émilie sur la mythologie. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; la première complète est de 1790, et la meilleure est celle de Renouard, 1809, 6 volumes in-18 et in-12, avec des figures de Moreau. 2° *La liberté du cloître*, poème, 1790, in-8°. Demoustier y fait hommage aux principes irréligieux. 3° *Le siége de Cythère*, poème, première partie, 1790, in-8°. Cette première partie contient six chants de l'ouvrage, qui devait en avoir dix-huit. L'auteur avait mis à la tête du volume qu'il publia, cette épigraphe: « Continuerai-je? » Il ne continua pas. 4° *Cours de morale et opuscules*, 1804, in-8°; 1809, 3 vol. in-18. Cet ouvrage renferme ses *poésies fugitives*, *ses consolations*, des fragments de la *galerie du dix-huitième siècle*. Demoustier a composé en outre un assez grand nombre de comédies et d'opéras, qui ont eu autrefois du succès, mais qu'on a oubliés aujourd'hui pour la plupart. Un certain nombre de ses comédies ont été recueillies et réimprimées sous le titre de *Théâtre de Demoustier*, 1804, 1809, 2 vol in-8°. Demoustier est mort à Villers-Coterets le 9 mars 1801, dans les sentiments d'un vrai chrétien.

DEMPSTER (Thomas), gentilhomme écossais, né au château de Cliftbog en 1579, s'expatria durant les guerres civiles d'Écosse. Il vint à Paris; mais comme il était extrêmement violent, il s'y fit des affaires, et fut obligé de passer en Angleterre. Il revint bientôt à Paris, emmenant avec lui une très belle femme, que ses écoliers lui enlevèrent à Pise, où il enseigna pendant quelque temps. De là il passa à Bologne, où il professa avec applaudissement jusqu'au 6 septembre 1625, année de sa mort. Dempster était jurisconsulte, historien, poète, orateur. On a de lui des ouvrages dans ces différents genres. Le plus célèbre est son *Histoire ecclésiastique d'Écosse*, en 19 livres, imprimée in-4°, à Bologne, en 1627. Elle est littéraire autant qu'ecclésiastique. Il crut honorer sa patrie en faisant naître en Écosse une foule d'écrivains étrangers; et il s'honora très peu lui-même par ce mensonge historique. On a encore de lui: 1° *De Etruria regali*, Florence, 1723 et 1724, 2 vol. in-fol., avec un supplément, par Passeri, Lucques, 1767, in-fol.; 2° une *édition* des Antiquités romaines, de Rosin, Paris, 1613, in-fol., avec des additions qui se trouvent à la suite de chaque chapitre, sous le titre de *Paralipomena*.

DENESLE. *V.* NESLE (N. de).

DENHAM (Sir John), né à Dublin en 1615, montra dans sa jeunesse plus d'inclination pour le jeu que pour l'étude. Son père, irrité contre lui, le corrigea un peu de son penchant. Le fils écrivit même un *Essai contre le jeu*, pour preuve de son changement; mais après la mort du père, il fut plus joueur que jamais. En 1641, il publia une tragédie intitulée: *Le Sophi.* Ces prémices de sa veine poétique surprirent d'autant plus, que personne ne s'attendait à de pareils ouvrages de la part d'un pilier de brelan. Charles II, après son rétablissement sur le trône, le nomma surintendant des bâtiments royaux. Il mourut en 1668, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, auprès de ses con-

frères Chaucer, Spencer et Cowley. Outre sa tragédie du *Sophy*, on a plusieurs autres pièces de poésies, Londres, 1719, in-12, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Sa *Montagne de Kooper* est pleine d'idées brillantes, et de descriptions faites d'après nature. [Denham introduisit dans la poésie anglaise cette précision d'expression, cette plénitude de sens qui faisait le caractère particulier de son talent, et qui est sans doute la cause de l'estime particulière qu'il avait inspirée à Pope, qui estimait beaucoup ses productions. Il est considéré comme un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner la poésie anglaise, à laquelle il donna cette régularité, qu'un demi-siècle auparavant Malherbe introduisait dans la poésie française.]

† DENINA (Charles-Jean-Marie), né à Ravel en Piémont, en 1731, prit l'habit ecclésiastique; il étudia d'abord la théologie à Salmes; ayant ensuite reçu une bourse dans l'université de Turin, il se rendit dans cette ville où il prit les ordres. En 1753, il fut créé professeur d'humanités à Pignerol; mais il fut quelque temps après obligé d'abandonner cette place, par suite de quelques désagréments qu'il eut à essuyer pour une comédie de collége. Il reçut en 1756 le bonnet de docteur en théologie aux écoles palatines de Milan. Denina occupa en Piémont différentes chaires de rhétorique, de littérature italienne, de langue grecque; mais il perdit encore ces places, et fut exilé d'abord à Verceil, et ensuite dans son lieu natal, pour avoir, contre les lois du Piémont, fait imprimer un ouvrage hors de ce royaume. L'archevêque de Turin lui fit rendre une partie de ses pensions, et lui obtint la permission de revenir à Turin, où il ne s'occupa que de travaux littéraires. Denina se proposant de faire un ouvrage sur les révolutions d'Allemagne, fut appelé à Berlin en 1782, par le grand Frédéric. Mais ses principes n'étant pas conformes à ceux du roi philosophe, il perdit ses bonnes grâces, et les ouvrages qu'il publia en Prusse eurent peu de succès. Cependant Frédéric le nomma membre de son académie. Denina se trouvait à Mayence lors du passage de Napoléon, qui, à la recommandation de Salmatoris, le nomma son bibliothécaire au mois d'octobre 1804. Denina revêtu de cette dignité vint se fixer à Paris, et mourut dans cette capitale le 5 décembre 1813. Les nombreux ouvrages de ce savant se font remarquer par un style pur et nerveux, des idées neuves et profondes, et une vaste érudition. Voici les principaux : 1° *De studio theologiæ et norma fidei*, 1758, in-8°; 2° *Discorso sopra le vicende della letteratura*, 1760, in-12, réimprimé à Glascow avec des additions de l'auteur; puis sous le titre de : *Vicende della letteratura*, Berlin, 1785; Venise, 1797; Turin, 1792, 3 vol. in-12; il a paru à Turin, en 1811, un quatrième volume sous le titre de : *Saggio istorico critico sopra le ultime vicende della letteratura*. On y trouve dans le troisième volume différents opuscules, savoir : *De l'influence de la littérature française sur l'anglaise, et de l'anglaise sur l'allemande; sur l'état présent des sciences et des arts en Italie*, et un *Discours de réception à l'académie de*

Berlin. C'est sur l'édition de Glascow que le P. de Livoy a fait sa traduction en 1767. Centillion fit la sienne sur celle de Berlin, et sous les yeux de l'auteur en 1782. 3° *Lettera di N. Daniel Caro* (anagramme de *Carlo Denina*) *sopra il dovere dei ministri, etc.*, ou *Lettres sur le devoir des ministres évangéliques de prêcher par les instructions et l'exemple, etc.*, Lucques, 1791, in-8°; 4° *Delle rivoluzioni d'Italia libri venti-quattro*, 1769-71, 3 vol in-4°, traduites en français par Jardin, 1770 et suiv., 2 vol. in-12. C'est le plus important des ouvrages de Denina. Son ami l'abbé Corta depuis archevêque de Turin et cardinal, y fit des corrections avant sa publication. 5° *Dell' impiego delle persone*, Florence, 1777, Turin, 1803, 2 vol. petit in-8°. Denina s'étant déchaîné contre la multiplicité des ordres religieux, eut quelques désagréments à essuyer à ce sujet. Son livre fut supprimé. 6° *Istoria politica e letteraria Grecia*, Turin, 1781-82; Venise, 1783, 4 vol. in-8°; 7° *La Sibilla teutonica*, Berlin, 1786, esquisse en vers de l'histoire germanique, réimprimée dans le quatrième volume des *Vicende*; 8° *Réponse à la question: Que doit-on à l'Espagne?* Berlin, 1786; Madrid, 1787, traduite en espagnol. C'est comme une suite aux *Observations de Cavanillas* en défense des Espagnols; mais celui-ci n'avait parlé que de ses contemporains; c'est de leurs ancêtres que Denina entreprend l'apologie. Cet opuscule curieux est réimprimé en français à la suite de l'édition des *Vicende* faite à Turin en 1792. 9° *Lettres critiques* pour servir de supplément à l'ouvrage précédent, 1786, in-8°; 10° *Apologie de Frédéric II, sur la préférence que ce roi parut donner à la littérature française*, Dessau, 1787, in-8°; 11° *Discours sur le progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*, Berlin, 1788; 12° *Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, 1788, in-8°; 13° *La Prusse littéraire sous Frédéric II, ou Histoire abrégée de la plupart des auteurs qui sont nés ou ont vécu dans les états prussiens depuis 1740 jusqu'à 1786, par ordre alphabétique*, Berlin, 1790-91, 3 vol. in-8°; 14° *La Russiade*, 1799, 1810, in-8°, traduite en français sous le titre de *Pierre le Grand*, par MM. Sérieys et André, 1809, in-8°. Denina publia une brochure anonyme contre cette traduction. 15° *Rivoluzioni della Germania*, Florence, 1804, 8 vol. in-8°; 16° *La Clef des langues, ou Observations sur l'origine et la formation des principales langues qu'on parle ou qu'on écrit en Europe*, Berlin, 1805, 3 vol. in-8°; 17° *Tableau historique, statistique et moral de la Haute-Italie et des Alpes qui l'entourent*, Paris, 1805, in-8°; 18° *Discours historique sur l'origine de la hiérarchie et des concordats entre la puissance ecclésiastique et la puissance séculière*, 1808, in-8°. Le cardinal Fesch avait d'abord accepté la dédicace de cet ouvrage, mais il se retracta après la mise en vente, et l'ouvrage fut retiré de la circulation. 19° *Istoria dell' Italia occidentale*, 1809, 6 vol. in-8°; 20° *Histoire du Piémont et des autres états du roi de Sardaigne*, avec un *Aperçu des savants qui ont illustré le règne de Charles-Emmanuel*, de 1580 à 1630. Cet ouvrage

a été traduit en allemand par M. Frédéric Strass, d'après le manuscrit italien de l'auteur, Berlin 1800, 1805, 3 vol. in-8°. 21° *Essais sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des Sardes et des Corses*, 1807, in-8°. Denina eut avec Voltaire quelques démêlés au sujet de son *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, où il n'avait pas témoigné pour le philosophe de Ferney tout l'enthousiasme qu'il croyait mériter. Voltaire, pour s'en venger, lui lança, dans l'Homme aux quarante écus, qu'il donna en 1767 (chapitre dernier), un trait amer, auquel Denina a survécu quarante-six ans sans rien perdre de sa réputation littéraire. C'est par erreur que plusieurs personnes ont donné à Denina le titre de l'*un des commandants de la Légion d'honneur*; il n'était pas même légionnaire. Il portait à la boutonnière un petit ruban violet, en qualité de chanoine de Varsovie. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* du mois de janvier 1814, une Notice sur la vie et les ouvrages de Denina, par M. Barbier.

† DENIS DE GÈNES (Le père), capucin, né en 1636, et mort en 1695, historien de son ordre, a laissé: *Bibliotheca scriptorum ordinis minorum Sancti-Francisci capucinorum*, Gènes, 1680, ibid, 1695, in-fol.; édition revue et beaucoup augmentée, Venise, 1747, in-fol.; cette quatrième édit. est due aux soins du P. Bérard de Bologne, du même ordre. Cette édition est supérieure aux autres, quoiqu'elle ne soit pas encore sans beaucoup de défauts. Les auteurs y sont rangés par ordre alphabétique de leur nom de religion; mais le nom de famille manque presque toujours. Les textes des ouvrages y sont ordinairement traduits en latin, et quelquefois tronqués; ajoutez à cela l'omission d'un grand nombre d'écrivains de mérite. Cependant, quelque imparfait que soit cet ouvrage, il est nécessaire et même indispensable pour compléter la bibliographie des ordres monastiques. On se tromperait, d'ailleurs, si on pensait que cet ordre est pauvre en écrivains et hommes remarquables. On y compte mille quatre-vingt-deux écrivains, historiens, biographes, voyageurs, géographes, philologues, grammairiens, physiciens, mathématiciens, poètes, et surtout des théologiens et auteurs ascétiques.

† DENIS (Nicolas), né à Tours vers l'an 1598, fut gouverneur, lieutenant-général pour le roi, et propriétaire d'une partie de l'Acadie et du Canada, depuis le cap Canteau jusqu'à Caspé. Il eut, au sujet de ces possessions, des démêlés hostiles avec ses propres compatriotes, ce qui l'empêcha de rien entreprendre de considérable. Il était parti pour l'Amérique en 1632, il n'en revint que 40 ans après, et publia à son retour: *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle de ce pays*, Paris, 1672, 2 vol. in-12. Il mourut vers 1684.

† DENIS (Michel), poète allemand et savant bibliographe, naquit en 1729 à Scharding en Bavière. Il entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 18 ans, et il y resta jusqu'à la suppression de la société. Après avoir enseigné à Grætz, à Clagenfurth, et dans plusieurs autres villes, il fut nommé successivement inspecteur

des études dans l'École militaire de Marie-Thérèse, en 1759, chef de la bibliothèque de Garelli, en 1773, et enfin, en 1791, premier conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne. Le nombre des ouvrages que ce savant nous a laissés est si prodigieux, que la vie d'un homme paraît à peine suffisante pour les composer. Voici les principaux : 1° *Sancti Augustini sermones inediti, ex membranis sec.* XII, *Bibliot. palat. Vindob.*, Vienne; 2° *Codices manuscripti theologici*, *Bibliot. palat. Vindob. aliarumque occidentis linguarum*, Vienne, 1793-94, 2 vol. in-fol, 3° *Monuments de la foi chrétienne et de la morale dans tous les siècles*, Vienne, 1793-96, 3 vol. in-8°; 4° *Introduction à la connaissance des livres.* Cet ouvrage est partagé en deux parties (dont chacune a eu plusieurs éditions), 1re partie. *Bibliographie;* 2e partie, *Histoire littéraire*, Bingen, 1782, 2 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont en prose allemande; les suivants sont en vers de la même langue. 5° *Épîtres en vers à Klopstock*, Vienne, 1764, in-4°; 6° *Tableau poétique des principaux événements militaires arrivés en Europe depuis l'an* 1756 *jusqu'en* 1761, Vienne, 1760-61, 2 vol. in-8°, et Augsbourg, 1758, in-8°; 7° *Poésies d'Ossian*, traduites de l'anglais, Vienne, 1769, 3 vol. in-8°; 8° *Ode donnée à sa sainteté pendant son séjour à Vienne*, en latin et en italien, 1782, in-8°; 9° *Chants funéraires des anciens poètes bucoliques*, traduits (dans le Mag. pour les scienc. et la littér., 1785); 10° deux *Odes sur le voyage de Joseph II*, Vienne, 1769 et 1770; 11° *OEuvres posthumes de Denis*, Vienne, 1801, in-4°. Denis fit imprimer, en 1799, une épitaphe en l'honneur de Pie VI. Elle pourra faire connaître son talent pour la poésie latine :

Papa Pius, patriâ Casenas, Angelus ante
 Braschius, ingenio vividus, ore decens,
Casibus adversis in serum exercitus ævum,
 Jure peregrinus dictus apostolicus,
Post varios tandem vitæque viæque labores,
 Ossa valentino liquit in exilio.
Perdita sub Sextis semper, testante poeta,
 Hoc quoque sub Sexto perdita Roma fuit.
Sed ne crede Pii culpa periisse, viator,
 Perdidit, heu ! Romam temporis impietas.

Outre ses nombreux ouvrages, d'autres titres recommandent encore Denis à la reconnaissance de ses compatriotes; ce sont les services qu'il a rendus à la langue et à la poésie allemande. Il fut un des premiers qui, dans la partie méridionale de l'Allemagne, s'appliquèrent à donner à la langue des formes plus douces et plus élégantes, et à perfectionner la méthode d'enseignement. Il s'appelait lui-même le *barde du Danube ;* en effet, son genre rappelait les anciens bardes, et il avait pris pour modèle Ossian et les autres poètes scandinaves, aimant à présenter dans ses tableaux les mœurs pures, l'antique innocence des premiers temps, la loyauté des anciens guerriers, etc.; et au lieu d'employer les symboles mythologiques des poètes grecs et romains, il s'attachait aux divinités du nord et aux emblèmes sous lesquels les mythologistes de cette région nous les ont représentées, et il cherchait à imiter les transitions brusques, le style laconique, et la majestueuse simplicité des poètes septentrionaux.

† DENIS (Louis), géographe français, né vers 1725, et mort vers 1794, était d'abord graveur, et fut ensuite nommé géograph- du duc de Berri [depuis Louis XVI). Il a laissé de nombreux ouvrages qui ont rapport à la géo-

graphie, également remarquables par leur exactitude et la forme ingénieuse qu'il a su leur donner. Voici les principaux : 1° *Plan topographique et raisonné de Paris*, en quarante-deux petites feuilles in-12, 1758; 2° *Cartes de France*, 1761, sept feuilles in-4°. Chaque carte offre la France entière considérée sous un rapport particulier; du commerce, de la minéralogie, etc. 3° *Analyse de la France*, ou *Recueil de petites cartes de provinces*, avec une *explication par demandes et réponses*, 1764, in-24; 4° *Géographie des dames*, ou *Almanach géographique et historique*, en 55 cartes, 1764, in-24; 5° *Mappemonde physique, politique et mathématique*, 3 feuilles d'atlas, 1764, avec une *Explication* en 23 pages in-12, et 6 petites cartes; 6° *Guide royal, ou Dictionnaire topographique des grandes routes de France*, 1779, 2 vol. in-12 de 668 pages, tout gravés; ° *Le Conducteur Français*, Paris, 1776 et années suivantes, in-8°. Chaque cahier offre une route d'environ trente lieues. Ce grand ouvrage, le plus important de l'auteur; n'a pas été achevé.

DENISART (Jean-Baptiste), procureur au Châtelet de Paris, né à Iron près de Guise en Picardie, mort à Paris, le 4 février 1765, à l'âge de 52 ans, était également recommandable par sa probité et par ses lumières. On a de lui un ouvrage clair, méthodique et exact, plusieurs fois réimprimé, sous le titre de *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, Paris 1771, 4 vol. in-4°, avec des additions par Varicourt. Ce recueil peut servir également de dictionnaire pour le droit civil et pour le canonique. Il est utile non seulement aux jurisconsultes, mais aux personnes qui ne sont point livrées par état à l'étude des lois. Il a reparu de 1783 à 1790, en 14 vol. in-4°; les neuf premiers volumes sont de MM. Bayard et Camus, et les cinq autres sont dûs à M. Calenge. Les nombreux changements qu'ils y ont faits l'ont presque rendu un ouvrage nouveau; il est, malgré cela, resté incomplet. On lui doit encore une *édition* des actes de notoriété du Châtelet, 1759, in-4°, avec des notes qui prouvent beaucoup de savoir. Denisart était extrêmement laborieux; et c'est sans doute son application continuelle qui a avancé sa mort.

† DENON (Dominique-Vivant, Baron), naquit à Châlons-sur-Saône, vers 1739. Il était fils unique d'une famille noble, qui le destinait au barreau; mais la prédiction d'une Bohémienne, comme il le racontait lui-même, dirigea autrement le cours de toute sa vie. Il rencontra cette Bohémienne lorsqu'il n'avait que sept ans : elle lui prédit « qu'il serait aimé des femmes, admis dans les cours de l'Europe, et qu'une *constellation lumineuse* comblerait un jour tous ses vœux. » Il n'est pas extraordinaire qu'un enfant fût séduit par un avenir si flatteur pour lui; mais ce qu'il y a d'inconcevable, c'est qu'un homme auquel on accordait beaucoup d'esprit rappelât avec complaisance que cette prédiction s'était accomplie. Quoi qu'il en soit, à l'âge de quatorze ans il obtint de son père de venir à Paris finir ses études et faire son droit. Arrivé dans la capitale, ayant toujours présente à son esprit la prédiction de la Bohémienne, il s'oc-

cupa moins de ses études que de faire des connaissances. Une physionomie piquante et d'une grande mobilité, des yeux vifs, pétillants; beaucoup de volubilité dans ses discours, et surtout un caractère extrêmement mobile, rendaient agréables sa personne et sa conversation. A l'âge de seize ans, il avait étendu ses relations de Paris jusqu'à Versailles, et était admis dans les cercles les plus brillants. Une vie dissipée dans un âge aussi tendre ayant altéré sa santé, il eut à subir la douloureuse opération de la pierre. Quand il fut rétabli, il s'occupa un peu des arts, mais seulement comme amateur, et dans le peu d'instants de loisir que lui laissaient ses plaisirs multipliés. Son heureuse étoile (nous ne dirons pas l'*astre lumineux* de la Bohémienne) lui procura de puissants protecteurs, qui lui facilitèrent l'accès auprès de Louis XV. Ce monarque s'amusa de la gaîté et de l'esprit de Denon; il le nomma son page. Plus tard, le même prince lui confia la place de conservateur des médailles et des pierres gravées, dont le roi lui-même avait formé la collection. Autant pour suivre ses penchants naturels que pour accomplir son horoscope, Denon faisait sa cour indistinctement à toutes les femmes; mais, n'étant pas assez riche pour s'approcher des nymphes *théâtrales*, son imagination suppléa au défaut de fortune. Il composa une comédie; et, par un contraste assez bizarre, il choisit un sujet moral: *Le bon Père*. Cette pièce fut jouée; mais comme les amis de M. Denon n'en font pas l'éloge, nous nous permettrons d'en conclure qu'elle n'eut pas de succès. L'auteur néanmoins atteignit son but; il obtint, en sa qualité d'*homme aimable*, autant de vogue dans les coulisses qu'il en avait obtenu à la ville et à la cour. Devenu courtisan par métier, et voyant que Louis XV semblait disposé à aimer les beaux-arts, il s'appliqua au dessin, qui contribua ensuite à le faire distinguer de la foule des oisifs *à bonne fortune*. Nommé gentilhomme d'ambassade à la cour de Pétersbourg, il se rendit en courrier dans cette ville, où son air un peu trop hardi et son ton tranchant déplurent au grand-duc Paul et à l'impératrice Catherine. M. Denon, piqué à son tour du peu de cas qu'on faisait de lui, alla en Danemarck rejoindre le comte de Vergennes. Louis XV était mort; le comte fut nommé ministre des affaires étrangères, et devint un nouveau protecteur pour Denon, auquel il confia une mission auprès du conseil helvétique. Sa mission achevée, il voulut, avant de revenir à Paris, voir le philosophe de Ferney. On dit que Voltaire le reçut très amicalement, soit parce qu'il était *gentilhomme ordinaire*, soit parce qu'il faisait des vers, ou parce qu'il lui ressemblait, ce qui ne ferait pas l'éloge de la beauté de Denon. Peu de temps après son retour dans la capitale, il fut attaché à l'ambassade de M. le comte d'Amboise. Quand ce seigneur revint à Paris, Denon resta à Naples en qualité de chargé d'affaires. Les superbes environs de cette grande ville, pleins de ruines historiques et de chefs-d'œuvre de l'art, attirèrent son attention. Mettant à profit son talent pour le dessin,

il put envoyer à M. Delaborde et à l'abbé de Saintnon un *Journal* sur Naples, les dessins de ses environs, ceux de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile et de Malte, qui furent publiés par eux à Paris. M. Denon ne demeura pas stationnaire à Naples; il entreprit plusieurs voyages, ainsi que le témoignent ses travaux sur les arts. Dans son séjour à Rome, il fut accueilli avec distinction par le cardinal de Bernis, dont la maison était comme le rendez-vous des principaux personnages de l'Europe. Sur ces entrefaites, M. de Vergennes étant mort, Denon perdit en lui un zélé protecteur. Ce contre-temps et la disgrâce qu'il encourut auprès de la reine Marie-Caroline de Naples l'obligèrent de quitter les affaires politiques; il se consacra dès lors entièrement aux arts. De retour à Paris, l'académie lui offrit de l'admettre dans son sein comme amateur; il refusa, et, protégé par de puissants amis, il y fut reçu comme artiste. Les beautés de l'Italie avaient frappé son imagination; il s'y rendit encore, visita Bologne, Florence, Vérone et Venise; étudia à leurs fameuses écoles, qui avaient produit les Carrache, les Andrea del Sarto, les Paul, les Titien, et tant d'autres maîtres célèbres. Ce fut à Venise qu'il compléta sa belle *collection* de dessins de toutes les écoles; ce fut aussi dans cette ville, où il demeura cinq ans, qu'il connut la fameuse madame Albrizzi, la Ninon, la Deffand ou la Lespinasse de l'Italie. Dans l'ouvrage qu'elle publia ensuite sous le titre de *Ritratti* ou *Portraits*, c'est ainsi qu'elle peignit Denon: « On dit généralement qu'il ressemble à Voltaire. Quant à » moi, je dirai qu'on retrouve » en lui la physionomie de Vol» taire, mais que dans la phy» sionomie de Voltaire on ne » trouve pas celle de Denon. Ce » qui leur est commun n'est, à » mon avis, que ce qui indique » plus spécialement l'esprit, la » vivacité, le mouvement, et je » ne sais quoi de malicieux » dans ce regard et ce sourire » que l'on redoute si fort, et » qui plaît tant néanmoins; mais » la physionomie de Voltaire » ne saurait promettre rien de » ce qui caractérise l'âme de De» non... » A cela elle ajoute les plus pompeux éloges, et termine en disant *qu'il est* (Denon) *fort chéri des femmes*. On croira peut-être que les philosophes libéraux poussèrent de hauts cris en voyant comparer l'*esprit* de Denon à celui de Voltaire? point du tout: ils souscrivirent à la décision de madame Albrizzi. On ne dira donc plus qu'ils ne sont pas d'une bonne composition. Les troubles révolutionnaires avaient déjà éclaté en France, ainsi que dans quelques endroits de l'Italie, et surtout à Venise, où l'on regardait les Français comme suspects. Denon quitta cette ville, passa à Florence, de là en Suisse, et enfin il rentra en France. Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Élisabeth, n'existaient plus: la faux de Robespierre moissonnait tout. Il courut d'abord quelque danger comme noble; mais le peintre David vint à son secours, et le chargea de graver les costumes que les démagogues du jour voulaient faire adopter. Denon fut alors en relation immédiate avec les jaco-

bins; mais il paraît que jamais il ne se mêla d'affaires politiques. Cependant il semblait destiné à plaire à tous les chefs du gouvernement français, usurpateurs ou légitimes. Appelé par Robespierre, qui voulait lui demander compte de son travail sur les costumes, il en reçut un accueil très amical, et s'entretint avec lui plusieurs heures. La même conversation se renouvela plusieurs fois, tandis que Robespierre s'attachait de plus en plus à Denon, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il était d'une race *aristocrate*. La mort de ce tyran débarrassa Denon d'un crédit peu flatteur. Il traversa l'époque du directoire sans événement remarquable, jusqu'à ce qu'il connût Buonaparte chez madame Beauharnais. L'un et l'autre se plurent réciproquement. Il accompagna ce conquérant en Égypte, où il collationna l'ouvrage sur ce pays. Quand Napoléon devint premier consul, il le nomma directeur-général du Musée, et le chargea ensuite des médailles de son histoire, de l'érection de la colonne de la place Vendôme, et des principaux monuments. Denon suivit Buonaparte dans toutes ses expéditions en qualité de dessinateur *historiographe*, et avait pour lui le même enthousiasme que Talma et le peintre David. Aussi ils étaient tous les trois ceux qui avaient le plus facilement accès auprès de Napoléon. Après la chute de celui-ci, et lors de la restauration, Louis XVIII, qui avait connu Denon à la cour de son aïeul, eut la générosité de le conserver dans ses places. Mais quand Buonaparte reparut en 1815, Denon fut un des premiers qui vinrent lui présenter leurs hommages et leurs félicitations. Au retour du roi, M. Puymaurin fut nommé directeur de la monnaie des médailles, et M. le comte de Forbin directeur du Musée; cependant, par ordonnance du roi, du 21 mars 1816, Denon fut conservé comme membre de l'académie des beaux-arts. Il s'occupait à graver les curiosités et les raretés que contenait son cabinet, travail très utile aux arts, lorsqu'il mourut le 26 avril 1825, âgé de près de 86 ans. On a de lui: 1° *Voyage en Sicile*, 1788, in-8°; 2° *Voyage dans la haute et basse Égypte pendant les campagnes du général Buonaparte*, 1802, 2 vol. in-fol., avec fig., ou 3 vol. in-12, sans fig. Cet ouvrage, très estimé en France et à l'étranger, a eu plusieurs traductions en anglais. Denon, sans être un grand artiste, était un homme de goût et un excellent observateur.

DENORES. *Voy.* NORES.

DENTRECOLLES (François-Xavier), jésuite, né à Lyon en 1664, se consacra à la mission de la Chine, avec le P. Parennin. Il y fut employé autant d'années que lui, et mourut également le 2 juillet 1741, à 77 ans. Son caractère aimable, son esprit insinuant, ses manières douces et affables, lui gagnèrent l'estime et l'affection des lettrés et du peuple. Il fit imprimer un grand nombre d'*Ouvrages* en langue chinoise, soit pour persuader la vérité de la religion aux gentils, soit pour maintenir les nouveaux fidèles dans la piété. Outre ces écrits, qui ne peuvent nous être connus, nous avons de lui plusieurs morceaux intéressants dans le recueil des

Lettres édifiantes et curieuses, et dans l'*Histoire de la Chine*, du P. du Halde.

DENYS (Saint), dit l'*Aréopagite* (*Dionysius Areopagita*), un des juges de l'aréopage, fut établi évêque d'Athènes, après avoir été converti par saint Paul. Il finit sa vie dans cette ville, par le martyre, vers l'an 95 de Jésus-Christ. La cathédrale de Soissons prétend posséder son chef, qui, en 1205, aurait été apporté de Constantinople en France. Le pape Innocent III envoya à l'abbaye de Saint-Denys son corps, qui de la Grèce avait été transféré à Rome. On a attribué à saint Denys plusieurs ouvrages, que la critique ne reconnaît pas être de lui. Le style de ces ouvrages et leur méthode sont fort éloignés de la manière dont on écrivait dans le Ier et le IIe siècle, et paraissent être du Ve. On les a tous réimprimés en deux vol. in-fol., grec et latin, à Anvers, en 1634, recueillis par le P. Balthasar Cordier, jésuite. Le Ier volume contient les *Préfaces de saint Maxime et de George Pachimère*; le livre de la *Hiérarchie céleste*, en 15 chapitres; celui de la *Hiérarchie ecclésiastique*, en 7, et celui des *Noms divins*, en 13. Le 2e vol. renferme la *Théologie mystique*, en 5 chapitres, et quelques *Epîtres*. On trouve sa *Liturgie* dans un petit vol. in-8°, Cologne, 1530, rare, intitulé: *Ritus et observationes antiquissimæ*. Ses ouvrages sont aussi dans la bibliothèque des pères. On a plusieurs Vies de saint Denys, tirées des Ménées des Grecs, de Siméon Métaphraste, de Suidas, de Nicéphore, de Michel Singelle, de Méthodius, de Guérin, du P. Halloix, jésuite, etc.

DENYS (Saint), célèbre évêque de Corinthe, au IIe siècle, avait écrit plusieurs *Lettres*. Eusèbe en a conservé des fragments importants.

DENYS (Saint), premier évêque de Paris, fut envoyé dans les Gaules sous l'empire de Dèce, vers l'an 240. Il fut honoré de la palme du martyre, et eut la tête tranchée avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre, sur la montagne de Mercure, appelée de cet événement le Mont des Martyrs, et dans la suite des temps *Montmartre* (et jamais *Mons Martis*, comme le dit Saint-Foix dans ses romanesques Essais sur Paris). « A la » montagne de Mercure, dit » Raoul de Presles, fut mené » monseigneur saint Denys et » ses compagnons, pour sacrifier » à Mercure, à son temple qui là » était, et dont appert encore la « vielle muraille; et pour ce qu'il » ne le voulut faire, fut ramené » lui et ses compagnons jusqu'au » lieu où est la Chapelle, et là furent tous décollés; et pour » celle, ce mont, qui auparavant » avait nom *le Mont de Mercure*, » perdit son nom, et fut nommé » *le Mont des Martyrs*, et encore » est. » On a confondu très mal à propos ce saint évêque avec saint Denys l'Aréopagite. Hilduin, abbé de Saint-Denys, fut le premier qui entreprit de prouver, dans le IXe siècle, que l'évêque de Paris était le même que l'évêque d'Athènes. Cette opinion passa de Paris à Rome, par Hilduin; des Romains chez les Grecs, par Méthodius son contemporain; et de la Grèce elle repassa en France, par la traduction que fit Anastase de la Vie de saint Denys, composée par Méthodius. Ce sentiment est au-

jourd'hui entièrement réprouvé, même par les légendaires, comme on peut le voir dans les bréviaires de Paris et de Rouen. L'idée que saint Denys, après sa décapitation, avait porté sa tête entre ses mains, est peut-être l'effet des anciennes peintures et statues qui exprimaient de la sorte le genre de son martyre. De Marca attribue à Fortunat une Vie de saint Denys, que François Bosquet a recueillie dans son *Histor. Eccles. gallicanæ*. On a la Chronique de saint Denys, pasteur de France, in-4°, gothique et sans date, et une *Vie* de saint Denys, en vers français, par Courtot, Paris, 1629, in-4°.

DENYS (Saint-), patriarche d'Alexandrie, successeur d'Héraclas dans ce siége, l'an 247 de J.-C., se convertit en lisant les Épîtres de saint Paul, lecture qui effectivement ne peut que convaincre et toucher profondément les esprits droits, les âmes faites pour aimer et goûter la vérité (*Voyez* saint Paul). Son courage, son zèle, sa charité, parurent avec éclat pendant les persécutions qui s'élevèrent contre son Église, sous l'empire de Philippe, et sous celui de Dèce, l'an 250. Ses vertus ne brillèrent pas moins durant le schisme des novatiens contre le pape Corneille, et dans les ravages que faisait l'erreur de Sabellius, qui confondait les trois personnes de la Trinité. Cette hérésie désolait la Pentapole : Denys la foudroya par plusieurs lettres éloquentes. Il fut exilé durant la persécution de Valérien. « Dans son exil, dit » un historien; le fervent pas» teur ne se croyait pas déchargé » des fardeaux du siége dont il » avait été chassé. Il s'informait » très soigneusement de ce qui » s'y passait. Il en munissait les » ouailles des instructions et des » exhortations convenables à » leurs besoins. Il attirait auprès » de lui, tantôt une partie du » troupeau, tantôt l'autre, pour » faire par lui-même tout ce qu'il » lui était possible; persuadé que » le ministère épiscopal ne se » supplée jamais parfaitement, » et que rien ne dispense du » travail personnel en ce genre, » que l'impossibilité la plus ab» solue. » Ayant réfuté Sabellius, en employant quelques comparaisons qui semblaient ne pas s'accorder avec l'unité de nature, il fut aussitôt accusé lui-même et obligé de se justifier; ce qu'il fit de la manière la plus satisfaisante, se plaignant de ce qu'on avait donné à quelques-unes de ses expressions un sens trop littéral et trop étendu. Sur quoi M. l'abbé Pluquet, dans son Dictionnaire des hérésies, fait trois réflexions extrêmement importantes à l'égard de la doctrine des anciens pères sur la Trinité, et que, pour cette raison, nous rapporterons ici : « 1° Sabellius niait » que le père et le fils fussent » distingués, et les catholiques » soutenaient contre lui que le » père et le fils étaient des êtres » distingués; les catholiques, » par la nature de la question, » étaient donc portés à admettre » entre les personnes divines la » plus grande distinction possi» ble : puis donc que les compa» raisons de Denys d'Alexandrie, » qui, prises à la lettre, suppo» sent que J.-C. est d'une nature » différente de celle du Père, ont » été regardées comme des er» reurs, parce qu'elles étaient » contraires à la consubstantia» lité du verbe, il fallait que ce » dogme fût, non-seulement en-

» seigné distinctement dans l'É-
» glise, mais encore, qu'il fût
» regardé comme un dogme fon-
» damental de la religion chré-
» tienne. 2° Il est clair que les Ca-
» tholiques soutenaient que le
» Père, le Fils et le Saint-Esprit
» n'étaient ni des noms différents
» donnés à la nature divine, à
» cause des différents effets
» qu'elle produisait, ni trois sub-
» stances, ni trois êtres d'une
» nature différente. La croyance
» de l'Église sur la Trinité était
» donc alors telle qu'elle est au-
» jourd'hui, et c'est dans Jurieu,
» Faydit et le docteur OEhmbs,
» une ignorance grossière, d'ac-
» cuser l'Église catholique d'a-
» voir varié sur ce dogme. 3°
» L'exemple de Denys d'Alexan-
» drie fait voir qu'il ne faut pas
» juger qu'un père n'a pas cru
» la consubstantialité du verbe,
» parce qu'on trouve dans ce père
» des comparaisons qui, étant
» pressées et prises à la rigueur,
» conduisent à des conséquences
» opposées à ce dogme. » (*Voyez* CORDEMOI, BULL, PETAU). Saint Denys mourut vers la fin de l'an 265, après avoir gouverné l'Église d'Alexandrie durant onze ans. Ses écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il n'en reste que quelques fragments avec son *Epître à Basilide*, plusieurs fois imprimée, avec une version latine, et un commentaire de Balsamon, Paris, 1561, 1575 et 1589. Cette épître est comprise parmi les anciens canons de l'Église grecque, publiés par Bévérégius. On a aussi l'Epître de saint Denys contre Paul de Samosate, grec et latin, avec des scholies de Fr. Turrien, Paris, 1610 et 1624. Son style est élevé; il est pompeux dans ses descriptions, et pathétique dans ses exhortations. Il possédait parfaitement le dogme, la discipline et la morale. Aux arguments les plus forts contre ses adversaires, il joignait la modération et la douceur. Les pères du second concile d'Antioche contre Paul de Samosate honorèrent sa mémoire, et saint Athanase prit sa défense contre les Ariens. [L'Église latine célèbre sa fête le 17 novembre.]

DENYS (Saint), Romain, successeur de saint Sixte dans le souverain pontificat, gouverna l'Église de Rome, l'édifia et l'instruisit pendant dix ans et quelques mois. Il fut placé sur la chaire de saint Pierre le 22 juillet 259, et mourut le 26 décembre 269. Il tint un synode l'an 261, dans lequel il anathématisa l'hérésie de Sabellius, et l'erreur opposée, soutenue depuis par Arius. On trouve dans les *Epistolæ romanorum pontificum* de D. Coustant, in-fol., des lettres de ce pontife contre Sabellius.

DENYS (Saint), évêque de Milan, défendit au concile de cette ville, en 355, la foi du concile de Nicée. Il eut ensuite la faiblesse de souscrire à la condamnation de saint Athanase, mais ayant réparé sa faute, l'empereur Constance l'envoya en exil en Cappadoce. Il y mourut quelque temps après.

DENYS, surnommé le *Petit*, à cause de sa taille, naquit en Scythie. Il passa à Rome, et fut abbé d'un monastère. C'est lui qui a introduit le premier la manière de compter les années depuis la naissance de J.-C., et qui l'a fixée suivant l'époque de l'ère vulgaire, qui n'est pourtant pas la véritable. On a de lui un *Code de canons*, approuvé et reçu dans l'Église de Rome, suivant le té-

moignage de Cassiodore, et par l'Église de France et les autres latines, suivant celui d'Hincmar (Justel donna une édition de ce recueil en 1628). Denys l'augmenta ensuite d'une *Collection des décrétales des Papes*, qui commence à celles de Sirice, et finit à celles d'Anastase. On a encore de lui la *Version du traité de saint Grégoire de Nice, de la création de l'Homme*; d'une *Lettre de Pratérius sur la Pâque*, de la *Vie de saint Pacôme*, d'un *Discours*, et de deux *Lettres de Procle*. Le sens est rendu fidèlement et intelligiblement, mais non pas en termes élégants et choisis. Cassiodore, qui l'a comblé d'éloges, assure qu'il savait le grec si parfaitement, qu'en jetant les yeux sur un livre de cette langue, il le lisait en latin; et un latin, en grec. Denys mourut vers l'an 540, sous le règne de Justinien.

DENYS Lævis, surnommé *le Chartreux*, natif de Rikel, près de Looz, dans la principauté de Liége, vécut 48 ans chez les chartreux de Ruremonde, et mourut en 1471 à 69 ans, et à 77, selon Fabricius, après avoir servi l'Église par son savoir et ses vertus. Son attachement continuel à la contemplation lui fit donner le nom de *Docteur extatique*. Il écrivit au pape et à plusieurs princes chrétiens, pour leur apprendre que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu, justement irrité contre les fidèles. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins d'instructions salutaires, et d'une onction touchante, mais écrits sans politesse et sans élévation. Eugène IV disait *que l'Église était heureuse d'avoir un tel fils*. Denys avait beaucoup lu, et ne manquait pas d'érudition dans les choses communes. Il appliquait heureusement les passages de l'Écriture. Il était sobre et sage dans sa spiritualité, et il n'y a guère d'auteur mystique dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Les siens ont été recueillis en 21 vol. in-fol., Cologne, 1549, en y comprenant ses Commentaires. *Son Traité contre l'Alcoran*, Cologne, 1533, in-8°, n'est pas commun. Il est en 5 livres. Son traité *De quatuor novissimis* est très estimé; il en existe une traduction française intitulée *Des quatre fins de l'homme, par Denys le Chartreux*, traduction nouvelle, avec un abrégé de sa vie, Paris, 1685, in-12. Jacques Boileau appelle son traité *De Vita et moribus canonicorum*, Colonia Agrippina, 1670, in-12. Il y en a une traduction française sous ce titre: *De la Vie et des mœurs des chanoines*, traduit du latin, par l'abbé Méry, Paris, 1761, in-12; le traité *De bello instituendo adversus Turcos* fut supprimé pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait. Il y a aussi dans son *Traité du purgatoire* des choses si extraordinaires que Possevin, dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère. Sa Vie a été écrite par dom Thierry Loer, *à stratis*, Cologne, 1532, in-8°.

DENYS, tyran d'Héraclée, dans le Pont, profita des conquêtes d'Alexandre le Grand sur les Perses pour affermir sa tyrannie; mais il ne se maintint qu'à force de souplesses pendant la vie de ce héros. Après sa mort, il fut inquiété par Perdiccas, l'un de ses successeurs. Celui-ci

ayant été tué l'an 321 avant J.-C., le tyran épousa Amestris, fille du frère de Darius, prit le titre de roi, et unit à ses états plusieurs places importantes, qu'il conquit aux environs d'Héraclée. Le reste de sa vie ne fut rempli que par les plaisirs. Il était d'une si prodigieuse grosseur, qu'il n'osait produire en public sa lourde masse. Lorsqu'il donnait audience, ou lorsqu'il rendait justice, il s'enfermait, dit-on, dans une armoire, de peur qu'on ne vît son visage. Il dormait presque toujours d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvait l'éveiller qu'en lui enfonçant des aiguilles dans la chair. Cet homme monstrueux mourut à 55 ans, l'an 304 avant J.-C., laissant deux fils et une fille sous la régence de sa femme.

DENYS Ier, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, de simple greffier devint général des Syracusains, et ensuite leur tyran. Il déclama avec force contre les anciens magistrats, les fit déposer, en fit créer de nouveaux, et se mit à leur tête l'an 405 avant J.-C. Pour établir sa tyrannie, il augmenta la paye des soldats, rappela les bannis, et se fit donner des gardes par le peuple. Il soutint presque toujours la guerre contre les Carthaginois, mais avec des succès divers. La ville de Géla ayant été prise par ceux-ci, les Syracusains se soulevèrent contre lui. Le tyran les réprima, ordonna le massacre des Carthaginois répandus dans la Sicile, et jura une haine éternelle à Carthage. Il tourna aussi ses armes contre la Grèce et l'Italie, où il ravagea Crotone, Colonia et Rhège; il fonda la ville d'Adranus en Sicile, et celle de Lyssus sur les bords du golfe Adriatique. A la passion de commander, il joignait celle de faire des vers. Il envoya à Olympie son frère Théodore pour y disputer en son nom le prix de la poésie et celui de la course des chevaux. Ses ouvrages furent sifflés. Ne pouvant se venger des railleurs, il se vengea sur ses sujets. Tous les beaux esprits de Syracuse qui mangeaient à sa table avaient l'attention de louer le guerrier, mais encore plus le poëte. Il n'y eut qu'un certain Philoxène, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui ne se laissa point entraîner au torrent. Denys lui lut un jour une pièce de vers, sur laquelle il le pressa de lui dire son sentiment : cet homme franc lui déclara sans hésiter qu'elle était mauvaise. Le prince ordonna qu'on le conduisît aux carrières; mais, à la prière de sa cour, il le fit élargir. Le lendemain, il choisit ce qu'il croyait être ses chefs-d'œuvre, pour les montrer à Philoxène. Le poëte, sans répondre un seul mot, se tourna vers le capitaine des gardes, et lui dit : *Qu'on me remène aux carrières*. Cette scène s'est à quelques égards renouvelée de nos jours. On sait que le premier qui a risqué quelque critique sur le poëme de M. de Saint-Lambert n'a reçu pour réponse que la prison. Il en résulte que notre philosophie n'est pas plus douce que celle du tyran Denys. Encore était-ce un roi qui se vengeait ainsi de la critique, au lieu qu'ici c'est un simple académicien. Le tyran fut jugé moins sévèrement à Athènes. Il y fit représenter une de ses tragédies pour le concours du prix; on le déclara vainqueur. Ce triomphe le flatta plus que tou

tes ses victoires. Il ordonna qu'on rendît aux dieux de solennelles actions de grâces. Il y eut, pendant plusieurs jours des fêtes somptueuses à Syracuse. L'excès de sa joie ne lui permit pas de se modérer à table, et il mourut d'une indigestion, au rapport de C. Nepos, après 38 ans de tyrannie, l'an 368 avant J.-C., à l'âge de 63 ans. Pline rapporte qu'il mourut de joie, comme Sophocle, en apprenant que son poëme avait remporté le prix; mais Justin dit qu'il fut tué par ses sujets. Denys avait tous les vices d'un usurpateur; il était ambitieux, cruel, vindicatif, soupçonneux. Il fit bâtir une maison souterraine environnée d'un large fossé, où sa femme et ses fils n'entraient qu'après avoir quitté leurs habits, de peur qu'ils n'eussent des armes cachées. Il portait toujours une cuirasse. Son barbier lui ayant dit que sa vie était entre ses mains, il le fit mourir, et se vit réduit à se brûler luimême la barbe. Son impiété n'est pas moins connue que sa méfiance. Il dépouillait les temples et les statues des dieux, et essayait de justifier ses rapines par des bons mots; mais ces violences, quoique exercées à l'égard d'un faux culte, n'en décèlent pas moins une âme scélérate et irréligieuse, digne de la colère du vrai Dieu, qui souvent a châtié le sacrilége même parmi les païens. *Voyez* Ptolémée *Philadelphe*.

DENYS II, surnommé *le Jeune*, successeur et fils du précédent, fit venir Platon à sa cour, par le conseil de Dion, son beau-frère. Le philosophe n'adoucit point le tyran: il faut d'autres leçons et d'autres impressions pour changer le cœur des hommes. Denys exila Dion, et fit épouser sa femme à un autre. Cet affront mit la vengeance dans le cœur de Dion, qui attaqua Denys, et l'obligea d'abandonner Syracuse, l'an 343 avant J.-C. Il y rentra dix ans après, et fut encore chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Celui-ci l'envoya à Corinthe, où il fut obligé d'ouvrir une école pour subsister, si l'on en croit quelques savants, dont le sentiment a été combattu par Hewman, docteur d'Allemagne, qui a fait sur ce sujet un gros in-4°. On ne connaît point les circonstances de sa mort. Il vécut dans un âge très avancé.

DENYS d'Halicarnasse, naquit à Halicarnasse, autrefois Zéphyre, ville de la Carie, la demeure ordinaire des rois de cette province: c'était aussi la patrie d'Hérodote. Denys la quitta vers l'an 30 avant J.-C., et vint à Rome, où il demeura 22 ans. Il y apprit la langue latine, pour se mettre en état de consulter les historiens du pays. Il fit une étude sérieuse de tous les auteurs, tant grecs que latins, qui avaient parlé du peuple romain. C'est avec ces secours qu'il composa ses *Antiquités romaines*, en 20 livres, dont il ne nous reste que les 11 premiers, qui vont jusqu'à l'an 312 de la fondation de Rome, et quelques extraits des autres. L'abbé Bellanger, docteur de Sorbonne, en a donné une traduction française, avec des notes, en 1723, à Paris, 2 vol. in-4°. Il en a paru une aussi vers le même temps, par le P. Le Jai, jésuite. Elles ont chacune leur mérite particulier, mais dans un genre différent. Les écrivains anciens et modernes qui ont fait mention de Denys

reconnaissent en lui, suivant le P. Le Jai, un génie facile, une érudition profonde, un discernement exact, et une critique judicieuse. Henri Etienne dit que l'histoire romaine ne pouvait être mieux écrite, que ne l'a fait en grec Denys d'Halicarnasse, et Tite-Live en latin. Ce jugement n'est pas exactement vrai, par rapport au style. Celui de l'historien latin est bien autrement beau, noble, élevé, grand, vif, que celui de l'historien grec, presque toujours faible, prolixe, languissant. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont quelquefois trop crédules; mais Denys est plutôt un compilateur d'antiquités, qu'un historien. On a encore de lui: 1° des *Comparaisons de quelques anciens historiens*. Ces morceaux se trouvent dans l'édition de ses *OEuvres* publiées à Oxford en 1704, 2 vol. in-fol., par Jean Hudson, en grec et en latin, la meilleure que nous ayons jusqu'à présent. On estime aussi celle de Sylburge, à Francfort, 1586, in-fol. 2° *De structura orationis*, grec et latin, Londres, 1702, in-8°.

DENYS, roi de Portugal, né le 9 octobre 1261, succéda à son père Alphonse, et épousa l'infante Elisabeth, fille de don Pèdre III, roi d'Aragon, en 1282. L'année d'après, il confirma, dans les états-généraux, les immunités ecclésiastiques, et obtint par là la levée des censures, dont les évêques l'avaient frappé pour les avoir violées. Ce prince ami des lettres établit, l'an 1290, une université à Lisbonne, qu'il transféra, en 1308, à Coïmbre; les priviléges qu'il lui accorda y attirèrent un grand nombre de savants. Ce fut alors que la langue portugaise commença à prendre une forme régulière. Les villes de Portugal étaient pour la plupart en mauvais état; Denys s'appliqua à les réparer et à les embellir. L'an 1312, il fonda celle de Montréal. Les Templiers ayant été abolis, il obtint du pape, l'an 1319, la réunion des biens qu'ils possédaient en Portugal, à ceux de l'ordre militaire du Christ, qu'il venait de fonder. En 1320, il fut obligé de prendre les armes pour réduire Alphonse son fils, qui avait soulevé une partie de la nation contre lui. La reine Elisabeth, qui est honorée d'un culte public, ménagea, en 1322, un accommodement entre son fils et le roi son époux; mais cette paix ne fut point solide, et la division recommença dès l'année suivante. La reine se rendit encore médiatrice, et réussit, en 1324, à réconcilier de nouveau le père avec le fils. Ces chagrins domestiques altérèrent tellement la santé du roi, qu'il mourut le 6 janvier 1325. La chronique du règne de Denys a été écrite par Roderic de Pina, Lisbonne, 1729, in-fol. On peut voir aussi sur ce règne la *Monarchia lusitana* de Brandam, part. 5. et 6.

DENYS DE CARAX, ou *le Periégète*, géographe, né à Carax dans l'Arabie-Heureuse, à Byzance selon Suidas, et selon d'autres à Corinthe; on lui attribue une *Description de la terre* en vers grecs. Les uns, entre autres Vossius, le font vivre du temps d'Auguste, mais Scaliger et Saumaise le reculent jusqu'au règne de Sévère ou de Marc-Aurèle; et cette opinion paraît la mieux fondée. Son ouvrage a été imprimé à Oxford

1697, 1704 et 1710, in-8°. L'édition de 1710 est plus ample; mais il y a des cartes dans celle de 1704, qui ne sont ni dans l'édition de 1697, ni dans celle de 1710. On en a une autre édition en grec et en latin par T. le Fèvre, Saumur, 1676, in-8°.

DENYS (Jean-Baptiste), médecin ordinaire du roi, mort le 3 octobre 1704, à Paris, sa patrie, où il professa la philosophie et les mathématiques avec distinction. Il tenait chez lui des *conférences* sur toutes sortes de matières, qui ont été imprimées in-4° sous ce titre : *Recueil de mémoires et conférences sur les arts et les sciences, présenté à M. le dauphin*, Paris, 1772. Ces conférences commencèrent en 1664, et continuaient encore en 1672. On trouve dans ces mémoires beaucoup de choses curieuses, mais aussi beaucoup d'imaginations empiriques. Il a encore donné, en 1668, deux *Lettres*, in-8°, dont l'une a pour objet plusieurs expériences de la transfusion du sang, faites sur des hommes; l'autre roule sur une folie guérie par la transfusion. Il était grand partisan de cette pratique; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. *Voyez* LIBAVIUS.

DENYS (Pierre), né à Mons en 1658, manifesta dès sa jeunesse son goût pour les arts, et en particulier pour le travail du fer. Il se perfectionna à Rome et à Paris jusqu'en 1690, année dans laquelle il se consacra à Dieu dans l'ordre de Saint-Benoît, en qualité de commis (c'est ainsi qu'on nomme les laïcs qui s'engagent par un contrat civil à garder certaines règles, et à s'occuper, selon l'ordre des supérieurs, dans les arts et métiers dont ils sont capables). Il vécut pendant 43 ans dans l'abbaye de Saint-Denis avec beaucoup d'édification, et y mourut le 20 mars 1733, à 63 ans. On l'a regardé comme le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en France. Peu d'artistes ont encore approché de la délicatesse, de la beauté, de la perfection de ses ouvrages.

DENYSOT (Nicolas), peintre et poète français, né au Mans en 1515, ne peignait pas bien et versifiait assez mal. Il excella cependant dans le dessin. Il mourut à Paris l'an 1559. Ce poète se piquait d'imiter Jodelle : mauvaise copie d'un mauvais modèle. Il publia des *Cantiques*, 1553, in-8°, sous le nom de *Comte d'Alsinois*, qui est l'anagramme du sien. On croit qu'il a eu part aux *Contes* de Despériers.

DEO-GRATIAS (Saint), élu évêque de Carthage, à la prière de l'empereur Valentinien III, vers 454, du temps du roi Genséric, se distingua par sa charité envers les pauvres et les captifs, et mourut en 457. On voit dans le collège des ex-jésuites de Hradist en Moravie, un très beau et grand tableau, où sont représentés saint *Deo-Gratias*, saint *Deus-dedit* et saint *Quod-vult-Deus*, honorés comme les trois patrons de la conformité avec la volonté de Dieu; au haut du tableau, des anges soutiennent cette épigraphe : *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

DEPARCIEUX. *V.* PARCIEUX.

†DEPERE (Le comte Matthieu), commandant de la Légion-d'Honneur, pair de France, né à Toulouse en 1754, où il était président, lorsqu'en 1791 il fut nom-

mé député à l'assemblée législative; il y siégea jusqu'à l'ouverture de la convention nationale. Pendant les sessions de cette tumultueuse assemblée, il s'éloigna de la scène politique et ne reparut qu'en 1795, nommé par son département au conseil des anciens. Il ne s'y occupa que d'objets de finances; ce fut lui qui fit approuver la résolution qui relevait de la *déchéance* les acquéreurs de biens nationaux, et ce fut aussi d'après sa motion que la *loterie* fut rétablie. La révolution du 18 brumaire le porta au sénat (le 25 décembre 1799), le même jour où Buonaparte et les deux autres consuls entrèrent en fonctions; ce qui prouve le zèle qu'il montra dans cette étonnante journée. Ayant de profondes connaissances dans l'agriculture, Buonaparte le chargea de visiter les landes de Bordeaux, afin d'aviser aux moyens de rendre fertile ce vaste terrain. Il présenta son projet, qui contenait sans doute des vues fort sages, mais qui n'ont pas encore été mises à exécution. Depère fut un des premiers qui votèrent (en 1814) la déchéance de Napoléon, et la création d'un gouvernement provisoire. Le roi Louis XVIII l'éleva à la dignité de pair. Lors du retour de Buonaparte, il se tint à l'écart, et à la seconde restauration, il conserva son titre de pair. Le comte Depère est auteur d'un excellent *Manuel d'agriculture pratique*, Paris, 1806, in-8°. Il est mort à Toulouse le 8 décembre 1826.

† DEPERTHES (Jean-Louis-Hubert-Simon), avocat, naquit à Reims le 12 juillet 1730. Il est connu par l'ouvrage suivant : *Traité sur l'utilité de l'histoire et les devoirs de l'historien*, Reims, 1787, 2 parties in-8°. Cet ouvrage, qui est suivi des tableaux de l'histoire ancienne et moderne, a été terminé par M. Née de la Rochelle, et réimprimé sous le titre de *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°. On lui doit encore plusieurs recueils estimables, tels que : *Relations d'infortunes sur mer, extraites d'une collection qui n'a pas encore été publiée*, Reims, 1791, 3 parties in-8°. Ce recueil a été achevé et réimprimé sous le titre d'*Histoire des naufrages*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°, fig. Deperthes est mort à Montfaucon en 1792.

DERCYLLYDAS, ou HERCYLLIDAS, selon Justin, surnommé aussi *Sysiphe*, général des Lacédémoniens, vers l'an 400 avant J.-C., prit plusieurs villes aux Perses. Sur le point d'en venir à une bataille, il engagea adroitement Pharnabaze, et Tissapherne général d'Artaxercès, à signer un traité par lequel les Perses s'obligeaient de laisser les villes grecques en liberté, l'an 397 avant Jésus-Christ.

DERHAM (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la société royale de Londres, et chanoine de Windsor, né à Stowton, près de Worcester, en 1657, s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il fit les *Discours* connus sous le nom de *Fondation de Boyle*, avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui la *Théologie physique* et la *Théologie astronomique*, traduites en français, l'une en 1730, et l'autre en 1729, toutes deux in-8°, et dignes d'être reproduites dans toutes les lan-

gues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques, des vues hasardées et singulières. Le premier de ces ouvrages lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques*. Il était encore fort jeune lorsqu'il composa son *Horloger artificiel*, qui renferme des détails curieux sur tout ce qui concerne l'horlogerie; cet ouvrage a été traduit en français, Paris, 1731, in-12, sur la 3e édition de 1714.

DERODON. *Voy.* RODON.

DERRAND (François), né en 1588 dans le pays Messin, entra chez les jésuites avec le double talent de mathématicien et d'architecte. C'est sur ses dessins et ses plans qu'a été bâtie l'église de Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Il mourut à Agde en 1644. On a de lui: *Architecture des voûtes*, Paris, 1643, in-fol. C'est la meilleure édition; les planches sont usées dans les éditions postérieures. C'est le fond de l'ouvrage que La Rue a publié en 1728, sous le titre de Traité de la coupe des pierres.

DES-ACCORDS. *Voyez* TABOUROT.

DES-ADRETS. *Voyez* ADRETS (François de Beaumont des).

DESAGULIERS (Jean-Théophile), né à La Rochelle en 1683, était fils d'un ministre protestant. A la révocation de l'édit de Nantes, son père passa en Angleterre. Le jeune Desaguliers, après avoir étudié à Oxford, vint faire à Londres des cours de physique expérimentale, qui lui ouvrirent les portes de la *Société royale*. Après avoir passé quelques années en Hollande, il retourna en Angleterre, où il reçut un honoraire annuel de 300 livres sterling. Il inventa et construisit de nouveaux instruments, perfectionna ceux qui étaient connus, et fit un cours de physique expérimentale newtonienne, où l'on vit accourir les savants et les hommes d'état dont la Grande-Bretagne s'honorait alors. Il eut la gloire de compter parmi ses auditeurs le roi George Ier et le prince de Galles, qui voulurent apprendre de lui la philosophie newtonienne. Il mit ses leçons en ordre et les publia sous le titre de *Cours de physique expérimentale*, en 2 vol., enrichis d'un grand nombre de figures. La fin de sa vie fut malheureuse. Il perdit, dit-on, le jugement. Il s'habillait tantôt en arlequin, et tantôt en gille; et c'est dans ces accès de folie qu'il mourut en 1743, âgé de 60 ans. [Il était entré dans les ordres, avait obtenu deux cures, et fut chapelain du prince de Galles.]

† DESAIX DE VOYCOUX (Louis-Charles-Antoine), général français, naquit en 1768, d'une famille noble, à Saint-Hilaire d'Agat en Auvergne. Il fit ses études à l'école d'Effiat, et entra comme sous-lieutenant dans le régiment de Bretagne à l'âge de 15 ans. Après avoir été en 1791 commissaire des guerres, il devint aide-de-camp du général Victor de Broglie. Ayant embrassé le parti de la révolution, il avança rapidement et se distingua à Lauterbourg, où il fut légèrement blessé. En 1796, Desaix eut le commandement d'une division de l'armée

de Moreau; il chassa le corps du prince de Condé d'Offembourg, et chargé de la défense du fort de Kehl, il s'y soutint avec la plus grande valeur contre les attaques multipliées du prince Charles. Desaix suivit ensuite Buonaparte en Égypte; il remporta une victoire sur les mamelucks à Chébreiss, et défit ensuite leur chef Mourad-Bay dans une bataille sanglante qui le rendit maître de toute la Haute-Égypte. Desaix, par la modération de son gouvernement, mérita des habitants le nom flatteur de *Sultan juste*. Après le traité d'El-Arish, il quitta l'Égypte, et il arriva en France au moment où le premier consul marchait contre l'Italie. Il se hâta de joindre l'armée, et eut presque tout l'honneur de la mémorable bataille de Marengo (14 juin 1800), où il commandait la réserve. Déjà les ailes de l'armée française étaient tournées et la cavalerie enfoncée, lorsque Desaix étant accouru avec son corps, chargea les Autrichiens avec une vigueur qui détermina la victoire. C'est dans cette brillante charge qu'il reçut le coup mortel. On a dit que Buonaparte, jaloux de son mérite, et craignant les griefs que ce général pouvait produire contre lui sur sa fuite d'Égypte, profita de ce moment pour s'en défaire, et qu'il donna cette affreuse commission au général Savary; mais ce fait n'a pas été prouvé. Le corps de ce brave général fut embaumé et transporté à l'hospice du mont Saint-Bernard, où le gouvernement lui fit élever un monument. Deux autres furent encore élevés à sa mémoire, l'un sur la place Dauphine, et l'autre sur la place des Victoires à Paris. Ce dernier ne subsiste plus. Ce général avait un caractère doux et affable, et se distinguait sur tout par un rare désintéressement. M. Sancère Despréaux a publié en 1800 un Précis de la Vie et éloge funèbre du général Desaix.

✝DESAUGIERS (M.-A.), chansonnier et vaudevilliste, naquit à Paris en 1777. Il était fils de Marc-Antoine Désaugiers, de Fréjus, mort en 1793, habile compositeur de musique, et auteur des *Chants funèbres* pour la mort de Sacchini. Il eut trois enfants, dont le second forme le sujet de cet article. Celui-ci se fit connaître de bonne heure par sa verve poétique, et comme un des membres les plus laborieux du *Caveau moderne*, café où se réunissaient les plus fameux chansonniers de la capitale. Désaugiers était, sous ce rapport, le rival de M. Bérenger, et s'il ne l'égale pas en imagination et en saillies piquantes, il le surpasse en facilité de style, en grâce et en gaîté. Désaugiers avait déjà publié des chansons et donné de petites pièces, lorsque, en 1815, il fut nommé directeur du théâtre du Vaudeville, dont le répertoire était rempli de ses productions. Si sous Napoléon il fit, comme tant d'autres, qui payèrent leur tribut d'éloges à l'idole du jour, il faut avouer aussi que depuis la restauration il se montra un fidèle royaliste. Lors de la seconde déchéance de Buonaparte, il composa un ouvrage en vaudevilles, intitulé : *Le Terme d'un règne, ou Le Règne d'un terme*, qu'il eut l'honneur de présenter à Louis XVIII. Écrivain infatigable, outre ses *chansons et ses poésies diverses*, 3 vol. in-18 (publiées successivement), 1808, 1812, 1816, il a fait plus de cent vaudevilles

(dont quelques-uns de concert avec M. Gentil) : nous en citerons les plus connus, savoir : *La Chatte merveilleuse*, *Les Deux Boxeurs*, *Arlequin musard*, *Les Trois Étages*, *Monsieur Sans-Gêne*, *Un Dîner par victoire*, *La Matrimoniomanie*, *Monsieur Vautour*, *Milord Go ou Le Dix-huit brumaire*, *Les Nouvelles de Pantin*, *Le Mariage de Dumollet*, *Le Dîner de Magdelon*, *Pierrot*, *ou Le Diamant perdu*, etc., etc. Il a donné aussi, en 1820, une *comédie* en 1 acte, aux Français. Le sujet est une aventure d'auberge, où un père devient amoureux de sa fille sans la connaître; ce qui donne lieu à des scènes moins plaisantes qu'immorales. Du reste, M. Désaugiers était humain, obligeant, et a constamment prodigué des secours à sa famille. Il est mort à Paris le 16 août 1827. — Son frère aîné (Auguste-Félix), premier secrétaire de légation à Rome (1791), et en Danemark (1793), est auteur d'une *Ode sur la descente projetée en Angleterre* (1798), d'une *Cantate sur la paix* (1802), et *de la Gloire des armées françaises*, ou la *Troisième coalition*, 1809, in-4°. — DÉSAUGIERS (J.-J.), le plus jeune des trois frères, qui a été second secrétaire à la légation française de Copenhague, et puis consul général à Dantzick, a publié une traduction, en 1800, de l'ouvrage allemand de Heeren, intitulé : *Idées sur les relations politiques et commerciales des anciens peuples d'Afrique*.

DESAULT (Pierre), docteur en médecine, très versé dans la théorie, et heureux dans la pratique, publia, en 1733, in-12, à Bordeaux, une *Dissertation sur les maladies vénériennes*. Il avait embrassé le système de Deidier. (*Voyez* cet article.) Desault est mort en 1737, à l'âge de 62 ans. On trouve dans le Magasin encyclopédique, 1799, t. 6, pag. 30, une notice sur P. Desault, par M. Tournon.

† DESAULT (Pierre-Joseph), célèbre chirurgien, naquit en 1744, au Magny-Vernais, près de Lure en Franche-Comté. Quelques confrères, jaloux de sa supériorité, ont publié qu'il n'avait point fait d'études classiques; mais il est certain que le jeune Desault fut placé dans un collége, qu'il s'appliqua aux belles-lettres, et surtout aux mathématiques, dans lesquelles il obtint de brillants succès. Ses parents l'avaient destiné à l'état ecclésiastique; mais Desault, reconnaissant son peu de vocation pour cette profession, embrassa celle de chirurgien, et étudia les premiers éléments de cette science, d'abord sous un maître de son village, et ensuite à l'hôpital militaire de Befort. Il ne trouva pas de grandes ressources dans les leçons des chefs du service de santé de cet hôpital : c'étaient des hommes fort ordinaires; mais, naturellement studieux et observateur, il sut profiter de la variété et de la multitude des cas de chirurgie que la guerre lui offrait, et il apprit ainsi ce que ses maîtres n'auraient pas été en état de lui enseigner. Jusque là il n'avait eu d'autre guide que son génie naissant. Il vint à Paris en 1764 chercher dans les leçons des grands praticiens les lumières dont il était avide, et fut élève du célèbre Antoine Petit, dont il sut bientôt se faire remarquer. Il se vit dans peu capable d'ouvrir un cours public d'enseignement anatomique; et, quoiqu'il

ne s'exprimât pas avec élégance, et que ses constructions ne fussent pas pures, la clarté et la méthode de ses leçons le faisaient écouter avec le plus vif intérêt. En 1776, Desault, après dix années de professorat, fut reçu membre du collége de chirurgie, et nommé bientôt après de l'académie royale, et ensuite conseiller de son comité perpétuel. En 1782, il fut nommé chef de l'hôpital de la Charité, et obtint ensuite, en 1788, sur une foule de concurrents, la même place dans celui de l'Hôtel-Dieu. Desault proposa de substituer, dans les opérations, le couteau droit au couteau courbé : le premier donnant l'avantage de couper plus facilement les parties qu'il embrasse dans une moindre étendue. L'essai de ce couteau fut fait à Bicêtre, et l'invention de Desault réunit tous les suffrages. Au commencement de la guerre de la révolution, en 1792, il fut élu au comité de santé des armées; mais son zèle à remplir ses fonctions ne put le sauver des persécutions dirigées contre tous les gens de bien. Il fut dénoncé par Chaumette, arrêté le 28 mai 1793, et jeté dans les cachots révolutionnaires. La rumeur que cet emprisonnement excita parmi ses élèves et ses nombreux malades détermina le comité de sûreté générale à le faire relâcher. Il fut donc mis en liberté après trois jours de détention; mais il conserva depuis cette époque un fonds de tristesse qui s'accrut par les calamités révolutionnaires, et le jeta dans le plus grand abattement, après la funeste journée de prairial. Le fils de l'infortuné Louis XVI était malade au Temple d'une affection organique, causée par les mauvais traitements de l'homme brutal qui l'avait sous sa garde. Desault fut chargé de le soigner, et lui prodigua, quoique sans fruit, tous les secours de son art. Dans la nuit du 29 mai 1795, il fut atteint lui-même d'une fièvre ataxique, qui débuta par un délire, et il expira le 1er juin suivant, à peine âgé de 51 ans. La promptitude de cette mort frappa un grand nombre de personnes, qui publièrent qu'il avait été empoisonné pour avoir refusé son ministère aux desseins criminels qu'on disait lui avoir été confiés pour faire périr le malheureux prince. La mort presque subite de Choppart, qui avait succédé à Desault dans le traitement du jeune roi, et plus encore celle de ce prince infortuné, vinrent fortifier cette opinion. Desault a mérité la réputation de chirurgien habile : « La chirurgie, a dit M. Percy, » était pour Desault une sorte » d'instinct, comme l'art de la » guerre en fut un pour le grand » Condé.« On peut dire cependant que ses grands talents ont été obscurcis par son ignorance en médecine, et l'espèce de mépris qu'il affectait pour cette science.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

